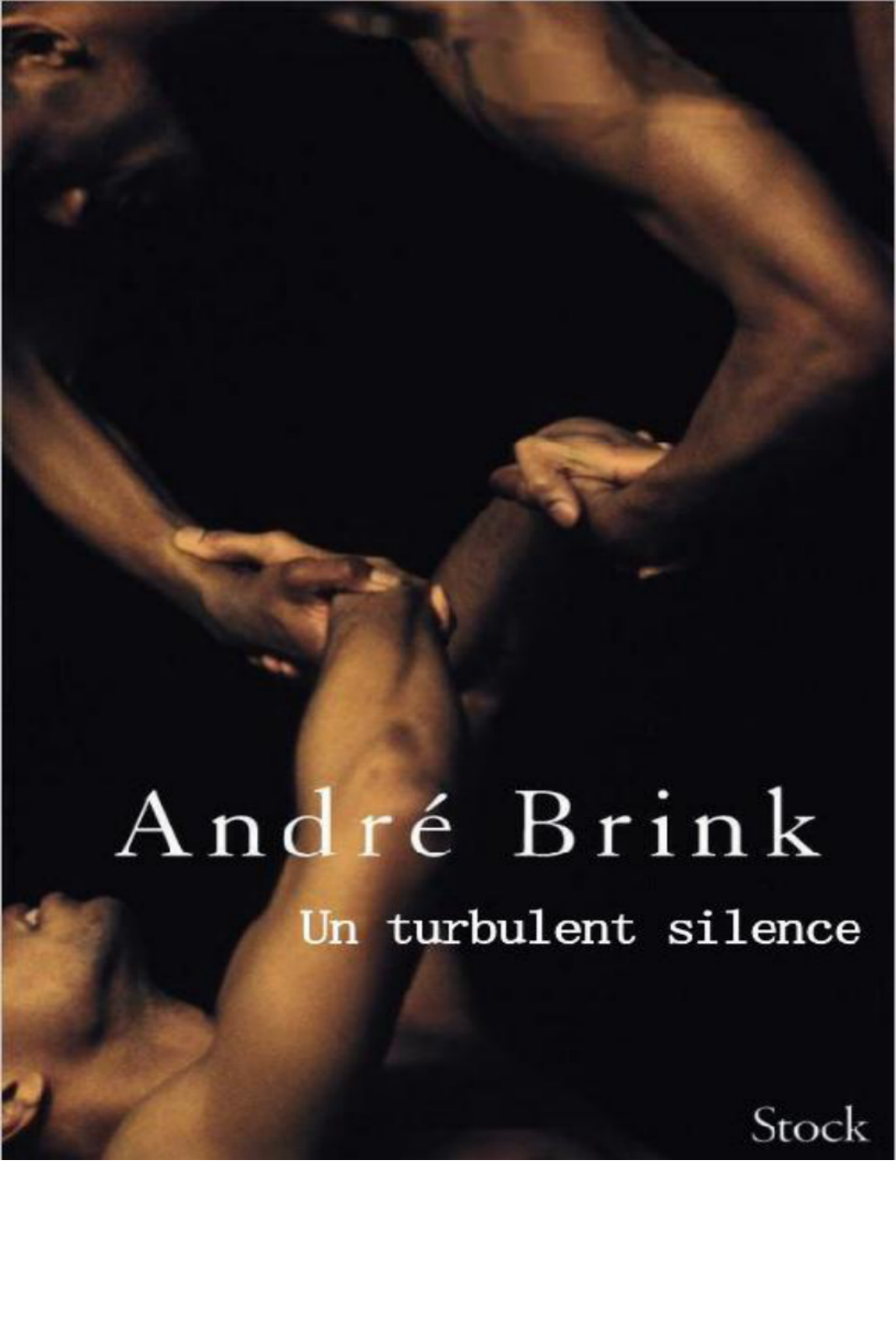


Un turbulent silence

Brink, André

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



André Brink

Un turbulent silence

Stock

Du même auteur
aux Editions Stock

AU PLUS NOIR DE LA NUIT.
UN INSTANT DANS LE VENT.
RUMEURS DE PLUIE.
UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE,
Prix Médicis Etranger, 1980.

André Brink

Un turbulent silence

Roman

traduit de l'anglais

par

Jean Guiloineau

Nouveau Cabinet Cosmopolite
Stock

Titre original :
A CHAIN OF VOICES
(Faber and Faber, Londres 1982)

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1981, André Brink.
© 1982, Editions Stock pour la traduction française.

Celui-ci est pour Tim.

L'histoire est toujours et avant tout un choix, et les limites de ce choix.

Roland BARTHES.

L'homme est un abîme ; on a le vertige quand on se penche dessus.

Georg BÜCHNER.

L'histoire se développe de telle façon que le résultat final sort toujours de conflits entre des volontés individuelles, qui, à leur tour, sont le fruit d'une quantité de conditions particulières d'existence... Chaque volonté individuelle est entravée par toutes les autres, et ce qui ressort n'est voulu par personne... (Cependant) chacun contribue au résultat et à son degré de développement.

Friedrich ENGELS.

Dans une situation historique extrême, mesdames et messieurs, nous sommes tous en totale complicité et par là même chacun est coupable... Tout ce qui reste à un homme et son Juif ou son nègre, le raciste et sa victime, c'est un turbulent silence, la possibilité de se regarder dans les yeux.

Noël Chabani MANGANYI.

L'acte d'accusation

Dans l'affaire criminelle instruite par Daniel Denyssen, gentilhomme, procureur général de Sa Majesté au Cap de Bonne-Espérance, agissant *ratione officii*, contre :

1. – Galant (âgé de 26 ans, né dans le Bokkeveld Froid), anciennement esclave de feu Nicolaas van der Merwe ;

2. – Abel (âgé de 28 ans, né dans le Bokkeveld Froid), esclave de Barend van der Merwe ;

3. – Rooy (âgé de 14 ans, né dans le Swartberg) et

4. – Thys (âgé de 18 ans, né dans le Swartberg), tous deux Hottentots, anciennement au service de feu Nicolaas van der Merwe ;

5. – Hendrik (âgé de 30 ans, né dans ledf Bokkeveld Chaud), Hottentot, anciennement au service de feu Hans Jansen ;

6. – Klaas (âgé de 40 ans, né dans le Bokkeveld Froid), esclave de Barend van der Merwe ;

7. – Achilles (âge approximatif 55 ans, né au Mozambique), anciennement esclave de feu Nicolaas van der Merwe ;

8. – Ontong (âge approximatif 60 ans, né à Batavia), anciennement esclave de feu Nicolas van der Merwe ;

9. – Adonis (âgé de 60 ans, né à Tulbagh), esclave de Jan du Plessis ;

10. – Pamela (âgée de 25 ans, née à Breede River), anciennement esclave de feu Nicolaas van der Merwe ;

11. – Joseph Campher (âgé de 35 ans, né au Brabant), chrétien de la colonie du Cap ;

déclare que les présentes fassent savoir, ainsi qu'il est apparu au procureur général de Sa Majesté, d'après un rapport en date du 8 février 1825 du Landdrost⁽¹⁾ de Worcester au représentant du gouvernement et d'après d'autres informations :

Que le premier prisonnier, Galant, qui dans un des mois de l'an dernier, 1824, s'était rendu coupable de s'être enfui de chez son maître, feu Nicolas van der Merwe, de la ferme de Houd-den-Bek dans le Bokkeveld Froid (mais il est retourné volontairement chez son maître par la suite), et qui, plus tard, pendant la dernière moisson qui a eu lieu vers la fin du mois de décembre 1824, a formé l'intention maligne, avec les autres personnes au service de son maître et avec le onzième prisonnier, Joseph Campher, contremaître au service d'un fermier voisin, Jean d'Alree, de provoquer son maître alors qu'ils travaillaient sur l'aire de battage en se plaignant de la mauvaise nourriture et, après que leur maître eut dû les punir, de l'assassiner, mais laquelle intention ils ne réalisèrent pas, parce que lorsqu'ils dirent à leur maître qu'ils ne pouvaient manger ladite nourriture, celui-ci se contenta de leur répondre qu'il ne pouvait leur en donner de meilleure, sans rien ajouter d'autre et sans chercher à les punir, il saisit alors l'occasion qui se présentait, quand son maître l'emmena avec lui rendre visite à ses amis après que la moisson eut été rentrée, de gagner à sa cause les gens des différents endroits où son maître s'arrêta, en particulier

ceux de chez son beau-père, Jan du Plessis, parmi lesquels se trouvait le prisonnier Adonis, esclave dudit du Plessis, temps pendant lequel il leur expliqua, en persuadant certaines de ces personnes de s'y joindre, le plan qu'il avait formé d'attaquer les différents lieux et de provoquer une effusion de sang parmi les Chrétiens et, de cette manière, de prendre possession d'autant de fermes qu'il leur serait possible, et finalement de se rendre à la ville du Cap ; ou, au cas où ils ne pourraient être en sûreté à l'intérieur de la colonie, de passer la frontière du Grand Fleuve et de rejoindre des canailles qui s'étaient réunies dans la région ;

Que le premier prisonnier, Galant, antérieurement et pendant sa fuite susdite, ainsi qu'après son retour chez son maître, a rencontré des personnes du voisinage pour qu'elles entrent dans son plan, et en particulier chez son maître, à savoir les prisonniers Rooy, Thys, Achilles et Ontong ; ainsi que le prisonnier Abel d'Elandsfontein de Barend van der Merwe, frère aîné de feu Nicolaas van der Merwe ; ainsi que le prisonnier Hendrik qui, la veille des assassinats, c'est-à-dire l'après-midi du jeudi 1^{er} février, était arrivé avec son maître Hans Jansen, venant du Bokkeveld Chaud, à la ferme de Houd-den-Bek, à la recherche d'une jument enfuie ; ainsi que certaines personnes au service du tailleur et cordonnier Jean d'Alree, qui réside sur une parcelle de terre de la ferme de Nicolaas van der Merwe, parmi lesquelles se trouvaient le prisonnier Joseph Campher, et, selon toute probabilité, un forçat du nom de Dollie ;

Que de tous les prisonniers que Galant a persuadés de se joindre à son plan, le second prisonnier, Abel, a pris la part la plus active en faisant tout son possible pour que ses compagnons y collaborent, et a effectivement persuadé le prisonnier Klaas, contremaître ou mantoor de la ferme de Barend van der Merwe, d'y prendre part ;

Qu'ils ont choisi la nuit du mardi 1^{er} au mercredi 2 février de l'année 1825 pour mettre leur plan à exécution, cette décision ayant été prise le dimanche 30 janvier, alors que le prisonnier Abel et son maître passaient la nuit à Houd-den-Bek (c'est-à-dire après le retour de feu Nicolaas van der Merwe et du prisonnier Galant de leurs visites aux fermes du voisinage) ; que le lendemain, le prisonnier Abel est revenu à la ferme, sous prétexte d'y avoir oublié une longe de cuir, mais en fait pour discuter plus à fond avec le prisonnier Galant ; et que le soir du 1^{er}, le prisonnier Abel, selon l'accord prévu, se rendit chez Nicolaas van der Merwe, afin de mettre, avec les autres, le plan à exécution ; y étant arrivé, il s'est rendu dans la hutte du premier prisonnier, Galant, et de ses concubines, la femme hottentote Bet et le dixième prisonnier, l'esclave Pamela (cette dernière étant cependant absente à ce moment-là ayant reçu l'ordre de son maître de passer, ainsi qu'à l'habitude, la nuit à l'intérieur de la maison) ; et ayant trouvé le prisonnier Galant déjà prêt, avec les autres prisonniers Rooy, Thys et Hendrik, ce dernier ayant été persuadé dans la journée même de se joindre au plan, il les a accompagnés à cheval chez son maître, Barend van

der Merwe, et étant arrivés dans la nuit, lui et le premier prisonnier, Galant, commencèrent leur action en se précipitant dans la maison tandis que le maître était attiré à l'extérieur par les moutons qui se sauvaient de leur kraal(2), et où ils se saisirent de deux fusils ainsi que de poudre et de balles appartenant au maître ;

Que les premier et second prisonniers, Galant et Abel, le premier agissant en tant que capitaine, le second en tant que lieutenant de la bande, se partagèrent les fusils, la poudre et les balles, et étant rejoints par le sixième prisonnier, Klaas, ils tirèrent tous deux sur Barend van der Merwe, qui dans l'intervalle s'était rendu compte de la trahison en entendant les chiens hurler, et qui fut atteint au talon par une balle tirée par Abel, les autres le manquant ; sur quoi Barend van der Merwe se précipita dans la maison, mais étant ressorti aussitôt par la porte de derrière et s'étant enfui vers la montagne à travers la haie de cognassiers, vêtu de sa seule chemise de nuit, les premier et second prisonniers lui tirèrent à nouveau dessus mais sans l'atteindre ;

Que la femme de Barend van der Merwe, Hester (née Hugo), profitant de l'obscurité de la nuit, sortit elle aussi de la maison et, quelque temps plus tard, s'enfuit dans les montagnes accompagnée de ses enfants et aidée semble-t-il par un jeune esclave du nom de Goliath qui n'avait pas rejoint les autres, après quoi les cinq premiers prisonniers, auxquels était venu se joindre le sixième prisonnier, Klaas, retournèrent à cheval chez feu Nicolaas van der Merwe, le maître du premier prisonnier ;

Qu'en chemin, les six prisonniers, bien qu'ils eussent l'intention d'assassiner Jean d'Alree, qui vit à environ une demi-heure à pied de la ferme de Houd-den-Bek, ne s'arrêtèrent cependant pas chez ledit d'Alree afin que Nicolaas van der Merwe ne fût pas mis sur ses gardes et ne se défendît en entendant les coups de feu qui auraient pu être tirés, mais ils s'enquirent cependant, en passant devant la hutte de la vieille Hottentote Rose, si leur compagnon, Joseph Campher, était là, afin de l'emmener avec eux ainsi qu'ils en étaient convenus préalablement ; sur quoi Rose leur apprit que ledit Campher était parti à Worcester afin de conduire au Landdrost l'esclave Dollie qui s'était enfui quelques jours plus tôt ;

Qu'ayant été informés, lesdits six prisonniers continuèrent à cheval jusque chez feu Nicolaas van der Merwe où ils arrivèrent au milieu de la nuit et, ayant mis pied à terre et attaché leurs chevaux, ils se rendirent dans la hutte du premier prisonnier, où il semble qu'ils furent rejoints par les prisonniers Achilles et Ontong et où se trouvait également Bet, la concubine du premier prisonnier, qu'ils avaient ligotée avant leur départ et laissée à la garde desdits Achilles et Ontong, sur l'ordre du premier prisonnier, afin qu'elle ne pût informer son maître ;

Que dans la hutte eut lieu une longue discussion au cours de laquelle on se mit d'accord d'attendre jusqu'à l'aube, heure à laquelle les prisonniers Galant, Abel, Thys et Klaas se rendirent devant la maison pour

prendre leurs positions précédemment désignées sous les pêcheurs, tandis que Rooy et Henrik étaient chargés de garder les chevaux et que Achilles et Ontong se tenaient dans l'enclos du bétail pour attendre l'arrivée de leur maître ;

Que tandis qu'ils étaient cachés ainsi, feu Nicolaas van der Merwe, accompagné de feu Hans Jansen qui avait passé la nuit à la ferme, sortit par la porte de devant et se rendit sur l'aire de battage, sur quoi les prisonniers Galant, Abel, Thys et Klaas quittèrent leurs cachettes et se précipitèrent dans la maison, et les prisonniers Galant et Abel se rendirent immédiatement dans la chambre du maître où ils savaient qu'il rangeait ses deux fusils sur un râtelier accroché au mur, ce dont la concubine de Galant, l'esclave Pamela, les avait informés, et tandis que l'épouse de van der Merwe, Cécilia (née du Plessis), était encore au lit, ils prirent chacun un fusil ;

Que Cécilia van der Merwe se leva et se saisit d'un fusil dans chaque main, mais Galant lui arracha immédiatement celui qu'il tenait et le donna aux prisonniers Thys et Klaas qui, pendant ce temps, étaient restés à l'extérieur de la chambre, sur quoi Cécilia van der Merwe ayant fait tout ce qui était en son pouvoir pour arracher l'autre fusil au prisonnier Abel, qui comme il apparaît était aidé par Thys, réussit à atteindre ainsi la cuisine, tandis que les autres prisonniers criaient au premier prisonnier, Galant : « Tire ! » ; ce dernier fit feu avec le fusil qu'il tenait dans les mains et qui était chargé à balle et blessa grièvement Cécilia van der Merwe dans la partie supérieure de la cuisse gauche, produisant une plaie de près de 8 pouces de diamètre et d'un demi-pouce de profondeur, déchirant également une partie du muscle tenseur vagina femoris et en découvrant d'autres, sur quoi elle tomba et fut obligée de lâcher le fusil dont elle s'était saisie et que prit Galant qui sortit de la maison ;

Que le premier prisonnier, Galant, étant sorti, il fut immédiatement suivi par Abel, Thys et Klaas et rejoint aussitôt par Rooy, Hendrik, Achilles et Ontong ;

Que les deux fusils qui avaient été pris à feu Nicolaas van der Merwe, un étant sans platine, furent distribués à ce moment par le premier prisonnier, Galant, le premier à Klaas et celui sans platine à Ontong, tandis que le quatrième prisonnier, Thys, était armé d'un sabre volé dans la maison de Barend van der Merwe, et Achilles d'une sagaie que son maître lui avait achetée pour s'occuper des moutons ; les prisonniers avaient également en leur possession, à ce moment, la poudre et les balles nécessaires, fabriquées en partie avec du plomb volé, ainsi qu'un moule à balles, par le neuvième prisonnier, Adonis, à son maître, Jan du Plessis, beau-père de feu Nicolaas van der Merwe, et donné à Galant pendant sa visite le dimanche précédent, et en partie avec d'autres balles et morceaux de plomb, tous volés à leurs maîtres ;

Que, tandis que les prisonniers étaient à l'extérieur de la maison,

Nicolaas van der Merwe et Hans Jansen, ayant entendu le coup de feu qui blessa la femme du premier, se dirigèrent vers la maison, sur quoi le second prisonnier, Abel, dont le fusil était chargé à balle, fit feu sur Nicolaas van der Merwe et le blessa à l'épaule ou au bras gauche, ce nonobstant van der Merwe et Jansen gagnèrent la maison ;

Qu'après que cela eut eu lieu, un court moment s'écoula, pendant lequel la bande se prépara à attaquer la maison et à s'y précipiter à nouveau, occasion que ledit Jansen mit à profit pour sortir de la maison, monter à cheval et partir vers la ferme de Jean d'Alree, ce dont se rendit compte le prisonnier Rooy, et en ayant prévenu les autres, sur l'ordre de Galant il alla chercher les chevaux et se lança, accompagné d'Abel et de Thys, à la poursuite de Jansen, qui fut rapidement rattrapé par Abel monté sur un excellent cheval, et ramené de force à la maison de Nicolaas van der Merwe dans laquelle il pénétra à cheval, après quoi on referma la porte ;

Qu'à la suite de quoi, les huit prisonniers ayant encerclé la maison, chacun étant assigné à un poste, ils attendirent le moment d'exécuter leur entreprise meurtrière contre Nicolaas van der Merwe et Hans Jansen, ainsi que contre Johannes Verlee, l'instituteur, qui n'était arrivé à Houd-den-Bek que trois jours auparavant avec sa jeune femme Martha et leur bébé, afin d'assurer l'éducation des filles van der Merwe ; mais le premier prisonnier, Galant, qui à ce qu'il semble était excédé parce que son maître ne voulait pas ouvrir, décida de mettre le feu à la maison, ce dont il apparût qu'il fut dissuadé par les prisonniers Achilles et Ontong, parce que, dirent-ils, non seulement les femmes et les enfants seraient brûlés, mais aussi tout ce que contenait la maison ; pendant ce temps, le quatrième prisonnier, Thys, s'efforçait, mais sans succès, d'entrer en brisant le cadre d'une fenêtre ;

Que le deuxième prisonnier, Abel, réussit cependant, alors que Nicolaas van der Merwe essayait de regarder par la fenêtre, à passer le canon de son fusil et à tirer sur lui, coup qui lui érafla le côté de la tête ; sur quoi Nicolaas van der Merwe entrouvrit la porte d'entrée et supplia ses assassins de lui épargner la vie, mais en vain, cependant le second prisonnier, qui le tenait en joue, hésita, ce que voyant, le premier prisonnier, Galant, lui cria en l'injuriant : « Tire, Abel ! » ; Nicolaas van der Merwe ayant refermé la porte, le premier prisonnier se plaça de telle façon qu'il pût tuer son maître si la porte s'ouvrait à nouveau ; peu de temps après, Nicolaas van der Merwe, ayant prié avec sa femme dans la chambre, ouvrit la porte, et le premier prisonnier, Galant, lui tira dans la tête, et il tomba raide mort ;

Que, ce que voyant, Hans Jansen referma la porte et se rendit, ainsi que Johannes Verlee, dans la cuisine, dans laquelle Cécilia van der Merwe blessée réussit à s'enfuir et tenta de se cacher dans le four ; la bande s'en étant aperçue fit le tour de la maison et vint devant la cuisine, et le premier prisonnier, Galant, perça d'abord un trou dans le mur extérieur du four avec une barre de fer puis fit feu ainsi que les autres prisonniers, en conséquence de quoi la veuve de feu Nicolaas van der Merwe tomba du

four couverte de gravois et d'argile ; sur quoi le premier prisonnier, Galant, ayant fracturé la porte de la cuisine avec sa barre de fer, se rua à l'intérieur suivi des autres prisonniers, au moment même où Hans Jansen dégageait Cécilia van der Merwe de sous les gravois ;

Que Jansen, voyant que sa vie était aussi menacée, s'avança vers les assassins et les supplia de l'épargner, leur disant qu'il était étranger et qu'il n'avait passé qu'une nuit à la ferme, ce à quoi Galant répondit qu'ils ne pardonneraient à aucun chrétien parce qu'on leur avait dit que les esclaves auraient dû être libérés au Nouvel An, mais que cela n'ayant pas été fait, ils se libéreraient eux-mêmes, sur quoi, sans hésiter, Abel leva son fusil vers feu Jansen et lui tira une balle dans la poitrine, ce qui entraîna sa mort immédiate ;

Qu'à peu près au même moment, Johannes Verlee, qui avait saisi le canon du fusil d'Abel après qu'il eut tiré sur Jansen, reçut une balle dans le bras gauche tirée par le premier prisonnier, Galant, ce qui le fit tomber, et les prisonniers, pensant qu'il avait été tué lui aussi, fouillèrent la cuisine et le reste de la maison et découvrirent deux pistolets, de la poudre et des balles ;

Qu'après la découverte des pistolets, le sixième prisonnier, Klaas, s'étant rendu compte que Verlee était toujours en vie et en ayant averti les autres membres de la bande, le deuxième prisonnier, Abel, lui tira un autre coup de feu dans la poitrine, mais Verlee donnant encore signe de vie, le premier prisonnier, Galant, tendit un des pistolets au troisième prisonnier, le jeune Rooy, avec l'ordre de tuer Verlee, en disant : « Tire-lui un coup de pistolet là où il faut, car il n'est pas encore mort », lequel ordre ledit Rooy exécuta ;

Que pendant ce temps, Cécilia van der Merwe réussit à se cacher sous une table dans la pièce de devant, où Galant et Abel la découvrirent après l'avoir cherchée, et elle les entendit donner aux autres l'ordre de la tuer ; sur quoi elle sortit de dessous la table et supplia Galant de lui laisser la vie, étant déjà grièvement blessée, et Galant l'autorisa à se retirer dans sa chambre ;

Que le premier prisonnier, Galant, et ses complices quittèrent la maison et ne revinrent que quelques instants plus tard, et que durant cet intervalle Cécilia van der Merwe s'enfuit de sa chambre et contourna la maison pour aller dans un grenier où ses enfants s'étaient cachés auparavant avec Martha Verlee et son bébé ;

Que le dixième prisonnier, Pamela, la seconde concubine du prisonnier Galant, qui depuis le début de ces meurtres jusqu'à ce que sa maîtresse trouvât enfin refuge dans le grenier, était restée dans la maison, entièrement passive, sans essayer d'aider sa maîtresse ; mais après l'évasion de cette dernière vers le grenier, elle se rendit dans la hutte de Galant, où elle trouva la susmentionnée Bet (qui, le matin, quand Galant s'était introduit une première fois dans la maison de son maître, y était

entrée elle aussi et avait aidé sa maîtresse et lui avait bandé ses plaies avant de retourner dans la hutte) et l'informa que tous les hommes avaient été assassinés et que Cécilia van der Merwe et Martha Verlee s'étaient enfuies avec leurs enfants dans le grenier, sur quoi Bet retourna dans la maison ;

Que, en entrant dans la cuisine, elle y trouva le premier prisonnier, Galant, avec Thys et Klaas et que Galant ayant donné l'ordre à ce dernier d'aller voir si sa maîtresse et ses enfants n'étaient pas au grenier, ladite Bet s'interposa et supplia Galant de l'épargner, mais sans autre résultat que d'être menacée, par le premier prisonnier, Galant, d'être tuée parce qu'elle avait parlé en faveur de sa maîtresse, ce que cependant l'empêcha de faire le sixième prisonnier, Klaas, qui alla ensuite au grenier et, se rendant compte de l'état de Cécilia van der Merwe, lui dit de ne pas s'alarmer car il ne lui arriverait plus rien ;

Que le quatrième prisonnier, Thys, n'hésita pas alors à menacer avec son sabre les filles de feu Nicolaas van der Merwe ; le premier prisonnier, Galant, les menaça de leur tirer dessus, mais Bet s'interposa de nouveau ;

Que le premier prisonnier, Galant, avant de quitter la maison de son maître assassiné, fractura le tiroir de la table, dans lequel il prit la platine du fusil qui en était dépourvu et, l'ayant fixée, il donna le fusil au cinquième prisonnier, Hendrik, puis ayant bu du vin de son maître avec ses complices, il quitta la maison, accompagné d'Abel, Rooy, Thys, Hendriket Klaas, en laissant les prisonniers Achilles, Ontong et Pamela ; cette dernière vit Galant frapper son enfant nouveau-né avec son fusil avant de partir ; et après que lesdits prisonniers furent partis à cheval, la prisonnière Pamela s'enfuit dans les montagnes afin d'attendre, comme on peut le présumer, le retour de Galant selon un accord préalable, tandis que Achilles et Ontong restaient à la ferme où ils furent arrêtés quand la milice dirigée par le Fieldcor-net Frans du Toit arriva plus tard, le même jour⁽³⁾ ;

Que les six premiers prisonniers, armés des quatre fusils et des deux pistolets volés, étant retournés à cheval chez Jean d'Alree avec l'intention de l'assassiner, ont trouvé la maison vide (d'Alree étant déjà parti chercher le Fieldcornet après avoir été mis au courant par Barend van der Merwe arrivé chez lui à l'aube) ; et que, sur ce, ils continuèrent jusque chez Barend van der Merwe, d'où ils étaient partis la nuit précédente, dans le but de l'assassiner lui aussi s'il revenait chez lui ; y étant arrivés, ils s'aperçurent qu'il n'était pas là, mais ils rencontrèrent deux Hottentots nommés Slinger et Wildschut et un esclave nommé Moïse, tous au service de Piet van der Merwe de Lagenvlei (le père de Barend et de Nicolaas van der Merwe) et résidant sur une pâture de Piet van der Merwe, où Hester van der Merwe s'était enfuie la nuit précédente ; chacun d'eux était armé d'un fusil et ainsi qu'il apparaît avait été envoyé là par Hester van der Merwe pour aider son mari en cas de besoin ;

Que ces trois personnes, cependant, se rendant compte que les autres

leur étaient supérieurs en nombre, se laissèrent persuader de les rejoindre et, après avoir bu de l'eau-de-vie chez Barend van der Merwe, ils les conduisirent à la pâture de Piet van der Merwe, et Moïse s'étant enfui, la bande le poursuivit et le retrouva ;

Qu'au même moment, un certain nombre de chrétiens, qui s'étaient mis sous les ordres du Fieldcornet Frans du Toit, ayant poursuivi et rattrapé la bande après ces actes horribles, Slinger, Wildschut, Moïse et Goliath se séparèrent des autres, tandis que les six premiers prisonniers remontaient à cheval et résistaient à la milice, et des coups de feu furent tirés de part et d'autre ; Galant et Abel en particulier tirèrent sur la milice mais sans blesser personne ; à la suite de quoi, ils s'enfuirent poursuivis par la milice, qui les dispersa et ensuite les arrêta, tout d'abord les cinquième et sixième prisonniers, Henrik et Klaas, ensuite les autres tour à tour, certains d'entre eux beaucoup plus tard, en particulier le premier prisonnier, Galant, qui fut arrêté le treizième jour après avoir erré dans la montagne (il passa quelque temps avec le quatrième prisonnier, Thys, qui après s'être enfui dans le Karoo rejoignit son chef), profitant de sa liberté pour voler un mouton appartenant à Jan du Plessis et tirant un coup de feu dans la porte d'entrée de ce dernier, avant d'être finalement découvert dans les Skurweberge, près de chez feu Nicolaas van der Merwe, par un groupe d'Hottentots auxquels il se rendit sans opposer la moindre résistance.

Tous ces dits crimes, et chacun séparément, eu égard aux circonstances qui les ont accompagnés, sont punissables de châtimens corporels et de la mort, en accord avec les lois existantes, comme exemple pour les autres ; et en conséquence requiert que tous les prisonniers de cette affaire soient passés en jugement ce jour, devant le tribunal, conformément à la justice de Sa Majesté.

(signé) D. Denyssen,
Procureur général au Cap de Bonne-
Espérance, le 10 mars 1825.

Première partie

Savoir, ce n'est pas assez. On doit essayer de comprendre aussi. On va beaucoup parler au Cap ces jours-ci, la parole d'un homme contre celle d'un autre, le maître contre l'esclave. Mais à quoi ça sert ? C'est tous des menteurs. Seul un homme libre peut dire la vérité. Dans l'ombre de la mort, on doit marcher sur la pointe des pieds, parce que la mort est une chose horrible. Maintenant, je suppose que c'est facile de dire que j'ai vu venir tout ça depuis longtemps, comme on voit venir les nuages de très loin, d'au-delà des montagnes qu'ils appellent les Skurweberge, sur les crêtes et les fermes, les collines et les vallées, au-dessus des vignobles et des champs de blé et des vergers, les nuages qui s'assombrissent au fur et à mesure qu'ils s'approchent, de plus en plus sombres, jusqu'à ce qu'ils éclatent en tornade qui s'écrase sur vous et qui vous trempe jusqu'aux os. C'est facile à dire, et pourtant ce n'est pas facile. Jusqu'où faut-il remonter ? Jusqu'à l'enfance de Galant, ou jusqu'à la mienne et celle de Piet, ou jusqu'à celle de ma mère, ou encore plus loin ? Le monde est très vieux par ici. C'était pareil du temps de ma mère et du temps de sa mère, et du temps de sa mère aussi, je suppose. Je suis qui pour savoir ? Au début, il n'y avait que la pierre. Et c'est à partir des pierres que le grand dieu Tsui-Goab nous a créés, nous le peuple, les Khoikhoins, le Peuple des peuples. Et vous pouvez vous en rendre compte facilement dans le Bokkeveld parce que nous vivons environnés par les pierres.

Si vous allez vers Tulbagh et que vous gravisiez le pic le plus élevé, vous pourriez voir au loin dans toutes les directions. Vous pouvez voir jusqu'à sept jours de marche parce que c'est le temps qu'il faut pour aller au Cap en chariot. Vous pouvez voir la montagne de la Table au Cap, même si c'est si loin que vous ne pouvez pas être sûr que c'est vraiment là, mais ça y est ; et vous savez que c'est là que vivent les gentlemen, qu'arrivent et que partent les bateaux et que tonnent les canons sur la Croupe du Lion ; et vous pouvez voir Paardeberg et Contreberg, le château de Riebeeck, Huningberg, tout, jusqu'à Saldanha où la mer dessine une ligne brillante, et c'est foutrement loin, et Piquetberg, et tout le pays des Quatre et Vingt Rivières que je connais depuis que je suis née. Si vous regardez droit devant, entre l'endroit où le soleil se lève et celui où il se couche, c'est le Winterberg qui se dresse devant vous, avec derrière la verte vallée de Waveren et à droite l'étroite vallée au pied du Witzenberg. C'est le chemin qui mène dans nos montagnes, les Skurweberge, aussi dur et effrayant qu'au temps de Tsui-Goab. La terre y est d'un rouge sombre, comme si elle saignait à l'intérieur, et si vous la creusez, elle devient de plus en

plus jaune ; et cela est brisé par le gris et le noir des rochers qui jonchent le sol depuis les anciens jours. Il y a le vert-jaune et le vert-brun des arbres rabougris, des protéas, des arbres à lait et des arbres-à-chariot couleur de cendre avec leurs troncs noirs comme la poix. Les taches des bruyères dans les escarpements. Alors vous savez que vous êtes sur le bon chemin et pas besoin de vous presser. L'herbe devient rêche, dure et courte, avec des touffes d'aigrettes, et la lueur de l'herbe rouge dans le soleil et les émanations des marécages. C'est un haut pays, et si vous montez en venant de Waveren, c'est comme si vous quittiez la création, sans cesser de grimper. Quand enfin la terre devient plate, la vallée est étroite et fermée par la pierre. Des pierres grises avec un flamboiement rouge à l'intérieur, tombées des escarpements et éparpillées alentour. Tachetées de lichens, recouvertes d'arbustes épineux, de fougères maigres et de soudains éclaboussements de jaune, ou des minuscules fleurs bleues des stellaires ; et en haut des montagnes, le noir et le gris des rochers sont striés par le blanc de minces chutes d'eau. Puis c'est à nouveau la pierre. La pierre vieillit comme un arbre, je crois, et en vieillissant elle devient noire ou grise. Au plus profond, elle reste rouge, comme si ses entrailles rougeoyaient, comme si elle était toujours vivante ; mais à l'extérieur, elle est vieille et grise.

C'est vrai, nos montagnes sont vieilles, elles s'étirent d'un bout à l'autre du Bokkeveld, comme le squelette d'un gros animal mort il y a bien longtemps, un os sur un autre, et pourtant plus dure que l'os ; et nous y sommes tous attachés. Elles sont notre seul point d'appui. Elles nous abritent du soleil et protègent du vent les vallées étroites et les passages entre les rochers, les champs et les cultures, la soudaine blancheur des fermes et des murs, les moutons et les bestiaux. On a une belle vue sur un chapelet de fermes avec leurs maisons, leurs bâtiments et leurs kraals, Houd-den-Bek et Riet-River et Wagendrift, Winkelhaale, Lagenvlei, Buffelshoek et Elandsfontein ; mais ne vous y trompez pas. Un coup de vent, et c'est comme si elles n'avaient jamais été là. Les Blancs, les Honkhoikwas, ceux qui ont les cheveux raides, sont toujours étrangers à la région. Ils portent toujours en eux la peur de leurs ancêtres qui sont morts dans les plaines ou dans les montagnes interdites. Ils ne comprennent toujours pas. Ils ne sont pas encore des pierres ou des rochers enfoncés dans la terre et naissant d'elle encore et encore, comme les Khoikhoins. On n'est pas de ce pays tant que son corps n'est pas formé des cendres de ses ancêtres.

Ils sont nouveaux venus ici, les Blancs, arrivés du Cap et de la vallée de Waveren, seuls ou par deux au fil des années, au temps du grand-père de Piet van der Merwe, d'après ce qu'on m'a dit ; mais à cette époque, nous, les Khoikhoins, nous allions et venions depuis d'innombrables étés et hivers. Nous étions aussi libres que les

hirondelles qui arrivent aux premières chaleurs et qui s'en vont aux premières gelées – elles sont là un soir et le lendemain matin, elles sont parties, et qui peut les arrêter ? Et c'est ici qu'ils nous ont trouvés, les hommes blancs, quand ils sont venus civiliser ce pays comme ils disaient, s'y terrant et y construisant leurs murs de pierre. Mais cela ne sert à rien. Ils ne connaissent toujours pas ce pays, et la mort est venue dans leurs murs.

Nous, les Khoins, nous n'avons jamais pensé que ces montagnes et ces plaines, ces immenses pâturages et ces marécages étaient des endroits sauvages qu'il fallait dompter. Ce sont les Blancs qui les ont appelés sauvages et qui y ont vu des animaux sauvages et des hommes sauvages. Pour nous, ce pays a toujours été amical et domestiqué. Il nous a fourni de quoi manger, de quoi boire et de quoi nous abriter, même lors des pires sécheresses. Ce n'est que lorsque les Blancs sont arrivés et ont commencé à creuser, à briser et à tirer, à repousser les animaux, qu'il est devenu sauvage.

Ce n'est pas que nous avions une vie facile. Ma mère avait l'habitude de me dire que notre peuple était aussi nombreux que les pierres des montagnes, que les hirondelles ; mais une maladie s'est abattue sur nous, à l'époque de la mère de la mère de ma mère, ou à peu près, quand le Grand Chasseur Heitsi-Eibib était encore jeune ; et depuis, nous n'avons plus été qu'une poignée et un peu moins nombreux chaque été. Et pourtant, jusqu'à l'époque de ma mère, nous avons continué à aller et venir comme les hirondelles ou comme le vent. Les hivers sont durs ici, et mon peuple s'en allait ; il revenait en été, en fonction des pluies – il y avait toujours des vieillards parmi nous qui pouvaient dire où et quand il fallait partir. Nous avons pris l'habitude de rester sur la ferme de Piet, dans la Basse Vallée, qu'il appelait Lagenvlei ; mais quand venait le moment du départ, personne ne pouvait nous empêcher de nous en aller ; et nous revenions. Ce n'est que beaucoup plus tard, après la mort de mon père et de ma mère, quand nous n'étions plus que très peu, que je me suis installée ici pour de bon. Au début, j'ai vécu à Lagenvlei, en regardant grandir les enfants de Piet, Barend et Nicolaas ; et je les ai allaités quand ils étaient petits. Ensuite, je suis allée à Houd-den-Bek avec Nicolaas. Mais à la dernière moisson, quand le vieux Piet est tombé malade subitement et est resté dans son grand lit à regarder le plafond, incapable de bouger ou de parler, je suis revenue pour le soigner, lui donner à manger et pour le retourner et le laver : parce que je le connaissais depuis qu'il était jeune homme et que je savais ce dont il avait besoin et ce qu'il aimait. Il n'y a que sa femme, la vieille Alida, qui ne m'aimait pas – elle avait toujours été jalouse de moi, et avec raison –, et elle m'a renvoyée à Houd-den-Bek. Elle savait trop bien que j'avais connu son corps avant elle. Aujourd'hui, il est petit et usé,

allongé dans son lit comme un vieux vautour malade, émettant des sons que personne ne peut comprendre ; les mains comme des serres ; le corps décharné et presque transparent, avec seulement les os et la peau plissée ; et cette pauvre petite chose molle, avec une tête bleue, comme un petit oiseau sans plumes dans un nid dévasté, et les deux petits œufs enfouis dans le sac ratatiné. Elle est maintenant sans vie, mais quand il était jeune, elle se dressait comme celle d'un étalon, et chaque fois qu'il entraît en moi en hennissant comme un cheval sauvage, je sentais la vague qui montait du bas de ma colonne vertébrale jusque dans ma gorge, et mes yeux se retournaient. Il pouvait se retirer très bien. Et j'ai le droit de juger, parce que j'ai eu tous les hommes des environs ; quand j'étais jeune, ils avaient tous entendu parler de moi et ils venaient pour se vider. Maintenant, je suis vieille, et ils pensent que je ne suis plus bonne à rien, mais je jure que je peux encore les traire tous.

Ce pays est très dur, et les femmes sont rares, et les hommes sont pleins de désirs. Qui je suis pour me détourner de la vie ? Quand s'approche l'étalon, tendu et palpitant, je m'ouvre. Et les hommes en ont besoin, cela leur permet de ne pas devenir fous ; sinon ils ne savent plus où ils en sont, ils perdent l'esprit et détruisent le monde. Regardez Nicolaas. Regardez Galant.

Je ne peux plus me taire à son sujet. J'ai essayé de penser à autre chose, mais il faut que je revienne à Galant. Parce que c'est moi qui l'ai élevé, et, d'une certaine façon, je pense que vous pouvez dire que c'est mon enfant, même s'il a toujours eu en lui la marque du mal.

Sa mère s'appelait Lys, elle était plus jeune que moi, presque une enfant, avec des seins comme des abricots ; et elle était étrangère dans notre Bokkeveld. Ils disaient qu'elle venait d'un pays situé de l'autre côté de la mer, de Batavia, comme Ontong – c'est pour ça qu'il a essayé de l'aider à sa façon, le vieux bouc. Les hommes seront toujours des hommes ; et encore plus quand les femmes sont difficiles à trouver. C'est pareil pour le vieux Piet. Je l'ai souvent vu traverser furtivement la cour, la nuit, la plupart du temps pour venir dans ma hutte ; mais souvent aussi dans celle de petite Lys. Et elle a commencé à grossir. C'était la plus jeune des filles formées, chez nous, et belle avec ça, et bien qu'on ne puisse pas le voir dans le noir, elle l'était ; et elle avait quelque chose qui semblait attirer les hommes, comme disait Ontong : *Viens, meurtris-moi*. Et ils ne pouvaient pas résister – comme certains qui ne peuvent apprécier une fleur sans lui arracher les pétales ; ou qui ne peuvent passer devant une fourmilière sans y donner des coups de pied et se faire piquer. C'était comme ça avec Lys, Lys aux seins d'abricot ; et les hommes venaient de partout pour l'effeuiller, de la même façon qu'ils venaient me voir, à la différence que moi cela ne me faisait rien ; mais elle, cela la rendait folle, et ils

la désiraient encore plus. Elle était comme un fruit, astringent mais sucré, et ils la mangeaient. Et c'est ainsi qu'elle a commencé à grossir.

Lys a passé un mauvais moment pour la naissance. J'étais avec elle, et elle refusait de laisser quelqu'un d'autre s'approcher. Au début, j'ai pensé que l'enfant était mort-né et je l'ai laissé pour m'occuper d'elle, car elle n'allait pas bien ; et, après un petit moment, j'ai appelé Ontong pour qu'il creuse un trou et enterre le bébé. Mais il est revenu pâle comme la mort, en portant la petite chose sur ses paumes tendues, il est resté là tremblant dans la lueur de la bougie et il a dit : « Regarde, Rose, il vit. » Et je l'ai vu remuer et se tortiller comme un chiot. Je l'ai pris à Ontong, je l'ai baigné et je lui ai donné le sein parce que j'avais encore du lait après la mort de mon bébé, et je nourrissais Nicolaas qui n'avait que quelques mois. Le petit être m'a donné des coups avec sa tête de chiot ; puis il m'a pris le sein et a commencé à boire, accroché comme une tique. Gâté dès le début.

Heureusement que j'avais du lait, parce que Lys a refusé de le prendre. Elle ne pouvait pas le supporter, elle refusait même de le regarder, alors pas question de le tenir dans ses bras. Elle restait allongée à pleurer nuit et jour, jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle se laissait couler. À la fin, je lui ai dit : « Ne prends pas ça trop à cœur. Je vais le nourrir, j'ai assez de lait. » Cela a eu l'air de la calmer, mais elle est restée malade pendant longtemps. Je pense qu'elle avait peur d'aller mieux, peur que les hommes recommencent. Une nuit, Piet est venu et a demandé : « Comment va l'esclave ? Ça fait longtemps. J'ai envie ce soir. » Il portait sa chemise de nuit, aussi je pouvais voir ce qu'il en était ; mais Lys lui a tourné le dos, elle a relevé les genoux sur la poitrine et elle a commencé à geindre, pas comme une femme mais comme un chien. Piet a voulu me repousser pour aller jusqu'à elle, et c'était son droit bien sûr ; c'était son maître et il était costaud, avec un membre comme un timon de chariot. Mais quand il est passé devant moi, j'ai relevé sa chemise et j'ai soufflé sur son truc d'homme, et quand il s'est tourné vers moi, je l'ai attrapé comme il faut. J'ai une façon de tenir les hommes qui vient de loin. Ensuite, je l'ai tiré pour qu'il s'allonge sur moi et, avec un soupir, il m'a pénétrée ; alors la terre est revenue à la vie dans une grande tempête. Je me suis occupée de lui, tard dans la nuit, pour être sûre qu'il n'allait pas importuner Lys ; et quand est venue l'heure du premier café et des prières, quand s'est levée l'étoile du matin, il est sorti en titubant, un homme épuisé ; il n'y a pas de fatigue comme ça, croyez-moi.

J'ai éloigné les autres de la même façon. J'ai le corps profond comme un marécage et des troupes peuvent s'y vautrer ; et si je pouvais aider à épargner Lys, c'était beaucoup mieux pour nous tous.

Mais Piet s'impatientait et à la fin j'ai dû lui parler franchement.

« Si tu prends Lys à nouveau, ce sera sa mort. Elle ira se noyer dans le trou aux hippopotames. » J'avais vu son regard chaque fois qu'il venait. Et je pense que c'est pour cela qu'il l'a vendue à l'homme du Karoo qui allait au Cap avec un chariot de marchandises et qui s'est arrêté à Lagenvlei.

Tout s'est bien passé pour l'enfant. L'homme qui a acheté Lys n'a pas voulu le prendre ; et puisque de toute façon Lys n'en voulait pas, il est resté avec moi. Je l'avais dans les bras tandis que nous regardions le chariot s'éloigner, Lys était assise à l'arrière, comme un paquet de linge sale qui pouvait tomber au premier cahot – et c'est bizarre que j'aie pensé à ça, parce que quand le chariot est repassé par la ferme, un mois plus tard, l'homme nous a dit qu'elle était effectivement tombée et qu'une roue lui était passée dessus, et qu'elle était morte ; il voulait qu'on lui rende son argent, mais Piet a refusé, et il y a eu une bagarre terrible ce jour-là à la ferme, on s'est même tiré dessus avant que l'étranger s'en aille – de toute façon, le bébé était dans mes bras et dressait sa petite tête ronde comme un rat palmiste.

Ontong m'a aidée à l'élever. Cet enfant était la seule chose qu'il ait jamais possédée sur cette terre. Il était peut-être de lui, qui sait ? Mais il pouvait aussi être de n'importe qui, de tous ceux qui étaient venus de partout pour coucher avec Lys, certains sans visage dans la nuit, et repartis avant l'aube. Mais s'il en est ainsi, il peut tout aussi bien avoir été de Piet. Dans ce cas, Galant et Nicolaas ont peut-être été les agneaux du même bélier qui m'ont tétée. Qui je suis pour le dire ? Galant a beaucoup de pères. Personne n'est son père et tout le monde l'est. C'est la réponse que j'ai toujours donnée chaque fois que l'on m'a posé la question. Mais il y a longtemps qu'on a cessé de le faire. Maintenant, je suis vieille et finie. Chaque hiver, je sens que je m'en vais, que je m'approche de la mort, le Bokkeveld est horriblement froid. Mais en été, j'ai l'impression de revivre, chaque fois, comme quelque chose qui pousse. Mon corps enfle ou se fane avec les saisons, mais j'ai des racines profondes et sûres ; je suis enracinée dans le rocher. Piet et moi, nous avons vieilli ensemble. Pour lui, c'est fini, mais j'ai toujours de la vie en moi.

Abruti. C'est ce qu'ils pensent, merde. Tout ça parce que je suis allongé ici et que je ne peux pas bouger. Parce que je ne peux pas remuer ma langue dans ma bouche, ils pensent que ne comprends rien. Qu'est-ce qu'ils savent des pensées qui courent comme une rivière souterraine ? Ils pensent que je suis un vieillard sénile, en fait. Ce n'est pas un endroit pour les vieux ou les très jeunes. Ils pensent que l'on n'est pas commodes ou bornés. Au début, allongé ici, je les maudissais. Je hurlais en silence, dans des vapeurs de soufre. Ils ne l'ont même pas su. La vieille Rose peut-être. Elle a toujours eu une façon de me regarder et de me comprendre. Mais Alida l'a chassée, et je ne l'ai pas revue, sauf le jour de l'enterrement. Maintenant, on me laisse mourir là. Je me suis mis dans les mains d'Alida. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Elle a déplacé le lit pour que je puisse voir par la fenêtre.

Il n'y a pas de fenêtre du côté de la montagne. Quel dommage. J'aurais aimé lever les yeux sur les collines. Tout ce que j'ai à regarder, c'est le veld triste qui descend devant la maison, gris et monotone, dans la sécheresse de l'été. Au temps de grand-père, le gibier était abondant dans la plaine. Les rapaces aussi. Même quand j'étais jeune, quand je suis revenu ici en chariot. Et quand les garçons étaient jeunes, ce lion inattendu qui maraudait. Mais c'était le dernier. Il y a encore des chacals, la nuit, dans la montagne, ou, exceptionnellement, le cri d'une hyène. Alors Alida se blottit contre moi. Après toutes ces années, elle ne s'est pas encore habituée à notre Bokkeveld.

« Si nous avions vécu au Cap, cela ne serait jamais arrivé. » Ça a été son seul reproche après la mort de Nicolaas. Ça a dû être dur pour elle.

Quand je pense que c'est Galant qui a fait ça. Elevé avec mes propres fils. Ça devait arriver. Vous ne pouvez jamais leur faire confiance ni les dompter réellement. Comme un petit chacal que vous ramenez du veld. Vous l'élevez comme un chien. Vous le dressez sans problème. Tout d'un coup, alors que vous vous y attendez le moins, il grogne et vous mord la main. Ici, il y a une sorte de sauvagerie que vous n'arrivez jamais à soumettre. Et pourtant, j'y pensais.

Mon Dieu, est-ce que vous pouvez imaginer ça : Barend se sauvant comme ça dans la nuit, abandonnant sa femme et ses enfants ? Hester et Alida en ont parlé à côté de mon lit. Elles pensaient que je ne comprenais pas. Ils pensent que je suis foutu. Mais j'entendais chaque mot qui me brûlait comme de la braise. Barend a trente ans. Mais si

j'avais encore mes forces, je l'aurais battu. S'enfuir dans les montagnes en chemise de nuit. Il vaut mieux mourir comme Nicolaas. Et je le jure devant Dieu.

Est-ce que je me suis trompé ? Dieu a levé son bras sur moi, le jour où Il m'a abattu dans le champ. Tout est devenu noir, le monde fuyait devant moi. Et quand je me suis réveillé, j'étais comme ça. Paralysé. Et ils mirent sur un char neuf l'arche de Dieu, et l'emportèrent de la maison d'Abinadab ; Uzza et Ahio conduisaient le char. Et David et toute la maison d'Israël jouaient devant l'Éternel de toutes leurs forces, et chantaient avec des harpes, des psaltérions, des tambourins, des cymbales et des trompettes. Et quand ils furent arrivés à l'aire de Chidon, Uzza étendit la main et saisit l'arche ; parce que les bœufs trébuchaient. Et la colère de l'Éternel s'enflamma contre Uzza et Il le frappa parce qu'il avait porté la main sur l'arche : et il mourut sur place, devant Dieu. Je ne te reproche rien, Seigneur, mais cela me semble vraiment injuste. L'homme a seulement essayé d'aider. Et Tu l'as frappé avec Ta lumière.

Toute ma vie, j'ai essayé de respecter Tes commandements. Tu peux demander à mon épouse. Et au fils qui me reste. Et à mes belles-filles, Hester et Cécilia. Demande aux esclaves, à n'importe qui dans ma maison. Est-ce que je ne leur ai pas lu Tes paroles et prié pour eux chaque soir de ma vie ? Est-ce que nous n'avons pas chanté des hymnes ensemble ? Est-ce que je ne leur ai pas enseigné les Dix Commandements ? Et est-ce que je ne leur ai pas montré l'exemple ?

Je n'ai jamais adoré d'autres dieux, je n'ai jamais eu aucune image en moi ; je n'ai pas eu le temps pour de telles stupidités. Sur cette ferme, on travaille de l'aube au crépuscule et même au-delà. Je n'ai jamais prononcé le nom du Seigneur mon Dieu en vain, sauf quand ils me rendaient complètement fou, et alors j'avais une bonne raison. Je me suis toujours souvenu du jour du Seigneur et je l'ai toujours respecté quand mon travail le permettait. Et j'ai honoré mon père et ma mère, Tu en es témoin. Je n'ai pas tué sans nécessité. Quelques maraudeurs boschimans(4) dans ma jeunesse, mais ils essayaient de me voler des moutons. Quelquefois, j'ai bien failli quand des esclaves me mettaient en colère. Mais j'ai toujours su m'arrêter à temps. L'adultère ? Depuis que j'ai pris Alida, je ne suis jamais allé avec une autre femme. Une Blanche en tout cas, et Dieu ne dit rien à propos des autres. Elles ont été faites pour nous donner un peu de divertissement sinon ce ne serait que travail et peine. Je n'ai jamais rien volé, grâce à Dieu, et je n'ai jamais porté de faux témoignages contre mon voisin ; en fait, j'ai toujours essayé de rester aussi loin que possible de mes voisins pour ne pas avoir d'ennuis. Je n'ai jamais convoité quelque chose qui appartenait à un voisin. Sa femme, son bœuf, son âne et sa servante ne concernaient que lui. J'ai mes propres servantes.

Aussi, en quoi ai-je péché contre toi ? J'exigerai une réponse à cette question quand je paraîtrai devant toi.

Aujourd'hui, je suis allongé, impuissant ; et Alida doit me donner ma soupe avec une cuiller. Mais avant, c'était différent. Le monde était différent. Du temps de grand-père. Du temps de papa. Même de mon temps. Je pense souvent : il y avait des géants sur cette terre quand les fils de Dieu s'approchèrent des sœurs des hommes et qu'elles portèrent leurs enfants. Ils devinrent des hommes de renom. Pourquoi cela a-t-il changé ? Une génération s'en va, une autre génération arrive : mais la terre est éternelle.

Il y a cent ans, cela je le tiens directement de la bouche de papa, grand-père van der Merwe a quitté Tulbagh en chariot pour venir ici, après s'être querellé avec le Landdrost ; il a délimité une ferme qui lui convenait, en galopant à cheval de l'aube au crépuscule. Peu de temps après on a envoyé des messagers pour le convoquer au *Drostdy*(5), un détachement de dragons les a suivis, mais grand-père les a chassés à coups de fusil. « Ici, votre parole ne vaut rien, leur a-t-il dit. Personne n'a le droit de parler ici, sauf moi. » Et il a appelé sa ferme Houd-den-Bek, ce qui veut dire Ferme-ta-Gueule. À cette époque, elle ne comprenait pas que Lagenvlei et ce qui est aujourd'hui Houd-den-Bek, mais elle s'étendait jusqu'à Wagendrift et tournait jusqu'à Elandsfontein.

Mais quelques années plus tard, il y a eu une terrible sécheresse et des enfants sont tombés malades, aussi grand-père a chargé à nouveau ses chariots et s'en est allé à Swellendam. Cependant, dans notre famille, nous n'avons jamais cessé de parler de cette lointaine vallée, haut dans les montagnes : la liberté qu'on y avait connue, la fertilité du sol. Dans les récits des vieux cela ressemblait au paradis, et c'est cette image qui s'est enracinée dans mon esprit. Je me suis attaché à Houd-den-Bek bien avant d'y avoir mis le pied. C'était un endroit qui m'était destiné, d'après la volonté de Dieu et celle de mes ancêtres. Et c'est pour cela que, par la suite, je suis revenu de Swellendam pour chasser les intrus qui s'y étaient installés dans l'intervalle, pour vendre le reste (seule Wagendrift est restée dans des mains étrangères), pour reconstruire les murs affaissés et pour labourer à nouveau les champs. C'était après la mort d'Hendrina. Je l'avais épousée à Swellendam, une fille que papa m'avait choisie ; mais quand elle est morte en mettant au monde un enfant, je n'ai pas ressenti le besoin de me remarier pendant des années. Ce n'est qu'après être revenu ici et avoir mis la ferme en route, que j'ai su que le temps était venu de me trouver une nouvelle femme. Ce n'était pas bon pour un homme ; dans l'Eden, Dieu a créé la femme pour le plaisir et la consolation de l'homme. Aussi, j'ai reconstruit la maison et labouré les champs ; j'ai taillé les vieux arbres et préparé les pâturages ; puis j'ai chargé deux chariots et

je suis allé au Cap chercher une femme et acheter des plants et des greffes – des pêchers, des pruniers et des abricotiers, des poiriers et des figuiers, des cognassiers et des grenadiers ; et de la vigne ; mais aussi des chênes, des saules et des peupliers pour l'ombre dans ce pays sec.

Un des chariots s'est brisé en route, dans la descente du Witzenberg. Nous avons dû tout recharger dans celui qui restait. On y a attelé les deux paires de bœufs. Les roues arrière dérapaient à cause de la pente escarpée. Ça nous a pris dix jours pour aller au Cap. À la tombée de la nuit, nous avons campé sur les bords de la rivière Salée et, à l'aube, nous sommes entrés sur la Farmers Square. J'en restais bouche bée. À cette époque, Le Cap était déjà important. Au moins une vingtaine de rues pavées, qui se coupaient à angle droit. Les chênes d'Heerengracht allaient jusqu'à la montagne. Les maisons blanches et grossières, les corniches et les hautes vérandas où les gens se réunissaient à l'ombre pour bavarder, fumer ou boire des *sopies*(6). La place du marché. Des raisins et des melons, des poires, des figues et des goyaves, des noix, des amandes, des châtaignes. J'avais apporté un boisseau de cerises cueillies dans le vieux cerisier de la ferme : elles étaient rares au Cap et je les ai vendues cher. Deux bateaux dans le port, les voiles claquant au vent et les mâts grinçant. Des mouettes. Des marins se pavanaient les jambes raides et offraient des poignées de dollars pour des rouleaux de tabac et de l'eau-de-vie, pourvu que vous réussissiez à passer les tonnelets en contrebande, malgré les yeux de rapaces des agents de l'East India Company. Il y avait une foire à Green Point. Des charrettes couvertes sur l'herbe verte. Des courses. Des femmes dans des costumes étranges. Des Hottentots rassemblés d'un côté, en train de fumer et regardant par les fentes étroites de leurs yeux.

C'est Alida qui m'avait conduit là. Une nièce d'oncle John de Villiers dont papa m'avait indiqué le nom autrefois. « Alors, Alida, est-ce que tu ne vas pas montrer la ville à Piet ? Je suis sûr qu'il ne l'a jamais vue. » Délicate et merveilleuse petite créature. Des yeux timides et cependant moqueurs sous son ombrelle. Elle était sur le point de se fiancer avec un jeune étranger crâneur : d'Alree, aux vêtements élégants. Je l'ai vite envoyé promener. Pauvre homme qui se traînait dans le salon en abîmant le tapis.

Une nuit, j'ai volé pour elle un bouquet de roses dans le jardin du gouverneur. La garde m'a surpris. Je leur ai dit d'aller au diable et je me suis sauvé avec les fleurs. Vous n'allez pas me croire, mais le lendemain, un détachement de soldats est venu pour m'emmener. Oncle Jan était rouge d'indignation. « Piet, comment peux-tu nous déshonorer comme cela ? » Alida a essayé de me retenir, mais je l'ai repoussée et je me suis sauvé en franchissant le cordon de soldats. Je

suis revenu le soir. On a ouvert les portes juste avant neuf heures, et les invités sont sortis pour rentrer chez eux avant le couvre-feu. Des lanternes s'éloignaient dans toutes les directions. Des voix criaient : « Bonne nuit ! » Des Hottentots et un esclave hors d'haleine sont passés en courant pour éviter la ronde de neuf heures. Les pas lourds des soldats sur les pavés se sont éloignés lentement. Il n'est resté que le bruit de la mer et, de temps en temps, le cri nocturne d'un hibou dans un verger.

Quand j'ai frappé à ses volets, elle a eu la peur de sa vie. Elle a essayé de m'arrêter quand j'ai franchi la fenêtre basse. Je l'ai prise contre moi. Ses cheveux noirs lui tombaient dans le dos. La petite lampe sur une table basse. Quand elle a tourné la tête, la lumière est devenue rose dans ses oreilles. « Piet, nous irons tous deux en enfer pour cela. »

Je l'ai enlevée cette nuit-là. Par chance, il y avait peu de clair de lune. J'ai pressé les bœufs dans la plaine du Cap.

Alida sanglotait dans le chariot, et me donnait des coups avec ses petits poings quand j'essayais de la consoler ; mais je l'ai tenue fermement d'une main et je l'ai calmée. Quand elle a recommencé à pleurer, elle n'avait plus la même voix. Le chariot brinquebalait et craquait sous nos deux corps dans la nuit, et la seule lanterne se balançait violemment sous la bâche. Ça ressemblait à un rêve ; à tout moment, j'attendais de m'éveiller et de voir qu'elle était partie. Quand je me suis vraiment réveillé, il faisait jour.

Des mois plus tard, un huissier est venu du Cap, envoyé par les parents d'Alida. Je l'ai chassé de la ferme avec perte et fracas. C'est peut-être une chance que, juste à ce moment-là, les Anglais aient pris le Cap ; dans la confusion qui a suivi, ils ont dû nous oublier. On a laissé un an à sa famille pour se calmer et se résigner à la volonté de Dieu, et on les a invités à notre mariage à Tulbagh. On avait emmené avec nous le petit Barend pour qu'il soit baptisé. Quel mariage quand nous sommes revenus ! Des gens sont venus de partout. Il y en avait beaucoup qu'on n'avait jamais vus. Des chevaux. Des voitures. Des chariots. Certains sont venus à pied, tous avec de la nourriture et de la boisson comme cadeaux. Toute une rangée de bœufs à la broche. Des agneaux et des porcs. Du gibier : des springboks, des cerfs, des bonteboks(7), des outardes, des canards sauvages, tout ce qui bouge et qui vit, pur ou impur d'après les Écritures. Ça a duré toute une semaine. Et quand nous étions trop fatigués, nous appelions Rose pour qu'elle nous danse ses danses de sauvage. Quel corps elle avait à l'époque ! Une race étrange, les Hottentots : doux et beaux jusqu'à vingt ou trente ans ; puis ils vieillissent en une nuit. Moins de dix ans plus tard, Rose était une vieille taupe. Mais à l'époque du mariage, elle resplendissait, une créature à demi sauvage, ne portant que la plus

petite couverture autour d'elle. Mais elle s'en est vite débarrassée et a dansé nue au milieu des hommes, les seins rebondis. Vibrant à chaque mouvement. L'alcool coulait à flots ; et les hommes ont commencé à aller avec Rose, chacun leur tour, certains à quatre pattes. Quand tout a été fini, même les poulets étaient saouls. Deux hommes sont morts dans la mêlée générale, et il ne restait pas un seul instrument entier dans l'orchestre. Toutes les plumes de notre matelas étaient éparpillées dans la cour, et les chaises et les tables étaient cassées. Une meule de foin a même brûlé. En vérité, la main de Dieu était sur nous.

Puis tout a été terminé. Et à partir de ce jour-là, il n'y a plus eu qu'Alida et moi dans la peur du Seigneur, et la sueur de notre front, nous réconfortant l'un l'autre, en nous prouvant féconds, en croissant, en remplissant la terre et en la domptant. À cette époque, tout ce que je voyais m'appartenait. La ferme, les pâturages, la montagne, les terrains de chasse. Tout ce dont nous avions besoin nous était fourni par Dieu et nos mains, et nos fusils, l'été comme l'hiver.

Nous allions régulièrement à Tulbagh et à Worcester, de l'autre côté de la montagne, pour troquer nos plumes et nos œufs d'autruche, nos peaux et nos produits ; pour acheter des munitions et des vêtements et tout ce que la ville pouvait offrir. Mais nous sommes rarement retournés au Cap. Une fois, j'ai emmené Alida avec moi, mais je me suis rendu compte que ce n'était pas bon pour elle. Elle avait toujours la mer dans le sang, et la revoir la déprimait. Je suppose que nous en vivions trop loin à son goût. Mais elle a toujours été une bonne épouse, connaissant son devoir, et je ne me plains pas.

Je me rappelle en particulier un voyage au Cap. C'était en octobre, je ne suis pas sûr de l'année, mais Barend devait avoir dans les quatorze ans, et Nicolaas dix environ ; et Hester vivait déjà avec nous. Elle est restée avec Alida. Nous étions à peine arrivés au Cap que des rumeurs ont annoncé une révolte d'esclaves à Koeberg et dans le Swartland. À ce qu'il semblait, les instigateurs étaient deux Irlandais qui leur avaient bourré le crâne d'histoires absurdes sur la liberté. Qu'est-ce qu'on peut attendre de la part d'étrangers ? Les bruits les plus horribles couraient : des milliers d'esclaves, devenus fous, avançaient de ferme en ferme, en pillant et en massacrant, et se dirigeaient vers Le Cap, décidés à nous jeter tous à la mer. Tout le monde avait un détail encore plus terrifiant ou plus évocateur à ajouter. En une nuit, Le Cap s'est transformé en ruche. Puis tout s'est envolé comme de la menue paille dans le vent. Si je me souviens bien, tout ce qui était arrivé, c'est qu'une poignée de meneurs avaient réuni leurs hommes, puis étaient allés de ferme en ferme où ils ligotaient ou enfermaient les fermiers blancs, où ils volaient des armes et des munitions et où ils s'empiffraient de nourriture et de vin ; et cette bande de loqueteux et d'ivrognes avait débouché sur la route du Cap

où en une heure l'armée l'avait dispersée et mise en pièces. Une misérable affaire. J'ai entendu dire qu'ensuite on avait pendu certains meneurs ; les autres, on les a fouettés ou envoyés en prison, et il n'y a rien d'autre à dire. Et toute cette agitation sur le simple faux bruit que le gouvernement avait décidé de les libérer ; et quand rien n'était arrivé à la date prévue, ils s'étaient affranchis eux-mêmes. Risible et inutile. Et pourtant, c'est un jour que je n'oublierai jamais.

Les gens massés dans les rues. Les femmes avec leurs ombrelles. Les esclaves avec leurs palanches. Les cochers s'arrêtant à droite et à gauche. Comme une fourmilière ouverte d'un coup de pied, grouillante de vie. Dans les boutiques, les gens oubliaient d'acheter, de payer ou de prendre ce qui était à eux. Les étals du marché étaient abandonnés aux pillards. Et lentement, les rues se sont vidées. Des petits groupes restaient à discuter fiévreusement avant de disparaître, eux aussi. Des soldats sont passés à cheval. Les sabots résonnaient avec fracas. On verrouillait les portes. On descendait des volets de bois avec des barres. Le silence a glissé sur la ville comme l'ombre d'un nuage. Comme si une main invisible effaçait un dessin sur le sable, devant soi. On se sentait étranger et pas à sa place. On n'entendait plus que les mouettes, au loin, sur la mer. Puis elles-mêmes ont semblé se taire.

Je n'avais pas très envie de rester. Même pas quand les nouvelles sont arrivées disant que tout était fini, et que les gens ont commencé à faire la fête. J'ai dit à mes fils de remonter dans les chariots, et nous sommes rentrés à la ferme avec ce que nous avons acheté et troqué en ville – de l'épicerie et des munitions, des indiennes et du drap, des ustensiles en cuivre et en fer ; et aussi l'esclave Achilles que j'avais acheté juste avant le début des troubles. Le prix était salé parce qu'avec l'arrêt par le gouvernement de l'importation de nouveaux esclaves, ça coûtait les yeux de la tête.

C'est une route d'enfer pour revenir dans le Bokkeveld, mais, autant que je m'en souviennne, j'ai gardé le silence pendant tout le voyage, et je n'ai pas dit un mot ni à mes fils ni à mes esclaves. Parce que ce qui était arrivé était une chose horrible, un blasphème contre Dieu lui-même, qui avait décrété que les fils de Cham seraient pour toujours les serviteurs de Sem et de Japhet. J'étais assis silencieux, dans le chariot, la pipe entre les dents, fixant le paysage. Tout me semblait différent maintenant que j'avais failli tout perdre. Paarl Mountain, rond comme un crâne. Les vallées verdoyantes qui s'ouvraient de chaque côté sous les sommets bleus des montagnes. Le vieux Kloof. L'octroi de Roodezandskloof. Des profondeurs de la vallée de Waveren, jusqu'aux montagnes inaccessibles, à travers la bande étroite du Rear-Witzenberg, au-delà des Skurweberge, dans ces hautes terres éloignées. La maison. Mais même chez moi, tout me semblait

étranger. J'ai à peine reconnu cette femme fragile avec des cheveux noirs serrés en chignon, qui venait à notre rencontre. Comme si un être étrange avait touché tout cela et l'avait rendu transparent, révélant les veines, les organes secrets et le squelette.

J'ai repoussé Alida qui venait m'accueillir. J'avais d'abord à faire quelque chose de plus urgent. J'ai donné l'ordre au mantoor de faire venir tous les travailleurs dans la cour, même ceux qui étaient loin dans le veld avec les moutons. J'ai attendu en silence qu'ils soient tous là. Alors, je les ai fait attacher chacun à leur tour à la roue avant du chariot et je les ai fait fouetter par le mantoor, tous, les hommes, les femmes et les enfants ; trente-neuf coups pour chaque adulte, et vingt-cinq pour les enfants. Le mantoor est passé en dernier ; je l'ai fouetté moi-même. Ce n'est qu'alors, après que tous eurent reçu leur part, que j'ai parlé. Je leur ai dit : « Que cela vous serve de leçon. Gardez bien ça dans la tête si vous voulez vous révolter contre moi. Maintenant, retournez à votre travail et finissez ce que vous étiez en train de faire. » Alors je suis entré dans la maison, j'ai embrassé Alida et je me suis assis pour manger.

Je n'ai jamais eu d'ennuis avec les esclaves de toute ma vie. Maintenant, ce sont mes fils qui m'ont fait honte. Tout ça à cause de Galant, qui a été élevé, on peut le dire, comme un de mes fils, sur la ferme. Seigneur, regarde Ton serviteur, Job.

En haut des montagnes, dans la dureté du roc, il y a l'empreinte du pied d'un homme. La marque d'un Boschiman ou d'un Khoikhoïn, dit Mama Rose, imprimée à l'aube du monde quand la pierre était molle ; c'est peut-être la marque de Heitsi-Eibib lui-même, le Grand Chasseur des histoires de Mama Rose, ou de Tsui-Goab quand il est descendu sur la terre façonner l'homme à partir des pierres. Je rêve de cette empreinte de pas. Imaginez que vous laissiez votre marque, comme ça, dans la pierre, pour toujours, malgré le vent et la pluie. Mes propres traces recouvrent le Bokkeveld de long en large, les traces d'un enfant et celles d'un homme. Sur la ferme de Lagenvlei et celle de Houd-den-Bek, à travers le veld avec ses trous d'eau et ses arêtes de rocher, sur les pentes escarpées et dans les montagnes. Des empreintes de pas qui marquent mes voyages dans le Karoo, avec Ontong et Achilles et les moutons, à la recherche de pâtures pour l'hiver. Des traces à la poursuite de moutons enfuis ou pour abattre des maraudeurs, dont ce lion. Mes traces vers le réservoir, avec celles de Nicolaas et de Barend, et celles plus petites d'Hester. Tous les quatre nu-pieds. Sauf les dimanches ou les jours de visite, quand leurs empreintes sont celles de chaussures.

« Mama Rose, pourquoi est-ce que toi et moi, on va toujours nu-pieds ?

— C'est comme ça.

— Moi aussi, je veux des chaussures, à cause des épines.

— Il n'y a que les maîtres qui portent des chaussures. »

Des traces. Des traces. À travers les montagnes, vers Tulbagh, Worcester, certaines avec du sang. Des traces de fuite. Des traces de retour. Aucune visible cependant, emportées par le vent et la pluie. Elles sont là, mais vous ne pouvez pas les voir. Pas comme les empreintes de l'aube marquées pour toujours dans le rocher.

Il y a autre chose que vous ne pouvez pas voir, bien que ce soit là. Regardez mes pieds. Regardez bien, chaque marque, chaque crevasse et chaque cicatrice, et les cals des orteils au talon, épais, aussi durs que de la corne. Ce sont toutes mes pérégrinations dans le Bokkeveld que vous pouvez y voir, l'été et l'hiver, dans la sécheresse et dans le gel. Ici sont les traces de l'herbe et de la pierre, de la montagne et de la plaine, de la terre et de l'eau, de la maison et de la hutte, de tout. Avec mes pieds, je suis collé à ce monde et il n'y a pas de fuite possible.

Je ne peux pas dire : ceci – et puis cela – et puis cela. Toutes les traces s'en vont ensemble. Regardez mes pieds.

Toujours revenir à Mama Rose. Mama Rose qui sent le feu de bouses et le *buchu*(8), chaude comme une couverture qui vous protège du monde, qui vous entoure comme un grenier plein d'odeurs. Mama Rose avec un remède pour chaque maladie. Le *buchu* pour la vessie, la balsamine pour les gargarismes, l'ail sauvage contre le croup, le thé pour vous remonter, les racines amères contre la colique, le *dagga*(9) pour l'estomac, les racines amères contre la constipation, quelque chose pour chaque chose. Et des histoires pour toutes les occasions. Il y a les épis d'eau auxquels on n'a pas le droit de toucher parce que ce sont les âmes des jeunes filles qui ont offensé la pluie : et la pluie doit être traitée avec respect, sinon elle envoie l'éclair pour vous tuer et elle vous transforme en graine au fond des marécages. Il y a les esprits de la nuit qui courent dans les ténèbres accompagnés par leurs hiboux et leurs babouins : ils marchent à reculons et apportent des maladies aux enfants méchants ; c'est l'esprit de la nuit femme, qui vient voir un homme dans ses rêves et le fait bander, puis qui tire de lui sa semence en le laissant faible et épuisé le matin ; et c'est l'esprit de la nuit homme qui vient voir une femme pendant son sommeil pour planter dans ses entrailles la semence d'enfants morts et pour la rendre si amère qu'elle ne pourra plus jamais regarder un homme ordinaire. Il y a Tsui-Goab qui a fait le monde et tous les gens, la pluie et le soleil, le vent et le feu ; et Gaunab qui vit dans la nuit et qui règne sur tout ce qui arrive dans l'obscurité. Et il y a l'Oiseau de la Foudre, il brûle l'herbe là où il s'installe pour déposer son œuf, qui fouille la terre à la recherche d'humidité. Il reste là, en attendant son heure, grossissant et croissant, jusqu'à ce que les nuages tonnent à nouveau en l'air : alors éclôt un nouvel Oiseau de la Foudre. L'éclair est sa bave et les nuages sont ses ailes sombres étendues sur le monde. Telles sont les histoires de Mama Rose. Et chaque fois que je ne peux pas m'endormir, elle me tient contre elle et pousse des cris de mère poule tout en me caressant, elle prend mon petit membre dans sa main et le frotte, toujours si doucement, jusqu'à ce que mes pieds quittent la terre, et je commence alors à dériver comme un nuage au-dessus des montagnes, au loin, au-delà du Cap dont m'a parlé Nicolaas, au-delà de tout, et je m'endors.

Toujours Mama Rose. Ficelé comme un paquet sur son dos tandis qu'elle travaille, s'agenouillant pour frotter le plancher, ou se penchant au-dessus de la cheminée pour attraper les pots de cuivre et la marmite noire, me secouant jusqu'à ce que je dorme. Elle reste près de moi, même quand je commence à l'aider dans la maison, je trie les couteaux et les cuillers en les sortant de la bassine à vaisselle, ou je remplis de bois les deux grandes boîtes carrées de chaque côté de l'âtre, et je passe et je repasse sous l'œil stupéfait de la maîtresse, Ounooi Alida. Puis je vais dans la cour. Peu à peu, mes propres

empreintes commencent à marquer le sol. Le harnais de la ferme se pose sur moi. « Si tu travailles bien, nous ferons bon ménage, dit l'Oubaas, mais si tu es effronté, ou si tu négliges ton travail, c'est le fouet, compris ? – Oui, Oubaas. » À partir de maintenant, ce n'est plus Mama Rose mais Ontong qui me surveille et qui me met au courant. Mais elle est toujours là, pour que je puisse revenir vers elle.

Au début, le travail est facile. Ramasser du bois ou des bouses de vache. Nourrir les poulets et les empêcher d'aller dans le potager. Chasser les oiseaux des champs de blé et des arbres fruitiers en été : le soleil vous tape dessus au point que vous pouvez à peine regarder droit en allant et venant, tandis que vous tapez sur un seau avec un bâton et que vous criez à vous enrouer. Bien avant le lever du soleil, les cigales commencent à pousser des cris aigus et continuent leur note unique jusqu'à la nuit. Votre chemise vous colle au dos comme une vieille peau raide. Et quand vous rentrez, au crépuscule, en titubant, c'est l'heure d'aider Achilles à traire. Sans parler des œufs. Si les nids sont pleins, il n'y a pas de problème. Mais quand les poules les abandonnent, cela veut dire qu'il faut errer à la recherche des œufs jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour voir – et souvent pour découvrir qu'ils ont été volés par une loutre ou par un iguane. Le corps douloureux, vous chanceliez jusqu'à la hutte de Mama Rose dont la porte est entrouverte et où brûle une chandelle, l'intérieur est jaune sombre. Vous êtes presque trop fatigué pour manger. Tout ce que vous voulez, c'est vous allonger pour dormir. Mais le plus souvent, il n'y a pas de place pour moi parce qu'un homme est sur le matelas à côté d'elle ; et il faut que je me trouve un coin quelque part ailleurs. Des nuits, c'est l'Oubaas qui vient la voir, alors on me prévient de ne pas rentrer mais de prendre mon *kaross*(10) et d'aller dans la hutte de Ontong. L'été, je me couche simplement dans l'herbe près des labours, là où l'on peut rester allongé sur le dos et regarder les étoiles ; parfois, la lune est si claire qu'elle semble briller dans votre tête. Mais avant même que vous soyez parti au loin, il y a la voix de Mama Rose qui crie :

« Galant, l'étoile du matin pâlit. Ne fais pas attendre l'Oubaas. »

À la moisson, je suis les moissonneurs pour glaner les tiges et les épis qu'ont laissés tomber les hommes moins expérimentés. Mais je ne tarde pas à être parmi eux et ce n'est plus un travail d'enfant. Vous vous penchez, vous balancez le bras, vous balancez tout le corps, en avançant à chaque coup de faucille, tout en essayant de rester dans la rangée des moissonneurs ; vous crânez et vous faites le malin quand le jour est encore jeune ; quand quelqu'un pète, les plaisanteries ne s'arrêtent plus. Mais au fur et à mesure que le jour s'avance, les hommes se taisent sous le soleil. C'est éreintant pour ne pas rester en arrière, et si cela vous arrive, le *sjambok*(11) du contremaître vous

caresse le dos – parfois presque pour jouer, un petit avertissement ; mais s'il vous soupçonne de tirer au flanc, la fine cravache vous entaille la peau à travers la chemise ou le pantalon, et ça vous brûle jusqu'à la nuit. Quand le blé est coupé, il faut charger la charrette, l'énorme meule est habilement liée et s'en va en se balançant vers le hangar où elle va finir de sécher jusqu'à Noël.

Le battage commence le premier jour de vent après le Nouvel An. C'est ce que je préfère parmi les travaux de la ferme. Faites attention à vos pieds en marchant, avec les chevaux qui foulent le blé, sinon vous vous faites piétiner. Ils avancent et écrasent les épis, de la paille jusqu'au poitrail, et tournent et tournent, et leurs gros sabots résonnent. Jusqu'à ce que l'Oubaas ou le contremaître décident qu'il est temps d'arrêter. Alors on crie : « Enlevez les chevaux ! » et dès qu'ils sont partis, il y a un autre cri : « Retournez ! » On a l'impression d'avoir les bras arrachés, en levant et en tournant la fourche et sa lourde charge de menue paille et de grain. On enlève la paille avec les longues fourches en bois, encore et encore, en laissant le grain plus propre à chaque fois, jusqu'à ce qu'il soit prêt pour les vanneurs et leur van dont le bruissement sourd vous poursuit jusque dans vos rêves. Enfin, si le vent d'ouest souffle comme il faut, le vannage commence. La menue paille forme de petits nuages tachetés et reste suspendue en l'air avant d'être entraînée au loin, tandis que les lourds grains retombent sur le sol. Les coups de pelle en l'air, les coups de pelle en l'air. C'est comme une danse. La sueur vous pique sur tout le corps, et les visages des hommes qui vous entourent deviennent blêmes sous la menue paille qui ne laisse libre que leurs yeux étincelants et humides dans la poussière. Votre gorge se dessèche, mais on n'a pas le temps de se reposer. Le vannage doit se poursuivre tant que souffle le vent, jusqu'à ce que toute la crasse et toute la balle se soient envolées et que les sacs remplis soient montés au grenier. C'est la dernière épreuve : on ne vous considère pas comme un homme tant que vous ne pouvez pas monter l'escalier de pierre du grenier avec un sac sur l'épaule. « Hop ! Holà ! » Le dernier sac est renversé et gerbé avec les autres.

D'habitude, la moisson et le vannage commencent à Lagenvlei ; de là, on fait le tour de la montagne, au-delà de Houd-den-Bek, jusqu'à Wagendrift. Ferme après ferme. Et une fois que vous êtes passé à travers tout ça, vous savez que vous pouvez faire un travail d'homme.

Après le battage, l'année se calme petit à petit, sauf pendant la récolte des haricots et les vendanges ; mais il n'y a pas grand-chose à fouler, ce n'est pas comme de l'autre côté des montagnes, dans les vignobles de Tulbagh et de Worcester. Oubaas Piet garde juste assez de raisin pour avoir ses deux demi-pièces d'eau-de-vie chaque année. Et quand le vin a fermenté en bourdonnant et en grondant comme un

essaïm d'abeilles, c'est lui qui s'en occupe personnellement. Il ne rentre pas à la maison pendant deux ou trois jours : il prend même ses repas près de l'alambic, et c'est là qu'il dort la nuit, s'il dort. Pendant la semaine qui suit, il goûte la nouvelle eau-de-vie, et il est pire qu'un buffle blessé. Mais en même temps, on passe un bon moment, car il est généreux avec les faibles.

À ce moment-là, on a aussi récolté les haricots et ramassé et séché les fruits ; les hirondelles se réunissent sur les falaises et, le matin, les premières gelées font des taches blanches sur l'herbe qui casse sous le pied. C'est le moment d'apporter les grands tas de bouses et de bois – le dur tkoin qui brûlera pendant toute une nuit glaciale –, car l'hiver s'abat d'un seul coup dans le Bokkeveld ; et les kraals et les étables doivent être prêts pour les animaux qui resteront à la ferme, pendant que nous emmenons les moutons dans les pâtures du Karoo. Les hommes qui restent vont défricher de nouvelles terres et brûler les tas d'arbustes desséchés ; et avant que le vent froid du nord-ouest soit tombé, les labours vont débiter. Et la ronde familière recommence ; vous avez la plante des pieds craquante et engourdie par la gelée, et la goutte du bout de votre nez est un petit glaçon. Pas de répit. Pourtant, c'est aussi très sain, l'hiver et l'été qui arrivent à la date prévue et vous qui marchez avec eux. C'est comme un battement de cœur qui ne s'arrête jamais. Vous ne pouvez pas vous en échapper ; mais cela vous permet de continuer. D'une certaine façon, chaque année est différente, naturellement. Une année, une tornade ou une inondation ; la suivante, un vent capricieux ou une sécheresse, des bœufs qui s'enfuient de leur kraal, ou des moutons qui meurent gelés, des poulets qui crèvent d'insolation, un léopard qui descend des montagnes pour attraper des agneaux ou des veaux, un troupeau de springboks ou d'antilopes qui traversent la ferme dans un nuage de poussière, des babouins qui dévastent les vergers, le mur d'un réservoir qui s'effondre, quelqu'un qui est estropié ou tué dans un accident, un enfant qui tombe dans une bassine d'eau bouillante. Toujours quelque chose de nouveau, de différent. Mais la grande course des saisons demeure inchangée. La pâture et les labours en hiver ; les semailles au printemps ; la moisson en été ; la récolte des haricots et les vendanges en automne. Et tout recommence.

L'Oubaas voit que je suis bien dressé, je participe à tous les travaux pour évaluer mes forces et mes faiblesses. Pendant quelques saisons de suite, on m'envoie dans les pâturages, avec les bergers, de l'autre côté des Montagnes Noires, dans les plaines buissonneuses du Karoo. Je vais à la chasse avec les garçons, prenant à mon tour le gros fusil, et gare à vous si vous gaspillez votre poudre et votre plomb. On m'essaie à conduire les bœufs ; on me laisse même conduire le chariot et manier le long fouet en cuir de rhinocéros. C'est le domaine d'Achilles,

mais c'est Ontong qui m'apprend à monter les chevaux et à les faire travailler. J'aime le chariot – la joie quand le simple claquement du long fouet et une suite de cris font réagir les bœufs, qui tirent tous ensemble, les jougs craquent et les harnais se tendent –, mais rien ne peut se comparer aux chevaux. Depuis le premier jour, je pense à eux comme s'ils m'appartenaient ; avec eux, je peux travailler pendant des heures, et quand je leur parle, ils semblent comprendre chaque mot.

Le grand étalon gris. Je l'observe depuis le jour où j'ai dû enfoncer mon bras dans la jument jusqu'à l'épaule, pour le retirer. Une créature sauvage, un vrai diable de cheval, fait pour le veld et les montagnes, pas pour la ferme ou l'étable. Quand je le regarde, je sens mon ventre s'enfler de désir. Quand je dors, il traverse mes rêves au galop, venant de nulle part, allant nulle part, sauvage comme le vent. Mais il est réservé à Barend. Pourquoi, nom de Dieu ? Qu'est-ce qu'il en a à faire des chevaux, Barend ?

Un matin, l'Oubaas annonce : « Aujourd'hui, on va dresser le cheval de Barend. » C'est comme un éclair qui me frappe le ventre, et j'en ai le souffle coupé. C'est le mien. Mon étalon gris.

Un cheval comme ça, il faudrait l'atteler avec un cheval dressé pendant une semaine ; il faudrait même qu'il en ait un de chaque côté. Mais cet étalon n'a jamais supporté personne à côté de lui, aussi, aujourd'hui, c'est tout ou rien.

« Tu le prends, Barend, c'est ton cheval », crie l'Oubaas. Barend en chie dans son froc, tout le monde peut s'en rendre compte, mais il serre les mâchoires pour impressionner son père. L'étalon est tenu par quatre hommes, mais presque sans effort, il les entraîne où il veut, comme des sacs à moitié vides. Barend a beaucoup de mal à le monter et à s'y installer, mais il a à peine touché la selle que l'étalon le désarçonne, et en tombant il trace un épais sillon dans le fumier du kraal.

« Allez, Barend, debout. »

L'Oubaas n'abandonne pas un homme aussi facilement. Cette fois, on tient le cheval plus longtemps avant de le lâcher. Barend a le temps de serrer les genoux et de frapper fermement des talons dans les flancs du grand animal. Mais à nouveau le cheval se libère et rue en levant les postérieurs, et Barend retombe dans le fumier et se cogne à la porte de bois, et ça lui coupe le souffle.

« Allez, Barend, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Après la troisième chute, Barend refuse de remonter, même sous la menace du sjambok de son père. Des larmes ont dessiné des sillons blancs dans la bouse verte qui lui recouvre le visage.

« Essaie, Nicolaas. »

Nicolaas a quatre ans de moins et n'est pas aussi fort que Barend, et presque avant d'avoir commencé il se retrouve par terre, comme un

paquet triste. Maintenant, c'est le tour de Ontong, et il s'y connaît pour dresser les chevaux, ils disent que c'est un truc qu'il a ramené de Batavia. Mais Ontong est, lui aussi, dessellé, après un seul tour de kraal au galop ; et avant qu'on ait pu le rattraper, l'étalon saute le mur d'un bond fantastique et s'en va. Cela prend deux jours entiers pour retrouver sa trace et pour le ramener dans le kraal.

À nouveau, l'Oubaas donne l'ordre à Barend de monter en selle. Et quand il atterrit pour la première fois dans le fumier, la tête la première et les pattes en l'air, son père lui flanque une volée de coups de sjambok sur les fesses. Un autre essai ; une autre chute avec un bruit sourd et une glissade. Malgré le sjambok, Barend refuse de remonter. À Nicolaas. Puis Ontong. Et à chaque fois qu'un cavalier vole en l'air, quelque chose en moi saute de joie, et j'ai envie de crier : « C'est ça, c'est ça, ma beauté, balance-les tous, parce que tu es à moi. »

Soudain, l'Oubaas dit : « À toi, Galant. »

Je suis paralysé par la peur. Je sens mes genoux qui s'entrechoquent. Comment quelqu'un peut-il espérer chevaucher la foudre et le vent ?

« Qu'est-ce qu'il y connaît ? demande Barend, toujours secoué de sanglots de colère et frottant son genou ensanglanté.

— Laisse-le essayer.

— Il va se tuer, dit Ontong, manifestement inquiet.

— Non. Laisse-le essayer. »

Je grimpe sur le dos de l'étalon gris tandis qu'ils le tiennent, j'enroule les rênes dans mon poing et je serre les genoux. J'ai les yeux embués et je sens mon estomac qui me remonte dans la gorge, mais j'arrive quand même à grogner : « Allez-y, lâchez-le. ». Il file avec moi, comme un éclair bleu. Je m'accroche comme une tique, en ne pensant à rien d'autre qu'à rester en selle, et je surmonte les premières ruades autour du kraal. Pendant quelques instants à en perdre le souffle, c'est comme s'il lui avait poussé des ailes, comme si nous allions nous envoler au-dessus du mur et des montagnes. Puis nous redescendons, j'ai les fesses qui tapent sur la selle à m'en broyer la colonne vertébrale. Une fois, je retombe sur les couilles, et ma bouche s'emplit d'un goût de fiel vert et tout se noircit devant mes yeux. Mais je réussis à tenir bon, en pensant sinistrement : Même si tu me tues, je ne lâcherai pas. Il se lève à nouveau. Il redescend, il baisse la tête, jette les postérieurs en l'air. J'ai l'impression qu'on m'arrache les bras des articulations. Mais je tiens bon.

Il se précipite vers la porte, avec l'intention de s'y jeter de tout son poids et de m'écraser. Juste au dernier moment, quelqu'un ouvre la porte et se jette en dehors du passage. Et nous partons. Je n'ai jamais vu un cheval courir comme ça. Grondant comme le tonnerre à travers

le veld ; des larmes me coulent des yeux. Puis, soudain, il s'arrête et me jette presque par-dessus l'encolure. Il rue et se cabre à nouveau. Puis il s'élance vers le réservoir, dans un galop d'enfer, le grondement de ses sabots domine tout autre son. Je me dis : D'accord, noie-moi si tu veux. Je ne lâcherai toujours pas. Parce que, maintenant, j'ai compris sa frénésie et je sais qu'il a peur, lui aussi, et de moi. Nous entrons dans le réservoir en pleine vitesse, nous aspergeant d'eau et de boue. Je pense que s'il veut se rouler, je vais être noyé. Mais je le jure devant tous les dieux de Mama Rose et de l'Oubaas : s'il fait ça, je le tiendrai au fond jusqu'à ce qu'il soit noyé avec moi.

C'est alors qu'au milieu de sa pire folie, il s'arrête soudain. Pendant un moment, le grand corps reste tendu. Puis je sens les muscles se détendre, et frémir comme de l'eau.

Je lui dis doucement : « Allez. » Et quand nous atteignons le bord du réservoir, je dis : « Ho, ho », en lui caressant l'encolure. Tout son corps tremble sous moi. Il est recouvert d'écume blanche et de salpêtre. Les jambes flageolantes, je me laisse glisser de sur son dos et, comme un aveugle, j'arrache des poignées d'herbe pour le frotter et le sécher. Il ne fait aucun mouvement et ne pousse aucun grognement, il reste là à trembler comme s'il avait froid. Après un long moment, je prends les rênes et commence à le reconduire vers la ferme. Au loin, je peux voir les hommes qui viennent du kraal en courant vers moi. Ils devaient s'attendre à me retrouver mort. Quand je les rejoins, ils s'écartent en silence pour me laisser passer. Je mène l'étalon gris jusqu'à la porte du kraal. Mais je ne ressens rien. C'est comme si quelque chose était mort en moi quand la fureur l'a abandonné. Aussi docile qu'un âne, il me suit dans le kraal, tandis qu'à l'intérieur de moi une impulsion désespérée lui crie silencieusement de se libérer à nouveau, pour l'amour de Dieu, et de s'enfuir au galop là où personne, même pas moi, ne pourra jamais le retrouver. Mais la folie l'a quitté. On peut le voir dans ses yeux, humides et ronds, et aussi doux que ceux de n'importe quelle vache.

« Très bien, Galant, dit l'Oubaas. Tu l'as maté. Maintenant, il est à toi.

— Non. » Je bégaye brusquement. « C'est le cheval de Barend. »

Qu'il le prenne, pensé-je, tandis que je m'éloigne en titubant. Parce que je jure que je n'oublierai jamais l'étalon gris à cause de cela. S'être laissé dompter de façon si honteuse. Je retourne au réservoir et je me jette dans l'eau, en essayant stupidement de me noyer ; puis je m'allonge, haletant, sur le bord pour reprendre haleine, en espérant que quelque chose chassera de ma mémoire ce jour de misère. Quand Barend et Nicolaas viennent me retrouver, je n'ai plus de colère, rien qu'une lourde tristesse que je ne partagerai pas avec eux.

Le réservoir a une façon à lui de calmer la douleur ; il est aussi

maternel que Mama Rose. Nos traces courent tout autour de la ferme ; mais c'est vers le réservoir que nous revenons toujours. Un mur de terre sableux en bas, un versant herbeux au-dessus ; et des saules avec des nids de tisserins, pendant en dessous, presque jusqu'à la surface de l'eau boueuse. Ces nids sont constamment pillés : et plus d'une fois, un serpent est enroulé à l'intérieur. Alors, vous lâchez tout et vous retombez dans l'eau en hurlant de peur et de délice. C'est toujours moi qu'on envoie en éclaireur pour les serpents, avant que les autres suivent. C'est aussi moi qui dois tester les branches flexibles pour être sûr qu'elles supporteront notre poids. S'il y en a une qui casse, je suis seul à tomber, tandis qu'ils dansent et se roulent par terre en riant. Mais cela ne me fait pas abandonner. Aussi longtemps que les nids sont là, nous les recherchons. D'autres fois, nous avons des combats de boue, qui durent jusqu'à ce que seul le blanc de nos yeux soit visible. Ou nous nous mettons la tête sous l'eau pour voir celui qui tient le plus longtemps, et nous ressortons plus morts que vivants parce que personne ne veut abandonner le premier. Parfois, nous emmenons les chiens, les mâles, et, cachés derrière le mur de terre, nous leur attrapons la bite pour les branler, nous sentons leur muscle raide qui se contracte comme une boule dans nos mains tandis que chacun caresse sa victime, pour voir lequel sera le premier à partir : la sensation du danger accroît la tension, jusqu'à ce que l'un d'eux, alors que l'instant approche, se mette à grogner et cherche à mordre sans prévenir. Souvent, fatigués de jouer et de nager, on reste allongés sur l'herbe presque nus, en mâchant des roseaux ou des joncs et en fixant les nuages pour voir celui qui peut y découvrir les formes les plus invraisemblables : une vache avec un pis énorme, une paire de bœufs, un chariot, un visage, une main serrée, une chaussure, des seins de femme, un héron, une tête de marteau. Parfois, on s'attarde si longtemps qu'on en oublie le travail abandonné – les oiseaux dévastent les champs de blé, et il y a des moutons qu'il faut rattraper, des vaches à traire, du bois à fendre, des légumes à arracher. Et quand on essaie de se faufiler sans se faire remarquer, l'Oubaas est là, à attendre sa proie, et sa lanière ou son sjambok se remet au travail.

Cela ne fait renoncer personne longtemps. Dès le lendemain, on revient au réservoir. C'est plus facile pour Barend et Nicolaas qui ont moins de travail que moi. Le mien ne s'arrête jamais vraiment, et Achilles ou Ontong sont toujours là pour me surveiller. Mais quelle que soit la dureté du travail, je reviens toujours au réservoir en douce. C'est là que sont la plupart des empreintes de mon enfance. Et c'est toujours mieux quand Nicolaas et moi nous sommes seuls, ce qui arrive très souvent, parce que Barend est devenu grand très vite.

Un après-midi, encore humides d'avoir nagé tous les deux, nous commençons à creuser un trou dans le mur de terre. Au début, nous

cherchons un rat que nous avons vu filer dans son terrier. Le rat est vite oublié, mais nous continuons à creuser. De plus en plus profond dans le sable, nos épaules humides se touchent. La terre est détrempée et s'écroule, c'est très différent de l'argile près de la sortie de l'eau. Nous avons la plante des pieds en l'air et le soleil les chauffe ; derrière nous, il y a l'univers entier des tisserins et de l'eau ; mais nous, nous fouissons dans le gosier de la terre, ardents et infatigables, comme des vers.

Mais soudain, le tunnel s'effondre sur nous. Pendant un instant, nous continuons à creuser et à gratter ; puis il y a un étrange mouvement tout autour, et tout est obstrué par le sable – les yeux, le nez, les oreilles, la bouche. Serrés l'un contre l'autre, nous essayons de nous mettre à genoux, de dégager une ouverture pour respirer. Nous allons mourir comme ça, je le sais ; je ne sais plus si c'est mon corps ou le sien qui palpite et qui frissonne d'horreur.

Quand, enfin, je réussis à tousser et à me relever, il fait jour à nouveau, et je vois les jambes d'Ontong et celles des autres autour de nous, droites comme des arbres.

« S'il te plaît, ne le dis pas à papa, supplie Nicolaas. Il nous tuerait. N'est-ce pas, Galant ?

— Il va nous tuer », dis-je en crachant et en bafouillant.

Longtemps après que les hommes sont partis, nous restons tous les deux dans le jour qui s'assombrit, deux garçons qui ont découvert la mort ensemble.

C'est ce que je ne peux pas comprendre. Sur les bords mêmes de ce réservoir, où nos traces sont mêlées, elles se séparent aussi, les siennes dans une direction, les miennes dans une autre. Et tout cela à cause de l'écriture, j'ai l'impression. Leur mère, l'Ounooi, leur apprend à lire et à écrire depuis longtemps : je le sais parce qu'ils en parlent tout le temps au réservoir. Et un jour Nicolaas aplanit une surface d'argile, la lisse avec la paume et y dessine avec une brindille une série d'étranges signes, des lignes et des courbes et des fioritures, comme les traces d'un petit animal. « Qu'est-ce que c'est ? » me dit-il d'un air de défi.

Comment je pourrais le savoir ? Ça ressemble à la trace d'un caméléon.

« C'est mon nom, dit Nicolaas. Tu vois, ça veut dire *Nicolaas*. » Je reste soupçonneux. « Comment est-ce que tu peux être debout ici, si ton nom est là, dans l'argile ? » Il rit à nouveau. « Je te dis que c'est mon nom. » Il dessine des marques séparées : « Ni-co-laas. » Puis il efface tout et trace de nouveaux signes. « C'est le nom de Barend. » Puis Barend commence à nous lancer de la boue, et la leçon s'arrête pour laisser place à nos galipettes dans l'eau.

Mais quelques jours plus tard, quand Barend est parti dans le veld avec l'Oubaas, je traîne Nicolaas au réservoir. Je lui dis : « Mets

encore ton nom dans la glaise.

— Pourquoi ?

— Je veux voir. »

Il hausse les épaules et trace les mêmes marques. Pendant un long moment, je reste assis sur le derrière et je les étudie, et j'en suis le dessin du doigt.

« Tu peux mettre mon nom aussi ?

— Bien sûr.

— Fais-moi voir. »

Il lisse un autre carré et dessine de nouveaux signes dans l'argile humide.

« C'est mon nom ?

— Oui. Ça veut dire Galant. »

Je trouve que c'est difficile à croire. Si vous vous penchez sur un bassin, vous pouvez voir votre visage qui lève les yeux vers vous ; et si vous bougez à droite et à gauche, ou si vous faites des grimaces, cet autre vous-même fait pareil. C'est une chose étrange quand on y pense, mais somme toute on peut la comprendre. Mais ces petites marques qui indiquent mon nom, *Galant*, m'embrouillent.

Quand nous nous déshabillons pour nous baigner, je lui dis : « Je veux que tu les laisses comme ça. » Je les recouvre avec des feuilles et des brindilles en faisant très attention, et je les laisse sans y toucher jusqu'à la prochaine fois. Je m'assure que Barend vient avec nous. Sans le prévenir, je découvre les marques et je lui demande de but en blanc : « Qu'est-ce que c'est ?

— Pourquoi ? C'est ton nom, *Galant* », dit-il.

Alors, je sais que c'est vrai.

Je demande à Nicolaas : « Il faut que tu m'apprennes à faire ces signes et à les lire.

— D'accord », dit-il.

Mais Barend l'arrête brusquement. « Pour quoi faire ? Ce n'est qu'un esclave. À quoi ça lui servirait d'écrire ? Ça ne l'aidera pas à conduire le bétail, à couper la moisson ou à fendre du bois.

— Est-ce que tu m'apprendras, Nicolaas ? » Je repose ma question.

Il me regarde, le front légèrement plissé entre les yeux. Distraitement, avec un geste d'ennui, il lance un caillou vers une grenouille. « Je pense que Barend a raison, dit-il à la fin. Tu n'as absolument pas besoin de savoir écrire. Allez, le premier dans l'eau. »

Cette nuit-là, un des violents orages du Bokkeveld s'abat sur la ferme ; et quand je retourne au réservoir le lendemain, il n'y a plus de marques dans l'argile, comme si elles n'avaient jamais été là.

« Ils ne veulent pas m'apprendre à écrire, Mama Rose. Tu veux me montrer ?

— Est-ce que je connais l'écriture ? Je m'en suis très bien passée

toute ma vie. C'est chercher des ennuis. Tu n'as qu'à ouvrir les yeux et tu verras : à chaque fois qu'il arrive un journal du Cap, l'Oubaas est de mauvaise humeur pendant des jours et des jours. »

Le Cap doit être un endroit magnifique ; et le journal est vraiment une chose magnifique. Quand ils en parlent, ils l'appellent la *Gazette* ; et rien que par le nom que vous entendez, vous savez que ce n'est pas d'ici. Personne ne dit quand le journal arrivera, cela dépend de qui va à Tulbagh et pour quoi faire. Parfois, il n'y en a qu'un ; mais quand il s'est passé un long moment, il peut y en avoir tout un paquet, tous très fins et mystérieusement pliés. Alors l'Oubaas met les petites lunettes rondes dont il se sert pour lire la Bible au souper, et il tire sa chaise devant la porte de la cuisine, et il s'assoit pour lire, en fronçant les sourcils et en ronchonnant tout seul pendant des heures. Il vaut mieux ne pas se trouver sur son passage ces jours-là. Ensuite, le journal disparaît. On le range dans un coffre de bois jaune dans la salle, me dit Mama Rose, ça doit avoir beaucoup de valeur. De temps en temps, un vieux journal, curieusement jauni, réapparaît : dans la boîte à bois, à côté de la cheminée, ou pour envelopper des œufs quand le chariot va à Tulbagh. Mais le plus souvent, on ne les revoit pas, et les esclaves et les Khoins ne doivent pas y toucher, m'avertit Mama Rose, parce que c'est une chose noire qui a sa propre vie, et il n'y a pas de remède contre cela.

Autrefois, cela ne m'inquiétait pas. Mais cette fois, après que Nicolaas a refusé de m'apprendre, je décide de faire l'impensable. Pendant des jours, des semaines peut-être, je rôde dans la cour, en surveillant avec attention toutes les allées et venues, jusqu'à ce qu'enfin le Fieldcornet arrive avec un nouveau journal. Je laisse à l'Oubaas assez de temps pour le lire et pour passer sa mauvaise humeur sur tous ceux qu'il voit, et j'attends d'avoir l'occasion de me glisser dans la maison et de le chiper à l'endroit où on le cache. Il est assez fin pour que je le garde contre ma peau, sous ma chemise, pendant cinq ou six jours, jusqu'à ce que je sois sûr qu'ils ne remarqueront plus sa disparition. Puis, enfin, seul dans le veld avec les moutons, je le sors avec précaution et je l'étales sur un rocher plat, en passant la main sur les plis les plus marqués. Je suis du doigt les lignes de petites traces noires, qui courent comme des fourmis sur le papier lisse ; j'écrase même mon visage dessus pour en sentir l'odeur. Mais il ne me parle pas. Alors, je comprends qu'il doit parler des merveilles du Cap.

Depuis qu'ils y sont allés, Nicolaas et Barend essaient de se surpasser dans les récits qu'ils font de cet endroit lointain et incroyable ; et quand ils sont à court d'histoires, je les harcèle de nouvelles questions, en leur tirant les vers du nez, comme on tire leur semence aux chiens, derrière le mur du réservoir, jusqu'à ce que je

reste étourdi par de nouvelles pensées et de nouvelles images. Les rues toutes droites qui se croisent, pavées de pierres plates. La montagne, plus haute que toutes les nôtres, avec le sommet aussi plat qu'une table. Le grand réservoir qu'ils appellent la mer, sans fin, plus grand que tout le Bokkeveld, avec de l'eau qui vit et qui bouge tout le temps. Et des bateaux plus grands que des maisons, qui viennent de pays situés de l'autre côté de la mer, plus loin que l'horizon. Des drapeaux sur le dos de la montagne et un canon qui tonne chaque jour à midi, effrayant les pigeons dans les rues. Les courses de chevaux où l'on peut gagner une fortune en un seul jour. Des gens avec de magnifiques vêtements et de grands chapeaux. Des maisons, où vous pouvez acheter tout ce que vous pouvez imaginer. Et ils disent que même les esclaves ont le droit d'ouvrir leur propre boutique et de devenir riches ; et bien qu'ils aillent nu-pieds comme nous, leurs vêtements sont aussi beaux que ceux de n'importe quel gentleman. Une fois, Nicolaas me rapporte une écharpe du Cap, très belle, en soie rouge ; une autre fois, c'est un chapeau conique ; une chose étrange que je n'avais jamais tenue dans mes mains auparavant. Un sacré endroit, le Cap.

Un soir, je dis à Mama Rose : « Attends, un jour, j'irai au Cap pour voir par moi-même.

— Qui dit ça ?

— Moi.

— Ce n'est pas à toi de le dire. C'est à l'Oubaas.

— Le jour où j'irai au Cap, Mama Rose, je ne demanderai rien à personne. J'irai. Et je t'emmènerai avec moi.

— Je l'ai déjà vu.

— Est-ce que c'est vraiment comme le dit Nicolaas ? »

Elle s'assoit en regardant par la porte ouverte les ombres du soir qui se rassemblent. « Oui », dit-elle enfin, d'une voix si faible qu'on l'entend à peine. « Oui, Le Cap est vraiment un endroit merveilleux. Mais ce n'est pas chez nous. Ça appartient aux Honkhoikwa, les hommes blancs.

— Pourquoi est-ce que ça ne peut pas être chez nous, Mama Rose ?

— Ce n'est pas à toi de le demander. »

Et dans le silence à rendre fou du journal étalé sur le rocher, j'entends à nouveau ces paroles de mépris : en silence, les rangées de fourmis noires traversent le papier et racontent de folles histoires sur l'endroit qui hante mes rêves. Mais toutes me disent : *Ce n'est pas à toi de le demander.*

Je commence à leur crier des injures, mais elles ne répondent pas. Je maudis le con dégueulasse de ta mère !

Les petites traces noires ne bougent pas. Pris de rage, je commence à mettre le papier en lambeaux, je froisse les morceaux, je les piétine,

je les jette dans le vent avec violence, je les vanne comme de la menue paille afin qu'ils soient emportés au bout du monde, qu'ils retournent au Cap d'où ils viennent, dans les flammes bleues de l'enfer de l'Oubaas.

Oui, allez en enfer. Je n'ai pas besoin de votre foutu journal. Et pourquoi est-ce que je devrais écrire mon nom dans l'argile ? Je le connais sans en voir les marques grossières. Mon nom est Galant.

Et pourtant, si seulement quelqu'un voulait m'apprendre. Me montrer. Qu'est-ce que j'ai fait, qui suis-je, pour être maintenu dans cette obscurité ? Un cheval attaché à l'écurie. L'obscurité d'un grenier.

Pourquoi est-ce que Nicolaas ne m'aide pas ? Il est différent. Non. Il est comme le reste. Les doutes que j'ai pu avoir sont balayés par l'histoire du lion, bien que le lion lui-même reste un mystère. Dans le Karoo, on trouve parfois les traces d'un vieux mâle en maraude, cela dépend de la pluie et du déplacement du gibier ; mais pas par ici, pas dans le Bokkeveld. C'est peut-être la sécheresse, une des pires qu'on a connues, qui l'a poussé si loin de ses terrains de chasse habituels, ou la vieillesse et la faim. On s'est d'abord rendu compte de sa présence par la disparition de moutons, la nuit dans le kraal. Ce doit être un léopard des montagnes, dit l'Oubaas. Mais les empreintes sont trop grandes. Puis l'enfant d'une esclave du voisinage est enlevé de sa hutte, un soir ; et on entend un énorme rugissement. Les hommes viennent de toutes les fermes du Bokkeveld, avec leurs chiens et leurs esclaves, une véritable armée, à cheval et à pied, avec des fusils, des sagaies, des bâtons, tout ce qui tombe sous la main. Nous sommes avec eux tous les trois, Barend, Nicolaas et moi ; parce que nous ne sommes plus des enfants, et Barend va bientôt se marier.

Maintenant, attention, avertit gravement l'Oubaas, debout dans la cour, comme un arbre devant le soleil, les cheveux comme une épaisse crinière brillante. C'est une question de vie ou de mort, dit-il : il a déjà vu des hommes estropiés et tués.

Au début, les traces traversent carrément le veld ; on a l'impression qu'abattre le lion n'est qu'une question de temps. Mais, après un petit moment, elles retournent vers les collines où il devient de plus en plus difficile de les suivre. L'armée se divise en petits groupes, chacun avec au moins un fusil. Nicolaas et moi, nous sommes ensemble avec une poignée d'esclaves et de Hottentots. On perd très vite les autres de vue.

Pendant la première heure environ, on fait très attention, en restant en alerte. Vous remarquez tout sur votre passage. Des insectes dans l'herbe ; des lézards qui détalent dans les rochers ; un rat palmiste debout sur ses pattes de derrière, devant l'entrée de son terrier ; un fourmilier qui fouille dans une fourmilière ; des cailles ; un serpenteaire marchant orgueilleusement sur ses pattes raides,

comme l'Oubaas le dimanche matin ; des antilopes steenbok, mâle et femelle, immobiles dans l'herbe sèche ; une vipère tachetée ; une tortue qui se presse avec lenteur et obstination ; un essaim d'abeilles dans un arbre creux ; les petites taches des vautours faisant des cercles au loin ; des toiles d'araignée, étincelantes de rosée. Mais au fur et à mesure que le soleil devient plus chaud, et que la sueur commence à vous dégouliner dans le dos, vous faites moins attention. Dans le silence et la chaleur, vous commencez à avoir envie de dormir. C'est pour cela que nous nous sommes fait prendre par inadvertance.

Tout d'un coup, quelque chose bouge dans des buissons desséchés, à une centaine de mètres à peine. Ce peut être n'importe quoi. Mais vous savez que c'est le lion, même si vous n'en avez jamais vu. Nicolaas fait encore un pas. Soudain, la chose dans les buissons pousse un grondement sourd et profond qui fait trembler le sol sous les pieds. Les hommes qui sont avec nous laissent tomber leurs bâtons et leurs sagaies et fuient en débandade vers l'abri le plus proche, un arbre solitaire. En quelques instants, ils pendent aux branches comme une bande d'énormes chauves-souris. Je trouve ça si drôle que j'éclate de rire.

Mais le lion fonce déjà, tête baissée, sa sombre crinière volant au vent.

Je murmure, excité : « Tire, Nicolaas ! »

Je le vois lever son fusil. Mais ses mains tremblent trop.

Je crie : « Tire, merde ! »

Pris soudain de panique, il jette le fusil, regarde autour de lui comme un fou, et s'élance vers l'arbre surchargé. Pendant quelques instants, je suis trop secoué pour bouger. Le lion passe à quelques mètres de moi, à toute vitesse, sans même me regarder. Nicolaas n'aura pas le temps d'atteindre l'arbre. Tout est fini. Mais un énorme poing invisible semble me saisir et m'oblige à faire des choses que je ne connais même pas. Le fusil. Le canon tremble, puis s'immobilise. Le bruit, le coup de feu qui me fait reculer en chancelant jusqu'à ce que mes jambes se dérobent, et je tombe assis dans un buisson d'épines. Folie. J'aurais pu tuer Nicolaas.

Un silence de mort, comme si un cheval géant avait soudain été ramené au pas. Pendant un instant, j'entends Nicolaas qui crie quelque chose. Puis le lion est sur lui. Tous les deux s'effondrent dans un nuage de poussière. Puis les hommes sautent du petit arbre. Nicolaas s'assoit lentement et essuie la poussière qui le recouvre avec beaucoup de soin. Je m'élance, les bras tendus. Nous nous étreignons et nous dansons et nous rions, pris d'une joie folle.

Les autres chasseurs arrivent en courant de tous les côtés.

« Bon Dieu, dit l'Oubaas. Parfait. »

J'entends Nicolaas dire : « Il était moins cinq. Il a failli attraper Galant. J'ai tiré juste à temps. »

Je regarde les autres. Est-ce que personne ne va rien dire ? Tout ce qu'ils semblent capables de faire, c'est de sourire bêtement sans me voir. Puis ils me bousculent, pour s'approcher du lion, pour s'agenouiller à côté et pour le toucher, et regarder ses dents cassées et usées, pour passer leurs doigts dans sa crinière emmêlée et ébouriffée.

« Il était sur sa fin, dit l'Oubaas. Il ne pouvait sûrement plus attraper de daims. Il a dû laisser son honneur et devenir un solitaire. Il s'est désespéré dans cette sécheresse. » Il allume sa pipe avec un grand sourire de satisfaction. « Attention en le dépeçant. Faut pas l'abîmer. On tannera la peau pour Nicolaas. »

Quand enfin nous nous retrouvons seuls, je lui demande : « Et si j'avais dit à l'Oubaas que ce n'était pas toi ?

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ? grogne-t-il. Tu penses qu'il croira plus en la parole d'un esclave qu'en la mienne ? »

Maintenant, il fait vraiment partie d'eux. Je ne comprends pas. À nouveau l'obscurité, le grenier fermé de tous côtés. Est-ce qu'il n'y a aucune lumière ? Est-ce qu'il n'y a personne qui ne me trahira pas ?

Hester ?

Là où conduisent nos empreintes, les siennes suivent. Ni les insultes ni les pierres ne la feront rebrousser chemin, une fois qu'elle l'a décidé. Même l'Oubaas et l'Ounooi, je l'ai remarqué, sont parfois désespérés à cause d'elle. Ils essaient tout, même le fouet, mais c'est une fille têtue. Souvent Barend et Nicolaas en deviennent fous quand elle insiste pour venir avec nous ; ils ne se laissent attendrir que si je propose de la porter sur le dos. Ça m'est égal. Elle n'est pas lourde.

Ce qu'elle semble aimer le plus, c'est aller au réservoir avec nous, elle s'assoit sur l'herbe ou sur le mur de terre et nous regarde, les genoux relevés et le menton posé sur les mains ; ces jours-là nous ne faisons pas comme d'habitude, pour nous faire valoir auprès d'elle. Quand elle s'habitue à nous – son père, le contremaître de Houd-den-Bek, est mort ; elle est venue vivre avec l'Oubaas et l'Ounooi –, elle devient moins distante ; à la fin, nous nous éclaboussons et nous nageons ensemble.

Puis, soudain, tout change. L'hiver avait été très dur, et plus long que les autres années, avec de la neige très tôt ; en revenant du Karoo, nous perdons de nombreux agneaux. Il y a encore des gelées tardives, même après le retour des hirondelles. Aussi, c'est plus tard que d'habitude qu'il fait assez chaud pour que nous retournions au réservoir en suivant la haie de cognassiers. Nous semblons avoir grandi pendant l'hiver ; mes vêtements sont trop petits. Nous sommes fougueux comme de jeunes poulains qui hument le vent. Seule la fille est toujours petite, trop petite pour se rendre compte. Elle est avec

nous, ce premier jour du nouvel été, comme avant, après cette trop longue rupture de l'hiver.

Mais quand nous arrivons au bout de la haie de cognassiers, Barend s'arrête et me regarde durement. « Galant, nous allons nous baigner avec Hester. Tu ne peux pas venir avec nous.

— Pourquoi ? Nous y allons toujours ensemble. »

Je les regarde tour à tour, stupéfait, et Nicolaas intervient brusquement : « J'ai entendu papa qui t'appelait tout à l'heure. Tu ferais mieux d'aller voir. »

Ecœuré, abasourdi, je m'en vais et je m'arrête à nouveau pour les observer au loin alors qu'ils grimpent la montée jusqu'au réservoir. Sur un coup de tête, je ramasse un caillou pour le leur lancer, mais on ne les voit déjà plus. Dans le verger, j'entends les abeilles bourdonner. Je tends l'oreille dans la direction du réservoir, et je crois distinguer leurs cris de joie. Et les tisserins. Mais il y a un immense silence entre eux et moi, un silence qui s'étend au fur et à mesure que je gravis lentement la montagne tout seul. De temps en temps, je jette un coup d'œil en bas, et j'ai l'impression d'être un intrus, un étranger venant de nulle part, et mal à l'aise parmi ces montagnes, ces crêtes et ces plaines, le blé nouveau au loin et les pièces d'orge ; pourtant, je le sais, mes empreintes invisibles courent partout.

Nous avons toujours été ensemble, n'est-ce pas ? Ce sont mes copains. Quelle différence y a-t-il si la fille est avec nous ? C'est comme faire partie d'un groupe de gens et écouter raconter une histoire ; mais à la moitié, vous êtes fatigué et vous vous endormez pour vous réveiller en sursaut beaucoup plus tard, et vous entendez la suite de la même histoire : pourtant, quelque chose est différent, il vous manque quelque chose, et maintenant, c'est perdu pour toujours ; tout vous semble connu, mais c'est à la fois très différent, et vous n'appartenez plus au groupe.

Au-dessus de la ferme, je m'assois sur des rochers d'où je peux voir tout ce qui vient de me renier. Je sens la rage qui monte en moi, un cheval qui tire sur ses rênes pour se libérer. Je m'appuie sur un des rochers et je le sens qui bouge légèrement sous mon poids. Je rassemble toutes mes forces pour le soulever en haletant, j'essaie encore et encore jusqu'à ce qu'à la fin il soit en équilibre sur le rebord, puis il culbute et roule, de plus en plus vite, entraînant avec lui des rochers plus petits et des cailloux, il bondit de plus en plus haut, avec un bruit de tonnerre, et des étincelles jaillissent dès qu'il touche quelque chose. Et si les étincelles mettaient le feu aux herbes ? Et si je mettais le feu à la montagne et que tout brûle, d'ici aux champs de blé en bas ? Laisse brûler. Laisse tout brûler. Je serais le maître des orages !

Comme je me souviens de l'autre orage. Il semble si proche que je

pourrais l'empoigner comme une pierre. Le lourd dimanche après-midi, l'Oubaas et l'Ounooi partis rendre visite à des voisins, nous errons tous les quatre sur le versant de la montagne, en criant après les babouins sur les falaises au-dessus, et en nous faisant peur avec de fausses empreintes de léopard. Soudain, l'orage, le grondement du tonnerre, comme si la montagne elle-même allait s'écraser sur nous. Nous nous enfuyons effrayés, Barend et Nicolaas loin devant, agiles, me laissant me débrouiller avec Hester.

« Restons ici, me supplie-t-elle. J'aime les orages.

— On va se faire tuer. Vite !

— Non. » Elle me saisit le bras. « Arrête. Attends, s'il te plaît, Galant. Regarde : lève le visage comme ça. Tu sens la pluie ? »

En colère, je lui tire la main. « Si le tonnerre ne nous tue pas, ce sera l'Oubaas.

— Regarde ! Oh ! Regarde ! Tu as vu l'éclair ?

— Si l'Oiseau de la Foudre te voit, tu meurs sur place. Viens maintenant.

— Galant, reste avec moi ! »

Désespéré, je l'attrape pour l'emmener de force. Elle me donne des coups de pied et crie, en essayant de se libérer. Nous tombons tous les deux, en nous écorchant les genoux et les coudes.

« Regarde ce que tu as fait.

— Écoute, Galant ! »

Mais à la fin nous redescendons, et Mama Rose se tient fièrement à l'écart des autres. Nous sommes trempés. J'ai trop peur pour faire face à l'Oubaas avec cette enfant mouillée jusqu'aux os ; et je sais que je ne peux pas compter sur les garçons pour me protéger. Je claque des dents autant de peur que de froid, j'ouvre d'un coup de pied la porte délabrée de la hutte et nous nous écroulons à l'intérieur, dans l'odeur lourde de la fumée du buchu et de Mama Rose.

« Regarde ! » me réprimande-t-elle, mais sa voix semble plus réconfortante que coléreuse. Avec sa rapidité et son efficacité habituelles, elle nous enlève nos vêtements et les met à sécher autour du feu, puis elle nous enveloppe dans un grand kaross en peaux de rat palmiste et de chacal. Puis s'élève l'odeur du thé, et sa chaleur ardente se répand en moi tandis que nous nous asseyons serrés l'un contre l'autre, nous abandonnant lentement à la chaleur parfumée de la hutte, bien fermée, sûre et réconfortante, comme un grenier.

Poussée par Hester, Mama Rose commence à nous raconter des histoires pour passer le temps, pendant que nos vêtements sèchent près du feu. Des histoires que je connais déjà depuis que j'étais bébé. Les épis d'eau que vous n'avez pas le droit de cueillir ; et les esprits de la nuit, hommes et femmes, avec des hiboux et des babouins comme gardes du corps ; et Tsui-Goab ; et l'Oiseau de la Foudre qui pond ses

œufs sur le sol brûlé. Une histoire après l'autre, dans l'obscurité odorante, les petites flammes bleues qui tremblent et qui dansent sur le bois de tkoïn qui éclate en gerbes d'étincelles comme des lucioles, tandis que nous nous perdons dans la chaleur de notre grand kaross – et le parfum du thé et des herbes, du buchu, du saindoux et du feu de bois –, les corps serrés, comme une fois, il y a longtemps, Nicolaas et moi dans notre trou effondré ; sauf qu'ici, je n'ai pas peur, il n'est pas nécessaire de sortir vite ; c'est tout ce que j'ai toujours voulu, cette obscurité secrète et chaude, avec cette petite fille dormant à côté de moi, sa tête sur mon épaule, et ma main qui se déplace toute seule sous le kaross, la caressant comme me caresse Mama Rose pour m'endormir le soir, doucement et régulièrement, touchant et explorant, dans l'obscurité qui permet tout, un monde aussi secret et merveilleux que la trace de son propre nom dans l'argile. Jusqu'à ce que, moi aussi, je sombre dans le sommeil ; et quand je m'éveille, dans la nuit, la fille est partie, et je suis à nouveau allongé à côté de Mama Rose, sur le matelas du coin, son corps mou et chaud est contre le mien et sa main me replonge dans le sommeil.

Cela peut-il être vrai ?

Galant, ce n'est pas à toi de le demander.

Mais cela doit être vrai. Parce que mon corps s'en souvient. Et cela est encore plus difficile à comprendre. Comme le grenier. J'en reviens toujours à ce moment d'obscurité. Pourquoi ? Il n'y a rien de particulier à son sujet.

Chaque fois que nous pouvons trouver une raison, nous escaladons l'échelle pour monter au grenier. Ses odeurs inoubliables : des bottes d'oignons qui pendent aux poutres ; des potirons et des grenades ; les coings doux amers en hiver ; les deux coffres de bois jaune, pleins à ras bord de raisins et de pêches et d'abricots séchés ; l'odeur prenante du thé, cueilli dans les montagnes et chauffé dans le four pour qu'il s'adoucisse, puis battu au fouet et étalé sur le plancher du grenier pour qu'il sèche. Nous avons passé là des après-midi sans fin, surtout Nicolaas et moi ; avec Hester parfois, ou Barend.

Il n'y a que cette fois-là que je suis seul. Je ne sais pas où sont les autres ; ça n'a pas d'importance. Je suis venu ici pour être seul. Moi, Galant, dans la maison de l'Oubaas. Pour voir comment c'est quand ils sont seuls, en bas. (*Mama Rose, pourquoi est-ce qu'ils vivent dans une maison, et nous dans une hutte ? – Galant, ce n'est pas à toi de le demander.*) Il faut que je sache. Il doit y avoir une réponse.

Je rampe sur les poutres, vers le devant de la maison, vers la longue fente étroite entre deux planches. Toutes les fois que je suis allé dans la maison avec Mama Rose, il n'y a pas eu de secret pour moi ; c'est un endroit facile à connaître : deux pièces étroites devant, avec une chambre de chaque côté ; et la cuisine derrière. Le secret

réside dans ce qu'ils y *font* quand ils sont seuls ; dans ce qu'ils *sont*. Aujourd'hui, je dois le découvrir. Le journal est resté muet ; mais ici, je suis au cœur de la maison, un rat qui épie leurs secrets intimes.

Ils sont dans la chambre, dans la lourde chaleur de l'après-midi d'été.

L'Oubaas est penché sur le bord de l'énorme lit de cuivre pour dénouer ses lacets, et il enlève ses grandes bottes de ses pieds curieusement vulnérables. Un soupir tandis qu'il s'allonge sur la couverture brodée, comme un arbre abattu. L'Ounooi est assise sur une chaise près de la fenêtre, sa couture sur les genoux ; mais elle ne coud pas. Elle reste assise, regardant sans voir par la fenêtre, dans la chaleur blanche – dressée et raide, les cheveux tirés en arrière et serrés en chignon, le dos très droit tourné vers le lit, comme si elle voulait en nier la présence, tandis qu'elle a les yeux fixés au loin.

Et c'est tout. Rien d'autre. Il n'y a pas de secret. Il n'y a pas de réponse. Il ne reste que la différence : eux, là-bas ; moi, ici.

Mama Rose, Mama Rose. Mais elle n'a pas de remède pour cette douleur. Je reste seul. Vers qui d'autre puis-je me tourner ? Si j'avais un père : peut-être... ? Il doit être quelque part dans le vaste monde. Mais qui est-il, et où est-il ?

L'Oubaas m'a chargé de surveiller l'enfant et de lui apprendre le travail de la ferme. Et il apprenait bien. C'était peut-être mon enfant ; j'avais connu sa mère, la fille presque trop jeune pour être cueillie ; on sentait qu'on pouvait la blesser facilement. Je pense qu'il tient ça d'elle. Combien de fois je l'ai prévenu : « Galant, ça sert à rien de résister. Le bois casse, le roseau plie. Demande-moi, je sais. » Je voulais le sauver de ça. Mais je voyais bien qu'il m'écoutait pas. Je suis malais ; je vois les choses venir.

J'avais espéré que Mama Rose serait capable de l'élever ; une femme prudente si jamais il y en a eu une. Mais la solitude et l'orgueil du garçon m'attristaient. Y a pas de remède pour ça. Ils font semblant d'être soumis, mais ils sont de la race du cheval qui refuse de se laisser dompter. Au moment où vous vous y attendez le moins, ils s'emballent. Quel dommage ! Il avait bien commencé, et c'est pas moi qui lui ai mis des idées dans la tête. J'ai jamais voulu y prendre part. Si seulement on avait pu en parler à temps avec l'Oubaas. Mais même depuis qu'il est tombé malade, ça a été impossible de lui parler. Et pas la peine de discuter avec sa femme, Ounooi Alida. Elle s'est toujours tenue à l'écart des gens de la ferme. Encore plus après la mort de Nicolaas.

Il m'a été enlevé bien avant sa mort ; je n'ai pas de chagrin. Toute ma vie, j'ai redouté de perdre mon mari et mes fils de façon violente, d'être abandonnée sur cette terre inhospitalière, loin du Cap familial de ma jeunesse ; des nuits de terreur, et le jour, un soleil hostile. Maintenant, j'ai perdu mon troisième enfant – si je compte celui qui est mort dans l'intervalle : je les compte tous –, et Piet est allongé sans dire un mot et me suit de ses pâles yeux bleus. Cependant, il y a à peine de l'angoisse, rien que de la sérénité. Dans l'obscurité de cette mort, la vie a acquis une lucidité précaire. Il ne reste rien pour la peur, aussi aucune catastrophe ne peut me surprendre ; j'accomplis mes tâches, du lever du soleil à la nuit, sans me presser et en me dominant. Il y a toujours assez d'esclaves, et il n'est pas nécessaire que je travaille, mais je le fais quand même et cela me donne satisfaction. Le besoin a disparu, l'obligation d'être occupée de peur de céder au désespoir de ma condition, cette pauvre existence sans aucune place pour le désir personnel ou la tendresse. Maintenant, je peux prendre mon temps, j'ai accédé à l'endroit qui m'était invisiblement préparé ; et je suis satisfaite parmi les vérités suffisantes de notre pays.

Ils ont amené le corps sur un chariot, enroulé dans une couverture brune, et déjà lavé par la vieille Rose. Elle avait fait tout le chemin, comme un paquet, secouée par les soubresauts du chariot avançant au pas lent des bœufs roux. Elle ne m'a pas adressé la parole, mais elle est restée près du corps, me regardant quand je le regardais, mon fils, Nicolaas, ce garçon naïf, devenu étranger et impénétrable, mais que la mort me rend aujourd'hui, son jeune visage réconcilié dans le repos avec son ancienne transparence et avec l'impossibilité de rien comprendre.

Nous l'avons enterré dans le cercueil qui attendait au grenier, depuis le jour de notre mariage, le corps de Piet qui se refuse à mourir ; il va lui en falloir un autre maintenant, plus petit. Ils sont tous venus, pas seulement du Bokkeveld, mais d'au-delà des montagnes, des lointaines vallées fertiles de Tulbagh et de Worcester, car les nouvelles sont allées loin. Seule Cécilia, évidemment, n'a pu se déplacer à cause de sa blessure ; et son père est resté obstinément auprès d'elle pour la soigner, impliquant par là que nous étions peut-être à blâmer. Ils ont aussi amené les autres pour qu'on les enterre derrière les petits murs récemment blanchis à la chaux de ce qui sera le cimetière familial ; nous sommes en février, et il fait trop chaud pour transporter des corps. Verlee, le jeune maître d'école ; et Hans Jansen, qui était venu chercher sa jument et qui a partagé leur sort.

Jansen n'avait pas de famille dans la région pour assister à l'enterrement. Martha, la femme de Verlee, était là, une jeune et jolie petite chose, serrant un bébé, elle-même presque une enfant, pas encore remise à ce qu'il semble de l'horrible surprise d'avoir été dépossédée, par la mort, de son innocence.

Les plus grandes funérailles, ont-ils dit, que le Bokkeveld ait jamais vues. Cela a commencé à midi, afin que les gens puissent partir après le grand repas, servi sur les tables à tréteaux installées sous les arbres ; du mouton, du gibier, des pommes de terre et des patates douces, du riz au safran et aux raisins, des citrouilles et des haricots. Près de cent personnes avec les enfants ; pourtant, rassemblés autour des trois tombes, des trous creusés dans le sol sec de l'été sans fin, nous semblions à peine une poignée, sur le flanc de la colline, avec les montagnes derrière nous et la vallée jaune qui s'enfuyait en bas, vibrante dans la blancheur de la brume de chaleur ; d'un côté, la maison, où Piet est couché, le souffle inégal et les yeux fixes, dans l'ombre chaude, surveillé, je suppose, par Rose qui a saisi l'occasion de notre absence pour réaffirmer sur lui son emprise subversive. Nous restions là, à regarder ces tombes incompréhensibles, face à la violente simplicité du paysage, infini et monotone, immense, patient, nu. Nous devons avoir l'air incongru, une poignée de grains oubliée sur l'aire de battage après que les moissonneurs et les chevaux sont partis et que le vent a emporté au loin la menue paille fragile. Mais ce n'était pas particulièrement hostile. Cela l'avait toujours été, ne me menaçant pas d'obscurs dangers cachés et inconnus, inconnaissables, mais avec son vide affirmé lui-même ; pas avec son mystère, mais avec son absence de mystère. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai senti que j'avais une raison d'être là. « Appartenir » serait trop fort, personne n'appartient à ce pays. Mais à travers la mort de mon fils et la mort imminente de mon mari – respirant, les yeux fixes, tout prêt, soigné par cette femme noire libre –, j'avais acquis une responsabilité envers ce lieu, le paysage, le nôtre, le mien. C'est ici que ma vie est dévolue, je serai enterrée avec les van der Merwe. Ma non-appartenance a été étrangement et solennellement résolue. Avec Nicolaas, ma chair repose sous cette terre, et je vais vers elle.

Les esclaves étaient regroupés près de la maison, n'osant pas s'approcher : des visages placides et hébétés, taillés dans le roc, évoquant le froid de la terre ainsi que sa secrète chaleur. Ceux-là vont-ils aussi se révolter contre nous, un jour ou une nuit ? Qui sont-ils ? Ils traversent nos maisons, s'immiscent dans nos vies, mais je ne sais rien d'eux. Qui êtes-vous ? Dans cette heure de mort, ces existences que nous partageons sont dénouées et nous restons séparés, leur groupe à côté de la maison, le nôtre près des tombes. Ensuite, on donna l'ordre à leurs hommes de reboucher les trous, tandis que les

nôtres regardaient en se maîtrisant, le fusil à la main. Certains parmi les plus jeunes, comme Frans du Toit qui avait été l'ami de Nicolaas, grommelaient, frustrés ; et Barend, accablé de douleur et sans doute de honte à cause de sa fuite, quitta notre groupe et leva son fusil en tremblant devant les hommes qui nivelaient la terre, mais je l'ai arrêté. Pas sur ma ferme, lui ai-je dit. Nous sommes des gens civilisés, nous avons des principes à observer, c'est à nous de montrer l'exemple chrétien. Ils obéirent, se soumettant à moi non pas en tant que femme, je suppose, mais en tant que mère d'un fils assassiné.

Après s'être rassasiés, les gens s'en allèrent. Barend et Hester me proposèrent de rester pour la nuit, mais je préférais être seule ; j'ai même renvoyé les esclaves dans leurs huttes, hors de ma vue. Il ne fut pas facile de convaincre Hester. Menue et sombre, elle m'est restée curieusement très proche, plus proche qu'aucun de mes fils n'a jamais été autorisé à l'être, renfermée sur elle-même, comme toujours, mais, m'a-t-il semblé, plus vulnérable maintenant que jamais. Après huit ans de mariage avec Barend, elle a conservé le corps dur, maigre et inflexible d'une fille, niant toute connaissance de l'homme qui l'a prise, une enfant abandonnée de quinze ans. Les grands yeux sombres inchangés, troublants dans leur nudité et leur avidité, mais refusant cependant toute charité. Mais maintenant, vaincue par la mort – enfant, elle a toujours été très proche de Nicolaas –, elle semblait plus mûre, prête à la douleur, comme si sa chair s'était épanouie, et comme si enfin elle était prête à reconnaître l'inéluctable virilité, non comme une malédiction, mais comme un accomplissement.

Dans la salle, après leur départ pour Elandsfontein, la respiration de Piet et le bourdonnement d'une guêpe solitaire contre la fenêtre fermée rythmaient le silence. Rose, toujours assise par terre près du lit, fixait Piet, aucunement émue par ma présence.

J'ai dit : « Rose », avec l'intention de la renvoyer, elle aussi, désireuse de reprendre possession de lui et de notre solitude (Martha, la jeune blonde, était retournée près des tombes avec son bébé, pour rester bouche bée de terreur) ; mais je me suis arrêtée. Ce n'était pas la peine. Pendant toutes ces années, elle avait fait partie du décor, donnant le sein à nos enfants, accueillant mon mari et les autres dans son corps profond, ouverte et accessible comme une vache, fertile comme la terre, menaçant mon autorité fragile et décente par sa présence voluptueuse. J'avais l'habitude de penser que si je mourais, il continuerait à semer et à récolter comme si rien n'était arrivé ; son solide appétit de mâle trouverait la femme disposée. Mais ce jour-là, debout dans la porte – la respiration de Piet et le bourdonnement obstiné de la guêpe contre la vitre, la femme dans son humble dignité sur le sol et mon fils en sûreté-dans sa tombe –, j'ai senti mon angoisse s'éloigner comme une marée et me laisser en paix et maîtresse de moi.

Nous étions vieux, tous trois, au-delà des nécessités et des exigences du désir ; la maison blanche nous enveloppait dans une harmonie non menacée, et à l'extérieur s'étendait l'immensité de la terre dans laquelle j'avais maintenant un jalon. La mort s'approchait en silence – l'âge avec son fardeau et sa marque –, une alliée inspirant confiance, atténuant toute souffrance.

« Tu peux rester pour la nuit, ai-je dit à Rose. Il sera bien temps demain pour partir. »

Ensemble, nous l'avons lavé, nous avons changé les draps et nous l'avons installé aussi confortablement que nous le pouvions, lui prodiguant tous les soins de notre sentiment maternel commun, tandis qu'au-dehors le jour ardent tirait à sa fin et que les bruits du crépuscule s'apaisaient. Je suis allée chercher la petite blonde sur la tombe ; Rose et moi, nous avons donné à manger au bébé et nous l'avons couché, puis nous avons installé la femme-enfant dans son lit. Elle a souri et m'a embrassée rapidement quand je l'ai bordée, puis elle a pleuré un peu et, domptée par sa douceur et son ignorance, elle s'est endormie.

Ai-je été comme cela autrefois, une poupée blonde et fragile, jouant avec la vie ? Moins passive certainement, plus aveuglément intraitable, pleine d'ardeur, volontaire : mais alors, je n'avais jamais approché la mort à son âge. La vie au Cap était frivole et allait au petit bonheur, il n'y avait nul besoin de se tracasser ; l'évasion suffisait. Et comme j'aimais cette vie – l'orchestre qui jouait dans les jardins publics le dimanche, le défilé des élégantes et des élégants, les Malais avec de grands chapeaux coniques ou des turbans rouges et bleus et des ceintures rouges, agiles comme des singes, des rires dans l'ombre des vieux chênes, des esclaves cabriolant dans leurs danses exubérantes ; le bal masqué à la fin de l'hiver, les jeunes filles faisant la révérence, les jeunes gens éblouissants, des dignitaires descendus de bateaux en escale, et la musique jusqu'au point du jour ; les rassemblements sur les quais quand arrivaient les bateaux, les lettres de l'étranger, Hollande ou Batavia, des bruits de guerre insolites et d'hivers incroyables dans notre petit Paris tempéré. L'étranger de l'intérieur est arrivé chez nous sans prévenir, plus grand que la porte, dans sa veste de drap et ses pantalons de peau, avec une voix retentissante et un rire tonitruant. L'odeur, le choc de la démesure – dans ce monde de gaze, de rubans et de gaieté, où demain n'avait pas d'intérêt et hier plus d'existence, où la seule responsabilité était de rentrer à la maison à l'heure prévue et les seules tragédies une robe déchirée ou une porcelaine – Un chat ? Un chien ? Une dame avec une ombrelle ? – brisée par un esclave (convenablement puni). La nuit seulement, mais rarement, quand le veilleur avait fait sa ronde, quand le bruit lointain et presque imperceptible de la marée montante

s'insinuait dans le corps en repos, y avait-il quelque inquiétude, l'angoisse juvénile de l'incertitude, l'idée – comment être sûre après tant d'années ? – de quelque chose d'autre, différent, éloigné. Toutes ces impressions vagues de nuits vides, soudain concrétisées dans un homme, exprimées dans un nom : Piet van der Merwe. *Oui, je t'épouserai. Oui, bien sûr, je vais m'enfuir avec toi.*

La plaine du Cap avait été ma frontière intérieure – dunes après dunes, mornes et pâles, marquées par les tortues, les serpents et les empreintes des charognards –, et la traverser me libérait non seulement d'un espace familial, mais aussi du temps, le passé, et les rendait tous deux irrévocables. Des jours dans un territoire vaguement menaçant, vert mais étrange, défini par le seul mouvement du chariot et circonscrit par la terreur qui suit une transgression téméraire mais irréversible. Il y eut un répit, bref encore que fort peu à propos, dans la vallée incroyablement luxuriante de Waveren : mais vinrent les montagnes, les montagnes interdites. J'étais sûre qu'aucun homme ne pouvait les franchir ; pourtant, il y avait des traces de chariots et, secoués et ballottés, nous les avons franchies, la frontière ultime, l'abandon de tout espoir, pour déboucher dans la nouvelle dimension de ce pays intraitable, l'Afrique.

Après la facilité du Cap, il y avait cette nouvelle violence, de simples entassements de rochers et d'étroites vallées : la destinée prenant la forme d'une géographie cruelle.

La pensée même du retour avait été balayée. Parce qu'il y avait eu simultanément l'autre aventure, cette autre frontière franchie : empalée, terrifiée, humilié, stimulée – puis laissée nue et déchirée, essayant en vain d'êtreindre un nouveau vide douloureux.

Il y avait aussi la fierté, car étant consentante dès l'origine, même si je ne savais pas vraiment à quoi, je ne pouvais plus rentrer pour affronter soit le refus, soit le pardon des vertueux. Je devais rester ; je serais sa femme. Mais je ne me soumettrais pas. Dans cette région haute et désolée de montagnes et d'hommes, je vis trop vite les rares femmes réduites lentement à une chair docile et complaisante, obtuses et grossières, des porteuses d'enfants, des maîtresses d'esclaves. Ma survie dépendait de ma résistance ; je vivrais avec lui, mais je n'abandonnerais pas mes principes, j'imposerais patiemment un mode de vie civilisé à ce ménage. Nous prendrions nos repas à l'heure ; nous serions correctement vêtus à table ; nos enfants sauraient lire et écrire ; la maison serait propre, pas une de ces étables pleines de mouches, envahies par la volaille et les chèvres comme j'en avais vu ailleurs ; on enseignerait les Saintes Écritures aux esclaves. Piet pensa que c'était une plaisanterie et éclata de rire ; je persistai. Il s'emporta et me menaça de me briser par la force ; je persistai. Quand il rentrait en retard, il n'y avait rien à manger ; s'il refusait de se laver ou de

s'habiller correctement, je ne le servais pas. À la fin, il se soumit, car j'étais plus forte que lui. L'eau ronge le rocher.

L'usure. Le corps en porte les marques. Ces mains dures et calleuses, fatiguées par trop de travail, autrefois elles étaient souples et gantées, des officiers les baisaient. Ce dos voûté était droit. Ces seins pendants étaient dressés et fermes ; Piet en était obsédé, il riait devant mes protestations et ma honte quand il les caressait : la seule tendresse violente qu'il sût montrer dans ce qui était peut-être de l'amour.

Une fois, après notre mariage de sauvages et la naissance de Barend, il me ramena au Cap. J'étais malade de joie. Ma famille nous accueillit avec une démonstration de bonne volonté formelle, mais un pardon forcé ne put combler le gouffre. Le Cap était devenu l'univers ancien d'une jeune fille qui n'existait plus : je n'avais pas de place à l'intérieur du pays, mais il n'y avait aucune possibilité de retour et de redécouverte. Les bals et les courses, les soirées d'officiers, m'apparaissaient frivoles et ennuyeuses, non pas parce que Le Cap était devenu anglais, mais parce que je n'en faisais plus partie. Et pourtant, dès que nous eûmes franchi à nouveau nos grandes montagnes, je fus aussi perdue qu'avant : un oiseau épuisé par son vol et incapable de se poser sur ses pattes blessées. La mer me manquait : oui, cela est vrai. Mais s'il m'y ramenait, que pourrais-je faire ? M'asseoir doucement sur le sable, écouter le bruit, me précipiter dans la vague déferlante pour m'y plonger et m'y noyer ? Il n'y avait aucune raison. Et quand il me proposa de m'emmener à nouveau, je déclinai l'offre, pas comme une bonne chrétienne renonce à quelque chose qui lui est cher pour le salut de son âme, mais d'une façon définitive, en acceptant l'idée que j'avais abandonné tout espoir. Cela je ne voudrais le partager avec personne, encore moins avec Piet. Mon agonie serait à moi seule. Personne ne la soupçonnerait. Je sauverais la face, pour nous épargner la disgrâce de l'incompréhension.

Bien sûr, il y avait les enfants ; le seul avenir que j'osai imaginer. L'aîné était Barend, un bébé gros et fort, qu'on avait arraché de moi et qui m'avait laissée épuisée ; si Rose n'était pas intervenue, il n'aurait peut-être pas vécu. Je n'ai jamais pu accepter l'idée que Rose l'ait nourri, précisément parce que cela lui a sauvé la vie. C'était la première chose que j'aie jamais possédée de ma vie. Dès que j'ai été remise, je l'ai gardé avec moi nuit et jour, sauf quand il fallait le nourrir ; l'effort me consumait, pourtant j'en profitais. Il était à moi, un accomplissement personnel, ce qui donnait une signification à un acte ignoble. C'est pendant les dix-huit mois qui ont suivi sa naissance que j'ai été le plus près du bonheur depuis l'ignorante insouciance de ma jeunesse. Une seconde grossesse m'a privée de cette courte joie. J'étais continuellement malade ; je serais peut-être morte sans les

plantes et les horribles mixtures préparées par Rose ; je n'étais pas sûre de ne pas le vouloir. L'enfant était mort-né, mais la maladie persista ; j'avais perdu beaucoup de ma détermination. Piet s'est occupé du garçon. « Je ne permettrai pas que mon fils soit une poule mouillée. Je vais lui apprendre à être un homme comme moi. » J'intervenais quand je le pouvais, mais j'ai dû abandonner lorsque j'ai été à nouveau enceinte. Cette fois, ce fut Nicolaas, et je l'ai haï d'avoir définitivement éloigné de moi mon premier-né, Barend. Mais parce qu'il était fragile et maladif, il demandait une attention constante, comme si, bien qu'il ne fût qu'un enfant impuissant, il voulait que je vienne à bout de ma rancœur ; j'ai exorcisé ma culpabilité en lui consacrant encore plus de temps et de soins qu'il n'était peut-être nécessaire.

Tout cela déroutait Barend. Il m'avait perdue pour un jeune frère souffreteux et qui pleurait tout le temps : après avoir partagé intimement l'ombre du bonheur de ma vie, il en était chassé, et laissé sans défense aux dures exigences d'un père qui ne connaissait que le sjambok et le fouet pour venir à bout de toute résistance et inspirer la peur là où le respect était impossible. Quand Barend venait vers moi pour être consolé, quelquefois la nuit en sanglotant, Piet me l'arrachait des bras et l'éloignait avec violence, et piètrement j'appris à éteindre en moi ma passion afin de lui éviter les punitions de son père, répugnant à s'en prendre à moi et faisant tout subir à l'enfant. Alors, je sus que j'avais fait une erreur en essayant de me préserver un avenir à travers les enfants : je n'avais servi qu'à les mettre au monde afin que Piet pût me les enlever pour les former à sa propre image.

À la fin, maîtrisé comme un cheval, Barend se soumit. Il devint secret et refusa de se confier à quiconque ; il apprit à obtenir à la dérobée ce qu'on lui aurait à coup sûr refusé ouvertement. Il fit tout ce que Piet attendait de lui, je pense qu'il éprouva même de la fierté devant la satisfaction évidente de son père pour sa force et sa vaillance ; il garda cependant une obstination sourde, jamais exprimée ouvertement, mais décourageante dans son mutisme même. En particulier pour moi, quand il devint évident qu'il me gardait une rancune particulière de l'avoir abandonné, car c'est ce qu'il devait ressentir ; et bien que cela me fit souffrir pour lui, je compris rapidement que je l'avais effectivement perdu.

Ai-je compensé en témoignant encore plus d'affection à Nicolaas que je continuais secrètement à blâmer ! Oh ! Dieu, quel supplice et quelle impuissance ! Aimer, haïr ; exécrer, désirer : comme sont subtils les degrés de notre souffrance, les étapes de notre solitude, à nous, les victimes de notre condition. Et comment se libérer, comment reconnaître le moment propice pour la révolte ? Pour nous, cela n'est jamais venu. Peut-être y a-t-il une rédemption dans la soumission ;

mais parfois, même la distinction entre le ciel et l'enfer semble effacée.

Je me suis aussi attachée à Nicolaas parce qu'avec Barend je voyais ce qu'on lui réservait. Dieu, Ô ! Dieu, ai-je souvent pensé, comment pourra-t-il survivre dans le monde de Piet ? Il serait plus facile d'être une stupide bête de somme, penchée sous le joug, persévérant sans poser de question, comme un esclave.

Quand on parvient à percevoir la vérité, elle n'est plus vraie : on est toujours en retard ; inévitablement ? Le mariage, le premier enfant, le second, le troisième, Hester, et maintenant cette mort et l'immobilité de Piet.

Je n'ai jamais douté que je perdrais aussi Nicolaas, ce garçon délicat et blond, que lui aussi serait obligé de passer de l'état de fils à celui d'adversaire, un membre de « leur » monde, hostile au mien. Mais la transition fut moins violente qu'avec Barend, peut-être parce qu'à ce moment-là Piet avait déjà accepté Barend comme « à lui » ; il était moins urgent de réclamer un fils plus jeune et plus faible. Et pendant longtemps, pendant des années après que Piet eut commencé à s'occuper de Nicolaas, il revint toujours vers moi secrètement pour se confier ou pour être cajolé. Barend se soumit à contrecœur à mes leçons, lecture et écriture, un peu d'arithmétique et ce dont je me souvenais d'histoire et de géographie ; mais Nicolaas était un élève enthousiaste, et il prit l'habitude de passer des heures avec la Bible. Ce qui était une gêne pour Piet : en aucune façon, il ne pouvait pardonner une négligence dans le travail ; cependant, il lui était difficile de reprocher à Nicolaas de se préoccuper de Dieu. La solution fut de limiter la lecture de la Bible aux dimanches ou aux soirées et de consacrer les heures du jour au travail. Mais malgré cela, je remarquai que chaque fois que Nicolaas était envoyé mener paître les moutons, il emportait dans son havresac la Bible ou un recueil de cantiques plus facile à transporter. Parfois, évidemment, les moutons s'égarèrent tandis qu'il lisait allongé dans l'ombre rare d'un buisson d'épines ou d'un arbre, et un chacal en attrapait un. Alors Nicolaas était battu, une de ces terribles flagellations que Piet n'épargnait ni à ses esclaves ni à ses fils, qui semblaient ne devoir jamais cesser, et les claquements me poursuivaient où que j'essaie de me cacher, avec le coin de ma robe ou de mon tablier enfoncé dans la bouche pour étouffer mes sanglots de rage et d'impuissance ; et l'on mettait du sel sur les plaies ouvertes ; et le soir, je devais passer des heures à essayer de détacher délicatement la chemise lacérée et collée par le sang séché, du dos ravagé qui autrefois avait été celui d'un bébé, tout de douceur et à moi.

Ce qui était étrange, c'est que Nicolaas semblait supporter cela avec plus de résignation que son frère. Il n'était peut-être pas fort

physiquement, mais il était dur. En un sens, cela a pu inciter Piet à être encore plus violent avec lui, mais je crois qu'il l'admirait aussi. Et ce n'est que plus tard, à l'époque du mariage de Barend, que Nicolaas devint obstiné, mais différemment, maussade, agressif, avec des sautes d'humeur qui poussaient Piet à des extrémités de violence et qui m'apportèrent ces affreuses migraines qui sont devenues le fléau de ma vie à la ferme.

Je n'en ai jamais parlé à personne. Dans ma situation, il n'était pas possible d'admettre sans nécessité une faiblesse du corps ou de l'esprit, et je savais ce que je pouvais de ma fierté. Je n'avais jamais souhaité ni voulu cette vie, cependant je m'étais enfuie avec lui ; je relèverais le défi et je survivrais. C'était peut-être une des seules façons d'exprimer son amour dans ce pays brutal : il n'est pas de place pour la douceur, ici, seuls ceux qui sont durs peuvent vieillir. Cela m'a pris des années et coûté beaucoup de souffrances pour y arriver.

Il y avait des moments de faiblesse, souvent la nuit, quand j'osais m'interroger : Que se serait-il passé si j'avais refusé de m'enfuir avec Piet ? Quelle autre vie se serait ouverte devant moi si j'avais épousé mon étranger tiré à quatre épingles, si j'étais devenue Mme d'Alree ? Mais je m'efforçais d'éviter de si stériles rêveries. La possibilité demeurait, mais seulement comme une ombre auprès de la violente lumière de mon existence réelle – un rêve impossible et peut-être même non désirable.

Il y eut certainement une époque, quand j'ai senti Nicolaas s'éloigner irrévocablement de moi pour rejoindre le monde des hommes, où j'ai presque sombré. Hester m'a sauvée, elle a sauvé mon fier orgueil amoindri. Une petite enfant sombre de six ans. Elle était la fille de Lood Hugo, le contremaître de Piet à Houd-den-Bek. À cette époque, avant que les garçons ne se marient et ne s'en aillent, Houd-den-Bek et Elandsfontein faisaient partie de cette ferme, et Piet avait des contremaîtres et des Hottentots et des esclaves à chaque endroit pour travailler la terre et soigner les chèvres et les moutons. Lood était un bon travailleur, peu communicatif, mais sur qui l'on pouvait compter. Nous avons peu connu sa femme dont il exigeait encore plus que Piet n'exigeait de moi. Rose ou d'autres esclaves disaient parfois qu'elle n'était pas heureuse – Dieu sait comment ils arrivaient à savoir cela ; ils ont une façon mystérieuse de percevoir les vies cachées de leurs maîtres –, ce que je n'avais aucune raison de mettre en doute, parce qu'elle était très jeune, à peine quatorze ans si je me souviens bien, au moment de leur mariage ; elle se retrouva enceinte au bout d'un mois. La mère et l'enfant faillirent mourir pendant l'accouchement ; on envoya Rose pour les aider – cette femme est partout –, et pendant les deux années qui ont précédé sa mort, Anna Hugo est restée clouée au lit. À ce moment, une sœur aînée de Lood

vint vivre avec lui pour s'occuper de l'enfant (on dit que tant qu'elle vécut, Anna s'accrocha à son enfant avec un amour possessif, en refusant de la laisser à quiconque). Tout se passa bien pendant quelques années, puis, sans qu'on s'y attende, la sœur épousa un veuf de Graaff-Reinet ou de quelque autre district éloigné, qui allait vendre sa production au Cap. Ils proposèrent de prendre la petite avec eux, mais Lood insista pour la garder. Cependant, la solitude sembla lui faire payer son tribut, et il commença à négliger son travail, ce que Piet ne pouvait tolérer. Ils eurent des disputes. Lood se mit à boire. Pendant des jours entiers, il restait chez lui dans une sorte de torpeur, ou bien les esclaves le retrouvaient dans le veld et le ramenaient, un spectacle indigne. Qu'allaient-ils penser de nous si nous n'étions pas capables de leur montrer un bon exemple ? Nous devons vivre selon certaines règles de décence ; si nous les laissons tomber en désuétude, qu'adviendrait-il de nous ? C'est dans une de ces circonstances qu'on nous amena l'enfant. Quand il fut à jeun, Lood vint la chercher à cheval. Piet hésitait, car il n'avait plus confiance en l'homme ; et il me fut difficile de perdre ce nouvel enfant, une fille que je pouvais aimer sans craindre de la voir partir avec les hommes qui m'entouraient ; mais je savais qu'il était juste qu'elle fût avec son père que manifestement elle aimait. Ce fut une amère consolation, après ces querelles humiliantes avec Piet, que de voir ce petit homme dur, raide dans son honneur blessé, s'en aller sur son cheval en serrant son enfant contre lui.

« J'aurais dû le chasser de la ferme, dit Piet.

— Donne-lui une autre chance. C'est un homme seul.

— Est-ce que nous ne sommes pas tous seuls ? dit-il. Ce n'est pas une raison, pour un homme, de s'effondrer.

— Il a une enfant.

— Il ne la mérite pas. »

Mais il donna une autre chance à Lood. Et je crois que l'homme a vraiment essayé ; mais, moins d'un mois plus tard, un berger est venu de Houd-den-Bek pour nous dire que Lood s'était à nouveau enivré à mort et qu'il était allongé dans sa chambre en marmonnant et en riant bêtement, et que les moutons s'étaient enfuis. Piet prit son sjambok et monta à cheval.

« Sois raisonnable, le suppliai-je.

— Est-ce que tu m'as déjà vu me conduire autrement ? » demanda-t-il, et il s'en alla.

Il revint au coucher du soleil, pâle et raide, tenant la petite fille devant lui sur le cheval. Elle ne semblait pas avoir pleuré, mais je vis dans ses yeux le regard que j'avais déjà remarqué une fois ou deux dans ceux d'un agneau quand on lui renverse la tête en arrière pour lui trancher la gorge.

« Qu'est-il arrivé ? demandai-je, mais je savais déjà.

— Je lui ai flanqué la raclée de sa vie et je l'ai laissé y méditer.

— Pas devant l'enfant ?

— Fais-la rentrer. » Ce fut tout ce qu'il dit.

Le lendemain matin, les esclaves de Houd-den-Bek nous apportèrent la nouvelle de la mort de Lood.

« Comment as-tu pu, Piet ? » dis-je.

Mais ce n'était pas Piet. Incapable de supporter cette dernière humiliation, Lood s'était suicidé.

« C'est de la poudre et du plomb gaspillés, dit Piet.

— Il y a eu un accident, dis-je à Hester. Tu dois être courageuse. Ton père est mort.

— C'est cet homme qui l'a tué », dit-elle, sans élever la voix, en se plaçant devant Piet.

« Non, je t'en prie, dis-je, sans oser le regarder. Ton père est parti cette nuit. Il est..., il est allé à la chasse. Le coup de feu est parti par accident.

— Cet homme l'a battu. Je l'ai vu.

— Elle a besoin d'une leçon, dit-il. Je ne tolérerai pas ça chez moi !

— Tu ne lèveras pas la main sur cette petite fille, dis-je, m'interposant entre l'enfant bien droite et sa fureur. Tu m'as arraché mes fils. Je ne me suis jamais plainte quand tu les as punis, même si cela me brisait le cœur. Mais tu ne toucheras pas à celle-ci. Jamais. Maintenant, elle est à moi. Je t'ai épousé et j'en ai supporté les conséquences chaque jour de ma vie ; je ne me suis jamais opposée à toi. Mais si tu fais du mal à cette enfant, je l'emmènerai avec moi et tu ne nous reverras jamais. J'espère que tu comprends. »

Il me regarda avec une expression que je ne lui avais jamais vue ; et il poussa un petit rire dur qui ressemblait à un aboiement. Il ne dit pas un mot. Il tourna les talons et sortit par la porte ouverte. Je pus le voir marcher avec fureur dans l'ocre pâle du veld, grand et intraitable, immense dans sa solitude et, je le savais, vaincu.

« Viens, dis-je à Hester. Tu es sale, tu as besoin d'un bain », bien qu'elle ne fût pas – sale et qu'elle eût été baignée la veille au soir avant d'aller au lit. Mais il y avait maintenant quelque chose de différent à accomplir, comme l'ablution d'un nouveau-né, pour la faire mienne, pour m'affirmer sur elle. Il n'y avait rien de prémédité : j'ai agi avec l'instinct sauvage et aveugle d'une femelle qui lèche l'humidité de la naissance sur ses petits. Et tandis que je lui ôtais ses vêtements devant la cheminée de la cuisine – nue, elle était fragile comme un petit oiseau –, j'ai réellement senti que ma poitrine me faisait mal, un désir violent mais stérile de lui donner le sein. Elle ne faisait pas un geste, patiente et indifférente à mes caresses tandis que

je lavais encore et encore son petit corps, les délicates omoplates, le dos droit et les adorables petites fesses, la petite poitrine, et le ventre tendre et vulnérable avec le nombril protubérant, la fente innocente et sans pudeur, les jambes minces et dures et les genoux osseux : je lavais ses membres comme si, par ces actes, je leur donnais forme et substance, comme longtemps auparavant j'avais mystérieusement donné forme aux autres dans mes entrailles. Il n'y eut aucune réponse quand je fis semblant de lui chatouiller les aisselles ou les doigts de pied, aucun acquiescement quand je l'enveloppai dans une grande serviette pour la sécher et quand je lui remis ses vêtements — j'entrepris le jour même de lui en faire d'autres —, il y eut tout au plus un petit sourire rapide, non pas en remerciement de mes efforts, mais pour exprimer le soulagement d'être rendue à elle-même.

Une semaine plus tard, elle se sauva pour la première fois. Un berger la trouva et la ramena : elle n'offrit aucune résistance et ne donna pas d'explications, elle écouta gravement mes douces réprimandes et se sauva à nouveau le lendemain. Je dus la battre pour lui faire comprendre le danger d'une telle imprudence et la nécessité de l'obéissance. Elle ne pleura pas. Elle pleura à peine pendant toutes ces années, bien que quelquefois je lui aie vu le visage tordu pour réprimer ses larmes.

Elle partit à nouveau. Je dus faire preuve de beaucoup de patience pour m'assurer qu'elle n'avait rien contre nous ; elle avait seulement besoin de retourner là-bas, de temps en temps, chez elle, à Houd-den-Bek. Je vivais dans une crainte perpétuelle qu'il lui arrivât malheur : des hyènes, des babouins, des serpents, un léopard, Dieu sait quoi ; mais il fallait apprendre à l'accepter, il n'y avait pas d'autre moyen, à moins de l'attacher ou de l'enfermer. En s'habituant et en se résignant à nous, elle parla parfois de ses errances, racontant calmement qu'un serpent s'était dressé devant elle en crachant, mais qu'il avait fui quand elle lui avait fait peur ; qu'un léopard l'avait poursuivie mais qu'elle l'avait chassé ; qu'elle était tombée sur des hyènes qui attaquaient un agneau mais qu'elle le leur avait arraché. Piet devenait furieux en entendant ses mensonges ; je le persuadai qu'elle ne le faisait pas exprès, que ce n'était que son imagination et que les petites filles étaient comme cela ; et j'exhortai Hester à faire attention et à ne pas trop enjoliver ce qui s'était passé, sinon nous ne la croirions plus. Il fut troublant d'apprendre d'un berger, après l'histoire des hyènes, qu'on avait effectivement trouvé un agneau gravement blessé, des signes de lutte et les traces de charognards ; et parfois d'autres de ces histoires incroyables furent confirmées. Mais il resta difficile de distinguer les faits de l'imagination, et tout cela ne fit que souligner ce que j'avais déjà découvert avec peine : qu'en dépit de tous mes efforts et du besoin que j'avais qu'elle fût à moi, elle serait toujours solitaire

et indépendante. Il y avait en elle une qualité de virginité qui n'avait rien à voir avec le comportement des hommes et des femmes : elle n'était responsable que d'elle-même ; ce qu'elle partageait avec les autres n'était que munificence, décidée par elle-même, mais secondaire, ne touchant jamais l'essentiel.

Et cependant, pour moi, c'était une compagne. Elle apprenait tout ce que je décidais de lui apprendre : la broderie, la couture, la lecture, la cuisine ; en toutes choses, elle était vive, adroite, précise, mécontente quand elle n'atteignait pas la perfection. Mais en même temps, elle faisait preuve d'un étrange détachement, comme si toutes ces choses, qui occupaient nos journées, étaient hors de propos : il n'y avait pas de mal à les faire et une certaine satisfaction à les bien faire, mais ce qui la concernait réellement était son secret et elle ne le partagerait jamais. Ainsi sa présence, qui apaisait mes besoins, rendait mon trop-plein de tendresse plus aigu.

J'aimais lui brosser les cheveux, de longs cheveux bruns qui lui descendaient jusqu'en bas du dos, et, chaque soir, elle restait debout, résignée, pendant ce qui semblait des heures tandis que je brossais et brossais, un des rares luxes que je me sois permis depuis mon départ du Cap. Cette chevelure abondante et magnifique. Jusqu'à ce qu'un jour, sans aucune explication, elle la coupât avec mes grands ciseaux à couture. Quand, sous le choc, je me mis à pleurer, elle se contenta de me regarder, à demi étonnée ; ce fut une des rares fois où je l'ai punie. Mais, bien sûr, ce fut inutile. Une fois encore, elle avait affirmé son indépendance à mon égard ; une fois encore, je me rappelai que la consolation que j'avais trouvée dans notre relation n'était qu'une de mes illusions et ne faisait pas partie de sa réalité.

La nuit, je restais éveillée en me demandant ce qu'il adviendrait d'elle, troublée par sa force. Quand Piet était endormi, en ronflant si profondément qu'on aurait cru que les murs de la maison se dilataient et se contractaient, je me suis souvent relevée pour aller pieds nus jusqu'à son matelas, dans un coin de notre chambre. Même dans le sommeil, son petit visage semblait grave et n'offrait rien à mon regard ; parfois, elle était encore éveillée, et, dans la lumière de la chandelle, elle me regardait droit dans les yeux, imperturbable et prudente.

« Pourquoi ne dors-tu pas, Hester ? »

— Je pensais. » Ou : « Je regardais la lune. » Ou : « J'écoutais les chacals.

— N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur. »

Une fois, elle me demanda : « Qu'est-ce que tu faisais avec cet homme, dans le noir ? »

Elle continuait à l'appeler « cet homme ». Jamais « Oom Piet ».

« Il est très tard, dis-je sans répondre. Tu devrais dormir maintenant.

— Il ne va pas te tuer, toi aussi, n'est-ce pas ?

— Il n'a jamais tué personne, Hester.

— Il a tué mon père. »

J'étais moins bouleversée par la référence à son père que par la découverte qu'elle avait été le témoin, même dans l'obscurité, des efforts laborieux de Piet sur mon corps sans résistance mais passif ; et le lendemain, je dis à l'esclave de mettre son matelas dans la pièce de devant.

C'est après cette nuit-là, sans doute parce que sa remarque me le révéla, que je fis des découvertes troublantes sur la fascination qu'elle avait pour toutes les choses de la chair. Un jour que je rentrais précipitamment, écoeurée par le spectacle de deux chiens devant la maison, je la découvris, ignorant ma présence, debout devant la fenêtre, en train de les regarder, si intensément captivée que je retins mon souffle. Elle avait la bouche entrouverte et respirait profondément, à moitié haletante, le bout des doigts appuyés contre ses joues, ses yeux noirs — quand enfin elle se retourna vers moi — étincelant comme du feu liquide.

« Que fais-tu là, Hester ?

— Rien. » Distraitement, elle essuya du revers de la main un filet de salive qui lui coulait des lèvres. Dans le hâle de ses joues — elle avait toujours eu une peau mate —, je pouvais voir l'empreinte de ses doigts.

« Tu ne dois pas regarder ces chiens.

— Pourquoi, tante Alida ? »

La profondeur de son innocence m'effraya. Je préférerais ne pas discuter de ce sujet. Mais cette nuit-là, éveillée près de Piet dont la vitalité débordait même pendant son sommeil, je m'inquiétai à propos de Hester. Comment pourrait-elle jamais s'adapter à nos convenances ? Elle possédait en elle le même orgueil féroce qui avait poussé son abject père non pas à la honte, mais au courage de se suicider. Mais si elle ne voulait pas se soumettre, quelle autre voie lui resterait-il ? À quel point les blessures que lui infligeraient les hommes de ce pays seraient-elles incurables ? Je pensai à Piet ; je l'imaginai, lui et ses fils, traversant la ferme : et, après un léger sentiment d'orgueil — ce sont mes hommes, c'est moi qui les ai faits —, je fus terrorisée en me demandant non pas ce qu'ils étaient, mais ce qu'ils seraient pour d'autres femmes. L'un d'eux la prendrait et, je le présume, la soumettrait comme le faisait un chien, un bœuf, un étalon, un taureau. Ou l'avait-elle toujours su, comme une fièvre du sang ? Était-ce cela la racine de sa gravité, insaisissable même pour elle, ma vierge, ma presque fille ?

Je ne pouvais imaginer que cet homme serait un de mes fils, bien que si je regarde en arrière, cela m'apparaisse maintenant inévitable, même avec un petit goût gênant d'inceste. Ils avaient erré ensemble sur la ferme, tous les trois, avec Galant, le petit esclave.

Il m'est difficile de me rappeler cet enfant. Il était toujours là, dans le décor, l'ombre des autres. Je pensais que c'était l'enfant de Rose, et j'aurais dû le haïr à cause de cela ; mais il était obéissant et séduisant. On pouvait l'envoyer avec les garçons, et bien sûr avec Hester, et être sûr qu'ils ne feraient pas de bêtises, en tout cas rien de grave. Je pense qu'il connaissait sa place. Bien sûr, il n'avait pas eu la terrible expérience de mes fils qui avaient été arrachés à leur mère pour devenir des hommes dans le monde exigeant de leur père. Si loin que je m'en souviennne, il n'a jamais créé d'ennuis. Et maintenant, il a assassiné mon fils. J'en suis ébranlée, comment ne le serais-je pas ? Cependant, je ne peux souffrir, car cela me semble si loin. Je suis vieille, pas tant par les années, mais en moi-même. Il y a une sorte de paix dans la proximité immédiate de mon mari muet, mais il y a aussi une immense fatigue. Nos tombes nous attendent, dans le petit enclos, sur le versant de la colline, au-dessus de la maison. Il sera bon de se reposer enfin. Je suis réconciliée avec la terre. Mais je doute que je puisse jamais comprendre. Nicolaas, mon fils.

On était très occupé les jours d'abattage à la ferme. Tous les lundis, papa tuait un mouton pour la semaine, mais c'était la routine. Le véritable abattage avait lieu au début de l'automne, juste après les premières gelées, quand on avait récolté les haricots, quand la plupart des travaux à l'extérieur se terminaient et que la vie à la ferme se repliait à l'intérieur. Alors, il y avait un abattage sur une grande échelle – des bœufs, des moutons et des porcs –, pour faire des saucisses, du fromage de tête, du *biltong*(12) des côtelettes salées, pour fumer des jambons et des pieds de mouton, en prévision des mois d'hiver. C'étaient des jours formidables pour Barend et Galant, mais maman a toujours essayé de me tenir à l'écart de ces histoires de sang, aussi longtemps que possible ; jusqu'à ce que la curiosité soit la plus forte en moi, et j'ai insisté pour aller avec les autres. « Tu es sûr de pouvoir affronter ça ? » m'a demandé papa, sur un ton qui faisait que je me sentais inutile. J'ai pleurniché : « Je veux y aller, je veux, je veux. » Maman hésitait encore, mais papa était inflexible : « S'il pense qu'il est prêt, il vaut mieux qu'il vienne avec nous. On verra vite si c'est un homme. »

Avec une grande démonstration de courage, je suis descendu avec eux jusqu'à la vaste pierre plate où l'on tuait les bêtes. Mais quand Achilles a tranché le cou du premier mouton et que le sang a giclé sur son pantalon et ses pieds nus, je ne me suis pas senti bien. J'ai détourné les yeux en espérant que personne ne le remarquerait, parce qu'alors je n'avais pas fini d'en entendre parler. Mais rien n'échappait à papa : « Alors, Nicolaas ? railla-t-il, pourquoi est-ce que tu es si pâle ? »

Au bord des larmes, j'ai bégayé sans le vouloir : « Je ne voulais pas être ici. » Et c'était toujours comme ça. Je ne voulais jamais être là où j'étais.

Il y avait peut-être eu une époque où tout allait bien. J'aimerais le croire, mais cela servirait à quoi ? Que reste-t-il de tout ça ? Des noms oubliés et des souvenirs qui reviennent au hasard : comme quand le brouillard tombe dans ces hautes terres, enveloppant toute chose – et seuls émergent un rocher, une bosse, un arbuste : vous savez très bien qu'ils doivent être reliés quelque part ; caché sous le brouillard, il doit y avoir un paysage continu, avec une signification, pourtant il reste invisible. Tout sens est parti depuis longtemps, et il ne reste qu'une opacité dénuée de valeur. Une fois, il y avait deux garçons et une fille – trois avec Barend – une fois il y avait deux garçons..., une fois un garçon et une fille..., une fois un enfant qui

s'est senti mal devant la pierre d'abattage et dont les autres se sont moqués. Une fois, il y avait une femme, qui n'était la mère de personne, mais que nous appelions Mama, Mama Rose, qui séchait nos pleurs et qui riait avec nous, et qui nous racontait des histoires mieux que personne au monde. Une fois, il y avait un réservoir. Une fois, il y avait une montagne. Il y avait une fois, il y a très, très longtemps. Le pesant univers est recouvert de brume.

Mama Rose. Hester. Galant. Les quelques noms qui viennent encore de ce passé. Et pourtant, ils m'ont tous abandonné. Ou est-ce en moi qu'est caché le défaut ?

Ils n'ont jamais approuvé pour Mama Rose. Papa n'y prêtait pas attention, mais maman était méfiante et inquiète. « Pour l'amour du Ciel, arrête de l'appeler Mama Rose. Ce n'est pas ta mère. C'est une Hottentote. Et toutes ces visites doivent cesser. Je ne veux pas que mes enfants grandissent dans des huttes comme des esclaves.

— Mais elle nous raconte des histoires, maman.

— Des absurdités païennes. Elle vous conduira tous en enfer. »

En grandissant, j'ai commencé à mieux comprendre toutes ces choses, et j'ai essayé de convertir Mama Rose. C'était très important pour moi qu'elle devienne chrétienne. Mais même la grande Bible marron ne l'impressionnait pas.

« Il y a longtemps que je connais ce livre, Nicolaas. Chaque soir de ma vie, j'ai écouté ton père le lire et prier.

— Mais c'est la parole de Dieu, Mama Rose !

— Alors, tu ferais mieux de l'écouter, c'est ton Dieu. Il n'a rien à faire avec moi.

— C'est le maître de tout l'univers. Il a tout créé.

— C'est Tsui-Goab, l'Aube Rouge, qui a tout fait. Même Gaunab ne peut pas le tuer. Est-ce que je ne t'ai pas raconté son histoire plusieurs fois ?

— Il n'y a rien là-dessus dans ce livre. »

Elle a craché par terre, me manquant de peu. « Tsui-Goab ne peut pas vivre dans un livre. Il est partout. Là-haut dans le soleil. Dans le blé qui pousse. Dans les nouvelles feuilles des arbres qui sortent après l'hiver. Dans les hirondelles qui partent et qui reviennent. Dans les pierres vivantes. Dans tout.

— Mama Rose, si tu n'écoutes pas, Dieu enverra du Ciel son feu pour te détruire.

— Alors, laisse-le faire. Laisse-le essayer.

— Maman dit que...

— Laisse-la dire ce qu'elle veut. Écoute-la. Mais personne n'a rien à me dire. Mon cœur est à moi. Je suis la seule personne libre sur cette ferme. »

Invariablement, c'est elle qui avait le dernier mot. Comme :

« Prends garde, Nicolaas, ce matin j'ai vu une hirondelle qui entrait dans ta chambre. »

Ma Bible était celle de papa ; la sienne était le monde entier. Et dedans, elle pouvait lire tout ce dont elle avait besoin dans toutes les situations imaginables. Faites attention si vous entendez une sauterelle grésiller dans le chaume du toit, c'est le signe d'un désastre imminent. Ou une étoile filante, quelqu'un qui marche sur une tombe, une poule qui chante le coq, un hibou qui ulule, un héron-marteau. Le héron-marteau était le plus mauvais présage, si vous le voyiez arpenter l'eau du marécage en appelant l'esprit des morts, ou voler au-delà du soleil couchant, ou pousser ses trois cris funèbres au-dessus des huttes et des maisons.

Ses avertissements m'effrayaient et me mettaient en colère tout à la fois. Je n'y trouvais aucune réponse dans le livre de papa, aucun moyen de les exorciser. Et lentement, elle s'éloigna de ma vie, pourtant j'ai toujours ressenti le besoin d'elle : quelque chose, grand et sûr comme une montagne, s'éloignait de moi, me laissant exposé au soleil et au vent.

Galant semblait plus sensible à la Bible, bien que j'aie suspecté que ce soit seulement pour éviter les querelles ; je ne pense pas qu'il était vraiment convaincu. Je discutais avec lui pour le persuader que c'était maintenant ou jamais : que si Dieu venait lui prendre son âme cette nuit même, il serait damné pour toujours, ce qui était pire que d'être frappé par la foudre.

« Quand je mourrai, répondait-il légèrement, j'aurai bien le temps, allongé sous la terre, pour penser à Dieu. »

L'emprise de Mama Rose sur lui était, je pense, trop forte. Et pour conserver la paix et ne pas le perdre, j'ai rangé la Bible. Parce que j'avais besoin de Galant. C'était le seul qui était prêt à m'accepter implicitement comme un égal. Pour les autres, j'étais soit supérieur – *Baas* ou *Kleinbaas*, « Maître » ou « Petit Maître », pour les esclaves –, soit inférieur : pour papa et maman, et Mama Rose, et pour Barend qui m'avait toujours malmené, et dont le plus grand plaisir semble avoir été de me prendre tout ce à quoi j'étais attaché. Le petit chariot que m'avait fabriqué Ontong ; le poulain que j'avais marqué ; les osselets que je gardais dans le sac de peau que Mama Rose avait cousu pour moi ; mes bœufs en terre ; ma peau de serpent ; et ma collection de crânes que j'avais mis longtemps à réunir – des oiseaux et des rats palmistes, un babouin, un chacal, un phacochère. Et finalement Hester elle-même. Mais Galant était mon copain. Bien sûr, nous nous battions souvent, nous rivalisions et nous nous disputions : mais toujours sur un pied d'égalité. Même là, je crois, on pouvait voir la main de Mama Rose.

Hester est venue plus tard. Et au début, elle restait à l'écart. Ce

n'est que petit à petit, presque sans qu'on le remarque, qu'elle a commencé à venir avec nous, en restant derrière, sans dire un mot, avec cette calme obstination qui a fini par caractériser chacun de ses mouvements. La première fois que je lui ai fait un bœuf en terre, elle l'a pris dans les mains avec maladresse et timidité, comme si elle ne savait pas quoi en faire. Et une des rares fois où elle a pleuré, c'est quand elle l'a retrouvé en morceaux, le lendemain, au réveil.

« Ne t'inquiète pas, je vais t'en faire un autre. »

Elle nous a suivis au réservoir et s'est assise en me regardant de ses grands yeux noirs lui fabriquer un autre bœuf, avec l'argile jaunâtre du mur du réservoir, près de la sortie. Cela donnait une sensation étrange de voir une enfant manier un simple jouet de cette façon, en le tenant avec respect contre sa poitrine, du matin au soir. À partir de ce jour-là, elle ne nous a plus quittés. C'était embêtant quand nous allions nager. D'abord, nous avons essayé de la chasser en lui jetant des pierres et des poignées de boue, mais elle ne reculait que pour être hors d'atteinte, et revenait quand nous étions sans défense, dans l'eau ; elle s'asseyait avec un air effronté près de nos habits comme pour les garder. C'était un peu gênant de la voir comme ça, avec sa longue robe, son tablier et son bonnet à fronces, pendant que nous étions nus à faire des galipettes ; mais bien vite, nous avons surmonté notre embarras initial, et nous avons tout bonnement ignoré sa présence.

Le réservoir, c'était notre domaine préféré. Beaucoup plus tard, après mon mariage, un jour, je suis allé à la ferme pour emprunter une charrue, et ne trouvant pas papa à la maison, je suis allé faire un petit tour jusqu'au réservoir. À mes yeux d'adulte, ça m'est apparu peu émouvant, sale, boueux, petit et décevant. Mais quand nous étions enfants, c'était tout un monde. Les adultes n'y venaient jamais. Cela appartenait exclusivement aux enfants. Les adultes, le travail, les jours d'abattage, les punitions, le chagrin, la peur – tout cela appartenait à l'autre monde, au-delà des saules, là où nous étions toujours des intrus dans le monde des grands. Mais celui-ci était magnifiquement à nous, éternel dans sa tranquillité, inviolable. Et, discrètement, Hester en a fait partie.

Un après-midi, insistant comme d'habitude pour affirmer son autorité, parce qu'il était l'aîné, Barend a essayé à nouveau de la chasser ; et quand elle a refusé, il l'a attrapée par surprise sur le mur d'en haut, et l'a poussée dans l'eau. Cela s'était passé si vite que personne n'avait pu intervenir ; il a eu très peur quand il a compris ce qu'il avait fait ; nous sommes restés pétrifiés, regardant, consternés et prudents. Elle a crié plusieurs fois, en avalant des gorgées d'eau, elle s'est débattue et a craché ; puis elle a commencé à avancer péniblement vers le bord. Cela ne devait pas être facile avec ses

vêtements alourdis et collants, et, autant que nous le sachions, elle n'avait jamais nagé ; mais d'un autre côté, elle n'était sûrement pas très loin du bord et ce n'était pas très profond. Trempée et couverte de boue et de vase, elle s'est enfin traînée de l'autre côté, à quatre pattes, en crachant et en secouant la tête comme un chien.

« Maman va nous tuer si elle apprend ça, ai-je dit terrorisé. On devrait faire sécher ses vêtements. »

Mais avant que nous l'ayons rejointe, elle avait déjà enlevé ses vêtements mouillés et pleins de boue et les étendait sur les buissons. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde – est-ce que ça ne l'était pas ? –, elle est venue nous rejoindre sur l'herbe, pour se sécher et profiter du soleil brûlant. Quand nous sommes rentrés, ses vêtements étaient sales et fripés, mais elle a dû raconter à maman une histoire convaincante – elle faisait de maman ce qu'elle voulait – parce que personne n'a jamais reparlé de cet après-midi, et ensuite, elle est venue régulièrement se baigner avec nous. Je crois même que nous n'y avons plus repensé. Mais même cela n'a pas duré. C'est arrivé après un des hivers les plus durs de mon enfance, qui nous avait empêchés d'aller au réservoir pendant plus longtemps que d'habitude. Le premier jour de chaleur, après la dernière gelée, nous y sommes retournés. Mais, en arrivant à la haie de cognassiers qui y conduisait, Barend s'est arrêté et s'est retourné. Hester nous suivait, mais à quelque distance.

« Écoute, Galant, a dit Barend, tu ne peux pas venir te baigner quand Hester est avec nous. » Sa façon de parler me rappelait tellement papa que j'ai sursauté.

« Et pourquoi pas ? a demandé Galant.

— Parce que c'est une fille, bien sûr.

— Et vous, alors ?

— C'est une des nôtres. Pas toi. »

J'ai regardé en arrière pour voir la robe bleue et blanche d'Hester parmi les arbres. Dans quelques minutes, elle se déshabillerait pour se baigner avec nous, comme toujours. Qu'avaient donc changé, sans qu'on s'y attende, les mois d'hiver, pour que cette seule pensée me coupe le souffle ? Pour la première fois, après nos interminables querelles du passé, je me suis senti plus du côté de Barend que de celui de Galant. Sauf que j'aurais préféré chasser également Barend. En même temps, je ne voulais pas faire d'affront à Galant : c'était toujours mon ami. Tout cela était très déroutant.

Pendant un moment, je n'ai pas su quoi faire. Puis, en baissant les yeux et en traçant des cercles sur le sol avec mon gros orteil, j'ai marmonné : « Galant, j'ai oublié de te le dire. Papa veut que tu ailles voir les chevaux, à cause de la jument noire. Elle boite. »

Il a sûrement compris que c'était un mensonge. Mais sa seule

réaction a été de plisser les yeux et de demander d'un ton agressif : « De toute façon, qui est-ce qui veut se baigner ? Les canards ont tout sali. »

Nous l'avons regardé qui s'éloignait en tapant dans les cailloux avec son pied nu.

« Pourquoi est-ce que tu lui as menti ? a demandé Barend.

— Je ne pouvais pas le chasser comme ça. »

Il a marmonné quelque chose, de mauvaise humeur. Mais avant que nous ayons eu le temps de nous disputer, Hester nous avait rejoints.

« Qu'est-ce qu'il a, Galant ? a-t-elle demandé.

— Il n'a pas envie de se baigner. » Barend a détourné le regard.

« Aujourd'hui, nous sommes tous les trois. » Il avait l'air pressé.

« Allons-y, on ne va pas passer la journée ici. »

Nous avons traversé les derniers arbres et les derniers buissons, inexplicablement gênés, comme si nous n'étions jamais venus ici ; comme si quelque chose à quoi nous n'étions pas préparés pouvait arriver ; comme si nous étions observés par des yeux d'adultes auxquels nous avons toujours échappé en venant ici. Je ne pouvais pas regarder Hester.

Arrivés au réservoir, nous avons inventé toutes sortes de prétextes pour retarder le moment du bain : nous avons jeté des pierres dans l'eau, nous avons chassé les canards, nous avons fait des empreintes de pas dans la boue, nous avons examiné les restes des nids de l'an dernier comme s'ils avaient quelque chose de particulier.

« Alors, a finalement demandé Barend, tu ne te baignes pas aujourd'hui, Hester ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? a-t-elle dit. Qu'est-ce que vous avez tous les deux, aujourd'hui ? »

Irrité d'être associé à Barend par sa remarque, j'ai essayé de me désolidariser en lui lançant un défi : « Le premier qui est dans l'eau. » Mais personne n'a bougé.

« Déshabille-toi ! lui a dit brusquement Barend.

— Pourquoi ?

— Tu ne vas pas te baigner avec tes vêtements, quand même ?

— Et toi ?

— Allez, tu n'as pas peur, n'est-ce pas ? »

Elle l'a regardé d'un air menaçant, puis elle a mis lentement les mains dans le dos pour dénouer sa ceinture. Nous la regardions avec de grands yeux, comme si nous ne l'avions jamais vue. J'avais la gorge si sèche que je ne pouvais plus avaler ma salive.

« Non, a-t-elle dit tout à coup, en baissant les bras. Je n'ai pas envie de me baigner aujourd'hui.

— Déshabille-toi ! » a-t-il crié, en prenant à nouveau le ton sur

lequel papa donnait des ordres.

Une petite crispation des lèvres en signe d'entêtement ; puis elle nous a tourné le dos. Barend a fait un mouvement rapide pour l'arrêter ; j'étais prêt à l'empoigner. Cependant, il y avait quelque chose de timide dans son geste. Puis, changeant de voix, il a commencé à la supplier sur un ton que je ne lui connaissais pas :

« Si tu te déshabilles, je te donnerai tous les morceaux de sucre que tu voudras. »

Elle s'est retournée, a levé un sourcil, puis, sans que je puisse dire si c'était pour s'amuser ou si c'était prémédité, elle a dit : « Et ton nouveau chariot ? »

— Tout ce que tu voudras. »

J'ai repris mon souffle, stupéfait par cette démonstration de générosité, si rare chez lui.

« Et la peau de serpent ? a-t-elle continué.

— Je te l'ai dit. Tout ce que tu veux.

— Tu me laisseras tirer avec ton fusil, quand on ira à la chasse ? »

Il a hésité, puis a fait un signe de tête.

Elle restait debout et réfléchissait. Les canards barbotaient et plongeaient. Je me laissai fasciner par la transparence d'une libellule. Dans la cour, là-bas, les poules caquetaient.

« S'il te plaît, a dit Barend.

— Oh ! Ça suffit ! » Je me suis précipité sur lui, incapable de supporter cela plus longtemps. « Hester, ne le laisse pas faire !

— Ferme-la ! a-t-il dit. Hester, je te promets...

— Non, a-t-elle dit calmement, je ne pense pas que je vais me baigner en fin de compte. »

Là-dessus, elle a tourné les talons et s'en est allée.

Je m'attendais à ce que Barend passe sa colère sur moi, mais il a marché sans but vers l'autre côté du réservoir, où il s'est accroupi, et il a commencé à malaxer énergiquement une poignée d'argile. J'avais les yeux brûlants.

Au bout d'un moment, il a lancé la terre dans l'eau et s'est essuyé rageusement les mains sur son pantalon. « Tu crois que je me soucie d'une fille aussi bête ? » a-t-il demandé.

Cette nuit-là, longtemps après avoir éteint la chandelle, je suis resté allongé sur le dos, fixant le plafond, comme si mes yeux pouvaient traverser l'obscurité. Quelque part en moi, j'avais envie de pleurer, et je ne savais pas pourquoi. En même temps, j'étais immensément soulagé qu'il n'ait pas réussi. Non, ce n'était pas cela non plus. Mes sentiments n'avaient pas grand-chose à voir avec lui. Ils ne concernaient qu'Hester, Hester exclusivement. Je ne voulais plus qu'elle vienne se baigner avec nous. Cet après-midi avait confirmé mon sentiment de possession pour elle. Non pas que cela m'ait donné

un droit sur elle ; mais je me sentais spontanément amené à me charger d'elle, exigeant de moi beaucoup plus que, à cet âge, je n'osais réellement imaginer.

« Je veillerai à ce qu'ils ne t'ennuient plus, si tu veux te baigner », lui ai-je dit le lendemain, ajoutant sans raison ni logique : « Promis ? »

Comment aurait-elle pu avoir la moindre idée de ce que je voulais dire ? Je ne sais même pas si j'en étais bien conscient moi-même. Elle m'a regardé rapidement et a dit en haussant légèrement les épaules : « D'accord. » Et, à partir de ce jour-là, à chaque fois qu'elle allait au réservoir pour se baigner, je m'installais au-dessus, caché dans les arbres les plus bas, pour la protéger du monde extérieur. Je restais là, tapi, essayant de l'imaginer comme je l'avais vue si souvent dans le passé, son corps basané, plongeant et se retournant dans l'eau, lisse comme une loutre, ses longs cheveux noirs tout mouillés, étincelant de gouttes d'eau quand elle sortait, sa mystérieuse et miraculeuse apparence de fille. Jamais, pas une seule fois, je n'ai triché en essayant de l'espionner pendant qu'elle se baignait, même quand elle m'appelait innocemment pour que je la rejoigne dans l'eau. Il fallait aussi la protéger contre moi-même, surtout contre moi-même. Car nous sommes des créatures de chair, enclines au mal.

Est-ce que cela l'intéressait d'une façon ou d'une autre ? Est-ce que ce que je pouvais dire ou faire la concernait ? Je lui ai fabriqué des petits meubles pour sa poupée de bois grossièrement taillée – un lit, une chaise et une table ; j'ai vidé pour elle des œufs d'oiseau et je lui ai fait de fragiles colliers ; je lui ai trouvé des osselets. Et elle acceptait tout avec gravité et grâce, mais elle restait distante, comme si tout cela n'avait, en fin de compte, pas d'importance.

Même si jeune, une décision s'était formée en moi : je l'épouserais. Là résidait la signification cachée du décret de Dieu, selon lequel elle était venue vivre avec nous. La plupart de mes autres fragiles certitudes avaient déjà été rongées. Avec Hester, il devenait supportable de continuer.

J'ai osé lui révéler des pensées dont je n'aurais pu parler à personne d'autre, même pas à maman : combien j'avais peur de cette ferme et comme elle me déplaisait ; combien j'aurais aimé n'y avoir jamais été. Je lui ai dit ma résolution de la quitter dès que je pourrais le faire en toute impunité, pour m'en aller aussi loin que possible, peut-être au Cap, ou même plus loin, Dieu sait où. Je pourrais peut-être devenir pasteur. Au pire, convoyeur de transports. N'importe quoi, pourvu que je n'aie pas besoin de rester emprisonné dans une existence dans laquelle les autres semblaient chez eux, mais qui me resterait toujours étrangère. Elle écoutait en silence, et approuvait de la tête quand une réaction était nécessaire. Je ne sais absolument pas

ce qu'elle en pensait. Mais elle semblait me faire confiance : elle ne semblait pas se méfier de moi, cela en soi était suffisamment encourageant.

Nous nous sommes écorché les poignets avec des épines, pour en faire sortir quelques gouttes de sang que nous avons mêlées pour sceller notre pacte. Avec des lèvres froides et sèches, elle m'a donné un baiser sur la bouche.

Elle restait lointaine ; elle n'a jamais cessé de l'être. Et chaque fois qu'elle se sauvait vers la tombe de Houd-den-Bek, je ne pouvais pas la retenir. Jusqu'à ce qu'elle découvre combien j'aimais toucher et caresser ses longs cheveux bruns, elle se résignait à mes caresses ; mais quand elle se rendit compte de ce penchant, elle les a coupés. Il y avait toujours quelque chose de dur et de farouche en elle. Pourtant, j'étais content. Tout cela était provisoire : un jour, nous serions ensemble pour de bon, et elle apprendrait à partager avec plus de générosité.

« Je vais demander à papa de me laisser la ferme de Houd-den-Bek quand nous serons mariés, lui ai-je dit. Comme ça, tu seras toujours là où tu veux être. »

Elle m'a regardé pendant longtemps avec des yeux étranges. « Je croyais que tu avais dit que tu ne serais pas fermier ?

— Je le serai pour toi : si tu le veux.

— Il y a encore beaucoup de temps, jusque-là. »

Mais il y avait moins de temps qu'on ne le pensait. Nous attendions qu'elle ait quinze ans. Ici, c'est assez âgé. La veille de son anniversaire – nous nous étions mis d'accord pour que je parle à papa ce jour-là –, j'étais trop énervé pour dormir. J'avais l'impression que mon cœur allait exploser dans ma poitrine.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? s'est plaint Barend après un moment. Tu n'arrêtes pas de t'agiter et de te retourner.

— Barend, je vais me marier. »

Il a eu l'air stupéfait : « T'es fou ? Avec qui ?

— Avec Hester, bien sûr. Elle va avoir quinze ans demain. Nous allons parler à papa.

— Tu lui as demandé, à elle ?

— Évidemment. Il y a des années. »

Il est resté silencieux si longtemps que j'ai cru qu'il s'était endormi.

« Barend ? ai-je demandé, incapable de me calmer. Tu ne dis rien ?

— Je ne m'attendais pas à ça de toi. »

Cela pouvait signifier n'importe quoi.

Le lendemain à midi, alors que nous étions tous à table pour le repas de pain, de viande et de lait, papa a levé les yeux après avoir récité le bénédicité, et il a dit : « J'ai l'impression que Hester est assez

âgée pour se marier.

— Quoi ? » a dit maman, en reposant le plat qu'elle venait juste de prendre.

Hester regardait la table et elle a rougi légèrement. Cela m'a surpris qu'elle ait pu parler à papa avant moi ; mais avec elle, on ne savait jamais.

« Barend m'a parlé de leurs projets, ce matin », a dit papa, en commençant à découper le morceau d'antilope.

Ce fut comme si on m'avait donné un coup de pied dans la tête. Pendant quelques instants, je n'ai plus rien vu ; les voix me semblaient lointaines. De l'autre côté de la table, en face de moi, je l'ai vue lever la tête pour regarder papa, Barend et moi ; elle n'avait jamais été aussi pâle.

Ma propre voix m'a semblé lointaine quand j'ai protesté : « Mais c'est impossible. C'est Hester et moi qui...

— Barend est l'aîné, a dit papa sèchement. C'est à lui de choisir. Pourtant, je dois dire que j'aurais préféré que mes fils épousent des filles grandes et fortes. J'aurais aimé voir les van der Merwe engendrer une race résistante. Mais si c'est ce que veut Barend...

— Est-ce que Hester n'a rien à dire ? a demandé maman, d'un ton tranchant que je ne lui connaissais pas.

— Je crois que Barend lui a déjà parlé, a répondu papa.

— C'est vrai, a dit Barend. N'est-ce pas, Hester ?

— Mais, mon Dieu..., me suis-je écrié.

— Dans cette maison, on ne prononce pas en vain le nom du Seigneur, a dit sévèrement papa. De toute façon, ça ne te regarde pas, Nicolaas, alors, tais-toi. Eh bien, qu'est-ce que tu dis, Hester ? »

Elle a relevé les yeux, vers personne en particulier, très pâle ; elle a bougé les lèvres comme pour dire quelque chose, mais elle a baissé la tête à nouveau. Sous sa peau basanée, elle était pâle comme un linge. Si seulement elle avait dit quelque chose, expliqué quelque chose. Penser qu'elle pouvait se retourner contre moi et me renier comme tous les autres. Dieu devait l'avoir voulu. Mais alors, il avait dû discerner en moi un mal inqualifiable pour me punir de façon si excessive.

Et pourtant, il devait y avoir eu un temps où le monde était intact. Les petits matins, le dos voûté contre le froid, accroupis près de la marmite noire, avec Mama Rose et Galant, mangeant avec nos mains, les yeux pleins de larmes à cause de la fumée. Les prières, le soir, tous les cinq autour de la longue table dans la lumière de la lampe à huile, les esclaves, un groupe sombre, sur le sol près de la porte de la cuisine, la voix de papa qui ronronnait, séparant chaque mot comme des bouchées de nourriture bien mâchées. Et le moment du coucher, enfouis sous les couvertures, le vent qui arrachait le chaume au-dessus

de nos têtes, maman qui entraînait avec une chandelle pour nous border et qui s'asseyait quelques instants pour nous prendre dans ses bras. Le lever du soleil dans le veld, Galant et moi suivant le troupeau avec la joyeuse assurance d'avoir devant nous toute une journée tranquille. Barend, Galant et moi, et Hester, au réservoir, dénichant les œufs bleu pâle des tisserins. Hester pressant son poignet contre le mien pour mêler nos petites gouttes de sang. Les rares mais précieuses occasions, dans le chariot, en route pour Le Cap, avec papa...

Papa. Toujours papa. Personne d'autre que lui. Les autres semblaient les petites branches et les rameaux qu'il faut écarter pour atteindre le tronc du grand arbre dans lequel vous vouliez grimper. Il m'avait toujours tenu à l'écart. Cette branche solide, je ne l'avais jamais atteinte. Et le jour des quinze ans de Hester, le plus grand mal n'était, je crois, ni en elle, ni en ce qu'avait fait Barend, mais en papa, qui s'était détourné de moi avec une remarque écrasante : *Ça ne te regarde pas, Nicolaas, alors, tais-toi. J'avais toujours essayé, Dieu le sait. Quand j'étais tout petit, j'avais fait tout ce que je pouvais pour aider maman, pourtant, elle m'avait poussé hors du nid comme un jeune oiseau. J'avais toujours donné à Barend tout ce qu'il demandait, et même plus, dans l'espoir qu'il m'aimerait et qu'il m'approuverait. Tout ce que j'avais fait à la ferme, je l'avais partagé avec Galant, parce que j'avais eu besoin de l'avoir près de moi. Et pour Hester, j'avais tout sacrifié afin d'être sûr qu'elle serait toujours avec moi. Mais derrière eux, il y avait toujours eu papa et sa silhouette solitaire et dominante.*

Personne n'était aussi fort que lui. Personne ne pouvait escalader l'échelle du grenier aussi facilement que lui, avec un grand sac de blé sur les épaules. Personne n'avait l'aisance avec laquelle il renversait et tenait un veau pour le castrer. Il avait l'habitude de dire : « Un fermier ne mérite pas le sel qu'il mange, s'il ne travaille pas mieux que tous ses esclaves. » Aucun homme de sa ferme, et personne dans le voisinage, ne pouvait rivaliser avec lui pour labourer, semer, creuser ou construire. Je voulais qu'il soit fier de moi. Ou, si cela était impossible, qu'au moins il me reconnaisse. Mais à ses yeux, je n'étais jamais assez bon. « Faut que tu deviennes un *homme*, mon garçon. Un vrai. Avec de la moelle dans les os. T'es qu'une petite merde.

— Mais qu'est-ce que tu attends de moi, papa ? Dis-le-moi. Qu'est-ce que c'est, un homme ?

— Un homme, ça a du poil sur la poitrine et ça pète comme un cheval. » Et il partait de son rire gras comme un mugissement de taureau.

Barend avait du poil qui lui poussait sur la poitrine. Pas une toison épaisse comme papa, mais quelque chose d'assez impressionnant. À ma grande honte, je restais glabre. Pour moi, c'était le signe que je ne serais jamais à la hauteur de l'attente de papa. Mais je jure que j'ai

essayé. Je le jure devant Dieu. J'ai travaillé sur l'aire de battage jusqu'à tituber et tomber. J'ai suivi les moissonneurs jusqu'à attraper une insolation, et on a dû me transporter à la maison avec la fièvre, et j'ai déliré pendant plusieurs jours. Quand nous sommes allés au Cap, j'ai voulu prendre mon tour pour conduire le chariot, j'aurais fait tout mon possible pour qu'il voie qui j'étais : mais tout ce qu'il a fait a été de sourire avec indulgence, comme s'il avait été amusé tout au plus. Il ne m'a pas accepté une seule fois. Et ce jour-là, quand il m'a dit : *Ça ne te regarde pas, Nicolaas, alors, tais-toi*, cela a été la confirmation définitive de ma nullité à ses yeux : un homme sans poil sur la poitrine.

Et pourtant, j'ai encore essayé ; une fois. L'espoir est une mauvaise herbe indestructible. (Plus tard, mon mariage lui-même, avec Cécilia, la fille de Jan du Plessis, n'était-il pas une nouvelle tentative pour prouver à papa que j'étais un homme ? Je n'en suis pas sûr. Je pense que c'était plus en rapport avec la nécessité de sauver la face ; en me prouvant à moi-même et non pas aux autres des possibilités de survie.) Ce qui s'est passé, c'est l'arrivée du lion, et peut-être parce que cela a suivi de si près l'anniversaire de Hester, j'y ai vu la dernière occasion de gagner sa faveur. Au moment de l'anniversaire, on avait déjà remarqué la présence de l'animal dans le coin : on avait entendu parler de dégâts sur une ferme ou une autre, de moutons emportés des kraals, la nuit, de traces trop grandes pour un léopard ou un autre prédateur habituel. Puis ce fut l'enfant d'une esclave sur une pâture de papa : traîné en dehors de la hutte où il dormait avec d'autres. Et cette nuit-là, nous avons entendu ses rugissements dans nos montagnes, un bruit qui faisait vibrer tout le corps, le crâne, les entrailles et la moelle des os. Bien que personne n'en ait jamais entendu auparavant, quand il s'est élevé, un instinct l'a reconnu et a réagi, comme si on avait attendu ça depuis la naissance. Un seul rugissement suivi de grognements sourds comme si la montagne elle-même haletait ; puis des soupirs presque trop sourds pour qu'on les entende. Et par ce bruit, on découvrirait combien ce pays restait indompté, combien il était indomptable. On n'avait pas vu de lion par ici pendant trente ou quarante ans : mais soudain, voyez, il était là.

Il n'a pas été nécessaire d'envoyer des messages ou d'en parler avec les voisins : le lendemain matin, tout le Bokkeveld s'est mis spontanément en chasse. Et comme nous avions reconnu le bruit avec certitude la nuit précédente, nous étions maintenant résolus à ne pas rentrer avant que l'intrus ait été tué. C'était un impératif, un rendez-vous avec la mort. Pas seulement le lion : mais la mort elle-même, qui rôde toujours parmi nous, bien que nous ne soyons pas capables d'en reconnaître le bruit sans hésitation.

C'était, je le savais, l'occasion de prouver à papa qu'on ne devait

pas me mépriser ou m'ignorer aussi légèrement.

Dans ce matin de chasse, toutes les chasses précédentes semblaient renaître. Nous avions toujours avancé en file indienne chaque fois que nous étions partis à la recherche d'un léopard, d'une hyène ou d'un lynx : papa en tête, puis Barend, moi, et Galant qui fermait la marche. Quand c'était dangereux, nous nous rapprochions les uns des autres, chacun sur les talons de celui qui le précédait – avec comme résultat que, quand papa s'arrêtait, les autres butaient dedans, l'un après l'autre. Un jour, nous traquions un léopard blessé qui nous avait déjà échappé plus d'une fois, papa nous avait prévenus de ne pas le suivre comme ça, mais nous avions trop peur pour l'écouter. Jusqu'à ce qu'il se mette en colère.

« Barend, a-t-il crié, si tu me bouscules encore, je te donne un coup de poing. »

Effrayé, Barend n'avait pu que murmurer : « Si tu me donnes un coup de poing, j'en donne un à Nicolaas. »

(Et si tu me donnes un coup de poing, j'en donne un à Galant.)

Pourtant, malgré l'atmosphère tendue, cette chasse nous avait rapprochés, avait créé une solidarité dans la présence invisible de ce léopard menaçant (nous l'avons découvert plus tard, mort, dans un buisson). J'ai ressenti la même intimité, ce matin, quand nous sommes partis chasser le lion, Galant et moi, avec une poignée d'aides sans armes. Pendant ces quelques heures, tout ce qui venait de se passer m'a semblé s'éloigner et devenir secondaire ; comme si l'anniversaire de Hester n'avait jamais eu lieu. J'étais tellement plongé dans mes pensées que le lion nous a chargés avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte. Instinctivement, j'ai épaulé ; mais le chien du fusil était baissé. Je m'étais déjà résigné à ce qui semblait inévitable, en courant à l'aveuglette, quand j'ai entendu le coup de feu derrière moi, et le lion m'est tombé dessus en me jetant à terre. Mais je n'arrivais pas à croire que j'étais encore vivant ; j'étais stupéfait par la simplicité de la mort, quand Galant m'a saisi par les bras pour me relever. J'étais couvert de poussière. J'avais les yeux brûlants. Mais le pire de tout, c'était l'horreur de savoir que je m'étais conduit en lâche devant tout le monde. C'était trop injuste : c'était la faute du fusil, pas la mienne. Quand j'ai vu papa et les autres s'approcher, je n'ai pas pu leur dire la vérité.

« Il a failli avoir Galant, ai-je dit, haletant, tandis que Barend s'avavançait. Je l'ai abattu juste à temps. » Mais, en fait, je parlais à papa debout derrière lui ; son chapeau à large bord était entre le soleil et moi.

Quelle différence est-ce que cela faisait pour Galant ? Pour lui, c'était la même chose, que ce soit moi ou lui qui l'ait tué. Pour lui, ce

n'était qu'une chasse, qu'un animal qu'on avait poursuivi et dont on s'était débarrassé. Pour moi, c'était une dernière tentative pour rattraper quelque chose de ce qui, j'aurais dû le savoir, était irrévocablement perdu.

« Eh bien ! Par exemple ! » a marmonné rapidement papa, en me jetant un coup d'œil avant de regarder les chasseurs. Il devait avoir lu la vérité dans mes yeux. Aucun doute. Et le mépris de son silence était pire que n'importe quelle accusation de flagrant mensonge.

Les autres, tout excités, se rassemblaient autour de nous, et criaient, hurlaient, se bousculaient et donnaient des coups au lion mort, avec leurs pieds ou leurs fusils. Mais enfin, quand tout le monde est parti, nous sommes restés tous les deux pour dépouiller la bête. Toujours nous deux. Galant et moi. Si seulement, il avait dit quelque chose. Mais, en restant silencieux, son indifférence rendait ma culpabilité si profonde qu'aucune parole ne me permettrait d'expier. Je haïssais ce lion mort en m'accroupissant près de lui : comment pouvait-il rester là, misérable, un gâchis, et nous laisser accomplir notre tâche avilissante ? Quelques minutes plus tôt, il était redoutable, terriblement vivant. Maintenant, il était couvert de poussière comme une vieille carcasse, la crinière emmêlée avec de la boue, des épines et des herbes sèches, les dents usées et cassées, la tête disproportionnée pour son corps décharné, les yeux bleus dans la nuit de la mort, les griffes émoussées. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui : ce n'était pas digne d'un lion d'être comme ça.

Un géant, un immense rugissement dans la nuit, une créature qui pouvait vous aspirer et vous rejeter avec son souffle puissant ; et il était devenu la misérable victime de tout ce qui n'allait pas entre nous. Sa mort était la mort de quelque chose que j'aurais aimé être, quelque chose qui avait désespérément besoin de rester inviolé, quelque chose que personne n'aurait dû être autorisé à abandonner. Comme des vaincus, nous sommes rentrés dans la poussière, en portant la peau, trophée de notre défaite ; moi devant, Galant loin derrière. Si je devais m'arrêter sans prévenir, personne ne se cognerait à moi. Et la seule chose dont j'étais conscient, c'était que je ne voulais pas être là ; que je n'étais pas fait pour être là : comme en ce jour lointain, avec Achilles, près de la pierre d'abattage.

Je n'ai rien à dire de toute cette époque. Ce qui est arrivé est arrivé plus tard. C'est leur affaire, pas la mienne. C'est leur pays, pas le mien. Mon pays, c'est là-bas, d'où le bateau m'a amené, là où pousse l'arbre 'mtili, et c'est très loin. Ils sont venus avec leurs longs fusils pour nous chasser comme des lièvres. Les vieux, ils les ont tués ou assommés dans le bush(13). Ils ne voulaient que les jeunes. Ils nous ont examinés avec soin – les yeux, les dents, les muscles, les jambes ; ils nous ont soupesé les couilles ; ils ont pénétré les filles pour voir si elles étaient profondes, ils leur ont meurtri les seins. Puis ils nous ont emmenés, un esclave enchaîné à l'autre, sur la longue route qui va du Zim-ba-ué à la mer, là où poussent les palmiers et où le soleil sort de la mer. Ceux qui étaient trop faibles ont été abandonnés derrière, pour mourir. Les autres, on nous a mis dans le bateau, par rangées, attachés à de longues chaînes. Impossible de se lever ou de se tourner sur le côté. Ceux qui mouraient, mouraient dans leurs chaînes. Les autres ont survécu. De la viande salée, du porc et de la bière aigre. Nous sommes arrivés au Cap, des squelettes sans dents, malades. De la nourriture et de l'arack pendant un mois dans des baraques pour nous remonter ; puis dans la carrière de pierre derrière la Bosse du Lion, pour nous rendre plus forts. À la fin, il y a eu la vente, et le battement du gong.

Je me suis sauvé de la première ferme. Ils m'ont ramené et fouetté. Je me suis encore sauvé. Ils m'ont ramené et fouetté. Et encore. Puis on m'a vendu dans une ferme plus éloignée. Je me suis sauvé, mais on m'a ramené et fouetté. Après, j'ai encore été vendu et je me suis encore sauvé, ils m'ont marqué au fer et enfermé dans le trou noir du château pendant longtemps. À la fin, on s'arrête d'essayer de s'enfuir. Vous savez que c'est inutile. Vous savez que vous ne retrouverez jamais le chemin pour retourner dans votre pays, la terre des baobabs et des 'mtili, avec les troncs nus et blancs, et les couronnes de feuilles sombres ; là où vous avez un nom à vous, Gwambe ; où vous avez votre place à côté de votre mère, et où votre père s'assoit avec les chefs des Bakonde. Ici, on vous donne un autre nom : Achilles. Ça veut dire esclave.

Le gros homme m'a amené dans son chariot, du Cap jusqu'ici, de l'autre côté des montagnes. Dès qu'on est arrivés à la ferme, il a fouetté tous les esclaves, moi aussi, pour qu'on fasse attention à lui. Je n'ai jamais plus essayé de m'enfuir. On vieillit vite. Mais on n'oublie jamais. Quand je dors, je vois encore la lune qui sort de la mer noire, bougeant sur le rivage. Il y a une blessure qui ne guérit jamais. Comme la cicatrice du fer brûlant, mais celle-là on ne peut pas la voir,

même si vous n'arrêtez pas de la sentir.

Qu'est-ce qu'ils en savaient ? C'étaient des enfants, Barend et Nicolaas, qui avaient l'habitude de me taquiner ou de me crier après, comme si j'avais été de leur âge. Galant à qui j'ai appris à conduire le chariot : je voyais bien qu'il était adroit de ses mains, mais je ne lui ai jamais appris à tuer. Et la petite Hester, qui venait souvent nous voir travailler sans bouger, et qui parfois volait un biscuit dans la cuisine et le cachait dans la poche de son tablier. Elle était différente. Mais elle aussi, ce n'était qu'une enfant, et on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle comprenne.

La sensation des choses. Le toucher. La veste de papa dont la fourrure glissait quand on la touchait. Le fourneau poli d'une pipe en terre et les bords ébréchés du tuyau qui s'était cassé en tombant. Le choc métallique et froid d'un canon de fusil. La grande main rugueuse qui prenait la mienne et les poils raides et soyeux du cheval contre mes jambes.

L'espace de la cuisine, de la salle et de la chambre m'emprisonnait. La surface dure et douce de la table de bois jaune à l'heure du repas, cédant facilement sous l'ongle, unie sous la paume de la main. La douceur de la bougie, s'amincissant régulièrement jusqu'à la mèche rêche. Le cuivre, le fer, le bois. (Les odeurs aussi : la cannelle, le girofle, l'oignon, la fumée du feu de bois.) Un matelas rempli de menue paille qui pique agréablement la peau nue et qui cède lentement à l'insistance du corps.

Par-dessus tout, les choses du dehors. La barrière de bois de la cour, usée et polie par les mains. Les aspérités de la surface des rochers, qui râpe la peau, les rebords et les crevasses, le poids d'une pierre dans le creux de la main. L'herbe sèche d'un nid de tisserin et la coquille parfaite et fragile d'un petit œuf ; l'écorce dure d'une branche de saule griffant la peau sensible à l'intérieur des cuisses. La boue giclant entre les doigts ou les orteils. La sensation de l'eau : les gouttelettes glissant de la main jusqu'au coude ; l'éclaboussement glacé d'un visage qui se plonge dans un torrent de montagne ; l'eau qui lave et enserre lascivement le corps qui nage. (Tandis que je nageais ou que je restais allongée, il surveillait, invisible, me protégeant des autres, comme il l'avait promis, ou espionnant lui-même secrètement ? Espérant plutôt qu'il le fasse, en son absence, je lui offrais la plus grande partie de moi-même – voici mon corps : regarde ; vois ce que je peux faire, qui je suis – plus que quand il était tout près, servile et empressé.)

Mais ce n'est pas assez. Pas seulement sentir, Mais connaître la sensation d'être en train de sentir. Ne pas sentir la surface du rocher sur la peau, mais savoir comment, de l'intérieur, il vous sent. Son poids dans la terre, son immobilité, son silence. Et comment il ressent la pluie. Les premières gouttes, leur odeur, et comment elles ramènent à la vie, les odeurs de l'herbe, de la bruyère, du lichen, de la terre. Vous trempant jusqu'aux os ; la sensation des vêtements collés dans un désir froid, qui sucent votre chair comme il suçait l'autre jour, après la morsure du serpent ; l'odeur et la sensation de votre propre corps, des membres, une extase douloureuse dans les entrailles. Je me

serais assise sous la pluie s'ils m'avaient laissée, tête baissée, bras et jambes repliés, comme une pierre, pour la sentir se déverser sur moi, me pénétrer entièrement. Le tonnerre. Pas quand il vient des nuages au-dessus, mais renvoyé par la terre. L'envie alors d'être nue, la nudité du désir. Les cieux embrasés, le bruit d'une montagne qui s'écroule, et qui m'écrase ; me dissoudre dans une existence purement liquide, courante et belle qui me donne ma forme. Une fois, quand je suis retournée à Houd-den-Bek, il y a eu un orage formidable, le premier dans lequel j'étais prise ; et quand ils m'ont retrouvée – Pourquoi cette frénésie ? Pourquoi ce désespoir ? –, ça n'a pas eu d'importance que je n'aie pas atteint la maison. J'avais été purifiée et c'était assez.

Si je retournais toujours là-bas, c'était à sa recherche. Ils ne m'avaient pas emmenée à l'enterrement : peut-être qu'il n'y en a pas eu – même si, par la suite, il y eut la tombe. Une fois, j'ai même essayé de creuser pour être sûre, mais je me suis cassé les ongles dans la terre durcie et j'ai abandonné. De toute façon, cela n'aurait servi à rien. Ce dont j'avais besoin, c'était de toucher sa veste, ses bottes couvertes de boue séchée, son odeur de père : j'avais besoin de son souvenir de moi, qu'ils m'avaient ôté. Cet homme était arrivé et l'avait fouetté comme un esclave enfui, me secouant tandis que je m'accrochais au bras qui frappait, en hurlant de terreur et de rage ; puis il m'a emmenée sur son cheval. Et ensuite, quand je suis revenue, papa n'était plus. Le souvenir n'était plus. Il y avait tant de choses me concernant dont je ne savais rien : le début, les premières années, mère. Mais il était là, il en avait été témoin, il était devenu le gardien de cette totalité de mon être, et quand il est mort, sa perte était irréparable. Tout ce qu'il savait de moi avait été enterré avec lui. En poussant mon père vers la mort, cet homme avait détruit une part de moi-même : il y avait eu mère, puis tante Nan, puis papa : en le perdant, j'avais perdu toute prise sur eux.

S'attacher à quelqu'un d'autre signifie prendre le risque de laisser périr cette part de soi-même confiée à l'autre. Jamais plus. Personne ne me posséderait à nouveau. Céder aurait signifié abandonner ma seule chance de vivre parmi eux. Je devais vivre avec eux ; je savais que je serais obligée d'en épouser un. Mais je ne leur appartenais jamais. Cela, je me le devais à moi-même et à ce qui continuait à vivre en moi de mon père : n'appartenir qu'à moi-même, seule et intacte. Le souvenir ; la pluie. Être lavée de tout, l'oubli : et être ainsi réunie à la mémoire perdue.

Nicolaas s'est rapproché de moi. Sa gentillesse et sa patience étaient dangereuses, et sa générosité et ses petits cadeaux m'attiraient. Il aurait été si facile de succomber. Mais il ne pouvait comprendre ma panique intérieure : *Pour l'amour du ciel, ne m'offre rien. Ne me retiens pas. Ne m'étouffe pas.* Il était si obtus dans sa soumission, son

insistance. Je ne voulais pas être perverse – le séduisant pour le rejeter plus tard –, mais je n'avais pas la force de le repousser entièrement. J'avais aussi besoin de cette douceur. Si seulement il me l'avait offerte sans me demander ma vie en retour. Dans un sens, je préférais presque la brutalité de Barend, sa méchanceté évidente : il me tordait le bras dans le dos pour voir si j'allais grimacer sous la douleur ; il déchirait ma robe pour m'obliger à pleurer (tout cela en vain). La petite torture qu'il préférait, c'était de me tirer les cheveux. C'était une des douleurs que je trouvais difficiles à supporter : c'était plus que de la douleur : cela portait atteinte à la seule cause d'orgueil que je me permettais. Et la seule façon de l'empêcher fut de les couper. La nuit, en caressant mes cheveux taillés, j'ai pleuré ; mais je savais que cela signifiait sa défaite et confirmait ma propre intégrité. En comparaison, Nicolaas était trop mou, un chien obéissant sur mes talons, remuant la queue, ne cherchant qu'à plaire. Et pourtant, je devais l'épouser, car je ne voyais pas d'autre issue. Dans un endroit comme celui-ci, quel espoir pour une fille comme moi ? *D'accord, le jour de mes quinze ans.* Cela me semblait loin.

Je ne pus en croire mes oreilles quand Barend a parlé. Cela aurait été si facile de le contredire, de lui faire honte. J'attendais que Nicolaas intervienne. Le premier choc passa : j'étais étonnamment détachée et je regardais la scène sans arriver à croire à sa réalité. Qui sait, il y avait peut-être un sentiment d'orgueil déplacé, de voir qu'on allait se disputer pour moi. Mais il n'y eut aucune dispute. Nicolaas se leva à moitié, puis retomba piètement, écrasé par un seul ordre de l'homme et l'audace de Barend.

Ce fut la pire injure qu'il m'ait infligée : ne même pas avoir le courage d'essayer. Me laisser partir comme ça, en s'apitoyant sur lui-même. Et dans l'arrogance de Barend, l'audace avec laquelle il prenait possession de ma vie – même si elle ne devait jamais véritablement être à lui, mais comment aurait-il pu savoir ? –, il y avait une sensation si violente que cela me brûlait le ventre, rallumant un désir que j'avais déjà ressenti en regardant des animaux s'accoupler, en observant cette chose en érection, rigide et rouge qui plongeait dans les profondeurs d'une vache, d'une jument ou d'une truie placide, s'agitant avec frénésie, une arrogance dominatrice, une vie qui s'affirmait. Je l'ai regardé, j'ai regardé son père, sa mère abattue, Nicolaas recroquevillé sous l'humiliation, et d'orgueil et de colère j'ai senti mon ventre qui me brûlait, j'ai senti l'humidité qui se formait en moi, à tel point que j'ai dû pencher la tête pour cacher la fièvre de mes joues, pour déglutir malgré ma gorge serrée. Le combat qui m'attendait, je le savais, serait le moyen le plus sûr pour moi de survivre.

J'avais déjà ressenti cela une fois, oserais-je l'admettre ? De façon

aussi soudaine et aussi impossible à justifier ou à expliquer. Une des nombreuses fois où j'étais allée à Houd-den-Bek, j'avais rencontré Galant dans le veld qui gardait les moutons (je savais qu'il n'y avait pas de danger : il était le seul qui ne m'arrêterait pas et qui ne me dénoncerait pas ensuite) : nous avons parlé un peu, partagé une croûte de pain, puis je suis repartie. En me dépêchant pour arriver avant la nuit, goûtant à l'avance une des rares soirées où je serais seule (le petit feu, les chacals et les hyènes qui hurlaient, la montagne silencieuse qui descendait devant les étoiles ; la butte où, d'après eux, papa était enterré), je n'ai pas remarqué le cobra, et alors que je lui marchais presque dessus, il m'enfonça ses crocs dans la jambe. Je lui ai donné un coup de pied et j'ai appelé au secours. Quand Galant est arrivé, j'avais déjà écrasé la tête triangulaire du serpent, mais le corps magnifique et enflé se tordait encore dans la poussière. *Oh ! mon Dieu, je vais mourir.* Il m'obligea à m'allonger. Il dut déchirer ma culotte de dentelle pour dégager la double incision sur ma jambe. Le sang clair. Puis il commença à sucer – il suçait et crachait, il suçait avec voracité et crachait, suçait comme un fou. Il avait l'air d'un jeune animal en train de se rassasier (la sensation d'un pis de vache : une mamelle aux grosses veines) : et tout en sachant avec certitude que j'allais mourir, oh ! sans aucun doute, j'ai ressenti ce feu du ventre, je me dissolvais comme sous la pluie, une pluie chaude qui ne me tombait pas dessus mais qui jaillissait en moi ; comme si sa bouche avait été sur mes seins qui venaient de commencer à se former, à peine un renflement, sur les tétins douloureux, à la fois tendres et durs sous l'étrange contact.

Il posa une pierre noirâtre sur la petite blessure irritée, il y appliqua des herbes qu'il avait dans son sac, préparées je pense par Mama Rose ; je remarquai à peine. Il ne restait plus que ce vide désarmant et soudain, depuis qu'il avait arrêté de sucer. Je n'avais jamais été intimidée devant lui, mais maintenant je devais éviter son regard direct et satisfait. Pensait-il lui aussi à ce lointain après-midi, quand, descendant de la montagne dans l'orage – comme j'avais désiré y rester et ne plus jamais revenir, mais il m'avait traînée, prise dans ses bras et transportée jusqu'à la ferme –, Mama Rose nous avait déshabillés et enveloppés dans un kaross pour nous sécher et nous réchauffer ? Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés dans la chaleur du kaross, dans l'obscurité, avec seulement le feu de bouses dont la fumée âcre faisait pleurer les yeux et couler le nez. Peut-être ne sommes-nous pas restés très longtemps, mais ce fut comme beaucoup de nuits qui se mêlaient en une seule, et nous nous mêlions l'un à l'autre, sous le kaross rugueux. À cause de l'obscurité et de la sécurité, je me suis aventurée à le caresser : ce n'était pas lui, ce n'était pas moi, seulement deux corps se caressant anonymement, sans

menace ni responsabilité. Nous deux, orphelins – les seuls à la ferme à n'appartenir à personne ; les seuls peut-être qui aimaient vraiment. Une caresse hésitante, le poids d'un corps qui se déplace, une tête qui se cale dans le creux d'une épaule, une main qui s'égare. Il ne réagissait pas. Je savais qu'il n'oserait pas, aussi j'ai fait semblant de dormir, et, dans mon sommeil, je crois qu'il a osé.

Une innocence maintenant perdue. Mais le contact demeure, Ô mon Dieu ! Est-il absolument inévitable d'aller de l'avant sans, toujours, perdre quelque chose en chemin, sans abandonner des responsabilités, sans renoncer à l'espoir ? Et seul le souvenir du contact demeure : même si cela est précaire et peut m'être enlevé. La pluie qui s'abat, rongéant le grès et le rocher, lavant tout sans pitié. Une anatomie dénudée. Les racines enserrant la terre rongée. La dureté de la pierre écorchant la paume fragile. L'âpreté du roseau, la lame fine et dure de la feuille. Un pétale qui effleure la joue. Une main, le réseau embrouillé des veines, les articulations, l'extrémité sensible des doigts qui fouillent, qui explorent, qui s'aventurent, qui se blessent.

La forme et les plis profonds d'une veste pendue à un crochet. La boue qui giclait entre les doigts de pied. La salive coulant de la bouche. Une autre humidité secrète.

Un jeune animal tirant sur une mamelle. La fumée âcre.

L'odeur piquante et douce du buchu : l'odeur de la solitude.

Les chacals vont encore hurler cette nuit.

Il y a toujours eu une distance entre eux et moi. J'avais plusieurs années de plus, bien sûr, mais ce n'était pas la raison. Quand j'étais petit, j'avais toute la ferme pour me promener et pour explorer. Et chaque fois que papa allait quelque part, il m'emmenait sur ses larges épaules. Il n'y avait personne d'autre pour réclamer son attention. La nuit, je dormais entre eux, dans le grand lit. Il n'y avait rien de plus confortable et de plus rassurant que ce matelas profond rempli de duvet et leurs corps de chaque côté de moi, comme deux grosses miches douces me protégeant. Mais cela a changé quand Nicolaas est né. J'étais fou de joie quand papa m'a dit que j'avais un frère ; mais cette fragile et hideuse créature que maman tenait dans ses bras a été pour moi une déception, sinon une véritable trahison. Pourtant, j'ai essayé que nous soyons amis, en lui apportant dans son berceau tout ce qui devait l'intéresser ou l'amuser : des lézards, des grenouilles, des sauterelles, une tortue. Mais cela le faisait hurler, et maman se précipitait pour me tirer les oreilles et me flanquer à la porte. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, sinon être irrité par ce petit misérable ? Quelquefois, quand il n'y avait personne, j'essayais de calmer ses cris avec un oreiller, mais quelqu'un venait toujours à son secours. Pendant presque toute la journée, il était allongé sur un kaross avec Galant, à côté de la maison, et j'ai souvent vu Mama Rose qui les faisait téter, un sein pour chacun. Tous les deux toujours ensemble, et moi tout seul. Une rancune tenace s'est profondément ancrée en moi.

Quand ils ont grandi, ils ne m'ont jamais laissé en paix, traînant derrière moi dès que j'allais quelque part, geignant pour qu'on s'occupe d'eux, troublant la solitude qui était mon seul refuge, toujours sur mon dos, avec leurs questions incessantes et absurdes. J'ai essayé de m'en débarrasser en les conduisant dans des sentiers pleins d'épines et sur des chemins de montagne où ils pouvaient tomber et se blesser (une fois, un bras fut cassé) ; je pouvais les pousser dans le réservoir, les mettre au défi de grimper dans des arbres que je savais dangereux pour eux. Cela ne les intimidait pas. Parfois, je dois l'avouer, ce n'était pas désagréable – nager, monter les bouvillons, poursuivre les babouins, chasser les lièvres, les porcs-épics, les daims ; et ce serait utile quand ils donneraient un coup de main à la ferme. Mais quand je voulais être seul, c'était impossible. J'ai eu plus d'une fois envie de les étrangler.

Parce que j'étais le plus âgé, on me tenait pour responsable pour tout ce qui n'allait pas, et papa se précipitait avec le sjambok ou une

ceinture. Par ailleurs, toujours parce que j'étais le plus âgé, il fallait que je me joigne aux hommes pour les travaux pénibles, tandis que tous les deux jouaient autour ou faisaient des petites tâches faciles. C'était insupportable de les entendre s'éclabousser et pousser des cris au loin, tandis que je m'échinai avec les ouvriers de la ferme à semer, labourer, sarcler ou construire quelque chose. Impossible d'échapper aux remontrances brutales de papa : « Allez, Barend. Un jour, tu me remplaceras, et tu as encore beaucoup de choses à apprendre. »

Je n'avais jamais le temps d'être libre comme eux. Le travail n'en finissait pas. Si je devais être le maître un jour, il fallait que je montre ma valeur. Et je le faisais : je n'aurais jamais permis à un homme libre ou à un esclave de me surpasser avec une bêche, une charrue, une faucille ou une hache. Et la satisfaction évidente de papa m'était comme un baume. Surtout quand je lui plaisais à la chasse ; c'était la seule chose que je pouvais faire presque sans effort ; tenir un fusil m'était naturel. Mais même cela ne pouvait étouffer complètement le désir que j'avais parfois de m'enfuir pour m'amuser ou flâner. Juste une fois. Mais cela m'était refusé. « Allez, Barend. Tu es l'aîné. Tu dois donner l'exemple à la ferme. »

Je restais méfiant envers Nicolaas. Il pouvait être maussade, cachottier, désagréable, désirant souvent s'insinuer dans mes bonnes grâces et toujours prêt, dès qu'il avait le dos tourné, à changer d'avis ou à cafarder auprès de papa ou de maman. Avec Galant, au moins, on savait à quoi s'en tenir. Il n'aurait jamais mouchardé. Mais c'était toujours un sale petit effronté. Même à cette époque, je sentais bien que papa le traitait avec trop de douceur : les bêtises de Galant semblaient plus l'amuser que le contrarier. De l'aveu général, il était impressionné par la vivacité de Galant, son habileté dans presque tout ce qu'il s'appliquait à faire : mais en même temps, il perdait tout sens de la discipline. Il faudrait toujours tenir la bride à un esclave, et dès le début, sinon on a des ennuis. Je désapprouvais surtout sa grossièreté avec Nicolaas. C'était vraiment aller trop loin. Des copains de jeu, d'accord ; mais on doit garder ses distances, et ce n'était pas le cas. J'essayais d'y mettre bon ordre, je sentais bien que cela ne pourrait que profiter à Galant, mais j'essuyais toujours des échecs, et papa ne m'écoutait pas. Aussi, j'ai dû me résigner ; il ne faisait pas bon provoquer papa trop souvent.

Pourquoi s'appesantir sur cette époque ? À quoi sert de creuser dans une fourmilière vide ? Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, j'ai l'impression d'être totalement absent de notre enfance. Ils y étaient : moi pas. Ces dernières années, lors des visites dominicales, Nicolaas disait souvent : *Tu te souviens de ceci ? Tu te souviens de cela ?* Mais cela ne concernait qu'eux. De toute façon, pourquoi étaler de tels souvenirs ? Peut-être y trouvaient-ils du plaisir. Mais moi, on ne m'a

jamais laissé être un enfant ; il n'y avait jamais le temps. Et maintenant, il est trop tard pour les regrets. La vie a toujours écarté quelque chose de moi, mais pourquoi regimber ? Tout ça, c'est loin. On apprend à se fermer le cœur et à continuer.

Seule Hester était différente, d'un certain point de vue. Elle ne m'ennuyait pas de la même façon que Nicolaas ou Galant. Pourtant, depuis le début, je l'ai trouvée difficile à comprendre. Elle était comme un petit animal, une adorable petite créature à fourrure qu'on aurait voulu prendre dans ses bras et protéger, mais qui grognait et mordait si l'on s'approchait trop. Le premier printemps qu'elle a passé avec nous, je lui ai rapporté du veld un petit agneau perdu. « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? » m'a-t-elle demandé avec dédain. Sa réaction m'a troublé. Elle a fait semblant d'ignorer l'agneau ; mais j'ai vite découvert que, lorsqu'elle se croyait seule, elle était ravie de jouer avec lui ou de le prendre dans ses bras. Une fois, je suis resté près du four à pain et je l'ai observée un bon moment. Il n'y avait personne d'autre dans la cour, et elle n'avait donc aucune raison d'avoir honte ou d'être intimidée. Mais quand je suis sorti de ma cachette, et que je l'ai appelée, elle s'est relevée mécontente et a repoussé l'agneau.

« Pourquoi est-ce que tu m'espionnes ? m'a-t-elle dit d'une voix sifflante.

— Je t'ai vue jouer avec l'agneau, ai-je dit aussi doucement que possible. Alors, il te plaît, en fin de compte ? »

Elle a tapé du pied. « Non, ce n'est pas vrai. Je ne peux pas le sentir.

— Mais je t'ai vue le prendre dans tes bras. Tu l'as même embrassé.

— C'est un mensonge ! » a-t-elle hurlé en se précipitant sur moi avec ses petits poings dressés.

« Pourquoi ? Il n'y a pas de honte à ça. Tout le monde aime les petits agneaux.

— Je n'en veux pas de ta saleté ! » a-t-elle crié.

J'ai décidé de la mettre à l'épreuve.

« Très bien, ai-je dit. Alors je suppose que ça ne te fera rien si on le tue ? » Je n'avais pas l'intention de le faire. Je voulais seulement qu'elle admette que l'agneau que je lui avais donné lui plaisait. Mais je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi têtu.

« Tue-le si tu veux », a-t-elle dit. Elle avait le visage blanc comme une morte, mais c'est ce qu'elle a dit.

« Est-ce que tu ne comprends pas ? » Je la suppliais presque.

« Il n'y a rien à comprendre. Tue-le si tu veux. Ça m'est égal. »

J'ai sorti mon couteau, en espérant que cela allait l'intimider. Mais elle tenait bon, le corps tout raide.

« Tu ne vas pas le faire, m'a-t-elle dit d'un air de défi.

— Il te plaît cet agneau, n'est-ce pas ?

— Non. Tu essaies seulement de me faire peur. »

Honnêtement, je m'attendais à ce qu'elle change d'avis au dernier moment. J'étais déjà agenouillé près de l'agneau que je tenais au sol, son fin cou blanc tendu en arrière, le couteau à la main.

« Alors, ai-je dit, avoue que tu regrettes. Dis-moi que tu veux que je le laisser aller. »

Elle tremblait, mais elle a refusé obstinément de dire un seul mot. J'étais au bord des larmes. Mais je ne pouvais rien faire d'autre si je ne voulais pas perdre la face ; elle garderait toujours de moi l'image d'un lâche. Je n'avais plus qu'à tuer l'agneau.

Maman était furieuse quand elle a su. Mais je lui ai dit que c'était Hester qui m'avait demandé de le tuer.

« Hester, est-ce vrai ?

— S'il le dit.

— Je veux te l'entendre dire.

— Pourquoi est-ce que je devrais me faire du souci pour un agneau ? » a-t-elle crié, puis soudain elle a tourné les talons et s'est enfuie. Je l'ai découverte plus tard, dans la haie de cognassiers, en train de pleurer ; mais elle ne m'a pas vu, et j'ai fait un détour pour l'éviter. Il y avait quelque chose en elle que je n'arriverais jamais à saisir, quelque chose qui m'effrayait et me défiait à la fois.

À partir de ce moment, je suis souvent allé la retrouver quand elle était seule quelque part, pour essayer de lui parler, mais sa seule réaction c'était de me faire des grimaces, de me tirer la langue ou même de me cracher dessus. Et si je lui tordais le bras dans le dos ou si je lui tirais les cheveux, elle restait raide et immobile et me regardait avec ses grands yeux noirs, comme pour me braver, pour voir jusqu'où j'étais prêt à aller, exactement comme l'après-midi avec l'agneau. Je lui demandais : « Dis : *s'il te plaît !* » ou : « Dis : Baas ! » Mais pas une seule fois je n'ai pu la soumettre. Des larmes lui jaillissaient des yeux, tout son petit visage était tordu de douleur, mais ses lèvres restaient fermement closes. Elle pouvait laisser échapper un gémissement, mais elle ne pleurait ni ne demandait jamais grâce. Et à la fin, invariablement, c'est moi qui devais abandonner et m'en aller. Et sincèrement, je n'ai jamais voulu lui faire de mal. C'était un beau petit animal vicieux et sauvage dont je voulais être le maître. Mais ses dents étaient aussi pointues que des épines.

Est-ce qu'elle ne comprenait pas ? Je n'ai jamais eu l'intention de la brutaliser. Je l'aimais. C'est la seule personne que j'aie jamais aimée ou désirée. Quand je voulais quelque chose qui appartenait à Nicolaas ou à Galant, je n'avais qu'à le demander ou le prendre, de gré ou de force, pour leur montrer qui était le Baas. Mais avec elle, c'était tout différent. Ce que je voulais, ce n'était pas quelque chose qui lui appartenait : c'était elle. Et quand Nicolaas m'a dit, cette nuit-là, qu'il

allait l'épouser, j'ai eu l'impression que c'est la vie elle-même qu'on m'ôtait. Il n'y avait plus qu'une solution de désespoir. Je ne pouvais pas lui parler : elle aurait ri de moi et m'aurait ridiculisé. La seule possibilité, c'était de dire à papa que tout était d'accord. Je ne savais que trop bien que je jouais le tout pour le tout. Un seul mot de Hester pouvait tout détruire et me couvrir de honte. Alors, je jure que je me serais pendu.

Elle a levé les yeux quand j'ai parlé. Je n'oublierai jamais l'expression de son regard de l'autre côté de la table. Elle n'a pas dit un mot. Nicolaas n'oserait pas ; je savais que je n'avais rien à craindre de lui. (Il n'était même pas vraiment bouleversé. Son seul problème, c'était de trouver une femme. N'importe laquelle ferait l'affaire. Quelle autre explication peut-on trouver à son mariage, moins d'un an plus tard, avec Cécilia du Plessis de Buffelsfontein, une fille si ingrate que personne ne l'aurait regardée deux fois, et cela quelles qu'aient pu être ses autres qualités ?) Mais je m'attendais à ce qu'elle proteste. Et quand rien ne s'est passé, j'ai ressenti le plus grand choc et la plus grande joie de ma vie.

Après, je lui ai demandé : « Hester, tu veux vraiment te marier avec moi ?

— Je n'ai rien dit.

— Mais tu n'as pas protesté non plus.

— Tu as déjà tout arrangé comme tu le voulais...

— C'est parce que... » Comment est-ce que je pourrais lui dire ces mots : *Parce que je t'aime* ? C'était cela, plus que n'importe quoi d'autre, que je brûlais de lui dire. Mais alors, est-ce que nous n'allions pas recommencer comme avec l'agneau ?

« Hester, je te veux, ai-je réussi difficilement à murmurer.

— Tu as toujours tout ce que tu veux.

— Mais avec toi... » Je l'ai prise par les bras. Elle n'a pas résisté.

Ce n'était pas nécessaire. Elle devait déjà savoir – l'arrogance de ses yeux sombres et calmes – que, pendant le reste de ma vie, je paierais le prix de cette seule décision, outrageante et irrémédiable.

Deuxième Partie

Il pleuvait le jour où nous nous sommes mariés. Père – mère était morte depuis longtemps ; peu de femmes arrivent à survivre par ici – et les autres hommes étaient fous de joie. Après tant de mois de sécheresse, ils y voyaient la main de Dieu, et pour Piet van der Merwe, c'était un signe de fertilité. Mais j'étais inquiète. Ce n'était pas la bonne saison pour la pluie, sécheresse ou pas ; et quand quelque chose ne se passe pas au lieu et à l'heure prévus, cela appelle généralement le malheur. Ce n'était pas une pluie normale non plus. Pas de celle qui soulage, qui détrempe le sol et fait tout pousser, mais un déluge qui emportait la terre, qui faisait tomber les rochers de la montagne, qui creusait des crevasses dans le sol et qui noyait le bétail et les moutons. Il a presque été impossible de gravir le Witzenberg après la cérémonie au Drostdy. De là, on avait l'impression que tout le flanc de la montagne était balayé dans la vallée, il ne restait rien de solide, rien qu'un flot immense. Un des bœufs a glissé et a dégringolé la dernière partie de la route en se cassant une patte. On a dû l'abattre. On l'a ramené dans le chariot et il a taché ma robe de sang, ce qui n'était pas non plus un bon présage. Mais les hommes étaient joyeux. Ils ont fait rôti le bœuf à la broche dans le hangar, et ont presque mis le feu au bâtiment.

« Pourquoi pas ? hurlait mon beau-père. À quoi ça sert un mariage si on ne met pas le feu au monde ? Vous auriez dû voir la ferme le jour où je me suis marié ! »

Il me donnait toujours une sensation désagréable. Ce rire tonitruant qui résonnait dans toute la maison. Ces grandes mains au dos couvert de poils. Ces marques de sueur sur sa chemise. Son odeur. Sa façon de regarder les gens : comme si on était une génisse à vendre aux enchères. Et ce qu'il a dit pendant le repas de noces, en faisant de grands gestes avec un morceau de viande dans une main et son eau-de-vie dans l'autre :

« Cécilia est une belle-fille comme je les aime. J'ai toujours dit à mes fils de faire attention en choisissant leur femme. Des grandes et fortes. Elles font de beaux enfants. Et nous, les van der Merwe, il faut qu'on dompte ce pays pour nos descendants. Ce n'est pas que j'aie quelque chose contre Hester » – elle se tenait à l'écart, dans l'ombre, mince et sombre, brûlant de colère comme un feu qui couve sans fumée –, « mais Cécilia est le genre de femme que j'aurais choisie moi-même pour mon fils. Mangez et buvez, mes amis. La bénédiction de Dieu est sur nous. » Je n'ai pas revu Hester, ce jour-là. Elle avait l'habitude de disparaître sans qu'on la remarque. Je sais qu'elle m'en

voulait de m'installer à Houd-den-Bek qu'elle considérait comme étant à elle depuis l'époque où son père était le contremaître de Oom Piet. Mais en quoi est-ce que cela me regardait ? Ils en avaient décidé ainsi, et c'étaient les van der Merwe qui nous avaient préparé la maison ; père nous avait donné les meubles et nous avait prêté son chariot pour transporter nos affaires. Et la dot, les cent moutons, les cinq vaches laitières, les deux chevaux, l'esclave Lydia et les vingt sacs de blé prêt à être moulu. C'est pour cela, je pense, que je valais quelque chose à ses yeux. (Et on n'avait ajouté Lydia que parce que père ne savait pas quoi en faire dans sa ferme, un être inutile, faible d'esprit, toujours dans la cour en train de chercher des plumes et des restes. Pour quoi faire ?)

Je n'avais rien contre père, mais ce fut un soulagement de quitter Buffelshoek pour Houd-den-Bek. Il m'avait tolérée – c'était un homme pieux et il n'avait pas le choix –, mais il ne m'avait jamais pardonné de ne pas être le fils qui avait été le but de son mariage. Mère avait donné naissance à deux garçons avant moi, mais tous deux mort-nés ; et elle était clouée au lit depuis ma naissance. Je ne lui servais pas à grand-chose à la ferme. J'ai essayé de lui prouver, ainsi qu'à moi-même, que je pouvais remplacer un fils, mais il n'y a jamais prêté attention. Je faisais une grande partie du travail à l'extérieur, je m'occupais des volailles et du potager, j'emmenais même paître les moutons quand personne d'autre n'était disponible ; j'allais à Tulbagh avec le chariot quand il ne pouvait le faire et j'allais à la chasse quand on avait besoin de gibier ; souvent, je sortais à cheval pour inspecter les pâtures, en particulier Elandskloof qui aurait été ma ferme si j'avais été un garçon. Après la mort de mère, une fois, j'ai demandé directement à père :

« Pourquoi est-ce que je ne peux pas prendre Elandskloof ? Tu ne peux pas t'occuper de deux fermes à toi tout seul.

— Et qu'est-ce que tu ferais d'une ferme ? m'a-t-il demandé en soupirant. Si seulement tu étais un garçon. Tu es la punition pour quelque péché que j'ai dû commettre sans le vouloir. Les voies de Dieu sont insondables.

— Je peux faire tout ce que fait un garçon.

— Je sais que tu fais de ton mieux, Cécilia. Mais tu es née fille, et le mieux que tu puisses faire maintenant, c'est de trouver un homme capable. Un fils Lubbe peut-être ou un des van der Merwe. On pourra leur en parler quand tu seras d'âge.

— On n'en fera rien ! ai-je objecté. Je ne veux pas être vendue à l'encan.

— Tu ne veux pas rester assise ici, jusqu'à ce qu'un homme comme Frans du Toit te demande, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il ne laisse rien passer. »

Cela me faisait de la peine de penser à ce pauvre jeune homme, avec une tache de naissance sur le visage, évoqué par toutes les mères du voisinage à chaque fois qu'elles voulaient inspirer la peur de Dieu à leurs filles. Mais j'ai refusé de céder : je ne voulais pas qu'on me mette aux enchères.

« Mais tu ne peux pas rester vieille fille, a rétorqué papa. Qu'est-ce qu'il adviendra de toi quand je ne serai plus là ?

— Dieu y pourvoira, si c'est nécessaire.

— Cécilia, tu n'es pas trop âgée pour recevoir une correction.

— Ce n'est pas ça qui me fera changer d'avis, père. »

Dans une autre occasion, il n'aurait pas pris à la légère un tel refus d'obéissance, mais cet après-midi-là, il était trop épouvanté pour discuter. Il tremblait, pas de colère, je pense, mais d'incompréhension. Et tout ce qu'il a finalement dit a été : « Tu t'es opposée à ton père. Dieu te punira pour cela quand il le décidera. Alors, tu ne devras pas te plaindre. »

Au lieu de continuer, il est allé dans le hangar où il rangeait son eau-de-vie. À partir de ce jour-là, il s'est retiré plus souvent que d'habitude dans le hangar, tandis que sa malédiction se consumait lentement dans mon esprit comme une braise ardente. Je me suis mortifiée à genoux devant Dieu ; mais pas devant mon père. Ce qui était décrété aurait lieu et je l'accepterais. Mon obstination ne m'était pas inspirée par un quelconque refus de l'idée de mariage – c'était ma destinée et je m'y soumettrais –, mais Dieu interdisait que je m'offre à quelqu'un. Depuis l'enfance, j'avais accepté ce que père me disait du bien et du mal. Mais cette fois, ce qui pour lui était le bien, pour moi était le mal. Dieu a dû approuver, car quand Son temps est venu, Nicolaas a fait son apparition. J'étais déjà beaucoup plus âgée que ce que l'on considère comme convenable par ici : en fait, j'avais vingt ans et Nicolaas n'en avait que dix-huit. Mais si c'était la volonté de Dieu, je ne poserais pas de question. Et si cela avait été Frans du Toit ? Nicolaas m'a donc posé la question et je lui ai donné ma parole, et père semblait assez satisfait. Cela est arrivé tout d'un coup. Nous venions d'apprendre que Barend allait épouser Hester ; et Nicolaas est arrivé à cheval. Il n'a pas tourné autour du pot et, le soir même, il a demandé : « Alors, est-ce qu'on se marie ?

— Je pensais qu'on ne la demanderait jamais, a dit père avant que j'aie eu le temps de répondre. Ça me plaît, Nicolaas. Assieds-toi, je vais aller chercher des sopies. »

Nicolaas avait une curieuse réticence. Parfois, il devenait maussade ; comme s'il m'en voulait d'avoir dit oui ; mais les hommes sont difficiles à comprendre, et je savais quelle était ma place. Si ce n'est pas une chose honteuse à confesser, je dois avouer que j'avais une sorte de sentiment maternel à son égard. Comme si j'avais eu plus

que mon âge, et lui beaucoup moins que le sien ; comme s'il avait eu plus besoin de ma protection que moi de la sienne. La nuit, parfois, je restais éveillée, doutant et m'interrogeant, mais sans rancœur ; à la fin, pourtant, je suis venue à bout de cet orgueil. J'avais été élevée dans l'idée qu'un jour je me marierais pour aider mon mari ; et je me sentais honteuse devant ces marques de résistance à la volonté de Dieu que j'avais découvertes en moi. Si seulement je pouvais être absolument sûre que c'était la seule façon de réaliser Sa volonté ; mais cela aurait été un péché que de demander un signe. C'était une question de foi. Et nous nous sommes donc mariés sous la pluie torrentielle. Est-ce que c'était le signe pour lequel j'avais prié ? Mais Dieu se révèle par des voies qui nous sont impénétrables. L'humilité. C'est ce qui est exigé. Et l'épouse peut glorifier le Seigneur en se soumettant à son mari.

L'aspect bruyant de la fête m'a également été pénible, mais je l'ai accepté comme une autre épreuve à subir afin de renforcer l'esprit. Ce qui est étrange, c'est que lorsque tout le monde est enfin parti sous la pluie, nous laissant seuls dans un silence troublant, soudain le bruit m'a manqué. Même la petite maison nous semblait trop grande. Dans la chambre, les ombres de la chandelle dansaient sur les murs, des gouttes de pluie passaient à travers le toit. Nicolaas et moi, seuls : c'était la première fois. Il restait debout près de la fenêtre et regardait à l'extérieur, bien qu'il n'y eût rien à voir que l'obscurité.

J'avais la gorge nouée. Mais j'ai avancé et je me suis arrêtée derrière lui.

« Je crois qu'on devrait se coucher maintenant. » J'ai failli ajouter : « Mon petit. » Il avait l'air d'un petit garçon perdu.

« Je..., bon..., a-t-il bégayé. Le toit fuit.

— On le réparera demain matin.

— Il vaudrait mieux que j'aille voir tout de suite.

— Mais il pleut trop fort. Pourquoi est-ce que tu n'envoies pas l'esclave Galant ? »

Mais il était déjà parti. La chandelle a failli être soufflée quand il a ouvert la porte. De l'eau noire a coulé en formant une flaque sur le plancher. Je ne voulais pas qu'il me laisse seule. Et si les fondations étaient emportées et que la maison s'effondre ? J'ai ouvert la porte et je lui ai demandé de revenir. J'ai été trempée en un instant.

« Rentre ! » a-t-il crié dans la nuit, avec une telle véhémence que j'ai obéi.

Dans un coin de la cuisine à demi plongée dans l'obscurité, il y avait des corps étalés par terre sous une couverture. Les esclaves Galant et Ontong envoyés par père Piet ; et Lydia, l'esclave de père. Cela m'a semblé repoussant de les voir couchés ensemble comme des bêtes, sous une couverture grossière ; leur odeur emplissait la cuisine.

Indignée, j'ai secoué le tas avec le pied : « Lydia, lève-toi. Fais-moi du café.

— Oui, Nooi. » Elle s'est levée lentement, abrutie de sommeil et nue. Je ne pouvais pas voir les autres dans l'obscurité, mais leurs yeux étaient une présence invisible, une intrusion dans ma propre maison.

« Pour l'amour de Dieu, Lydia, habille-toi ! ai-je ordonné. Tu ne peux pas te promener comme ça. C'est indécent !

— Oui, Nooi. »

Toujours troublée, je suis allée dans la chambre enlever ma robe de mariée et mettre ma chemise de nuit. Je me suis assise sur le lit. Dehors, il pleuvait toujours à torrents. Je me suis sentie abandonnée par Nicolaas. Quand reviendrait-il ? J'ai frissonné légèrement à cette pensée, en me rappelant le groupe de corps sombres sur le sol de la cuisine ; l'odeur. Quand Lydia est venue m'apporter le café, j'ai regardé ses vêtements sales et sans forme laissant voir son corps et ses seins. *Mon Dieu, nous ne sommes pas des animaux.* Pourtant, bientôt, aussi humblement qu'elle, je devrais me soumettre et me laisser dominer.

Je suis restée assise sans bouger, sans m'inquiéter du café, bien après qu'elle a été partie, silencieuse sur ses pieds nus. Armée de courage contre l'humiliation, je voulais que Nicolaas se dépêche et qu'il en termine.

Quand il est rentré, il était trempé et ses cheveux blonds étaient collés sur son front.

« Je pensais que tu dormirais, a-t-il dit.

— Je t'attendais. Viens, tu grelottes. » Je me suis levée pour lui verser une tasse de café tiède. Il restait debout, dans ses vêtements trempés.

« Tu devrais te déshabiller maintenant et te mettre au lit », ai-je dit.

Ses yeux semblaient anormalement grands dans son visage humide. La forme allongée de son crâne. Qui était cet étranger, mon mari ? Un désir honteux et inattendu a commencé à brûler en moi. En respirant profondément, je me suis mise au lit et je me suis retournée pour qu'il puisse se déshabiller.

Après un long moment, il s'est glissé dans les draps, avec sa chemise de nuit, tremblant de froid. Il a éteint la chandelle et est resté immobile sur le côté du lit. Soudain, j'ai pensé qu'il avait peur de moi ; bien plus que moi quelques instants auparavant ; et, à nouveau, j'ai eu cette sensation qu'il était plus pour moi un fils qu'un mari.

« Nous sommes mariés, maintenant, Nicolaas », ai-je dit, avec une voix plus rauque que je ne le voulais. Tu dois me considérer comme ta femme.

— Je suis sûr que tu es épuisée, a-t-il répondu. Ça a été une dure

journée pour toi. Dors maintenant.

— Il y a une bonne et une mauvaise façon de faire les choses, Nicolaas, ai-je insisté doucement. Ne provoquons pas la colère de Dieu. »

Il s'est penché sur moi, en tremblant encore un peu. « Bonne nuit, Cécilia », a-t-il dit. Ses lèvres étaient froides et humides comme de la viande crue. Puis il s'est retourné pour dormir. Je suis restée allongée dans le noir, en écoutant sa respiration et la pluie qui tombait dehors. Le toit fuyait toujours ; je l'entendais qui dégouttait. Je me sentais désolée pour l'homme inconnu qui était à côté de moi. Effrayée aussi. Ce qui était arrivé – ce qui n'était pas arrivé – m'était incompréhensible. Est-ce que j'étais répugnante ? Dans le flot qui nous emportait, comme une petite arche délabrée, il n'y avait ni réponse ni espoir.

Une semaine plus tard, je lui ai dit résolument : « Nicolaas, si tu ne le fais pas, je vais devoir parler à ta mère.

— Il y a un temps pour tout.

— Notre temps, c'était il y a une semaine. Est-ce que tu as quelque chose à me reprocher ?

— Je veux que ce soit plus facile pour toi, a-t-il dit de façon pitoyable.

— Je suis ta femme. »

Il était raide sur le côté du grand lit, bien trop grand pour nous ; comme si la rancune ou l'angoisse le paralysaient. J'ai compris que c'était à moi d'agir. Une sensation troublante pour quelqu'un qui avait toujours dû se plier à la volonté des hommes. J'ai eu l'impression d'y puiser une force que je ne me soupçonnais pas ; une force qu'on ne m'avait jamais reconnue. Mais cela me semblait également honteux, car il s'agissait d'une présomption, quelque chose qui était au-delà de ce qu'on était en droit d'attendre de moi. Pourtant, je savais que si je m'esquivais, notre mariage deviendrait un simulacre. Et si cette arrogance était la punition que m'avait apportée l'ancienne malédiction de père, alors je n'avais plus qu'à y succomber. J'ai prié silencieusement : « *Dieu, si c'est un péché, laisse-moi par un péché ordinaire en éviter un plus grand.* » Je me suis tournée vers lui, et tout d'abord je l'ai caressé, comme on réconforte un chien. Il a essayé de résister ; puis il a cédé sous mes caresses plus insistantes. Puis une sorte de violence a semblé s'emparer de lui, et il m'a écrasée avec une véritable frénésie. Cela ne m'a pas fait peur ; c'est ce que j'avais prévu, et, pour sauver son honneur, j'étais prête à subir cette honte. Comment aurait-il pu savoir que je suis restée éveillée longtemps après qu'il se fut endormi : pas à cause de l'humiliation de ma chair déchirée, mais à cause d'une découverte si importante que même à ce moment je ne pouvais pas la saisir. Ce n'est que dans les années

suivantes que j'ai réussi à la définir : tandis qu'il usait et abusait de mon corps, j'assurais mon pouvoir sur lui.

L'enfant est né en temps voulu. La fille. Du sel sur la blessure que je portais depuis l'enfance ; les filles ne peuvent apporter que la honte et le chagrin.

« Pardonne-moi, Nicolaas, ai-je dit. J'ai prié le Seigneur pour qu'il me donne un fils. Mais il en a décidé autrement. »

Il n'a pas eu la réaction que j'attendais : ni déception ni résignation, presque du soulagement. « Il reste du temps pour avoir des fils », a-t-il dit en regardant le bébé et en touchant sa petite tête avec ce qui semblait de la crainte. « Nous allons l'appeler Hester. »

Je l'ai regardé bien en face, mais sans le voir ; longtemps après qu'il fut sorti, j'étais toujours allongée en serrant mon index entre mes dents, en me mordant pour dominer ma peine profonde. Pour la première fois, je commençais à comprendre ses réticences.

On a appelé l'enfant Helena. Cela avait été le prénom de ma mère, et j'ai dit que c'était la seule chose convenable à faire. La seconde pourrait s'appeler Hester s'il y tenait ; et c'est ainsi qu'elle s'est appelée. Le troisième enfant était aussi une fille. Nicolaas ne montrait toujours aucun dépit. Il les aimait depuis le premier jour et les emmenait avec lui où qu'il aille sur la ferme ; surtout la petite Hester qui était sa préférée. Parfois, j'avais même l'impression qu'il les aimait mieux que des garçons, à moins que ce ne soit une impression personnelle. Père était le seul qui refusait de se résigner au fait que même un petit-fils lui était refusé.

« À quoi ça m'a servi de m'user les mains à construire deux fermes ? a-t-il demandé après la naissance d'Helena. Il y a Elandskloof. Il y a Buffelshoek. Où est-ce que vous pourriez trouver un meilleur endroit que sur les bords de la rivière Wagenbooms ? C'est la terre la plus fertile du Bokkeveld. Et tout ce que j'ai c'est une fille et une petite-fille. »

Sa déception me pesait lourdement. Il méritait sûrement une récompense pour tout le mal qu'il s'était donné. Mais ce n'était pas en mon pouvoir ; fondamentalement, cela ne me concernait plus. En épousant Nicolaas, j'avais quitté la ferme de père pour Houd-den-Bek. C'est là qu'étaient mes nouvelles responsabilités. En un sens, j'en avais la garde. Par la patience et la soumission, j'avais obtenu cela : je ne repartirais pas facilement. J'avais prise sur mon mari. Dans cette maison, j'étais la maîtresse. Dans cette cour, j'avais le dernier mot. J'avais fait faire des transformations à la maison, en fonction de mes besoins, en particulier après le premier enfant. Pas pour avoir plus de place, mais pour que la maison me convienne en effaçant ce qui la reliait à Hester. J'avais fait élever les murs afin qu'il y ait un vrai grenier sous le toit de chaume, avec un large escalier de pierre qui

montait sur le côté de la maison. On a ajouté une chambre pour les enfants, à droite. J'ai exigé et obtenu une laiterie devant la cuisine ; et le hangar, qui plus tard est devenu l'école. J'ai fait construire un four dans la cheminée afin de travailler plus à l'aise à l'intérieur. J'ai aménagé le potager en fonction de mes goûts et de ma façon de cuisiner.

C'est Galant qui a presque tout construit ; il savait mieux s'y prendre que Nicolaas. Un travailleur adroit et consciencieux. Et pourtant, je ne me suis jamais sentie tranquille quand il était dans les parages. Depuis cette première nuit de pluie : sa façon de vous regarder en silence. Il n'était pas insolent, non. On aurait pu le punir et en venir à bout. C'était cette impression étrange, comme si ses yeux avaient été libres. Il y avait aussi son refus de dire *Baas* à Nicolaas. Si cela n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais fait fouetter. Mais envers moi, il était obséquieux. *Oui, Nooi. Non, Nooi. D'accord, Nooi. Puisque vous le dites, Nooi.* Quand j'en parlais à Nicolaas, il se contentait de rire et de hausser les épaules : « C'est sans importance, Cécilia. Nous nous comprenons. Nous avons été élevés ensemble. »

Ils auraient dû abolir l'esclavage depuis longtemps. Je ne peux pas sentir les esclaves. Ils rampent devant vous.

Et il y avait ces rêves effrayants que j'avais l'habitude de faire sur eux.

Dans la maison de père, ils ne m'avaient pas beaucoup importunée – sauf sous la forme de ce cauchemar qui revient tout le temps – sans doute parce que, moi aussi, j'étais une subalterne. Mais dans ma propre maison, et dans ma propre ferme, cela devenait contrariant, une circonstance aggravante. Où qu'on aille, qu'on se tourne, qu'on se déplace, ils rôdaient dans le décor, ou passaient silencieusement en traînant leurs pieds nus, les yeux brillants dans la demi-obscurité. Comme des ombres, comme des chats ; partout. Baissant les yeux quand on passait – sauf Galant – ou s'activant tout d'un coup pour qu'on les voie bien ; mais dès que vous aviez le dos tourné, vous pouviez sentir leurs yeux qui vous suivaient à nouveau. On ne pouvait pas être la maîtresse de sa propre maison quand ils étaient là. Ils régentaient le four et le moulin avec leur soumission et leur façon d'être partout. Parce qu'ils savaient, et je le savais aussi, qu'ils étaient indispensables. Comme quelque chose de mou et de flexible et qui cède sous la pression du doigt : mais quand vous le retirez, ça reprend sa forme originale. Ou comme l'eau. Contrairement à la solidité de la pierre, c'est mouvant, cela prend des chemins détournés, recule, revient ; cela ronge.

Nous avons construit, nous avons cultivé, nous avons prospéré. À côté l'un de l'autre, Nicolaas et moi, nous avons poursuivi nos chemins séparés. J'ai commencé à me résigner au fait que son caractère

cachottier était irrévocable, qu'il faisait partie de notre vie. Il partait le matin de bonne heure, il rentrait pour le repas de midi et une petite sieste ; puis il repartait pour le veld. Parfois, il allait à Tulbagh – plus souvent qu'il n'était nécessaire, je pense — en demandant à Galant de veiller sur la ferme. Il a pris également l'habitude de quitter la table le soir et de partir dans la nuit, sans un mot, et il restait dehors parfois pendant des heures. À cela aussi je me suis résignée. Je devais le laisser vivre comme il l'entendait, sans lui poser de questions. Mais sous la surface, le processus d'érosion avait déjà commencé son œuvre.

Ma première découverte, je l'ai faite un soir, alors qu'il était sorti seul, comme d'habitude. Je m'étais couchée, mais il faisait chaud, et, après quelque temps, ayant soif, je me suis relevée. Dans l'obscurité familière de la maison, je suis allée jusqu'au tonneau d'eau, dans la cuisine. Le sol était frais sous mes pieds nus. J'ai ouvert le battant du haut de la porte pour faire un peu d'air, et je suis restée là longtemps, à regarder la nuit paisible. Il n'y avait pas de vent. Le profil déchiqueté des hautes montagnes. La lune impassible. Puis je l'ai vu qui revenait vers la maison : pas par la porte qu'il aurait dû prendre pour revenir des kraals, mais du côté opposé, à travers le verger de cerisiers, de la direction des huttes. Elles étaient toutes plongées dans l'obscurité. Une seule porte restait ouverte, par laquelle on pouvait voir trembler un feu. C'était la hutte où vivaient Ontong et Lydia. Mais, je le savais, Ontong n'était pas là. Il était parti le matin de bonne heure, pour une pâture où des chacals avaient emporté un agneau.

C'est différent. Peu importe comment, mais c'est différent. Houd-den-Bek n'est pas Lagenvlei. Nicolaas ne sera jamais un maître comme l'Oubaas. « Galant, dit Oubaas Piet, Nicolaas va se marier avec Nooi Cécilia de Buffel-shoek. Il va avoir besoin de deux bras solides pour faire marcher Houd-den-Bek. Je vais te donner en cadeau à Nicolaas. À partir de maintenant, tu es son esclave. »

Ontong vient avec nous, seulement prêté, mais à la fin, il reste. Après un moment, Achilles vient nous rejoindre : pour lui, l'Oubaas aura une part de la récolte pendant sept ans, ils m'ont dit. À Lagenvlei, c'est Ontong et Achilles qui me surveillent, mais ici, à Houd-den-Bek, c'est moi le mantoor. Ça ne fait rien. « Tu traites un homme plus âgé que toi avec respect, me prévient Mama Rose. Surtout s'il a pu être ton père. Si tu ne le fais pas, je t'envverrai les Esprits de la Nuit pour qu'ils te sucent à mort. Tu m'entends ?

— Je t'entends, Mama Rose. Mais pourtant, je ne suis pas sûr de Nicolaas.

— Tu vas à Houd-den-Bek avec lui, c'est tout. Ce n'est pas à toi de poser des questions. »

J'ouvre les yeux, et déjà le jour du mariage, je peux voir que Nicolaas n'a pas ce qu'il faut pour dominer sa femme. Et je vois Hester, loin des autres invités, prête à grogner contre n'importe qui ; même contre moi, quand, sortant de la pluie, elle se précipite dans la cuisine, comme si c'était ma faute que maintenant elle soit éloignée de Houd-den-Bek et de la tombe de son père. Et dans ses yeux aussi, j'ai l'impression, je ne suis plus qu'un esclave. À cause de cela, je m'interroge à nouveau sur Nicolaas.

Tout de suite après le mariage, il m'emmène dans le Sandberg. Il s'élève du vlei marécageux, au-dessus de la maison ; les couches de terrain, rouges et grises, se succèdent. De là-haut, on peut voir très loin. Juste en bas, il y a le marais que les pluies ont transformé en lac, si long et si large au milieu des collines qui viennent de Lagenvlei que vous devez faire un long détour pour aller à la ferme. Récemment passée à la chaux, impeccablement blanche, la petite maison au toit de chaume, et au milieu la cour vide, avec les vergers et les champs de haricots en dessous, et les pièces de blé qui s'en vont en face, jusqu'aux premiers affleurements rocheux des Skurweberge. Une chaîne de montagnes incroyable, celle-là. Dans la direction du couchant, elle s'étend depuis Rear-Witzenberg, au-delà d'Elandsfontein, jusqu'à la courbe de Wagendrift, où elle disparaît, et on ne la revoit que de l'autre côté de Houd-den-Bek, comme une

rivière qui coule sous terre une partie de sa course. Dans la direction du levant, le veld tourne autour des marécages et du Sandberg, vers Lagenvlei. Partout, aussi loin que l'œil peut voir, c'est Houd-den-Bek.

« Je ne suis plus sous les ordres de mon père, Galant, dit Nicolaas, en promenant son regard sur ce qui est maintenant à lui. Je suis un homme marié, et toi et moi nous allons faire de cet endroit une vraie ferme. Ce n'est pas ce que je voulais, mais c'est ce que Dieu a décidé pour moi.

— Pourquoi est-ce que tu parles de toi et moi ? je lui demande. Cette ferme est à toi.

— Tu es mon bras droit, Galant. Sans toi, je ne suis bon à rien. » Il tend le doigt vers l'autre versant de la vallée où les contreforts rocheux sortent de la terre. « Tu peux avoir un champ là-bas, pour planter des citrouilles, des haricots, des légumes et un peu de blé. Je te donnerai toute la semence et le fumier dont tu auras besoin. Et si tu travailles bien, je te mettrai une génisse et deux agneaux de côté, chaque année. »

Je lui dis, sans le regarder : « Tu seras un bon fermier. »

Ce n'est pas ce que j'ai l'intention de dire, mais je le dis quand même. À sa façon de parler, je sais que maintenant c'est différent. Nous ne sommes plus des enfants. C'est différent. J'ai un harnais sur le dos ; avec des rênes. Parfois, c'est serré, parfois lâche, mais c'est là pour de bon.

« C'est tout ce que tu trouves à dire ? » demande-t-il, et sa voix semble montrer sa déception.

Je ne réponds pas. Comment est-ce que je peux savoir ce qu'il veut que je dise ? C'est sa ferme ; je suis son esclave. Nous redescendons la pente en silence, séparés et ensemble. Il recommence à bruiner, et c'est plus facile de garder ses pensées pour soi.

À la maison, aussi, chacun suit son propre chemin, bien que nous vivions tous ensemble. Pendant les premières semaines, jusqu'à ce que la pluie s'arrête, nous devons dormir dans la cuisine ; on n'a pas encore reconstruit les vieilles huttes. Ontong et moi, nous sommes dans un coin, près de la cheminée, avec Lydia, de Buffelsfontein, entre nous. Parfois, elle se met à courir comme un poulet piqué par une abeille ; alors, il faut la maîtriser et la ramener, elle a l'écume aux lèvres et les yeux révulsés ; quand elle ne travaille pas, et même quand elle devrait le faire, elle ramasse des choses, des plumes, des brindilles et des feuilles, qu'elle fourre dans notre matelas. Tout cela à cause d'un coup de *kierie*(14) qu'elle a reçu sur la tête quand elle était petite, dit Ontong. Mais Mama Rose pense qu'elle a dû rester dans l'ombre de quelqu'un au lever du soleil, parce qu'on dit que ça plonge dans une obscurité que seule une médecine très spéciale, qu'on fait pénétrer par une incision de la peau, peut guérir. Ontong est malais et

pourtant il ne peut rien faire pour elle ; Lydia reste comme elle est.

Un homme devient inquiet en vivant avec quelqu'un comme ça, mais si c'est la seule femme, vous devez l'accepter : et dans le noir, ce n'est pas difficile. Elle est peut-être étrange, mais c'est mieux que rien. Aussi, Ontong et moi, on y passe chacun son tour. Jusqu'à ce que je ne puisse plus la supporter. « Garde-la, Ontong. Tu es plus patient que moi. »

Dès que la pluie cesse, Nicolaas m'emmène dans la cour en désordre. « La Nooi en a assez de vous avoir sous son toit, dit-il. Je veux que tu coupes du bois et que tu te construises une hutte. Il y a de l'argile et des roseaux dans le marais. Ontong peut s'en faire une aussi.

— Une hutte pour moi tout seul ?

— Il faut bien que tu vives quelque part. »

C'est pour cela que je dis que Houd-den-Bek est différent. Toute ma vie, j'ai vécu avec les autres. Maintenant, on me donne un endroit pour moi tout seul, comme un tisserin qui bâtit son nid dans la première chaleur qui suit les gelées. Tous ces nids qui pendent au-dessus du réservoir. Mais le réservoir n'a rien à faire ici. Son temps est révolu.

C'est un travail difficile, couper les branches et transporter des brassées de joncs et de roseaux ; mais, dans les fins d'après-midi, quand Lydia en trouve le temps, elle vient donner un coup de main pour recouvrir les roseaux d'argile. Les huttes sont terminées avant la première récolte de haricots, la mienne bien à l'écart de celle que partagent Ontong et Lydia. Et me voilà : maître de ma hutte, le sol de bouse dur et uni, mon kaross étalé au milieu, le kist(15) contre le mur du fond, tout ce que j'ai apporté de Lagenvlei. C'est même assez bien pour que Mama Rose y vienne : je vois qu'elle a envie de me suivre à Houd-den-Bek. Mais quand enfin elle se décide à venir, c'est pour aller dans une hutte à elle, à une demi-heure d'où nous sommes. « Je ne veux pas dépendre de quelqu'un, Galant », me dit-elle, alors que je termine sa hutte aux premières gelées de l'hiver. « Je ne demande rien à personne. Je suis libre. »

Je l'avertis : « La foudre va s'abattre sur toi, ici, au sommet de la colline. C'est trop exposé.

— Je n'ai pas peur de la foudre. »

Et je sais pourquoi. Je l'ai déjà vue dans des orages : si la foudre devient trop violente ou trop proche à son goût, elle sort sous la pluie, se courbe sous l'orage, puis relève son kaross. Il n'y a rien qui effraie l'Oiseau de la Foudre comme la vue du derrière de Mama Rose.

À la fin, je cesse de me plaindre de son indépendance. Parce que c'est l'époque où Bet arrive à la ferme, la jeune femme de la lointaine frontière de l'Est, et devant elle je fonds. Une gentille femme, Bet. Difficile quand elle est difficile, mais accommodante avec son corps.

Généralement, quand il y a une nouvelle femme dans les environs, nous allons tous la voir, comme des chevaux vont à l'auge, parce qu'un con de femme c'est une chose rare et précieuse par ici, et qu'un homme a besoin d'humidité. Aussi, quand Bet arrive, avant la pleine lune, je lui demande : « Qu'est-ce que tu en dis, Bet ? Regarde cette hutte, c'est la mienne. Tu t'y installes ? » Elle inspecte le nid comme un tisserin, elle arrache des brins de paille ici et là, elle regarde l'intérieur et l'extérieur, elle me demande de déplacer la porte pour qu'elle soit vers le soleil levant, à la façon des Khoins, elle me dit de changer ceci et cela ; et à la fin, c'est à son goût.

Je vais dire à Nicolaas : « Je prends une femme avec moi. C'est Bet. » Et généreusement, il nous donne deux agneaux de plus, pour la fête.

Évidemment, le travail continue comme d'habitude, du lever au coucher du soleil, parce que la ferme est abandonnée et que les bras sont peu nombreux. De temps en temps, Nicolaas engage des Hottentots qui passent ; Frans du Toit ou un autre fermier du voisinage envoient des travailleurs dont ils n'ont pas besoin ; mais les bras qui sont là en permanence sont peu nombreux, les miens, ceux d'Ontong et, plus tard, ceux d'Achilles. Au début, nous faisons tout ensemble. Mais progressivement, on se répartit les tâches. Les chevaux sont pour moi. Nicolaas n'aime pas les chevaux ; les chiens non plus. Il n'arrive jamais à leur faire vraiment confiance, et eux aussi se méfient. Mais j'aime les chevaux. Je peux passer tout un après-midi à les brosser, à les entraîner, à les nourrir, ou n'importe quoi. C'est vrai, je suis le mantoor, il faut que je surveille tout à la ferme : mais avant tout, les chevaux sont mon affaire. Et construire. Nicolaas veut des murs tout autour. Des kraals. Des étables. Des porcheries. Un mur de pierre autour de la cour et du jardin potager. Un autre autour du petit cimetière du père de Hester. Un nouveau mur de terre pour endiguer le marécage, du côté du soleil levant.

Et de nouveaux canaux partout pour irriguer les haricots, le blé, les vergers et le petit champ de tabac. On creuse, on pave, puis on colmate avec de la boue. Tout ce travail de maçonnerie est pour moi. Ontong, lui, s'occupe des outils et du matériel. Il sale les peaux, taille les lanières, il travaille à la forge, dans le hangar de derrière, il répare les charrues, les roues et les chariots ; et s'il a du temps, ce qui n'arrive pas souvent, il peut fabriquer des tables, des chaises et des kists mieux que personne. Quand Achilles arrive à Houd-den-Bek, on lui confie la charge des moutons et des chèvres, et du petit troupeau de bétail.

C'est notre travail régulier, chacun selon ses goûts. Mais il y a d'autres travaux que nous devons faire ensemble, les travaux saisonniers. À Houd-den-Bek, on sème et on plante un peu de tout, et

cela nous occupe beaucoup. Il faut désherber et labourer les anciens champs en friche envahis par les mauvaises herbes. Le blé et l'orge sont dans le fond de la vallée. Et cela veut dire qu'il faut tracer une aire de battage, l'aplanir, y étendre de la bouse de vache et la damer. Plus près de la maison, il y a les champs de haricots et les vergers. Le vieux plant de cerisier. Les jeunes pêchers devant la maison. Les abricotiers et les pommiers.

De l'autre côté du marécage, le vlei, là où commence le Sandberg, Nicolaas essaie d'y faire venir un petit vignoble, mais ça ne marche jamais. Contrairement à Lagenvlei, où l'Oubaas récolte assez de raisin pour sa demi-pièce de marc chaque année, l'eau-de-vie de Houd-den-Bek vient toute de Tulbagh ou du Cap, quelques tonneaux rangés dans le hangar ; et c'est moi qui ai la clé.

Le travail suit les saisons, comme dans mon enfance. Quand les hirondelles s'en vont, après la récolte des haricots, Achilles emmène les moutons dans les pâtures d'hiver, dans le Karoo ; ceux d'entre nous qui restent doivent arracher les buissons dans le veld, brûler les herbes sèches et préparer les champs pour les labours, qu'il gèle ou qu'il neige. Quand Achilles et les hirondelles reviennent, les champs sont prêts pour être semés. Alors il faut sarcler, désherber et irriguer jusqu'au milieu de l'été, quand le blé jaunit et qu'on le coupe, qu'on le met en gerbes, qu'on le bat et qu'on le transporte dans le grenier.

Et avant que tout soit terminé, c'est le moment des haricots et des fruits, qu'il faut ramasser, faire sécher, alors que les jours deviennent plus courts et plus froids, le matin et le soir. Il faut ramasser le thé dans les montagnes avant les premières gelées, puis il faut saler les peaux, chasser et abattre des bêtes pour l'hiver ; et on prépare et on charge les chariots pour que Nicolaas emporte la production de l'année au Cap. Le même rythme qu'à Lagenvlei, recommençant toujours et s'achevant toujours, comme le soleil qui se lève et se couche ; et tout recommence.

Je dirige les esclaves, et Nicolaas est au-dessus de moi. Et pourtant, je ne sais toujours pas à quoi m'en tenir avec lui ; avec ma place à la ferme. Bras droit ou esclave ? Nous ne sommes plus des enfants. Aujourd'hui, il porte toujours des chaussures, je vais nu-pieds, comme par le passé. Alors, qu'est-ce que cela signifie de dire : *Toi et moi, nous allons tenir la ferme ensemble* ? Un après-midi, dans le dernier froid de l'hiver, je le pousse à bout en labourant. Ce n'est pas un bon jour pour labourer, il bruine, et le vent du nord-ouest vous transperce, mais Nicolaas insiste pour que le travail soit fait. Je pense qu'aujourd'hui on va bien voir. Je m'arrange pour casser la charrue sur un rocher qui affleure. Au coucher du soleil, le travail n'est toujours pas fait, et Nicolaas vient voir.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Cassée.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu à la maison me le dire ?

— J'ai essayé de la réparer tout seul.

— Comment est-ce qu'elle s'est cassée ?

— C'est moi qui l'ai cassée. Je t'avais dit que ce n'était pas un bon après-midi pour labourer. »

Il fait un large sourire, mais il est nerveux. Ses yeux me cherchent ; je le regarde ; il détourne les yeux. « Bien, dit-il, tout le monde peut avoir un accident.

— Je l'ai poussée contre les rochers.

— Ces saillies sont traîtresses, dit-il. Quand on les voit, il est trop tard. »

Je vois bien qu'il sait que ça ne s'est pas passé comme ça. Mais il veut croire ce qu'il croit. Il doit éviter ce qui s'est réellement passé ; il doit m'éviter. Que ferait-il à Houd-den-Bek, sans moi ? Mais qu'est-ce que je ferai, s'il refuse de me laisser découvrir qui je suis, ici ?

En sifflant, j'ai traversé les champs déchirés par les labours et je suis rentré retrouver Bet. Mais je sais que les choses ne se passent pas ouvertement. Ce cheval n'a pas été brisé. On l'a mis à genoux, mais pas pour longtemps. Nicolaas a toujours peur de sauter sur son dos et de le monter comme il le devrait. Mais cela doit arriver, tôt ou tard. Nous ne pouvons pas l'éviter.

Et pendant tout ce temps, jour après jour, le travail continue. Sans s'occuper de la fatigue et de la douleur : courbatures, maux de reins, toux, diarrhée : Mama Rose donne des remèdes, et le travail continue. Comme un vieux cheval épuisé attaché à une meule, on continue, on tourne, on tourne, hiver et été.

Pourtant, il y a aussi des réjouissances. Quand Nicolaas est au Cap et que Nooi Cécilia passe quelque temps auprès de son père qui est malade, nous sommes les maîtres. Le soir, les hommes arrivent à cheval, Abel et les autres, et il y a de la musique et on danse, on fait des cabrioles, on se pavane. Personne ne joue du violon comme Abel. Et quand on est fatigué, il y a le marc volé dans les tonneaux de plusieurs fermes ; et quand on n'en a plus, il y a toujours la bière de miel d'Achilles qui vous donne un coup de pied pire qu'un étalon. Elle met une bonne année à vieillir, avant qu'elle soit bonne à boire, alors c'est de l'eau de feu. On met une douzaine d'œufs ou plus dans un pot de terre, et on recouvre de vinaigre, ou de citron si on en a, ce qui n'arrive pas souvent ; et quand les œufs ont disparu, coquilles et tout, on ajoute beaucoup de rayons de miel, du lait et de l'eau-de-vie volée ; et certaines herbes sans nom de Mama Rose, si l'on veut que ce soit quelque chose de très spécial ; et après des mois dans un coin sombre de la hutte, on transvase dans desalebasses qu'on ferme avec de l'argile jusqu'à l'hiver suivant. La bière de miel d'Achilles, c'est le

cœur ardent de nos fêtes les plus folles. On danse, on boit, on plaisante et on se querelle du crépuscule à l'aube. Beaucoup de bagarres pour les quelques femmes parmi tant d'hommes. Pour Bet aussi. Je ne permets à aucun homme de la toucher maintenant qu'elle s'est installée avec moi. Une nuit, le vieil Adonis, de Buffelsfontein, rentre chez lui avec ma hache plantée dans le crâne. En voilà un qui ne tournera plus autour de Bet. Ensuite, je la caresse un peu avec un kierie pour être sûr qu'elle ne fera plus de l'œil à d'autres hommes ; puis je l'allonge par terre et je la chevauche de telle façon qu'elle n'oublie pas qu'elle l'a été. Et dehors, dans la cour, la fête continue, et les cris et la musique emplissent la nuit.

Mais dans les derniers spasmes de la nuit, quand les braises rouges deviennent grises, quand les chacals dansent comme l'esprit des morts, quand les babouins commencent à aboyer sur les plus hautes falaises, et quand les Esprits de la Nuit se glissent dans les huttes des hommes endormis, la fête se calme ; et je m'éloigne à la dérobee pour prendre l'étalon de Nicolaas dans l'écurie et pour m'élancer dans la nuit, tout seul, nulle part et partout. Alors, je sais que la mort n'est jamais loin de nous et que tôt ou tard elle nous rejoint. Il y a dans ce sentiment une solitude plus solitaire que tout ce que j'ai jamais connu ; et dans le lointain, j'entends Abel et les autres qui s'en vont vers les fermes de leurs maîtres, où très vite, dans les tintements de la cloche aux esclaves, ils devront se lever sans même s'être couchés, pour une nouvelle journée de travail. Notre plaisir est si court : et le cheval enfui revient vers son harnais.

Je descends de l'étalon de Nicolaas et je ramasse une pierre que je lance violemment contre une autre, en faisant jaillir des étincelles dans l'obscurité. Je vais vers un des murs que nous avons construits et je commence à le faire tomber, je soulève les pierres les unes après les autres pour les jeter dans la nuit, comme des cailloux dans un réservoir, sauf qu'il n'y a pas d'eau et qu'on ne voit pas les ronds. Je ferme les yeux et je jette les pierres, en essayant de fracasser les images d'enfants nageant dans cette eau noire, tous, avec leurs corps luisants comme ceux des loutres. *Tu ne peux pas venir avec nous aujourd'hui, Galant. Tu n'as pas le droit de regarder Hester. Tu es un esclave.*

Mais je n'atteins rien.

Haletant, épuisé par l'effort, je reviens avec le cheval, et je le dirige vers la hutte de Mama Rose. Elle est toujours d'accord pour qu'on la réveille.

« Pourquoi est-ce que tu te ronges comme ça ? demande-t-elle.

— J'en ai marre de moi, Mama Rose.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Comment savoir ? Est-ce que cela m'aiderait d'être à nouveau un

enfant et de ramper à côté d'elle, sous le lourd kaross, et de céder aux caresses de sa main adroite qui frotte ma petite chose jusqu'à ce que je m'endorme ? Ce n'est plus aussi facile.

Elle fait infuser du thé sur le feu de bois de tkoin qui fume. Elle a les yeux pleins de larmes. Elle est aussi vieille que les montagnes.

« Raconte-moi une histoire, Mama Rose.

— T'es fou ? Tu es grand maintenant. Ce n'est plus le temps des histoires.

— Parle-moi du Grand Chasseur Heitsi-Eibib. Parle-moi de la femme de l'eau. Parle-moi de l'Oiseau de la Foudre qui dépose ses œufs dans le sol. »

Je reviens vers la hutte que j'ai construite de mes propres mains et vers la femme qui est à moi.

Elle gémit dans son sommeil, puis s'assoit en se frottant les yeux. La chaleur de son odeur de femme.

« Où est-ce que tu es allé toute la nuit, Galant ?

— J'ai fait du cheval.

— On fait le malin la nuit, et on s'effondre le matin », dit-elle, et sa voix moqueuse est basse et traînante à cause du sommeil.

« Viens. »

Cela aide. Elle comprend. Elle connaît les besoins de mon corps. Elle veille sur moi, nuit et jour. Maintenant, elle est cuisinière dans la maison de Nicolaas, elle me rapporte de la viande et de la nourriture en plus de ce qui a été mis de côté pour nous. « Mange, dit-elle. C'est de viande que tu as besoin. » Elle m'apporte aussi des bribes de nouvelles et des rumeurs qu'elle entend dans la maison. Un autre esclave s'est enfui de chez Barend : cela arrive tout le temps. Il a la main lourde. Il y a aussi d'autres nouvelles. Ce maître-là, ou celui-ci, est parti pour un jour, ou une semaine, ou un mois, il y a un endroit pour faire la fête ce soir. Mais c'est surtout les jours où le journal arrive que Bet ouvre les oreilles pour m'apporter des nouvelles. Une loi sur les esclaves au Cap, dit-elle. On ne peut plus vendre le mari et la femme séparément. Il y a eu une autre réunion au Cap. Ils veulent que les enfants des esclaves soient libres à la naissance. Mais le gouvernement est contre. Il y a toujours des nouvelles et le plus souvent à propos des esclaves.

« Tu es sûre que c'est vrai ? » Je l'interroge avec passion et anxiété. « Tu es sûre que tu as bien entendu ?

— Je l'ai entendu. Et je l'ai lu aussi.

— Tu sais lire ? » Je n'en reviens pas.

« Ils m'ont appris à Bruintjieshoogte, où je vivais.

— Alors, il faut que tu apportes le journal ici, pour me montrer.

— Ils ne lâcheront jamais un journal. Tu sais comment c'est.

— Mais tu travailles dans la maison. C'est facile pour toi. Tu peux

toujours le remettre après.

— Je t'ai déjà dit tout ce qu'il y a dedans.

— Pourquoi est-ce que tu te défiles maintenant ?

— Je ne me défile pas. Je te dis ce qui est.

— Bet, tu veux une autre volée ? »

Mais la battre est inutile ; elle est têtue. Aussi, il faut que je me débrouille tout seul sans qu'elle le sache. Dans l'après-midi, je la vois qui sort de la maison et qui va vers la hutte. Je sais que Nicolaas est dans une pâture et que la Nooi est dans le potager. Je me cache dans les jeunes pêchers devant la porte avec un fagot afin d'avoir une explication si quelqu'un me voit. Quand je suis tout à fait sûr qu'il n'y a personne, je me glisse par la porte. Le journal est dans le kist de la salle, le *voorhuis*(16) ; cela, c'est Bet qui me l'a dit.

J'entends les gonds de la porte de derrière qui grincent, et je dissimule le journal dans mon fagot, je me dépêche de sortir par-devant et je file vers les arbres.

Dans la hutte, je dis à Bet : « Le voilà. C'est sûrement celui que tu as vu hier. Il était juste sur le dessus.

— Galant, on va avoir des ennuis.

— Lis. » Je lui mets le journal sous le nez. « Lis-le-moi. Je veux entendre.

— Je t'ai déjà tout dit.

— Lis, femme !

— C'est à propos du gouvernement.

— Fais-moi voir la marque du gouvernement. Je veux la voir de mes propres yeux.

— Ici. » Elle pose le doigt sur une rangée de traces au milieu de la feuille. Je l'étudie attentivement.

« Et qu'est-ce que ça dit ici ?

— C'est à propos de la réunion. Les choses qu'ils ont dites. »

Je lui arrache le journal des mains et je le froisse.

« Ne fais pas ça ! s'écrie-t-elle. Le Baas va...

— Il s'appelle Nicolaas.

— C'est notre Baas. »

Je la repousse et je lui jette le journal froissé dans les mains.

« Fais-moi encore voir la marque du gouvernement.

— Je te l'ai déjà montrée, Galant.

— Je veux la revoir. »

Je me rends compte que, maintenant, elle a peur. Elle hésite et pose le doigt sur une des rangées de traces.

« Ce n'est pas la marque que tu viens de me montrer. »

Elle tremble et essaie de s'éloigner.

« Le gouvernement a plusieurs marques.

— Tu me mens, Bet. Tu ne sais pas plus lire que moi !

— J'ai essayé que ce soit plus facile pour toi, Galant. Maintenant, s'il te plaît...

— Tu m'as trompé. Je ne peux pas supporter ça. »

Je ramasse la hache avec laquelle j'ai l'habitude de couper le bois.

« Non ! Galant, s'il te plaît... »

« Bet ! appelle la Nooi de la cuisine. Où es-tu ? »

Je dois la laisser partir. Mais je reste dans la hutte jusqu'à ce que j'entende le cheval passer la porte : alors, je sors, le journal bien en vue dans les mains.

« Je veux savoir ce qu'on dit des esclaves », dis-je à Nicolaas, tandis qu'il fait passer les rênes au-dessus de la tête du cheval.

Surpris, il me prend le journal. « Qu'est-ce que tu fais avec des choses que tu ne comprends pas ? »

Le monde tremble devant mes yeux, mais je me contiens.

« Nicolaas, je veux savoir ce que cette chose dit des esclaves. »

Il rit, mais il est mal à l'aise et laisse le cheval entre nous.

« Il dit toutes sortes de choses, répond-il avec un faux sourire. Il parle d'une poule blanche qui a mis au monde un chat noir, dans un autre pays. »

J'ai les rênes dans la main. Les articulations de mes doigts sont blanches sous la peau.

« Maintenant, desselle le cheval et bouchonne-le, dit Nicolaas. Le soleil se couche déjà. »

Je sais que je ne peux pas le toucher. Il le sait aussi. C'est différent entre nous. Je vois cela à sa façon de marcher pour retourner à la maison. Tout ce que je peux faire cette nuit, c'est chevaucher Bet à cru, la chevaucher durement.

Tant et si bien que, maintenant, elle attend un enfant.

À nouveau, quelque chose est différent, et cela me met de mauvaise humeur. Qu'est-ce que je vais faire d'un enfant ? Qu'est-ce qu'il adviendra de lui ? Chaque poulain qui naît sur cette ferme est dressé ; et je ne veux pas que cela lui arrive.

« Je ne veux pas, Mama Rose. » Je rage auprès de la vieille femme.
« Ce n'est pas un endroit pour un enfant.

— Mais ce ne sera pas un esclave comme toi, me rappelle-t-elle. Ce sera l'enfant de Bet, et elle est libre, c'est une Khoïn, comme moi. »

Cela m'écrase l'estomac comme une assiette de bouillie. Lourd mais léger aussi. J'ai envie de pleurer ; mais j'ai aussi envie de rire. Sous les étoiles, je rentre sur le cheval de Nicolaas, les yeux au ciel. Cet enfant pourra aller et venir comme il le voudra. Il pourra aller aussi loin que Le Cap s'il le veut. Me voici, à cheval dans la nuit : mais cet enfant s'en ira vers le soleil levant. Demain ne m'a jamais concerné. Tout ce que j'ai jamais eu, c'est ma part d'aujourd'hui. Mais cet enfant : ses empreintes iront jusqu'au point du jour.

C'est une pensée tellement étourdissante que lorsque le cheval trébuche sur un rocher, je lâche prise et je roule sur le sol en m'écorchant les genoux et les coudes. J'ai envie de jurer et de rire. Saloperies de poules blanches, vous pouvez engendrer autant de saloperies de chats noirs que vous voulez. Qu'est-ce que ça me fait ? Attachez-moi, si vous voulez ; mettez-moi les rênes les plus courtes que vous trouverez. Mais mon enfant s'en ira dans le soleil levant.

Il n'était pas nécessaire pour Barend de prendre cette ferme. Il est l'aîné, il avait la liberté de choix. Et Houd-den-Bek est la meilleure ferme. De l'eau en abondance, de la terre à blé en plaine, le veld pour les pâtures. La terre est pierreuse mais fertile et profonde. C'est une ferme bien exposée, même le cimetière l'est. Mais pour m'éloigner de la tombe de mon père et de la maison où je suis née, il a choisi Elandsfontein, dans cette vallée étroite, entre deux hautes chaînes de montagnes, une ferme reculée et austère, pour m'enfermer et me posséder.

C'est un combat d'animaux qui recommence chaque nuit, sans relâche, et tandis qu'il me griffe et me force pour me soumettre, espérant sans aucun doute me dompter comme une jument, je résiste avec la conviction sauvage qu'il est plus vulnérable que moi, que même quand il me chevauche, il n'y a qu'abjection dans son triomphe, lorsque, mou et grotesque, il se retire, il n'a écrasé et meurtri que mon corps. C'est la véritable lutte : conserver le désir et le rêve intacts. Le corps doit survivre. Nos limites sont circonscrites par ses contours et ses besoins. Mais le corps est un bien changeant et la terre est dessous, et l'insistance liquide de l'eau. Cela, il ne peut le posséder en usant de moi ; cependant, dans mon corps même, j'y ai accès.

Nos enfants sont le résultat de cette guerre incessante. Je ne les voulais pas ; cependant, en les ayant, deux garçons, j'ai acquis une nouvelle invulnérabilité. Ils ne sont pas de moi ; cependant, étrangement formés par mon corps, ils assurent mon indépendance par rapport à lui. Au début, cela restait stérile. J'ai pensé que je devais avoir une sorte d'amertume dans les entrailles, qui les empoisonnait et les tuait ; et j'y trouvais du plaisir. Je croyais que les enfants assureraient sa domination sur moi, et dans le flot menstruel j'affirmais une virginité farouche qui n'avait rien à voir avec le premier drap taché de sang qu'il avait pendu à la fenêtre et que seuls les hirondelles et les aigles de la montagne avaient vu. Ma stérilité était exemplaire et fière. Je m'accommodais des regards anxieux de sa mère et des messes basses inquiètes de cet homme qui est maintenant mon beau-père : « Je t'avais dit de prendre une femme grande et forte. Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que vont devenir les van der Merwe ? » Quand j'ai compris que j'étais enceinte, j'ai été saisie de répulsion. Je refusais de l'accepter. Ce devait être une sorte de grosseur, une maladie. Tout en moi niait cet enfant. Il était le dernier devant qui je l'admettrais, cependant il devait avoir soupçonné quelque chose. À chaque fois qu'il pensait que je ne le voyais pas il me

regardait sans désir ni colère, mais avec ce qui semblait de la terreur. Puis il fit preuve d'une nouvelle douceur. Cela me révolta peut-être encore plus que l'arrogance et la violence. Cela me rappelait trop bien Nicolaas. Je pouvais me défendre contre la violence, la douceur était plus insidieuse. Quand j'étais seule, je me croisais les bras sur le ventre et j'essayais d'expulser par la force cette chose qui poussait dans mon corps, cette présence étrangère qui menaçait ma solitude de l'intérieur. Puis il y a eu la première tentative de mouvement, le léger frémissement d'un membre, le tremblement bref d'un pied ou d'un poing minuscule. Et quelque chose changea. J'ai lutté comme si la dernière marque de ma liberté était en jeu ; mais je savais que j'avais perdu. L'enfant était en moi et je le voulais. Je voulais cet enfant qui bougeait en moi avec plus d'acharnement que je n'avais osé désirer quelque chose depuis la mort de mon père. Quand je l'ai perdu – et c'était tellement inutile, tellement stupide –, j'ai voulu mourir. Je savais pourquoi je l'avais perdu : parce que je l'avais trop désiré, comme d'autres choses que j'avais désirées auparavant. Mais cette fois c'était pire. Le vide douloureux en moi n'était pas un retour à ce qui avait été mon état normal, mais une confirmation de cette perte. Perdre ce qu'on n'a jamais eu marque plus qu'une douleur physique ; c'est la mort du possible. C'est un resserrement de l'horizon, c'est une définition brutale du corps lui-même. Une terre qui s'érode ; une source souterraine qui s'assèche.

Alors que j'étais au lit, après avoir perdu l'enfant, Barend est entré. Quelque chose a jailli en moi : le désir qu'il vienne à moi, qu'il me tienne dans ses bras. J'avais besoin de lui dire que j'étais désolée. J'avais besoin de pardon et d'intimité. Mais j'ai vu la colère de ses yeux et j'ai compris à nouveau comme il me haïssait à cause de ce qui était arrivé. Aussi, je suis restée silencieuse, et il est parti. Je pense que ce fut la dernière occasion que nous ayons eue de nous rejoindre. La grossesse m'avait rendue vulnérable ; je savais que je devais faire doublement attention, sinon je serais submergée.

La première joie ne se renouvela pas quand cela se reproduisit, et s'il n'y eut aucune acceptation, il n'y eut non plus aucune résistance. Ce n'était pas merveilleux ; ce n'était qu'inévitable. « Normal. » Pas un acte d'épanouissement, rien qu'une défense nécessaire contre l'avenir. Le rêve ne mourut pas, mais, en se retranchant, il se coupa plus efficacement du monde, et autorisa encore moins qu'avant la tendresse et l'espoir personnels.

Je ne suis pas retournée à Houd-den-Bek, sauf pour de rares visites familiales obligatoires avec Barend. La première fois, ce fut bien sûr pour le mariage de Nicolaas. Je savais que ce serait une torture : Barend se pavanant avec moi ; cet homme, son père, expliquant les vertus des épouses fortes et fertiles ; la vieille femme ne les suivant

pas pour me faire croire que j'étais « voulue » ; les voisins louchant pour détecter les premiers signes de grossesse, bien qu'à l'époque je ne fusse mariée que depuis deux mois à peine ; Cécilia défilant avec une fierté inquiète dans ce qui avait été ma maison, arborant un sourire fixe et contraint qui découvrait ses grandes dents, comme si elle voulait prouver désespérément que son corset n'était pas trop serré pour son grand corps dégingandé ; et Nicolaas, avec ses yeux vulnérables comme une grande antilope blessée, attendant sans comprendre le coup qui le sortirait de sa misère. Et ce fut effectivement une torture, bien qu'atténuée par la pluie qui limita le nombre des invités et modéra leur joie – pas comme cette meute vulgaire qui nous avait escortés jusqu'à Elandsfontein et qui m'avait obligée à me réfugier derrière la porte barricadée d'une chambre, que Barend enfonça ensuite pour la première bataille rangée de notre guerre interminable. Mais, même à Houd-den-Bek, la fête me devint insupportable, et je m'éclipsai du voorhuis dès que je le pus. À ce moment-là, il n'y avait que Galant dans la cuisine ; les autres esclaves étaient devant et servaient la nourriture et les boissons.

C'était un étrange îlot de silence : la foule à l'intérieur ; et dehors le ruissellement de la pluie – et dans la cuisine, rien que nous deux.

« Tu cherches quelque chose ? demanda-t-il.

— Je m'en vais.

— Je vais chercher ta voiture ?

— Non, je vais marcher. » Je n'avais rien prévu du tout ; mais en disant cela, j'ai compris à quel point j'avais besoin d'être seule, même sous cette pluie. Non : à cause de cette pluie.

« Tu ne peux pas sortir par un temps pareil, dit-il.

— J'ai toujours aimé la pluie. » Et soudain, j'ajoutai : « Tu ne te souviens pas ? »

Il resta impassible. Il avait sûrement oublié. D'une certaine façon, c'était un soulagement ; pourtant, j'éprouvais une curieuse sensation de rejet devant son attitude, comme s'il ne niait pas seulement ses propres souvenirs, mais aussi, qui sait, une partie de ce qui avait été important pour moi.

Quand j'ai ouvert la porte, la pluie m'a repoussée dans la cuisine, et j'ai dû reprendre mon souffle.

« Je t'ai prévenue qu'il faisait mauvais », dit-il.

S'il n'avait rien dit, j'aurais fait demi-tour. Mais il en avait fait un défi et j'ai répondu : « Je m'en vais.

— Je peux t'accompagner pour te montrer le chemin.

— Je le trouverai toute seule.

— Tu vas avoir besoin d'une lanterne.

— Ne sois pas idiot. Sous cette pluie ? »

Il me regarda d'un air maussade alors que je m'appuyais contre la

porte.

« Galant », ai-je dit avec une sorte de nécessité urgente — incapable de le prendre par les épaules et de le secouer, avec ma seule voix pour le persuader —, « tu vas vivre ici, maintenant. Pour l'amour de Dieu, veille sur la ferme pour moi.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle Hester. »

Cela m'a frappée. Il ne m'avait jamais appelée comme cela auparavant. Je me suis retournée et je me suis lancée sous la pluie, en le laissant fermer la porte. La tempête était plus forte que je ne l'avais cru. Bien plus forte. Après avoir traversé la cour en chancelant, je me suis retrouvée dans l'obscurité complète. C'était comme si le monde entier allait être emporté par la pluie. En quelques instants, j'ai été trempée. Je suis revenue vers les bâtiments, et je suis entrée dans l'écurie, une obscurité chaude, les renâlements étouffés des chevaux et l'odeur pénétrante de l'urine. Je les connaissais bien, et quand je leur ai parlé, ils m'ont reconnue. Tremblante, écrasée sous le poids des vêtements mouillés, je suis allée rechercher la chaleur de leurs grands corps jusqu'à ce que je me sente capable d'affronter à nouveau la pluie. Pas besoin de chercher à tâtons une selle et des rênes. J'ai choisi le cheval que je connaissais le mieux, je l'ai fait sortir, puis j'ai grimpé sur son dos et je me suis allongée pour mieux tenir, et je sentais sur tout mon corps la puissance et la chaleur rassurantes du grand animal qui traversait la nuit et la pluie, la contraction et le mouvement des muscles, la soumission trompeuse d'une force sauvage. Plus d'une fois, j'ai failli m'endormir de fatigue, et je ne me réveillais que lorsque je me sentais glisser, quand il s'arrêtait net ou faisait un écart pour éviter un obstacle invisible.

Le jour nouveau, gris et peu engageant, était déjà clair quand je suis arrivée à Elandsfontein. J'étais entièrement engourdie et je sentais qu'une forte fièvre m'envahissait ; et Barend, en rentrant à la maison après avoir battu le veld à ma recherche, était dans une telle rage qu'il me frappa. Je n'offris aucune résistance. Pas seulement à cause de mon engourdissement, l'étrange euphorie de l'épuisement, mais à cause d'une satisfaction inexplicable, comme si j'avais fait l'amour toute la nuit, et comme si j'étais maintenant rassasiée et sereine.

En dépit de son interdiction explicite, je suis retournée à Houd-den-Bek, à cette époque. Pas à pied, malheureusement — c'était beaucoup trop loin, deux heures au moins avec un cheval rapide —, et en prenant toujours soin d'emporter un panier avec du pain frais ou du jambon ou un morceau de viande comme prétexte : mais si personne ne me voyait assise près de la tombe ou s'il n'y avait personne dans les environs, je ne donnais pas le *karme-naadjie*. Il y avait des scènes violentes chaque fois que Barend s'en apercevait, mais à la fin il se résigna. Il avait déjà assez d'ennuis avec les esclaves qui s'enfuyaient.

Sa femme, au moins, revenait à la maison : peut-être pas de bon gré, mais au moins avec un certain sens du devoir.

Quand j'attendis un enfant, je devins distraite. J'avais toujours aimé galoper aussi loin que possible. La vitesse libérait mes pensées ; elle les laissait aller comme elles voulaient. Ce jour-là, le cheval prit peur – un serpent, une tortue, ou un rat palmiste sur le chemin – et, en faisant un écart au grand galop pour l'éviter, il mit le pied dans un terrier et me jeta à terre. C'est alors que je perdis le bébé.

Au début, dans les illusions de l'adolescence, on croit dans la révolte sauvage. Pris au piège de sa condition – femme, épouse, subalterne –, il ne s'offre que deux échappatoires comme alternative à la violence : la folie ou le suicide. Mais survivre prend le pas, même sur la dignité. Ce n'est pas une reddition, mais un ultime et patient empressement du corps et de l'esprit.

Le foyer. Devenir de plus en plus comme tante Alida ? Non. Pour moi, ce n'est pas acceptation mais vacance. En sachant que la vie est plus que cela. En regardant une terre dénudée, on ne peut soupçonner les sources cachées qui coulent en dessous. C'est une existence soumise ; les batailles ont été englouties, il ne reste que l'éruption occasionnelle pour tout secouer et revivre. Il y a une sauvagerie et une violence cachées quelque part, prêtes le moment voulu à foncer comme un cheval qui galope dangereusement dans la nuit.

Je viens de loin, et j'avais espéré trouver enfin la paix à Houd-den-Bek. Mais que s'est-il passé ? Nous n'étions qu'une poignée de Khoins, allant ici et là depuis des années, de Outeniqua jusqu'au Camdeboo, contournant la Montagne de la Neige et montant jusqu'à la Courbe du Serpent sur la Fish River ; du Karoo desséché et buissonneux jusqu'aux arbres *gnap* du Suurveld. Mais la vie devenait toujours plus pénible ; la loi suivait nos traces où qu'on aille. On ne pouvait plus aller et venir sans laissez-passer ; avant d'être autorisé à faire n'importe quel travail, il fallait être enregistré chez un maître ; vous pouviez vous faire tuer avant même de savoir que vous étiez en train d'enfreindre la loi. Alors, nous avons décidé de nous installer à Bruintjieshoogte, avec ce qui nous restait de nos chèvres et de nos moutons à grosse queue. Nous avons commencé à travailler pour plusieurs familles boers – les Prinsloos, les Labuschagnes –, et pendant longtemps nous n'avons pas eu à nous plaindre. Puis la vie est redevenue difficile. Les Boers poussaient d'un côté ; et, au-delà de la rivière des Hintsas, les hommes à Couverture rouge poussaient de l'autre. On se réveillait un matin pour découvrir que les bêtes n'étaient plus dans les kraals. Alors des commandos partaient à cheval, loi ou pas loi ; et le soir, les feux des Xhosas brillaient au sommet des collines : bientôt, il y aurait un nouveau raid.

J'ai essayé de me tenir à l'écart, en écoutant ce qu'on disait des deux côtés. Nous sommes arrivés les premiers dans ce pays, disaient les Boers, il nous appartient. Non, disaient les Hintsas, Tixo a fait la terre pour tout le monde, afin que le bétail d'un homme puisse paître là où il trouve une bonne terre. Et les paroles se succédaient, et bientôt ce fut la guerre. Nous étions à Grahamstown pour les achats de Noël du Baas et nous avons été encerclés dans la petite ville blanche au milieu des collines verdoyantes. Les guerriers hintsas ont déferlé sur les pentes, comme l'eau noire d'un réservoir détruit. Ils agitaient leurs massues, secouaient leurs boucliers de peau de bœuf, et les sagaies emplissaient l'air comme un vol de sauterelles. J'ai pensé qu'on n'en sortirait pas vivants.

Mais si notre groupe s'est sauvé dès que le pire de la mêlée a été terminé, ce n'est pas par peur. Si votre heure est venue, qu'importe où vous essayez de vous cacher. Ce qui nous a fait nous enfuir, c'est que nous savions que ce n'était pas notre guerre. En quoi est-ce que ça nous concernait ? Si les Boers et les Xhosas voulaient s'exterminer mutuellement, il fallait les laisser, aussi longtemps que nous, les Khoins, nous n'étions pas écrasés entre deux meules. Personne n'aime

ça. Et la poignée que nous étions s'enfuit alors que la fumée de la poudre recouvrait encore la ville comme un nuage.

Je suis partie avec mon bébé sur le dos, mais il est mort avant que j'arrive au Cap. Nous n'étions que quelques-uns quand nous sommes partis ; mais nous étions encore moins nombreux quand nous avons quitté les montagnes du Karoo. Alors, nous nous sommes séparés par groupes de deux ou trois et nous sommes partis chacun de notre côté ; la tribu n'existait plus. J'ai travaillé dans les fermes où je passais, parfois à la cuisine, parfois dans les champs ; à la récolte des haricots, Baas Nicolaas m'a trouvée à Tulbagh et m'a engagée. Il a dit que la Nooi avait besoin de quelqu'un à la cuisine. Elle avait une esclave, mais il semblait que ça ne marchait pas bien entre elles ; et ils avaient besoin d'une cuisinière.

« Alors, c'est un travail pour moi, j'ai dit. À Bruintjies-hoogte, j'ai appris à tenir une maison, de la cuisine au voorhuis. »

Et je n'ai eu aucune raison de me plaindre. C'était des gens agréables à vivre, et j'ai eu bientôt un penchant pour Galant. Le vieil Ontong vivait avec Lydia, l'esclave. Achilles était un peu simplet ; et les autres n'étaient que des tâcherons saisonniers. À ce moment-là, il y avait longtemps que je vivais sans homme, à part quelques rencontres dans les autres fermes où j'avais fait de petits travaux en passant, et cela donne des envies et rend mélancolique. Si l'on ne plante pas la racine, le sillon devient inculte. Et j'ai été soulagée quand Galant m'a prise. Il ne parlait pas beaucoup et pouvait être parfois sombre et solitaire. Mais il avait des mains d'or. Et je dis ça pour lui, c'était un cavalier de première classe, pour les chevaux comme pour les femmes.

J'ai vite appris la façon de travailler de la Nooi. Elle se mettait facilement en colère et ne supportait pas la maladresse et l'avarice, mais cela me convenait. Elle ne m'a jamais rien refusé. Il n'y a qu'avec Lydia qu'elle ne pouvait pas se contrôler, et nous en parlions souvent, le soir, autour du feu. Nous étions tous au courant de la faiblesse de Nicolaas pour Lydia, et bien sûr de ses visites au plus noir de la nuit ; mais c'était son droit et personne ne s'en plaignait. Mais la Nooi ne pouvait pas supporter Lydia ; et le Baas devait en être la cause, parce que chaque fois qu'il était allé dans sa hutte la nuit, le lendemain, il y avait des problèmes. Alors on appelait Galant ou quelqu'un d'autre pour attacher Lydia dans l'écurie. Généralement, cela se passait dès que le Baas était parti dans le veld ; et la Nooi prenait le fouet elle-même. J'ai vu souvent donner le fouet et je l'ai reçu deux fois ; et c'est pour ça que je dis qu'elle ne faisait pas ça comme il faut. Une fois qu'elle avait commencé, elle ne pouvait plus se dominer. Elle ne s'arrêtait que lorsque les cris de Lydia, les hurlements d'une femme en travail, étaient devenus les gémissements d'un chiot en train de mourir. Alors, la Nooi sortait en poussant Lydia devant elle sans un

seul vêtement sur le corps. Parfois, ils étaient en charpie ; le plus souvent, ils lui avaient été arrachés de colère. Et je ne trouvais pas ça bien, parce que Lydia n'est plus une enfant, elle est même plus vieille que moi et elle a eu des enfants. Mais on l'envoyait dans le veld nue comme un ver, pour ramasser du bois ou des bouses de vache, même en hiver. Parfois, la terre était couverte de neige, grise comme de la cendre et craquante sous le pied, mais pas d'importance : Lydia irait nue. Généralement, on envoyait quelqu'un avec un kaross quand la Nooi avait le dos tourné, pour la couvrir jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer.

La première fois que j'ai vu ça, j'en ai été malade. J'attendais l'enfant de Galant, et je pense qu'on est moins résistant dans ces moments-là. Ce n'était pas seulement le fouet : c'était la façon dont la Nooi parlait tandis qu'elle frappait. Un gémissement étrange, presque des sanglots. Une fois, j'ai écouté à la porte de l'écurie, mais je n'ai pas pu saisir ce qu'elle disait, sinon que ça ressemblait à la Bible que je connaissais parce que je devais assister à la prière le mercredi et le dimanche soir. Galant m'a trouvée là et m'a éloignée, en colère ; je tremblais, mais pas seulement de froid.

« Viens, a-t-il dit. Tu n'as rien à faire là.

— La Nooi va fouetter Lydia à mort.

— Ne t'occupe pas de ça.

— Pourquoi est-ce que tu n'en parles pas au Baas ?

— Ce serait peut-être pire. »

Il m'a emmenée dans notre hutte. Mais quand il est parti aider Achilles qui s'occupait du bétail, je suis retournée à l'écurie. C'est là que j'ai vu sortir Lydia toute nue. Mais c'est la Nooi que je n'ai pas pu regarder en face. Elle avait le visage rouge, les cheveux défaits et mouillés de sueur et les joues baignées de larmes ; et elle haletait. C'était peut-être de fatigue, c'était suffisant pour épuiser n'importe qui, même une femme aussi forte que la Nooi. Mais il y avait autre chose qui m'a frappée, à moins que je ne l'aie imaginé parce que j'attendais un enfant : quand je l'ai vue, j'ai tout de suite pensé qu'elle ressemblait à une femme qui avait passé une nuit avec un homme.

Si Galant ne voulait pas intervenir, j'ai pensé que je devais parler au Baas moi-même. Mais alors, il s'est passé quelque chose qui m'a bouleversée. Après une séance de fouet, alors que Lydia revenait en fin d'après-midi avec son chargement de bouses, nue et meurtrie, le Baas a tourné le coin du hangar près du verger. Il s'est arrêté quand il l'a vue et est devenu très pâle. Il y avait encore assez de lumière pour voir, et je venais de la cuisine avec le seau d'eau.

« Qu'est-ce qui se passe, Lydia ? » a-t-il demandé. Elle avait le visage barbouillé de larmes et de morve. Elle était couverte de marques, pas seulement sur le dos, mais partout, même sur le ventre

et les seins. Pourtant, elle se tenait droite, grande et maigre, comme les aloès de Bruintjieshoogte, avec son chargement de bouses sur la tête, et elle regardait le Baas sans dire un mot.

À ce moment-là, la Nooi est sortie de la cuisine et elle m'a écartée avec impatience. « Est-ce que tu as déjà vu une impudeur pareille, Nicolaas ? a-t-elle dit. Elle a été insupportable toute la journée. Et quoi que je lui dise, elle me répondait avec insolence. Je t'ai parlé assez souvent d'elle : aujourd'hui, tu dois faire quelque chose. »

Il était toujours très pâle, mais il a dit : « Lydia, allonge-toi. » Et il l'a fouettée avec son sjambok.

La Nooi est restée derrière moi sur les marches, en respirant la bouche ouverte. Quand je n'ai plus pu le supporter, je suis allée remplir le seau et, pour revenir, j'ai fait le tour de la maison et je suis rentrée par-devant. J'en avais assez vu. J'ai pensé que ce serait la fin de ses visites nocturnes. Ce serait au moins quelque chose. Mais la même nuit, je le jure devant Dieu, il est retourné voir Lydia. Et le lendemain soir, il nous a appelés pour la prière comme si rien ne s'était passé, et le Baas et la Nooi étaient assis à la table, avec la lampe de cuivre, et il a ouvert le fermoir de son grand livre et a commencé à nous faire la lecture, lentement, en savourant chaque mot.

C'est alors que quelque chose en moi s'est dressé contre eux. Par nature, je suis une personne facile à vivre, et généralement je m'entends bien avec les autres ; mais dans la cuisine, j'ai commencé à me tenir à l'écart de cette femme. Je faisais le travail qu'on me donnait ; mais je n'y mettais aucun cœur. Pour moi, le Baas était pire que la Nooi. Ce qu'elle avait fait n'était pas bien ; mais de son point de vue, elle pouvait avoir une raison. Les Blancs ont des façons étranges. Mais ce que le Baas avait fait était une abomination, et je ne voulais rien avoir à faire avec ça.

J'étais fatiguée d'errer ; et je portais l'enfant de Galant. Sinon, je crois que j'aurais pris mes affaires et que je serais partie. Dans ma situation, je suis restée, mais avec beaucoup de rancœur, en essayant d'éviter le Baas autant que possible. Je lui disais bonjour et bonsoir parce que c'était mon devoir ; mais rien de plus. Je ne lui pardonnerais jamais de ne pas avoir eu le cran d'arrêter les mauvaises façons de sa femme.

Et c'est pour ça que ce qui s'est passé avec l'enfant m'a tellement bouleversée. Je ne pouvais pas me comprendre. Pourquoi est-ce que l'on peut souhaiter faire ce qui répugne le plus ? Je suis devenue étrangère à moi-même. En vérité, chacun de nous est un abîme ; pire que ceux des falaises des Skurweberge.

Nous étions très heureux avec l'enfant. Je n'avais jamais vu un homme si ridicule dans son bonheur que Galant. Mes seins me faisaient mal à cause d'une montée de lait incontrôlable. Et

heureusement, parce que Galant est devenu aussi fou de mon lait que le bébé. Il disait que c'était ce qu'il avait goûté de plus doux. Parfois, je leur donnais le sein à tous les deux, père et fils ensemble, ils suçaient et ils buvaient avidement en faisant du bruit ; et quand je les regardais, les yeux fermés de plaisir, je sentais vraiment le bonheur m'envahir le ventre.

Parfois, je le prévenais : « Tu ne devrais pas t'attacher à l'enfant comme ça. C'est tenter le diable. Et si quelque chose lui arrivait ?

— Qu'est-ce qui peut lui arriver ? Tu es là et je suis là aussi. »

Nous l'avions appelé David. Un soir, le Baas avait lu l'histoire de David, c'était un mercredi, parce que la prière était plus courte que le dimanche ; et il a lu l'histoire de David et du roi Saül, comment le roi lui avait lancé sa sagaie et comment David s'était sauvé dans la montagne, en sachant que le temps viendrait où lui-même serait roi. Et quand nous sommes rentrés dans la hutte, Galant a dit : « Nous l'appellerons David. Parce que son jour viendra bientôt. Ce n'est pas un esclave comme moi.

— Pourquoi est-ce que c'est si mal d'être esclave ? lui ai-je demandé. Il n'y a pas beaucoup de différence entre ta vie et la mienne à la ferme. Ils sont gentils avec toi. Le Baas t'a fait mantoor. Tu t'occupes de tout. Tu peux semer et récolter, et tu as des génisses et des moutons à toi. Ils te nourrissent et t'habillent pour rien.

— Je suis quand même un esclave. »

Et c'est tout ce qu'il a dit. Je n'ai rien ajouté parce que ce n'était pas la peine de discuter avec lui quand il était de cette humeur ; il était toujours sombre.

L'enfant avait un peu plus d'un an, j'étais en train de le sevrer, quand le Baas a envoyé Galant dans le Karoo pour aller chercher du bétail qu'il avait acheté. Cinquante-huit bêtes, je m'en souviens bien ; c'était juste à la sortie de l'hiver, au moment du grand nettoyage de la maison et de la réparation des murs. Galant est parti pendant trente-six jours. Je les ai comptés parce que quand une femme est en train de sevrer son enfant, ses seins gonflés lui pèsent, et la seule chose qui peut l'aider c'est la racine de l'homme dans son sillon.

David était difficile parce qu'il avait l'habitude de boire chaque fois qu'il en avait envie ; en plus il faisait ses dents et était morveux. J'étais tentée de lui redonner le sein, mais cela aurait été pire. Il commençait à devenir gênant dans la cuisine et dans la cour, et la Nooi s'était déjà plainte plusieurs fois. Ce n'était pas le genre de femme à qui j'aurais donné des raisons de se plaindre. J'avais plus de travail que je ne pouvais en faire, pas seulement dans la maison : pendant l'absence de Galant et d'Achilles, il fallait que j'aide aussi aux moutons. C'était donc un moment difficile, et il fallait se remuer le cul si on ne voulait pas avoir d'ennuis.

Une fois ou deux déjà, quand j'avais laissé le petit tout seul – à chaque fois que c'était possible, Mama Rose venait le garder ; mais elle aussi aidait au travail de la ferme –, il m'avait cherché en se traînant dans la maison. Intelligent petit bâtard. Mais difficile. Alors le Baas m'a prévenue : « L'enfant est insupportable, a-t-il dit. Tu devrais faire attention qu'il ne soit pas toujours dans les jambes de la Nooi.

— Oui, Baas », ai-je dit. Mais au fond de moi : Sale con. Ne me donne pas d'ordres. Je ne suis pas Lydia.

J'en ai parlé à Mama Rose, et elle m'a promis de faire ce qu'elle pourrait, mais ce n'était pas facile. Et le lendemain, alors que je faisais rentrer les moutons dans le kraal, j'ai vu qu'il se passait quelque chose. David était allongé près de la hutte, attaché à l'amandier, il poussait de petits sanglots dans son sommeil et il avait les jambes agitées de mouvements nerveux. J'ai été glacée d'effroi. Quand je l'ai détaché, j'ai vu qu'il avait le corps couvert de marques.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » ai-je demandé à Mama Rose, en essayant de rester calme.

Elle préparait des peaux dans l'arrière-cour, elle maniait la lourde pierre de *brey* qui assouplissait les peaux pour que Ontong puisse couper des lanières. Elle semblait calme, mais je me suis rendu compte qu'elle travaillait plus vite que d'habitude, et quand elle a laissé la peau, elle a failli se blesser avec la pierre qui est retombée en sifflant.

« Mama Rose, qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ?

— J'ai dû attacher le petit à l'arbre. Il s'est encore traîné dans la maison, et Nicolaas a dit de l'emmener. Puis il a fallu que j'emporte la lessive dans le vlei.

— Et les marques ? »

Elle a recommencé à travailler les peaux. Je me suis mise à tourner comme un tourbillon.

« Je n'en sais rien, a-t-elle dit enfin, sans me regarder. Pourquoi est-ce que tu ne leur demandes pas, à la maison ? »

Tout d'abord, j'ai fait téter l'enfant. Peu importe que je l'aie sevré ; il avait besoin du lait de sa mère. Puis, en serrant son petit corps secoué de sanglots contre ma poitrine, je suis allée à la maison, en dispersant les poulets qui étaient sur mon chemin.

« Oui, Bet ? a demandé la Nooi quand je suis entrée dans la cuisine.

— Je viens demander ce qui est arrivé à mon enfant. » Et je pensais : Si tu me dis que je suis insolente, je prends une des bûches.

Je suppose que la Nooi a dû voir que je n'allais pas me calmer comme ça.

« Il a encore fait des siennes dans la cour, Bet, a-t-elle dit. Le Baas était très en colère. Je t'avais dit de faire attention pour qu'il ne vienne pas dans la maison. »

Tandis qu'elle disait cela, il est entré dans la cuisine et s'est arrêté dans la porte. Il n'a rien dit, il m'a seulement regardée de ses yeux bleus, il avait les cheveux hirsutes.

Les manches de sa chemise étaient baissées mais non boutonnées. Je l'ai regardé aussi. J'ai pensé : Si seulement je n'avais pas cet enfant contre moi. Mais je n'ai rien pu dire. Je me suis souvenue de Lydia et du jour où il lui avait dit : « Lydia, allonge-toi », et je l'avais vue s'allonger par terre devant lui, offrant humblement son corps meurtri à son fouet. Quelque chose en moi s'est contracté de peur. Mon homme n'était pas là ; il était loin dans le Karoo avec le bétail, et j'étais seule.

J'ai fait demi-tour, sans un mot, et je suis partie. Je ne voyais plus très clair et c'était aussi bien. Je n'ai buté sur rien.

Ça a dû se passer une semaine plus tard. David allait bien. Je n'en revenais pas de voir comment un enfant se rétablit. Il fallait que je sorte la viande, ce matin-là ; c'était un lundi, et il fallait la laver, et l'endroit où on faisait ça était loin, et je ne pouvais pas m'occuper du petit en même temps. Aussi je l'ai laissé boire tout son saoul et je l'ai enfermé dans la hutte.

Comment est-ce que j'aurais pu imaginer qu'un si petit enfant réussirait à ouvrir la porte ?

Mama Rose est partie très tôt avec les moutons parce que Ontong devait arroser les vergers ce jour-là ; aussi, il n'y avait personne.

Quand j'ai eu fini avec la viande, je suis revenue à la cuisine. En ressortant, le Baas a dit derrière moi :

« Bet. »

Je me suis retournée. Il était aussi pâle que le jour avec Lydia.

« Bet, est-ce que je ne t'avais pas déjà prévenue pour l'enfant ? »

C'est tout ce qu'il a dit. Mais j'ai tout de suite compris ; à son visage.

L'enfant était allongé sur le côté, devant la hutte. Il respirait encore, mais avec difficulté, un râle. J'ai regardé son corps. Je ne pouvais pas pleurer. Je l'ai ramassé et je l'ai emmené près de l'eau où j'avais lavé la viande. Je l'ai baigné et je l'ai ramené. En chemin, j'ai vu Mama Rose avec les moutons, au loin. Elle m'a fait signe. Je ne lui ai pas répondu. Le petit est mort avant le coucher du soleil.

Mama Rose était avec moi ; elle est allée à la maison pour leur dire.

C'était la pleine lune. Le Baas est venu à la hutte. J'étais assise sur le sol de bouse, les seins lourds et douloureux. Il s'est arrêté à la porte, immense comme la nuit.

« Bet, pardonne-moi », a-t-il dit. Il avait la voix rauque. « Je me suis disputé avec ma femme. J'ai perdu la tête. Je n'ai jamais eu l'intention de faire une chose pareille. Tu sais que je ne suis pas

comme ça.

— Oui, Baas.

— Pour l'amour de Dieu, Bet, dis-moi de quoi tu as besoin. N'importe quoi. Je te donnerai n'importe quoi. »

J'étais assise les yeux baissés et j'ai avalé ma salive. Je ne pleurais pas. Je n'avais plus de larmes. Comment est-ce que c'est possible ?

Le lendemain, nous avons enterré David, enveloppé dans sa petite couverture grise.

On n'a envoyé personne, personne n'est venu. Je n'ai pas voulu voir.

Le Baas est revenu à la hutte. « Bet, il faut que tu me pardonnes. »

J'ai posé la tête contre ses genoux et je lui ai serré les jambes. Je ne pouvais plus le quitter. Je sentais que je coulais à pic. Je pensais à Lydia. *Allonge-toi*. La façon dont il était retourné à sa hutte la nuit même pour abuser de son corps meurtri. Je n'ai rien compris et je ne comprends toujours pas. Je savais que j'avais perdu Galant. Il ne me pardonnerait jamais, ni personne d'autre. Mais ce n'est pas cela qui me bouleversait tandis que j'étais à genoux accrochée à ses jambes en gémissant comme une bête, le gémissement de Lydia quand on la battait, comme une chienne, une femelle en chaleur. C'était comme ça : un vide qui grandissait et qui m'envahissait, pendant toute la nuit, et j'avais envie de me traîner dans la cour pour hurler sous ses fenêtres comme une chienne.

C'était comme ça : et à partir de ce jour-là, je n'ai pas pu le quitter. Je le désirais jour et nuit. Je le suivais partout où il allait, en le suppliant de me prendre. Il n'y faisait jamais attention. Mais je le suivais. Il me possédait comme si j'avais été une esclave. Je voulais qu'il me dise : *Allonge-toi*. Je l'implorais en silence. Je le suivais. Je sentais que c'était la seule façon de remplir ce vide qui était en moi.

Est-ce que cela me rendrait mon enfant, si je jetais mon corps aux vautours pour qu'ils le déchirent ? J'étais folle. Mais on ne pense plus normalement dans un moment comme ça. Vous ne sentez plus qu'une brûlure. Vous avez soif. J'avais envie de dire au Baas : Prends-moi. Brise-moi. Galant ne me touchera plus jamais. J'ai perdu mon homme. J'ai tout perdu. Je suis rejetée par tout le monde parce que mon enfant est mort. Je suis seule. C'est la nuit. Prends-moi. Déchire-moi.

Mais il ne voulait pas. Lydia, la folle, était assez bonne pour lui ; pas moi. Pour lui, j'étais une pécheresse. Je portais la mort dans mes entrailles.

Mes plumes. Les cris, les coups, les voix qui résonnent dans mes oreilles. Qu'est-ce qu'ils disent ? Les hommes avec leur queue. Leurs grandes queues sans plumes. Qui m'empalent. La douleur. Qui me brisent comme une motte de terre. Pourquoi est-ce qu'ils ne me laissent pas en paix, rien qu'une nuit ? Mais j'ai mes plumes. Dans mon matelas, dans la hutte. Des plumes d'oies, de poules, d'hirondelles, de tisserins, de grues, de vautours, même des plumes d'aigles. Des plumes que j'ai ramassées pendant des années et des années et que j'ai rapportées à la maison. Les hommes me font du mal. Nuit et jour. La femme avec le sjambok. Qu'est-ce qu'ils disent ? Des voix, des voix. Mes plumes. Je parle aux oiseaux. Ceux qui ont des plumes, dans les arbres. Je parle à l'hirondelle et à l'oie sauvage. Tout ce qui a des plumes. Ils me disent d'attendre. Un jour, je m'envolerai comme les hirondelles.

Après y avoir mûrement réfléchi, j'ai l'impression que nos ennuis ont commencé quand les Anglais sont arrivés au Cap. Avant, nous avions des problèmes avec le gouvernement : papa m'a souvent raconté les querelles de mon arrière-grand-père avec le Landdrost de Tulbagh ; et tout au long des années, un fonctionnaire ou un huissier sont passés pour collecter des impôts ou nous signaler les nouvelles lois. Mais pour nous, le Cap restait lointain, et ce pays est vaste. Si on avait des problèmes quelque part, on pouvait toujours charger son chariot et s'en aller là où personne n'avait jamais laissé l'empreinte de son pied, et où aucune fumée ne salissait l'horizon. Mais depuis que les Anglais sont arrivés – au début, ce n'était pas trop mal, ils ne devaient pas oser s'aventurer loin du Cap ; mais depuis 1806, ou à peu près, ils sont devenus plus audacieux et gênants –, depuis cette date donc, nous avons eu des problèmes.

Prenons les sécheresses, par exemple ; il y en a toujours eu dans ce pays ; c'est une sécheresse entre autres choses qui a obligé mon arrière-grand-père à reprendre la route après avoir jalonné sa part de paradis à Houd-den-Bek. Les sécheresses allaient et venaient, et si l'on restait humble devant le Seigneur, on pouvait toujours survivre. Mais les Anglais, qui n'ont pas la vraie foi – ils ne parlent même pas la langue de la Bible officielle, alors comment peuvent-ils croire que Dieu peut les comprendre ? – ont appelé la colère de Dieu sur ce pays. Et aujourd'hui, quand il y a une sécheresse, tout reste sec ; et la pluie ne revient que lorsque la terre a été dévastée, et c'est un déluge. Puis il y a les sauterelles. Papa m'a assuré qu'on n'en avait jamais vu dans le Bokkeveld auparavant. Des rumeurs disaient qu'il y en avait quelque part ailleurs, mais notre haut pays était épargné. Tout d'un coup, ces dernières années, elles sont venues trois fois et ont dévasté le veld et les champs de blé. Sans parler des inspecteurs et des commissaires et des autres pestes qui ont commencé à user les chemins, au-delà du Witzenberg, pour venir nous harceler jusqu'ici. Il a fallu payer des amendes, des impôts et des baux et Dieu sait quoi ; et il a fallu remplir des formulaires pour faire la liste de tout ce qu'on possédait. Le blé, les fruits, les moutons, les chèvres, les bœufs, les porcs, les esclaves, la volaille ; tout. Et si vous osez lever la main ou la voix contre eux, vous pouvez être sûr qu'en moins de rien, il y a un huissier à votre porte – peut-être même une section de pandoers hottentots – pour vous traîner jusqu'au Drostdy.

C'est un détachement de pandoers qui a tout mis en branle à Slagtersnek. On en a suffisamment entendu parler ; et quand Bet, la

Hottentote, a commencé à travailler pour Nicolaas, il l'a questionnée avec soin sur toute l'affaire, parce qu'il savait qu'elle venait de la région près de la frontière. Je ne sais pas qui avait tort ou raison, parce que j'ai entendu dire que les Boers de la frontière sont des faiseurs de troubles – non pas qu'on puisse vraiment les blâmer. Mais au moment des pendants, après que Freek Bezuidenhout a été tué par les pandoers et que son frère et les autres ont pris les armes contre les Anglais, Dieu est intervenu, et quatre cordes sur cinq se sont cassées sur le gibet. Tout homme qui craint Dieu les aurait libérés après ça. C'est ce que disent les Écritures. Quand les Anglais ont seulement demandé de nouvelles cordes pour reprendre les quatre hommes, ça a été pour moi le signe certain que c'étaient des impies.

Le jour où nous avons entendu parler pour la première fois de Slagtersnek – c'était peu de temps après notre mariage, un dimanche ; nous étions tous allés à Lagenvlei pour le service religieux ; il n'y a que Hester qui était restée à la maison –, j'ai dit à papa : « Je jure devant Dieu que si un seul Anglais pose jamais le pied sur ma ferme pour m'obliger à suivre ses lois, je le tue sur place. »

Je me souviens que Nicolaas avec son air de cul bénit m'a répondu : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César, Barend.

— Aucun Anglais n'est mon César, ai-je dit sèchement.

— C'est un Romain qui était César pour les Juifs », a-t-il dit.

Par la suite, Nicolaas a sensiblement modifié son point de vue, quand il s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas appliquer la Bible aux façons de faire et aux lois des Anglais ; mais à cette époque, il pouvait encore se mettre en colère. Je lui ai dit que s'il y avait eu des Anglais au temps de la Bible, Dieu aurait dit quelque chose de différent. Et que si on n'y prenait pas garde, les Anglais allaient nous enlever cette terre de sous les pieds.

Le jour où nous nous sommes mariés, papa nous a donné à méditer une parole de Josué. Je n'ai pas beaucoup le temps de lire, je suis fermier et j'ai du travail à faire ; mais quand j'ai un peu de temps, je lis cette phrase du quatrième verset du vingt-troisième chapitre :

« Vois, j'ai divisé entre vous ces terres qui restent, pour qu'elles soient l'héritage de vos tribus, depuis le Jourdain jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant.

« Et le Seigneur ton Dieu les chassera devant toi et les éloignera de ta vue ; et tu posséderas ce pays que le Seigneur ton Dieu t'a promis.

« Aie bon courage en agissant fidèlement selon ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse ; ne t'en détourne ni à droite ni à gauche ; ne te mêle pas à ces nations qui restent parmi vous ; ne mentionne pas le nom de leurs dieux et ne jure pas par eux, ne les sers pas et ne te prosterne pas devant eux ; mais sois fidèle au Seigneur ton Dieu, ainsi que tu l'as fait

jusqu'à ce jour. »

On a toujours respecté ces paroles sur ma ferme, à Elandsfontein ; nous n'en avons jamais dévié. Les ennuis que nous avons eus venaient de l'extérieur. Sauf si on considère Hester comme un ennui. Mon attachement pour elle, de plus en plus fort, est une des choses qui m'ont pesé depuis le début. La Bible ne dit rien sur le fait de convoiter sa propre femme. Et pourtant, j'ai souvent pensé que l'excès de mon désir devait être un péché, depuis le jour où, pour la première fois, mes yeux l'ont vraiment vue, une fille nue dans un réservoir. J'ai pensé qu'en l'épousant j'apaiserais ma fièvre, mais cela n'a rien changé, cela a peut-être même été pire. Et ça n'a fait qu'augmenter tout au long des années, bien qu'elle refrénait les élans de son corps mince et dur. Et sa résistance à mon égard, ses efforts pour me repousser en luttant bec et ongles, qui m'obligeaient chaque fois à la dompter sans y réussir vraiment, étaient suffisants pour m'éloigner du chemin tracé. Elle me rejetait comme le cheval gris que papa m'avait donné quand j'étais petit et qui avait refusé que quiconque le monte, jusqu'à ce qu'enfin Galant le dompte. Ce n'est pas que j'aurais aimé voir Hester devenir docile. Sa sauvagerie même augmentait mon désir.

Depuis le premier jour, j'étais incapable à ses yeux de faire quelque chose correctement. J'aurais pu choisir Houd-den-Bek, un endroit fertile que je convoitais depuis des années, mais je l'ai amenée à Elandsfontein pour l'éloigner du souvenir de son père – mais même cela ne lui a pas plu. Et plus elle devenait violente, plus je la désirais.

Je savais qu'il y avait quelque chose d'impie là-dedans. La façon dont elle refusait l'idée d'avoir des enfants, par exemple. Je voulais la féconder et voir mon enfant croître en elle ; je pensais que cela la briserait enfin. Papa disait toujours : « La seule façon de s'y prendre avec une femme impudente, c'est de l'emmancher. » Mais ça ne marchait pas avec elle ; on aurait dit qu'elle rejetait ma semence. Et quand enfin c'est arrivé, après que j'eus abandonné tout espoir, après plus de trois ans de stérilité, alors qu'elle avait déjà dix-huit ans, elle a monté délibérément le cheval le plus fougueux de la ferme, elle l'a fouetté avec son sjambok jusqu'à ce qu'il la jette à terre et qu'elle perde le bébé. J'ai pensé : si jamais je dois lever la main sur une femme, c'est aujourd'hui. On ne peut pas se moquer d'un homme comme ça ; c'est un affront à Dieu. Mais quand je l'ai vue dans le grand lit, toute ma fureur m'a quitté : sa peau sombre et très pâle, ses grands yeux noirs brillant dans son petit visage, ses cheveux bruns en désordre sur l'oreiller que maman avait brodé, ses hautes pommettes, sa large bouche tendue par sa haine pour moi ; et ses mains sur le drap blanc, les longs doigts, les ongles rongés ; le bras relevé et la rondeur de l'épaule. J'ai senti mon corps se liquéfier ; j'étais comme

un arbre qui pousse dans l'eau, et mes racines lâchaient prise. Ce que je désirais le plus au monde, c'était aller vers elle, m'agenouiller auprès du lit et lui dire : « Pardonne-moi. » Mais pourquoi et à propos de quoi ? Qu'est-ce que j'avais fait qui exigeait le pardon ? Et je ne savais que trop bien que m'abaisser à une telle inconvenance ne m'aurait valu à jamais que son mépris. J'étais au bord des larmes. Mais il fallait que je me contienne. Elle ne m'aurait pardonné aucun signe de faiblesse. Aussi, j'ai fait demi-tour et je suis sorti. Dehors, j'ai dû m'essuyer les yeux du revers de la main. J'ai essayé de me convaincre que c'était à cause de la violence de la lumière, mais, en réalité, je savais que c'était à cause de cette femme qui était mon épouse et que je désirais tant que je me sentais comme le buisson ardent qui brûle et brûle sans jamais tomber en cendres.

Même après la naissance des enfants, il n'y a pas eu de différence sensible pour elle. Elle resterait mon adversaire jusqu'au jour de ma mort ; et la seule façon de rester digne d'elle était d'être aussi fort qu'elle, de ne jamais céder, de ne jamais laisser apparaître la moindre tendresse sur laquelle elle aurait pu avoir prise, parce qu'alors elle m'aurait détruit.

Cela aussi, en un sens, a été déterminé par l'intervention des Anglais. Parce que le jour où nous sommes allés à Tulbagh pour nous marier, il s'est trouvé que le *predikant* hollandais avait fait une erreur de date et était parti pour Le Cap ; et, à moins d'être prêts à rentrer et à refaire tout le chemin la semaine suivante, il fallait nous contenter du clergyman anglais. Qu'est-ce qu'on pouvait faire, sinon nous résigner à l'inévitable, même en sachant que cela n'apporterait rien de bon ? Et en temps voulu, Dieu m'a donné raison : mais à quel prix.

Pourtant, la plus grande partie de nos ennuis est venue de l'extérieur, des Landdrosts et de leurs Drostdies. Autrefois, ils étaient tous de notre côté. À l'époque du Landdrost Fischer, nous n'avons jamais eu de problèmes à propos des esclaves et du reste, quand nous portions l'affaire à Tulbagh ; mais l'Anglais Trappes était un salaud. Et il est devenu évident pour tout le monde que Dieu lui-même lui donnait tort, parce qu'il n'était pas à Tulbagh depuis six mois qu'une inondation a presque entièrement détruit le Drostdy. Après, il a fallu aller jusqu'à Worcester pour les affaires judiciaires. Et quand aux nouveaux règlements et aux nouvelles lois que les Anglais faisaient au Cap, il arrivait à peine un seul journal sans problèmes supplémentaires. Je ne sais pas comment les esclaves avaient vent de ces événements et de ces spéculations. Ça devait se répandre comme la peste ; et dès que vous posiez le pied de travers, ils connaissaient toutes les nouvelles lois et filaient au Drostdy pour se plaindre. Le seul choix qui nous restait, c'était soit de nous lancer immédiatement à leur poursuite, soit d'attendre l'assignation à comparaître. Nous

n'avions plus la parole sur nos propres fermes, et c'était vraiment rechercher les ennuis.

J'ai toujours eu des problèmes avec les fugitifs. Ils disaient que j'avais la main trop lourde. Même papa me l'a reproché une fois. Mais ça lui était facile de parler : il avait ses esclaves depuis longtemps et chacun connaissait sa place. C'était différent pour moi qui commençais avec des nouveaux. Et les temps avaient changé aussi. Et ils le savaient bien. C'était une raison de plus pour les dresser avec sévérité, pour qu'ils sachent bien qui avait le dernier mot à la ferme. J'étais le *Baas*, et ils avaient intérêt à l'accepter dès le début. Sinon, ils m'auraient écrasé dès que j'aurais tourné le dos. On ne peut pas prendre de risques avec eux : ils peuvent sembler bien dociles, mais au fond d'eux-mêmes ils restent toujours sauvages. J'aurais peut-être dû suivre l'exemple de Nicolaas et prendre à papa des gens sur qui on pouvait compter. Mais l'idée ne me séduisait pas : les esclaves, c'est comme les chiens, ils ne s'attachent pas facilement à un nouveau maître. Et surtout, je voulais prendre un nouveau départ sur ma ferme, en coupant tout lien avec un triste passé.

Quiconque ne faisait pas son travail correctement avait le dos tanné, sans plus de cérémonie. Le problème, c'est qu'ils savaient qu'en réalité j'avais les mains liées par le gouvernement ; aussi, dès qu'ils pensaient que la punition avait été excessive, ils filaient à Tulbagh. Quelquefois, j'ai réussi à les rattraper et à les ramener à la ferme où ils étaient à nouveau fouettés et plus sévèrement. Si après ça ils avaient encore envie de se plaindre, ils avaient au moins une bonne raison. Et une fois que le vieux Landdrost Fischer avait marqué le dos d'un fuyard au fer rouge, il y regardait à deux fois avant de s'enfuir à nouveau. Même comme ça, j'en ai perdu deux (et plusieurs Hottentots – mais ceux-là de toute façon n'ont jamais valu grandchose), et ce n'était pas une petite perte parce qu'ils coûtaient sacrément cher. Et quand Trappes est arrivé, j'ai vite compris qu'avec les Anglais, même la parole d'un esclave en fuite comptait parfois plus que celle de son maître. Cette fois-là, avec Klaas, j'ai été condamné à cinquante rix dollars d'amende. Mais j'ai eu ma revanche quand Klaas est rentré.

« On va voir si tu vaux le prix de mon amende », lui ai-je dit, sous le hangar, en lui attachant les poignets et les chevilles et en le jetant au-dessus d'un tonneau.

J'étais décidé à aller jusqu'au bout : et quelles que soient les conséquences, ce serait un avertissement pour les autres. Mais Klaas était costaud, ça nous a pris tout l'après-midi. Et à la fin, c'est Hester qui est venue nous arrêter. Et j'ai été surpris, parce qu'elle n'était jamais intervenue dans ma façon de diriger la ferme. Sa place était à l'intérieur, je lui avais donné la charge de la maison ; j'étais

responsable du reste. Sauf cette fois-là. Au coucher du soleil, elle a ouvert la porte du hangar où on s'occupait de Klaas, et elle est entrée. J'ai tout d'abord pensé qu'elle m'apportait du café parce que ça donne soif de fouetter. Mais elle restait là, les mains vides, tremblantes.

« Veux-tu arrêter immédiatement ! » a-t-elle dit Devant les esclaves.

« Hester, ne t'occupe pas de ça. Ce ne sont pas tes affaires.

— Je t'ai dit d'arrêter. »

Je ne pouvais pas accepter d'être humilié devant des inférieurs. J'ai levé à nouveau le sjambok et je l'ai abattu sur les épaules de Klaas. Tout à coup, elle était à côté de moi, et elle a saisi la mèche du sjambok.

« Tu te rends compte comment ce salaud m'a insulté ? » ai-je dit en tremblant, mais en essayant de garder mon calme. « Il m'a coûté cinquante rix dollars. J'ai perdu quatre jours, et c'est le moment de semer. Et quand il est rentré, il a encore été insolent.

— Tant que je serai sur cette ferme, tu apprendras à te conduire correctement avec les esclaves.

— Hester, fais attention à ce que tu dis ! »

Elle tirait toujours sur le sjambok, en essayant de me l'arracher des mains. Si je n'avais pas été autant en colère, cela m'aurait amusé : j'aurais pu la soulever de terre si j'avais voulu. Mais il était impensable que je me batte de façon honteuse avec ma femme sous le regard des esclaves.

« Détachez-le, ai-je ordonné à mes aides. J'espère qu'il retiendra la leçon. »

Hester les a regardés faire. Quand ils ont été sortis avec Klaas, elle a dit sans daigner me regarder :

« Est-ce la seule façon que tu as d'être le maître ? »

— Hester, tu cherches des ennuis.

— Tu veux me frapper moi aussi ? »

Je l'ai attrapée par le bras. C'était comme pendant notre enfance, quand j'essayais de lui faire mal et qu'elle refusait de pleurer. Elle n'a même pas gémi. Soudain, j'ai tourné les talons pour fuir cette honte et ce hangar, cet endroit qui sentait la paille et les peaux, et Klaas qui avait pissé et chié partout. Est-ce qu'elle ne comprenait pas que c'était pour son bien que j'étais obligé d'agir ainsi ? Je devais faire de cette ferme un paradis pour elle, afin que nous puissions la diriger ensemble. Comment est-ce que je pouvais prendre le risque de la laisser vivre parmi ces êtres à demi sauvages, sans les avoir complètement dressés ? Je devais faire du monde un endroit sûr pour qu'elle puisse y vivre et qu'ainsi elle soit fière de moi. Pourtant, elle me blessait tout le temps.

Cette nuit-là, je l'ai domptée d'une autre façon. Mais elle n'a

toujours pas émis un seul son, un seul gémissement, pas un murmure de douleur ou de plaisir. Elle était aride. Inflexible et aride, stérile comme la haine.

Le lendemain matin, j'ai découvert que tous les ouvriers saisonniers, tous les Hottentots, s'étaient enfuis pendant la nuit. Mais Klaas était toujours là. En partie, je suppose, parce qu'il ne pouvait plus marcher ; mais je ne pense pas que c'était la seule raison. Il avait retenu sa leçon et à partir de ce jour-là, il a été docile comme n'importe quel chien. J'ai acheté Abel plus tard. Un type difficile et un travailleur à qui on ne pouvait pas faire confiance ; mais il avait une bonne influence à la ferme. Un homme qui pouvait rire de tout, un vrai coquin, espiègle comme un enfant ; et qui avait la musique au bout des doigts. Je n'ai jamais vu quelqu'un jouer du violon comme lui. Il a apporté un nouvel esprit de collaboration parmi les esclaves ; et il a même appris à ceux que j'ai achetés plus tard à tirer ensemble, comme un bon attelage de bœufs.

Si seulement les Anglais nous avaient laissés en paix, nous aurions prospéré à Elandsfontein. Mais ils étaient tout le temps là, comme une démangeaison qui ne cesse jamais, réapparaissant à différents endroits, ici, là, nous rendant mal à l'aise et irritables ; mais ça ne sert à rien de se gratter. Tout d'abord, il y a eu l'*Opgaaf*, l'impôt sur les esclaves. Et puis très vite, un flot de nouveaux règlements qui se sont succédé, chacun apportant plus d'ennuis que le précédent : les esclaves n'avaient plus le droit de travailler le dimanche ; les heures de travail ont été fixées de façon ridicule, sans tenir compte des nécessités de la ferme : est-ce qu'ils s'imaginaient qu'on allait s'arrêter de faucher ou de battre si un orage se préparait ? Les punitions étaient prescrites : tant de coups de fouet, donnés avec tel instrument, dans telles circonstances. On devait enseigner la religion aux esclaves. Le mari et la femme ne pouvaient plus être vendus séparément. Je n'avais pas de problèmes avec un certain nombre de ces règlements : j'avais remarqué qu'un homme travaillait mieux si sa femme et ses enfants étaient avec lui, et pour le maître c'était un avantage ; nous avions toujours lu la Bible à nos esclaves et nous disions les prières ensemble. Ce qui me déplaisait, c'est que ces règlements étaient faits au Cap comme si nous n'étions qu'une bande de païens. Est-ce que j'en avais besoin ? À Elandsfontein, j'étais le Baas, et j'avais le droit de décider de ce qui était bon pour moi et pour les miens. D'accord, disait le journal, mais dans les Indes occidentales, ou dans d'autres endroits oubliés du Bon Dieu, les esclaves étaient durement traités, et la loi anglaise devait s'appliquer à tous et partout. Malgré cela, je pensais que le Bokkeveld n'avait rien à voir avec l'Angleterre. Ils ne savaient rien sur nous et auraient mieux fait de ne pas venir. Ce n'était pas les Anglais qui avaient nettoyé ce pays des bêtes sauvages, des

Boschimans, des vagabonds et des autres fléaux. Ce n'était pas les Anglais qui avaient enduré les sécheresses et les inondations, la neige, les chacals, les léopards et les rôdeurs. Et ce n'est sûrement pas l'Angleterre qui séparerait les moutons des chèvres, au jour du Jugement dernier. J'essaierais de faire tout ce que disait la Bible. Mais ce que disaient les journaux, les Anglais pouvaient se le mettre au cul.

Le Bokkeveld était devenu un endroit inquiet et anxieux. Où qu'on aille, les fermiers se plaignaient et rouspétaient. Certains anciens, comme le vieux Jan du Plessis, le beau-père de Nicolaas, essayaient de rester en dehors de ça, mais les autres grognaient. « Je n'ai pas à me plaindre, disait Jan du Plessis, quand on abordait le sujet. Tout dépend du maître. Si vous traitez correctement les esclaves, ils ne se dressent pas contre vous.

— Mais ils complotent dans l'ombre, Oom Jan.

— Mes esclaves me respectent. Demandez au vieil Adonis. »

J'avais la plupart de mes disputes avec Frans du Toit, qu'on avait récemment nommé Fieldcornet dans notre coin – un poste que j'aurais mieux rempli que lui, mais il savait intriguer. « Ça vaudrait mieux pour tout le monde, si nous apprenions à nous passer des esclaves », tel était son point de vue. « Le seul problème, c'est que la colonie est trop vaste pour être cultivée sans leur travail. Nous ne sommes qu'une poignée, et ce pays est immense. C'est un mal nécessaire. »

Un autre, Hans Lubbe, était pour qu'on arrête avant que la situation nous échappe complètement. « Si on affranchit tous les enfants des esclaves à la naissance, personne n'aura de problème, disait-il.

— Mais le travail sur les fermes ne cesse d'augmenter, ai-je dit. Est-ce que tu crois que des Blancs feront le travail des esclaves ?

— On ferait mieux de s'y mettre quand il en est encore temps. Je sais que nous sommes devenus un peu mous, mais... »

Je l'ai interrompu en colère : « Ce n'est pas du tout le problème ! Il y a une différence entre le travail de l'esclave et celui du Blanc. Pourquoi est-ce que Dieu nous a donné des esclaves, si ce n'est pas pour nous faciliter les choses ? Est-ce que tu veux t'opposer à la Bible ? »

C'est à ce moment-là que Nicolaas intervenait dans la conversation : « Qui souffrira le plus, si on affranchit les esclaves ? Ils ont plus à perdre que nous. Comment arriveront-ils à survivre par leurs propres moyens ? Ils ne peuvent pas s'en sortir sans nous. »

Une fois, Hester est intervenue brutalement dans notre discussion. D'habitude, j'essayais de la tenir à l'extérieur — il y a des choses qu'une femme ne peut absolument pas comprendre –, mais il était impossible d'éviter toujours certains sujets quand elle était là. Ce jour-là, la conversation durait déjà depuis un certain temps et commençait

à s'échauffer, quand elle a demandé de sa manière calme et provocante :

« Est-ce qu'il y en a un parmi vous qui aurait aimé être esclave ? »

— Pourquoi est-ce que les femmes sont toujours si compliquées ? » ai-je dit, en essayant d'être patient pour qu'elle ne devienne pas méchante en face des autres. « La question n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer. Les choses *sont* comme ça. Et il faut que ce pays soit cultivé. »

Alors Cécilia a également décidé de dire quelque chose. D'habitude, elle était très réservée et remarquablement silencieuse en notre présence, mais je suppose que Hester l'avait provoquée ; elles étaient toujours à couteaux tirés. « Il y a une chose que je peux te dire », a-t-elle commencé en s'adressant à Hester, et c'était une réponse à lui clouer le bec, « je ne connais pas un seul esclave dans ce pays qui ne dort pas la nuit, de peur qu'un Blanc vienne le tuer dans son sommeil ou lui voler ce qu'il possède.

— Je ne pense pas qu'ils aient quoi que ce soit qu'on puisse leur prendre », a répondu Hester d'une voix acerbe.

Mais ce court échange m'a donné un nouveau motif de respect pour Cécilia. Elle n'était pas ce qu'on peut appeler une femme séduisante : elle était trop grosse et trop informe ; et cette peau anormalement pâle, pleine de taches de son, ces cheveux roux et ces yeux presque sans couleur ; mais c'était néanmoins une femme formidable, avec les pieds bien sur terre ; et elle connaissait sa place.

Quand Hester a demandé : « Mais tu ne lis pas les journaux ? Tu ne vois pas ce qui se passe dans la colonie ? », Cécilia lui a répondu très fermement : « Je lis la Bible et ça me suffit. Les journaux ne font qu'embrouiller l'esprit des gens avec tous leurs comptes rendus, et ce qu'on ne connaît pas ne peut pas faire de mal. »

Ces conversations avaient lieu où qu'on aille, depuis les plaines basses du Bokkeveld Chaud jusqu'à notre étroite vallée et au Karoo ; puis elles revenaient, à travers les montagnes, jusqu'à Tulbagh et de là vers Worcester ou vers la mer, jusqu'aux plaines des Quatre et Vingt Rivières. Tout le monde parlait, parlait tout le temps. Et à chaque fois que quelqu'un qui s'était abonné dans une ville, de l'autre côté des montagnes, recevait une *Gazette*, ou chaque fois qu'un messenger ou qu'un agent du gouvernement arrivait par chez nous, la ruche se remettait à bourdonner. Le pire de tout, c'était ce sentiment de colère impuissante devant ces papiers – en anglais et presque incompréhensibles pour nous. Qui était ce gouvernement dont ils n'arrêtaient pas de parler ? Ce n'était pas quelque chose qu'on pouvait toucher ou saisir à la gorge pour l'étrangler. Au loin, au Cap, des gentilshommes anonymes se réunissaient dans des bureaux bien clos pour décider de notre destin ; ou, pis encore, dans des villes

étrangères, au-delà des mers, ils envoyaient leurs messages par bateau et restaient hors de notre portée. Et tout ce que nous pouvions faire, c'était de plier et de dire : *Oui, Baas*, car nous n'étions plus autorisés à décider ou à résoudre nos propres affaires. Nous ne pouvions même pas nous débarrasser de ceux qui étaient en dessous de nous : nous avions trop besoin d'eux ; et ils ne le savaient que trop, et l'utilisaient dès qu'ils le pouvaient. Quelque chose était devenu injuste et difficile à manier dans le monde ; et il était évident qu'il ne pouvait en sortir que le mal.

Il y a eu l'histoire avec Goliath. Je l'avais acheté quelques années plus tôt à Worcester, pour quatre bœufs, à un homme qui avait eu des problèmes pendant un voyage dans le Karoo. Un jeune homme de quinze ou seize ans, bien dressé. Il ne m'avait jamais posé de problème jusqu'à la moisson, il y a deux ans, quand on travaillait jour et nuit pour rentrer le blé. Un dimanche matin, il n'est pas venu travailler ; et quand je suis allé le chercher, je l'ai trouvé assis devant sa hutte, à l'ombre. Quand je lui ai parlé, il m'a dit que c'était contre la loi qu'un esclave travaille le dimanche ; je ne pouvais pas l'obliger.

« Je vais t'expliquer certaines choses, Goliath, lui ai-je dit. Ce que dit la loi du Cap est une chose. Ce que je fais dans ma ferme, où je suis le maître, en est une autre. »

Quand je l'ai eu fouetté, il n'a fait aucune objection pour me suivre dans les champs, où il a travaillé jusqu'après la tombée de la nuit, avec beaucoup d'application. Mais quand l'étoile du matin s'est levée, le lendemain, et quand j'ai rassemblé les ouvriers pour terminer la moisson, Goliath est arrivé avec un sac de peau sur l'épaule.

« Où est-ce que tu vas comme ça ? lui ai-je demandé.

— Je suis venu vous parler, Baas. Je vais à Worcester pour me plaindre au sujet d'hier, Baas. » Très mesuré, presque obséquieux.

J'ai compris immédiatement que les autres avaient dû le pousser ; Abel certainement. Mais il pouvait être assez entêté avec ses manières serviles.

Je n'avais pas de temps à perdre ; la moisson attendait.

« Je vais te donner une dernière chance, Goliath. Tu viens aux champs avec nous ou pas ?

— Je suis désolé, Baas, mais il faut que j'aille à Worcester avant.

— Alors, écoute bien, Goliath. Va à Worcester si tes pieds te démangent. Mais Dieu m'est témoin : quand tu remettras le pied sur ma ferme, je te donnerai une raclée dont tu te souviendras pendant le reste de tes jours. Tu comprends ? »

Sa gorge s'est serrée, j'ai vu sa pomme d'Adam monter et descendre. Mais il était inébranlable. Il est descendu vers les champs et s'en est allé vers Worcester. C'était vraiment un sale moment pour se passer d'une paire de mains, mais j'ai refusé de me laisser bernier.

Pour chaque jour d'absence, j'ajoutais quelque chose à la punition que je lui devais ; j'attendais qu'il revienne. Nous venions juste de rentrer le dernier chariot de blé, huit jours plus tard, quand un messager est arrivé avec une note du Landdrost Trappes, me demandant de me présenter devant lui, à telle date, etc.

Si Hester ne m'avait pas harcelé, j'aurais délibérément ignoré la chose, et j'aurais attendu la suite. Mais elle insista en disant qu'elle avait besoin d'épicerie et de tissu et que les peaux et les fourrures prenaient toute la place dans le grenier et que nous allions en avoir besoin pour rentrer le blé ; et je suis donc parti pour Worcester. Deux jours pour descendre, et une demi-journée pour l'audition. Heureusement que le Landdrost ne m'a pas condamné comme pour Klaas, parce que je n'aurais pas pu me contenir ; il s'est contenté de me laisser partir avec un sévère avertissement et une longue explication des nouveaux règlements. Ce qui m'a le plus troublé, c'est que Trappes m'a dit qu'à l'avenir il enverrait régulièrement des commissaires pour s'assurer que les fermiers du Bokkeveld respectaient bien la loi. Tout ça parce que Goliath avait eu le culot de lui dire notre arrangement d'avant son départ.

« Maintenant, tu rentres à pied, ai-je dit à Goliath quand nous sommes sortis du Drostdy. Et tu as intérêt à te dépêcher, parce que je te donne deux jours. » Et je suis parti en avant avec le chariot.

Quand je suis arrivé à la maison, Hester était d'une humeur de chien – « J'espère que tu as retenu la leçon, Barend » –, et cela m'a tellement mis hors de moi que j'ai sellé mon cheval et que je suis allé à Houd-den-Bek pour parler à quelqu'un.

Cécilia, en femme exemplaire, m'a servi un café, et je lui ai raconté tout ce que j'avais sur le cœur. Au début, Nicolaas est resté prudent comme d'habitude, mais Cécilia s'est immédiatement mise de mon côté. Elle commençait à en avoir plein le dos des esclaves, a-t-elle dit ; surtout Galant dont on ne pouvait plus venir à bout. Ensuite, avec Nicolaas, nous sommes allés dans les écuries où il voulait vérifier les harnais des chevaux.

« Est-ce que tu as fouetté Goliath au Drostdy ? m'a-t-il demandé.

— Quand est-ce que tu y es allé pour la dernière fois ? lui ai-je répondu violemment. Aujourd'hui, la parole de n'importe quel Noir pèse plus pour le Landdrost que celle d'un chrétien. » J'ai pris une longe à un crochet et je l'ai essayée contre le fond de mon pantalon. « Mais attends qu'il revienne à la maison. Il va recevoir la raclée qu'il mérite. J'ai du mal à attendre. » Penser à Goliath me remettait en colère. « Et s'ils envoient vraiment un commissaire pour inspecter mes esclaves, je vais lui donner une leçon qu'il n'oubliera jamais. »

Il a soupiré. « J'aurais aimé que le premier commissaire qui a débarqué au Cap se casse le cou. On aurait eu la paix. »

Cela m'a réconforté de l'entendre être d'accord avec moi, quoique je ne puisse pas être sûr qu'il soit sincère : Nicolaas n'aimait qu'être aimé et il était capable de dire n'importe quoi, simplement pour être approuvé. Comme un chien demande qu'on lui caresse la tête pour pouvoir remuer la queue.

« Si ça continue comme ça, lui ai-je dit, ils ne vont pas tarder à se mettre dans l'idée de libérer les esclaves. Et qu'est-ce qu'on deviendra, je te le demande ?

— Ce sera un beau gâchis ! » a-t-il dit, tout en continuant à choisir des harnais pour le battage du lendemain.

« Qu'ils essaient. Le premier Anglais qui met le pied sur ma ferme pour libérer les esclaves, je m'en vais dans les montagnes avec mon fusil.

— Ce qui m'effraie, a dit Nicolaas, c'est que si nous commençons à lutter contre le gouvernement, les esclaves pourront nous poignarder dans le dos.

— Ne t'inquiète pas, ai-je dit. S'ils parlent vraiment de libérer les esclaves, je commencerai par tuer tous les miens et ensuite j'attendrai les Anglais.

— On vit des temps difficiles, Barend. Tout est confus. Je n'ai pas cessé d'avoir des ennuis ces derniers mois.

— C'est parce que tu es trop indulgent avec eux, ai-je dit. Je ne dis pas qu'il faut être inhumain. Mais si tu es trop indulgent, ils te chient sur la tête. Un esclave a besoin d'avoir sa nourriture à l'heure, le sjarnbok à l'heure, comme dans la ferme de papa. C'est le seul langage qu'ils comprennent. Surtout maintenant qu'ils sont poussés par les Anglais.

— Nous sommes tous ensemble », a-t-il dit courageusement. Mais il a aussitôt retrouvé sa prudence habituelle : « Pourvu qu'on ne les provoque pas délibérément.

— Tu penses que ce qui m'est arrivé est de ma faute ? ai-je dit. Tu veux que mon blé pourrisse dans les champs uniquement parce que Goliath préfère passer ses dimanches, assis sur son cul, à l'ombre ?

— Je n'avais pas l'intention de te critiquer, Barend. C'était pour dire.

— D'accord. Je te ferai prévenir quand un commissaire arrivera à la ferme. J'enverrai des messages à tous les voisins ; comme ça, tous ensemble, on pourra le renvoyer au diable. »

Le commissaire est arrivé plus tôt que je l'avais prévu, à peine une semaine plus tard, alors que Goliath était encore dans sa hutte à se remettre de la raclée que je lui avais donnée. Ma première pensée a été de prendre mon fusil et de tuer cet imposteur. Mais il fallait être prudent ; je ne voulais pas provoquer le gouvernement pour qu'il envoie toute une armée dans le Bokkeveld. Aussi, je l'ai invité à

s'asseoir dans le voorhuis pour prendre le thé avec Hester, tandis que je sortais par-derrière donner des instructions à Abel pour qu'il aille prévenir les voisins. Puis je suis allé jusqu'aux huttes et j'ai regardé dans celle de Goliath. Je lui ai dit : « Écoute, si tu veux t'en sortir vivant, tu as intérêt à faire ce que je vais te dire. »

Et quand, une heure plus tard, le commissaire a insisté pour inspecter personnellement tous mes esclaves, Goliath lui a dit d'un air de sainte nitouche qu'un cheval l'avait jeté à bas, ce qui expliquait son état ; et qu'il n'avait pas à se plaindre, merci beaucoup. Le visiteur n'avait pas l'air très satisfait, mais il ne pouvait rien faire d'autre. Et après le café de l'après-midi, alors qu'il s'apprêtait à repartir, les voisins ont commencé à arriver en réponse au message qu'Abel leur avait porté, chacun avec son fusil. Ils n'ont rien dit. Pas proféré une menace. Ils se sont simplement mis sur deux rangs afin qu'il puisse passer au milieu d'eux, sur son petit cheval nerveux. Nous l'avons raccompagné.

« Que se passe-t-il ? » a-t-il demandé après un moment, manifestement pas rassuré par notre présence.

« On vous raccompagne, pour être sûrs que vous n'allez pas vous perdre, ai-je dit. Et qui sait, on va peut-être trouver quelque chose pour le repas de ce soir. »

Par un coup de chance, nous sommes tombés sur un troupeau d'antilopes, pas très loin de la ferme. Et quand nous avons commencé à tirer, par une coïncidence étonnante, le petit homme remuant s'est retrouvé entre nous et le troupeau, et une grêle de balles lui a sifflé aux oreilles, et un projectile lui a même déchiré le bord de son chapeau. Son cheval a tellement eu peur qu'il a commencé à hennir et à se cabrer, et l'homme s'est retrouvé par terre. Effrayé, il a détalé à quatre pattes tandis que les balles soulevaient la poussière autour de lui. À la fin, évidemment, nous avons cessé de tirer, nous l'avons ramené, remis sur son cheval et nous lui avons offert de l'eau-de-vie de nos gourdes, en lui demandant de nous pardonner pour ce qui était arrivé : ce n'était vraiment pas de chance qu'il se soit trouvé entre les antilopes et nous. Il n'a rien dit. Il nous a seulement regardés d'un air furieux sous le bord déchiré de son chapeau ; et il avait l'apparence et l'odeur d'un homme qui a bien appris sa leçon. Nous savions que nous n'avions plus rien à craindre des commissaires anglais pour un bon bout de temps.

Mais de retour à Elandsfontein, après le départ des voisins, une chose très troublante s'est produite. En tournant au coin de l'écurie avec mon cheval, j'ai vu Abel qui sortait de la hutte de Goliath. Derrière lui, dans la pénombre, j'ai distingué d'autres hommes sans pouvoir dire de qui il s'agissait. Je l'ai appelé :

« Abel ! Viens prendre mon cheval. »

Il s'est redressé brusquement comme s'il avait été pris en faute.

J'attendais, les rênes à la main.

Soudain, il s'est retourné vers la hutte et a pris une bêche appuyée contre le mur : je ne savais pas pourquoi elle était là, parce que tout le monde avait l'ordre de ranger les outils après s'en être servi. Tenant la bêche à deux mains, il s'est retourné vers moi. Il y a eu un long silence. Aucun de nous deux ne bougeait, ni n'a proféré une parole. Il n'avait peut-être pas d'intention particulière ; mais quelque chose dans son attitude m'a frappé au ventre, et j'ai ressenti une peur que je n'avais jamais connue auparavant.

« Abel ? » ai-je dit enfin.

Il a continué à me regarder en silence, la lourde bêche dans les mains. Derrière lui, il y avait les ombres des autres dans l'obscurité de la hutte.

Soudain, je me suis souvenu du fusil dans une des fontes. J'ai tendu la main derrière moi, j'ai attrapé la crosse et j'ai tiré lentement l'arme. Abel ne devait pas s'y attendre. Il m'a encore fixé pendant un moment ; il a ouvert une main et a lâché l'extrémité de la bêche, puis il s'est avancé vers moi en balançant négligemment l'outil à bout de bras.

Est-ce que c'était le fruit de mon imagination ? Ou est-ce que j'avais été réellement sauvé par le fusil ? Le pire a été le malaise que j'ai ressenti par la suite, quand j'ai compris que s'il s'était avancé vers moi avec la bêche, je n'aurais pas été capable de tirer. J'étais hébété. J'avais été trop effrayé pour bouger. C'était comme quand on marche dans le noir, et qu'on se rend compte soudain que quelque chose bouge : vous ne pouvez rien voir et vous ne pouvez pas être absolument sûr d'avoir entendu. Il n'y a certainement aucun danger. Ce n'est que suggestion, le soupçon troublant que la nuit n'est pas aussi sûre que vous l'aviez cru.

Si j'avais été convaincu qu'Abel voulait me menacer, je l'aurais fouetté aussi sévèrement que Goliath. Mais ce qui me troublait, c'était l'incertitude, un flou plus dangereux que n'importe quel prédateur ou n'importe quel ennemi que j'aurais pu reconnaître et tuer. En un éclair, j'avais compris combien notre paix était fragile, combien nos vies étaient exposées : avec quelle facilité la terre pouvait se dérober sous nos pieds.

Que se serait-il passé, cet après-midi-là, si je n'avais pas eu mon fusil sous la main ?

Mais, si ce n'était vraiment que le fusil qui m'avait sauvé, qu'arriverait-il au moment, proche ou lointain, où je serais surpris sans rien ?

Au commencement, il n'y avait que la pierre. Et Tsui-Goab nous a faits à partir des pierres. Mais il a vu qu'on ne pouvait pas vivre sans eau, et depuis, c'est l'eau qui fait pousser l'herbe et les arbres et que boivent l'homme et la bête. À l'intérieur d'une femme il y a de l'eau ; ses enfants nagent à travers elle vers le monde. Et à chaque fois que la terre s'assèche et menace de redevenir de la pierre, nous prions pour la pluie, avec une prière que mon peuple connaît depuis le commencement du monde :

*Toi, Tsui-Goab,
Père de nos pères,
Notre Père !
Laisse les nuages d'orage
Redonner la vie aux troupeaux,
Nous redonner la vie, nous t'en supplions.
Je suis si faible De faim,
De soif.
Fais-moi manger les fruits juteux du veld.
N'es-tu pas notre Père,
Le Père de nos pères,
Toi, Tsui-Goab ?
Que nous puissions faire ton éloge,
Que nous puissions te bénir,
Toi, le Père de nos pères,
Toi, notre Seigneur,
Toi, Tsui-Goab !*

Ce sont des mots à prendre avec précaution sur les lèvres. Pas pour une petite sécheresse ordinaire. Parce qu'il y a une chose que j'ai remarquée depuis longtemps : la même eau qui reverdit le veld avec la vie, qui donne à boire à l'homme et à la bête, inonde aussi la terre, noie les troupeaux et nivelle les montagnes. Nos Skurweberge ont toujours été ici et ont toujours été les mêmes, et pourtant elles ne cessent de changer. Et c'est l'eau qui les transforme. Parfois patiemment, creusant son cours pendant des années ; parfois en un flot violent et brusque. C'est pour ça qu'on doit savoir exactement ce qu'on demande à Tsui-Goab avant de murmurer la Prière de la Pluie. Parce qu'il donne la vie, mais cette vie peut également apporter la destruction. Seule l'eau peut changer le monde ; mais on ne peut l'obliger à obéir à un ordre. Quand vous avez prié pour la venue de

l'eau et qu'elle arrive, vous ne pouvez pas prédire le changement qu'elle apportera. Vous devez accepter ce qui vient, même si vous êtes balayé avec le sol dans lequel sont vos racines.

C'est pour ça que j'ai toujours dit aux gens de ne pas être impatientes. Il valait mieux apprendre à supporter et à attendre. Mais les hommes ignorent la patience ; ils ne savent pas ce que signifie attendre l'eau. Quand ils venaient me demander conseil, je leur disais : « Ne renoncez pas. Ne pressez rien. Vous ne savez pas quelle eau vous demandez. »

Je sentais cela venir. Une impatience, une inquiétude de la terre elle-même. Et chacun en était troublé à sa manière.

Il y avait Nicolaas qui était venu chercher de l'aide depuis les premiers jours de son mariage. Il ne voulait pas que les autres le voient dans ma hutte, aussi il attendait jusqu'à une heure avancée de la nuit, en faisant semblant d'aller se promener dans le veld. Quand il y avait quelqu'un avec moi, il ne s'approchait pas ; j'entendais son ombre qui passait dans la nuit. Mais si j'étais seule, il venait s'asseoir près de mon feu, comme autrefois quand, avec Galant, ils venaient écouter des histoires. Pendant de nombreuses visites, il n'a rien dit, il s'est contenté d'un bonsoir et est resté assis en silence pendant quelque temps.

« Mama Rose, a-t-il dit enfin. Il n'y a que toi qui peux m'aider.

— Qu'est-ce qui se passe, Nicolaas ? Il y a longtemps que je t'observe et je sais que tu as une épine enfoncée dans le cœur.

— Je suis marié maintenant, Mama Rose. Mais j'ai des problèmes avec ma femme. »

J'avais des yeux dans la tête pour voir ; mais j'ai fait semblant de ne pas comprendre.

« Je trouve que c'est une femme parfaite. Elle fera une bonne mère. Elle a les hanches larges.

— Ce n'est pas à elle que revient la faute. Mais à moi. Je n'arrive pas à faire ça comme il faut.

— Quoi ? » J'essayais de lui tirer les vers du nez.

À la fin, il a laissé échapper : « Ce que fait un homme avec sa femme, Mama Rose. Ça ne marche pas entre nous. Elle est trop impatiente.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'elle est trop impatiente ? Tu sais ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas de désir.

— C'est à cause d'Hester ?

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? a-t-il dit, en colère.

— Je sais depuis longtemps que ton cœur est attaché à Hester. Mais c'est un œuf que tu ne feras pas éclore en te contentant de le couvrir. »

Il a dit d'une voix tremblante : « Mais qu'est-ce que je peux *faire*, Mama Rose ?

— Il faut que tu sois un vrai mari pour ta femme.

— Je sais. J'ai essayé. Mais ça ne marche pas. Je crois qu'elle me méprise. Elle me considère comme un enfant, pas comme un homme.

— Alors, il faut que tu lui montres que tu es différent. Chevauche-la comme un homme.

— Je... » Même dans la faible lumière du feu, j'ai pu le voir rougir. « C'est ça qui ne va pas, Mama Rose. Tu n'as pas un remède à me donner ? Je ne peux pas continuer à vivre avec Cécilia, dans cette humiliation.

— Pense que c'est Hester. »

Cela l'a piqué au vif. « Je ne pense pas à des choses comme ça à propos d'Hester.

— Je croyais que tu voulais l'épouser ?

— Bien sûr. Mais pas pour..., pour lui faire ça.

— Je ne te comprends pas, Nicolaas. Vous, les Blancs, vous vous créez des problèmes inutiles.

— J'ai besoin que tu m'aides, Mama Rose. Papa et maman, qu'est-ce qu'ils vont dire, s'ils découvrent que je ne peux pas faire ça ?

— Tu n'as pas de problèmes, Nicolaas. Je t'ai assez observé, avec Galant, quand vous étiez petits. Ta corne est aussi bonne que la sienne. Tu crois que je ne sais pas ce que vous faisiez derrière le mur du réservoir ?

— Mais alors, qu'est-ce qui ne va pas ? »

J'ai essayé de le rassurer avec des remèdes – les herbes qu'on donne aux vieillards –, et je lui ai dit de les prendre avec un bon verre d'eau-de-vie, le soir. L'eau-de-vie ferait ce que les herbes ne pourraient pas faire. Et pendant un moment, j'ai pensé que les choses allaient mieux pour eux. Mais il est revenu bientôt.

« Je ne vois plus qu'un remède, lui ai-je dit à la fin. Il y a des Blancs qui souffrent d'une espèce de maladie. Peut-être que vos femmes ne sont pas assez profondes. La racine d'un homme a besoin de l'eau qui est dans la femme ; et certaines Blanches semblent ne pas en avoir.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Trempe ta racine dans une femme noire. Ça la fera grossir et vivre.

— Je ne veux pas ! C'est un péché ! »

J'ai haussé les épaules. « Si tu ne veux pas, tu ne veux pas. Mais ne reviens plus me voir, en te plaignant de ne pas pouvoir faire ça.

— C'est contre la Bible.

— Tu veux me dire que ce que faisait ton propre père était contre la Bible ?

— Quoi ? » Il m'a regardée comme si un cheval venait de lui donner un coup de pied.

« Qu'est-ce qui a fait de ton père l'homme qu'il est, à ton avis ? »

J'avais peut-être tort de lui dire ça. Mais il fallait qu'il sache.

« Je n'ai pas toujours été comme maintenant, ai-je dit. Aujourd'hui, je suis une vieille figue sèche. Mais quand j'étais jeune, j'avais un corps. Et ton papa l'a connu. »

Il s'est sauvé en courant, comme si j'étais une pestiférée ; il en a trébuché tellement il était pressé de s'éloigner de moi. Et il n'est pas revenu. Mais j'ai gardé les yeux ouverts. Les oreilles aussi. Quand il a commencé à rendre visite à Lydia, la nuit, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Et quand le premier enfant est né, j'ai pensé qu'il était en train de se remettre. Ce que je n'avais pas prévu et qui m'a troublée, c'est la façon dont sa femme s'est mise à traiter Lydia. Qu'est-ce que cette pauvre folle savait du mal et du bien ? C'était une mauvaise chose. Mais il fallait que je fasse attention avec Nooi Cécilia ; elle pouvait être violente avec nous.

Et j'étais inquiète au sujet de Nicolaas. J'ai vite compris que son problème était bien plus profond. Avec son père, tout avait été simple. On pouvait le soigner avec l'humidité d'une femme. Mais celle dont avait besoin Nicolaas était différente, plus profonde, plus sombre et plus dangereuse. C'était le flot que je sentais grossir sous la surface de nos fermes, bien avant qu'éclate l'orage. Un flot invisible, et bien plus menaçant à cause de ça. Qu'est-ce que je pouvais faire pour l'éloigner ?

Galant ne facilitait pas les choses non plus. Une nuit, je l'ai trouvé dans le veld, en train de lancer des pierres dans l'obscurité. Loin de la ferme, dans les rochers qui sont tombés de la montagne au commencement du monde. Je l'ai observé pendant un long moment, sans me faire voir. Il ramassait des pierres et les lançait de toutes ses forces, et je pouvais entendre son souffle qui lui raclait la gorge.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui ai-je demandé, en m'approchant de lui dans l'obscurité.

Il s'est retourné comme s'il avait peur ; il a essuyé la sueur de son visage. « Je lance des pierres, a-t-il dit d'une voix maussade. Pourquoi pas ? »

— Tu es furieux contre quelqu'un ? Qui ? »

Je le savais, bien sûr ; mais je pensais qu'il valait mieux pour lui qu'il me le dise et qu'il se le sorte du sang.

Il a ramassé une autre pierre et l'a fracassée contre un rocher, en faisant jaillir des étincelles dans la nuit.

« Tu devrais faire attention, lui ai-je dit. Si une pierre ricoche et t'atteint au visage, tu es mort.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? » Il a lancé une autre pierre.

« Pourquoi est-ce que tu ne viens pas avec moi, Galant ? Je vais te faire du thé, ça te calmera.

— Je ne veux pas qu'on me calme. »

Je me suis assise un peu à l'écart, hors d'atteinte de sa colère et de ses pierres, afin qu'il puisse continuer. Il a lancé des pierres jusqu'à ce qu'il ne puisse plus lever le bras, et ça fait beaucoup, parce que si Galant est mince, il est dur comme le cuir.

Il n'arrêtait pas de parler en jetant les pierres, il hurlait et maudissait, et on pouvait presque sentir le soufre comme si la foudre était tombée là ; et d'après sa voix, je pouvais entendre qu'il pleurait. Quand il s'est enfin arrêté, haletant de fatigue, il sanglotait.

Je lui ai dit : « Viens avec moi, Galant. »

Il est venu, à bout de souffle, les épaules tombantes, ayant épuisé toute sa violence. Il a pris quelque chose dans un arbre et l'a jeté sur son épaule comme un sac vide, puis nous sommes allés dans ma hutte. Ce n'est que lorsque nous sommes arrivés près du feu que j'ai vu qu'il portait une veste de velours toute neuve.

« Où est-ce que tu as eu ça ? lui ai-je demandé. C'est le vieux d'Alree qui te l'a faite ? » C'était juste au moment où le vieux tailleur et cordonnier était venu vivre sur la ferme de Nicolaas. Connaissant Galant depuis que je lui avais donné le sein, j'ai réalisé que c'était la première chose neuve qu'il possédait de sa vie : d'habitude, il portait les vieux vêtements de Nicolaas parce qu'ils étaient à peu près de la même taille.

« C'est Nicolaas », a-t-il murmuré, et il a jeté la veste dans un coin avant de s'asseoir. « Je pense que c'est pour m'acheter. » Il a sorti de la poche de son pantalon du tabac à chiquer – je me suis demandé où il l'avait trouvé, mais je n'ai rien dit – qu'il s'est calé dans la joue pendant que je mettais la marmite noire sur le feu.

« C'est à cause de l'enfant ? ai-je enfin demandé sans le regarder.

— Oui. » Il a craché. « Il me l'a donnée cet après-midi. Il a rien dit, mais je sais que c'est pour l'enfant. »

Je m'occupais avec la marmite, je rajoutais des morceaux de bois, je soufflais sur les braises et je remuais le thé. « Galant, ai-je dit, en sachant que je devais faire très attention, à quoi ça sert de garder une tempête dans ton cœur ? Ce qui est arrivé est mauvais, mais c'est fini.

— Rien n'est fini », a-t-il dit dans l'obscurité lourde de fumée. « Laisse-moi te dire quelque chose, Mama Rose. Rien ne s'en va jamais. Tout reste toujours autour de vous, comme les pierres sur le sol. On trébuche sur certaines. Les autres, on peut les ramasser pour les jeter. Elles sont là. Tout le temps.

— C'est dur ce que tu dis là, Galant. » J'ai versé le thé, très fort, comme je l'aimais et comme il en avait besoin.

« Je peux accepter tout ce qui arrive, Mama Rose, a-t-il dit,

toujours aussi sombre. On est des adultes. Notre temps s'en va. Mais il y a les enfants. Et où est-ce qu'est mon enfant ? Quand j'ai quitté Bet pour aller chercher le bétail dans le Karoo, David était là et il allait bien. Quand je suis revenu, il était enterré. Bet a dit qu'il est tombé malade. Elle dit qu'il est mort à cause de la maladie, que ce n'est pas parce qu'on l'a battu. Alors, je te pose la question, Mama Rose. Il faut que je sache.

— Bet est ta femme. Il vaut mieux que tu croies ce qu'elle dit.

— C'est à toi que je pose la question.

— Je n'étais pas à la maison quand c'est arrivé.

— Personne ne veut me dire. Ils ont tous peur.

— Tu as parlé à Nicolaas ?

— Bet dit qu'il est venu demander pardon. Elle dit qu'il n'a jamais voulu tuer l'enfant. Il est mort de maladie.

— Nicolaas est le Baas, Galant. Il a droit de vie et de mort. C'est comme ça.

— Mais David était mon enfant.

— Ce qui est arrivé est terrible », ai-je dit en soufflant sur mon thé et en l'observant par-dessus le bord de ma timbale. Ses yeux brillaient dans la fumée. J'ai repensé au jour d'orage où, avec Hester, ils étaient venus se réfugier dans ma hutte, pelotonnés sous le grand kaross, il y avait si longtemps. « C'est terrible, ai-je répété. Mais tu es encore jeune, et tout va bien avec Bet. Tu peux avoir toute une hutte pleine d'enfants.

— C'est fini avec Bet.

— Tu es bien avec elle.

— Elle n'a pas surveillé l'enfant.

— Tu ne peux pas la blâmer.

— Elle ne l'a pas arrêté.

— Qui peut l'arrêter ? C'est le Baas. Galant, il faut que tu te mettes ça dans la tête. Qu'importe ce qu'il fait, il en a le droit parce qu'il est le Baas. Arrête de poser des questions, sinon tu vas avoir de gros ennuis. Nicolaas est le Baas de Houd-den-Bek.

— Houd-den-Bek, a-t-il répété calmement, amèrement. Ferme-ta-Gueule. » C'est tout ce qu'il a dit.

Nous avons fini notre thé en silence ; et quand les timbales ont été vides, nous sommes restés assis en silence. C'était comme autrefois. Et la nuit s'alourdissait au-dessus de nous, une obscurité qui nous écrasait de tout son poids. Soudain, au plus profond des ténèbres, nous avons entendu en même temps : un bruit sourd et étrange. Il était impossible de dire de quel côté ça venait ; impossible de dire non plus si ça s'en allait ou si ça s'approchait. Mais nous l'entendions très bien. J'ai attrapé mon kaross et je me suis accroupie près de Galant en nous recouvrant la tête. Nous ne faisons pas un bruit. Il tremblait comme

s'il avait froid, mais la nuit était chaude. C'était le chacal-thas. Je l'ai reconnu immédiatement. Personne ne l'a jamais vu, mais il erre chaque fois que quelqu'un a marché sur une tombe. C'est l'esprit du mort qui se transforme en chacal pour hanter les vivants. Nous l'entendions à travers la fourrure du kaross ; et nous sommes restés comme ça jusqu'à ce qu'enfin le son semble s'éloigner, au plus noir de la nuit, peut-être dans la direction de la ferme.

Quand la nuit est redevenue silencieuse, nous sommes sortis de sous le kaross et je lui ai promis : « Demain matin, je jetterai des feuilles de buchu sur la tombe. Cela lui rendra le repos. Maintenant, il est temps de dormir.

— Je ne rentre pas dans le noir.

— Non. Tu peux dormir ici. »

Il s'est enroulé dans un coin. Je me suis assise près des braises fumantes et je l'ai regardé, un petit tas dans l'ombre, sa veste neuve sur la tête. Je me souvenais de son enfance, la façon qu'il avait de dormir toujours à côté de moi, blotti contre moi ; et comment, quand il était agité, je frottai sa petite chose jusqu'à ce qu'il s'endorme. Je le sentais, cette nuit, il avait à nouveau besoin d'une femme. Pas moi ; mais une femme qui aurait pu répondre à ses besoins, comme une épouse. Il s'était détourné de Bet, et c'était une mauvaise chose. Un homme comme lui ne pouvait pas se passer de femme.

Je me souvenais comment lui et Nicolaas avaient tiré sur mes seins quand ils étaient bébés. Mes deux agneaux, le noir et le blanc. Et assise ainsi, le surveillant dans son sommeil agité, je pensais : Cette nuit, je suis partagée en deux, comme une vieille pierre qui se brise. Parce que je les aime tous les deux. Et je les plains tous les deux.

J'ai pensé et pensé. Ce chacal-thas avait tant remué de choses. L'enfant qui était mort. Tous les morts qui emplissaient le monde. Bientôt, moi aussi, je serais morte. Et Galant. Nous tous. Un par un nous mourions tandis que nous vivions. Et un jour, quand le dernier de ma race serait mort et qu'il ne resterait de nous qu'un souvenir, une histoire racontée par les Honkhoikwas, le soir à leurs enfants, tous les morts innombrables de ma tribu erreraient, solitaires dans les ténèbres. La nuit, quand leurs maisons deviendraient silencieuses et que toute chose semblerait abandonnée, les morts sans nombre erreraient, tous ceux qui sont morts sur cette terre violente et belle où, autrefois, mon peuple allait librement. Seuls les morts resteraient. Comme un immense flot noir, ils empliraient les creux, s'élevant toujours plus haut, sans bruit, jusqu'à ce que toute chose soit nivelée, sombre et tremblante, dans la clarté de la lune de Tsui-Goab.

Une rivière en crue. Je m'accrochais encore aveuglément à quelque chose, une branche ou un arbre ; mais je lâchais prise. Quand est-ce que cela avait commencé ? Même de ça, je n'étais pas sûr. Il y avait la mort de l'enfant évidemment, mais cela m'avait fait prendre conscience d'un flot déjà gros. Pourtant, d'une certaine façon, ça a été décisif.

Si seulement j'avais pu l'expliquer à Galant. Mais comment cela aurait-il été possible, alors que quelque chose m'échappait quand je me l'expliquais à moi-même ? Était-ce suffisant d'accuser Cécilia de m'y avoir poussé ? Je l'avais épousée, j'avais essayé d'être un mari plein d'égards pour elle, je m'étais même efforcé de la désirer. Mais avec son insistance agressive pour être avilie afin de prouver sa féminité, elle m'intimidait. Son corps vigoureux, blanc comme le lait et marqué de taches de rousseur, était devenu un cauchemar : décourageant de santé, acharné dans ses exigences, me dévorant entièrement, avec passion, comme pour condamner la bassesse de l'acte. Elle s'agenouillait près du lit dès que c'était fini et priaït pour purifier cette chair maudite.

Est-ce que le terrible remède, que m'a d'abord proposé Mama Rose, a rendu cela plus aisé ou pire ? Est-ce que j'ai agi par obéissance désespérée ou par faiblesse devant la fascination malsaine de l'acte qu'elle avait évoqué ? *Quand j'étais jeune, j'avais un corps, et ton père l'a connu.* Est-ce que c'était pour se venger de lui ou un dernier effort pour être digne de lui, même si cela signifiait que j'y perdais mon âme ? C'était sans doute le blasphème ultime : est-ce que je brûlerais en enfer à cause de cela, ou est-ce que le châtement de Dieu résidait dans la bestialité même de l'acte ? Ces heures pénibles passées avec Lydia, dans la puanteur de sa hutte sombre : sa passivité qui m'incitait à des inventions grotesques et à des excès de luxure et de cruauté, alors que je savais d'avance qu'elle se soumettrait sans poser de questions à tout ce que je désirais. Que je la fouette pour apaiser Cécilia à cause de quelque faute imaginaire, ou que je la caresse, c'était la même chose pour Lydia, une soumission totale aux caprices et aux lubies du maître. Elle ne posait jamais de questions et ne cherchait jamais à comprendre ce que je lui faisais, ni pourquoi je le faisais. Mon désir n'avait pour elle pas plus de sens que ma fureur, mes besoins pas plus que mon horreur de moi-même ou d'elle. J'étais le maître, elle l'esclave, elle faisait ce que je voulais ; c'était tout. Que je la cajole, que je lui donne des coups de pied dans l'entrejambe ou que, par dérision, je recouvre son corps visqueux de plumes arrachées

d'un matelas déchiré, n'avait aucun sens pour elle. Si, certaines nuits, je l'étranglais presque pour l'obliger à avoir au moins une réaction, je finissais par m'arrêter en comprenant que même cela elle le considérait comme faisant partie de mes « droits ». La seule absolution a peut-être été le dégoût que cela a éveillé en moi et la violence avec laquelle je suis retourné vers ma femme, si résolument propre et civilisée, et attendant pieusement et avidement qu'on abuse d'elle.

Est-ce que cela aurait été simple, moins méprisable, d'utiliser Bet plutôt que cette pauvre folle ? Je dois reconnaître qu'après la mort de l'enfant, Bet semblait fascinée par moi : cette façon qu'elle avait de s'offrir. Pourtant, c'est ce qui m'a retenu en fin de compte. Pas seulement un sentiment de culpabilité – Dieu sait s'il était fort –, mais la peur. Pour quelle raison, si ce n'était pour se venger, s'est-elle mise à me suivre où que j'aille ? Et y aurait-il eu pour elle un meilleur moment que dans les spasmes du plaisir, alors que j'étais presque sans défense ? J'étais tenté, mais trop effrayé. Et l'horreur que m'inspirait Lydia annulait en un sens le péché que nous commettions ensemble : le châtiment résidait dans l'acte lui-même. Avec Bet, il aurait pu y avoir un plaisir réel et non compliqué, et cela aurait été maudit. Si seulement Cécilia avait dit quelque chose, si elle m'avait accusé, injurié, attaqué, si elle avait demandé à Dieu de me pardonner ou de me punir : mais pieusement et silencieusement, elle se soumettait, aussi résignée à sa façon que Lydia à la sienne. Et même si cela ratait, si, au milieu de notre accouplement sans amour, je pensais à autre chose et je m'endormais, elle me persuadait avec douceur que cela n'avait pas d'importance : tout ce qu'elle demandait, c'était qu'on se serve d'elle, de façon agressive ou passive.

Cependant, au fur et à mesure que le temps passait, elle est devenue plus inquiète, plus exigeante ; sa voix est devenue tranchante tandis qu'elle prenait conscience de sa force. Et petit à petit, les reproches sont apparus. Pourquoi est-ce que nous ne pouvions pas avoir de fils ? Tous les gens respectables avaient des fils. À moins que ce ne soit la punition pour un de mes péchés obscurs et impossibles à dire ? (À ce moment-là, elle marquait une pause et me regardait droit dans les yeux, mais le nom de Lydia ou celui de Bet ne franchissait jamais ses lèvres.)

J'insistais : « Cela arrivera à son temps. Si c'est la volonté de Dieu.

— Même Hester a un fils. Qui aurait pu penser que cette planche à pain pourrait mettre au monde un enfant ? Mais maintenant, elle a un fils, et un second est en route. Je suis sûre que ce sera encore un garçon. »

Une fois, je me suis mis en colère : « Pourquoi est-ce que tu me le reproches ? Si tu as tellement envie d'avoir des fils, pourquoi est-ce

que tu n'en as pas ? C'est dans ton corps qu'ils se forment.

— Même les esclaves ont des garçons ! » a-t-elle répondu. C'était la première fois qu'elle allait aussi loin, et je pense qu'elle s'est rendu compte à quel point c'était insultant ; mais, après avoir commencé, elle a continué : « Même Galant a un fils. »

C'est peut-être à cause de cela que, dès le début, elle n'a pas pu supporter l'enfant, qu'elle s'est plainte de ses cris dans la maison, alors qu'il était attaché sur le dos de Bet, ou de ce qu'il « touchait à tout » quand il a commencé à marcher à quatre pattes.

« Mais les garçons ne m'intéressent pas, Cécilia. Je suis heureux avec les filles que Dieu m'a données.

— Il y a quelque chose qui ne va pas quand un homme ne veut pas de fils. » Sa voix avait une sorte de joie amère. « C'est à cause de ça. Tu n'es pas un homme. Pourquoi est-ce que tu es tout mou quand tu fais ce que doit faire un homme ? »

J'aurais pu la frapper ; mais Mama Rose était dans la cuisine et écoutait. Et je suis sorti comme un fou, et quand j'ai tourné le coin de la maison, j'ai trébuché sur le fils de Galant, qui se dirigeait à quatre pattes vers la cuisine à la recherche de sa mère. Je n'ai pas pu me contrôler. Mais je jure devant Dieu que je ne voulais pas qu'il meure ; un autre jour, je n'aurais même pas levé la main sur lui.

Quelle était cette fureur, étrange et aveugle, qui s'emparait parfois de moi, sans même prévenir ? Je ne me souvenais pas d'avoir connu cela quand j'étais enfant. Dans ces moments-là, c'était comme si je devenais étranger à moi-même : comme si je regardais vers le bas, du sommet de quelque chose de très élevé, vers moi-même, furieux et déclamant comme un acteur ; cela ressemblait à de la folie, tellement inutile et ridicule. Je voulais tendre la main et toucher cet homme en rage et sa victime, et leur demander de ne pas faire trop attention à tout cela, que personne ne le voulait, que c'était une horrible erreur : mais je ne pouvais rien faire. Je voulais crier à Dieu : Pourquoi me faisait-il cela ? Pourquoi est-ce que je ne pouvais plus Le comprendre ? J'avais toujours essayé de vivre en accord avec Ses commandements. Quand j'étais enfant, en écoutant la voix monotone de papa, tout me semblait si clair, si rassurant, si évident. Pourquoi cette confusion aujourd'hui, cette sensation que le monde lui-même ne s'accordait plus avec ma vie d'adulte, cette incapacité à contrôler le monde dont j'étais supposé être le maître ? *Je ne pouvais faire le bien que je voulais. Mais je faisais le mal que je ne voulais pas.*

Mais même cela m'embrouillait. Quand je l'exprimais, cela devenait impuissance, un autre moyen de fuir. Si seulement j'avais pu m'en ouvrir à quelqu'un ; à Galant. Mais entre nous, il y avait un enfant mort. Et ce qui me terrifiait, c'était l'appréhension que ce n'était pas le pire : qu'en fait, ce n'était peut-être que le

commencement.

Ils me demandaient souvent : « Comment est-ce que tu peux voir tout ça, sans même lever le petit doigt ou dire un mot de protestation ? »

Mais ce n'était pas à moi d'intervenir. J'avais vu ce qui arrivait à ceux qui le faisaient.

Je n'ai rien à dire sur moi, ça ne concerne personne. Mon corps était entre leurs mains, mais mes pensées étaient à moi. J'aurais aimé pouvoir dire qu'Allah connaissait mon cœur, mais Il m'avait abandonné depuis longtemps, et moi, je L'avais abandonné aussi.

Ils me demandaient : « Comment est-ce que tu peux voir ce qu'ils font à Lydia ? Tu vis avec elle. Tu dois les arrêter. »

Oui, je vivais avec elle. Ce que nous partagions était à nous ; pour le reste, nous étions séparés. Si le Baas avait le droit de coucher avec elle, il avait aussi le droit de faire d'autres choses avec son corps. Les corps sont à tous. Quand nous fermions la porte de la hutte qui nous séparait du monde, je la prenais dans mes bras pour la consoler, et je mettais des onguents sur ses plaies : ça, c'était à nous. Mais quand le soleil se levait et que la cloche sonnait, on retournait dans le monde, sur des chemins séparés. Ce qui devait arriver arriverait.

« Combien de temps est-ce qu'on peut résister avant de craquer ? » demandait parfois Galant.

Je lui disais qu'il n'y avait aucune raison ni aucun besoin de craquer. Si un homme craquait, c'était sa faute.

Prenez Achilles : un homme brisé. Parce que pendant sa jeunesse, c'était un être remuant qui n'avait pas fait la différence entre ce qui pouvait être changé et ce qui ne l'était pas. Et maintenant, le dimanche ou les jours où le Baas était parti, il se saoulait avec sa bière de miel et craquait. Il pleurait dans un coin sombre et il cassait les pieds à tout le monde avec ses histoires idiotes sur le pays d'où il venait, et les arbres et les gens et les seins des filles qu'il avait eues. Et il fallait beaucoup de persuasion pour lui faire changer d'idée ; parfois il fallait même lui taper sur la tête ou lui botter le cul. Je lui demandais à quoi ça servait de se conduire comme ça. Un homme devait tout endurer, tout supporter. Je lui disais que c'était le plus patient, le plus souple, celui qui était le plus préparé à attendre, qui survivrait. On peut ramasser une pierre et la jeter ou la fendre avec une barre à mine. Mais on ne peut prendre de l'eau dans la main, aucun homme n'a de pouvoir sur elle. Aussi, il fallait être comme l'eau.

Il me tracassait à n'en plus finir. Moi aussi, si je l'avais voulu,

j'aurais pu réciter des noms qui m'auraient donné des frissons, des noms musicaux qui m'auraient aidé à oublier les douleurs de mon corps. J'aurais pu dire : Jogjakarta, ou Madura, ou Rembang, ou Tjirebon, ou Tjilatjap. J'aurais pu dire Surabaya, et Ranjuwangi, et Kediri, et Melang. Et ils auraient chanté dans ma tête et auraient fait naître des images de palmiers, de vols de pigeons, et la mer, des buffles lourds soufflant dans l'eau ; et le goût du lait de la noix de coco sur la langue ; et les cris des garçons dans le *padi*(17) ; et le parfum du girofle, de la coriandre, du safran et du poivre, et l'écorce douce et roulée de la cannelle. Mais cela, je le gardais pour moi ; ça ne concernait que moi.

Et les rêves. Je rêvais de volubilis et d'oiseaux, et d'une femme qui ressemblait à un palmier, une femme aussi belle que la petite Lys, la mère de Galant ; et je m'éveillais, triste et le sexe tendu, et à côté de moi, il n'y avait que Lydia. Mais est-ce que je pouvais lui reprocher de ne pas être la femme de mes rêves ? Je la prenais avec reconnaissance, et on partageait ce que la nuit avait à nous offrir, en sachant que ce serait bientôt le jour, et les jours étaient durs. Avec les rêves, il était possible de tout endurer : mais je savais qu'il était inutile de partir à la recherche de cette femme impossible. On doit accepter à la fois le rêve et le réveil, sinon on ne peut pas survivre.

« Est-ce que tu comprends ça ? je demandais à Galant.

— J'essaie, disait-il. Mais ce n'est pas facile.

— Je sais. Mais en fin de compte, c'est plus facile pour toi que pour moi : tu as toujours vécu ici. Tu es né ici, tu es chez toi. On m'a pris mon pays alors que je n'avais pas dix ans.

— Je n'en suis pas sûr, disait-il. Peut-être qu'après tout c'est plus facile pour toi. Quand ça ne va pas, tu peux rêver de chez toi. Que tu y sois ou pas, tu sais qu'il existe quelque part. Mais moi, je ne peux aller nulle part. Et je ne suis pas d'ici non plus.

— Tu dis ça parce que tu es jeune. Tu verras quand tu auras mon âge.

— Tu penses que je *veux* devenir aussi vieux que toi ?

— Ça viendra, que tu le veuilles ou non. »

Évidemment, ça ne le satisfaisait pas. Et je n'arrêtais pas de me poser des questions et de m'inquiéter à son sujet. Est-ce qu'il pouvait vraiment être mon enfant ? Combien de fois, le soir, ou pendant le travail, je l'avais regardé sans qu'il s'en rende compte, en cherchant une expression, un pli de l'oreille ou du corps qui aurait été à moi. Mais est-ce qu'on peut jamais être sûr ? Ou est-ce que ça n'a pas vraiment d'importance ? Il était là, à côté de moi, dans le même attelage.

Au début, quand nous sommes venus de Lagenvlei à Houd-den-Bek, on avait l'habitude de prendre Lydia chacun notre tour, la nuit, et de

partager le travail pendant la journée. J'avais l'impression qu'il allait s'installer. Il restait et resterait toujours solitaire, bien sûr – quelque chose qu'il tenait peut-être de moi –, mais je n'y voyais rien de dangereux ou de mal. Il était évident que les choses avaient changé entre Nicolaas et lui, mais on pouvait s'y attendre : ce n'était plus des enfants. Et ils essayaient de s'adapter l'un à l'autre ; comme deux jeunes chiens qui se reniflent et qui se tournent autour avant de devenir amis. Quand Bet est arrivée à la ferme, c'est même allé mieux.

Pour la première fois, Galant avait l'air détendu. Et j'étais sûr que les choses allaient enfin bien marcher.

C'est seulement après la mort de l'enfant que j'ai commencé à m'inquiéter. Je sais qu'il est allé voir Mama Rose pour lui parler, et elle a dû le réconforter parce qu'aucune tempête n'a éclaté. Mais il a continué à broyer du noir. Rien n'était vraiment stable. On avait l'impression qu'il attendait que quelque chose arrive, et il cherchait des ennuis presque délibérément. Parfois, quand on allait à la cuisine attendre la nourriture que Bet nous donnait, Galant s'avancait sur le seuil, pour être sûr qu'on l'entende dans la pièce de devant, et il la querellait :

« Alors, Bet. On n'a rien à manger, aujourd'hui ? Où est-ce qu'ils nous font attendre pour qu'on mange avec les chiens ? »

— Tu cherches des ennuis ? » lui répondait Bet, en jetant des regards inquiets par-dessus son épaule.

Quand la nourriture arrivait, il regardait en ricanant :

« Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ? Est-ce qu'ils pensent qu'un homme peut se contenter d'une soupe ? Ils attendent qu'un animal crève pour nous donner quelque chose à manger ? »

— Je fais ce qu'on me dit de faire. »

Une fois, Nicolaas est entré dans la cuisine alors qu'ils se disputaient. Je me suis reculé et je me suis occupé de ma pipe, parce que je ne voulais rien avoir à faire avec leurs problèmes ; mais j'ai pu entendre ce qui se disait :

« Alors, tu n'aimes pas ce qu'on te donne, Galant ? » a-t-il demandé.

Galant a marmonné quelque chose que je n'ai pas compris.

« Tu ne t'es jamais plaint à Lagenvlei. »

— L'Oubaas ne nous en a jamais donné l'occasion. Mais la viande a l'air rare à Houd-den-Bek. »

Je voyais que Nicolaas s'énervait. Il a levé la main vers la porte où on accrochait le sjambok, mais il ne l'a pas pris. Il fallait que Galant le provoque encore plus. Nous le savions tous. C'est pourquoi Galant n'arrêtait pas de le défier : il voulait découvrir jusqu'où il pouvait aller. Il devait savoir qu'après la mort de son enfant, les limites s'étaient éloignées, parce qu'il était évident pour tout le monde que

cela était lourd à porter pour Nicolaas. Mais quelqu'un comme Galant ne se satisferait jamais de ça. Il ne serait pas tranquille avant de savoir jusqu'où il pouvait plier la branche avant qu'elle casse : il l'essayait, en forçant un peu plus, il la relâchait quelque temps, il poussait encore, et attendait l'éclatement inévitable. Et c'est ce que je ne pouvais pas approuver. C'était absolument inutile ; on ne peut pas vivre dans une telle tension. Mais ça ne servait à rien de vouloir lui faire entendre raison.

Il n'arrêtait jamais. Ce qui m'a vraiment surpris, c'est l'histoire du cheval. Galant avait toujours su s'y prendre avec eux. J'écoutais souvent à la porte quand il était dans l'écurie. Il s'occupait de chaque cheval comme d'un être humain, comme d'une femme : il le flattait, le caressait, lui parlait avec une patience et une compréhension infinies. Sans aucune autorisation du Baas, il allait régulièrement au grenier leur chercher du blé ou de l'orge pour un petit festin. Même du sucre, volé dans la cuisine – surtout après l'arrivée de l'esclave Pamela que Nooi Cécilia avait empruntée à son père, parce qu'elle ne pouvait plus supporter Bet ; Pamela avait eu un penchant pour Galant dès le début. Il ne s'en est pas occupé, pas au commencement, bien qu'elle ne soit pas vilaine. Un petit peu maigre peut-être, mais un beau visage, très calme, presque timide ; semblant révéler un feu ardent au plus profond d'elle. Elle possédait ce rare mélange de feu et d'eau qui bouleverse un homme. Et chaque fois que Galant avait besoin de quelque chose dans la maison – un morceau de viande supplémentaire, un sopie, du sucre pour les chevaux –, Pamela le lui donnait. Elle aurait même accepté d'être punie, si on l'avait découverte ; sans dire que c'était Galant qui l'avait poussée.

Mais, à cette époque-là, Galant a commencé à se venger sur les chevaux. Pas tous les jours, il les aimait trop pour ça ; et pas sur tous non plus : sur celui de Nicolaas, le plus bel animal de la ferme, noir avec une étoile blanche sur le front. Et j'ai remarqué que chaque fois qu'il y avait eu un problème entre Galant et Nicolaas – pas toujours ouvertement, mais ils ne cessaient de se tester, de se mesurer, de se peser –, Galant se vengeait sur le cheval. Je savais qu'il l'adorait. Hormis Nicolaas, il était le seul autorisé auprès de l'étalon ; et il passait plus de temps avec lui qu'avec tous les autres réunis. Mais il a commencé délibérément à le traiter avec violence. Quand il le conduisait dans le vlei, il tirait sur les rênes pour lui blesser la bouche : et personne ne savait cela mieux que Galant. On avait l'impression qu'il poussait le cheval à hennir et à se cabrer sous la douleur ou la peur ; et ça lui donnait l'occasion de tirer à nouveau sur les rênes. Une fois, il a poussé le cheval pour qu'il s'emballe, en le secouant de tous les côtés, et il a pris le sjambok et il l'a battu jusqu'à ce que le cheval tremble de tout son corps.

La première fois que je l'ai vu faire ça, je me suis précipité pour l'arrêter. Je lui ai crié : « Qu'est-ce que t'es en train de faire ? T'es fou ou quoi ? »

Il s'est arrêté de frapper le cheval, en haletant, et m'a regardé avec des yeux vides comme s'il ne me reconnaissait pas. Puis il a jeté le sjambok et s'est éloigné à grands pas, en me laissant le soin de reconduire l'étalon à l'écurie.

« Recommence jamais ça, je lui ai dit quand il s'est calmé. Comment est-ce que tu peux faire ça à un cheval ? »

Il n'a rien dit. Il n'a même pas levé les yeux ; il avait trop honte pour me regarder.

Et il a recommencé. Et Nicolaas l'a vu, un soir où Galant provoquait le cheval jusqu'à le rendre fou. J'étais tout près, je réparais la barrière du poulailler et je les ai observés du coin de l'œil, en faisant semblant de ne rien voir.

« Galant ! a crié Nicolaas en courant vers lui. Qu'est-ce que tu fais, nom de Dieu ? »

Galant s'est arrêté, comme la première fois quand j'étais intervenu, et il a baissé la tête. Mais il s'est redressé pour regarder Nicolaas en face, bien qu'il n'ait rien dit de plus.

« Comment oses-tu frapper un cheval comme ça ?

— Il a cassé la barrière.

— Il n'a jamais fait de choses pareilles avant. » Il y a eu un long moment de silence avant que Nicolaas ajoute, en colère : « Si jamais je t'y reprends...

— Qu'est-ce que tu feras ? a demandé Galant.

— Galant, tu me cherches depuis longtemps. Un de ces jours, tu vas aller trop loin.

— Comment est-ce que je peux aller trop loin ! Je ne suis qu'un esclave et le fils d'une esclave.

— Je t'ai prévenu. »

Je n'ai pas pu entendre la réponse de Galant.

« C'est la dernière fois, tu entends. Ton travail va de plus en plus mal. Tu cherches des ennuis. Est-ce que tu comprends ?

— Non, je ne comprends rien. Si je ne fais pas bien mon travail, il faut me punir. Tu es le Baas ou non ?

— Galant. » Je sentais dans sa voix qu'il était tendu ; mais il essayait encore de lutter pour ne pas perdre son sang-froid. « On s'est toujours bien entendus.

— C'est toi qui le dis.

— Si ça se reproduit une seule fois... »

Galant n'a pas répondu. J'ai ramassé mes outils et je suis allé sous le hangar. Ils ont dû continuer à discuter pendant un bon moment, parce qu'il faisait déjà nuit quand j'ai vu Nicolaas revenir vers la

maison, en conduisant le cheval. Galant est parti dans le veld tout seul. J'étais désolé pour tous les deux. Ils transformaient une chose inutile en quelque chose d'inévitable. Et je ne pouvais rien faire pour empêcher ça.

Avec les autres, on en parlait souvent, le soir, quand le travail était fini – les champs entretenus, les moutons dans les kraals, les vaches traites, le bois coupé, la cour mise en ordre –, et tout le monde pensait que c'était à cause de la mort de l'enfant. Mais quand Bet était là, elle devenait furieuse.

« Ça sert à rien de parler du passé.

— On ne parle pas du passé, Bet, mais de ce qui va arriver.

— Et qu'est-ce que c'est ? Le Baas a demandé pardon, non ? Il a dit qu'il voulait pas que ça arrive. Alors qu'est-ce qui peut encore se passer ?

— T'es bien pressée pour défendre le Baas », a dit Pamela une fois, alors qu'elle était aussi avec nous.

« T'occupe pas de ça, lui a répondu Bet. Qu'est-ce que t'en sais ? »

Elles ne pouvaient pas se sentir, ces deux-là. Bet n'était pas contente parce que c'était Pamela qui faisait le travail de la maison depuis que la Nooi s'était retournée contre elle ; et Pamela semblait reprocher à Bet la tristesse de Galant. Elle n'attaquait pas ouvertement : elle avait une façon de vous regarder en silence, et c'était suffisant pour vous foudroyer. Galant ne disait rien, mais on pouvait voir que Pamela était de son côté contre Bet.

À cette époque, il y avait deux nouveaux travailleurs sur la ferme, deux jeunes, des Hottentots, Rooy et Thys, que le Baas avait engagés dans la région de Swartberg. Ce n'était pas des esclaves comme nous, et ils étaient beaucoup plus jeunes, aussi, en général, ils restaient en dehors de nos discussions ; mais, quand Galant n'était pas là, ils avançaient parfois une opinion, et on pouvait voir qu'eux aussi avaient peur de tout ça.

Ceux des fermes du voisinage venaient aussi se joindre à nous, souvent en fin de semaine ou quand les maîtres étaient partis quelque part. Et ça baisait partout ces nuits-là, et les visites duraient souvent jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève. Celui qui avait le plus de bagout et qui dansait le mieux, c'était Abel, de la ferme de Barend. Un bel homme, élancé comme un arbre et fort comme un taureau, un grand amateur de femmes. Il avait aussi tenté sa chance auprès de Pamela au début, mais elle s'était vite débarrassée de lui. De temps en temps, il allait avec Lydia qui n'avait jamais l'air de savoir ce qui se passait. Autrement, Abel allait chercher des femmes dans des fermes plus éloignées. Et c'était le seul qui semblait ne pas trop s'inquiéter au sujet de Galant. « Laissez-le donc, disait-il quand on en parlait, ça s'arrangera tout seul. C'est comme le mal d'estomac. » Puis il buvait

une grande lampée à la gourde, ou prenait son violon et dansait dans la clarté du feu.

Les autres, de chez Barend, étaient plus inquiets. Klaas, le vieil ours, était généralement d'accord avec celui qui venait de parler ; et on faisait attention à ce qu'on disait devant lui, parce qu'on ne savait jamais ce qu'il pouvait raconter à son maître. Goliath était très prudent. Il était encore jeune, et préférait ne pas avoir d'ennuis, et c'est pour ça que Galant l'inquiétait. C'était bien avant que Goliath ait eu des problèmes avec Barend, bien sûr ; et ça a été une sale histoire.

Dollie parlait beaucoup. Il était venu travailler pour le vieux tailleur et cordonnier d'Alree, qui avait une ferme sur une partie de Houd-den-Bek, pas loin de chez nous. Dollie, c'était un énorme type du Mozambique. Et je pense qu'il avait une mauvaise influence sur Galant : « Attends un peu », disait-il, en savourant à l'avance ce qu'il allait dire. « Un de ces jours, une occasion se présentera. J'attends le bon moment pour filer, et personne ne me retrouvera jamais.

— Et où est-ce que t'iras ? ricanait Achilles. Ils te retrouvent toujours et ils te ramènent. J'ai essayé.

— Le pays est grand, disait Dollie.

— Assez grand pour s'y perdre, c'est vrai. Et si le maître ne te retrouve pas, les animaux sauvages t'attrapent. Sinon, tu meurs de faim. »

Et si le vieil Adonis de Buffelshoek était là, il disait : « Calmez-vous un peu, bande de grandes gueules. Comment que vous croyez qu'on s'en sortirait si les maîtres étaient pas là pour veiller sur nous ? Ils nous donnent à manger et à boire, des vêtements et tout. Et, je vous le dis, mon Baas Jan est le meilleur de tout le pays. » Alors commençait une étrange démonstration de vantardise et d'esbroufe, à laquelle les plus anciens prenaient part, chacun essayant de surpasser les autres en faisant l'éloge de la force ou de la compétence ou de la générosité de son maître. Les plus bavards, c'était les hommes d'Oubaas Piet, le vieux Moïse, Wildschut, Slinger et les autres ; et à coup sûr des querelles éclataient et ça se terminait souvent par des bagarres bruyantes et spectaculaires.

Pendant toutes ces nuits, Galant faisait bande à part, comme si ce qu'on pensait ne l'intéressait pas. Personne ne pouvait l'arrêter avant que les choses soient allées trop loin. Et l'inévitable est arrivé.

On venait juste de récolter les haricots, après les premières gelées de l'hiver. Nicolaas est parti au Cap ; la Nooi y est allée aussi. Galant souhaitait les accompagner, mais Nicolaas n'a pas voulu : il a dit qu'il devait rester pour s'occuper de la ferme ; c'est pour ça qu'il était mantoor. Ça a été l'occasion de fêtes nocturnes à Houd-den-Bek, de tapages comme la région n'en avait jamais connu et comme elle n'en a pas connu depuis. On tuait un mouton presque toutes les nuits et on le

faisait rôti. Galant organisait ça, pour que tous ceux qui venaient apportent chacun leur tour de la viande et de quoi boire. Les fermiers du coin ne pouvaient pas découvrir le prédateur qui avait pris un mouton ; la nuit, on faisait des gueuletons fantastiques et le matin on avait l'œil trouble et on titubait.

Bet était contre depuis le début – Pamela était partie au Cap avec la famille –, mais Galant l'a mise au pas très vite : « Je suis mantoor. Et si je dis qu'on peut faire quelque chose, c'est qu'on peut le faire. Si tu l'ouvres quand Nicolaas sera rentré, tu verras ce qui t'arrivera. »

En entendant ça, les autres les ont entourés ; et je pense que ça a intimidé Bet. Elle s'est résignée à l'inévitable et, à partir de ce moment-là, elle a mangé et bu avec les autres, en rechignant.

Tout s'est arrêté brusquement quand Nicolaas est rentré, une semaine plus tôt que prévu. Un après-midi – un de ces jours calmes et sans couleurs du début de l'hiver, avant la neige – nous avons vu, à moitié pétrifiés, le chariot qui s'avancait sur le veld entre les montagnes. Galant était à la pierre d'abattage, en train de dépecer le mouton pour la fête de la nuit. Quand il a reconnu le chariot, il s'est redressé, très calme, les mains encore pleines de sang. Il ne semblait absolument pas avoir peur. En fait, il avait l'air presque satisfait d'être surpris comme ça.

Nicolaas n'a pas compris tout de suite ce qui se passait.

« C'est tard dans la semaine pour tuer, a-t-il dit, un peu surpris. Vous avez oublié lundi ?

— On en a tué un lundi », a dit Galant.

C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il allait y avoir des ennuis.

« Ah ? » a dit Nicolaas, toujours incrédule.

Galant a commencé à se laver les mains dans le tonneau qui était près de la pierre d'abattage, d'une façon très méticuleuse, en se rinçant chaque doigt séparément, et en se nettoyant les ongles. Puis il a enfilé sa veste, la belle veste de velours côtelé que Nicolaas lui avait offerte après la mort de l'enfant.

« On avait envie de viande », a-t-il dit calmement.

La Nooi et les femmes étaient toujours dans le chariot, au loin. Galant et Nicolaas étaient seuls près de la pierre d'abattage ; j'étais au coin de l'étable, et je regardais et j'écoutais.

« Est-ce que je ne t'avais pas chargé de tout surveiller ? »

Galant a haussé les épaules.

« Où est-ce que sont les moutons ? a demandé Nicolaas en s'approchant d'un pas.

— À leur place, dans le veld.

— Ramène-les dans le kraal. Je veux les compter. »

Galant a eu un curieux petit sourire. Il n'a rien dit et il est parti sans se presser dans le veld, en laissant Nicolaas se débrouiller avec le

mouton tué. J'ai fait un grand détour et j'ai suivi Galant, au cas où il aurait besoin d'aide. Avec Achilles, qui avait sorti les moutons le matin, on a ramené le troupeau dans le kraal. Nicolaas attendait près de la porte, un pied posé sur une barre, la pipe entre les dents. Il n'a rien dit quand nous nous sommes approchés. Il a compté les moutons en silence.

Cinq de moins.

« Ontong, a-t-il demandé, qu'est-ce que tu sais à propos de ces cinq moutons ? »

J'ai pensé que c'était une question difficile ; et je n'avais pas envie de lui répondre directement. Je lui ai demandé :

« Tu penses qu'ils ont été attrapés ? »

— Je ne pense rien. Je te pose une question.

— C'est difficile à dire, Kleinbaas.

— Achilles, qu'est-ce que tu sais ?

— Je viens juste de ramener le troupeau, Kleinbaas. »

Je ne quittais pas Nicolaas des yeux. Il regardait Galant, mais Galant regardait au loin, en sifflotant entre ses dents ; il n'avait pas l'air très convaincu.

« Est-ce que vous avez vu des traces de léopard ? » a demandé Nicolaas, en changeant de ton, comme pour que les choses soient plus faciles pour nous.

Puis Galant s'est arrêté de siffler et s'est tourné vers Nicolaas. « Ce n'est pas un léopard, a-t-il dit. Ce n'est pas non plus les chacals.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Galant ?

— Je les ai tués moi-même.

— Tu avais la permission d'en tuer un par semaine. Ce n'était pas assez ?

— On en voulait plus. »

Nicolaas a enfoncé le pouce dans le fourneau de sa pipe, et l'a rangée dans la poche de sa chemise.

« On a eu beaucoup de problèmes tous les deux, avant que je parte, Galant, a-t-il dit. J'espérais voir une amélioration à mon retour. Je t'avais prévenu, n'est-ce pas ?

— Tu m'avais prévenu.

— Ontong, Achilles. » Il parlait lentement pour contrôler sa voix. « Allez l'attacher sur le tonneau vide qui est dans l'écurie. »

J'ai essayé de l'arrêter : « Kleinbaas... »

Mais il était évident qu'il était bien décidé.

« Allez, nous a dit Galant. Emmenez-moi. » Et tandis que nous l'emmenions, il continuait à regarder Nicolaas par-dessus son épaule comme pour s'assurer qu'il allait bien nous suivre.

Il s'est allongé lui-même sur le tonneau et a présenté ses poignets et ses chevilles pour qu'on les attache. On restait là, penauds, en

évitant de se regarder, jusqu'à ce que Nicolaas arrive, après ce qui a semblé des heures, avec un sjambok et une lanière de cuir. Il a donné la lanière à Achilles, et à moi, le sjambok. Ça ne me plaisait pas du tout. Si un Baas a envie de battre un esclave, il doit le faire lui-même. C'est pas le travail des esclaves.

« J'en ai assez de toi, Galant, a dit Nicolaas. Allez, Ontong. Qu'est-ce que t'attends ? »

Galant s'est raidi pour redresser la tête et se retourner vers Nicolaas.

« Pourquoi est-ce que tu leur demandes de faire ça ? a-t-il demandé. Tu as peur de le faire toi-même ?

— Ontong ! » a dit Nicolaas.

J'ai abattu le sjambok sur le dos de Galant. De la poussière s'est élevée de la belle veste.

« Tu as peur ? » a répété Galant, en se moquant de Nicolaas.

Ça a eu l'air de le rendre fou. Il m'a arraché le sjambok des mains et a commencé à frapper Galant, sans s'occuper de savoir où les coups tombaient. Il a continué ainsi jusqu'à ce que la veste soit en lambeaux et que le sjambok commence à entailler la chair nue. Pas un son n'est sorti des lèvres de Galant. Rien qu'un sourd gémissement presque inaudible de temps en temps.

À la fin, j'ai dit : « Kleinbaas. » Je ne voulais pas m'opposer à lui, mais j'avais peur que quelque chose de terrible ne se produise si on n'arrêtait pas Nicolaas. Il n'y a pas prêté attention et il sanglotait presque de fureur à chaque coup. Quand je n'ai pas pu supporter ça plus longtemps, je lui ai touché légèrement l'épaule. « Je pense que ça suffit, Kleinbaas. Tu vas le tuer. »

Nicolaas s'est arrêté aussi brusquement qu'il avait commencé. Il s'est retourné vers moi, avec un regard sauvage. Puis il a jeté le sjambok et est sorti à grands pas.

Dans l'obscurité du crépuscule, nous avons détaché Galant, nous l'avons porté dans sa hutte, et nous sommes allés lui chercher de l'eau fraîche.

Si seulement il retenait la leçon, ai-je pensé. Ça montait depuis longtemps, mais maintenant, l'orage a éclaté. Peut-être que c'est aussi bien ; peut-être que maintenant le ciel sera dégagé et que la paix reviendra à Houd-den-Bek.

Mais je l'avais sous-estimé. Et ce qui doit arriver arrivera.

Un jeune cheval dans un pré clos de murs. Ils vous disent : *Regarde bien ce mur. Reste à l'intérieur. Si tu oses sauter par-dessus...*, et vous ne savez jamais vraiment ce qui vous arrivera si vous sautez. Impossible de savoir, si vous ne sautez pas. Et ce n'est pas facile. De ce côté, tout est familier. Vous savez où il faut courir et où il faut paître. Mais le mur de pierre est toujours là. Vous pouvez faire semblant de ne pas le voir, ou détourner la tête, mais le mur ne bouge pas, et à l'intérieur, le pré semble se rapetisser chaque jour. Si vous n'êtes pas préparé à sauter, vous pouvez être écrasé à la fin. Maintenant, j'ai sauté. Et j'ai survécu.

Ça ne sert à rien de menacer, de se secouer, d'esquiver, comme deux coqs nains : comme les coqs de combat dont parle Achilles : « Fais attention, Galant », dit Nicolaas. Et : « Je te préviens. » Et : « C'est la dernière fois. » Mais ce n'est jamais vraiment la dernière fois, et on ne peut pas être tranquille tant qu'on n'a pas essayé. Où est le mur ? Est-ce que je peux y arriver ?

En frappant le cheval, j'en tremble moi-même. J'ai envie de lui crier : Merde ! Pourquoi est-ce que tu restes là et que tu me laisses te frapper ? Tu es tellement plus grand et plus fort que moi. Pourquoi est-ce que tu ne te cabres pas pour me piétiner sous tes énormes sabots ? Pourquoi est-ce que tu ne te libères pas pour t'enfuir dans les montagnes et ne jamais revenir ? Mais il ne fait rien. Il me laisse le frapper, le maltraiter et le briser. Il accepte tout ce qui lui arrive. Je ne peux pas supporter ça. Je ne peux pas.

« Ne défie pas l'homme comme ça, Galant », dit Ontong. Qu'est-ce qu'il y comprend ? Ce n'est pas Nicolaas que je défie. Son mur n'est rien pour moi. C'est mon propre mur que j'affronte. Sinon, vous pouvez aussi bien me creuser une tombe et me recouvrir de terre : et ne vous en faites pas pour le buchu, laissez le chacal-thas rôder comme il veut.

J'y vois clair maintenant. Être enfants à Lagenvlei est une chose ; s'adapter à Houd-den-Bek en est une autre. Souvent, quand on s'affronte, en colère ou désespérés, Nicolaas s'écrie : « Pour l'amour de Dieu, Galant, qu'est-ce que tu as ? Je ne te reconnais plus. Nous nous sommes toujours si bien entendus. »

Comment est-ce que je peux lui expliquer ? C'est vers le mur de pierre que nous sommes tournés tous les deux. On doit sauter tous les deux.

Ça n'a rien à voir avec la raclée. Les coups cinglent ; ils déchirent la peau et font éclater la chair. On a les jambes qui flageolent quand

ils vous détachent, et ils doivent vous tirer de l'obscurité avec de l'eau ; vous ne reconnaissez même pas leurs mains. Pourtant la raclée elle-même n'est pas le mur ; elle ne fait que vous faire prendre conscience du mur. Et il y a de la joie à savoir que vous avez sauté. À cause de la douleur, vous pouvez à peine bouger, mais ça vaut le coup, parce que maintenant vous êtes de l'autre côté. Maintenant, enfin, vous savez.

Et puis, aux heures les plus noires de la nuit, quand tous les autres dorment et que vous êtes le seul éveillé, souffrant mais soulagé, il y a une autre découverte à faire. Vous avez franchi le mur. Mais maintenant, il y en a un autre. Avant de sauter, la seule pensée, c'est : Il faut que je passe. Il faut que je passe. Maintenant, vous avez passé et il y en a un autre. Il y en aura toujours d'autres. Mur après mur. Il y a de la terreur dans cette pensée ; une lassitude qui vous envahit avant même d'avoir sauté à nouveau. Mais vous vous endormez, et cela vous apporte une nouvelle sensation de paix.

À la première aube, vous vous traînez hors de la hutte. L'étoile du matin brille encore ; la gelée forme des taches de moisissure grises sur le sol, elle n'est pas encore assez dure pour craquer sous le pied, mais le froid s'insinue à travers la plante des pieds. La cloche des esclaves n'a pas encore sonné. Vous êtes raide et engourdi d'être resté roulé sur vous-même dans le froid, et quand vous bougez la douleur se répand à nouveau dans votre corps. Vous avez l'impression que vous ne pourrez plus redresser le dos ou marcher droit, mais vous serrez les dents parce que vous avez une longue route devant vous. Avant que la cloche sonne, vous devez avoir quitté Houd-den-Bek.

Ça demande un effort de ranimer les braises afin de réchauffer un peu de thé sur le feu qui fume ; mais surtout il ne faut pas réveiller Bet. La chaleur adoucit la pire raideur ; le parfum du thé apaise la douleur quelques instants. Vous vous couvrez avec les lambeaux de la veste neuve et vous vous éloignez du feu sur la pointe des pieds. Une seule personne sort d'une hutte, quand vous passez à côté. Pamela. Est-ce qu'elle vous surveille, même pendant votre sommeil, maintenant ? Quelque chose dans son regard dit : *Viens*. Et vous savez que ce serait bon avec elle. Vous l'avez essayée une ou deux fois, comme ça arrive à la ferme. Mais parce que vous avez cette petite expérience d'elle, vous vous éloignez délibérément. Vous avez fait une mauvaise rencontre avec Bet. Maintenant, vous devez faire attention où vous mettez les pieds. Vous pouvez voir ça dans les yeux de Pamela. Il y a des femmes, vous pouvez entrer dedans et en ressortir, et voilà. Mais il y en a d'autres, et vous pouvez voir que Pamela en fait partie, qui sont différentes : vous entrez entre leurs jambes, et vous y êtes pour de bon. C'est comme quand on grimpe dans les montagnes, quand le monde disparaît derrière et qu'il ne reste que les parois et les

rochers : et, à moins de faire tout le chemin jusque de l'autre côté, vous allez mourir là en ne laissant qu'un squelette que les autres retrouveront beaucoup plus tard ; même pas une empreinte dans le rocher.

« Où tu vas, Galant ? » dit Pamela, et sa voix a encore la lourdeur du sommeil, tout le calme de la femme et de la nuit.

« Par là. » Je réponds à contrecœur ; en évitant la question.

« Tu vas porter plainte ? »

Ses grands yeux semblent plonger si profondément en moi que j'ai envie de me cacher, mais c'est inutile.

« Oui. » Soudain, j'ai besoin de lui faire comprendre. « Ce n'est pas à cause de la raclée.

— C'est à cause de la veste ?

— Pourquoi tu poses des questions ?

— Parce que ça m'intéresse. »

Ça me rend fou de colère. Elle n'a pas le droit de dire ça. Elle n'a pas le droit de s'occuper de mes affaires. Je le jure devant Dieu : pendant toute ma vie, personne ne s'est intéressé à moi. Même pas Mama Rose : pas vraiment. Et c'est pas peu dire.

Dans la pâle lumière de l'aube, je la regarde durement. Elle n'a pas l'air d'avoir peur. Il y a quelque chose en elle qui me rappelle une gazelle. Les yeux. La façon de se tenir. Comme si elle pouvait filer au moindre mouvement.

Je lui demande : « Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Je ne te comprends pas.

— Et alors ?

— Tu dois revenir, Galant.

— Bien sûr que je vais revenir. Où est-ce que tu veux que j'aille ? »

En moi, quelque chose semble dire : Ici, il y a un autre mur.

Je lui demande : « S'ils t'interrogent, est-ce que tu vas leur dire que je suis parti porter plainte à Tulbagh, ou est-ce que tu vas rester silencieuse ?

— Tu veux que je parle ou tu veux que je me taise ?

— Tu peux leur dire.

— Alors, je leur dirai. »

La lumière devient grise. Ce sera bientôt l'heure de la cloche. Mais ce que j'emporte dans mes pensées, en boitant et en trébuchant, ce n'est pas la cloche. C'est la femme. Cette Pamela. Sur tout le chemin, et c'est long, c'est Pamela qui me fait continuer quand la fatigue et la douleur menacent de venir à bout de moi. Ses yeux sont avec moi. Et sa façon de se tenir, une jeune gazelle prête à filer, fine et sauvage.

La douleur est si vive que la journée habituelle de voyage dure deux jours et demi. Il y a une douleur dans chaque pas. Mes empreintes me collent aux pieds et me tirent vers Houd-den-Bek. Vers

cette femme. Vers Nicolaas. La douleur. Le moindre mouvement me rappelle mon dos et mes épaules, mes fesses, mes jambes. Ma poitrine me fait mal quand je respire. Mon cœur se débat dans sa cage comme un oiseau qui essaie de s'échapper. Mes pieds traînent avec eux tout mon univers. Impossible de m'en débarrasser.

Nicolaas, je pense : Si tu m'avais emmené au Cap avec toi, peut-être qu'aujourd'hui je ne me débattrais pas dans ces montagnes. Je t'ai supplié. Tu sais très bien que j'ai toujours voulu y aller. Quand nous étions petits, tu étais le seul qui me parlais du Cap et de ses hautes maisons blanches et des gens, de la montagne au sommet plat, et de la colline où l'on tire le canon quand les bateaux arrivent sur la mer ; des courses de chevaux, et des marchés, des rues, des jardins et du château, et des soldats dans leurs vestes rouges avec des boutons brillants, et des esclaves qui dansent sur leur propre musique, le dimanche. C'est toi qui me l'as dit. Et je t'ai supplié de m'emmener. Mais tout ce que tu as trouvé à dire, c'est : « Je veux que tu restes ici. Qui surveillerait la ferme si tu n'étais pas là ? J'ai confiance en toi, Galant. Je ne peux compter sur personne. »

Tu pouvais faire confiance à Ontong et à Achilles. Tu as un frère qui vit sur une ferme à moins de deux heures de route. Pas la peine de me raconter des mensonges de ce genre. Ce que tu dis signifie en fait : « C'est moi le patron et tu feras comme je dis. » N'essaie pas de m'acheter avec de belles vestes neuves. Une veste aujourd'hui, des guenilles demain. Et mon enfant est couché sous la terre. N'oublie jamais ça.

Pas après pas, je traîne mon corps déchiré à travers les montagnes. En haut, je vois les hirondelles qui vont et viennent, qui plongent tout d'un coup, qui changent de direction, qui filent dans le vent, alors que mes pieds marchent sur la terre et les pierres, découragés par les exigences du voyage.

Je dis au gentleman du Drostdy : « Je suis venu porter plainte. » On ne se sent pas à sa place dans des endroits pareils. Les hauts murs blancs, les voûtes, et les poutres du plafond, et la grande véranda. Tout a l'air grand ; je me fais tout petit dans ma veste en lambeaux et avec mon chapeau sale.

« On nous fouette à Houd-den-Bek. La nourriture est mauvaise aussi. Et quand ils nous donnent une veste neuve, ils la mettent en lambeaux avec le sjambok. Regardez-moi.

— Où est la lettre de ton maître ? me demande le Landdrost.

— Quelle lettre ?

— Tu n'as pas demandé d'autorisation pour venir ici ?

— Si j'avais demandé l'autorisation, il se serait contenté de me battre.

— Alors, tu t'es enfui ? Est-ce que tu te rends compte que c'est

grave ?

— Je ne me suis pas enfui. Je suis venu porter plainte.

— À qui crois-tu parler ? »

Et ils m'emmènent dans un cachot, en bas, dans la cave. Pas beaucoup de lumière et la paille a une odeur de vieille pisse. Un petit bol de riz à l'eau, un quignon de pain, un morceau de gras de cochon rance. Quelque part, au-dessus de la petite ouverture, sous l'avancée du toit, un couple d'hirondelles a bâti son nid. On peut les entendre toute la journée qui gazouillent et qui nourrissent leurs petits ; en se suspendant aux barreaux, on peut les voir passer. Elles ne se taisent qu'après le coucher du soleil, et une horrible solitude s'abat dans le cachot. Combien de temps est-ce que je vais devoir attendre, avant que quelqu'un vienne me chercher ?

Heureusement que j'en ai parlé à Pamela, et il ne se passe qu'une nuit, et Nicolaas arrive. Mais c'est une nuit qui change ma façon de voir le monde, comme une tornade inattendue change le cours d'un torrent de montagne, en retournant les cailloux, en affouillant les buttes et les arêtes pour qu'elles soient rondes et lisses et qu'elles forment un nouveau lit à l'eau qui se précipite.

C'est une nuit de bavardages sans fin. On est trois dans le cachot, mais il y en a un qui est très vieux et très ridé, il pleurniche tout seul dans son coin, sans s'occuper de nous ; aussi c'est entre l'autre homme et moi. Un type grand comme une montagne, qui n'aurait aucun problème à soulever un chariot chargé sur une de ses énormes épaules. Quand il plie ses bras immenses, ses muscles se gonflent comme s'ils allaient faire voler en éclats les lourdes chaînes. Je ne suis pas attaché, mais il a des chaînes aux poignets et des fers aux pieds ; à certains endroits, là où le métal a déchiré la peau, on peut voir la chair. De temps en temps, quand il change de position, il pousse un gémissement, parce qu'on l'a fouetté. Ma veste est en lambeaux, mais lui est totalement nu, et, dans la faible lumière du cachot, on peut voir qu'aucune partie de son corps n'a été épargnée. Le rouge de la chair. Et, par places, le blanc de l'os ou du tendon. Quand il gémit, c'est le grondement immense et profond du lion. Comment est-ce que je pourrai jamais oublier le grondement du lion, cette nuit d'autrefois, et son rugissement, le lendemain, comme si c'était la terre elle-même qui tremblait ?

« Qu'est-ce que tu fais là ? » me demande-t-il, quand ils me jettent dans le cachot, et je glisse sur les mains et les genoux dans la paille pourrie.

« Je suis venu porter plainte. Ils me gardent jusqu'à l'arrivée du Baas.

— T'en es encore à porter plainte ? » Il rit avec violence, mais son rire ressemble à un gémissement, et j'entends ses chaînes cliqueter.

Avec de grands efforts, il se redresse en s'appuyant au mur, il s'accroche aux barreaux et hisse son corps brisé pour regarder dehors ; mais dehors, il n'y a que les hirondelles, et seulement quand elles passent. La lumière éclaire ses énormes épaules et les muscles de ses bras, son dos noueux et sanglant, ses fesses, ses jambes épaisses comme des bûches.

« T'en es encore à porter plainte », répète-t-il, en se tenant d'une seule main aux barreaux pour se retourner avec peine et me regarder.

« Je n'en suis plus là.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Le pire ?

— Tu as tué ton maître ? »

Il fait une grimace.

« Tu crois que c'est le pire qu'un homme peut faire ? » Il lâche le barreau et retombe sur le sol. Je l'entends qui pousse à nouveau le sourd grondement du lion ; puis il reste silencieux pendant si longtemps que je me demande s'il a renoncé à dire quelque chose. Mais à la fin, j'entends les chaînes, et il recommence à parler ; il n'a pas l'air de s'adresser à moi, mais à lui-même. Il parle d'une chasse. Je ne sais pas quand. Peut-être que ce n'est pas une vraie chasse, seulement un rêve, mais qu'est-ce que ça fait ? Il marche avec son Baas et avec toute une armée d'autres maîtres et d'autres esclaves, avec le levant à droite et le couchant à gauche, et ils vident le pays au fur et à mesure qu'ils avancent. Des buffles. Des élans. Des zèbres. Des rhinocéros. Des éléphants. Tout ce qui croise leur route. Jusqu'à ce que les chariots grincent sous le poids de l'ivoire, des cornes et des peaux. Des groupes de hyènes suivent la piste des carcasses, et les chacals et les vautours. On peut voir de loin leur progression, par les cercles des vautours dans le ciel, pendant des semaines, jusqu'au Grand Fleuve. Et là, ils rencontrent des gens, toute une colonie : des voleurs, des fuyards, tous ceux qui se sont échappés au fil des années, pour venir s'installer là et être libres.

Je lui dis : « Je n'y crois pas.

— Les maîtres voulaient les tuer, mais ils nous ont donné du lait et des légumes et tout ce qu'on voulait. Dans la nuit, ils ont disparu, c'était comme s'ils n'avaient jamais été là ; il ne restait que les traces de leur bétail et les huttes vides.

— Et alors ?

— Les maîtres ont brûlé les huttes et dévasté les champs, mais c'était inutile. Ils étaient tous partis. Ils étaient libres.

— Des esclaves comme toi et moi ?

— Oui, comme nous. » Les chaînes raclent le sol de pierre. Il fait trop sombre pour le voir, mais la voix rauque, la voix du lion, reprend :

« Sur notre ferme, pas loin de la maison, il y a un grand rocher, avec un morceau de chaîne rouillée fixé dedans. J'ai entendu dire qu'autrefois, il y avait une esclave qui se sauvait de la ferme depuis qu'elle était toute petite. Une Malaise, je crois. Chaque fois, on la ramenait et on la punissait. Mais quelle que soit la punition, dehors ou dedans, elle repartait toujours. Alors, ils l'ont attachée là-haut, à la chaîne fixée dans le rocher, assez loin de la ferme pour que personne n'entende ses cris. Une fois par jour, on envoyait un enfant avec un peu de nourriture et de l'eau ; ils lui ont même installé un petit abri pour la protéger de la pluie et du soleil. Elle est restée là toute sa vie, et les gens disent qu'elle a vécu jusqu'à un âge très avancé. Elle est restée enchaînée au rocher et elle n'a plus jamais dit un mot à personne. À la fin, elle est morte, et les bêtes du veld et les vautours ont dévoré son cadavre et éparpillé ses restes. Il n'y a plus personne qui l'a connue. Mais le rocher est toujours là, avec le morceau de chaîne. Et chaque fois qu'un esclave se sauve, c'est là qu'on l'amène pour le fouetter, pour qu'il se souvienne de la femme. Aussi personne n'a jamais osé suivre son exemple. Mais après être rentré de la chasse, je suis souvent allé dans le veld, quand le travail de la journée était terminé, pour m'asseoir sur le rocher et pour penser à ceux du Grand Fleuve. J'ai jamais pu me les enlever de la tête. Des hommes libres, comme de vrais hommes. C'est à ce moment-là que je me suis sauvé pour la première fois.

— Ce n'est pas le pire qu'un homme peut faire.

— Se sauver, c'est juste le début.

— Qu'est-ce que tu as fait, alors ? »

Un autre long silence. Quand il recommence à parler, sa voix a un air maussade, comme s'il m'en voulait d'avoir posé des questions.

« C'était la faute de la Nooi, dit-il. Elle était toujours sur mon dos. Elle attendait que le travail soit fini, et elle me donnait quelque chose à faire. Et si je me plaignais, elle allait voir le Baas. Et il me fouettait. Et le lendemain, elle recommençait à me quereller pour n'importe quoi. Une petite femme fragile, mais une vraie garce. Toujours en train de vous provoquer, jusqu'à ce qu'on réponde, et elle vous giflait et allait le dire au Baas. Elle était là aussi quand on était fouetté. Elle le poussait. Encore. Encore. Et quand j'essayais de m'enfuir, de jour ou de nuit, pour retrouver les hommes libres du Grand Fleuve, ils suivaient ma trace et me ramenaient, et tout recommençait. Jusqu'à ce que je ne puisse plus le supporter. On faisait la moisson, sous le soleil dévorant, avec la menue paille piquante et brûlante. Je me lavais à la fontaine quand elle est arrivée.

Elle m'a donné l'ordre d'aller couper du fourrage pour les bêtes. Ce n'était pas mon travail, mais celui qui en était chargé l'avait mal fait. Je lui ai dit : « Je suis fatigué. – Pour qui te prends-tu, pour me parler

comme ça ?” a-t-elle dit, et elle m’a giflé. Parfois, on est saisi par une sorte d’aveuglement. Je lui ai attrapé la main pour l’arrêter. Tout d’un coup, elle s’est mise à hurler comme un cochon. Je voulais seulement qu’elle la ferme. Ses cris me faisaient peur ; ils me rendaient fou. En se débattant pour se sauver, sa robe s’est déchirée, sur le devant, jusqu’en bas. Elle a sursauté. Et tout d’un coup, elle est restée la bouche grande ouverte, sans crier, et elle m’a regardé, l’air hébété, en serrant contre elle sa robe déchirée. “Écoute, a-t-elle dit. Laisse-moi partir. S’il te plaît. Je te promets que je ne dirai rien à personne. Laisse-moi partir. Ne me touche pas.” Pour moi, elle n’était plus la Nooi. Et sous l’effet de la colère, je l’ai poussée. Elle est tombée. Elle n’a pas essayé de se relever ou de s’éloigner. Elle continuait à sangloter, à supplier et à renifler. Je ne sais pas ce qui m’a pris. Je me suis mis à lui arracher ses vêtements, jusqu’à ce qu’elle n’ait plus rien sur elle ; elle était là, comme un poulet déplumé, à pousser des cris, à glousser et à donner des coups avec ses petites jambes. “Fais ce que tu veux, a-t-elle dit. Fais tout ce que tu veux. Mais, s’il te plaît, ne me tue pas. Je te donnerai tout ce que tu me demanderas.”

— Et tu l’as prise ? »

Un violent bruit de chaînes.

« Bien sûr que non. J’aime pas baiser les poulets.

— Mais tu as dit... ?

— Je lui ai donné un coup de pied, c’est tout. Je l’ai regardée, une saleté de poulet qu’on vient de tuer, et je lui ai donné un coup de pied dans l’entrejambe, et je suis parti.

— C’est tout ce que tu as fait ? »

J’ai entendu son rire de colère dans l’obscurité, le grondement du lion.

« C’est tout ? Tu ne sais pas que c’est la pire chose que tu peux faire sur la terre ? L’honneur d’une femme blanche : y a rien au-dessus.

— Et qu’est-ce qui va t’arriver maintenant ?

— Ils ont fini avec moi, ici. Ils ont dit que j’allais au Cap. Les chevaux seront là demain, pour m’emmener.

— Qu’est-ce qu’ils vont te faire ?

— Si j’ai de la chance, je mourrai en route. Sinon, et toujours si j’ai de la chance, c’est la potence.

— Et si tu n’as pas de chance ?

— C’est l’île.

— L’île ?

— Robben Island. Avec des chaînes aux pieds. Tu casses des pierres jusqu’à ta mort.

— C’est mieux que la potence. Tu es vivant.

— Tu n’es pas vivant, là-bas. C’est les fers. Et tous les jours, tu vois

la montagne de l'autre côté de l'eau. Tu ne comprends pas ? C'est comme la femme enchaînée au rocher, jusqu'à sa mort. T'es enchaîné là, pour la vie ; et derrière tes yeux, tu vois toujours ceux du Grand Fleuve. Les gens libres, avec leurs chèvres et leurs jardins. Tu ne penses pas que c'est pire que la mort ?

— Tu as dit que les maîtres avaient brûlé les huttes et dévasté les jardins. Alors, à quoi ça sert ?

— Ça change rien. Ils sont libres. »

Et pendant toute la nuit, sa voix s'élève dans l'obscurité. Parfois, il s'arrête et je m'assoupis, mais quand je m'éveille, il est encore en train de parler.

Je lui dis : « Tu ferais mieux de dormir.

— Peut-être que c'est la dernière fois que je peux parler à un homme, dit-il. Tu m'entends ? Sur l'île, on n'a pas le droit de parler. Cette nuit, il faut que je parle.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Ne dis rien. Écoute. Ne t'endors pas. Il faut que je parle. »

Plus tard, il commence à divaguer. C'est impossible de suivre ses pensées. Des bribes sur son enfance, sur cette femme, et ainsi de suite ; son maître et sa Nooi ; ceux du Grand Fleuve ; tout ça pêle-mêle. Puis il me donne des messages longs et compliqués. *Dis ça à Siena. N'oublie pas pour Thomas. Et si Katrina t'interroge...*

« Qui c'est, Katrina ? »

Il n'a même pas l'air de m'entendre.

« D'où est-ce que tu viens ? Quel est le nom de ta ferme, pour que je puisse leur envoyer un message ?

— Ne parle pas, écoute. »

Ce qu'il dit devient de plus en plus confus, et ses gémissements plus profonds et plus lourds. Le bruit des chaînes est un cliquetis continu, et je comprends qu'il tremble de fièvre et de froid. Mais chaque fois que j'essaie de dire quelque chose, il recommence à parler sans fin. Parfois, j'étends les jambes et j'essaie de voir par la fenêtre. Il y a un petit morceau de ciel. Des étoiles. C'est comme pendant les nuits de mon enfance quand l'Oubaas venait voir Mama Rose, et que je devais dormir dehors. Sauf que le cachot est petit et sombre, et l'odeur pesante ; et l'homme ne s'arrête pas de parler. Il ne s'aperçoit même pas que je sombre dans un sommeil agité de mauvais rêves. Il y a un lion qui me charge, et je ne peux pas bouger parce que je suis enchaîné à un rocher. Une femme m'offre de l'eau.

« Ça m'intéresse », dit-elle.

Mais je sais que c'est inutile, les vautours tournent déjà en cercle, là-haut ; et quelque part il y a des gens comme toi et moi, seulement ils sont libres. Puis le lion gémit à nouveau, et la voix grave de l'homme dans les chaînes m'éveille. Elle bourdonne sans fin, brisée

par ce qui semble des sanglots ; jusqu'à ce que, dans la première lumière du jour, les hirondelles recommencent à gazouiller, n'arrêtant pas d'aller et venir ; alors, épuisé, il s'endort en soupirant et en marmonnant.

Dans la lumière éclatante du jour, ils viennent me chercher, parce que Nicolaas est arrivé ; il vient avec moi dans la grande salle où je suis allé la première fois, mais le Landdrost n'est pas là, il n'y a que son assistant.

« Que voulez-vous que je lui fasse ? demande l'homme à Nicolaas.

— Je pense que quelques coups de fouet le ramèneraient à la raison. »

Dans la cour, il y a un grand poteau auquel ils vous attachent les mains. Le poteau et la terre sont comme couverts de rouille. Là-haut, les hirondelles vont et viennent, et même le bruit des coups ne les dérange pas.

« Est-ce que tu veux rentrer avec ton maître maintenant, et faire ce qu'il dit ? me demande l'homme quand on m'a fouetté. Sinon, nous allons devoir te mettre des fers aux pieds.

— Je supporterai ce que je mérite.

— Très bien. Alors, tu peux partir. Mais si ça se reproduit, tu ne t'en tireras pas à si bon compte.

— Merci, Baas. »

Quand nous sortons, l'homme rappelle Nicolaas, et, debout devant la porte, je peux les entendre.

« Monsieur van der Merwe, dit l'homme, j'ai fait cela pour vous donner satisfaction. Mais à l'avenir, faites attention quand vous fouetterez vos esclaves. Avec une lanière, une courroie ou une badine, ça va, mais avec un sjambok, on peut avoir des problèmes. Si mes supérieurs l'apprenaient, vous pourriez perdre l'esclave. Le tribunal du Cap est très strict sur les méthodes, de nos jours. »

Nicolaas a pris un cheval de plus pour moi ; et nous quittons le Drostdy. J'ai le corps déchiré. De temps en temps, la douleur me fait tourner la tête. Mais j'en ai à peine conscience, parce que je pense à l'homme à la voix de lion, en me demandant s'il est déjà en route pour le Cap, et s'il aura ou non de la chance. Et je pense au Grand Fleuve, qui doit être très loin.

L'homme ne quitte pas mes pensées, même la nuit quand nous nous abritons du brouillard dans les montagnes. Nicolaas essaie de me parler, en disant des choses sans suite, comme l'homme dans les chaînes ; sinon, il dort, mais je reste éveillé. Pas à cause de la douleur, mais en pensant à l'homme. Je reviens à Houd-den-Bek plus meurtri que lorsque je suis allé à Tulbagh porter plainte. Pourtant, je ne m'en soucie pas : ça valait la peine de rencontrer cet homme. Mais ne me demandez pas pourquoi.

Ça ne valait pas la peine d'aller jusqu'à Worcester, pour porter plainte. C'est Abel qui a insisté pour que j'y aille. « Tu n'as qu'à demander à Galant, a-t-il dit. J'en ai souvent parlé avec lui. Si la loi dit quelque chose, le Baas doit écouter. Et si la loi dit : pas de travail le dimanche, et si le Baas te fait quand même travailler, alors tu as une accusation pour les gentlemen. Si tu laisses faire le Baas, tu lui donnes de quoi te botter le cul. »

C'est la seule raison pour laquelle, à la fin, je suis allé porter plainte. En fait, je suppose qu'en un sens, j'ai gagné, mais en réalité, j'ai perdu. À Worcester, quand le Landdrost m'a dit de rentrer à Elandsfontein, j'ai su que j'avais perdu. Qu'importe qu'il m'ait promis d'envoyer le commissaire pour être sûr que tout se passerait bien. Dans l'intervalle, pendant des jours, des semaines, des mois, il n'y aurait que Baas Barend et nous ; où est-ce que serait le commissaire ?

Et quand le commissaire est arrivé, un homme épais, au souffle court, qui ne regardait jamais personne en face, j'ai compris que ma plainte n'avait fait qu'empirer les choses. « Est-ce que ton maître te traite bien ? » m'a-t-il demandé. Qu'est-ce que je pouvais dire, avec Baas Barend, à côté de lui, qui écoutait ? Il m'avait déjà dit ce qu'il fallait que je lui raconte. Et le commissaire était pressé ; je voyais bien qu'il n'avait pas l'esprit à s'occuper de moi. « Allez, parle, a-t-il dit. Je n'ai pas que ça à faire, tu sais.

— Le Baas nous traite bien. »

Pourquoi est-ce qu'il faisait semblant d'être tellement puissant ? Je voyais bien qu'il *voulait* croire à l'histoire que le Baas m'avait dit de lui raconter, qu'un cheval m'avait blessé. Parce que s'il n'arrivait pas à y croire, il y aurait des ennuis, et je suis sûr qu'il voulait éviter ça. On l'avait envoyé pour nous protéger ; mais si vraiment il devait choisir, il faisait partie des maîtres et ils seraient toujours ensemble. Nous sommes d'un côté. Eux de l'autre. Et ça ne changera jamais.

« Je ne retournerai jamais porter plainte, j'ai dit à Abel, après le départ de l'homme. Je suis dans les mains du Baas et je ne m'opposerai plus à lui.

— Tu vas le laisser faire ce qu'il veut, maintenant ?

— Il a le droit de faire ce qu'il veut. J'ai le droit de supporter tout ce qu'il fait, et pas plus.

— Je vais l'attendre avec une bêche, quand il rentrera ce soir, a-t-il dit, suffoquant de colère. Et on verra. »

J'ai voulu l'arrêter, mais je me sentais encore faible après la raclée de la semaine précédente ; et je savais que, de toute façon, Abel ne

laisserait personne l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Et pour dire la vérité, j'avais un dernier espoir insensé. Quoi qu'il entreprenne, pourvu qu'il réussisse. Mais quand le Baas est rentré de la chasse, il a appelé Abel pour qu'il s'occupe du cheval, et j'ai vu Abel obéir sans discuter. Et j'ai pensé : Si Abel lui-même a peur de faire quelque chose, il n'y a plus aucun espoir.

À partir de ce jour-là, j'ai fait tout le travail qu'on m'a donné, sans me plaindre. C'était la seule façon de survivre. Quand on ne vit plus, on est mort. Et si je connais un petit peu la vie, je ne sais rien de la mort.

Quel destin pervers a décrété que ma survie dépendrait de lui ?

Nous avons été retardés à Tulbagh – il y avait des commerçants et des messagers du Cap, et des hommes de fermes éloignées étaient venus en ville –, et ce n'est qu'après midi passé que nous avons quitté à cheval le groupe de maisons blanchies à la chaux et couvertes de toits de chaume noirs, pour nous diriger sur la route des chariots vers le Witzenberg. Comme je haïssais ces traces creusées même dans le rocher, sur lesquelles je ne cessais d'aller et venir, toujours obligé de retourner à la ferme, sans rien décider par moi-même, prédestiné par la volonté d'un père sans égard pour la folie ou le désir personnels. Avant d'être à mi-chemin dans les montagnes, juste après avoir mis pied à terre pour conduire les chevaux là où la pente était trop raide, le brouillard s'est abattu sur nous ; une de ces brumes de montagne, silencieuse et tourbillonnante, qui descend si rapidement que le monde a disparu avant qu'on s'en soit rendu compte. On ne voyait plus qu'à cinq mètres, puis à trois, puis à un. De temps en temps, une trouée inattendue laissait apercevoir, rapidement, la pente vertigineuse en dessous, un précipice, les longs tentacules des protéas et des éricinées ; mais très vite, il n'y avait plus qu'une blancheur aveuglante.

« Je pense qu'il vaut mieux faire demi-tour pendant qu'on le peut encore, ai-je proposé. On peut attendre en ville et revenir demain.

— Tu as peur ? a-t-il grogné.

— Bien sûr que non. Mais il va faire nuit.

— Et alors ? »

Je l'ai regardé, mais je n'ai vu que le défi de ses yeux obstinés. Nous avons continué un peu. Les chevaux devenaient nerveux et s'ébrouaient bruyamment. Je me suis arrêté à nouveau.

« Galant, on va avoir des ennuis. Le brouillard n'est pas près de se lever. »

Il a haussé les épaules.

« Faisons demi-tour, ai-je dit en retenant mon cheval.

— Si tu insistes, a-t-il répondu. Tu es le maître. »

Il avait parlé sur un ton de défi, et cela m'a mis en colère. Après tout ce qui s'était passé, il n'y avait aucun signe de soumission dans ce corps roué de coups ; il portait ses guenilles avec fierté, et par les trous je pouvais voir les entailles recouvertes de sang noirci, qui m'accusaient avec arrogance. Il n'avait rien dit, mais il m'était impossible désormais de faire demi-tour sans reconnaître ma défaite. La colère est restée. J'étais fatigué. J'avais espéré... Quoi ? Tout, sauf

ça. Était-il devenu impossible d'entretenir une relation simple, sans avoir ce sentiment constant de mesurer ma volonté à la sienne ? Mais s'il refusait de céder, je ne céderais pas non plus. Nous avons continué, en trébuchant comme des aveugles et en tirant les chevaux dont les sabots faisaient tomber des pierres sur les pentes et dans les précipices, et le bruit de leur chute était vite étouffé dans cette blancheur insidieuse qui nous enveloppait, en voilant la solidité de la montagne, en modifiant le relief, et en trompant à la fois la mémoire et le sens de l'orientation.

« Où est-ce que tu vas ? a-t-il demandé, à un moment.

— Je suis la piste, évidemment, ai-je répondu. Tu ne vois pas ?

— Ah, bon. » Il avait un sourire sans expression, et le regard sombre mais moqueur.

J'ai continué sans me méfier, en suivant ce que je m'acharnais à prendre pour la piste ; mais son silence a ébranlé ma confiance ; je n'étais plus certain. De temps en temps, je m'arrêtais, mais il était inutile de chercher des points de repère dans cette brume uniforme. Penché en deux, à la fois pour avoir les yeux le plus près possible du sol et aussi pour contrer la résistance du cheval de tout mon poids, j'ai continué en me contentant de gravir péniblement la pente et de ne pas redescendre. Des formes surgissaient soudain du brouillard, comme des poissons obstinés dans une eau boueuse : le tronc noueux d'un arbre-à-chariot, un rocher usé, un buisson vert et humide. Et même si on les fixait, leur silhouette rigide s'étalait comme une tache et disparaissait à nouveau. La seule chose qui me rassurait, c'était la présence animale des deux chevaux, et celle de Galant.

« Je me demande s'il a pu s'enfuir, a-t-il dit brusquement. Dans ce brouillard, ils auraient du mal à le retrouver.

— Qui ? »

Il m'a jeté un regard dur, comme si ma voix l'avait surpris ; avait-il parlé pour lui-même ?

« L'homme enchaîné, a-t-il dit.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Non, tu ne sais pas. » Il n'a pas donné d'autre explication, et j'ai continué en trébuchant, comme si avancer était le seul espoir.

« Tu ne peux pas passer par ici, a-t-il dit derrière moi.

— Je connais le chemin. Tu n'as qu'à me suivre. »

La piste était visible dans le brouillard, elle s'en allait horizontalement à droite ; si je me souvenais bien, à quarante ou cinquante mètres, elle tournait brusquement à gauche, avant la prochaine montée. Sans l'attendre, je me suis avancé dans le brouillard qui s'obscurcissait rapidement ; le soleil devait se coucher. Mais si j'avais correctement évalué la distance, il ne restait pas beaucoup jusqu'à la dernière crête. Et de là, même s'il y avait encore

du brouillard, je n'aurais pas de problème pour trouver mon chemin. Nous arriverions bientôt à Elandsfontein, où nous pourrions nous arrêter pour prendre une tasse de thé avec Barend et Hester – oui, sûrement avec Hester –, et de là nous monterions la vallée étroite qui s'étend entre le Duiwelsberg et les Skurweberge, en contournant les hauteurs sombres du Vaalbokskloofsberg, vers les plaines plus calmes de Houd-den-Bek.

Il m'a saisi par-derrière si brusquement que j'ai poussé un cri.

« Qu'est-ce que tu fais ? ai-je hurlé en levant le sjambok pour le frapper.

— Regarde », a-t-il dit.

J'ai regardé, mais je ne pouvais rien voir, à part le brouillard et les formes sombres et imprécises des rochers qu'on distinguait à quelques mètres. Puis le brouillard s'est éclairci quelques instants dans un tourbillon de vent, et j'ai vu la terre qui s'enfuyait devant moi, à un ou deux pas, une chute à pic vers un fond invisible, cent ou mille pieds plus bas. L'instant d'après, le brouillard s'est refermé.

Galant me tenait toujours par le bras pour calmer mon soudain tremblement. Cela m'a pris du temps pour pouvoir me dégager, et j'ai fait reculer le cheval afin de passer près de lui en suivant la corniche que j'avais prise pour la piste. Tout en évitant son regard, j'ai continué à scruter le brouillard ; mais je ne m'attendais pas à voir quelque chose de connu. Pendant un long moment, tandis que j'essayais de reprendre mes esprits, je n'ai rien pu dire.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? ai-je enfin demandé.

— On peut s'abriter sous des rochers, pas très loin d'ici, a-t-il répondu.

— Comment est-ce que tu le sais ?

— C'est tout près de la piste. À gauche. Je m'y suis déjà abrité de la pluie.

— Mais, par Dieu, comment... » J'ai repris lentement mon souffle. « Tu veux dire que pendant tout ce temps, tu savais où nous étions ? Et tu m'as laissé... »

— J'ai essayé de te le dire, mais tu n'as pas voulu m'écouter. »

J'ai grogné : « Espèce de babouin ! » Ce n'est pas ce que je voulais dire ; mais j'étais encore sous le choc.

À première vue, il ne semblait pas y avoir d'abri sous les empilements de rochers qui avaient dû tomber des parois il y a des siècles. Mais Galant connaissait son chemin. En se faufilant entre les rochers, aussi vif et sûr de lui qu'un lézard malgré ses blessures, il m'a conduit jusqu'à une petite caverne, dont le sol sableux était sec. On avait laissé les chevaux attachés à l'extérieur, en dépit de leurs grognements de protestation ; à l'intérieur, il m'a dit d'allumer un feu – parmi les rochers, il y avait des fougères sèches et du bois mort,

un peu humide, mais qu'on pouvait quand même utiliser – et il est parti en courant sans donner d'explications. Il est revenu un peu plus tard, les bras chargés de bruyère, de protéas et de buchu dont l'odeur douce et acide piquait le nez. Il a fait deux tas pour qu'on puisse nourrir le feu pendant la nuit. Il y avait à peine assez de place pour nous deux à côté du feu, mais en nous appuyant sur les rochers raboteux, nous avons réussi à nous installer pas trop inconfortablement. Le feu dégageait plus de fumée que de chaleur et piquait violemment les yeux ; et de temps en temps, on sortait la tête, soi-disant pour jeter un coup d'œil aux chevaux, mais en fait pour respirer un peu. Le brouillard était toujours là ; on ne voyait aucune étoile.

Il y avait une intimité troublante dans cette petite caverne, et assis épaule contre épaule, nous allongions nos jambes pour profiter de la maigre chaleur. Après des mois et des années où nous avions vécu nos vies séparées, chacun évitant soigneusement l'autre, nous ne pouvions plus faire semblant d'être intouchables. Pendant un long moment, nous sommes restés raides, nous efforçant de nier le contact de nos corps ; mais tandis que l'on cédait au sommeil et à la fatigue, alors que la nuit s'écoulait lentement et pesait sur nos membres, la raideur s'est relâchée. Pendant que mon corps se détendait, je le sentais qui résistait dans la nuit rougeoyante et enfumée, mais, à la fin, lui aussi a succombé.

« Tu m'as sauvé la vie », lui ai-je dit enfin, reconnaissant qu'il m'ait protégé.

« Je n'ai fait que t'arrêter. Ce n'était rien.

— Est-ce que tu te souviens du jour où on avait creusé dans le sable et où tout s'était effondré sur nous ?

— Il y a longtemps.

— On s'est bien amusés, tous les deux. »

Il n'a rien dit. Sa résistance était exaspérante ; pourtant j'ai continué à l'aiguillonner, à essayer de l'obliger à répondre, à donner au moins quelque signe de repentir et de remords, à reconnaître que le passé n'était pas entièrement perdu, que le rachat était encore possible. C'était ridicule, évidemment, et dans toute autre situation, je l'aurais reconnu ; mais dans cette caverne étroite, si près l'un de l'autre, il semblait absolument nécessaire d'aller au-delà des évidences. Il a refusé de coopérer, et si je n'avais pas été aussi fatigué, j'aurais peut-être abandonné ou perdu mon calme. Mais on acquiert une étrange obstination avec la fatigue. Cette nuit-là, dans ce nouvel état de dépendance à son égard, j'ai compris l'origine de mes explosions de colère contre lui : ce besoin de l'obliger à répondre, de l'émouvoir, de le faire sortir de cette passivité dans laquelle il était intouchable, la surface lisse et impénétrable d'un rocher que l'on peut

escalader et explorer sans jamais y trouver une fissure. Les blessures que j'avais faites à son corps auraient pu permettre d'entrer en lui, de traverser cette surface ; la peau était bien déchirée, mais son esprit était derrière une enveloppe qui le rendait à jamais inaccessible. Mais ce n'était pas nécessaire : c'est cette conviction ardente qui me poussait. Ce n'était pas nécessaire. Pourtant, son silence patient confirmait en lui-même combien j'avais tort. Nous avions perdu notre innocence : mais pourquoi était-il si important de prouver le contraire ? Entre nous, en fait, il y avait la mort de l'enfant ; et ce sentiment grandissant de culpabilité qui me rongait ; et peut-être le corps d'une femme noire. Mais il y avait encore plus. Tout cela, ce n'étaient que les signes évidents d'un mal plus profond, que je ne pouvais que deviner et vers lequel je marchais à tâtons. Cette nuit semblait faite pour cela. Mais à quoi cela servait-il, si Galant refusait de répondre ? Après avoir essayé plusieurs fois de le pousser, j'ai renoncé devant son opposition renfrognée et je me suis plongé dans mes propres pensées.

D'accord, il souffrait visiblement et me le reprochait. Mais cela n'avait été que le résultat de cet autre mal que je pouvais sentir mais non pas expliquer. Que nous ne soyons plus des enfants insouciants, mais maître et esclave, pouvait-on vraiment se le reprocher l'un à l'autre ? C'était quelque chose qu'on ne pouvait ni éviter ni même souhaiter perdre : la condition même de notre survie mutuelle.

À un moment, j'ai dû m'endormir. Je me rappelle confusément des fragments de rêves avant que l'image se fixe : Galant et moi, nous étions à nouveau des enfants, des enfants d'hommes véritables, on jouait sur la berge sableuse du réservoir ; on creusait un tunnel dans la boue meuble et détremmée par la pluie, et on rampait serrés l'un contre l'autre, parlant bas et riant nerveusement ; puis tout s'effondrait. Mais dans mon rêve, ce n'était pas le mur qui cédait, mais le réservoir lui-même qui explosait, et un immense flot d'eau noire se déversait sur nous et nous noyait.

« Hé ! » Une voix m'appelait dans l'eau noire, et c'était Galant qui me secouait par l'épaule pour me réveiller.

« Qu'est-ce qui se passe ? ai-je bégayé.

— Tu criais. Tu as dû rêver.

— Oui. J'ai rêvé d'un réservoir qui craquait. Toi et moi, nous étions ensemble dans le tunnel.

— Pourquoi est-ce que tu n'oublies pas ça ?

— Je ne sais pas. » Soudain, j'ai dit : « Tu sais, quand je me suis marié avec Cécilia, et que mon père t'a donné à moi..., c'était parce que je le lui avais demandé.

— Pourquoi ?

— Je savais qu'on s'entendrait bien à la ferme. »

Non, ce n'était pas ça. J'ai essayé à nouveau.

« Je sentais..., eh bien, je pensais que je n'arriverais pas à tenir la ferme sans toi. Je n'aurais pas su quoi faire. Tu comprends ?

— Tu l'as déjà dit. Et qu'est-ce que c'est pour moi ? Tu as appris à tenir une ferme quand tu étais petit.

— Je sais. Mais papa était toujours là. Il avait toute la responsabilité. Puis je me suis marié, et tout d'un coup..., j'étais tout seul. Soudain, tout le monde attendait que je sois un homme et un fermier, comme les autres. J'avais une femme, j'avais une épouse. Et moi..., tout ce que je voulais, c'était me sauver. Mais je savais qu'alors je ne pourrais plus jamais regarder papa dans les yeux, et que ce serait le pire. Mais il m'avait toujours dédaigné. C'était toujours Barend, Barend, Barend. Je voulais réussir. Il le fallait, je n'avais pas le choix. Mais je ne savais pas par où commencer. Et la seule chose à laquelle j'ai pensé, ça a été de t'avoir avec moi pour que tu puisses m'aider.

— Tu t'y prends bien. » Puis, après une petite pause, il a ajouté, avec un peu d'amertume dans la voix : « Tu es un bon maître.

— Ce n'est pas ça que je veux dire. » Il n'a pas répondu. Et je ne pouvais plus m'arrêter ; dans ce moment vulnérable qui suit le sommeil, enfoui dans cette caverne au cœur des montagnes, avec les braises qui rougeoyaient à peine, et Galant qui n'était qu'une ombre vaguement dessinée, je ressentais plus vivement que jamais le besoin de m'épancher.

« Tu sais, je n'ai jamais voulu être fermier. Barend ne pouvait pas attendre d'être son maître et d'avoir une ferme. Pour moi, c'est pire que la prison.

— Qu'est-ce que tu voulais faire ?

— C'est ça le pire. Je ne sais pas. On ne m'a jamais donné l'occasion de le découvrir. Mais quelque part, sur la terre, quelque chose d'autre devait m'attendre. Je serais devenu un homme comme je l'entends. Maintenant, je suis enchaîné à la ferme.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas parti ?

— Je ne voulais pas décevoir papa. J'avais peur de lui. Et ensuite..., eh bien..., je me suis marié. Maintenant, j'ai une famille. Des responsabilités. C'est impossible de tout abandonner et de m'en aller. Parfois, j'essaie de me persuader que j'ai une bonne vie, que je suis libre. Mais la terre elle-même me retient captif. Je dois obéir aux saisons. Ce que je fais dépend de la pluie, de la chaleur ou de l'état des pâturages. Parfois, je me réveille la nuit, et comme le jour où le sable s'est effondré, je ne peux plus respirer. J'ai envie de crier, et je veux me lever pour hurler des injures, pour réveiller toute la maison. Mais tout ce que je suis capable de faire, c'est de sortir, de descendre au kraal pour regarder les animaux couchés, les moutons stupides qui ruminent et qui remuent quand ils me voient, trop bêtes pour faire

quelque chose ; et je pense que je suis aussi stupide qu'eux, enfermé dans mon kraal pour la nuit, sorti le matin pour aller paître et ramené le soir. Et parfois, j'ai envie qu'un léopard ou un lion saute dans le kraal pour me tuer et m'emmener pour de bon.

— Tu es bête, a-t-il dit, sur un ton de calme mépris. Tu as tout ce que tu veux. Tu n'as pas besoin qu'un lion te tue.

— Pour l'amour de Dieu, essaie de comprendre. » Sans raison, voilà que je plaçais ma cause auprès de lui. « Il faut que tu comprennes. »

Il a demandé : « Pourquoi ? »

Je n'ai rien dit pendant un long moment. Sa question me brûlait plus qu'un charbon ardent. Oui, pourquoi ? Pourquoi ce besoin de m'humilier dans cette nuit immense, de me prosterner devant un esclave, en le suppliant de me comprendre ? Mais personne d'autre ne pouvait le faire, et cela devait être la raison. Il n'y avait personne sur terre vers qui je pouvais aller pour mendier la compréhension que j'étais en train d'exiger de lui. C'était une angoisse contre laquelle Mama Rose n'avait pas de remède. Hester ? Elle ne pouvait qu'empirer les choses en stimulant ce besoin. Il n'y avait que Galant, et il me refusait la seule parole de consolation que j'exigeais.

Je me suis rendormi et j'ai rêvé d'Hester. Les yeux noirs et graves, si éloignés dans son visage étroit, les traits délicats de ses pommettes et de son menton volontaire, le nez droit et fin, la grande bouche et la gorge fragile ; je me souvenais de la grâce candide de son corps quand nous étions enfants, la dureté de ses membres, et la fascination de la franchise avec laquelle elle différait de nous ; et je me suis éveillé en poussant un cri étouffé, le sexe gonflé et raide, douloureux de l'absence d'Hester.

« Tu as encore rêvé, a dit Galant avec une voix accusatrice.

— J'ai rêvé d'Hester.

— Hester ? »

Mais je n'ai pas répondu. Mes rêves étaient à moi, et je me suis penché en avant, j'ai serré les bras autour des genoux comme pour m'accrocher à ce que j'avais déjà perdu, pour essayer de retenir cette dureté délicieuse même si, comme je le sentais, les battements diminuaient.

« Une fois, quand nous étions petits, a-t-il dit, elle et moi nous sommes rentrés sous l'orage, et Mama Rose nous a enveloppés dans un kaross et nous a fait sécher devant le feu. »

Je l'ai regardé dans l'obscurité, irrité par ses souvenirs, mais en même temps empli d'une nouvelle chaleur dans le mouvement qui me portait vers lui, dans le sentiment que nous partagions quelque chose à propos d'elle, dans cette nuit, même si ses souvenirs ne pouvaient être aussi intimes que les miens. Si cela était, tout ce que nous avions

à partager donnait un sens à cette obscurité dans laquelle nous étions serrés l'un contre l'autre, au cœur de ces montagnes perdues, loin de chez nous. Dans ce partage difficile, il y avait la découverte douloureuse et exaltante d'une liberté que je n'avais jamais connue. Pour une fois, pendant ces quelques heures nocturnes, nous pouvions partager une expérience, car aucun de nous n'avait à mépriser ou à respecter l'autre. Et pourtant, quelle dérision que ce bref sentiment de liberté. Je le savais, j'étais assis à côté d'un homme dont on avait déchiré le corps sur mon ordre.

« De quoi as-tu rêvé ? m'a-t-il demandé.

— J'ai oublié », ai-je menti en retrouvant dans ma mémoire le souvenir de ce désir interdit. « Tu sais ce que c'est. Tu ne rêves jamais ? »

Il a haussé les épaules.

« De quoi est-ce que tu rêves ? »

Il est resté silencieux. Après un long moment – et chacun avait conscience du temps, parce que le vent s'était levé et il gémissait et pleurait autour des rochers ; et de temps en temps les chevaux tapaient du pied et s'ébrouaient –, il a dit brusquement : « Parle-moi du Grand Fleuve.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu sais bien que je n'y suis jamais allé.

— Parle-moi du Cap, alors.

— Qu'est-ce que tu veux savoir sur Le Cap ?

— Tout ce que tu peux me raconter.

— Tu aurais dû venir avec nous.

— Je t'ai demandé de m'emmener. Tu as dit non.

— Il fallait que tu surveilles la ferme. Je ne peux compter sur personne d'autre.

— Quand on était enfants, tu m'as promis de m'y emmener un jour.

— La prochaine fois, tu viendras avec moi. » J'ai Pensé : Si je t'avais emmené, tout ça aurait pu être évité. Est-ce que ça avait été ta façon de te venger ?

« Tu me le promets ?

— Je te le promets. »

Puis il a répété. « Parle-moi du Cap. »

Comme des années plus tôt, quand papa nous avait emmenés au Cap pour la première fois, je lui ai raconté tout ce dont je me souvenais, tout ce que j'imaginai qu'il aimerait entendre. L'agitation des places et des rues pavées, les défilés militaires, les chariots chargés à ras bord arrivant de l'intérieur, les bruyantes rencontres sportives à Green Point, les concerts en plein air, les paroissiens qui se rassemblaient à Groote Kerk, le dimanche, autour de la chaire avec ses lions sculptés dans le bois sombre et luisant ; nous avions même fait la

chose en vogue : l'escalade de la montagne de la Table (les semelles et les talons des chaussures fragiles de ceux qui nous avaient précédés jonchaient les pentes), et je lui ai raconté la vue magnifique qu'on avait de là-haut, le bleu et le vert des deux grands océans qui se mêlaient, la ligne blanche des brisants qui se déplaçaient paresseusement, presque imperceptiblement ; je lui ai parlé des navires dans la baie, comme des oiseaux de mer, les ailes étendues et les plumes blanches palpitantes, et la foule sur le port, quand les canots accostent, les marins, les soldats, les passagers, entourés par les gens de la ville, et les esclaves qui se battent et se bousculent pour offrir leurs plateaux chargés de produits à vendre ; je lui ai parlé des modes qui changent – les couleurs tristes d'autrefois avaient cédé la place à des teintes plus lumineuses, des robes lilas, bleues, roses et vertes ; les femmes avaient la taille plus fine, leurs larges robes étaient plus amples et plus élégantes que jamais ; et les hommes avec hauts-de-forme et redingotes. Il m'interrompait tout le temps, trop passionné pour attendre, voulant tout savoir en même temps, me pressant de questions sur le canon de Signal Hill, les bateaux qui arrivent et qui partent, les vêtements des esclaves, les rassemblements près de la fontaine et du moulin, les combats de coqs clandestins dans la carrière, sous la Tête du Lion, la musique dans les parcs, les boutiques et les échoppes tenues par des esclaves, les marchés, la montagne, la mer. Ce qu'il connaissait déjà m'a surpris ; mais quand j'ai voulu savoir, il est devenu évasif, et il a marmonné quelque chose en disant qu'il se souvenait de ce qu'il m'avait entendu dire, ou Ontong et les autres ; puis il s'est lancé dans de nouvelles questions. Je lui ai dit ce que je savais ; ce que je ne savais pas, je l'ai inventé. Quelle importance ? Ce n'était pas la vérité qui l'intéressait, mais une image aussi étrange que possible de cet endroit éloigné, les couleurs les plus criardes, les histoires les plus violentes. Dans cette nuit improbable, tout devenait plausible ; et en faisant ainsi, j'entrais de plus en plus dans son monde imaginaire, lui fournissant les visions dont il avait ardemment besoin. Certaines de mes inventions étaient si incroyables que nous éclatons de rire, et comme un enfant à la fête, il me redemandait : Encore ! Encore ! Cela faisait passer le temps plus rapidement, et nous faisait oublier l'inconfort et le froid (les derniers morceaux de bois avaient brûlé et les braises s'éteignaient) ; mais surtout, cela renforçait cette intimité stupéfiante qui était née, alors que nous étions dans cette caverne, loin de nos vies quotidiennes et proches des lumineuses promesses de l'enfance. Mais cela était peut-être le fruit de l'angoisse : nos paroles naissaient sous la contrainte, car sous le territoire de nos souvenirs, de nos rêves et de nos désirs, nous explorions un fleuve lent et sombre que j'essayais de nier mais qui était là et qui, à chaque fois que nous nous taisions, surgissait

devant nous comme la nuit. Il nous est devenu aussi nécessaire à l'un qu'à l'autre de continuer à parler, à faire semblant, à rire, à laisser aller notre imagination. Mais ce fleuve souterrain était toujours là, il se gonflait dans les profondeurs et se frayait un chemin, toujours plus près de la surface et, tôt ou tard, je le savais, il jaillirait et emporterait une fausse joie.

« Il y a une chose terrible que je n'oublierai jamais », et au moment même où je disais cela, je savais que je n'aurais pas dû, parce que c'était le fleuve sombre des profondeurs et que, pour la première fois, je le reconnaissais ; mais, bien sûr, l'ayant reconnu, il était trop tard pour s'arrêter. J'ai hésité quelques instants.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? m'a-t-il demandé d'une voix pressante.

— On sortait de Greenmarket square, et on montait vers la Tête du Lion. Un esclave qui venait de la montagne est passé près de nous ; un jeune Malais avec un turban rouge, qui portait un énorme fagot et une hache. Je ne sais plus comment ça a commencé, mais je crois qu'il a été bousculé par quelqu'un, un soldat, et son fagot est tombé. La courroie s'est défaite et tous les morceaux de bois se sont éparpillés. Des gens ont ri. Quelqu'un s'est moqué de lui. Au moment où nous nous sommes retournés, il est soudain devenu fou et il a levé sa hache. Le soldat a essayé d'éviter le coup, mais il a reçu la hache sur l'épaule et il a eu le bras presque sectionné. L'esclave faisait tourner sa hache dans toutes les directions et repoussait les gens qui hurlaient. Je pouvais voir le blanc de ses yeux tandis qu'il frappait de-ci, de-là, en mugissant comme un bœuf. Puis il a foncé tout droit dans la foule en dispersant les gens, il renversait les tables et les échoppes des vendeurs, il balayait les seaux et les tonneaux qui étaient sur son chemin, et ses bras tournaient comme les ailes d'un moulin. Tout le monde hurlait : « *Amok ! Amok !* ⁽¹⁸⁾ » Une petite fille est tombée en essayant de se sauver. J'ai su plus tard que c'était la fille du colonel du régiment. Elle portait une robe jaune pâle. Le revers de la hache l'a frappée sur le côté de la tête. Tout d'un coup, il y a eu du sang partout. Puis la hache s'est abattue sur un petit esclave qui avait dû penser que c'était très drôle, parce qu'il riait et sautait sur place. »

Je voulais m'arrêter, mais je ne pouvais pas.

« Et alors ? a demandé Galant.

— Alors un détachement de soldats est arrivé. Ils l'ont entouré, mais il ne s'est pas arrêté. Il mugissait toujours comme un bœuf. Un silence de mort régnait sur la place depuis la mort de l'enfant. Des centaines de gens, mais pas un bruit. Les fruits, les légumes, les œufs, les peaux, tout jonchait la place, transformée en champ de bataille. Seul un papillon clair voletait au-dessus d'un seau plein de fleurs. On aurait presque entendu battre ses ailes dans le silence. C'était comme si tout le monde retenait son souffle. Et le cercle des soldats dans leurs

tuniques écarlates qui s'avançaient très lentement, très prudemment. Puis l'esclave fou a foncé sur eux, tête baissée, en levant sa hache et en mugissant. Il a frappé le premier soldat qui essayait de l'arrêter. La hache s'est abattue. Il y a eu un bruit étrange. Le crâne du soldat s'est ouvert en deux comme une citrouille. C'était un spectacle fantastique, à cause du silence on avait l'impression que tout se passait au ralenti, on pouvait voir chaque mouvement isolément, comme s'il était séparé des autres. C'est ça. Tout était séparé. Rien n'avait de sens. Mais quand la hache a frappé le soldat, la place est revenue à la vie et ça a été un désordre indescriptible. Ils ont ouvert le feu. Mais il y avait tant de monde que plusieurs personnes ont été touchées. L'esclave s'est écroulé, il battait toujours des bras, et son corps était agité de soubresauts et se tordait sur le sol comme un serpent.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Ils l'ont emmené en le traînant. Nous ne sommes pas restés. J'en étais malade. Il n'y avait plus de raison de rester là, la gueule ouverte comme des vautours.

— Mais après, a-t-il insisté, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Comment est-ce que je le saurais ? On est partis le lendemain matin. Je pense qu'ils l'ont pendu. Peut-être qu'ils l'ont d'abord fouetté et qu'ils lui ont coupé les oreilles. Je ne sais pas ce qu'ils leur font aujourd'hui.

— Où est-ce qu'ils l'ont pendu ?

— La potence est à l'extérieur, sous la Croupe du Lion. Trois grands poteaux avec une poutre en travers.

— Beaucoup de gens y vont ?

— Je crois, oui. C'est un des grands spectacles du Cap.

— Et ensuite ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, ensuite ?

— Après qu'ils l'ont pendu ?

— Comment je saurais ? Je crois qu'on écartèle le corps d'un criminel et qu'on met sa tête au sommet d'un poteau dans le quartier où il vivait, pour que les gens puissent le voir et que ça leur serve d'avertissement.

— Et elle reste là ?

— Peut-être que des vautours viennent. »

Il est resté silencieux pendant un bon moment. Puis il a dit : « Il a quand même eu le soldat.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui ai-je demandé, scandalisé.

— Tu m'as raconté qu'il avait tué le soldat.

— Oui, bien sûr.

— Les autres, il les a tués aussi ?

— Je ne sais pas. D'après ce que j'ai entendu dire, je crois que l'enfant est mort plus tard. » J'ai frissonné à côté de lui, en retrouvant

la nausée de ce jour-là. « Tu t'imagines ? lui ai-je demandé. Il devait être devenu fou.

— Ils avaient fait tomber son fagot, a-t-il dit.

— Pour l'amour du Ciel ! Qu'est-ce que c'est qu'un fagot ? »

Il n'a pas répondu ; et je n'avais plus envie de parler. Cela avait été une faute. Le fleuve caché avait émergé de ce qui m'avait semblé une terre si solide, et maintenant nous nous débattions dedans en silence, pour ne pas être noyés dans ses eaux sombres.

Tous les autres souvenirs me sont revenus à la mémoire, tout ce avec quoi j'avais lutté depuis cette malheureuse visite au Cap. Parce qu'en fait, ça n'avait pas été la partie de plaisir des visites précédentes, ainsi que j'avais essayé d'en persuader Galant et moi-même. Le fleuve souterrain avait été présent tout le temps. La flotte qui était dans le port, en plus de la couleur et de l'exubérance, avait apporté des bruits d'autant plus inquiétants que personne ne savait s'ils étaient fondés sur des faits ou sur des spéculations. Des rumeurs couraient les rues. Au moins quelque chose était clair, parce que confirmé par des allusions dans la *Gazette* : de plus en plus troublés par le flot des rapports inquiétants rédigés par les missionnaires du Cap – vraisemblablement les dangereux imbéciles de la London Missionary Society –, des philanthropes, en Angleterre, faisaient pression sur le gouvernement pour qu'on libère les esclaves. Et des gens disaient qu'un de ces jours la loi n'obligerait plus les Hottentots à travailler et à vivre dans des endroits fixes : ils seraient libres, vous vous rendez compte, d'aller et venir à leur guise. Certains étaient allés en parler au gouverneur. Mais quelle réponse avaient-ils eue ? « On étudie la question. » Même pas une tentative pour nier, ils cachaient les choses le plus longtemps possible, en sachant que nous étions à leur merci. Mais d'autres disaient que le gouverneur lui-même n'était pas libre de faire ce qu'il voulait et qu'il devait attendre les ordres venant de l'autre côté de la mer. Personne ne pouvait dire ce qui allait se passer, ni quand. N'importe quel jour, un bateau pouvait arriver de cet endroit lointain et qu'aucun de nous n'avait jamais vu, et où, à ce qu'il semble, on fait toutes les lois, pour confirmer les pires rumeurs. Et qu'advierait-il de nous, alors ? Ne pas aimer la ferme, comme je l'avais toujours fait, et souhaiter une autre vie, était une chose ; mais en être chassé par les lois d'étrangers, avec nulle part où aller et rien à faire, en était une autre. Et c'était précisément ce qui arriverait s'ils libéraient nos esclaves tout d'un coup. Comment est-ce qu'on pourrait cultiver cette terre difficile tout seuls ? C'était si grand et nous étions si peu.

Mais cette triste perspective n'était pas ce qu'il y avait de pire. Ce qui me paralysait littéralement, comme si j'avais reçu un coup de gourdin, c'était la rage impuissante qui me prenait quand je

découvrais que nos vies étaient les otages des caprices et des désirs d'un adversaire lointain que nous ne connaissions pas et que nous n'avions pas la possibilité d'influencer. Tout ce que nous pouvions prévoir ou décider était simplement hors de propos : des forces invisibles pouvaient intervenir à n'importe quel moment pour ridiculiser ou détruire nos prudentes combinaisons.

Dans le passé, j'avais souvent parlé des Anglais avec Barend, et de ce qui semblait sa haine aveugle à leur égard ; je n'arrivais pas à concilier cet esprit de rébellion avec les commandements de Dieu d'obéir aux autorités qui étaient au-dessus de nous. Mais cette visite au Cap m'avait finalement persuadé qu'après tout, il avait raison. Ce n'est pas le fait qu'ils étaient anglais qui les rendait mauvais, mais le fait qu'ils étaient étrangers, pas de chez nous ; qu'ils dirigeaient de loin ; et qu'ils nous ôtaient le contrôle de nos propres vies et de notre bien-être. Aussi loin que je m'en souvenais, nous nous étions toujours occupés nous-mêmes de nos affaires, nous avions pris nous-mêmes nos décisions et scrupuleusement envisagé nous-mêmes notre avenir. C'était cela, je pense, le centre de tout : nous refuser ce contrôle qui permet de prévoir l'avenir. Retirez à un homme sa prise sur l'avenir, et vous lui retirez sa dignité : l'une ne peut pas exister sans l'autre. Des gens de la ville se moquaient de nous : « Vous êtes trop fainéants pour faire votre sale boulot. » « Comment pouvez-vous vous plaindre d'atteintes à votre liberté, si votre liberté est fondée sur l'esclavage ? » « Tout ce qui vous importe, c'est d'en imposer aux autres. Ce qui est en jeu, ce n'est pas la liberté, c'est la force brutale. » Ils ne comprenaient rien à cette dignité sans laquelle l'existence n'est qu'un leurre. Bien installés et à l'abri, qu'est-ce qu'ils savaient sur nos vies, là-bas, au-delà des montagnes, une poignée d'hommes qui se consacraient à dompter ce pays sauvage pour que les autres puissent vivre en sûreté ? Est-ce qu'on avait choisi d'y vivre, nous ? Si Dieu ne l'avait pas voulu, est-ce qu'on aurait survécu ? Même moi, qui ne supportais pas d'être lié à la ferme, je devais me soumettre à Sa volonté. Et comment cela était-il concevable sans croire au moins à un but, au-delà du labeur quotidien et de la sueur de nos fronts ? Et quel but, sinon celui de dompter et de civiliser ? Le passé était un gâchis et le présent me laissait perplexe ; la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher, c'était l'avenir, et il était scellé dans la terre qui m'opprimait. C'était le paradoxe de ma condition ; et se soumettre à la terre signifiait se soumettre à Dieu. C'est ce qui rendait la situation intolérable. Mais pour accepter cette destinée, cette prise fragile sur l'avenir, je devais rendre la ferme prospère avec l'aide de ceux que Dieu m'avait donnés. *Serviteurs, obéissez-leur, car ils sont vos maîtres, selon la chair, en tremblant, avec toute la sincérité de votre cœur, comme dans le Christ.* Pour quelle autre raison Dieu, dans son infinie sagesse,

aurait-il laissé Cham dans le péché, sinon pour que ses maîtres prospèrent sur la terre qu'il leur avait donnée ? *Maudit soit Cham ; qu'il devienne le serviteur des serviteurs parmi ses frères.* Comment les hommes du Cap auraient-ils pu savoir que la nécessité d'avoir des esclaves n'avait aucun rapport avec l'oppression ou la richesse, mais ne concernait que sa propre responsabilité devant l'avenir ?

Même parmi les hommes que j'avais vus la veille à Tulbagh, il y avait des imbéciles que la malédiction du Cap avait amadoués. Le vieux Karel Theron, qui tirait sur sa pipe, entouré de ses neuf fils, et qui proclamait avec beaucoup de conviction : « Il n'y a qu'une façon de déjouer les intentions de ces salauds. Faites comme moi ; vendez vos esclaves pendant que vous pouvez encore en tirer un bon prix. Comme ça, le gouvernement ne pourra rien vous faire. C'est la seule façon d'être libre.

— Aucun de nous n'a neuf fils », lui ai-je rappelé.

Il m'a regardé d'un air mauvais : « Alors, rentre chez toi et fais-en quelques-uns. T'es jeune, merde ! Qu'est-ce que t'as ? » Comme si Cécilia le lui avait soufflé.

« En attendant qu'ils grandissent, a dit un de ses fils, demande à tes voisins qu'ils te donnent un coup de main. À quoi ça sert d'avoir des voisins ?

— Ça vous est facile de dire ça. Ici, à Waveren, vous êtes près les uns des autres. Mais nous, dans le Bokkeveld, et ailleurs ?

— Vous auriez dû y penser avant d'installer votre ferme.

— À l'époque, on n'avait pas de problèmes avec les esclaves.

— Essayez les Hottentots, alors.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, a dit un fermier de Piquetberg. Ils vont et viennent comme ils veulent. Qu'est-ce que tu crois qui va se passer, si la loi ne les oblige plus à travailler ? Tu n'es pas au courant de ce qu'on dit ? Un de ces jours, on n'aura même plus un seul travailleur, et ce qu'on arrivera à produire nous sera volé par les vagabonds.

— On a encore du temps devant nous, a dit le vieux Karel Theron. Changez de façon de travailler ou déménagez. Rien ne vous oblige à rester dans le Bokkeveld.

— Et t'appelles ça être libre ? lui ai-je demandé. Changer sa façon de vivre pour plaire au gouvernement du Cap ?

— La loi est la loi.

— Il n'y avait pas de telles lois jusqu'ici.

— Mais le changement est dans l'air. Vous ne le sentez pas ? Il vaut mieux faire quelque chose maintenant que de pleurer ensuite sur le lait renversé.

— Et les esclaves ? » ai-je demandé, comme dans nos conversations avec Barend. « Qu'est-ce qui leur arrivera si on les

libère ? Ils n'ont nulle part où aller. Ils mourront de faim. Ils ont encore plus besoin de nous que nous d'eux.

— Si vous n'aviez pas d'esclaves, vous n'auriez pas besoin de vous inquiéter pour eux », a dit le vieil homme entouré de ses fils.

Au Cap, avant de rentrer à la ferme, mon dernier argument était toujours : « Laissez-les essayer de libérer les esclaves, et ils verront bien vite ce qu'il en est. Si vous vous conduisez bien avec vos esclaves, ils ne vous abandonneront jamais, même si la loi dit qu'ils sont libres.

— Comment peux-tu en être si sûr ? » C'était un cousin de Cécilia qui m'avait répondu, le contremaître d'un vignoble près de l'Eerste River.

Je lui avais répliqué avec confiance : « Je connais mes esclaves. Je sais qu'ils sont loyaux. »

Puis, en revenant à Houd-den-Bek, la première chose que j'avais vue, c'était Galant en train de tuer un mouton : comment est-ce que j'aurais pu garder mon sang-froid ? Il n'y avait pas qu'un agneau en jeu : pas seulement ma confiance en lui, mais ce qui me restait de foi dans l'avenir.

Et maintenant, nous étions tous deux dans une étroite caverne, au cœur des montagnes, et c'était la conséquence directe de tout ce qui s'était passé auparavant ; et en moi il y avait le souvenir de toutes ces discussions interminables, le ton qui monte, les esprits qui s'échauffent, les affrontement soudains entre gens qui avaient toujours été amis : au Cap, à Tulbagh, partout où on allait, c'était comme si on avait lâché le Diable parmi nous afin de nous aider à nous détruire nous-mêmes avant que le gouvernement le fasse. Tout ça me pesait lourdement, tandis que j'étais assis à côté de Galant, dans le silence qui a suivi mon récit du Malais devenu amok.

C'était un silence oppressant, et, à nouveau, il était raide à côté de moi. J'ai pensé que s'il ne s'appuyait pas au rocher, c'était que son dos lui faisait trop mal. J'aurais aimé le lui demander, mais cela me semblait peu à propos ; de toute façon, je ne pouvais rien y faire, plus maintenant. Et il l'avait cherché, non ? Plutôt lui donner une leçon douloureuse maintenant, et pas seulement douloureuse pour lui mais aussi pour moi, que de laisser aller les choses. Nous avons fait un long chemin ensemble ; nous avons un long chemin à faire ensemble. J'étais assis là et je souhaitais ardemment lui faire comprendre ça. J'avais envie de lui dire : Pour l'amour de Dieu, on se comprend, n'est-ce pas ? On a besoin l'un de l'autre ! Nous sommes des camarades ! Le passé n'est pas important. Ce qui compte, c'est l'avenir. J'ai besoin de toi à la ferme, nom de Dieu !

Mais tout ce que j'ai pu dire a été : « Malgré ce qui s'est passé, je veux que tu restes mantoor.

— C'est à toi de décider.

— Je veux te donner une autre chance. Nous allons prendre un nouveau départ. »

Il n'a pas répondu. Peut-être que, comme moi, il avait encore dans l'esprit l'histoire du Malais. Et pourtant, il fallait que je la lui raconte, dans son intérêt et dans le mien. Aucun de nous n'avait le droit de prolonger plus longtemps le confort précaire de l'ignorance. Tous deux, nous avions goûté au fruit – un jour, quelque part, entre l'innocence du jour où le tunnel s'était effondré sur nous et cette nuit dans la caverne au cœur des montagnes.

Je ne pouvais plus supporter ce silence. J'ai rampé à l'extérieur, sans rien dire. Le vent m'a fait perdre l'équilibre ; j'ai suffoqué dans l'air froid et humide. Le brouillard tourbillonnait toujours. Dans les hauteurs, des morceaux de ciel sont soudain apparus, plus sombres que l'opacité mate de la brume, avec les minuscules points, incroyablement brillants, des étoiles, et le croissant d'argent de la lune comme une coupure d'ongle. Puis le brouillard a tout recouvert à nouveau, et j'ai eu du mal à rester debout, les jambes écartées, raidi contre le vent, en essayant de faire pipi en éclaboussant mon pantalon. Le pressentiment de quelque chose qui se rapprochait de tous les côtés. Je savais maintenant que la sensation d'oppression dans la caverne n'avait été causée ni par la proximité de Galant ni par l'étroitesse du lieu, mais parce que je savais que le sombre Bokkeveld nous cernait, une frontière du monde qui se refermait autour de moi, une liberté naturelle qui se rétrécissait. Et je me demandais douloureusement comment, et pendant combien de temps, nous serions capables de tenir tête et de résister à nous-mêmes, et pendant combien de temps également nous pourrions concilier notre besoin de justice avec les impératifs du moment. Survivre, survivre : mais à quel prix ? Un Malais traîné et écartelé devant le Château du Cap. Galant dans la caverne, sous des amoncellements de rochers quelque part dans la brume, derrière moi, fouetté et blessé afin que nous nous souvenions tous les deux que j'étais son maître et lui mon esclave, et que, dans ce pays, personne ne pouvait survivre dans ce lien subtil et assujettissant approuvé par Dieu. C'était devenu trop compliqué pour qu'on comprenne. Tendu contre le vent, je laissais aveuglément le brouillard humide me cingler le visage, je vibraï dans une sorte d'extase terrible, comme s'il m'était nécessaire de m'exposer ainsi, d'être puni, non pas pour me sentir justifié, mais pour survivre. Toujours ce mot. Et je savais qu'à partir de maintenant, il ne me quitterait plus.

J'avais tellement froid que ça m'a pris quelque temps pour me rendre compte que Galant était là, et qu'il me saisissait par-derrière.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? a-t-il crié. Tu t'es encore perdu ?

— Non, ai-je bégayé, les lèvres engourdies. Bien sûr que non. »

Mais il avait peut-être raison. Et, avec une humilité étrange, je l'ai laissé me conduire par la main jusqu'à l'abri où le feu était complètement mort et où la seule chaleur qui pouvait nous maintenir en vie émanait de nos corps frissonnants, serrés l'un contre l'autre, comme quand nous étions enfants.

Il semblait impensable de dormir ; et pourtant, nous étions si fatigués tous les deux que nous avons sombré dans une sorte de torpeur dont nous ne sommes sortis, moi d'abord, lui ensuite, que lorsque la lumière blanche et dure du jour est entrée dans la caverne. Nous pouvions à peine bouger, mais nous avons fait un effort et nous sommes sortis. Le vent était tombé. Le brouillard s'était un peu éclairci, mais il y en avait encore. Il avait manifestement plus de difficultés que moi ; il souffrait. J'évitais de le regarder. Aucun de nous ne parlait : la nuit était à la fois trop proche et trop lointaine pour se laisser divulguer par les mots. Nous avons tapé des pieds pour chasser l'engourdissement, nous avons soufflé dans nos mains pour tenter de les réchauffer, et, sans enthousiasme, nous sommes revenus à la vie. Nous avons détaché les chevaux, puis nous sommes partis pour terminer ce voyage épuisant, dans la légère bruine et le vent cinglant du nord-ouest, le vent d'hiver dans le Bokkeveld. Je me suis arrêté à Elandsfontein pour boire un thé, tandis que Galant s'occupait des chevaux avec Abel. Barend était dans les champs, mais Hester était à la maison : plus distante et plus silencieuse que jamais, et enceinte de celui qui serait plus tard son second fils.

« Regarde Guenilles. » C'est Barend le premier qui a donné ce nom-là à Galant. Et à la fin, on l'a tous utilisé comme surnom, mais seulement derrière son dos et quand on était sûrs qu'il ne pouvait pas entendre, parce que Galant se mettait vite en colère. Il n'y a que Goliath qui a osé l'appeler comme ça en face, une fois, mais en plaisantant : « Hé, Guenilles, dis donc ! » – mais ça a été la dernière fois, parce qu'on a dû transporter Goliath à la fontaine pour qu'il reprenne ses esprits.

C'était à cause de la veste, bien sûr, celle dont il était si fier quand il l'a eue. On s'attendait à ce qu'il la jette quand elle a été en lambeaux, mais il a continué à la porter. Et sans honte, fièrement plutôt, comme s'il voulait que le monde entier le voie. « C'est la veste de mon enfant », qu'il m'a raconté, parce que nous étions bons copains et qu'il me confiait ce qu'il n'aurait dit à personne d'autre. « Je l'ai eue pour David. Je ne m'en séparerai jamais. » C'était un type têtue, Galant, une fois qu'il s'était mis quelque chose dans la tête.

Je travaillais dans l'arrière-cour, avec Klaas, on sciait du bois, quand ils sont arrivés de Tulbagh ce jour-là, un matin froid avec de la bruine et le premier brouillard d'hiver. C'était une vieille habitude de Klaas de me faire scier du bois quand il m'en voulait, parce qu'il savait que je détestais ça. Et pas la peine de se plaindre, parce qu'il venait d'être nommé mantoor et il n'avait pas le temps d'attendre que je fasse quelque chose de mal pour me moucharder. J'avais été mantoor à Elandsfontein depuis que Barend m'avait acheté à la vente aux enchères de Wagendrift, avec le lit, les deux béliers et la caisse de faïences ; et je suis resté mantoor jusqu'à l'époque où Galant a commencé à chercher des histoires à Nicolaas pendant qu'il était au Cap avec les chariots. Un moment du tonnerre, le meilleur qu'on a connu dans le coin, et je sais de quoi je parle, parce que j'ai été élevé ici avec les du Toit. Wagendrift est situé dans le coude de la vallée qui vient d'Elandsfontein, là où les montagnes tournent à droite dans la direction de Houd-den-Bek. C'est une ferme qu'Oubaas Piet de Lagenvlei a toujours voulue parce qu'elle coupe la propriété de la famille ; mais les du Toit y tenaient même après la mort du vieux, quand la madame s'est disputée avec ses fils et qu'elle a tout vendu. Aussi je connaissais tout le monde dans le coin. Quand j'étais petit, je conduisais les bœufs dans le Karoo tous les hivers, et je suis devenu copain avec Galant. On s'est vus souvent tout au long des années, une fois ici, une fois là. Mais pendant tout ce temps, on n'a jamais connu un mois comme celui que Nicolaas a passé au Cap, surtout que ça a

coïncidé avec une quinzaine où Barend est parti chasser, parce que c'était le moment de l'année où Elandsfontein se mettait à préparer le biltong, les saucisses sèches et les côtelettes salées pour les mois d'hiver. J'avais toujours été le chasseur de la ferme, mais, cette année-là, il y avait une vieille rancune entre Baas Barend et moi, parce qu'il disait que j'avais cassé un fusil, et, par méchanceté, il ne m'a pas emmené. Ça m'avait contrarié ; et avec les nuits de fête, je crois qu'on a un peu exagéré. Nicolaas est tombé sur Galant, après l'avoir surpris en train de tuer un agneau ; mais ça m'a fait autant de mal. Officiellement, mon travail n'avait pas été ce qu'il aurait dû être pendant l'absence de Baas Barend, mais la principale raison c'était que j'avais répondu à Nooi Hester. Tout ça parce qu'il y avait eu ces nuits de fête. Je m'en étais bien douté et j'étais resté chez moi cette nuit-là, parce que je savais que le Baas devait rentrer de la chasse le lendemain matin et que je voulais pouvoir le regarder quand il arriverait ; mais j'ai eu des visiteurs au beau milieu de la nuit, Galant et tous les autres, à cheval, qui cherchaient quelque chose à boire.

« Désolé, j'ai dit, j'ai rien, mais je vais vous aider à en trouver. » Et on est tous partis pour les fermes d'à côté, Nooitgedagt, Koelefontein et Modderrivierskloof et tout ça. Quand je suis rentré, il faisait jour, et évidemment Klass était déjà au travail ; et la Nooi a voulu savoir où j'avais été. J'avais très mal à la tête et je pouvais à peine regarder droit, aussi je pense que je lui ai répondu sur un ton plutôt désagréable, ce que Klaas s'est empressé de rapporter au Baas dès qu'il a posé le pied sur la ferme. « Et quand tu parleras à Abel, lui a dit Klaas, demande-lui où il a passé ses nuits quand tu étais parti. » Comme si ce salaud n'avait pas bu avec nous tout le temps. J'ai essayé de répondre de mon mieux, mais j'avais peur que tout le monde puisse se rendre compte que je n'avais pas fait grand-chose pendant l'absence de Barend, c'était comme ça. Je n'ai rien eu à dire quand on m'a fouetté : je le méritais, et j'ai pris ça comme ça venait, comme on accepte le soleil et la pluie dans le Bokkeveld. Mais ce que je ne pouvais pas accepter, c'était que le Baas mette fin à mon travail de mantoor que j'avais toujours aimé. Et pour que ce soit pire, il a désigné Klaas pour nous diriger, ce vieux con.

Et le lendemain, alors que ça me faisait encore mal au ventre, Galant et Baas Nicolaas sont arrivés à Elandsfontein en sortant du brouillard.

« Pourquoi tu fais cette tête-là ? » je lui ai demandé. Pourtant Ontong m'avait déjà raconté la raclée quand il était venu quelques jours plus tôt apporter un jambon fumé à Nooi Hester.

« Je suis allé à Tulbagh, a dit Galant d'un air renfrogné. Je suis allé porter plainte, mais tout ce que j'ai obtenu, c'est qu'on m'a fouetté une fois de plus.

— Alors, c'est que ça va vraiment mal. Baas Nicolaas t'a toujours mieux traité que les autres.

— Regarde comment il a déchiré ma veste.

— Pourquoi est-ce que tu t'inquiètes pour une veste ?

— C'est la veste de mon enfant. Je l'ai eue pour David. Personne n'avait le droit d'y toucher.

— Viens boire un thé, je lui ai dit pour essayer de le calmer.

— Tu peux le garder, ton sale thé, il a dit d'un air maussade.

— Sarie va t'en préparer.

— Ça m'est égal de savoir qui le prépare.

— Viens avec moi, vieux. »

Il y a peu de chose dans la vie qui soit tellement amer que la douceur du thé et celle d'une femme ne peuvent pas guérir. Prenez le thé : il a ramassé tout le soleil et la pluie des montagnes, il tire son goût des profondeurs de la terre et de la brume ; puis on cueille les feuilles. On l'étale et on le fait chauffer dans le four pour l'adoucir, puis on le bat et on le foule, et en échange il vous donne la douceur de la douceur. Comme une femme.

En un sens, c'est Sarie qui m'a fait venir à Elandsfontein. J'ai entendu parler d'elle le jour où elle est arrivée, et pourtant, à cette époque-là, je vivais encore à Wagendrift, avec les du Toit. C'était quelque chose comme l'odeur que les abeilles peuvent sentir quand les arbres fleurissent. Dans un pays où les femmes sont peu nombreuses parmi les hommes, on sait tout de suite quand il y en a une qui arrive. C'est quelque chose qui enfle en vous ; et vous bandez comme un fil bien tendu ; il y a une nouvelle odeur dans l'air. Sarie a été généreuse dès le début, et quand elle était avec moi, elle ne se retenait pas. À cette époque-là, à chaque fois que l'Oubaas me donnait mon dimanche, je m'arrangeais pour arriver à Elandsfontein le samedi avant le coucher du soleil ; et s'il faisait bon, on partait tous les deux, loin des autres hommes, et on passait la nuit dans les montagnes parmi les théiers. Dans des moments comme ça, un homme peut baiser jusqu'au lever du jour ; et toute la journée du dimanche. Dans les intervalles, je prends mon violon et je joue pour Sarie. Je l'accorde et je fais fondre les montagnes pour elle. Puis je me roule à nouveau sur Sarie, je l'accorde, je lui mets mon archet, et je joue d'elle comme si elle était un violon, jusqu'à ce qu'elle gémissse et qu'elle crie, de joie, de la musique à mes oreilles. Ça devient de plus en plus lent au fur et à mesure que le dimanche s'écoule, et à la fin vous êtes à plat, pourtant rien ne peut vous arrêter. Ça se passait comme ça entre Sarie et moi. Et quand enfin la nuit remplissait les trous parmi les collines, comme le vlei en hiver qui se gonfle et qui déborde, nous en avions tout notre saoul, et la dernière goutte d'humidité était sortie de mon corps : alors, je plongeais la main en elle pour y prendre ce qui lui

restait de douceur afin de tenir pendant la dure semaine qui venait. De retour à Wagendrift, je m'enveloppais un doigt dans un morceau de tissu et, merveilleusement épuisé, je m'endormais. Le lundi, je faisais mon travail à moitié hébété. Le mardi, la vie revenait lentement, réveillée par l'odeur de mes doigts. Le mercredi, je les reniflais plus fort parce que l'odeur s'en allait et finalement n'était plus qu'un souvenir. Le lendemain, la sécheresse intérieure augmentait, et j'enlevais le tissu de mon doigt pour puiser de nouvelles forces dans le souvenir préservé de Sarie. Mais même ça s'en allait le vendredi ; et quand le samedi revenait, je me rongerais l'ongle jusqu'au sang à la recherche de Sarie.

Pas étonnant qu'au moment où Ounooi du Toit s'est disputée avec ses fils et a décidé de vendre, je ne pouvais plus me passer de la femme que j'avais choisie. Il y avait beaucoup de monde à la vente, et plusieurs me regardaient, dont Frans du Toit lui-même ; mais je n'avais pas envie d'être à lui. Pas parce qu'il était particulièrement dur avec les esclaves – dans la région, personne ne rivalisait avec Barend van der Merwe pour la sévérité –, mais parce qu'on ne savait jamais à quoi s'en tenir avec lui : le lundi d'une façon, le lendemain d'une autre. Alors, j'ai senti une dernière fois le doigt de Sarie – c'était un vendredi : à ce moment-là, je pouvais savoir le jour de la semaine d'après l'état de mon doigt –, et j'ai été voir Baas Barend : « Baas, je lui ai dit, si tu m'achètes, je te promets que tu ne le regretteras jamais. »

Il avait bon cœur malgré sa réputation, et il l'a prouvé en m'achetant le violon pour que je sois heureux. Il s'est acheté le lit, les bœufs et la vaisselle de faïence ; mais le violon, c'était pour moi. Et cette nuit-là, il y a eu des gémissements, des chansons et des sanglots sous les théiers.

C'est pour ça que je savais à quoi m'en tenir quand j'ai dit à Galant, ce matin-là : « Viens avec moi. Sarie va te préparer du thé. » Parce qu'à ce moment-là, elle vivait avec moi ; et je n'ai jamais refusé à quelqu'un ce qui me faisait plaisir : pas plus Sarie que le reste.

Et ça a bien marché, comme je l'avais pensé. Le thé lui a éclairci les idées ; sa douceur lui a redonné du courage.

« Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé », je lui ai demandé quand Sarie lui a tendu sa deuxième timbale ; je l'ai pris par le bras et je l'ai emmené derrière la maison à l'abri de la brouillasse, et là où je pouvais avoir l'œil sur la barrière pour que Baas Barend ne nous surprenne pas. « Comment c'était à Tulbagh ? »

Il s'est installé comme il a pu sur le tas de bois, à côté du four à pain, sans appuyer son dos à vif au mur.

« Est-ce que tu savais », a-t-il dit, en regardant au-delà de moi, dans le brouillard, comme s'il pouvait voir à travers les montagnes, « est-ce

que tu savais qu'il y avait un endroit où les esclaves peuvent s'enfuir et où personne ne les retrouve jamais ?

— Où est-ce que c'est ?

— De l'autre côté du Grand Fleuve. Il y en a plein là-bas.

— J'ai vu trop souvent ce qui arrive aux esclaves qui se sauvent. »

Il n'a pas prêté attention à ce que je disais. Il restait assis là, à regarder des choses que je ne pouvais pas voir, et il me mettait mal à l'aise ; et quand il parlait, on avait l'impression qu'il se parlait à lui-même. Il y avait un homme avec les fers qu'il avait rencontré dans le cachot du Drostdy et qui s'était enfui dans le brouillard. Un esclave qui était devenu amok au Cap, et on avait mis sa tête sur une pique pour que les vautours la dévorent.

« Allez, oublie tout ça, je lui ai dit. Tu es rentré maintenant.

— Oui, je suis rentré. Mais mon cœur n'est pas rentré. »

Avant lui, j'avais déjà vu des esclaves avec la même expression dans les yeux, comme s'ils avaient été incapables de voir ce qui se passait devant eux ; et ça me tracassait parce que j'avais toujours aimé Galant.

« Allez, reprends-toi, vieux, je lui ai dit. On a tous été fouettés. Ça n'est pas si terrible.

— Ce n'est pas d'avoir été fouetté. » À nouveau, son regard m'a traversé. « Abel, tu appelles ça une vie ? »

J'ai éclaté de rire, mais j'avais un sentiment de malaise. « Qu'est-ce que tu attends d'autre ? Je ne dis pas que c'est facile ou que c'est bien. Mais on s'amuse un peu, non ? Tu peux boire ton thé. Tu as la bière de miel, et même de l'eau-de-vie si t'es malin. Tu peux fumer un peu de dagga quand ça ne va pas. Et il y a aussi les femmes.

— Tu penses que ça suffit ?

— Je ne pense rien. Mais c'est pareil pour tout le monde. Tu es né, tu vis un moment, et tu meurs. Moi, toi, nous tous. Qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ? »

Il regardait à nouveau dans la brume, les yeux à demi fermés à cause du vent.

« On est englouti là-dedans.

— Tu dis ça parce que tu as le dos à vif. Pourquoi est-ce que tu ne vas pas voir Mama Rose tout de suite pour qu'elle te donne des herbes, et tout sera fini dans deux jours ?

— Tu crois que je pense encore à mon dos ! » Il s'est levé comme si quelque chose lui avait piqué le cul. « Il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre, Abel. Quand ils m'ont détaché du poteau, à Tulbagh, j'aurais pu tuer Nicolaas avec mes mains nues. Mais maintenant – tu sais ce qui est le pire – c'est que je suis désolé pour lui. » Il a craché, tremblant de colère, et a failli m'atteindre. « Je ne comprends pas, Abel. Je ne comprends plus rien.

— Je vais aller te chercher du thé.

— J'en veux pas de ta saloperie de thé. » Il s'est éloigné ; mais il est revenu. « Abel, tu crois que l'homme avec des fers a réussi à se sauver ?

— Comment je le saurais ?

— Je te le demande. Il faut que je sache. Il est resté assis à côté de moi toute la nuit. On aurait dit un lion dans l'obscurité. Et cette nuit, quand le brouillard est descendu, je n'arrêtais pas de me dire : si seulement il peut se sauver, avec cette brume ils ne le retrouveront jamais. Il atteindra le Grand Fleuve. Comment est-ce que tu peux expliquer ça ? Je te le demande. Je veux qu'il se sauve. Pas seulement pour lui. Pour moi aussi. Et s'il ne peut pas...

— Tu ne peux pas continuer à te ronger comme ça, Galant. »

Il n'a même pas entendu. « Quand j'étais assis à côté de lui, je voulais que cette saloperie de Drostdy s'effondre pour qu'il puisse se sauver. Je n'ai jamais autant désiré quelque chose de ma vie. »

Étrange qu'il ait dit ça du Drostdy, j'ai pensé plus tard. Parce que deux jours seulement après, on a appris qu'il y avait eu un orage terrible à Tulbagh : et d'après ce qu'on m'a dit, ça s'est passé la nuit même qui a suivi le départ de Galant. On nous a dit que toute la façade du Drostdy s'était fendue, depuis les fondations jusqu'en haut, et la pluie était tombée dans le cachot. Presque toutes les fenêtres avaient été crevées. Les piliers de la véranda avaient été emportés, ainsi que presque toutes les dépendances.

Dans un sens, la nouvelle a eu l'air de rassurer Galant, quand on en a parlé. Mais ce n'était pas la fin. Rien ne s'arrête jamais quand ça a commencé. C'est comme une rivière qui coule, et puis elle s'assèche : mais elle continue sa course sous la terre, l'œil ne la voit plus, mais, à l'endroit où on l'attend le moins, elle ressort. À la fin de l'hiver, quand le vent du nord-ouest soufflait au plus fort, Frans du Toit, qui venait d'être nommé Fieldcornet, est venu dire qu'à cause des dégâts subis par les bâtiments de Tulbagh, on avait fermé le Drostdy et que le Landdrost s'installait à Worcester. Vous vous rendez compte : à presque une journée de marche plus loin. J'ai dit à Galant qu'à mon avis ils avaient fait ça pour que ça lui soit plus difficile d'aller porter plainte, la prochaine fois. Mais il n'a pas trouvé ça drôle. En tout cas, les maîtres non plus n'ont pas apprécié le déplacement du Landdrost, parce qu'on a levé un nouvel impôt sur les esclaves pour payer les dégâts causés par l'orage, de Worcester à Tulbagh, dans le Bokkeveld Chaud et le Bokkeveld Froid, jusqu'aux montagnes les plus éloignées : deux rix dollars pour chacun de nous, hommes et femmes ; et deux shillings pour chaque enfant. D'accord, j'ai pensé, qu'ils paient ces salauds de Hollandais. Mais Baas Barend était tellement hors de lui qu'on n'avait pas intérêt à se trouver dans ses pattes. Heureusement,

c'est juste à ce moment-là que la Nooi a eu son deuxième enfant, un autre garçon, et le Baas en a oublié sa colère, et il s'est pavané dans la ferme comme si c'était le seul homme qui ait jamais eu un fils. On nous a donné à tous un double sopie d'eau-de-vie, on a tué un mouton de plus, et cette nuit-là mon violon a chanté et pleuré comme une femme en rut.

Et ça m'a repris. Je ne comprends pas cette démangeaison chez les hommes, mais c'est comme ça : au début, quand il fallait que je vienne de Wagendrift jusqu'à Elandsfontein pour être avec Sarie, une semaine sans elle, c'était trop long. La joie n'a que la longueur d'un doigt, et je ne pouvais pas penser à autre chose qu'à la retrouver et la chevaucher à nouveau. Mais maintenant que je l'avais, qu'elle était toutes les nuits à côté de moi, je désirais d'autres femmes. Ce que je désirais, c'était l'humidité de Pamela. Quand elle est arrivée à Houd-den-Bek, je suis allé avec elle quelquefois : pas souvent, elle n'était pas facile à apprivoiser. Mais bien sûr, ça m'avait encore rendu plus chaud. Mais contrairement aux autres femmes, pour qui non peut devenir oui, juste comme ça, Pamela mettait les hommes aux abois, moi compris. Elle n'avait d'yeux que pour Galant, mais après sa rupture avec Bet, cet idiot se tenait à l'écart des femmes. Et cette nuit-là, je suis allé rendre une petite visite à Pamela.

« Où est-ce que tu vas ? m'a dit Klaas quand j'ai sorti le cheval de l'écurie.

— Me promener.

— Tu cherches encore des ennuis.

— Je cherche à m'amuser. Laisse-moi tranquille. »

Pendant un bon moment, je suis allé très lentement avec le cheval pour qu'on ne m'entende pas de la maison. Mais quand j'ai été assez loin, j'ai mis le cheval au galop. Quand je suis arrivé à Houd-den-Bek, les feux étaient éteints. Mais j'ai réveillé tout le monde et je leur ai joué un peu de violon. Achilles a apporté sa plus vieille bière de miel, et bientôt tout le monde dansait. Sauf Galant. Pas d'importance : mon but, c'était Pamela, assise en face de moi. La lumière du feu dansait sur sa peau, les pommettes, les seins ronds qui tremblaient à chaque mouvement, comme l'eau à peine effleurée par le vent ; de quoi faire bander un homme.

Mais Pamela ne semblait pas avoir envie, et quand j'ai été plus pressant, Galant est intervenu en colère : « Laisse-la tranquille, tu ne vois pas que ça ne l'intéresse pas ? » Aussi, il n'y avait plus que Lydia, qui était toujours disponible ; mais elle restait là comme un quartier de viande sur son matelas de plumes, attendant que l'homme ait fini et qu'il s'en aille. Ça laissait un drôle de goût dans la bouche ; et j'étais triste en rentrant lentement dans la nuit, mon violon sur l'épaule. Je n'avais plus de désir ; il ne restait que la fatigue. J'ai

pensé : à quoi bon ? C'est court une nuit, et demain, il fera jour.

La journée a été pire que d'habitude parce que Klaas m'a cafardé, comme j'aurais dû m'y attendre ; et il y a eu les retombées avec Baas Barend. Et pour la première fois, je me suis souvenu de ce que Galant avait dit le jour où il était rentré de Tulbagh : « Ce n'est pas d'avoir été fouetté. » Maintenant, je commençais à comprendre. Ce n'était pas d'avoir été fouetté, effectivement. Pourtant, je n'aurais pas su dire ce que c'était. Sinon que ça avait quelque chose à voir avec la rigolade de la nuit d'avant, la boisson, la danse, la musique ; et le retour dans la nuit. Pas le refus de Pamela. Pas du tout. Quelque chose d'autre, quelque chose de plus compliqué. Le Baas avait eu un fils, aussi il nous avait encouragés à nous amuser. Pendant une nuit, nous étions libres de nous laisser aller, de nous abandonner à la musique et à la joie, plus violentes que la marijuana et plus douces que le thé, et dont le goût reste sur le bout de la langue. Mais quand c'était fini, on devait revenir sous le joug. Toujours revenir. Toujours pareil. Et à la fin de chaque fête : le Baas et son sjambok.

Peut-être que j'étais en train d'en comprendre un peu plus au sujet de Galant et de sa veste en lambeaux. Et j'étais plus disposé qu'avant à discuter avec lui. C'était une époque où les conversations allaient bon train. Parce qu'après pas mal de temps, les journaux ont à nouveau amené des problèmes par chez nous ; et chaque fois qu'il y en avait un qui arrivait dans le Bokkeveld, vous pouviez savoir à l'avance que Galant serait de mauvaise humeur. D'après ce que j'apprenais par Ontong et les autres, quelque chose s'amorçait. Et quand la moisson est arrivée, il y a eu une autre altercation entre Galant et Baas Nicolaas. Quand les fruits ont été rentrés, juste avant la récolte des haricots, Galant est allé jusqu'à Worcester pour porter plainte. C'est Pamela qui me l'a dit quand je suis allé à Houd-den-Bek, une nuit, pour tenter encore ma chance avec elle ; et ce coup-là, elle m'a dit carrément : « Non. Je vis avec Galant, maintenant. » Évidemment, je l'ai laissée. Et ça a été aussi une mauvaise époque pour moi, parce que c'est à ce moment-là que Baas Barend m'a emmené au Cap.

La Nooi devait venir avec nous, mais elle était têtue. Sarie m'a raconté la dispute : « Tu dois venir avec moi, lui a dit Baas Barend. Tu n'as nulle part où aller pendant mon absence. – Je n'irai nulle part, a répondu la Nooi. Je reste ici avec mes enfants. » Et voilà, parce que la Nooi ne recevait d'ordres de personne ; et plutôt que de continuer à se disputer, le Baas a chargé le chariot, et nous sommes partis tous les deux, en laissant Klaas s'occuper de la ferme. Pour une fois, j'étais content de ne pas être mantoor. Un deuxième chariot venant de Houd-den-Bek et conduit par les deux jeunes, Thys et Rooy, nous a rejoints. Baas Nicolaas n'est pas venu parce qu'il était allé au Cap l'année précédente, et les deux frères s'étaient arrangés pour y aller chacun

leur tour, comme ça il y en avait toujours un pour avoir l'œil sur les fermes.

Loin de chez nous, seuls avec les chariots, on s'est bien entendus, Baas Barend et moi. Et le soir, auprès du feu, quand Thys et Rooy avaient fini leurs corvées, je jouais du violon. Il semblait se détendre pendant le voyage, pas seulement envers moi, mais aussi envers lui-même. Et la musique, je pense, aidait. Je me souviens, une nuit, quand le Baas a été fin saoul, il m'a dit : « Abel, tu sais t'y prendre pour remuer un homme jusqu'aux entrailles. On va faire une bonne route ensemble, je vois ça. On s'entend bien. » Alors, j'ai reposé l'archet sur les cordes et nous sommes restés assis côte à côte dans la musique, jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève.

La vie a été magnifique jusqu'au Cap ; et encore meilleure une fois arrivés. À boire et à faire les fous, nuit après nuit ; des bagarres extraordinaires avec d'autres esclaves près de la pompe, des parties de dés, des combats au couteau et au kierie, tout, quoi. Tous les esclaves du Cap, réunis autour des combats de coqs pendant que quelques-uns faisaient le guet, parce que les policiers auraient pu faire du vilain s'ils nous étaient tombés dessus à l'improviste. Certains s'occupaient de combats de coqs depuis des générations, et ils se passaient leurs trucs de père en fils. Quand on lâchait les coqs, les ailes battaient, les éperons volaient, et il y avait des plumes et du sang partout. La foule hurlait, criait, trépignait. Parce que les combats de coqs étaient de sacrées affaires. On m'a dit que certains avaient risqué le fouet ou la prison, en volant quelques shillings pour pouvoir parier. Et, un dimanche après-midi, j'ai vu de mes propres yeux un homme de Constantia, qui s'appelait je crois Josua, qui a joué et perdu sa femme et ses trois enfants. Comme ça.

Je m'en souviens avec tristesse, parce que c'est comme ça que, le même dimanche, j'ai perdu mon violon.

« Pourquoi est-ce que tu viens ici tous les jours, simplement pour regarder ? m'ont-ils demandé.

— Qu'est-ce que je peux jouer ?

— Tout ce que tu as. »

J'ai commencé avec une poignée de rix dollars que j'avais gagnés en vendant des petits chacals et des petits lynx. Mais le coq de l'autre, une petite bête rouge et féroce, a réduit le mien en un petit tas de plumes. À ce moment-là j'avais déjà ça dans le sang, et quand on a amené les deux derniers coqs de la journée, j'ai joué mon violon.

Au début, ça m'a trop rien fait de le perdre, parce que le gagnant, un type tout sec qui s'appelait Achmat, m'a assuré que je pourrais essayer de le regagner le lendemain après-midi ; sinon, il voulait bien me le vendre cinq rix dollars. Cette nuit-là, je n'ai rêvé que de combats de coqs. Je ne pouvais pas attendre. Mais quand j'en ai parlé à Baas

Barend, il s'est mis en colère et m'a interdit d'y retourner, et pas question de me prêter cinq rix dollars pour le violon. Mais quand j'ai continué à le supplier – parce que j'ai été bouleversé en pensant que j'avais vraiment perdu mon instrument –, il m'a donné une gifle en pleine figure, et devant Thys et Rooy. Chez nous, à la ferme, c'était différent : il pouvait faire ce qu'il voulait. Mais sur cette place, en face de deux jeunes – si on leur avait appuyé sur le nez, il en serait sorti du lait –, j'ai pris ça très mal. Un vrai coup de poing, d'accord ; mais pas une gifle. C'est pour les femmes et les enfants, pas pour les hommes. Et pour que ce soit pire, Baas Barend a chargé Thys et Rooy de me surveiller pour que je ne puisse pas me sauver pour récupérer mon violon. Et par pure méchanceté, il nous a donné l'ordre de nous préparer pour rentrer, deux jours avant la date prévue.

« Mon Dieu, Baas, je lui ai dit. Je ne peux pas abandonner mon violon.

— Ça t'apprendra à jouer.

— Baas ! »

Je pense qu'il a regretté sa précipitation sur le chemin du retour, les soirs mornes et silencieux autour du feu sans la moindre note de musique pour nous remonter le moral. Pour la première fois de ma vie, je n'ai rien dit pendant une semaine, pas un seul mot à part oui et non quand on me posait une question. Mais ça lui était égal.

D'accord, c'était de ma faute. J'avais joué et perdu, comme ce pauvre imbécile de Josua qui avait parié sa femme et ses enfants. Et alors ? J'aurais pu le regagner, ce sacré violon. Achmat l'avait dit. J'avais une chance. Mais le Baas m'avait arrêté.

Quand nous sommes arrivés à la ferme, Sarie et les autres sont accourus au-devant des chariots. Ils ont crié : « Hé ! Abel ! Tu nous as manqué. C'était trop calme sans toi. Ce soir, tu vas nous jouer du violon, hein ?

— Allez vous faire foutre ! » je leur ai dit. Je me suis débarrassé d'eux et j'ai baisé Sarie. C'est tout ce que je pouvais faire. Mais j'avais le cœur qui pleurait à cause de mon violon qui avait été mon ami pendant des années.

Quand j'y repense aujourd'hui, il me semble que ce voyage au Cap et le retour à la ferme ont marqué la fin d'une étape dans ma vie. Non pas qu'on ne se soit plus amusé après : j'ai même fabriqué un autre violon, et bien que le son ne soit pas le même, c'était mieux que le silence ; et il y avait la boisson et les femmes. Mais quelque chose s'était fermé, comme si on m'avait claqué une porte derrière le dos.

Des journaux épais arrivaient souvent ; et à chaque fois qu'il y en avait un qui avait fait le tour du Bokkeveld, on pouvait voir une différence chez les maîtres : dans les regards qu'ils nous jetaient ; les refus inattendus ; la façon qu'ils avaient de se réunir pour parler, faire

de grands gestes, et de se taire dès que l'un de nous s'approchait. Je voyais que ça touchait profondément Galant : plus que la plupart, parce qu'il s'était toujours intéressé aux journaux. Au début, on pouvait les ignorer : qu'est-ce que ça pouvait nous faire ? On pouvait toujours s'amuser, continuer à faire de la musique, à boire et à chevaucher gaiement les femmes. Mais quelque chose avait changé, et une ombre s'étendait sur notre veld, quelque chose sur quoi on ne pouvait pas mettre la main.

Mais, il faut le dire, on avait aussi de bons moments. L'histoire de Frans du Toit et du journal me faisait mourir de rire : mais Galant n'y voyait rien de drôle et il ne me l'a jamais racontée en entier. J'ai quand même compris que Nicolaas était allé à Lagenvlei ce jour-là, parce que je crois que sa mère était malade ; et pendant son absence Frans du Toit est arrivé avec le dernier journal. Il devait être bourré. Il avait toujours aimé son sopie, et avec les années ça ne s'arrangeait pas, ce qui arrive souvent à un homme qui n'est pas marié. Quelle femme aurait voulu de lui, avec la marque qu'il avait sur le visage ? Pas étonnant qu'il se conduise comme ça. Sa faiblesse était bien connue dans le Bokkeveld, et les mères rentraient leurs filles quand il était dans les parages. Et on disait que c'était parce qu'il était très lié avec les Anglais à Worcester qu'ils l'avaient nommé Fieldcornet : personne par chez nous ne l'aurait choisi, si on avait eu un mot à dire. Alors il est arrivé à Houd-den-Bek, ivre mort, et il n'a trouvé personne ; il est parti en trébuchant à la recherche de quelqu'un pour lui donner le journal et il a tourné au coin de la porcherie : et le voilà, lui et la truie. Frans du Toit et la truie qui pataugeaient dans la crotte et la boue ; et quand Galant est arrivé, il lui a donné l'ordre de tenir la truie. Je ne m'en serais pas occupé si ça avait été moi, je connaissais sa faiblesse depuis longtemps, on avait été élevés ensemble ; mais Galant était bien embêté, surtout quand Nicolaas est arrivé et a chassé l'homme de la ferme, le pantalon sur les chevilles, abandonnant le journal dans la boue, avec toutes les nouvelles sur les esclaves et le gouvernement. J'ai failli mourir de rire en entendant ça, mais Galant restait sombre. Et ce n'est qu'après en avoir parlé avec lui que j'ai commencé à voir comme lui et que j'ai pensé que ce n'était peut-être pas drôle après tout ; on aurait peut-être pu en pleurer. Parce qu'un Blanc est supposé être un maître, et le voir courir comme ça, le cul à l'air secoué sur la selle, et la truie effrayée qui poussait des cris dans la boue, c'était un spectacle qui aurait dû faire réfléchir. Si ça continuait comme ça, on serait bientôt obligés de dire Baas et Nooi aux cochons.

Quand la moisson est revenue, il y a eu l'histoire de Goliath, parce qu'à ce moment-là on avait entendu des rumeurs sur les esclaves qui ne seraient plus obligés de travailler le dimanche et plein d'autres choses : le temps de travail fixé à dix heures par jour d'avril à

septembre, et à douze heures d'octobre à mars, avec de la nourriture supplémentaire pour la moisson et le battage et ainsi de suite ; pas plus de vingt-cinq coups de fouet à la fois ; nourriture et boisson en quantité suffisante ; et un *dominee* chargé de passer une fois par an pour marier les couples d'esclaves et baptiser les enfants ; des choses comme ça. C'est pour ça que j'ai dit à Goliath, et je ne le regrette toujours pas, d'aller porter plainte. « C'est la seule façon de savoir si c'est vrai ou non, je lui ai dit. Peut-être que ce ne sont que des menteries, mais peut-être que c'est vrai, et alors on a le droit de savoir. » Il rouspétait et en chiait dans son froc, en se demandant ce qui allait lui arriver. Mais quand Klaas n'était pas là, je le travaillais sérieusement. « Ce n'est pas seulement pour toi que tu dois y aller, je lui expliquais. C'est pour nous tous, mon vieux. Sinon, comment on peut savoir ce qui est écrit dans les journaux ? »

Après tout, quand quelque chose monte, s'enfle et s'élève comme une rivière en crue, on le sent dans ses entrailles ; et il faut savoir au bon moment, si on ne veut pas être noyé. C'est comme ça que je voyais les choses quand j'en parlais avec Galant, et c'est ce que j'ai mis dans la tête de Goliath.

Et, à la fin, il y est allé, et ça a mal tourné. Le commissaire est venu faire un tour et a posé des questions à Goliath, puis il est reparti accompagné par tous les fermiers du Bokkeveld. J'ai eu du mal à me retenir ce jour-là. J'avais des idées de meurtre dans le cœur. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je ne pouvais pas vaincre Baas Barend et son fusil, tout seul. Le pire a été qu'il ne s'est même pas rendu compte que j'étais fou. Il m'a appelé pour que je rentre son cheval, il a retiré son fusil et il est rentré à la maison ; c'est tout. En promenant son gros cul devant nous. Je suis resté là, dans le jour qui finissait, en regardant le Baas s'éloigner et en pensant : maintenant, ce n'est plus une plaisanterie, c'est sérieux. Peu importe ce que disent les journaux, ce sont des choses des Blancs et ils mentent. On n'a plus rien à attendre qui viendrait de l'autre côté des montagnes. Maintenant, nous sommes seuls, dans ce coin perdu, et ça fait une impression épouvantable. Maintenant, c'est notre affaire.

Un jour nouveau ; une douleur ancienne. Cela ne tombe jamais dans l'oubli, c'est toujours là, même si son intensité peut varier du simple ennui jusqu'au coup de poignard qui frappe la chair de stupeur.

Pendant un mois étrange, quand Barend était au Cap, cela a été différent. Ce n'était pas la liberté, mais une existence en suspens, une totalité que je n'avais connue que pendant la grossesse. Mais différente également : cette fois, il y avait la sensation d'être intacte, il n'y avait pas l'intrusion inquiétante d'une autre vie dans mon corps ; mais en même temps l'expérience d'exister autour du germe d'un enfant me manquait, de l'enclorre, de le protéger dans un développement autonome, indépendant à l'égard du monde. Maintenant, les enfants avaient besoin qu'on s'occupe d'eux, il y avait la maison et la ferme ; même la compétence obséquieuse de Klaas était importune. J'étais solitaire, je n'étais pas seule ; mais si c'était le prix d'un bref moment de répit, je le paierais.

Barend aurait voulu que j'aille avec lui, évidemment. Il avait même insisté. Et n'étant pas absolument certaine que l'enchantement du Cap n'aurait pas soulagé cette douleur quotidienne, j'aurais peut-être cédé. Mais dans une de nos plus violentes disputes, il m'a frappée. Ce n'était pas la première fois, mais dans le passé cela avait été de rage dans ses efforts pour pénétrer mon corps. Cette fois, cela avait été plus calculé, avec le mépris et l'arrogance de sa supériorité physique. Et cela m'a été plus facile de tenir bon et de ne pas lui obéir. Le petit Carel était là lui aussi et a hurlé de terreur en voyant qu'il me frappait, et, immédiatement, le bébé s'est mis à pleurer ; mais avec un grand détachement, j'ai pensé : *Regarde bien, Carel, vous devrez vous souvenir de cela plus tard. C'est pour cela que je vous élève. Pour qu'un jour, vous fassiez la même chose à vos femmes. C'est la seule vengeance qui m'est accordée.* J'ai laissé Barend leur expliquer et les consoler, je suis sortie et j'ai sellé mon cheval. Et quand, cette nuit-là, pour la première fois depuis que nous étions mariés, il m'a demandé pardon et m'a suppliée d'aller au Cap avec lui, il m'a été facile de refuser.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris ce matin, a-t-il dit. Pour l'amour de Dieu, Hester, écoute-moi. Je te promets que ça n'arrivera jamais plus. »

J'ai souri et je me suis détournée. C'était le moment de lui dire : « Bien sûr que tu recommenceras. Il y a toujours de nouveaux seuils à franchir. Comment survivrions-nous, sinon ? » Je pouvais déjà nous voir quand nous serions vieux, deux corps desséchés, nous déchirant et luttant l'un contre l'autre, fouillant toujours plus profondément à la

recherche de quelque rare humidité enfouie dans nos hideuses carcasses osseuses.

Et cela est arrivé à nouveau, juste après son retour, le premier dimanche quand il a voulu qu'on aille rendre visite à Nicolaas et à Cécilia. Après un mois passé seule, je ne m'étais pas encore habituée à sa présence, et le refus est venu naturellement. Affronter une nouvelle fois la maison impeccable de Cécilia, ou les yeux de chien battu que Nicolaas tournait vers moi, pouvait le justifier ; mais il s'agissait essentiellement d'une révolte contre la nécessité d'obéir à nouveau. Et cela s'est transformé en une nouvelle dispute, violente et inutile ; et il m'a frappée.

Sous l'effet de la colère, je lui ai répondu, mais il m'a saisi les bras et m'a tenu hors de portée.

« Je jure devant Dieu, ai-je dit de rage et d'impuissance, que si j'étais un homme je te briserais les reins.

— Mais tu n'es pas un homme et tu vas faire ce que je dis.

— Si mon père était vivant, tu n'oserais pas.

— Ton père était un ivrogne et un bon à rien. »

J'ai hurlé de rage en essayant de me libérer et en lui donnant des coups de pied. Le bébé pleurait sur le lit et, attiré par le bruit, Carel est entré.

« Continue, ai-je dit à Barend. Montre à tes enfants avec quel courage leur père bat une femme.

— Fiche-moi le camp ! » a-t-il crié à Carel qui commençait à hurler.

En colère et honteux, il m'a laissée aller, comme la fois précédente.

« Un jour, tes fils seront assez forts pour venger leur mère », ai-je dit, haletante, et en serrant contre moi les morceaux de ma chemise de nuit qu'il avait déchirée dans la bataille. C'est toujours par là qu'il commençait quand nous nous battions : il déchirait ma robe pour découvrir mes seins.

« C'est de ta faute, a-t-il dit. Tu m'y as poussé. Tu sais que je ne le voulais pas.

— Je te l'avais dit que tu recommencerais », lui ai-je répondu en prenant le bébé pour le consoler. Je l'ai regardé par-dessus la petite tête, et j'ai ajouté : « Très bien, nous allons à Houd-den-Bek. J'ai envie de revoir la tombe de mon père. Maintenant, sors s'il te plaît, je veux m'habiller. »

Nous sommes partis tôt. C'était à plus de deux heures de voiture. Nous avançons en silence, comme d'habitude, Barend tenait les rênes, et Carel était assis entre nous, le dos très droit, raidissant ses fragiles épaules dans la naïve indépendance de ses trois ans. Je tenais le bébé dans les bras, mais de temps en temps, quand la voiture se balançait sur la piste inégale qui traversait le veld couleur ocre, j'essayais de

retenir Carel avec le bras, et je me réjouissais en secret du violent mouvement de refus de ses petites épaules. Mon garçon. Mon petit homme. N'aurait-il pas été normal d'être peignée par cette amusante affirmation de sa volonté ? Avec quelle perversité étais-je fière de voir en lui la copie enfantine de l'homme avec lequel j'étais enfermée dans un combat incessant ? Et pourtant, il était mien dans son indépendance même, façonné et formé mystérieusement en moi-même. Je n'avais jamais voulu de fille. Si je devais avoir des enfants, que ce soient des garçons. La simple idée d'une fille m'était repoussante : son pathétique défi aux autres pour leur prouver sa profonde vulnérabilité. Dans une fille, j'aurais dû finalement reconnaître ma propre défaite. Les garçons n'étaient-ils alors qu'un moyen de prendre ma revanche ? La vengeance était-elle devenue la seule expression possible de l'amour ? Non, non. Je les aimais vraiment ; peut-être que dans leur fragilité même, j'avais découvert la possibilité de douceur cachée dans cet homme qui n'avait lui-même d'autre choix que de me dominer dans son combat aveugle pour survivre, dans ce sévère monde d'hommes. Quelque chose de moi résidait dans mes fils pour une liberté future. Pour la première fois, je commençais à comprendre ma belle-mère et la source de sa force. Pour elle aussi, l'avenir ne pouvait exister qu'à travers ses fils. Mais cela même ne pouvait être qu'une illusion : car de quelle liberté s'agissait-il pour eux, si elle résidait exclusivement dans la possibilité de mettre les autres sous le joug ? Mais c'est plus tard qu'on prend conscience de cela. On prend toujours conscience trop tard, dans cette nuit terrible. Par ce calme dimanche, dans cette sereine matinée d'avril, avec les premiers signes avant-coureurs de l'automne, les feuilles qui jaunissaient, l'herbe qui devenait cassante et blanche, une pointe de brun qui assombrissait les joncs et les roseaux des vleys marécageux, je m'abandonnais simplement aux mouvements imprévisibles de la voiture, secouée et cahotée entre les versants durs et brutaux des montagnes, vers la plaine découverte de ce qui avait été chez moi.

Barend a parlé pour la première fois quand nous sommes passés devant la petite maison que le vieux tailleur d'Alree avait construite dans un coin de Houd-den-Bek. « Regarde-moi ça, a-t-il dit, en frappant les chevaux d'irritation. Cet imbécile ne connaît rien à la culture.

— Il ne fait de mal à personne, ai-je répondu. Pourquoi Nicolaas ne l'autoriserait-il pas à rester ?

— C'est un vrai capharnaüm. »

Et c'était vrai ; des débris de vieux chariots éparpillés dans la cour, des poulets qui grattaient partout, une truie et ses petits qui fouillaient près de la porte, des dépendances à moitié construites et abandonnées

avant d'avoir été achevées. L'endroit avait un air de misère déprimant ; et cependant, je ressentais une chaleur spontanée à l'égard du vieil homme à chaque fois que je le rencontrais, trébuchant sur ses jambes maigres, la crinière blanche hirsute, et ses yeux de myope louchant dans la lumière. Il avait dû connaître des échecs, où qu'il soit allé et quoi qu'il ait fait ; mais ici, il pouvait vivre en paix avec une poignée de travailleurs indisciplinés. Et quelque chose dans sa gentillesse inefficace me rappelait mon père, et c'est pour cela que je parlais toujours en sa faveur à chaque fois qu'une des querelles familiales éclatait au sujet de sa présence.

« Je vais en reparler à Nicolaas », a-t-il dit, et j'ai compris que ce n'était que parce que nous avions parlé de mon père ce matin, et qu'il avait besoin de se réaffirmer. « Ce n'est pas seulement parce qu'il gaspille une partie des terres, mais parce qu'il attire toutes sortes de vagabonds. S'il veut rester, il n'a qu'à prendre un bon contremaître pour faire marcher la ferme. »

Je n'y ai prêté aucune attention. Barend s'occupait toujours de la vie des autres à leur place. Et, autant que je sache, il n'a pas cherché à aborder le sujet du vieux d'Alree avec Nicolaas ce jour-là, car, au lieu du paisible dimanche que nous imaginions, la visite s'est révélée être une expérience très désagréable.

Quand nous nous sommes arrêtés devant la porte, le bébé pleurait, et tout ce que je désirais, c'était l'emmener à l'intérieur pour le changer et lui donner à manger ; c'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai remarqué aucune agitation. Cécilia est sortie pour nous accueillir, ses cheveux roux tirés en chignon comme toujours, les lèvres amères comme une soupe froide, les joues rouges dans son visage très blanc ; et les trois petites filles à la traîne, blonde, rousse, blonde.

« Il y a des mois qu'on ne vous a pas vus, a-t-elle dit. Vous me donnez le bébé ? »

Je savais qu'il se calmerait sans doute dès qu'il serait contre cette poitrine molle et généreuse, mais j'ai refusé. Pourtant, à l'intérieur, après que je l'eus changé, tandis que j'essayais de lui faire prendre son biberon, elle l'a attrapé, a déboutonné sa robe et lui a donné le sein ; à quinze mois, sa plus jeune fille n'était pas encore sevrée. Irritée par sa maternité débordante, j'ai dû me contenir pour ne pas lui arracher mon enfant ; mais je savais qu'elle le satisferait mieux que le biberon. À la maison, c'était Sarie qui l'allaitait, mais il n'y avait pas de place pour elle dans la voiture, ce qui expliquait aussi ma répugnance à sortir.

« Où est Nicolaas ? a demandé Barend après quelque temps.

— Il sera bientôt là, a-t-elle répondu, en tendant un doigt au petit poing du bébé. « Il est en train de corriger un esclave dans l'écurie. Il

y a encore eu des problèmes. » Elle soupira. « Ces gens ne nous laissent même pas en paix le dimanche.

— Je vais aller le voir, a dit Barend. Je pourrai peut-être l'aider.

— Pourquoi te mêles-tu de cela ? » lui ai-je demandé, mécontente.

Il a fait un large sourire. « Il y a longtemps que je ne me suis pas exercé. » Et il est sorti en m'ignorant.

« Est-ce qu'on peut avoir du thé ? » ai-je demandé à Cécilia ; et avant même de me répondre, elle a crié : « Pamela ! Du thé ! » Le bébé, qui s'était à moitié endormi sur sa poitrine, a sursauté en s'étranglant puis a eu un renvoi ; un mince filet de lait lui coulait au coin de la bouche.

— « J'ai dit à Barend qu'on allait déranger.

— Quelle blague ! Asseyez-vous. »

À nouveau, elle a crié : « Pamela ! »

Nous sommes restées une heure dans le voorhuis à prendre le thé, en essayant d'alimenter la conversation ; mon enfant dormait comme un bienheureux contre son corps grossier, les deux filles aînées étaient assises sur le bout de leur chaise comme des rats palmistes, et la plus jeune jouait sur le sol avec un petit chat ; dans la lumière aveuglante qui entrait par la porte ouverte, j'apercevais parfois Carel qui courait, à cheval sur un manche à balai. Si seulement j'avais pu être avec lui ; ou dans le veld ; ou à la maison – n'importe où, sauf dans cette pièce étouffante, avec ses meubles sévères et sa symétrie rigide. Les chaises, le banc, les kists, la grande table, la commode, l'armoire ; sur le sol sombre, des peaux de springbok, de léopard et celle du lion. De temps en temps, elle sortait surveiller l'esclave qui préparait le repas à la cuisine. (Une fois, quand elle s'est levée, j'ai réussi à lui reprendre mon enfant.) Notre bavardage sans suite n'était qu'une façon peu efficace de lutter contre le silence qui pesait sur nous de tous côtés. Je m'étais toujours sentie une intruse chez eux, mais jamais autant que ce dimanche. On ne reconnaissait presque rien du temps où c'était ma maison. Cette femme avait tout rebâti et tout remeublé, en agrandissant et en animant ; l'odeur même en était différente – savon, huile de lin, amidon –, l'intimité de mes années d'enfance avait disparu. Et elle était là, cette femme rousse, forte et lourde, soutenue par une confiance débonnaire en son propre salut ; elle dirigeait le domaine qui avait été celui de mon père et le mien – je me rappelai soudain avec angoisse l'odeur de sa pipe, le toucher de sa veste –, en attendant sans doute d'aller au paradis, où, avec une légion de petits anges sous ses ordres, elle nettoierait immédiatement tout et mettrait de l'ordre.

Les hommes revinrent, et les petites filles se précipitèrent en poussant des cris aigus pour accueillir leur père. Nicolaas semblait nerveux ; il avait le visage empourpré et respirait profondément.

« Ne me touche pas », ai-je dit quand il s'est approché pour m'embrasser.

Il s'arrêta, manifestement perplexe. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Elle est encore mal lunée », a remarqué Barend qui regardait la porte en s'essuyant machinalement les mains sur son pantalon.

« Je ne voulais pas vous faire attendre, dit Nicolaas. J'étais en train...

— Vous les hommes, vous me dégoûtez, ai-je ajouté.

— J'espère que, cette fois, tu lui as donné une bonne leçon, a dit Cécilia sur un ton satisfait. Je suis sûre que tu as envie de thé. » Et le cri habituel : « Pamela ! »

« Je vais remporter le plateau. » J'ai posé le bébé sur le banc où j'étais assise et j'ai commencé à ramasser les tasses.

« Pour l'amour de Dieu, laissez ça à Pamela, a dit Cécilia d'un ton désapprobateur. Ils n'ont pas grand-chose à faire. »

Mais je n'y ai pas prêté attention. Je savais que si je ne sortais pas de cette pièce, j'allais bientôt crier.

« Vraiment, Hester », a dit Nicolaas en essayant de me retenir, d'un ton suppliant. « Si tu savais quels soucis il m'a donnés. Et ce matin, je l'ai pris en train...

— Ça ne m'intéresse pas, Nicolaas, ai-je dit en retenant ma respiration. Maintenant, s'il te plaît, laisse-moi passer pour que je puisse te rapporter le thé que tu as si bien mérité.

— Il a presque battu mon cheval à mort. Si je ne l'avais pas surpris à temps... »

Je suis allée dans la cuisine. Elle était vide. Dans l'âtre, plusieurs pots, en fer ou en cuivre, étaient accrochés au-dessus du feu, et un ou deux sifflaient avec énergie. J'ai mis les tasses dans une bassine à vaisselle près de la porte de derrière et j'ai commencé à les laver.

« Il ne faut pas prendre les choses tellement à cœur, a dit Cécilia derrière moi. Mais où sont-ils ? Est-ce que ce n'est pas caractéristique ? Vous tournez le dos une minute, et il n'y a plus personne. » Elle est allée jusqu'à la porte et a crié d'une voix à réveiller un mort : « Pamela ! Bet ! Lydia ! Pour l'amour du Ciel, où êtes-vous ? » Elle a soupiré en s'approchant de la cheminée. « Ces gens. Vous leur donnez tout, et voilà ce que vous obtenez en retour. Ils doivent boudier parce que Nicolaas s'est enfin décidé à donner une leçon à l'un d'entre eux. Il est trop doux, voilà tout. Je n'arrête pas de le lui dire. »

Puis elle s'est tournée vers moi et, sans faire de pause ni changer de voix : « C'est le mauvais moment du mois, pour vous.

— Non ! ai-je répondu violemment. C'est un moment merveilleux. Ça éloigne Barend.

— Tss-tss », a-t-elle fait derrière moi tandis que je retournais dans

le voorhuis en la laissant faire le thé pour les hommes.

Ils parlaient toujours des esclaves quand je suis entrée. J'ai essayé de ne pas y faire attention et j'ai vérifié que le bébé n'avait besoin de rien, puis je suis allée jusqu'à la porte pour regarder dans la brillante lumière d'automne.

« C'est la seule façon de les tenir, disait Barend. Ils sont tous empoisonnés par les rumeurs du Cap. C'est ces salauds d'Anglais.

— Pour l'instant, c'est seulement des rumeurs, a répondu Nicolaas. Mais un matin, on se réveillera pour découvrir qu'ils ont tous été libérés dans la nuit.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur », ai-je dit, en essayant en vain de me contenir. « Les Anglais sont des hommes comme vous.

— Par Dieu, qu'est-ce que tu veux dire ? a demandé Barend.

— C'est évident, non ? ai-je ricané. Personne ne pensera jamais à libérer un bœuf ou un cheval. Vous ne pouvez vous inquiéter de la libération d'un esclave que si vous pensez que c'est un être humain. Alors, comment des hommes pourraient-ils penser aux esclaves de cette façon, s'ils n'ont même pas encore découvert que les femmes étaient aussi des êtres humains ?

— Tu as besoin d'une bonne leçon ! » a dit Barend.

Je suis sortie dans la lumière éblouissante.

« Où vas-tu ? » a crié Nicolaas.

Je me suis retournée vers eux.

« Sur la tombe de mon père.

— Oh ! Hester, pour l'amour de Dieu... »

Je marchais comme une aveugle, vers la gauche, dans l'étroite vallée. Il valait mieux que personne ne me suive ; j'aurais pu faire quelque chose d'irresponsable. Pendant quelque temps, j'ai continué à marcher, j'ai franchi la porte de la cour et j'ai avancé dans le veld. Ce n'était pas la bonne direction, mais quelle importance ? De toute façon, il était inutile d'aller sur la tombe de mon père dans cette disposition d'esprit. En me dirigeant vers les collines en face, je me sentais vidée, réduite au simple mouvement ; et quand enfin, haut dans les collines, j'ai pris conscience de ma fatigue, je me suis assise sur une pierre et j'ai levé mon visage vers le simple pardon du soleil et le souffle du vent. À nouveau, comme pendant ces années lointaines de mon enfance, il y a eu les sensations familières : la douceur et la dureté du rocher, la fragilité de l'herbe, la souplesse de la peau de mes bras alors que je les serrais autour de moi pour me calmer, la présence rassurante des os dans les genoux, la douce dureté des cuisses. Telle j'étais : et pourtant qui étais-je ?

Une reconnaissance du corps. Des crispations de faim qui me donnaient une satisfaction particulière en sachant qu'elle ne serait pas apaisée ; l'engourdissement d'être assise ; une pression familière dans

la vessie. Quelle étrange sensation de défi, d'avoir simplement relevé ma robe et de rester accroupie, non pas cachée derrière un rocher ou un buisson, mais à découvert, dans une simplicité animale, les talons écartés, et le petit jet irrégulier qui jaillit en sifflant des profondeurs invisibles de mon corps, en éclaboussant mes chevilles de fines gouttelettes, la tache sombre qui s'étale de façon inégale, qui s'infiltré difficilement dans la terre desséchée, qui s'écoule en laissant une mousse fragile avant de disparaître ; aussi miraculeux qu'une naissance ; une des choses les plus éphémères issues de moi, mise à l'abri dans la terre immuable. On ne peut communiquer avec la terre qu'avec l'eau de son corps. Ni le passé ni l'avenir n'étaient liberté, seul l'était ce moment insignifiant et terrible. On ne pense jamais à la liberté que comme quelque chose d'« extérieur », éloigné et séparé, un territoire à atteindre en escaladant une montagne, en traversant une rivière à la nage ou en franchissant une frontière. Mais existe-t-il jamais quelque chose d'« extérieur » ? La liberté ? La vérité ? Cela peut-il être n'importe où, ailleurs plutôt qu'ici, en vous, inséparable de celui que vous êtes, que vous étiez, de celui que tout seul vous décidez d'être ? Curieusement satisfaite, je suis enfin revenue, en faisant un détour pour éviter le devant de la maison, puis en traversant l'arrière-cour dans la direction du petit mur de pierre qui entourait la tombe.

En passant derrière l'écurie, j'ai entendu un gémissement, mais si faible, plus un soupir qu'un véritable bruit, que ce pouvait être le fruit de mon imagination. Soudain, l'angoisse revint et m'envahit. J'ai fait le tour du bâtiment de pierre. Ontong et Achilles étaient accroupis de chaque côté de la porte ouverte, et regardaient devant eux d'un air sombre.

« Bonjour, ai-je dit, hésitante.

— Bonjour, Nooi Hester. » Le visage d'Ontong était impénétrable, comme toujours.

« Que faites-vous ici ?

— Le Kleinbaas nous a dit de ne pas bouger, Nooi.

— Pourquoi ? »

J'entendis à nouveau le soupir, le gémissement, et cette fois, on ne pouvait pas s'y tromper. J'ai serré les dents et je suis entrée. L'écurie était si sombre après la lumière de l'extérieur que j'ai été aveuglée pendant quelques instants. Puis une forme s'est dessinée, noire sur le noir. Un homme pendait à l'une des poutres de la charpente, ses pieds touchaient à peine le sol, il était attaché par les bras, tendus au-dessus de sa tête. Il était nu. C'était Galant.

Il ne m'était pas venu à l'idée qu'il pouvait s'agir de lui. Mon ventre s'est contracté. La tête me tournait. Je me suis appuyée à l'un des piliers de la porte et je me suis retournée vers Ontong :

« Que fait-il là, comme ça ? »

Il regardait toujours devant lui en refusant de tourner les yeux vers moi : « Baas Nicolaas a dit qu'il devait rester là jusqu'à ce soir.

— Détache-le, Ontong.

— Le Kleinbaas nous tuera.

— Je t'en donne l'ordre. »

Il n'a pas répondu.

J'ai fait quelques pas à l'intérieur, puis je suis revenue à la porte.

« Vous pouvez rentrer dans vos huttes maintenant », ai-je dit.

Ils ont refusé obstinément de bouger.

« Ontong, Achilles. » J'ai dû contenir un sanglot de rage.

« Rentrez. J'en parlerai à Nicolaas. »

Ils m'ont regardée. Ontong a secoué lentement la tête. Mais ils se sont enfin levés en marmonnant quelque chose que je n'ai pas compris et ils sont partis de mauvais gré.

« Galant, ai-je dit.

— Va-t'en », a-t-il répondu, le corps tremblant de rage.

« Pourquoi t'a-t-il fait ça ?

— Va-t'en ! » Visiblement, il souffrait tant que c'était plus un gémissement qu'un ordre.

« Laisse-moi t'aider, lui ai-je dit.

— Je ne veux pas que tu restes ici. »

J'ai regardé autour de moi, impuissante. Il m'était encore difficile de distinguer les objets, et ce n'est qu'au bout de quelques instants que j'ai découvert une lourde caisse de bois pleine de paille que j'ai réussi, après beaucoup d'efforts, à pousser vers lui afin qu'il puisse soulager ses bras. Il a d'abord refusé.

« S'il te plaît, lui ai-je dit.

— Je t'ai dit de t'en aller. »

Je me suis agenouillée près de la lourde caisse et je l'ai poussée à nouveau, en essayant de la mettre juste sous lui. Jusqu'à cet instant, je n'avais pensé qu'à son supplice. Mais agenouillée ainsi, j'ai levé les yeux, et ce qui m'a frappée, ce fut de le découvrir, *lui*, pendu au-dessus et nu. J'ai serré le bois rugueux de la caisse en y pressant le visage, et j'ai senti qu'il m'écorchait la peau de la joue, et j'ai presque trouvé du plaisir dans ce dur contact. Ce qui m'a bouleversée, ce fut la rapidité avec laquelle un passé lointain a resurgi. Je n'avais plus conscience d'être dans cette écurie sombre, dans les fortes odeurs des chevaux, de l'urine et de la paille, et de retrouver des images lointaines : des images présentes dans l'urgence de leur réalité. Pendant quelques instants, nous *fûmes* à nouveau des enfants, serrés l'un contre l'autre pour nous réchauffer, sous le grand kaross de Mama Rose, sentant sur nos peaux nues sa caresse rugueuse. Pendant quelques instants, nous glissâmes dans l'eau boueuse du réservoir, et les tisserins volaient et chantaient au-dessus de nous. Pendant

quelques instants, je sentis sa bouche chaude sucer ma jambe pour en extraire le poison par les marques précises de la morsure. Mais en même temps nous *n'étions plus* des enfants. Il s'agissait d'une femme agenouillée dans la paille ; il s'agissait du corps d'un homme.

En a-t-il pris conscience lui aussi, ou était-ce une réaction inévitable qui fit frémir sous son ventre cette forme sombre qui se dressa en grossissant de façon monstrueuse devant mes yeux ; je n'en avais jamais vu, et encore moins celle de mon mari dont les violents accouplements avaient toujours eu lieu dans le noir et à qui je ne m'étais jamais montrée non plus. Maintenant, elle était là, visible et agressive, impossible à nier, et, pour la première fois depuis des années, d'autres couches enfouies de mon enfance me revinrent – cette fascination, cette terreur pleine de désir avec laquelle j'avais observé en cachette les taureaux et les vaches, les chevaux, les chiens et les boucs. Des expériences uniquement animales et, pour cette raison même, pures et violentes.

« Va-t'en », gémit-il à nouveau.

Il m'a été plus facile de me relever, de me détourner rapidement de lui et de reprendre conscience de la réalité.

Puis il y a eu un bruit près de la porte, et une silhouette sombre est apparue.

« Hester ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

C'était Nicolaas. Je n'ai pas bougé, en essayant de reprendre mon souffle.

« Hester ? »

— Détache-le, ai-je dit.

— Mais...

— J'ai dit à Achilles et à Ontong de partir. Maintenant, détache-le.

— Tu ne comprends pas. Il a failli tuer mon cheval. »

Je l'ai giflé. « Tu me dégoûtes, Nicolaas. Ce genre de choses, je l'attendais de Barend. Pas de toi. J'ai honte de toi. »

Il m'a regardée fixement. Il avait le visage crispé comme s'il voulait pleurer. Dans un geste de colère, j'ai saisi une faucille accrochée au mur et je la lui ai mise dans les mains.

« Maintenant, est-ce que tu vas le libérer ? » ai-je hurlé.

Il a grimpé sur la caisse et a commencé à couper les lanières qui retenaient les poignets de Galant. Celui-ci devait avoir perdu connaissance, parce qu'il s'est effondré quand ses bras ont été libérés et il est tombé par terre.

Attachez un homme, ai-je pensé, et ce n'est plus un homme. Il n'y a pas de limite à ce que vous pouvez vous permettre de lui faire. Déliez-lui les mains, je le savais maintenant, et il n'y a pas de limite aux responsabilités que vous pouvez avoir à assumer pour ce seul acte.

« Ça ira, a bégayé Nicolaas. Ils sont plus durs que tu le penses. »

Je ne l'ai pas regardé. Il s'est avancé vers la porte.

« Hester, a-t-il dit. Sincèrement, je...

— Ce que tu as à dire ne m'intéresse plus. »

Il est sorti dans la lumière aveuglante.

Il y avait un seau de bois plein d'eau dans le coin, près de la porte. Ce n'est qu'après que j'ai pensé qu'elle était peut-être sale, prévue pour les chevaux. Mais cela n'avait pas d'importance. Comme je n'avais rien sous la main, j'ai déchiré un morceau du bas de ma robe et – dans une étrange torpeur, comme si tout se déroulait dans un rêve – je l'ai trempé dans l'eau, et j'ai lavé le visage de Galant. Au bout d'un moment, il a gémi :

« Va-t'en. »

Même si j'avais voulu lui obéir, je ne l'aurais pas pu. Je n'avais plus ni pensée ni volonté. Dans un mouvement purement machinal, j'ai essayé de me maîtriser, en luttant obscurément contre ce flot sombre qui menaçait toute compréhension. Je ne voulais même pas comprendre. Je trempais le morceau de tissu et je lui lavais le corps, de la façon dont, je pense, on lave un cadavre. Mais ce n'était pas un cadavre, et il souffrait, car de temps en temps il grimaçait et se contractait ; et parfois, bien qu'il essayât visiblement de les étouffer, des sanglots lui sortaient de la gorge. Je lavais le sang qui le recouvrait, mais pas à cause du sang ; à cause du besoin d'expiation pour tout ce que je ne pouvais saisir dans ce monde de violence auquel ni lui ni moi n'appartenions. Je le lavais comme si, pour la première fois de ma vie, je découvrais la forme et la fonction du corps et ses merveilleuses relations. J'ai même touché ce membre ardent qui se dressait entre ses cuisses, en acceptant que, dans cette demi-obscurité, rien ne devait être ignoré. Il grogna à nouveau et murmura : « Va-t'en. » Mais il devait savoir qu'il me fallait continuer. En un sens, ce n'est pas lui qui me concernait, cet esclave, cet homme, Galant. En faisant couper les lanières pour le délivrer, c'était moi-même que j'avais essayé de libérer ; en le lavant, je priais pour un impossible salut.

Quelqu'un est entré. Pamela, qui avait servi le thé ce matin et que j'avais déjà vue.

« Baas Nicolaas m'a dit de venir. »

J'ai ressenti sa présence comme une intrusion ; et en même temps cela me déchargeait.

« Tu serais venue, même s'il ne t'avait pas envoyée », ai-je dit sans savoir pourquoi.

Après quelques instants, je me suis redressée doucement. Nous n'avons pas ajouté un mot ; Galant, lui aussi, se taisait. Nous nous regardions par-dessus son corps étendu et nous ne bougions pas. Il y avait dans cette confrontation silencieuse une intensité qui, il me

semble, n'est possible qu'entre femmes.

J'ai voulu dire quelque chose, mais ma voix se débattait dans ma gorge comme un oiseau qui essaie de s'échapper de sa cage. À la fin, marmonnant de façon incohérente les premiers mots qui me sont passés par la tête, j'ai fait demi-tour et je me suis enfuie. Je ne pense pas qu'elle m'ait même entendue.

« Occupe-toi de lui. Soigne-le. Ne laisse personne lui faire cela à nouveau. »

C'est ce qu'a dit la femme. J'étais peu disposée à lui faire confiance comme ça ; on n'est jamais trop prudent avec eux. Le soir, ils vous lisent la Bible, mais le lendemain, c'est une autre affaire. Il vaut mieux faire attention et se taire. Je suis restée près de la porte et je l'ai regardée traverser la cour, puis passer près de Baas Nicolaas qui traînait près de la basse-cour ; il a essayé de lui parler, mais elle a continué, et cela m'a convaincue qu'elle avait été sincère. Mais j'ai quand même attendu que lui aussi soit rentré avant d'oser me retourner vers Galant.

« Est-ce que tu peux te lever ? »

— Qu'est-ce qui te fait penser que je ne le peux pas ? »

Mais ça a été difficile de le remettre sur ses pieds, et, pour aller jusqu'à sa hutte, nous avons dû nous arrêter plusieurs fois ; heureusement que Bet était déjà partie dans la cuisine, parce que je n'étais pas d'humeur à la supporter. Les autres ont gardé leurs distances quand ils nous ont vus approcher, comme si ça les gênait de nous regarder franchement. Je préférerais ça, parce que je me sentais encore plus exposée que Galant, comme si je m'étais traînée nue dans la cour ; maintenant, c'était ma responsabilité, pas la leur.

« La femme a été gentille avec toi », lui ai-je dit quand nous nous sommes arrêtés devant sa hutte pour qu'il reprenne son souffle.

« Qu'est-ce qu'elle est pour moi ? »

— Entre. Il faut que tu t'allonges.

— Je vais bien. »

Obstiné. Il ne savait même pas ce qu'il disait ; et quand je l'ai aidé à s'allonger sur sa paillasse, il s'est évanoui à nouveau, et j'ai dû le faire revenir à lui avec de l'eau. Quand il a été remis, j'ai envoyé un des jeunes, je pense que c'était Rooy, chercher de quoi le soigner chez Mama Rose, parce qu'il était mal en point. Elle est venue au coucher du soleil, pour voir par elle-même, avec un sac de peau plein d'onguents et de remèdes ; la hutte s'est vite remplie de l'odeur du camphre, de l'huile de lin et de castor, des gouttes hollandaises, du miel et des herbes, et des mixtures mystérieuses. Mais même ça n'était pas suffisant à son goût, et, après un moment, elle est ressortie.

« Où est-ce que tu vas, Mama Rose ? »

— Demander de l'eau-de-vie à Nicolaas. J'en ai besoin pour Galant.

— Tu ne leur demanderas rien. Je ne veux pas. »

Mais elle a refusé de m'écouter, et c'était peut-être aussi bien parce

que l'eau-de-vie l'a fait dormir. Ce n'est qu'à ce moment-là que, manifestement soulagée, elle est rentrée chez elle. Bet est arrivée aussitôt après, elle avait passé la soirée à la maison parce que Nooi Cécilia ne la laissait pas aller au lit avant que tout soit à sa place ; mais je l'ai arrêtée sur la porte :

« Tu ferais mieux d'aller dormir dans la hutte d'Ontong ou ailleurs. Il faut que je veille Galant. »

Elle n'a pas protesté. La journée avait été mauvaise, et elle savait comme tout le monde qu'une étincelle pouvait mettre le feu aux poudres. Quand enfin elle a été partie, le silence s'est établi sur la ferme. De temps en temps, un des chiens aboyait, jappait ou mangeait quelque chose ; ou il y avait un bref mouvement dans le kraal ; mais le reste était silencieux. Au loin, un ou deux appels de chacals ; un de ces bruits qui agrandissent la nuit et la rendent plus profonde. Puis plus rien. Un silence qui pesait lourdement sur la terre. Mais je n'y prêtais pas du tout attention. La lanterne pendue à un crochet brûlait régulièrement tout en baissant. Galant dormait. Je me suis assise à côté de lui, et je l'ai regardé dans le profond silence, encore incapable de croire qu'il s'en soit enfin remis à moi. Aussi la nuit m'était douce.

Je l'avais remarqué dès que Nooi Cécilia m'avait amenée à la ferme, sans doute parce qu'il se tenait la plupart du temps à l'écart des autres et qu'il ne m'avait jamais ennuyée. Les autres, tous sans exception, depuis les vieux comme Ontong et Achilles jusqu'aux plus jeunes – les petits vantards, Thys et Rooy qui ne pouvaient même pas bander –, me cassaient les pieds nuit et jour ; pendant un temps, j'ai pensé qu'il serait peut-être utile de leur faire croire que je me gardais pour Abel, parce que je savais que personne n'oserait lui prendre sa femme. Mais lui-même, je n'arrivais pas à l'accepter : il courait après trop de femmes, et, de toute façon, je n'avais pas envie d'avoir un homme comme lui. Auparavant, je ne m'étais donnée volontairement qu'à un seul homme, et c'était Louis qui travaillait avec moi chez Oubaas Jan du Plessis : mais on l'avait vendu, en me laissant derrière avec l'enfant qui était mort plus tard d'inflammation. J'avais maigri en me languissant pour Louis. Et quand j'ai été remise, j'ai décidé qu'aucun homme ne pourrait plus prétendre m'avoir pour lui. C'est pourquoi, au début, j'ai été presque soulagée de voir que Galant faisait bande à part. Parce que je me rendais compte que ce ne serait pas facile de lui refuser. Je le désirais, et il n'y a pas de honte à le reconnaître, j'avais peur aussi, parce que je savais que si quelque chose devait se passer entre nous, ce serait comme un fleuve qui nous emporterait en nous arrachant pour nous jeter sur quelque rive perdue, encore effrayés d'y penser. J'avais peur de cette inondation possible. Mais, en même temps, je savais que rien ne saurait l'empêcher d'arriver tôt ou tard. Et, cet après-midi-là, quand Nooi

Hester m'a regardée et m'a dit : « Prends-le. Occupe-toi de lui », j'ai su que le fleuve était en marche. Et cela m'a apporté le repos. Je n'étais pas seulement résignée : j'étais prête. Je voulais l'avoir et me soumettre à lui.

Je suis restée assise à côté de lui toute la nuit, en essuyant la sueur de son visage ; et quand il gémissait dans son sommeil, je mettais les onguents de Mama Rose sur ses blessures, très doucement, légèrement, avec le bout des doigts, pour le calmer et apaiser le feu qui brûlait en lui. Quand il frissonnait de fièvre, je le recouvrais avec le kaross ; et quand il avait trop chaud, j'enlevais le kaross et j'épongeais son corps nu.

À la fin, il a cessé de s'agiter et il est tombé dans un sommeil plus profond et plus paisible. Mais j'ai continué à le veiller, en le fixant en silence, heureuse et étonnée. Tout ce que j'avais vécu me revenait en mémoire, comme s'il était nécessaire de tout classer avant d'aller plus loin. La ferme où j'étais née, près de la Breede River ; et les gens que j'avais connus. Le jour où, ma mère et moi, nous avons été vendues à Worcester pour régler des dettes ; et le voyage à Buffelsfontein dans le grand chariot de Baas Jan, de l'autre côté des montagnes jusqu'au Bokkeveld. Nooi Cécilia qui avait toujours été gentille avec moi, qui me donnait ses vieux vêtements, qui m'apprenait la couture, le crochet, la cuisine et le raccommodeage. Elle passait ses après-midi à me lire la Bible, jusqu'à ce que terrifiée à la pensée du feu éternel, du soufre de l'enfer, des pleurs et des grincements de dents, j'accepte d'être baptisée à Tulbagh. Puis Louis est arrivé. Et juste après, Cécilia m'a demandé de la rejoindre à Houd-den-Bek parce qu'elle n'arrivait pas à s'entendre avec les autres servantes. Cette nuit-là, dans la hutte de Galant, toutes les choses auxquelles je repensais me semblaient lointaines ; comme si tous ces événements n'avaient pour but que de me préparer à cette nuit. Autour de nous s'étendait l'obscurité sans fin ; dans la faible lueur de la hutte, nous étions tapis comme des enfants dans le ventre d'une mère.

Puis les coqs ont commencé à chanter, bien qu'il n'y ait aucun signe de l'aube. C'est alors que Galant s'est réveillé, il s'est redressé sur les coudes et a promené autour de lui un regard perdu et hébété. Puis il s'est rallongé et m'a regardée gravement, en fronçant légèrement les sourcils, comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait et comme s'il ne voulait pas savoir.

« Ne t'inquiète pas, lui ai-je dit enfin. Ce n'est que moi. Je m'occupe de toi.

— Je peux m'en occuper moi-même.

— On ne peut pas continuer comme ça. »

À nouveau, il m'a regardée en silence.

« Tu ne peux pas te battre contre eux tout seul, ai-je dit.

— Ce matin, je vais aller à Worcester, a-t-il répondu d'un ton sec.

— Tu ne peux pas y aller dans cet état.

— Alors, j'irai dès que je pourrai marcher. Il faut que je porte plainte.

— Ça ne fera qu'empirer les choses. Tu ne peux pas recommencer à chaque fois.

— Non. Je fais avancer les choses.

— C'est ce que tu crois ! » Ma voix vibrait de colère ; je ne pouvais supporter l'idée que ça lui arrive à nouveau. « À chaque fois, tu en sors perdant.

— Non. » Il s'est assis malgré la douleur qui l'a fait grimacer. « C'est Nicolaas qui perd. Il est obligé de me suivre et de me ramener. C'est lui qui est obligé de leur demander de me battre. Je peux le supporter.

— Tu penses que tu peux le supporter ? » J'ai touché ses épaules lacérées du bout des doigts ; il a frissonné.

Mais il a serré les dents. « Oui, je peux ! Tu ne comprends pas ? Dans le passé, quand il ne voulait pas me toucher, j'avais les mains liées. Mais maintenant, il me bat, et cela me donne une raison pour répondre.

— Personne ne peut répondre.

— Pamela. » Il a dit mon nom et tout s'est apaisé entre nous. « Je pensais que *toi*, tu me comprendrais. »

J'ai penché la tête et j'ai appuyé mon front contre le sien. « Tu dois faire ce que tu crois qui est le mieux, ai-je murmuré. Si tu en es vraiment sûr. Je resterai à côté de toi.

— Tu as raison, a-t-il dit après un moment. Je ne peux pas continuer seul. »

Il m'a pris le menton et m'a relevé la tête afin de pouvoir me regarder ; sa voix s'est soudain adoucie : « Mais je n'ai pas le droit ! Tu ne vois pas ? Je n'ai pas le droit de demander à quelqu'un d'être avec moi. C'est peut-être une chose terrible qui vient.

— Alors, c'est mieux d'y faire face ensemble plutôt que tout seul.

— Il faut que tu me quittes pendant que tu le peux encore.

— Je suis ici, ai-je dit dans la demi-obscurité. Prends-moi. Garde-moi. »

J'ai dû l'aider ; je ne sais pas comment il s'y est pris avec son corps supplicié ; peut-être a-t-il senti comme moi que, quelles que soient les souffrances, quelles que soient les conséquences, on ne pouvait plus l'éviter. Ensuite, d'une main il m'a caressé le visage.

« Galant ? » ai-je dit, comme si prononcer son nom avait été la question la plus difficile que j'aie eu à poser. « Qui es-tu ? »

Ses yeux sont devenus inquiets. Pendant un bon moment, il m'a regardée durement, puis il a parlé, lentement au début, avec de

longues pauses ; puis de plus en plus rapidement comme s'il ne pouvait plus se retenir. Il m'a parlé de Mama Rose qui l'avait allaité, avec Nicolaas ; et de son enfance à Lagenvlei et de tout ce qu'il avait fait avec Nicolaas ; d'un trou qu'ils avaient creusé et qui s'était effondré sur eux ; du réservoir et du lion qu'ils avaient tué sur la ferme ; d'un homme avec des fers qu'il avait rencontré dans la prison de Tulbagh et de ceux qui vivaient libres de l'autre côté du Grand Fleuve, et du Cap. Il m'a parlé des chevaux qu'il avait dressés, et des longues promenades à cheval, la nuit, que tout le monde ignorait, des promenades vers rien, seulement pour avancer à l'aveuglette dans le noir, cheval et cavalier ensemble. Dans ce mouvement, a-t-il dit, on peut oublier qu'on est un esclave. Tout ce qui comptait, c'était la course elle-même. Rien ne pouvait vous arrêter. Le monde entier vous appartenait. Tout cela dans un flot de paroles embrouillées et confuses ; et seulement parce que je lui avais demandé : « Galant, qui es-tu ? » Mais quand enfin il s'est arrêté de parler, je ne connaissais toujours pas la réponse. Il s'endormait, et sa voix a commencé à se perdre dans le sommeil ; et nous nous sommes endormis tous les deux, son corps étendu sur le mien ; et je ne me suis réveillée que lorsque que je l'ai senti palpiter et se durcir en moi, et, à ce moment-là, la lumière au-dehors a pris une teinte grise de pain moisi. Mais cela n'avait pas d'importance pour nous, parce que nous étions ensemble pour nous réconforter l'un l'autre avec la maigre chaleur de nos corps qui étaient tout ce que nous possédions. Dans une telle nuit, on prend conscience de la mort – pas seulement à cause de ce qui aurait pu arriver à l'un ou à l'autre, mais parce qu'elle est toujours présente : pourtant on n'en a pas toujours conscience aussi lucidement –, et cela apporte la douleur et l'apaisement de la douleur, et la tendresse et la volonté de partager tout ce qu'offre l'amour et l'attention, afin de rendre l'angoisse plus supportable à l'autre, contre l'inévitable terreur du jour qui vient. Ainsi, je me suis ouverte à lui, pas seulement mon corps mais moi-même, afin qu'il puisse ruisseler en moi et m'inonder et m'emporter avec lui comme un arbre arraché par une rivière en crue, là où il voulait m'emmener, au-delà de toute obscurité.

Beaucoup plus tard, quand enfin j'ai osé ouvrir à nouveau les yeux, je lui ai dit : « Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Qu'est-ce que tu m'as demandé ?

— Je ne m'en souviens plus. »

Et nous nous sommes rendormis jusqu'à ce que la cloche sonne. Galant est resté au lit ; je lui ai dit de ne pas bouger. En sortant dans le froid du petit matin, j'ai rencontré Baas Nicolaas qui allait au kraal comme tous les jours. Il a été surpris de me voir là et a hésité.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vis avec Galant maintenant. »

Sous son regard dur et étrange, un poing s'est serré en moi, parce que ses yeux semblaient chercher quelque chose qu'ils n'avaient pas le droit de voir. Mais je n'ai rien dit. Seulement, à partir de ce moment, j'ai su qu'il avait l'œil sur moi.

Il semblait me parler plus facilement qu'à Galant, et, pendant quelques jours, il s'est souvent arrêté pour me dire quelque chose destiné à Galant : « Dis-lui de ne pas m'en vouloir. » « Dis-lui de reprendre ses esprits. » « Dis-lui que c'est pour son bien. »

Mais Galant ne voulait écouter personne. Il est resté trois jours au lit. Puis, faible et titubant comme un homme ivre, il est allé dire au Baas qu'il allait porter plainte à Worcester. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en empêcher, en sachant très bien que ce serait inutile : et même si ça me serrait le cœur, j'étais fière qu'il n'ait pas cédé – et pourtant je savais bien qu'il n'y gagnerait que d'autres coups de fouet, d'abord au Drostdy, ensuite après son retour à Houd-den-Bek.

Bet disait que tout était de ma faute. « C'est toi qui le pousse, me reprochait-elle. Tu ne vois pas ce que tu es en train de lui faire ? » Mais elle manquait de conviction ; et elle se sentait même un peu soulagée d'être débarrassée de lui, parce que tout le monde à la ferme pouvait se rendre compte que l'homme qu'elle voulait c'était le Baas lui-même. Et quand Galant est rentré de Worcester, il s'est définitivement séparé d'elle et elle a déménagé dans la nouvelle hutte qu'Ontong lui avait construite, et je me suis installée avec Galant.

C'était difficile également avec Nooi Cécilia. Elle avait toujours été contre Galant ; à ses yeux, il ne faisait jamais rien de bien. Et j'ai vite découvert que lorsqu'il y avait des problèmes entre Baas Nicolaas et Galant, elle était à l'origine, la plupart du temps. Elle pouvait avoir l'air très pieuse en face des autres, mais quand elle pensait qu'ils étaient seuls, elle s'y entendait pour le pousser – je l'entendais de la cuisine. Elle s'est mise aussi à me quereller sans arrêt. Parfois, quand je lui lavais ou lui brossais les cheveux, elle me disait :

— Pamela, tu ferais mieux de te méfier de ce Galant. »

Je lui rinçais les cheveux en faisant semblant de ne pas savoir de quoi elle parlait.

« Ce n'est pas une bonne compagnie. Il va t'entraîner.

— Je me débrouillerai, Nooi. » Et je me mettais à lui masser énergiquement la tête, et elle avait du mal à continuer à parler. Mais je savais qu'à la première occasion, elle recommencerait. J'essayais de l'ignorer, mais quand elle a menacé nos projets de mariage, je me suis sentie coincée. Après tout, la Nooi m'avait faite chrétienne et on m'avait dit que maintenant les esclaves pouvaient être mariés par un dominee. Mais quand j'ai abordé le sujet avec elle, pour qu'elle en parle avec le Baas, elle s'est mise en colère.

« Pourquoi est-ce que vous voulez vous marier ?

— Je veux vivre comme le disent les Écritures.

— Galant est un bon à rien.

— Je le veux pour mari. Nous allons avoir des enfants, et ce n'est pas bien si l'on n'est pas mariés.

— J'en parlerai avec le Baass. »

Mais à chaque fois que je soulevais le problème, elle évitait de répondre, jusqu'à ce que je comprenne qu'elle n'avait pas l'intention d'en parler à Baas Nicolaas. Et quand Galant est allé le voir directement pour lui demander son consentement, Nooi Cécilia s'en est prise à moi :

— Est-ce que je ne t'avais pas promis d'en parler moi-même avec le Baas, Pamela ? Pourquoi est-ce que vous complotiez dans mon dos, tous les deux ?

— On n'a fait que demander, Nooi.

— Tu n'es plus la fille sérieuse que j'ai connue. »

Je n'ai pas répondu. Mais j'ai chassé cette idée, comme toutes celles qui m'avaient agité l'esprit. Aucune n'avait cette importance ; prises seules, elles étaient même tout à fait insignifiantes. Mais pas quand ça continuait jour après jour, année après année. Quand on s'amusait le samedi soir, surtout quand Abel était là, le Baas ne tardait pas à crier de la maison :

« Voulez-vous arrêter ce tapage tout de suite ? Vous êtes encore saouls ? »

Quand, dans la chaleur d'un après-midi d'été, un couple s'asseyait à l'ombre pour bavarder et passer le temps, c'était au tour de Nooi Cécilia : « Vous ne savez pas que j'essaie de me reposer un peu ? Est-ce que vous ne pouvez pas parler sans crier ? » Quand on avait besoin de quelque chose, de farine, de pain, de lard, d'un remède, ou de n'importe quoi, il fallait aller le demander à la maison : *S'il te plaît, Nooi. Merci, Nooi.* Dans la maison, tout était sous clef, parce qu'on nous soupçonnait d'emporter tout ce qui nous tombait sous la main. Et si quelque chose manquait, perdu la plupart du temps par un des enfants, Bet, Lydia et moi nous étions accusées les premières : « Vous ne pouvez pas laisser ce qui ne vous appartient pas ? » Et ni excuse ni explication quand on retrouvait ce qui avait disparu, en général là où ça aurait dû être. Quand je travaillais dans la cuisine et que la Nooi cousait dans le voorhuis, elle m'appelait : « Pamela, viens ramasser la pelote de coton que j'ai fait tomber. » J'y allais, je la ramassais à ses pieds et je la lui donnais. Dix minutes plus tard, c'était les ciseaux. Ou l'aiguille. Ou quelque chose d'autre. Après le dîner, quand j'étais épuisée et pressée de retrouver Galant, il fallait d'abord laver toute la vaisselle, et ranger la maison d'un bout à l'autre – au cas où le Seigneur serait venu dans la nuit et aurait trouvé tout en désordre. Ça n'en finissait jamais. À la fin, j'ai dû reconnaître que Galant avait

raison : le fouet n'était pas du tout ce qu'il y avait de pire. Mais pour lui, je serrais les dents et j'acceptais tout. Je savais que si je lui en parlais, il serait furieux contre eux et se vengerait d'une façon ou d'une autre : en cassant une charrue ou un joug, en blessant un agneau, en frappant le cheval de Nicolaas, en crevant le tonneau d'eau. Il avait beaucoup de façons de s'en prendre à eux sans qu'ils le soupçonnent. Et je ne voulais pas l'encourager parce qu'à ce moment-là on avait la paix à la ferme, même si cette paix était précaire et si chacun sentait bien que quelque chose d'invisible couvait en silence et attendait le bon moment pour éclater. Aussi, je n'ai rien fait ni rien dit qui puisse les provoquer, et j'ai tout accepté : les restes de leurs repas dans mon assiette, leurs vêtements usés. Et tous les soirs, avant le dîner, je baissais la tête, je courbais l'échine et je contenais la rage qui m'emplissait le cœur, en leur apportant de l'eau chaude, en m'agenouillant devant eux pour leur enlever leurs chaussures et leur laver les pieds, d'abord le Baas, puis la Nooi et enfin les enfants. Que Ta volonté soit faite. C'est la pensée de Galant qui m'empêchait de partir, Galant qui m'attendait dans ce qui était maintenant notre hutte ; un jour, quand enfin ils se seraient décidés et qu'ils nous auraient donné leur consentement, on se marierait, nous serions mari et femme devant le Seigneur. Ou est-ce que ça n'arriverait jamais ? Depuis le jour où Galant avait parlé de notre mariage à Nicolaas, j'ai remarqué que le Baas utilisait n'importe quelle occupation, n'importe quel prétexte pour éloigner Galant de moi, comme s'il mesurait le temps qu'on passait ensemble : il envoyait Galant avec un troupeau de moutons chez un fermier du Roggeveld ; la semaine suivante, il lui donnait l'ordre de conduire un chariot à Tulbagh ; et pendant des jours et des jours, il devait aller aider le vieux d'Alree sur sa petite parcelle de terre – c'était avant qu'arrive le contremaître, Campher –, et quand il rentrait, il y avait quelque chose d'autre.

Le plus difficile à supporter, c'était la façon dont le Baas, depuis le matin où il m'avait vue sortir de la hutte de Galant, me regardait, comme si j'étais nue. Lui laver les pieds était particulièrement troublant, parce que j'avais conscience de ses yeux tout près de moi. Il collait sa jambe contre moi pendant que je le lavais, et il essayait de me caresser avec la plante du pied, tout en feuilletant la Bible à la recherche du passage qu'il nous lirait après le repas. Tous les soirs. Et pourtant, je n'aurais jamais pensé qu'il irait plus loin.

Comment est-ce que cela a changé, alors ? C'était un jour, juste à la fin de l'hiver, et le vlei était encore plein d'eau. Les poules couvaient déjà. On se préparait pour la fabrication du savon pour la nouvelle saison, et la Nooi et le Baas se sont querellés à nouveau, parce qu'elle trouvait qu'il ne se conduisait pas en homme dans la maison, et qu'il était incapable de contrôler ses esclaves ; et qu'il avait

laissé Galant faire ce qu'il voulait. Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai filé avertir Galant :

« Fais attention avec le Baas aujourd'hui. Le diable est lâché. »

Mais il était déjà de mauvaise humeur et regardait de travers ou rembarrait tout ce qui se trouvait sur son chemin, parce que quelque chose s'était cassé et qu'on l'en avait accusé. Plus tard dans l'après-midi, quand il est allé fendre du bois, il a volontairement brisé un petit chariot qu'il avait fabriqué pour les enfants quelques jours plus tôt. C'était étrange, parce qu'il était toujours d'une patience infinie avec les enfants ; mais cet après-midi-là, il était particulièrement hargneux. Quand Baas Nicolaas lui est tombé dessus, il était en train d'écraser ce qui restait du petit chariot avec le talon. Il s'est trouvé que je sortais juste de la cuisine pour aller nourrir les poules, et rien qu'au ton sur lequel le Baas a crié : « Galant ! », j'ai immédiatement compris que quelque chose allait mal.

Je me suis arrêtée sur place, avec la boîte de graines sous le bras. Oh ! Dieu ! ai-je pensé, pas une nouvelle fois.

« Qu'est-ce que tu fais, Galant ? »

— C'était dans mes pattes. »

Le Baas s'est avancé lentement vers lui, en serrant et en desserrant les poings, et les articulations de ses doigts blanchissaient sous la peau.

« Tu cherchais encore des ennuis il n'y a pas longtemps. »

Galant a fendu un morceau de bois d'un coup de hache, et les deux moitiés ont sifflé en l'air et sont passées tout près du Baas.

« Tu veux me tuer, maintenant ? »

— Alors, range-toi. J'ai du travail. »

Y aurait-il eu un autre supplice si je n'avais pas été là ? Je ne sais pas. Figée sur place et tremblante, je ne savais même pas si j'avais quelque influence. J'ai seulement vu le Baas qui se détournait et j'ai cru que c'était pour contenir sa colère ; c'est alors qu'il m'a vue et il s'est arrêté. Au bout de quelques instants, il a dit à Galant, d'un ton sec :

« Très bien, alors dépêche-toi de le finir, ton travail. »

Dès que le Baas a été parti, j'ai supplié Galant : « Pour l'amour de Dieu, ne provoque pas le Baas comme ça. »

— Occupe-toi de tes oignons. »

Je suis allée donner à manger aux poules ; ensuite, je devais préparer le dîner à la cuisine. Quand tout a été sur la table, je suis entré avec la bassine d'eau chaude et j'ai vu que le Baas me regardait encore, mais j'ai évité ses yeux et j'ai baissé la tête. Je me suis agenouillée à ses pieds, j'ai délacé ses lourdes bottes et je les lui ai enlevées. Je lui ai mis les pieds dans l'eau chaude, je les ai savonnés puis rincés. Pour les essuyer, je devais les poser sur mes genoux ; et

j'ai senti qu'il poussait sur mes mains afin de presser ses doigts de pied sur mon ventre. Cela m'a donné la nausée, mais je me suis dominée et j'ai fini de l'essuyer avant de passer à la Nooi et aux enfants. Puis j'ai rapporté la bassine à la cuisine. À tout moment, ils me rappelaient pour ci ou ça : ramasser une cuiller qu'un enfant avait fait tomber ; passer les assiettes ; resservir de la viande ; couper une tranche de pain. Après le repas, je débarrassai la table et j'allai me mettre avec les autres esclaves, par terre, près de la porte, pour les prières. On aurait dit que la lecture du Baas n'en finirait jamais ; ses paroles se déversaient sur nous comme l'eau paresseuse d'un grand fleuve. Il s'est enfin arrêté, et nous nous sommes levés pour partir.

Quand j'ai atteint la porte, le Baas a dit derrière moi :

« Pamela. »

Je me suis arrêtée et j'ai tourné la tête.

« Tu étais en retard ces derniers jours, pour le thé. Ce serait mieux que tu dormes dans la cuisine, comme ça tu pourrais mettre l'eau à bouillir dès que tu te lèverais.

— Qu'est-ce que c'est, Nicolaas ? a demandé Cécilia, avec un soupçon dans la voix.

— Je suis le maître chez moi, Cécilia », a-t-il dit sans la regarder.

J'avais l'esprit vide. J'ai essayé de ne rien montrer. Comme engourdie, je me suis retournée et j'ai fait un pas vers la porte.

« Où est-ce que tu vas ? a-t-il demandé.

— Il faut que j'aille à la hutte, Baas. Galant m'attend.

— Tu n'as pas besoin d'y aller. Je t'ai dit de rester.

— Oui, Baas. » Les mots étaient bloqués dans ma gorge, mais j'ai réussi à les prononcer.

Derrière lui, seule à la longue table, j'ai vu la femme, forte, le dos raide, et les mains posées sur la Bible ; mais elle baissait la tête.

Cette nuit-là, sur le sol de la cuisine, dans la chaleur étouffante de la cheminée, Nicolaas m'a prise pour la première fois : avec la brutalité et la violence de quelqu'un qui est effrayé par ce qu'il fait, mais qui s'excite lui-même et qui ne laisserait personne l'arrêter, pour la raison précise qu'il sait avoir tort.

Je n'ai jamais dit un seul mot contre ses abominations. (Retenue autant par considération de ma situation que par ce rêve qui revient sans cesse et qui n'a cessé de me harceler depuis ma jeunesse, et dont la juste punition a été en un sens sa conduite ?) S'il avait voulu qu'on le juge, il ne m'appartenait pas en tant qu'épouse de réduire mon indignation à une simple présomption. Je faisais ce que je considérais comme étant mon devoir : en me mortifiant devant Dieu, j'assurais la pureté de ma propre chair et celle de mes filles. Mais quand il a commencé avec Pamela, et cela sous mon propre toit en dépit de son caractère sacré, je lui ai demandé de m'écouter, et j'ai ouvert la Bible et je l'ai admonesté avec les paroles de Josué :

Veillez attentivement sur vos âmes afin d'aimer l'Éternel, votre Dieu.

Si vous vous détournez et que vous vous attachiez au reste de ces nations qui sont demeurées parmi vous, si vous vous unissez avec elles par des mariages, si vous formez ensemble des relations,

Soyez certains que l'Éternel, votre Dieu, ne continuera pas à chasser ces nations devant vous ; mais elles seront pour vous un filet et un piège, un fouet dans vos côtés et des épines dans vos yeux, jusqu'à ce que vous ayez péri de dessus ce bon pays que l'Éternel, votre Dieu, vous a donné.

Son visage est devenu rouge de colère.

« Qu'essaies-tu de me dire, Cécilia ? »

J'ai fermé la Bible très lentement et j'ai attaché le fermoir.

« Un jour, tu es venu, lui ai-je dit, et tu m'as raconté une chose terrible que Frans du Toit avait faite. Tu étais scandalisé de penser qu'un homme puisse tomber si bas. Mais aujourd'hui, Nicolaas, je te pose cette question :

Y a-t-il une différence entre ce qu'il a fait et ce que tu es en train de faire ?

— Cécilia, comment oses-tu me dire une chose pareille ? »

J'ai refusé de lui faire grâce. Je me sentais extraordinairement calme et raisonnable ; je savais que Dieu était de mon côté.

« L'an dernier, quand nous sommes allés au Cap, ai-je dit, j'ai été stupéfaite de voir le nombre d'enfants blancs parmi les esclaves. Et il m'est venu à l'esprit que si les choses continuaient comme cela, nous n'aurions bientôt plus d'autre choix que de les libérer tous. Est-ce que tu imagines ce que cela signifie ? Dans ce pays que Dieu nous a donné, nous allons devenir les égaux des bêtes du veld. Dans notre folie, nous finirons par manger de l'herbe comme Nabuchodonosor.

— Cela passe les bornes !

— Tu ferais mieux de t'agenouiller devant Dieu. Pourquoi est-ce que tu ne le fais pas, pour Lui demander qui de nous passe les bornes ? »

J'étais douloureusement sûre d'une chose : notre maison était bâtie sur du sable. La pluie s'abattrait, le flot viendrait, les vents soufflèrent et s'acharneraient sur elle ; et la maison s'effondrerait ; et plus dure serait la chute.

Aide-moi, mon Dieu. Dans la montagne, pendant cette nuit solitaire et invraisemblable, j'avais juré que je ne lèverais plus jamais la main sur Galant qui m'avait sauvé la vie. Mais dès que nous sommes descendus dans le Bokkeveld, il m'a échappé à nouveau. Dans l'enclave de cette nuit, il avait été possible de lui parler ; de façon brève et exaltante, nous avons eu un contact, comme pendant notre enfance. Mais nous avons retrouvé nos positions habituelles, maître et esclave. J'ai fait de mon mieux pour respecter la résolution prise cette nuit-là, mais cela a été impossible ; et Galant n'a rien fait pour faciliter les choses. On aurait pu s'accommoder de l'insolence, de l'arrogance, du défi, s'ils n'avaient été que ceux d'un esclave indocile ; mais ce qui m'a fait hésiter, qui m'a apporté incertitude et angoisse, c'est le flot sombre et secret que je sentais se déplacer sous toutes nos actions – d'autant plus que lui non plus ne semblait pas le comprendre. Je sentais de plus en plus que j'avais perdu toute prise sur lui, et l'effort même qui m'était nécessaire pour combattre le mal qui était en moi s'affaiblissait. J'ai vraiment découvert que la répulsion diminue ; seul le premier acte est important ; la première fois, avec une femme noire, on se force, partagé entre le plaisir et le dégoût ; la première fois, on attache les mains d'un homme pour le fouetter ; c'est le premier outrage à ce qui avait été ses « principes ». Ensuite, malgré les intentions, et les efforts pour résister, il n'y a pas de retour possible. C'est soi-même qu'on a diminué.

Tout ce qui reste, c'est l'angoisse du silence qui entoure chaque acte – un silence qu'on ne peut plus briser, ni de l'intérieur ni de l'extérieur.

Il m'était très dur, Dieu le sait, de vivre avec les pieux reproches et le mépris de Cécilia – et cela faisait qu'il m'était de plus en plus difficile de me comporter en mari à son égard ; et cela me renvoyait toujours avec une plus grande urgence ranimer ma virilité comme me l'avait recommandé Mama Rose, et, bien qu'en ayant horreur, je commençais à ne plus pouvoir m'en passer ; et cela ne faisait que me rendre plus condamnable aux yeux de Cécilia. Pour la punir et m'affirmer ; pour me punir et reconnaître l'ascendant qu'elle avait sur moi : comment m'échapper de ce tourbillon qui m'entraînait toujours plus loin ? Le péché en moi ; en moi.

Et Pamela a empiré les choses. Elle n'avait rien à voir avec Lydia. Ayant appris à vivre avec écœurement, j'étais bouleversé de ne ressentir que du désir quand je pensais à elle. Peut-être que ce n'était pas elle qui était à l'origine de ce désir. Mais le supplice de savoir son

intimité avec Galant. Elle était la seule voie qui me restait pour l'atteindre. Dieu sait que je n'ai jamais eu l'intention de nuire à Pamela ou d'éveiller son hostilité : bien au contraire. Cette femme, ce corps, l'avaient connu ; le connaissaient. À travers elle, j'avais à tâtons vers cette intimité avec lui que j'avais connue dans la seule nuit de totale liberté de ma vie.

Bien sûr, cela a été en vain. Elle n'a fait que grossir le flot sombre qui montait sans cesse et sur lequel j'avais perdu tout contrôle depuis longtemps.

Vers qui tourner ma détresse ? La seule idée d'en parler avec Cécilia me semblait indigne. Pamela ne parlait jamais, sauf pour répondre à une question précise ; et son silence était une accusation plus éloquente que la colère. Barend aurait eu un rire de mépris, et j'avais perdu depuis longtemps tout espoir de parler à Hester. Pour différentes raisons, il était impensable d'affronter papa ou maman.

Mama Rose ? Peut-être. Cependant, le souvenir cuisant de la façon dont elle m'avait encouragé la première sur cette voie qui m'avait conduit dans ce flot sombre m'en empêchait. En désespoir de cause, j'ai pensé au vieil homme qui s'était récemment installé dans un coin de Houd-den-Bek, le tailleur et cordonnier d'Alree. Il était étranger ; il n'allait rien comprendre à la nécessité dans laquelle je me trouvais. Cependant, le simple fait qu'il soit totalement désintéressé, en dehors et presque pas concerné par le cours de nos vies, semblait le recommander.

J'ai longtemps hésité, jusqu'à ce que cela devienne vraiment insupportable. Une nuit, lors d'une de mes promenades nocturnes habituelles, je me suis arrêté devant chez Mama Rose ; dans la hutte enfumée, dans l'obscur lueur orange du petit feu, j'ai vu la vieille femme qui préparait ses tisanes et ses mixtures. Le désir d'aller vers elle m'a serré le cœur. Je savais qu'elle ne pouvait plus m'aider et je me suis éloigné en trébuchant sur le sol inégal du veld, avec ses trous d'eau inattendus et ses affleurements de rochers. Il y avait toujours de la lumière dans la maison couverte de chaume de d'Alree. J'ai fait un détour pour éviter le feu des travailleurs – des formes sombres qui se balançaient dans la musique et qui, de temps en temps, éclataient de rire ; Campher, le contremaître blanc, était assis parmi eux. Cette fraternité ne me plaisait pas ; il ne pouvait rien en sortir de bon. Mais ce n'était pas mes affaires. Par la porte ouverte, j'ai vu le vieil homme décharné qui travaillait devant sa table, et sa crinière blanche et ébouriffée brillait dans la lumière de la lampe.

« Oh ! monsieur van der Merwe », a-t-il dit en me regardant, inquiet de me voir. « Quelle surprise !

— Je ne veux pas vous déranger.

— Pourquoi est-ce que vous n'entrez pas ? Vous prendrez bien un

petit sopie ?

— Non, merci », ai-je dit, mais il versait déjà l'eau-de-vie dans deux petits gobelets de fer, un truc infect, qui vous brûlait l'estomac et vous faisait tourner la tête.

« Vous devez vous sentir bien seul », ai-je dit en retardant le plus possible le moment d'avaler la deuxième gorgée.

Il a haussé les épaules.

« On s'habitue à tout. » Il a vidé son verre et a claqué la langue ; il a repris son alêne et s'est remis au travail sur une botte à demi finie.

« Je n'ai jamais compris pourquoi vous étiez venu vous installer dans le Bokkeveld, lui ai-je dit. Vous avez dû voir beaucoup d'autres endroits plus intéressants dans votre vie.

— Oh ! ça oui. »

Il a fait glisser le lacet de cuir dans sa bouche pour le mouiller de salive avant de commencer à coudre l'arrière de la botte.

« Je viens de loin. Je suis né dans le Piémont. Vous savez où c'est ?

— Jamais entendu parler. »

Discuter avec lui m'aidait à fuir mon angoisse.

« J'ai traversé toute l'Europe avant d'arriver ici, alors que j'allais vers l'Asie. Je ne suis jamais allé plus loin que le Cap. »

Il s'est brusquement arrêté, et a levé les yeux avec un sourire ardent dans sa vieille tête de singe.

« Est-ce que votre mère ne vous a jamais dit que je l'avais connue au Cap, avant qu'elle se marie ? »

Avec une seule remarque fortuite, il m'ôtait la seule raison que j'avais de me confier à lui : le fait qu'il soit étranger et qu'il n'ait aucun rapport avec nos vies. Il avait connu maman. Ça expliquait pourquoi il était venu vivre ici. Il était de leur clan. Comment aurait-il pu comprendre ?

« Il est tard », ai-je dit en posant mon gobelet sans avoir terminé son horrible eau-de-vie. « Il vaut mieux que je m'en aille.

— Pourquoi si vite ? a-t-il demandé, manifestement déçu. On a à peine eu le temps de parler.

— Je passais et j'ai vu votre lumière. Je voulais vous demander... Je vais avoir besoin d'une nouvelle paire de bottes.

— Je vais prendre vos mesures.

— Je reviendrai un autre jour.

— Non, non, a-t-il insisté. Il ne faut pas remettre à demain..., pas vrai ? »

Impatient et de mauvaise humeur, je l'ai laissé faire, tandis qu'il s'agitait en soufflant comme un asthmatique.

Plus tard, en rentrant à la maison, j'ai eu le sentiment curieux et désagréable d'avoir perdu quelque chose de moi. Comme si, en le laissant prendre mes mesures et dessiner le contour de mon pied sur

une feuille de cuir, je lui avais donné une prise insidieuse sur moi.

Rien n'était résolu. Rien ne pouvait l'être. Pamela dormait dans la cuisine, passivement, à ma disposition, si je décidais de l'éveiller. Et je savais que je le ferais. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Ce dont j'avais vraiment besoin, c'était de parler à Galant et de le toucher. Mais notre trou s'était effondré depuis longtemps et nous avait ensevelis. Et le flot sombre s'enflait.

On est toujours seul. On parle et on vit au-delà des autres. Après que Piet van der Merwe eut dit à Nicolaas de me laisser m'installer sur un coin de sa ferme, je n'ai pas beaucoup vu mes voisins. Depuis le début, ma présence leur a déplu ; je le sentais bien. Ils me regardaient de haut, j'étais l'étranger, celui qui s'impose. Leur sens chrétien du devoir les obligeait à tolérer ma présence, mais on ne m'accepterait jamais. J'ai vite découvert que le Bokkeveld répugnait à ouvrir son cœur aux étrangers. On ne me traitait jamais qu'avec soupçon, comme si je n'étais pas seulement un mendiant qui vivait grâce à leur pitié, mais aussi celui qui porte Dieu sait quelles maladies. Le seul qui daignait venir bavarder de temps en temps avec moi, c'était Frans du Toit, vraisemblablement parce qu'il se sentait aussi rejeté que moi. On disait que la marque de naissance qui lui couvrait le côté gauche du visage était l'empreinte du diable. Et cependant, j'ai trouvé que c'était un jeune homme charmant, plus intelligent que bien d'autres du voisinage, scrupuleux à l'excès, bien que j'aie entendu dire qu'il n'avait été nommé Fieldcornet que parce qu'il s'était allié aux Anglais contre son propre peuple. Je ne juge personne.

Nous avions de longues discussions, Frans et moi.

« Et pourquoi est-ce que ce n'est pas bien de vivre seul ? » je lui demandais souvent quand il se révoltait contre ce qui semblait être son destin.

« Tiens ta langue, comme ça tu ne dépendras jamais des autres. Quand on se lie avec les autres, on ne peut jamais dire quand ça s'arrêtera. On est entraîné avant de s'en rendre compte. Quoi que tu fasses, il y a le ciel et l'enfer sous chacun de tes pas.

— Vous auriez dû être pasteur, disait-il. Pas cordonnier.

— C'est la même chose. Quand les mains travaillent avec des ciseaux ou une alène, les pensées sont libres d'explorer Dieu et l'homme.

— Ça vous est facile de dire ça. Vous êtes vieux ; vous pouvez vous passer des autres. »

Il faisait une petite pause avant d'ajouter :

« Vous pouvez vous passer de femme. Mais quand un homme est jeune, il ne peut pas nier les besoins de son corps. »

Alors, selon les circonstances, je souriais ou je soupirais ; et je me plongeais dans mes pensées. Comment est-ce que j'aurais pu tenter de leur expliquer ma propre vie ? Pour eux, je devais avoir l'air d'un fou, un vieux gâteux qui négligeait son travail et ses champs, qui crevait au milieu des poules, des cochons et de son dépotoir, et qui de temps en

temps faisait des chaussures et des vêtements ; et qui parlait tout seul dans une langue étrangère.

Ça m'était difficile de me l'expliquer à moi-même : ce paradis et cet enfer dont je lui avais parlé. Parce qu'en surface, reconnaissons-le, ma vie semblait bien ordinaire, terne même ; et ce qui était apparu comme des aventures dans ma jeunesse n'avait plus de sens aujourd'hui. Ça pouvait se résumer en peu de mots : un jeune homme fatigué de la vieille Europe, qui prend son baluchon dans le Piémont pour aller voir le monde ; dans l'île de Texuel, il rencontre un crâneur qui le persuade de l'accompagner dans un voyage à Batavia ; et trois mois plus tard, alors que l'ami beau parleur est mort en mer, il arrive au Cap, où il perd son argent dans les gargotes et les quartiers des femmes, dans les cabanes des esclaves, et quand son bateau s'en va, il n'a pas d'autre choix que de rester au Cap ; il s'installe temporairement comme cordonnier et tailleur, un séjour qui lentement devient permanent, surtout quand il rencontre une famille riche, les de Villers, et qu'il tombe amoureux de leur fille, Alida, et tout ça pour découvrir un matin qu'elle s'est enfuie avec un sauvage du Bokkeveld ; il se marie en temps voulu avec une bonne épouse et il vit avec elle comme quelqu'un de respectable, dans une aisance confortable, jusqu'à sa mort. Alors, il retourne dans son pays natal, où les choses lui sont devenues tellement étrangères qu'il revient vite au Cap ; il cède une dernière fois à ses impulsions méditerranéennes, et il charge le peu de choses qui lui restent dans un chariot et il fait le voyage vers l'intérieur à la recherche d'un souvenir impossible ; à la fin, dans la joie et la consternation, il retrouve l'Alida perdue de sa jeunesse, sur une ferme oubliée des dieux, dans le Bokkeveld, et il accepte l'invitation de son mari – maintenant vieux et vaincu – de s'installer dans un coin de la ferme de son fils, à Houd-den-Bek, où il pourra passer en paix les dernières années qui lui restent à vivre. Pour moi, c'était boucler la boucle, laissée depuis longtemps inachevée. Et tout ce que je souhaitais, c'était qu'on me laisse tranquille et ne plus me mêler de la vie des autres.

Je n'avais pas beaucoup de besoins ; et à part Frans du Toit, je voyais rarement quelqu'un. Parfois, j'étais invité pour un repas dominical à Lagenvlei où toute la famille se réunissait dans leurs plus beaux vêtements à l'ancienne mode. De temps en temps, le vieux van der Merwe venait faire un tour pour jeter un œil désapprobateur sur ma cour en désordre. Le fils aîné aussi pouvait être très désagréable et marmonnait les pires menaces quand son père n'était pas là. La femme de Nicolaas était une vraie chrétienne, et elle était toujours prête à me faire porter un bol de soupe, un morceau de gibier, un panier d'œufs, une citrouille, un peu de farine ; mais elle aussi avait une langue impitoyable sur ce qu'elle considérait comme de la paresse ou du

relâchement. Nicolaas lui-même semblait bien trop solitaire pour venir parler avec moi. Toujours amical quand on le saluait, toujours prêt à échanger quelques plaisanteries ou à commenter le temps, la récolte ou l'indiscipline des esclaves ; mais ça n'allait pas plus loin. Il ne m'a rendu visite, de lui-même, qu'une seule fois. C'était un soir, très tard, et il semblait avoir quelque chose qui lui pesait sur le cœur, mais il voulait seulement que je lui fasse une paire de bottes. J'ai pensé que c'était étrange de débarquer au milieu de la nuit pour une chose comme ça. Mais l'esprit d'un autre garde son propre mystère.

Et, bien sûr, il y avait aussi Alida, qui avait été le but et le motif de ce voyage épuisant à travers les montagnes. Qu'est-ce que j'avais bien pu espérer avant de quitter le Cap ? On garde une image du passé et stupidement, naïvement, on brode autour et on l'embellit tout au long des années. La revoir a été un choc cruel. Pas à cause de son âge. Elle était encore belle femme, bien qu'elle soit devenue renfermée et soumise, si différente de la jeune fille joyeuse que j'avais connue. Est-ce que c'était ça la véritable cause de ma déception ? Voir une telle lumière ternie ?

Après m'être installé à Houd-den-Bek, je suis allé quelquefois à Lagenvlei. Son mari était toujours présent. Nous avions si peu de chose à nous dire que j'ai vite abandonné ces visites. Pourtant, quelque chose refusait de mourir en moi, un souvenir ardent, un espoir, un désir non réalisé et qui sait, irréalisable, qui me soutenait dans ma solitude. Et puis, après des mois d'absence, l'an dernier, au plus fort de l'été, je suis retourné à Lagenvlei et je l'ai trouvée seule. Elle est restée distante, lointaine et presque taciturne, et mon œil expérimenté a bien sûr reconnu une personne vulnérable et sur la défensive. Je pense que j'aurais dû lui rendre les choses plus faciles en ne précipitant pas tout ; mais, pour une fois, j'ai senti que je devais être importun, pour l'obliger à reconnaître ce qui m'était déjà évident : qu'elle regrettait la décision prise il y avait si longtemps ; qu'elle pensait toujours à moi.

« Est-ce que vous vous rappelez, ai-je dit quand l'esclave qui nous servait le thé est sortie. Quand nous étions... »

— Il n'y a rien à se rappeler, a-t-elle dit. Le passé est le passé. C'est fini. On doit se résigner à la volonté de Dieu. »

Elle a penché légèrement sa tête délicate quand elle s'est courbée pour servir le thé ; elle était assise dans la lumière blanche de la fenêtre sans rideaux. Il n'y a pire souffrance que le souvenir d'un bonheur passé.

Par la porte ouverte, j'ai vu Piet venir vers la maison. Elle ne le voyait pas. J'ai voulu me lever pour le saluer, mais avant d'avoir atteint la porte, il a tourné les talons et s'est éloigné. J'ai pris la tasse que me tendait Alida et je me suis rassis. L'occasion était passée.

Peu de temps après, j'ai entendu dire que Piet avait eu une attaque dans les champs ; il avait sans doute été bouleversé par ce qu'il avait imaginé sur Alida et moi. C'était bien inutile. À l'époque, je vivais déjà là depuis deux ans ; il aurait dû savoir que je ne pouvais faire de mal à personne. Mais c'était des gens difficiles, les van der Merwe.

Ce n'est pas que je veuille être ingrat. Ils étaient gentils avec moi, généreux même. Barend me prêtait du personnel pour m'aider ; c'est même lui qui m'avait trouvé l'esclave Dollie – sans aucun doute avec les meilleures intentions, bien que ce Dollie n'ait pas cessé de me causer des ennuis. Je m'entendais bien mieux avec Galant, que Nicolaas m'envoyait de temps en temps pour m'aider aux réparations, ou pour labourer, semer ou moissonner mon petit lopin ; l'hiver dernier, il est souvent venu plus d'une semaine de suite ; et il était toujours tranquille et obéissant ; un bon travailleur. C'est étrange comme un esclave peut être ingrat, pourtant. Je me souviens encore de la veste que Nicolaas m'avait demandé de faire pour Galant. Il a choisi le velours lui-même, du cher, le meilleur que j'avais. On aurait pu s'attendre à ce que Galant y fasse très attention. C'était bien trop beau pour un esclave. Mais à peine un an plus tard, quand Galant est revenu me donner un coup de main, sa veste était en lambeaux, une véritable insulte pour mon ouvrage. Quand il travaillait ici cet hiver, j'ai été désolé de le voir comme ça dans le froid et je lui ai donné une autre veste que je n'avais portée que deux ans : mais je ne l'ai pas vu la porter une seule fois. Il avait toujours ses guenilles. Je n'arriverai jamais à les comprendre.

Pourtant, on pouvait lui faire confiance. Les seules fois où il semblait avoir du mal à se mettre au travail, c'était quand je faisais des chaussures. Il trouvait toujours une excuse pour laisser ce qu'il était en train de faire afin de me regarder.

« Qu'est-ce qu'il y a, Galant ? je lui ai demandé une fois. Pourquoi est-ce que tu ne continues pas à faire le mur que tu devais construire ?

— Tu dois aussi me faire une paire de chaussures, Baas, a-t-il dit, à ma plus grande stupéfaction.

— Mais tu es un esclave. Tu n'as pas le droit de porter des chaussures.

— Tu dois m'en faire une paire, Baas. Je les cacherai et personne ne les verra.

— C'est pour quoi faire, alors ?

— Pour marcher.

— Tu as les pieds plus durs que toutes les semelles que je pourrais tailler dans mes peaux, ai-je dit en plaisantant. Tu peux marcher nu-pieds là où je n'oserais pas me risquer avec des chaussures.

— Je veux des chaussures. Il faut que j'en aie. Et tu dois m'en faire. »

Comme il pouvait insister !

« Et comment est-ce que tu me les paieras ? »

Je plaisantais pour essayer de le dissuader ou de le décourager.

« Avec un mouton. Même plus. Tu n'as qu'à me dire combien tu veux, Baas. Je te donnerai tout ce que j'ai. »

À la fin, il me tannait tellement qu'il m'a semblé qu'il n'y avait qu'un moyen de s'en sortir.

« D'accord, Galant, je lui ai dit. Je te ferai une paire de chaussures dès que j'en aurai le temps. Mais je suis très occupé et ce ne sera pas tout de suite.

— J'attendrai. »

Bien sûr, je savais qu'il n'en était pas question. Les voisins me regardaient déjà de travers. Qu'est-ce qu'ils auraient fait s'ils avaient découvert que j'avais fabriqué des chaussures à un esclave ? En même temps, je ne voulais pas le tromper. Pourquoi est-ce que la confiance d'un esclave aurait signifié quelque chose pour moi ? Pourtant, la plupart des fermiers m'évitaient parce que j'étais étranger, et les esclaves me méprisaient ou m'ignoraient, alors le simple fait que Galant m'accepte – notre seul lien c'était une éventuelle paire de chaussures ! – aurait dû me persuader de me conduire avec lui avec indulgence. Aussi, j'ai pris garde de ne pas répondre franchement non à ses supplications, mais en même temps je me suis arrangé, étant donné ma situation dans la région, pour avoir toujours une bonne excuse afin de reporter à plus tard la fabrication des chaussures. Une fois, il était très énervé, et j'ai commencé à avoir peur des conséquences d'un refus. Je l'ai calmé en prenant ses mesures ; une autre fois, j'ai même taillé les semelles. Ensuite, chaque fois qu'il venait travailler chez moi, il commençait par les sortir, les mesurer sur son pied, en les maniant comme si elles avaient eu une valeur inestimable. Mais nous ne sommes pas allés plus loin. J'espérais que son enthousiasme finirait par décliner et qu'il oublierait cette histoire ridicule, mais je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi têtu. Patient et têtu. Je ne l'ai vu en colère qu'une seule fois. C'était peu de temps après la visite de Nicolaas en pleine nuit ; j'étais en train de travailler à ses bottes quand Galant est entré et il a cru que c'était pour lui.

« Alors, tu es en train de faire mes chaussures ?

— Non, c'est pour ton Baas.

— Mais ça fait longtemps que j'attends, plus longtemps que lui ! Pourquoi est-ce que tu fais les siennes en premier ?

— Parce que c'est ton Baas, Galant, lui ai-je dit aussi doucement que je le pouvais. Tu dois comprendre. »

Il a saisi un marteau sur la table ; je me suis fait tout petit parce que j'avais peur qu'il m'attaque. Mais il l'a rejeté sans me regarder et il est sorti dans une telle fureur que je n'ai pas pris le risque de

m'approcher de lui ce jour-là. Et quand je jetais un coup d'œil par la fenêtre, je le voyais qui démolissait le mur sur lequel il travaillait depuis plusieurs jours ; il soulevait les pierres les unes après les autres et les jetait avec une telle force que lorsqu'elles touchaient quelque chose, je pouvais voir jaillir des étincelles en plein jour.

Mais le lendemain, il était calme, et nous avons soigneusement évité de parler des chaussures pendant quelque temps, après quoi nos relations sont redevenues excellentes. Quand il a soulevé à nouveau la question, ce n'était plus avec la même urgence ; peut-être avait-il accepté l'idée que ce ne serait plus qu'un jeu entre nous. Il est même devenu plus loquace, comme si les chaussures m'avaient donné une importance particulière à ses yeux.

Peut-être que ma situation d'étranger et ce que je lui racontais des pays lointains l'incitaient à me voir différemment de ces maîtres qui avaient toujours peuplé son univers. Je ne peux pas nier que cela me touchait. J'ai essayé d'utiliser l'occasion pour lui mettre un peu de bon sens dans la cervelle ; parce qu'à ce moment-là, les esclaves étaient bizarrement nerveux. Une fois, j'ai été particulièrement franc avec lui. Vers avril de l'an dernier, juste après la promulgation des derniers règlements sur les punitions des esclaves femmes, ce qui avait causé des réactions inattendues par ici.

« Tu sais, Galant », je lui ai dit – je me souviens que c'était une froide journée d'automne, et il désherbait le jardin avec sa veste sur le dos : pas celle que je lui avais donnée, mais les guenilles de l'autre, comme d'habitude –, « je ne vous comprends vraiment pas, vous les esclaves. Si tu regardes tout ce que les journaux ont dit cette année...

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— ... vous êtes mieux traités que les esclaves de n'importe quel autre pays, ai-je continué. Le gouvernement a tout fait pour que votre situation soit améliorée au-delà de toute mesure. Vous êtes nourris et habillés. Votre temps de travail est limité. Les punitions aussi. Vous avez le droit de vous marier. On ne peut plus vendre séparément le mari et la femme. Avec l'autorisation de votre Baas, vous pouvez vous déplacer avec assez de liberté. Vous avez même le droit de posséder quelque chose. Alors, pour l'amour du Ciel, dis-moi : qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? »

Et qu'est-ce qu'il m'a répondu ?

« De l'autre côté du Grand Fleuve, il y en a qui sont totalement libres. »

Je sais que je deviens vieux ; mais vraiment je ne peux pas comprendre des raisonnements comme ça. On pouvait au moins s'attendre à ce qu'ils essaient d'apprécier.

Aussi, dans un sens, j'ai été soulagé quand Campher est arrivé. Je crois que Barend van der Merwe l'avait engagé sur la recommandation

d'un fermier de Graaff-Reinet, chez qui il avait travaillé auparavant. Un vrai type du Brabant, des cheveux roux, et pas très courageux ; et fâcheusement porté sur l'alcool, surtout le dimanche. Mais c'était au moins un homme libre et un chrétien, et il n'avait pas une mentalité d'esclave. Et je pensais qu'il serait capable de tenir le personnel.

Quel nabot. Était-il possible que ce fût vraiment l'homme à propos duquel je m'étais si souvent posé cette question : *Et s'il m'avait demandée en mariage le premier ?* Le revoir ainsi, après tant d'années, était comme un renoncement ultime. Et que pouvais-je faire d'autre sinon lui en garder rancune, non pas d'être un nabot, mais de me diminuer en faisant de mes rêves un objet de dérision ?

Tout ce qui me restait, c'était ce que j'avais. Et ce fut la seule chose à laquelle je pensai le jour où ils ont ramené Piet des champs.

Je n'avais jamais été véritablement autre ; sinon que mon rêve était intact. Maintenant, j'étais émondée comme un arbre. C'est cela que son retour m'avait apporté. Telles nous étions, chaque femme avec l'homme que le destin lui avait assigné. Hester avec Barend. Moi avec Piet. Cécilia avec Nicolaas. La mort elle-même ne changerait rien.

Un autre journal. Je répare le mur de la cour, là où les roues de la voiture ont arraché des pierres, quand Frans du Toit arrive avec le journal dans son sac et qu'il veut savoir s'ils sont à la maison. Je lui dis : « Tu peux me le laisser. Je vais le leur donner.

— Non, je n'ai pas confiance en toi, dit-il, les nouvelles sont trop importantes. »

Quand il pose les rênes, je me moque de lui :

« Tu ne veux pas venir faire un tour du côté de la porcherie d'abord ? » Il veut me frapper, mais j'esquive le coup.

J'avertis Pamela : « Tu as intérêt à ouvrir les oreilles. S'ils racontent quelque chose à propos du journal, viens me le dire.

— Ils ne parlent jamais devant moi, me dit-elle. La Nooi ne veut pas que j'aille dans le voorhuis ou dans la chambre. Depuis que le Baas a commencé avec moi, elle a fait revenir Bet dans la maison, et je n'ai pas intérêt à me trouver sur son chemin. »

« Ouvre les oreilles quand tu travailles dans la maison, je dis à Bet. Il y a un nouveau journal qui est arrivé hier.

— Pourquoi est-ce que je devrais te le dire, si j'entends quelque chose ? me dit-elle d'un ton aigre.

— Parce que si tu ne me le dis pas, je te casse la gueule. »

Mais quand, ensuite, je l'interroge, tout ce qu'elle peut dire c'est que la Nooi n'en parle jamais : « La Nooi a autant peur des journaux que toi. Elle dit qu'il peut bien rester où il est, jusqu'à ce que ce soit le moment de l'ouvrir. "On a eu assez d'ennuis comme ça", répète toujours la Nooi. »

Je dis à Pamela : « Alors, il n'y a plus qu'une chose à faire. » Et pourtant, ça me fait grincer des dents. « Quand il sera couché avec toi, il faut que tu lui poses directement la question. »

Mais même ça ne donne rien. Tout ce qu'il lui dit, c'est : « Le premier qui met le pied sur cette ferme pour libérer les esclaves, je le tue, et tu pourras voir la fumée lui sortir de la gorge. »

Je dis à Bet : « Il faut que tu m'apportes le journal. Il faut que je sache ce qui est écrit, parce que je sais que c'est sur nous.

— Ils vont me tuer si je le vole.

— Moi, je te tue si tu ne le voles pas. »

Ils cherchent le journal pendant des jours et des jours, et, tout ce temps-là, il est à l'abri sous mon matelas. Je l'emporterai la prochaine fois que j'irai chez Baas d'Alree et je lui demanderai qu'il m'explique.

Pourquoi lui ? Les esclaves le méprisent. Ils disent : Quel respect est-ce qu'on peut avoir pour un Baas qui ne se conduit pas comme un

Baas ? C'est pour ça que je lui parle, je leur dis. Parce qu'il n'est pas comme eux. Il vient de loin. Il m'écoute et il me parle comme si ça lui était égal que je sois un esclave. Il ne se moque pas de moi quand je lui demande de me faire des chaussures. Alors, je lui apporte le journal. Mais cette fois, c'est différent. Il refuse de répondre à mes questions et il regarde le journal d'un air effrayé.

« Pourquoi est-ce que tu te tracasses pour des choses comme ça, Galant ? Si tu veux vraiment savoir, parles-en avec ton Baas. Je ne veux rien avoir à faire avec ça.

— Mais ils ne me le diront pas ! »

Et il fait semblant d'être très occupé avec une paire de chaussures.

« Si ton Baas décide qu'il faut que tu saches, il t'en parlera lui-même. »

Je commence à m'interroger à son sujet. Et les chaussures qu'il doit me faire ? Pourquoi est-ce qu'il ne s'y met jamais ? Est-ce qu'il ment ? Mais pourquoi ? Ce n'est pas un Baas comme les autres. Il est différent. Il vient de loin. Ou est-ce qu'ils sont tous pareils ?

Le journal me brûle la main. Par le Dieu Bleu, je me dis, est-ce qu'il n'y a personne dans cette saloperie de monde qui va me dire ce que raconte cette saleté de journal ? Je l'étales sur une fourmilière et je fixe les étranges fourmis noires qui courent sur les pages sans bouger. Elles parlent de moi, ça j'en suis sûr, pourtant je n'arrive pas à saisir un mot de ce qu'elles disent. Je colle mon oreille sur le papier, si fort que ça me fait mal, mais je n'entends toujours rien. Puis quelque chose semble exploser en moi, et je le déchire ; je me fourre les morceaux dans la bouche. S'ils ne veulent pas me parler, je vais les manger. Peut-être qu'ils me parleront quand ils seront à l'intérieur. Je les mâche, je les mange, je les avale jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Mais c'est le commencement de quelque chose d'horrible. Quand je m'endors, le soir, à côté de la place vide qui était celle de Pamela, les fourmis commencent à grouiller dans mon ventre. Je sens leurs petites pattes qui s'agitent, ici, là, partout. Je les sens qui se trémoussent, qui se tortillent, qui fouillent. Elles rampent dans tout mon corps, dans mes orteils, dans mes doigts, dans mes yeux, dans ma tête. Elles rampent, rampent, avec des bruits secs, mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'elles disent. Et elles commencent à me ronger les entrailles, et je comprends qu'elles vont me dévorer jusqu'à ce qu'il ne reste plus de moi qu'une enveloppe sèche, comme la carapace des vieilles tortues nettoyées par les fourmis. Je commence à me donner des coups, je frappe là où je les sens qui grouillent, qui dévorent, qui mâchent, mais je ne peux pas les atteindre. Je me cogne la tête sur les murs pour les faire taire, pour les arrêter, mais elles continuent à me ronger l'intérieur, la langue, les yeux, tout ce qui est en moi. Je me mets à hurler, à mugir comme un bouvillon qu'on châtre et je bondis.

Mais, soudain, je m'éveille couvert de sueur, et autour de moi il n'y a rien, mais je sais très bien que les fourmis étaient là, qu'elles étaient en train de me manger. J'attrape Pamela à côté de moi, mais sa place est vide, elle dort dans la maison, et c'est Nicolaas qui est couché avec elle.

Je n'arrête pas de me dire que ce n'est qu'un rêve. Est-ce que je suis redevenu un enfant pour faire des cauchemars comme ça, et pour crier à me réveiller ? Je devrais avoir honte de moi. Ce n'était qu'un rêve ! Et peut-être que tout n'est qu'un rêve : Peut-être que je n'ai pas vraiment mangé le journal. Peut-être qu'il n'y a jamais eu de journal. Peut-être que je ne suis jamais allé à Tulbagh et que je n'ai jamais rencontré d'homme avec des fers aux pieds et des chaînes aux bras. Peut-être que je n'ai jamais eu d'enfant. Comment est-ce que je peux en être vraiment sûr ? Tout ce que j'ai pour prouver que *quelque chose* est arrivé, ce sont les lambeaux de ma vieille veste. Mais ça me donne quoi ? Je ne sais toujours rien à propos du journal, et maintenant, j'ai trop peur de demander quelque chose. Et si Pamela et Bet me disent qu'elles ne savent rien de tout ça ? Tout ce que je peux faire, c'est me recoucher et dormir. Et les fourmis recommencent à me dévorer à l'intérieur.

« Tu ne peux pas me faire ça, je dis à Nicolaas quand enfin je me décide à lui parler. Pamela est ma femme, je l'ai choisie, et nous voulons nous marier. Tu veux que je dorme tout seul, et les fourmis me dévorent.

— On a besoin d'elle dans la maison », me dit-il en fabriquant une nouvelle sous-ventrière pour son cheval.

« Vous avez besoin d'elle pour nettoyer après le dîner. Et vous avez besoin d'elle le matin, pour faire le thé. Dans l'intervalle, elle est à moi. C'est le seul moment qui nous reste pour être ensemble.

— C'est inutile d'en discuter, me dit-il en me tournant le dos.

— Nicolaas ! » J'essaie de rester calme, mais j'ai du mal. « J'avais pris Bet uniquement parce qu'un homme a besoin d'une femme. Mais Pamela, je l'ai prise parce que je voulais qu'elle soit à moi. Je ne me suis jamais soucié des femmes. Elle, c'est la seule. Est-ce que tu m'entends ?

— Ton travail attend, Galant. Il vaudrait mieux que tu t'y mettes avant qu'on ait encore des problèmes.

— Si tu ne laisses pas Pamela, c'est toi qui cherches les problèmes. »

Il vient vers moi avec la sous-ventrière neuve dans les mains. Mais à ce moment-là, Pamela sort de la cuisine, comme si elle avait écouté à l'intérieur ; et elle dit :

« S'il te plaît, Galant, ne te mêle pas de ça. Je ne veux plus voir de vilaines choses sur la ferme.

— C'est à lui qu'il faut dire ça. » Et je m'éloigne.

« Pourquoi est-ce que tu portes cette veste déchirée ? me crie Nicolaas. Combien de fois est-ce que je devrai te dire que je ne veux plus revoir cette saloperie ?

— C'est ma veste.

— Tu ne la portes que pour me contrarier.

— Je la porte parce que c'est la veste de mon enfant. »

Et, en sifflotant, je descends au kraal où on surélève le mur, parce qu'il y a une semaine à peine, un léopard a réussi à sauter par-dessus l'ancien. Je me contrains à soulever les lourdes pierres et à les poser sur le mur, pour contenir ma colère. Une pierre, puis une autre et encore une autre. Mais s'il ne laisse pas Pamela tranquille, je jure devant le cœur sombre du Tonnerre qu'une nouvelle tempête va arriver. J'ai toujours su qu'il valait mieux ne pas s'occuper des femmes. Ça fait du mal et on ne peut rien y faire. Et avec Pamela, c'est encore pire. J'essaie de calmer les pensées qui m'agitent, et je mets tout ce qui est en moi dans l'effort nécessaire pour soulever et empiler les pierres. Mais j'ai l'esprit ailleurs. C'est Pamela que je vois. C'est sa voix que j'entends. Dans la faible lumière de la lanterne, elle me demande : « Galant, qui es-tu ? » Ce sont des mots qui me déchirent, bien plus que n'importe quel sjambok. Je suis allongé sur elle et cependant je ne peux pas bouger, à cause de ces mots. *Qui es-tu ?* Profondément enfoncé en elle, je parle, je parle, de Mama Rose et de Nicolaas, de tout le monde ; mais je sais que ce n'est pas vraiment ce que je veux dire ; ce n'est pas ce qu'elle veut savoir. Personne n'a le droit de me demander : *Qui es-tu ?* Je peux essayer de lui parler de mon père – mais qui est-ce, et qu'est-ce qu'il est devenu ? De ma mère – mais où est-elle, et qu'est-ce qui lui est arrivé ? De Mama Rose qui m'a élevé ; de Nicolaas qui était mon copain. Mais ce sont les autres, ils ne sont pas moi. Pour lui dire ce qu'elle veut savoir : par où est-ce que je commence, et comment ? Dans l'obscurité de la nuit, sur laquelle je dérive comme sur une rivière profonde et sombre, une connaissance aveugle jaillit en moi : je sais que quelque chose doit arriver, que quelque chose doit être fait ; je dois aller quelque part, afin qu'elle et moi, nous puissions savoir vraiment : *me voici, moi, Galant*. En ce moment, dans cette obscurité, avec elle, en elle, je peux me sentir, mais pourtant je ne peux pas le dire. Ce corps avec ses meurtrissures, ses entailles et ses cicatrices, ce corps formé par la douleur, comme un personnage est formé dans l'argile du réservoir de mon enfance, ce dos, ce ventre, ces bras, ces jambes, ces couilles pleines de vie, et cette racine tendue, plantée en elle, quelque chose qui fera dire aux autres, bien après ma mort : « Voici Galant. » Et c'est ce qu'il faut que je trouve : avec elle. C'est pour ça que personne au monde n'a le droit de me la prendre : parce que, dans cette nuit,

elle est devenue une part de moi-même sans laquelle je ne serai jamais plus Galant. Quelque chose en moi est maintenant enchaîné à elle, et de plein gré. Pourquoi est-ce que ça ne m'étouffe pas, alors ? Pourquoi ce sentiment que ça n'est qu'avec cette chaîne sur mon corps que je peux connaître la liberté ? J'essaie d'en découvrir la signification, mais ces pensées me pèsent trop lourdement.

Quand jeter des pierres n'est pas suffisant pour me soulager, j'attends jusqu'au soir pour sortir de l'écurie l'étalon noir de Nicolaas et pour le monter à cru dans la nuit. La sensation de ce grand cheval qui bouge sous moi, ses sabots qui grondent comme le tonnerre en dessous, et le vent qui m'arrache des larmes. Je suis comme une pierre ramassée par une main invisible et jetée en l'air et qui ne touchera plus jamais le sol. Peut-être que la mort est comme ça.

Mais quand je rentre, les fourmis reviennent et elles me dévorent.

Pamela le sent. Sinon pourquoi est-ce qu'elle sortirait furtivement de la maison une nuit pour venir apaiser mes cauchemars de fourmis ? Elle m'apporte une nouvelle lumière et à nouveau sa voix résonne à mes oreilles dans ses gémissements de plaisir : « Galant. Galant. Galant. » Dans sa voix, je me reconnais. Je sais qui je suis. Nous sommes ensemble.

Elle revient à nouveau, elle attend qu'ils s'endorment pour déverrouiller la porte et pour se glisser dans la nuit, vers moi, en jupon, sans bruit sur ses pieds nus ; et je dépose ma semence dans son sillon fertile.

« Qu'est-ce qu'ils vont faire s'ils s'en aperçoivent ?

— Ils ne sauront pas. Ils dorment. »

Je veux lui demander : Est-ce qu'il est allé avec toi ? Cette humidité qui est en toi, est-ce que c'est la sienne ? Mais je tiens ma langue. Ça gênerait tout et nous avons peu de temps.

« Ils n'ont pas besoin de savoir », dit-elle. Et juste avant le jour, elle s'en va ; sa place refroidit à côté de moi.

Mais Nicolaas s'en aperçoit. Un matin, quand j'entre dans la cuisine avec un fagot, il est debout devant la cheminée où il l'a coincée.

« Où est-ce que tu étais cette nuit ? » demande-t-il.

Je pose le bois avec soin, et à côté la hache au long manche.

« Quand je suis venu dans la cuisine, cette nuit, tu étais partie. »

Je dis : « Elle était avec moi. »

Il fait comme si je n'étais pas là. Il regarde toujours Pamela et lui demande :

« Pamela, est-ce que je ne t'ai pas dit que je voulais que tu restes dans la maison, la nuit ? »

Je répète : « Elle était avec moi. C'est ma femme et elle vient dormir avec moi.

— Laisse-moi, Galant, dit-elle rapidement. Je réglerai ça moi-même

avec le Baas.

— Il n'y a rien à régler, dit Nicolaas. Pamela, si tu quittes encore la maison la nuit, tu vas goûter au sjambok. »

Je dis : « Tu n'as plus le droit de battre une femme. Frans du Toit a apporté le journal qui le dit.

— Qu'est-ce que tu connais aux journaux ? »

Je tends lentement la main, je prends la hache et je passe les doigts sur le tranchant.

Je lui dis : « Assez parlé de Pamela. Elle est à moi. »

Il me regarde durement ; puis il regarde la hache.

« Galant », dit Pamela.

Il l'interrompt brusquement en parlant rapidement :

« Pamela, si jamais tu es en retard le matin, gare à toi. » Et il quitte la maison sans rien ajouter.

Et maintenant, Pamela attend un enfant. Je la vois grossir. La nuit, quand elle vient me retrouver, elle pose ma main sur son ventre pour que je le sente bouger. Pendant tout l'été, et après la moisson et le battage, elle porte l'enfant, et elle ne cesse de grossir ; et je marche dans le veld comme si mes pieds ne touchaient plus terre. Je dis à Ontong :

« Nous allons avoir un enfant. Maintenant, tout le monde saura qui est Galant. »

D'habitude, c'est elle qui nous apporte à manger – dans les pièces de blé, sur l'aire de battage, dans les plants de haricots – quand il y a trop de travail pour qu'on rentre à midi. Parfois, c'est Lydia ou Bet ; mais le plus souvent, c'est Pamela. Quand je la regarde venir vers nous ou s'en aller, je sens quelque chose qui bouge en moi et qui se gonfle, prêt à jaillir. C'est ma femme. Et c'est notre enfant qu'elle porte en elle. Nous sommes d'hier et d'aujourd'hui ; mais il est l'aube de demain. Je dis aux autres – Ontong, Achilles et les deux jeunes, et ceux qui viennent de chez l'Oubaas, et Dollie et le vieux Plaatjie Pas et le Blanc qui est contremaître chez d'Alree, Campher, qui font la moisson chez nous –, je leur dis : « Vous allez le voir. Ce sera un nouveau Galant. Et là où je m'arrêterai, lui continuera à marcher. Avec des chaussures aux pieds. »

Mais la nuit, je retrouve l'angoisse ; toutes sortes de fourmis me dévorent. Parce qu'au moment où je sens bouger l'enfant, il y a une sale affaire chez Barend. Goliath est presque fouetté à mort parce qu'il s'est sauvé jusqu'à Worcester pour porter plainte à propos du travail le dimanche ou quelque chose comme ça. Je suis dans l'écurie en train de donner à manger aux chevaux quand Nicolaas entre avec Barend qui revient du Drostdy. Ils commencent à choisir les harnais pour le battage du lendemain, et quand ils parlent, je me cache derrière les chevaux parce que je me rends compte que c'est des histoires du

journal.

« Il y a encore beaucoup de rumeurs sur la libération des esclaves, dit Barend. Le moment est venu de réunir nos forces contre ces salauds d'Anglais.

— Les esclaves vont nous poignarder dans le dos, répond Nicolaas.

— On tuera tous les esclaves, dit Barend. D'abord, je préfère ça plutôt que de les libérer. Ensuite, on pourra s'occuper des Anglais.

— Tu peux compter sur moi », dit Nicolaas.

À peine une semaine plus tard, on entend parler d'un Anglais qui s'est fait chasser d'Elandsfontein à coups de fusil et qui a failli être tué.

J'avertis les autres : « Maintenant, il faut faire attention. C'est exactement ce que disaient Nicolaas et Barend. Un de ces jours, ce sera notre tour.

— Il y a plus d'esclaves que de maîtres, dit Campher, qui est à nouveau avec nous. Si vous vous levez tous ensemble, ils ne peuvent rien vous faire. »

Un type extraordinaire, Campher. Très mince et très blond, avec une façon de parler différente de la nôtre, parce qu'il vient d'un autre pays. Ce qui me stupéfie, c'est qu'il est aussi blanc que les maîtres et qu'il travaille pourtant avec nous comme un esclave. Chez Oubaas d'Alree, il a une hutte comme Dollie et le vieux Plaatjie Pas, et quand la cloche des esclaves sonne le matin, il faut qu'il se lève comme nous. Il mange et boit son sopie quotidien avec nous, pourtant il n'est ni esclave ni hottentot, et il peut aller et venir comme il veut.

Un jour, je lui dis : « D'après moi, tu dois être un esclave qui s'est sauvé de son pays. »

Il éclate de rire : « Je n'ai jamais été esclave de ma vie. Là d'où je viens, il n'y a pas d'esclaves. Tout le monde est libre.

— Comment est-ce que c'est possible ? Qui est-ce qui fait le travail ?

— Tout le monde fait son travail.

— Je ne te crois pas. On a besoin d'esclaves partout. Ici, à Tulbagh, à Worcester, au Cap, partout. Le seul endroit où il n'y a pas d'esclaves, c'est de l'autre côté du Grand Fleuve, et ce sont des fuyards.

— Le pays d'où je viens est de l'autre côté de la mer, dit Campher. Il y a beaucoup d'autres pays où il n'y a pas d'esclaves.

— Ça doit être vrai », dit Achilles. D'habitude, il est très réservé, mais pour une fois, il entre dans la conversation. « Là où je suis né, dans le pays où pousse le 'mtili, il n'y avait pas d'esclaves non plus. Ils sont venus nous attraper pour faire de nous des esclaves. »

À partir de ce jour-là, je me suis souvent surpris à observer Campher en me demandant à quoi ça pouvait ressembler d'être assis à regarder un pays sans esclaves.

Je lui demande : « Mais alors, s'il n'y a pas d'esclaves là-bas,

pourquoi est-ce qu'il doit y en avoir ici ?

— C'est comme ça, dit-il. Mais ne t'inquiète pas. Ça ne durera pas. Un jour, ici aussi, tout le monde sera libre. »

Une nuit, alors que Pamela est avec moi, je lui dis ce que Campher nous raconte sur les pays.

« Calme-toi », murmure-t-elle, en posant la main sur ma bouche. « Les murs ont des oreilles. Ce sont des histoires dangereuses.

— Campher dit que c'est vrai.

— Comment peux-tu être sûr que ce que dit quelqu'un d'autre est vrai ?

— Quand tu me dis quelque chose, je sais que c'est vrai.

— Prends-moi », dit-elle. Et ça, je le sais, c'est vrai. Son corps et le mien, et l'enfant entre nous ; l'enfant qui est encore à naître, mais qui est déjà en elle. C'est vrai. Personne ne peut nous le prendre. Même pas Nicolaas. Il y a des choses sur lesquelles il ne peut pas être le Baas.

C'est à ça que je pense quand je suis avec Pamela, dans le noir. Mais quand la lumière revient, elle se glisse à l'extérieur sans faire de bruit, tandis que je dors, je me retrouve seul et je n'arrête pas de me demander : Est-ce que je peux être sûr que même ça c'est vrai ? Est-ce qu'elle était vraiment ici, cette nuit, avec moi, et est-ce que j'étais en elle, avec l'enfant qui bougeait entre nous ? Où est-ce que c'est comme les fourmis du cauchemar qui ne me laissent jamais tranquille ? Vraiment, la vie est une chose mystérieuse et difficile.

J'ai tout cela dans la tête quand je pars à cheval, à la recherche du bouvillon. Un samedi. L'autre jour, quand on châtrait les jeunes taureaux, il s'est cassé une patte quand on l'a couché et on l'a laissé avec les veaux pour qu'il se remette ; mais quand il va tirer les vaches, le matin, Ontong me dit que le bouvillon s'est enfui. Comme je sais que Nicolaas ne sera pas content s'il découvre ça en rentrant de Buffelsfontein, où il est allé avec la Nooi pour l'anniversaire du père de Cécilia, je décide de partir à sa recherche dès que j'ai fini mon travail de la matinée.

« Où est-ce que tu vas ? » me demande Mama Rose quand je passe devant sa hutte, installée sur le versant et d'où elle peut voir de tous les côtés.

« Le bouvillon qui s'était cassé une patte s'est sauvé.

— Je crois que je l'ai vu en bas, ce matin, me dit-elle en montrant la direction. Tu veux un peu de thé ?

— Non, je suis pressé. » Je sais qu'avec l'âge, Mama Rose devient de plus en plus bavarde.

Chez d'Alree, je descends pour me renseigner, mais le vieil homme ne sait rien : de toute façon, il a une mauvaise vue et il ne s'occupe que de tailler et de coudre.

« Où sont mes chaussures ? » je lui demande, plus pour plaisanter

que pour autre chose, parce que je n'ai plus très confiance en lui.

Il se contente de me regarder derrière ses lunettes sales et marmonne quelque chose, comme quoi il faut être patient. Aussi je le quitte et je vais demander à Dollie et au vieux Plaatjie Pas qui défrichent un nouveau lopin de terre ; et ils m'indiquent la direction du petit torrent qui descend de la première crête.

Mais aucune trace de bouvillon dans les fourrés de la berge ; et tandis que monte la fraîcheur de l'après-midi, je m'éloigne de plus en plus de Houd-den-Bek, en suivant la petite vallée qui court entre les montagnes et qui tourne à Vaalbokskloofsberg. De temps en temps, je m'arrête pour souffler dans mes mains engourdis et je les frotte pour les faire revenir à la vie. En fin d'après-midi, j'arrive à Elandsfontein et je vais directement vers les huttes, parce que comme c'est samedi, je sais que tout le monde est là.

« T'es en avance », me crie Abel, assis dans une dernière tache de soleil et tenant une timbale à deux mains. « Viens boire un coup.

— Je cherche un bouvillon qui s'est sauvé, je ne reste pas. Il faut que je retourne voir Pamela.

— Il ne faut jamais laisser une femme vous attacher trop serré », dit Abel.

Klaas s'approche, soupçonneux comme toujours, et me regarde d'un air méchant.

« Je n'y crois pas à cette histoire de bouvillon. Où est-ce qu'est ton autorisation ?

— Tu te prends pour qui, pour me demander une autorisation ? je lui dis pour l'envoyer promener.

— Écoute pas ce vieux con », ricane Abel.

Apparemment, personne n'a vu le bouvillon ; et je conduis le cheval à l'abreuvoir dans la cour pour qu'il puisse boire avant qu'on reparte pour Houd-den-Bek ; le soleil va bientôt se coucher.

« Bonjour, Galant », dit Hester derrière moi.

Rien que d'entendre sa voix, j'en ai les jambes molles ; c'est la première fois que je la revois depuis le jour dans l'écurie, et c'est un souvenir qu'un homme n'oublie pas.

« Pas la peine d'être si nerveux, dit-elle. Barend est à Lagenvlei.

— Je ne l'ai pas rencontré.

— Il a coupé par la montagne. »

Je lève les rênes pour repartir. Je dis sans la regarder : « Il faut que je m'en aille. Je cherche un bouvillon, mais Abel m'a dit qu'il n'était pas venu par ici.

— Tu dois être fatigué, dit-elle. Viens manger quelque chose dans la cuisine d'abord.

— C'est pas la peine. »

Mais, sans attendre ma réponse, elle est déjà partie vers la maison,

et ses robes tournoient autour de ses jambes quand elle marche. Son corps droit et maigre. Elle a toujours été comme ça. Soudain – mais pourquoi ? – je me souviens du jour où un serpent l'a mordue. Tandis que je déchire ses pantalons bouffants pour atteindre la double marque des crocs sur la cuisse, je pense qu'elle est en train de mourir. J'ouvre maladroitement le sac que Mama Rose m'a donné et que j'emporte partout où je vais ; et j'appuie la pierre-à-serpent d'Ontong sur la blessure : la pierre ronde, noire et douce, avec un point gris au centre et percée de plusieurs trous : il l'a rapportée de son pays, de l'autre côté de la mer, et aucun poison ne peut résister à ses pouvoirs secrets. Je tiens sa jambe serrée contre moi et je presse la pierre jusqu'à ce que tout le poison soit sorti, et elle se sent mieux, mais elle est toujours pâle et faible. C'est dur de ne pas regarder trop directement la cuisse découverte par la dentelle déchirée. Le doux corps de loutre du réservoir. Va-t'en, Galant.

« Merci, Galant. Je n'oublierai jamais cela. »

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à presser une pierre-à-serpent sur une blessure ?

Tout en la suivant dans la cour déserte, je me dis : oublie ça. De très loin, une voix me dit : *C'est le pire que tu peux faire sur la terre.*

« Voilà de quoi manger.

— Merci. Il faut que je m'en aille.

— Il y a de la soupe dans la cheminée. Je vais t'en faire réchauffer.

— J'ai assez. Je n'ai pas faim.

— Non, reste, s'il te plaît. Viens attendre dans la cuisine. Il commence à faire froid dehors. »

Quelque part, dans l'autre partie de la maison, j'entends les enfants qui jouent, mais la porte du milieu est fermée, et les bruits sont étouffés. La maison semble plus grande, plus vide. J'ai la gorge serrée. Elle s'affaire tout près de moi, elle secoue les braises, ajoute du bois, accroche le pot noir à la chaîne. Comme si elle était l'esclave et moi le maître.

« Comment ça va, à Houd-den-Bek ? me demande-t-elle, le dos toujours tourné.

— On n'a pas à se plaindre.

— J'espère que Nicolaas n'a pas... ? »

Je ne réponds pas. Elle se retourne. Une mèche de cheveux glisse de derrière son oreille et fait une ombre sur sa joue.

Je pends nu à une poutre, et mes pieds tâtonnent pour toucher le sol. L'odeur de la pisse de cheval dans le nez. Ses mains. Ses mains sans aucune honte.

« Il fait les choses à sa façon », dis-je avec colère, en faisant un effort pour refouler mes souvenirs.

« Tu ne dois pas le laisser te faire ça.

— Personne ne peut l'empêcher.

— Tu sais, j'ai toujours pensé, même quand nous étions enfants... »

Elle relève ses cheveux et se tait.

« Je crois que je suis folle. »

Au-dehors, le soleil est couché et la lumière s'affaiblit. Mais je peux voir la rondeur de sa joue dans la lueur du feu.

« À quoi est-ce que tu pensais ? » Je l'interroge délibérément, en trouvant dans le crépuscule une raison pour être plus provocateur que je n'aurais osé l'être en pleine lumière.

« Tu étais le seul qui me comprenait vraiment.

— Comment ça ?

— Nous étions les deux seuls à ne pas faire partie d'eux.

— La soupe est en train de cuire au fond. »

Elle se retourne vivement et recommence à s'affairer ; puis elle me sert un bol de soupe.

« Il ne fait pas trop froid pour rentrer maintenant ? dit-elle en me regardant avaler ma soupe.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? »

Elle se tait un moment. Je finis ma soupe, toujours debout.

« C'est vrai, dit-elle, la voix haut perchée. Je crois que tu ne peux vraiment rien faire d'autre.

— Merci pour la soupe.

— Laisse-moi te donner un petit sopie pour la route.

— Je ne veux rien boire.

— Alors, prends-le avec toi. »

Elle attrape un petit cruchon sur une étagère et va le remplir dans le voorhuis ; elle revient et me le donne.

« Merci. Il faut que je parte, maintenant.

— Oui. »

Je sors et je m'arrête, saisi par le froid. J'hésite, je regarde en arrière... Elle est debout sur le seuil, ses cheveux noirs appuyés au chambranle. Mais elle ne dit rien.

En sortant de la ferme, j'aperçois une ombre qui détale, qui trébuche et qui marmonne un juron. C'est Klaas.

Quand je rentre, Pamela n'a pas fini ses corvées à la cuisine, et je lui donne le cruchon pour qu'elle le range sur une étagère. Tard dans la nuit, nous entendons la voiture qui revient de Buffeldsfontein, et il faut que je me relève pour aider Nicolaas à dételer les chevaux.

« D'où vient cette eau-de-vie ? demande-t-il le lendemain matin.

— C'est Hester qui me l'a donnée.

— Qu'est-ce que tu faisais à Elandsfontein ?

— Je cherchais le bouvillon qui s'est sauvé.

— Tu aurais dû savoir qu'il ne pouvait pas aller aussi loin, dit-il, inquiet. Laisse Hester tranquille.

— Elle m'a donné à manger. »

Il me jette un regard furieux, mais au moment même où j'ai l'impression qu'il va y avoir à nouveau un problème, il fait demi-tour et s'en va. Je pense que c'est fini. Mais un peu plus tard, dans la matinée, quand la gelée blanche a fondu, Barend arrive, et il a tellement poussé son cheval que la bête a de l'écume à la bouche. Pendant un moment, il parle avec Nicolaas près de la porte, de façon animée. Puis, en tirant le cheval, ils viennent vers moi. Nicolaas tremble de colère ; il a le visage blanc comme un linge.

« Hester a dit à Barend que tu l'avais importunée, hier soir », dit-il, la voix tremblante.

Je les regarde, stupéfait, le chant des cigales m'emplit les oreilles.

Je demande enfin :

« C'est Hester qui a dit ça ? »

— Tu veux peut-être me traiter de menteur ? » hurle Barend.

Alors, on retourne dans l'écurie.

« S'il te plaît, ne va pas encore porter plainte, Galant, me supplie Pamela en s'accrochant à mes jambes. Tu sais que ça ne sert à rien.

— Je ne vais pas porter plainte. Cette fois, je m'enfuis. Et ils ne me retrouveront jamais.

— Tu ne peux pas m'abandonner comme ça. L'enfant sera bientôt là.

— J'en ai marre. C'est la fin. On supporte tout pendant des années. Mais un jour, on sait que c'est fini.

— C'est de la folie, Galant », dit-elle en sanglotant ; et, comme je n'y fais pas attention, elle demande à Ontong de venir me parler.

« T'emballe pas, mon gars, dit-il. Demain, les choses auront changé.

— Ça ne changera jamais. J'en ai assez de cette ferme et de toute cette merde.

— Ne recommence pas à faire des problèmes, dit Achilles, en soupirant et en secouant sa tête d'ours. Ça va nous retomber tous dessus. »

Je crie : « Alors, faites attention à vous ! Je m'en vais, cette nuit même. Je vais jusqu'au Cap et je défie quiconque d'essayer de me ramener. »

Ils parlent tous ensemble, crient, menacent ; et Pamela pleure. Mais je suis sourd, aveugle et insensible ; et les fourmis noires me dévorent les entrailles, elles me grimpent dans la gorge et s'attaquent à ma langue. J'essaie de les cracher, mais elles ne veulent pas partir. Cette nuit, personne ne m'arrêtera. Essayez tout ce que vous voulez. Laissez le maître essayer aussi. Personne. Je m'en vais. Cette nuit, je prends ma liberté. Je vais au Cap. Je m'embarquerai dans un bateau et je m'en irai dans un pays, de l'autre côté de la mer, où il n'y a pas d'esclaves. Je verrai ça de mes propres yeux. Je prends ma liberté.

Laissez faire les fourmis.

Si, un jour de pluie, Baas Barend se mettait dans la tête de me dire : « Il fait sec », je répondrais : « Oui, Baas, il fait sec », sans même lever les yeux de mon travail. Et s'il disait au milieu de la nuit : « Le soleil brille », je répondrais sans ouvrir les yeux : « Oui, le soleil brille, Baas. » On apprend. Au début, j'ai résisté. Tout ce que ça m'a rapporté, c'est le dos à vif : le pire, c'est quand la femme est intervenue pour arrêter la raclée. C'était mauvais. C'était déjà assez vilain quand ça se passait entre hommes ; mais quand la femme s'en est mêlée, ça a tourné à l'aigre. L'homme est une pierre : vous pouvez le voir nettement, vous pouvez marcher autour, le toucher, il est bien là. Mais une femme, c'est de l'eau, vous ne pouvez pas l'arrêter. Et ça, je ne pouvais pas le supporter.

À partir de là, j'ai toujours fait comme il a voulu, et ça a rendu la vie plus facile. On m'a nommé mantoor, et même Abel, qui avait été au-dessus de moi, a dû m'écouter. En rampant devant le Baas, j'ai gagné le droit de leur chier sur la gueule. Ça les a rendus tellement fous que, parfois, je me demandais si je n'allais pas me réveiller un matin avec un couteau entre les épaules. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Il fallait que je survive.

J'aurais pu rester dans ma hutte, le soir où Galant est venu. Mais je savais que la femme était seule. Je n'ai pas pensé à mal en les suivant. C'était juste une impression que, peut-être, c'était ma chance. Elle était venue au milieu des hommes, le jour où on me fouettait ; il n'y a pas de pire insulte pour l'honneur d'un homme. Et maintenant, je pouvais peut-être avoir ma revanche.

« Galant a ennuyé la Nooi, ce soir », j'ai dit à Baas Barend quand il est rentré. « Et elle ne l'a pas arrêté. » Dans un sens, ça pouvait même me donner une prise sur Galant. Il ne me regarderait jamais plus dans les yeux ; ça me donnait un pouvoir que je ne connaîtrais jamais, même si je restais esclave. Et c'était très facile.

Quand ils ont besoin de moi, en face du danger ou dans l'embarras, c'est avec empressement et enthousiasme qu'ils m'appellent, et ils me donnent du « Fieldcornet », du « mon vieux Frans » ; mais dès que tout est redevenu normal, ils n'ont plus besoin de me connaître. Les mères cachent leurs filles quand j'arrive dans les fermes, et invariablement les hommes sont trop occupés pour m'inviter. Quand il y a de nouvelles proclamations pour les autorisations de pâturage, ou l'Opgaaf, ou des règlements sur les esclaves, le Landdrost Trappes me demande d'en informer la région : mais les fermiers me le reprochent personnellement, comme si j'étais pour quelque chose dans la promulgation des lois. Pour les représentants du gouvernement, je suis un pauvre cul-terreux qu'ils peuvent envoyer chercher ou renvoyer comme ça leur plaît ; pour les Boers, je suis le chouchou des Anglais, l'annonciateur du mal avec la marque du diable sur le visage. Et quand le besoin et le désir de mon corps solitaire me rendent cela insupportable, je comprends, dans mon humiliation, que Dieu lui-même a dû me rejeter. Pour eux, il n'y a pas de malédiction trop terrible pour me flétrir. Mais dès que quelque chose de fâcheux arrive dans la région, c'est encore le Fieldcornet qu'ils sollicitent et qu'ils courtisent pour qu'il les aide à s'en sortir.

Comme quand l'esclave Galant s'est enfui. J'avais des doutes, lorsque j'ai entendu dire qu'il était parti, parce que je savais trop bien qu'il y avait déjà eu des problèmes entre Nicolaas van der Merwe et son esclave : à tout bout de champ, une plainte ou des bruits sur un nouveau conflit ; et le Landdrost Trappes m'avait dit d'avoir l'œil sur les van der Merwe qui s'étaient déjà montrés empressés à se faire justice eux-mêmes. Le problème, c'était qu'on ne pouvait pas arriver dans une ferme à l'improviste pour faire une enquête, parce que les fermiers se montraient très possessifs envers leurs esclaves. Ce n'était pas la peine de se créer des ennuis inutilement. D'un autre côté, je savais que Galant n'était pas facile ; une fois, il m'avait trouvé dans une situation très regrettable, mais cela ne concerne pas l'affaire actuelle.

« Es-tu sûr qu'il est nécessaire de partir à sa recherche ? » ai-je demandé à Nicolaas quand il m'a eu tout expliqué.

« Est-ce que je serais venu te trouver si ça n'était pas nécessaire ? »

— Depuis combien de temps est-il parti ?

— Trois jours.

— Tu es sûr qu'il n'est pas seulement retourné à Worcester ?

— Avant de partir, il a dit aux autres qu'il allait au Cap.

— Laisse-moi encore deux jours, pour ne pas avoir d'ennuis.

— Tu veux être sûr qu'il se sauve ?

— Je veux que la justice soit appliquée. Réunir un commando pour découvrir qu'en fin de compte il est allé à Worcester exercer son droit en portant plainte me semble plutôt extravagant.

— Frans, tu ne vaux pas mieux que ces salauds d'Anglais, avec qui tu es de connivence.

— Je ne suis de connivence avec personne. »

Son accusation irresponsable m'a piqué au vif : combien de fois est-ce que je l'avais déjà entendue ?

« Dans un pays civilisé, on doit respecter la loi et l'ordre, sinon tout s'en va en morceaux, ai-je ajouté.

— Écoute bien. Si tu as trop peur pour faire quelque chose, dis-le-moi, afin que je puisse réunir moi-même les voisins, pour aller rechercher cet esclave. Mais dans ce cas, nous le ferons à *notre* façon.

— Mais tu ne comprends pas ? ai-je dit, en essayant de rester calme. Autrefois, c'était différent. Chacun devait se débrouiller seul. Mais le monde a changé, Nicolaas. Il y a de plus en plus de monde autour de nous, les villes sont plus peuplées et elles se rapprochent de nous. On a besoin d'une nouvelle façon d'appliquer les lois, pour que ce qu'un homme trouve juste ne soit pas injuste pour un autre.

— T'es peut-être très fort pour parler de justice et d'injustice. Pour toi, c'est quelque chose que tu lis dans les livres. Pour nous, c'est une question de vie et de mort.

— Mais pas chacun pour soi, Nicolaas. Nous ne sommes pas des animaux.

— Tu te prends pour qui pour me parler comme ça ? Il n'y a pas un cochon qui soit en sûreté à côté de toi. »

J'ai dû faire appel à toutes mes forces pour me contenir et pour ne pas le frapper avec le manche de mon fouet. Quelles insultes on est obligé d'apprendre à supporter.

« Il ne suffit pas que des gens vivent ensemble pour créer une civilisation, Nicolaas. Ils ont besoin d'une loi, devant laquelle tous les hommes sont égaux.

— Pas si ça touche à mon droit de décider ce qui se passe chez moi.

— C'est le prix qu'on doit payer. Chacun doit limiter sa liberté pour assurer la justice pour tous. Et même si cela signifie que quelques individus doivent en payer le prix de temps en temps, ça vaut quand même mieux pour un monde d'ordre qui garantit à chacun la justice et le droit de vivre.

— C'est toujours plus facile de parler que de faire quelque chose, m'a-t-il reproché amèrement.

— Je crois à ce que je dis ! »

J'avais crié plus fort que je ne l'aurais voulu ; mais c'était essentiel pour moi de lui faire comprendre. En quoi est-ce que je pouvais croire, sinon en la justice ? Qu'est-ce qu'il adviendrait de nous, si nous n'acceptions pas de marcher sous le même joug et de tirer tous ensemble, comme un seul homme ? Ne pas respecter cela signifiait la négation même de notre présence dans ce pays : et tous nos ancêtres auraient vécu en vain. La loi. La loi et l'ordre. C'était la seule passion qui me restait. Le seul recours dans ce monde de misère.

« La loi est devenue ton dieu ! a-t-il dit d'un air de mépris.

— Non, mais on ne peut pas vivre sans elle.

— Laisse-moi te dire quelque chose. Aucune loi n'est bonne en elle-même. Tout dépend de qui l'applique. Seul un homme qui a les mains propres ose s'occuper des lois. Sinon, il la souille avec ses empreintes sales.

— Encore des attaques personnelles, parce que tu ne peux pas me sentir.

— Non. »

Il s'est passé la main droite dans les cheveux comme à son habitude, ce qui faisait qu'ils restaient dressés sur sa tête.

« Simplement, a-t-il ajouté, je suis étonné que tu trouves nécessaire de me faire un sermon aussi long, alors que la seule chose que je te demande, c'est de ramener Galant. »

À la fin, je l'ai persuadé d'attendre une journée de plus. J'aurais préféré un peu plus longtemps, mais le lendemain, Campher, le contremaître de d'Alree, est venu me dire que Galant était allé chez eux – il voulait une paire de chaussures, rien que ça ! Après son départ, il était allé dans une pâture du vieux Piet van der Merwe, où il avait volé un fusil. Je n'avais pas d'autre choix que de partir à sa recherche.

J'ai réuni une douzaine d'hommes – moi, les deux jeunes van der Merwe, Campher, Jan du Plessis, d'Alree et six Hottentots –, tous armés. Nous sommes partis de ma ferme, nous sommes passés par Elandsfontein, puis nous avons traversé les montagnes vers la pâture où se trouvait Moïse, l'esclave du vieux Piet. Mais il n'a rien pu nous dire au sujet du vol parce que la veille, il était allé à Lagenvlei chercher des provisions. Wildschut et Slinger, les deux Hottentots, nous ont raconté leur histoire, que j'ai prise avec prudence parce que les deux versions différaient étrangement sur plusieurs points. Il en ressortait en gros que la nuit précédente, on leur avait volé leur fusil pendant leur sommeil ; et au réveil, ils s'étaient retrouvés nez à nez avec Galant qui les avaient menacés avec le fusil, et qui les avait obligés à tuer et à faire rôtir un agneau pour lui ; après en avoir dévoré une bonne part, il avait emballé le reste dans un havresac et il était parti vers les montagnes en agitant son chapeau et en leur disant

qu'il allait au Cap.

La recherche et la poursuite étaient à peu près impossibles dans les montagnes. On ne peut pas y utiliser les chevaux, et même à pied on avance difficilement. Il était hors de question de chercher des traces : le terrain est trop rocailleux. Et Galant était né dans le coin : il le connaissait comme sa poche.

« Il y a quand même quelque chose qui m'intrigue, ai-je dit à Nicolaas. Qu'est-ce qui a bien pu lui faire prendre une décision pareille ? Les autres fois, il est toujours revenu tout seul.

— Il s'est sauvé, c'est tout.

— Après le fouet ?

— Est-ce que ça change quelque chose ?

— Qu'est-ce qu'il avait fait ?

— Bon, si tu tiens à le savoir. » Il s'est planté bien en face de moi. Il avait les narines blanches et tremblantes. « Il a importuné ma belle-sœur.

— Tu veux dire qu'il... ?

— Ce qu'il a fait ou ce qu'il n'a pas fait ne te regarde pas ! a dit Barend en m'attrapant par les revers de ma veste. Fais ton boulot, et ramène-le. Mort ou vivant. »

Mais, dans ces montagnes, c'était impossible. Après quelques heures, nous nous sommes séparés en plusieurs petits groupes afin de couvrir une plus grande zone et pour l'empêcher de passer dans la direction du Rear-Witzen-berg et du Cap. Mais il avait disparu sans laisser de traces. Nous avons continué à ratisser la montagne pendant cinq jours, mais les fermiers ont dû rentrer pour leur travail. Le temps s'était gâté : l'hiver du Bokkeveld qui vous faisait claquer les dents. Une bourrasque de neige, un matin au réveil. Le ciel sombre et le vent du nord-ouest qui hurlait. Aucune chance de le retrouver.

« Bon, c'est comme ça, a dit Barend d'un air sinistre. Il ne nous reste qu'à espérer que ce salaud va crever de froid. »

Quand la neige a commencé à fondre et que le vent s'est calmé un peu, j'ai encore fait faire des recherches, en donnant des instructions précises aux Hottentots :

« Si vous trouvez des traces, vous les suivez où qu'elles mènent, même si vous devez aller jusqu'au Cap. »

Mais, après une semaine infructueuse, eux aussi ont abandonné. Nous savions tous ou que Galant était mort dans les montagnes, ou qu'il avait atteint le Cap.

C'est plus d'un mois après son départ que j'ai entendu parler de son retour inattendu à Houd-den-Bek. Tout à fait de plein gré, apparemment. Il a donné le fusil qu'il avait volé à Nicolaas, et il a accepté sans discuter la punition qu'il méritait. Et le problème semblait réglé. Les fermiers étaient libres de m'oublier à nouveau.

C'est un Galant différent qui est revenu du Cap, en descendant de la montagne quand la dernière neige a été fondue. Il était très maigre et avait les mains et les pieds crevassés et le visage blême. Mais il avait une lueur dans les yeux, comme un homme qui a vu quelque chose pour la première fois. Je ne sais pas bien comment dire ça, sinon qu'il avait l'air nouveau et différent, comme s'il s'était lavé dehors et dedans.

Rooy et moi, on l'a vu les premiers. On venait juste de rentrer des pâturages d'hiver dans le Karoo, avec le troupeau, et on réparait le kraal provisoire de rondins et de branches qu'on avait installé pour les jeunes agneaux et où les chacals avait fait un trou la nuit précédente. Galant est venu vers nous et m'a envoyé demander au Baas s'il pouvait rentrer et donner son fusil. Sinon, il repartait aussitôt.

« Bien sûr », a dit le Baas qui semblait content d'apprendre la nouvelle. « S'il se rend de lui-même, je ne lui tiendrai pas rigueur. »

On voyait bien qu'il était vraiment soulagé, parce que les choses marchaient mal à la ferme sans Galant pour s'en occuper.

Mais le Baas ne s'est pas bien conduit envers Galant. Après ce qu'il avait promis, et après que Galant eut rendu son fusil, quand il est venu à la cuisine chercher à manger, le Baas a soudain perdu son sang-froid et s'est mis à le battre avec son kirie jusqu'à ce qu'il le casse. Et, le lendemain matin, alors qu'on pensait que tout était fini, le Baas a demandé à Ontong et à Achilles d'attacher Galant dans l'écurie ; et c'était pas beau à voir, la façon dont il l'a fouetté. On s'attendait tous à ce qu'il se sauve à nouveau. Mais il s'est contenté de se tenir à l'écart de nous tous pendant longtemps, sans dire un mot à personne. Et c'est pour ça que je dis que ce n'était plus le même homme. Il est resté avec Pamela jusqu'à la naissance de l'enfant. Et quand ensuite on lui a demandé ce qu'il comptait faire, il a secoué la tête et il a dit que le temps de s'enfuir était passé. Maintenant, la vie était différente.

« J'ai vu beaucoup de choses au Cap, quand j'y étais, a-t-il dit. Et je sais que ma place est ici. Il faut que je sois à ma place quand la liberté viendra.

— Quelle liberté ?

— Tout le monde est au courant au Cap. Ça ne va plus tarder. Ils m'ont dit que ce que disent les journaux, ce n'est que le début. On n'ira plus pieds nus pendant très longtemps. »

Et il s'est mis à nous parler du Cap. Il avait revu l'homme de la prison de Tulbagh, l'Homme sans Nom qui s'était sauvé. Il avait maîtrisé ses gardes sur la route du Cap, disait Galant, il avait coupé

ses chaînes avec une pince, et maintenant il était libre. Pendant la journée, il se cachait dans les buissons de la montagne de la Table, et la nuit, il sortait pour chasser, comme un léopard. Et c'est lui qui avait dit à Galant que tout le monde se préparait pour le grand jour.

Ce n'était que le début des histoires de Galant. Il nous a raconté les courses de chevaux à Green Point. Quelqu'un lui avait prêté un cheval et il avait gagné, ce qui ne nous a pas surpris parce qu'on savait comment il s'y prenait avec les chevaux. Avec l'argent qu'ils lui ont donné pour la victoire, il s'est acheté le cheval. Un grand étalon gris, le meilleur cheval qu'on avait jamais vu au Cap. Et à partir de là, il n'a pas cessé de gagner, il gagnait tout le temps. Mais les autres ont commencé à être jaloux de ses victoires, et ils ont appelé les soldats pour l'arrêter, en disant qu'il causait du désordre. Il y a eu une bagarre terrible. Ils n'arrêtaient pas de tirer, et ils ont même tué le cheval et ils lui ont pris son argent ; et avec ses amis, ils ont dû se sauver dans la montagne. Mais, dans la nuit, les soldats leur sont tombés dessus, ils ont attaqué leurs cabanes, et la dernière bagarre a été pire que la première. Ils ont descendu le canon de la Croupe du Lion et plein de gens ont été mis en pièces. Au lever du jour, ils ont failli attraper Galant, mais il s'est sauvé et il s'est caché sur un bateau dans le port, un bateau plus grand que trois maisons. Mais au moment où il s'apprêtait à prendre la mer, un incendie a éclaté à bord, et le bateau a coulé et tout le monde s'est noyé, sauf Galant qui a nagé jusqu'à la côte.

Une autre fois, un homme était devenu amok dans les rues, il attaquait les gens avec une hache et les taillait en morceaux ; à la fin, Galant l'avait maîtrisé et lui avait pris sa hache. Tout le monde disait qu'il méritait la liberté pour avoir fait ça. Et on l'avait conduit chez le gouverneur, au cœur du château, mais malheureusement le gouverneur était absent ce jour-là, et ce qu'ils avaient prévu s'était écroulé. Ensuite, a dit Galant, il était monté au sommet de la montagne d'où on peut voir jusqu'au Bokkeveld. Il avait pissé de là-haut et il avait atteint le gouverneur qui passait juste en dessous. Alors, ils ont attrapé Galant et ils l'ont emmené devant les gentlemen du tribunal, et ils ont dit qu'il fallait l'attacher à quatre chevaux pour l'écarteler ; mais le jour choisi, quand ils l'ont amené sur la place, il a reconnu son étalon gris. Il n'était pas mort comme il l'avait cru, aussi il a commencé à lui parler doucement ; et au moment où ils ont voulu l'attacher, il s'est sauvé, il a sauté sur le dos du grand étalon gris et il est parti au galop. À partir de là, il est resté en dehors de la ville et a vécu avec son ami, l'Homme sans Nom, dans les fourrés de la montagne. Quand il faisait nuit, ils descendaient s'amuser dans les rues. Une fois, ils sont entrés en force dans l'église et y ont fait la fête ; tous les esclaves du Cap étaient là et ils ont dansé toute la nuit.

Ils se sont fait des amis parmi les esclaves du château qui se sont débrouillés pour voler pour eux de la nourriture sur la table du gouverneur, des plats et des plats, que personne n'a jamais vus dans le Bokkeveld. Ils parlaient de reprendre leur liberté. Ils voulaient que Galant soit leur chef, et ils lui ont promis qu'il vivrait dans le château quand viendrait le grand jour.

Mais ils voulaient d'abord qu'il retourne dans le Bokkeveld pour préparer tout le monde pour le jour de la liberté. Et c'est pour ça qu'en fin de compte il était revenu et qu'il avait rendu son fusil. Et c'est pour ça aussi qu'il se moquait pas mal du fouet, parce qu'il savait qu'il n'y en avait plus pour longtemps ; il n'avait plus qu'à le supporter encore un peu.

Il nous disait souvent : « J'aurais pu rester là-bas. La vie est belle au Cap. Mais je suis revenu pour qu'on soit tous ensemble quand le jour de la liberté arrivera. »

Puis il demandait à chacun de nous : « Alors, qu'est-ce que t'en dis ? Est-ce que tu es avec moi ou contre moi ? »

— Si ce jour-là vient vraiment, disait Abel, je serai à tes côtés. Et je danserai jusqu'au Cap.

— Tu peux compter sur moi. » Dollie le rejoignait aussi. « Si c'est si bien que ça, Le Cap, pourquoi est-ce qu'on n'y va pas tout de suite ? »

— Parce que notre place est ici, disait Galant. Il faut qu'on aille là-bas avec des chaussures aux pieds.

— Je crois que je vais me mettre avec toi, disait Goliath, toujours très prudent. Mais je veux être sûr que ça ne tournera pas mal. »

Les esclaves de chez Oubaas Piet étaient d'accord eux aussi ; et ceux de Buffelsfontein. Il n'y a que Ontong et Achilles qui hésitaient à prendre parti.

— Attendons de voir d'abord, disaient-ils. Si le jour vient, on se décidera. On ne veut pas d'ennuis pour rien. »

Et chacun avait son idée. À la fin, Galant nous a réunis, Rooy et moi :

« Et vous deux ? Vous êtes avec nous ? »

J'ai essayé de me tenir en dehors de tout ça le plus longtemps possible, mais ce n'était pas facile. Des discours pareils me faisaient peur. En quoi est-ce que ça me concernait ? J'avais mon travail à faire, et c'était déjà trop pour moi. Je m'occupais des moutons, je préparais l'argile quand il fallait réparer les murs des bâtiments ou de la cour, je plantais et je récoltais les haricots, je défrichais de nouveaux champs et je brûlais les broussailles, de quoi m'occuper toute l'année ; et au moindre signe de paresse ou de travail bâclé, le Baas arrivait avec une courroie. Et il y avait aussi Rooy à surveiller. Le jour où notre mère était morte d'une mauvaise toux, elle me l'avait confié parce que c'était encore un enfant, et quand le Baas m'avait

engagé, je l'avais persuadé de prendre aussi Rooy. Ça ne semblait pas l'intéresser, parce que Rooy était petit et fragile, mais à la fin, il nous a pris tous les deux. Et pour que le Baas soit satisfait, je veillais à ce que Rooy fasse sa part, même si, au début, ce n'était que des petites corvées, comme de ramasser du bois ou des bouses, brûler des broussailles et ainsi de suite. Parfois, ce n'était pas facile, parce que, dès qu'il en avait l'occasion, Rooy se sauvait pour lancer des pierres aux oiseaux ou pour les dénicher, ou attraper des rats palmistes, ou jouer dans le réservoir du vlei ; qu'est-ce qu'on pouvait attendre d'autre d'un enfant ? Mais je faisais de mon mieux pour le surveiller et pour lui apprendre ce qu'il devait savoir, comme ma mère me l'avait appris.

C'est pour ça que ce que disait Galant m'inquiétait. Mais il ne me laissait pas tranquille. Il m'arrêtait à tout bout de champ pour me demander :

« Alors, où est-ce que vous en êtes, toi et Rooy ? Est-ce que je peux compter sur vous ? Vous êtes avec nous ? »

Je protestais : « Comment est-ce que je pourrais être avec vous ? On n'est pas des esclaves qui ont besoin de se libérer. On est hottentots, des Khoins. On est déjà libres.

— Fais-moi voir ta liberté, disait Galant, en se moquant de moi. Où est-ce qu'elle est ? À qui est la ferme où tu marches nu-pieds ? Qui est-ce qui te donne à manger et qui te bat ? Qui te dit d'aller et venir ?

— On peut s'en aller, si on veut.

— Ils te rattraperont. Vrai ou faux ?

— C'est vrai. » Je devais l'admettre, et ce qu'il disait commençait à me tourmenter. « Mais ce n'est pas pour ça qu'on est des esclaves. Pour nous, c'est mieux de ne pas se mêler à ça.

— Le problème n'est pas de savoir si c'est meilleur ou pire, Thys. » Le regard de Galant me transperçait comme s'il pouvait voir jusqu'au Cap. « Ça ne sert à rien de dire que tu ne veux pas te mêler à ça. Quand le jour viendra, ce sera comme un grand fleuve qui nous emportera tous. Alors, il vaut mieux choisir maintenant. Sinon, ce sera trop tard.

— Laisse-moi le temps.

— Il n'en reste pas beaucoup, Thys. Les maîtres d'un côté, et nous de l'autre. Il n'y a plus de différence entre les esclaves et les Khoins. On marche tous nu-pieds. »

Puis je regardais au loin, en silence, en souhaitant voir Le Cap comme lui. Parce que je ne pouvais pas dire ce que je ferais si le grand fleuve dont il parlait arrivait. Et à la façon dont Rooy se serrait contre moi, je sentais bien qu'il avait aussi peur que moi. Tout ce qu'il disait, c'était leurs affaires, pas les nôtres : une histoire entre maîtres et

esclaves, pas pour les Khoins. Pourquoi nous entraîner aussi ? Est-ce que c'était vraiment comme il le disait ? Quand le flot arriverait, personne ne pourrait rester en dehors ?

J'avais peur.

Au plus profond de mon cœur, je savais que ce serait une sensation merveilleuse de marcher sur Le Cap, avec un fusil sur l'épaule, libre d'aller où je voulais, sans être tout le temps à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule, vers le Baas debout derrière moi.

Mais j'avais peur. Peur de ce nouveau Galant. Et de cette liberté qui nous menaçait tous.

Le flot. Pris en eux-mêmes – de simples morceaux d'épaves dans le torrent –, les événements des deux années qui ont séparé la nuit passée dans les montagnes et cette nuit de juillet où Galant s'était enfui au Cap étaient peut-être sans importance et pardonnables ; mais j'avais tout le temps conscience de l'incessant mouvement de l'eau sombre, qui gagnait en force et qui m'arrachait mes dernières racines. Je n'arrêtais pas de me dire : si seulement on pouvait voir ou saisir quelque chose pour s'empoigner avec et en venir à bout ; si seulement l'adversaire avait la naïveté des calamités d'autrefois – les Boschimans, les sauterelles, les sécheresses ou les inondations –, j'aurais pu l'affronter et survivre. Mais j'étais impuissant devant ce flot anonyme. Et le plus inutile, c'était la parole de Dieu qui autrefois avait éclairé mes pas. Évidemment, c'est en moi que résidait la faute, dans mon péché. Dieu s'était détourné de moi, et sa parole même était devenue vaine. Autour de nous montait la houle des menaces, des interdits, des ordres, des règlements en provenance du Cap, qu'apparemment on promulguait et on retirait au hasard, et cette force extérieure sans cesse croissante, de l'autre côté de la protection trompeuse des montagnes, menaçait d'atteindre nos vies. En moi, ne cessait de croître également une incertitude : Où étais-je ? Pas seulement dans ma ferme, mais dans ma propre vie ? Étais-je toujours au centre ou à la périphérie ? En moi, il y avait cette chose, cette fureur, cette folie, qui éclatait quand j'aurais dû la contenir et qui me faisait m'affoler alors que j'aurais dû faire preuve de raison et de sang-froid.

Et il y avait aussi Hester. Même après l'avoir perdue depuis longtemps au profit de Barend, je m'étais accroché à elle comme à une image d'ultime salut : jusqu'à ce qu'elle se retourne contre moi et s'éloigne : *Tu me dégoûtes. J'ai honte de toi.* Et quand Galant est allé la voir ce jour-là, derrière mon dos, quelle chose inqualifiable a-t-il perpétrée dont ni lui ni Barend ne diraient jamais un mot ? Impossible d'exiger qu'elle me dise la vérité : j'avais déjà perdu tout « droit » d'être franc avec elle et d'espérer sa franchise en retour.

Le fouetter a été une façon horrible de me torturer moi-même ; et quand il s'est enfui, la dernière prise que j'avais sur elle a disparu, si toutefois il avait voulu dire la vérité. Quoi qu'il arrive, il fallait le retrouver ; et le tuer si nécessaire. Cela chasserait-il la menace, le mensonge, l'absence de connaissance ? Je ne pense pas que ça avait de l'importance. C'était un besoin aveugle et intuitif de détruire quelque chose dans l'espoir que la vie en jaillirait miraculeusement. Le rattraper et le ramener à la maison, enchaîné ou ligoté, en le faisant

courir devant les chevaux, m'aurait permis de réaffirmer ma misérable autorité sur lui et, à travers lui, sur la vie qui me glissait entre les doigts. Mais il s'était enfui, ce qui était le pire affront qu'il pouvait me faire. Mais il y avait encore pire, et je ne l'avais pas prévu : son retour, qu'il avait astucieusement préparé. Il a rendu son fusil de son plein gré et n'a offert aucune résistance ; en fait, il souriait. J'ai essayé de l'assommer, mais j'ai réalisé à temps la futilité de tout cela et je me suis arrêté. Je suis resté éveillé toute la nuit près du corps de celle qui était ma femme : je ne pouvais même pas trouver de consolation auprès de Pamela parce que sa grossesse était trop avancée. Et de toute façon, sans même m'avoir demandé la permission, elle avait quitté la maison après le souper pour retourner dans sa hutte comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle du monde (est-ce que ça ne l'était pas ?), et je n'avais rien dit. Mon corps avait un besoin incontrôlable, et je n'avais aucun moyen de l'exprimer. Dans un état de rage que le dégoût ne faisait qu'accroître, je me suis abaissé jusqu'à me toucher, pour me débarrasser de cette amertume qui s'amassait en moi, lourde dans le ventre et dans ce membre de honte que je serrais avec haine. Cécilia s'est réveillée ; elle a compris ce qui se passait.

« Tu n'as pas honte ? a-t-elle dit. Ta main va se dessécher(19). Pourquoi est-ce que tu ne me prends pas si tu en as besoin ? »

Je lui ai tourné le dos, mais elle n'en est pas restée là. Évidemment, quand j'ai enfin cédé, j'étais à nouveau sans force. Son mépris était pire quand elle était silencieuse, et cela m'a laissé avec une fureur plus destructrice que jamais. Tout ça à cause de cet homme, Galant, qui en revenant volontairement dans son servage n'avait fait que me montrer l'étendue de mon propre esclavage. Ce n'est pas ce que j'avais choisi, mon Dieu. C'est Toi qui avais pris cette décision. J'étais prisonnier de Tes desseins impénétrables.

J'ai fouetté à nouveau Galant, dans la matinée. Je voulais l'anéantir pour me débarrasser définitivement de cette conscience du mal qu'il était devenu. Mais je me suis arrêté. Cela devenait dérisoire. Au lieu de m'affirmer, je m'humiliais devant leurs regards brûlants ; devant le sien.

« Détachez-le », ai-je ordonné à Achilles et Ontong.

Je suis resté à la maison toute la journée, avec la Bible. À partir de maintenant, avec l'aide de Dieu, je ne perdrais plus le contrôle de moi-même. Si quelque chose se rassemblait dans le but de me détruire, au moins je n'y mettrais pas la main ; desséchée ou non.

I Chroniques 21 (14) : *L'Éternel envoya la peste en Israël et il tomba soixante-dix mille hommes.*

Et Dieu envoya un ange à Jérusalem pour la détruire, et comme il la détruisait, l'Éternel regarda et se repentit de ce mal et il dit à l'ange qui détruisait : Assez ! Retire maintenant ta main. L'ange de l'Éternel se tenait

près de l'aire de battage d'Oman le Jébusien. David leva les yeux et vit l'ange de l'Éternel se tenant entre la terre et le ciel et tenant à la main son épée nue tournée contre Jérusalem. Alors David et les anciens, couverts de sacs, tombèrent sur leur visage.

Et David dit à Dieu : n'est-ce pas moi qui ai ordonné le dénombrement du peuple ? C'est moi qui ai péché et qui ai fait le mal, mais ces brebis, qu'ont-elles fait ? Éternel, mon Dieu, que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père et qu'elle ne fasse point de plaie parmi ton peuple.

L'ange de l'Éternel dit à Gad de parler à David afin qu'il montât pour élever un autel à l'Éternel dans l'aire d'Oman le Jébusien.

Et David bâtit là un autel à l'Éternel et il offrit des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces. Il invoqua l'Éternel, et l'Éternel lui répondit par le feu qui descendit du ciel sur l'autel de l'holocauste.

Alors l'Éternel parla à l'ange, qui remit son épée dans le fourreau.

La montagne est silencieuse quand il neige. Dans la chute d'une pierre, on entend le silence qui précède et celui qui suit. Les hommes du commando doivent être rentrés depuis longtemps, ils n'auront pas été capables de supporter le froid. La caverne me protège du pire, et j'ai mon kaross ; mais un feu serait utile. Quand c'est trop dur, j'en fais un petit que j'allume en frottant deux brindilles sèches. Mais il faut faire attention pour qu'on ne puisse pas voir la fumée d'en bas.

Peu de différence entre le jour et la nuit. Le froid. Ma peau se gerce et se dessèche ; je suis couvert de squames comme une tortue. Les mains, les pieds, les oreilles. On commence à voir mes côtes. Mais je dois survivre ; c'est important. De temps en temps, je vais jusqu'à une des fermes les plus éloignées pour attraper un mouton, en faisant attention aux chiens, et je découpe la carcasse et je laisse des morceaux de peau pour faire croire que c'est un chacal ou une hyène. Il ne faut pas qu'ils sachent que je suis dans les montagnes. Ils pensent que je suis au Cap, comme je l'ai dit à Ontong et aux autres.

Quand on est assis comme ça, le menton sur les genoux, les bras serrés, les mains sur les côtes, on redécouvre son corps. Je touche mes cicatrices des doigts, certaines sont anciennes, d'autres encore couvertes de croûtes. Je me lis comme un journal. Toute ma vie est écrite là : chaque cal, chaque entaille ou cicatrice, chaque boursouffure et chaque creux, chaque marque dit quelque chose ; je les emmène où que j'aille. C'est pour ça qu'un voyage au Cap est inutile. Tout est enfin clair : on peut se sauver d'un endroit, quitter des gens ; mais on ne peut jamais abandonner son corps. Et votre corps contient les endroits et les gens. Cette morsure sur mon épaule : Pamela. Ce cal : la fourche dans la ferme d'Oubaas Piet. Cette marque : le sjambok de Nicolaas. Cette ancienne brûlure : la marmite en fer de Mama Rose. On ne peut pas s'échapper. Et il y a les autres cicatrices, celles qui ne laissent pas de marques visibles pour l'œil, mais qui sont à l'intérieur : ces marques et ces balafres que vous découvrez dans votre sommeil, dans vos pensées, dans vos rêves. Ce mot, ce regard, ce geste. *Tu ne peux pas venir te baigner aujourd'hui, parce qu'Hester est avec nous.* Un lion qui culbute cul par dessus tête quand la balle l'atteint. Tous les deux, assis sous un kaross : Hester, Hester.

C'est à cause d'elle que je suis ici ; elle a dit à Barend : « Galant m'a importunée. »

Je suis allongé sur le ventre dans le grenier ; je regarde par une fente du plancher et je vois l'homme prostré sur le grand lit ; la

femme, assise sur une chaise, regarde par la fenêtre. Je ne peux rien saisir. La simplicité de la scène m'exclut. Et maintenant, je suis à nouveau en haut et je regarde en bas, mais cette fois c'est moi-même que je contemple. Et je n'arrive toujours pas à comprendre.

Tout ce que je sais, c'est que je suis ici. Voici mon corps, je le sens. C'est moi, Galant. Cela, enfin, au moins, je le sais. Il n'y a pas de place pour moi au Cap. Je suis ici, dans cette caverne basse et profonde, tandis qu'il neige au-dehors ; et dans la chute d'une pierre, j'entends le silence qui m'entoure.

Mes pieds n'auraient aucun mal à trouver la route du Cap ; j'ai si souvent fait le voyage dans ma tête. Mais seuls mes pieds iraient là-bas : je resterais ici, dans ces montagnes oubliées. Parce qu'en bas, à Houd-den-Bek, il y a une femme qui porte mon enfant. Le soleil tarde à se lever. Il fait nuit ; mais elle fera se lever le soleil. Comment est-ce que je pourrais l'abandonner ? Je ne suis pas libre de m'en aller. On pénètre entre les jambes d'une femme et on est pris pour toujours. Un enfant se forme dans son ventre qui s'accroche à moi. Je peux faire semblant de ne pas le savoir ; je peux faire semblant que la route du Cap me fera oublier. Mais coincé dans la neige, n'ayant rien d'autre à faire qu'à penser, avec toutes ces choses qui se rassemblent en moi, je sais très précisément qu'il m'est impossible de m'échapper. S'enfuir est une solution de lâche, et ça ne mène nulle part, parce que votre corps vous accompagne et que tout est là, dans votre corps.

Hester.

Non : à cause de ce qu'elle a dit, je crois que ce lien est définitivement rompu. Je suis enfin libéré d'elle. Il le faut.

Pamela : rien ne peut me libérer d'elle, à cause de l'enfant qui sortira de son ventre.

Être libre, ce n'est pas aller au Cap. Ce n'est pas non plus errer dans les montagnes. Je reste les pieds nus : c'est ce qui me marque. Être libre, c'est vouloir être là d'où on est originaire : oser être soi-même.

Toujours revenir au début. La femme, l'enfant. L'enfant.

Je redescends de la montagne dans la neige qui fond, en courant comme un torrent. Je me rends afin de revenir vers l'enfant. C'est comme si j'arrivais ici pour la première fois. Comme si tout était entièrement nouveau. C'est ce que j'ai choisi.

Attaché à la mangeoire, tandis que les coups m'arrachent la peau du dos et déchirent ma chair déjà couturée de cicatrices, les pensées jaillissent en moi comme des pierres qui tombent. Toutes ces histoires sans fin sur la libération des esclaves. Me voici. Les mains attachées. Mais je vais leur raconter ces histoires jusqu'à ce qu'ils me croient.

Je suis à nouveau avec cette femme, et dans son ventre la vie s'agite aveuglément, comme un poisson. Mama Rose vient s'installer

avec nous, pour être là quand ce sera nécessaire.

Dans la nuit, elle perd les eaux. L'enfant se débat pour nager vers la liberté. Pamela pousse, pleure et gémit, pour se débarrasser du terrible fardeau.

Au lever du soleil, la petite fille dort dans ses bras.

Une pierre qui tombe dans l'infini. Elle porte en elle le silence qui la précède et qui la suit.

Troisième Partie

Ça ne durera pas toujours. Combien de fois est-ce que je me suis consolé avec cette idée ; et même le jour où on faisait la moisson dans les champs, et l'après-midi sur l'aire de battage. Je pouvais voir le visage de mère, vieillie avant l'âge, usée, éreintée. Combien de fois encore ? Elle disait toujours : « Joseph, je ne peux prévoir que deux choses pour toi : ou tu feras fortune, ou tu mourras sur l'échafaud. » Et elle ajoutait avec un soupir et en secouant sa tête grise (ses cheveux avaient commencé à blanchir alors qu'elle n'avait pas trente ans) : « Je ne sais pas de qui tu tiens. Mais sûrement pas de mon côté. » Et si père était présent, ça déclenchait une dispute. Il était originaire du nord du Brabant, et nous habitions près de Breda ; et elle, était du Sud, du territoire belge ; aussi, à la maison, il y avait souvent de grandes explosions de colère. J'essayais de la rassurer : « Attendez, mère, je vous montrerai. Un jour, le monde entier me respectera. » On avait peut-être raison tous les deux, parce que, sur les onze enfants qu'avaient eus mes parents, j'étais le seul à être né coiffé, et depuis ma plus tendre enfance cela avait déterminé sur mon avenir toutes sortes de prédictions, tour à tour désastreuses ou enthousiastes. Mais en attendant, tout ce dont je pouvais être sûr, c'est que, quel que soit ce qui m'attendait, ça ne me tomberait pas tout rôti dans le bec. Il faudrait que j'aie le provoquer. Nous étions comme une portée de jeunes chiots, et il n'y avait pas assez de mamelles pour tous. La seule façon de survivre, c'était de tromper ou d'écraser les autres.

Si loin que je m'en souviennais, nous étions entourés par la guerre ou des rumeurs de guerre ; et les armées se succédaient dans notre région – les Autrichiens, les Prussiens, les Français ; et les Anglais se préparaient à débarquer à Hondschooten et à Camperdown. Un jour, nous étions en république, le lendemain dans un royaume, ou une partie de l'Empire français. J'ai grandi avec les noms des membres de la famille d'Orange ; puis est venu Pichegru (chez nous, son nom était l'équivalent de celui de Belzébuth ; dans la bouche de mon père, le récit de son avancée d'Anvers à Nimègue en passant par Hertogenbosch ressemblait à un voyage de Lucifer ; et ce que les soldats avaient fait à mère et à mes sœurs, dans la maison, tandis qu'avec père et mes frères nous étions gardés dans la porcherie par des baïonnettes, je ne l'ai compris que bien des années plus tard, même si depuis longtemps j'avais pensé que c'était quelque chose d'atroce à en juger par la façon dont Elsje avait perdu l'esprit et n'avait plus été capable que de proférer des sons inintelligibles) ; et ensuite, Louis Napoléon.

Dans notre petite ferme, où nous fabriquions du charbon de bois pour nourrir treize personnes, où nous plantions des choux et des navets pour manger et pour vendre au marché – quand les filles ne s’occupaient pas des volailles et des cochons, elles filaient et tissaient avec mère dans la maison –, tous les slogans de l’époque passaient en tourbillonnant comme des chiffons emportés par le vent et qui s’accrochent sur les haies ; et parce qu’ils étaient tous en langue étrangère, ils nous rappelaient les chansons magiques des contes de fées que mère nous racontait. *Liberté. Égalité. Fraternité(*)*. Trois charbons ardents qui brûlaient dans nos ventres, pendant les nuits d’hiver, quand nous étions couchés pêle-mêle, au milieu d’une ribambelle de frères et de sœurs qui écoutaient la pluie et le vent, ou la neige silencieuse ; et de l’autre côté de la cloison de bois, la vache, les chèvres et les cochons tapaient du pied et poussaient de sourds grognements ou des cris aigus. *Les droits de l’homme. La Commune. Vive la République(*)* Et le soir, les hommes buvaient du genièvre autour de la table récurée – mère s’asseyait à l’écart, dans la demi-obscurité, et reprisait ou faisait du crochet, une souris grise, aux yeux bordés de rouge, la goutte au bout du nez –, et ils lançaient témérairement les mots magiques. *L’homme est né libre et partout il est dans les fers*². Père donnait un grand coup de poing sur la table au milieu des assiettes qui s’entrechoquaient. « J’ t’en foutrai, moi ! Tout ce qu’on en a jamais vu de cette soi-disant liberté qui rend fou tout le monde, c’est la famine et la misère. Toute la récolte de navets emportée par les derniers soldats. Un mois de charbon de bois réquisitionné, comme ça. Et ma femme et mes filles..., mon Elsje !... » Et sa voix se brisait parce qu’Elsje avait toujours été sa préférée ; et un autre coup de poing sur la table.

Et ce nom que tout le monde répétait, quel que soit le sujet de conversation. Napoléon. Napoléon. Celui qui brisait les chaînes. Le Libérateur. « Libérateur mon cul ! » Toujours père. « Si c’est ça la liberté, j’aimerais voir l’oppression ! » Et les gémissements de mère, ses réprimandes monotones : « Geerd, Geerd, pas devant les enfants. »

Trois de mes frères ont rejoint l’armée ; deux sont morts dans l’année, un pour l’Autriche, l’autre pour la France, et le troisième est rentré à la maison avec une jambe en moins. Et père a recommencé à maudire les cieux : « Et ils ont le culot de continuer à parler de leur *Liberté. Égalité. Fraternité*. (Il crachait du jus de chique jaune par le trou qu’il avait entre ses deux grandes dents de devant.) On n’en a vu que le sale cul. Et il est plutôt sinistre ! – Oh, Geerd ! comment oses-tu ? »

Je devais reconnaître qu’il avait raison. Pourtant, dans les nuits obscures, quand le vent s’acharnait sur la maison, les mots continuaient à me résonner dans la tête. *Liberté. Égalité. Fraternité*.

Quelque part, au-delà de ces mots, au-delà de la misère et de la pauvreté, du charbon de bois et des navets, des haillons et des bruits qui sortaient de la bouche ouverte d'Elsje, je croyais que se cachait une réalité extraordinaire. Sinon, plus rien n'avait de sens.

Les perspectives sont devenues encore plus sombres après la mort de père, quelques semaines seulement après son départ pour l'armée, malgré les protestations de mère, pour donner une leçon à Napoléon. Malheureusement, sa mort n'a rien eu d'héroïque : en allant à Hohenlinden, un chien lui a marché dans les jambes, et en trébuchant il s'est tiré un coup de feu dans la poitrine.

À cette époque, grâce aux conseils d'oncle Fons, le frère aîné de mère qui était phtisique, j'avais déjà découvert qu'on pouvait tirer parti de la guerre si, parmi toutes les armées dispersées qui ne cessaient de se déplacer, on pouvait se mettre avec le bon groupe, au bon moment et au bon endroit. Bientôt, nos activités se sont développées et sont devenues un vaste mouvement clandestin de résistance contre l'occupant étranger. Diederik, le seul frère aîné sain et sauf qui me restait, commandait notre groupe. On a décidé que la nuit d'un certain mercredi, on ferait sauter la caserne de la garnison stationnée à Oosterhoot. Au dernier moment, le courage m'a manqué : j'ai pensé à ma pauvre mère qui avait déjà tout perdu à cause de la guerre et j'ai décidé de lui faire le serment de ne pas mettre ma vie en danger. Et le mardi soir, j'ai emballé toutes mes affaires et j'ai rejoint l'armée. (Par la suite, j'ai appris que l'attentat avait échoué, et qu'oncle Fons et Diederik étaient tous deux parmi les morts. Preuve certaine que le fait d'être né coiffé me protégeait.)

Quand je l'ai réveillée pour lui dire au revoir, maman s'est mise à pleurer à chaudes larmes. « Tu n'as même pas seize ans, Joseph. » Mais j'ai posé un doigt sur ses lèvres. « Je suis grand pour mon âge, mère. Je peux facilement passer pour dix-huit ans. Et il est temps que je commence à faire quelque chose pour la famille.

— Nous sommes pauvres, mais nous nous sommes toujours débrouillés.

— Ce n'est pas suffisant pour ma mère. En outre, je t'ai toujours dit – j'en ai le pressentiment – que de grandes choses m'attendaient. Il est temps pour moi d'aller chercher fortune. » J'ai levé le poing et je lui ai murmuré fièrement à l'oreille : *Liberté. Égalité. Fraternité.*

« Oh ! Joseph, a-t-elle dit en sanglotant. Tu ne sais même pas prononcer les mots correctement.

— Vous verrez, mère. »

Et je suis parti à la recherche de l'ange noir, en attendant sans crainte que l'histoire m'ouvre ses portes et me laisse passer. Je pouvais déjà entendre les trompettes. Reculez : voici l'homme qui est né coiffé.

Nom d'un chien. Ce qui s'est passé, c'est que, pendant des années,

j'ai arpenté l'Europe de long en large, la plupart du temps à pied. Autour de moi, les soldats racontaient avec des visages rayonnants les batailles auxquelles ils avaient participé – Ulm, Austerlitz, Iéna, Vimiero, Gôttschen, Leipzig, une véritable fanfare de noms –, mais tout ce que j'ai vu de la gloire que j'attendais, c'est le sang et la merde, l'épuisement, les haillons, la misère, les chevaux crevés, les jurons ; et une faim continuelle.

Déçu par les deux côtés, j'ai finalement rejoint une bande de vagabonds et de déserteurs qui suivaient les troupes comme des charognards, en vivant des dépouilles et des restes des armées. Quand on a conclu la paix et que les pourparlers ont commencé à Vienne, j'ai décidé de quitter une Europe ruinée et appauvrie et de partir pour l'Angleterre.

Mère était inconsolable, mais j'ai refusé de céder. Je lui ai expliqué avec toute la patience dont j'étais capable : « J'ai essayé l'Europe, mais ça n'a pas marché. Tout cela n'est pas arrivé pour rien. Vous avez gardé la foi. Je vous le promets, mère, vous mourrez riche.

— Il ne me reste pas beaucoup de temps, Joseph. Sur les onze enfants que j'ai mis au monde, il ne m'en reste que quatre, et sur les quatre, il y a un infirme et une idiote. Et maintenant, toi aussi, tu veux me quitter.

— Pas pour longtemps, mère. Je sais que le destin m'attend au coin de la rue. L'Angleterre est pleine de manufactures. »

Mais avec tous les soldats qui rentraient de la guerre, on n'avait pas beaucoup de sympathie pour les étrangers. J'ai été employé dans une suite de petits boulots misérables – dans une mine de charbon, une manufacture de bateaux, et même dans des champs de pommes de terre –, mais ce n'était pas la vie que j'avais escomptée ni que je pensais mériter ; aussi j'ai commencé à m'intéresser à ce qu'on disait des pays lointains. On parlait beaucoup de l'Amérique, où les slogans retentissants de ma jeunesse étaient devenus réalité et où les gens vivaient libres et prospères. D'autres parlaient de l'Australie. D'autres encore du Cap de Bonne-Espérance. C'était un nom qui me séduisait, et il s'est trouvé que, lorsque je suis arrivé à Southampton, il y avait un bateau qui s'app préparait à partir pour le Sud, ce qui a réglé mon problème.

Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que mon arrivée s'est plutôt mal passée. Un vent terrible nous a tenus à l'extérieur de la baie de la Table pendant cinq grands jours et a failli casser la chaîne de l'ancre ; et quand on a pu débarquer, le vent soufflait encore avec une telle violence qu'on avait du mal à tenir debout ; et d'immenses nuages blancs cachaient entièrement la montagne.

Un couple d'esclaves malais qui tenaient une petite menuiserie sur le Buitengracht m'ont proposé de me loger dans leur boutique pendant

une semaine, en échange du tabac et de l'arak(20) que j'avais passés en contrebande. Grâce aux efforts et aux relations de Mustapha, le patron de la menuiserie, on m'a proposé un travail dans un vignoble près de Constantia.

« Est-ce que vous connaissez la viticulture ? m'a demandé d'un ton ouvertement soupçonneux Sias de Wet, le fermier.

— J'ai appris en France, lui ai-je assuré. En Vendée, en Bourgogne, dans le Médoc, partout. »

C'est un truc que mon pauvre oncle Fons, que son âme corrompue repose en paix, m'avait enseigné à un âge très sensible : si quelqu'un te demande si tu es qualifié pour un travail, tu réponds toujours oui. Parce qu'on peut toujours apprendre n'importe quelle technique ; mais si tu dis non, l'occasion est perdue. Et j'ai vite appris les ficelles du métier de viticulteur. Si je bousillais quelque chose, j'apaisais de Wet en lui expliquant que j'avais fait comme en France, mais que j'étais prêt à m'adapter aux méthodes de la colonie. À la fin, on s'entendait très bien ; mais je n'ai pas pu y rester plus de deux ans. L'histoire m'attendait toujours. Et mère ne rajeunissait pas.

Je me suis senti à nouveau attiré par l'armée, mais c'était une erreur. Quel avenir y avait-il au Cap pour un soldat ? Des expéditions contre les maraudeurs Boschimans ou hottentots ; monter la garde au Cap ; faire des patrouilles à l'intérieur. Au bout d'à peine un mois ou deux, j'ai déserté. Mais alors que j'aidais à la moisson du côté de Piquetberg, le gouvernement m'a arrêté. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils réagissent si violemment dans une colonie à peine civilisée. Qu'ils aillent tous au diable. Le fouet au Cap et en public ; la pire humiliation de ma vie.

Mais j'ai été renvoyé de l'armée ; comme ça, j'étais libre de prendre un nouveau départ. C'est alors que j'ai rencontré Herr Liebermann qui était en train de charger trois chariots pour aller faire du commerce à l'intérieur.

« J'ai besoin d'un guide et d'un chasseur, m'a-t-il dit quand je me suis présenté à lui. Est-ce que vous connaissez l'intérieur ?

— Comme ma poche. Et je suis né avec un fusil dans les mains.

— Bien, alors, dans ce cas, vous pouvez venir avec moi. J'espère que votre prix n'est pas trop élevé, *ja* ? »

Quand on a été d'accord, je l'ai persuadé d'investir les quelque cent dix dollars qu'il me devrait à la fin du voyage en marchandises que nous pourrions prendre avec nous et vendre avec bénéfice. Il semblait que la chance me souriait enfin.

Pendant le voyage, par-delà les montagnes vers les Warm's Baths et de là à travers le désert, vers Swellendam et la région éloignée de Graaff-Reinet et la Great Fish River, j'allais en avant à cheval pour tracer la route et je revenais pour guider Herr Liebermann. Le jour de

sa mort, le pauvre n'avait toujours pas découvert que je ne connaissais pas plus le pays que lui. Et quand nous avons atteint les parties les plus éloignées de la colonie, nous avons commencé à faire de bonnes affaires. Généralement, on s'arrêtait dans une ferme ou dans une autre ; le lendemain, de bonne heure, on déballait nos marchandises et on échangeait et on vendait du mieux qu'on pouvait ; et invariablement, on nous offrait à boire et à manger. Très souvent, le vieux Liebermann était si saoul que j'étais obligé de l'attacher sur le chariot pour qu'il ne tombe pas. Quand il était dans cet état-là, je pouvais faire des affaires comme ça me plaisait. Comme j'avais découvert que dans les régions reculées on pouvait obtenir bien plus que près du Cap, je n'avais aucun scrupule à me mettre dans la poche la différence entre ce que Herr Liebermann espérait et ce que j'obtenais réellement. Il n'y perdait rien ; et chaque rix dollar me rapprochait de cette *Liberté. Égalité. Fraternité*, qu'on ne pouvait atteindre, je commençais à m'en rendre compte, avec un bon paquet d'argent dans la poche.

J'ai réussi à convaincre le vieil homme de traverser la Fish River, pour aller dans le Kaffir Land. Il craignait que ce ne soit interdit par la loi. Mais qui le saurait ? Et quand il a découvert ce qu'on pouvait obtenir d'ivoire, en l'échangeant aux Xhosas contre des poignées de grain ridicules et des ustensiles en métal, il a ouvert ses yeux vitreux et il est tombé dans une espèce de torpeur.

Nous n'avons fait demi-tour que lorsque nous avons eu troqué toute notre marchandise. Herr Liebermann voulait rentrer au Cap ; mais je l'ai fait changer d'idée.

« Réfléchissez un peu ; si on avait la bonne marchandise, on pourrait rapporter cinq fois plus d'ivoire.

— Qu'est-ce que c'est la bonne marchandise ?

— De l'alcool et des armes.

— *Aber*, Joseph, on ne peut pas vendre des armes aux Xhosas. *Gott im Himmel*, tu n'as pas entendu les Boers parler des dangers à vivre sur la frontière ?

— Herr Liebermann, tout ce que vous pouvez me dire sur la guerre, je connais. Avant l'âge de dix ans, je savais déjà que la guerre, ça veut dire de bonnes affaires.

— Mais les gens vont se faire massacrer si les Xhosas sont armés.

— La meilleure façon de préserver la paix, c'est de s'assurer que les deux parties sont de la même force. Personne ne tentera quelque chose contre l'autre. »

Ma proposition ne l'enthousiasmait pas, mais avec l'aide de ce qui restait d'eau-de-vie, je l'ai convaincu d'aller à Algoa Bay, où nous avons vendu notre ivoire et tout ce que nous avions échangé. Le bénéfice était tellement stupéfiant qu'il s'est immédiatement descendu

une bouteille de tord-boyaux du Cap qui l'a laissé sur le carreau pendant cinq jours, et à ce moment-là, on était déjà en route vers la Fish River, et les chariots craquaient sous le poids des fusils et des munitions, du tabac, de l'alcool et des ustensiles en fer que j'avais achetés.

Cette fois, les affaires ont marché comme un feu dans le veld ; et grâce aux deux interprètes que j'avais engagés à Algoa Bay, les transactions ont été accélérées. Quand on a eu vendu tous les pots de fer, j'ai eu l'idée de leur vendre du petit plomb.

« C'est de la semence de pot, ai-je expliqué aux Xhosas. Plantez une graine, arrosez-la pendant un mois et vous verrez pousser un pot : dès qu'il aura atteint la taille que vous désirez, vous le cueillerez. »

Incroyable de voir avec quel enthousiasme ils ont acheté le plomb, un grain pour le prix d'un pot. Les chariots pouvaient à peine rouler sous le poids de l'ivoire quand on a enfin fait demi-tour. Pour ne pas alerter la milice de la frontière – par chance un de nos interprètes m'avait prévenu de sa présence dans la région –, j'ai laissé Herr Liebermann avec les chariots à l'extérieur d'Algoa Bay et je suis allé en avant pour m'assurer qu'il n'y avait personne sur la côte.

Et c'est là que la chance a tourné. Quand je suis revenu aux chariots, je n'ai retrouvé qu'un des conducteurs, qui avait réussi à se cacher dans les fourrés quand la patrouille les avait découverts.

Je suis retourné travailler dans les fermes, d'abord dans le Suurveld, à l'est du Cap, mais après la guerre de 19, quand les Xhosas ont traversé la frontière par milliers, en pillant et en dévastant tout sur leur passage, je suis allé dans des coins plus tranquilles ; et j'ai enfin atterri dans la région de Worcester. À cette époque-là, j'avais mis un peu d'argent de côté, mais les fermiers étaient soit carrément pingres, soit incapables d'offrir un salaire convenable ; la plupart du temps, on nous promettait une part de la récolte – et quand c'était une mauvaise année, ce qui m'est arrivé trois fois de suite, il vous restait à peine de quoi vous couvrir les fesses.

Au loin, très loin, mère devait toujours m'attendre en se languissant. Elle était peut-être déjà aveugle. Elle était peut-être morte. Et je n'étais toujours qu'un tâcheron allant d'une ferme à l'autre. Les merveilleux mots d'autrefois s'éteignaient dans ma mémoire, comme si le vent avait à nouveau arraché les brillants haillons de la haie pour les emporter. Est-ce que tout cela s'était passé pour rien ? Les grandes devises de la Révolution. Napoléon. Pour rien ?

Dans la pauvre ferme du vieux cordonnier fou, à Houd-den-Bek, j'ai retrouvé un peu d'espoir. Parce que l'été s'annonçait bien. Sec, mais bon. Les blés ondoyaient sous le vent. On me demandait de travailler à la moisson, pas seulement chez le vieux d'Alree, mais dans plusieurs

fermes du voisinage. J'avais l'espoir de gagner assez pour équiper bientôt un autre chariot et repartir vers l'intérieur, là où se trouvait l'ivoire.

Pour la première fois, j'avais acquis aussi un peu de prestige. Pas avec le vieux d'Alree ou les van der Merwe, qui me regardaient comme un travailleur quelconque, mais avec les esclaves. Incroyable de voir avec quel empressement ils se réunissaient autour de moi pour écouter tout ce que je leur racontais. Il m'encourageaient, encore, encore. À leurs yeux, je devenais un homme extraordinaire. Et je me disais qu'il n'était peut-être pas trop tard. J'avais encore la moitié de ma vie devant moi. Peut-être que le fait d'être né coiffé allait enfin montrer son pouvoir magique ; peut-être que mère n'aurait pas attendu tout à fait pour rien pendant tout ce temps.

J'ai eu ça constamment à l'esprit pendant tout l'été. Et surtout en allant au Cap en chariot avec Nicolaas, en octobre dernier ; et ce jour de décembre pendant la moisson. Et cet après-midi, sur l'aire de battage, juste après le Nouvel An. Parce que je crois que c'est là que tout s'est finalement décidé.

Galant

Une petite fille aux cheveux clairs et aux yeux bleus.

Ce fut presque un soulagement, dans l'implacable lumière du début novembre, d'arriver du Rear-Wintzen-berg, en traversant les amoncellements de rochers des Skurweberge, et de retrouver le vent d'été de nos hautes plaines, dans un chariot presque désarticulé, comme toujours. J'étais assis sur le siège du conducteur, Campher était à côté de moi, le vieux Moïse faisait claquer le long fouet sur le côté, et le petit Rooy conduisait les bœufs. Un soulagement parce qu'on ne pouvait plus savoir ce qui avait pu se passer pendant son absence (au moins, avec Noël et le Jour de l'An, on pouvait être un peu tranquille) ; et aussi parce que le voyage avait été déprimant, avec Campher renfermé sur lui-même et marmonnant de temps en temps des mots dans une langue étrange, comme s'il avait été possédé par le Saint-Esprit. En même temps, j'ai retrouvé une sensation familière d'oppression. Pendant tout le chemin, j'avais eu le sentiment curieux de refaire le voyage de mes ancêtres : le premier van der Merwe avait pris, pour venir du Cap, la même route qui conduisait à Roodezand dans la vallée de Waveren ; et après sa querelle avec le Landdrost, mon arrière-grand-père et ses compagnons avaient escaladé le Witzenberg pour gagner le Bokkeveld, sans doute parmi les premiers à traverser ces montagnes incroyables ; et là, en galopant un jour entier à toute vitesse, il avait délimité l'immense ferme qu'après la bagarre avec le messenger de l'East India Company il avait baptisée Houd-den-Bek, Ferme-ta-Gueule ; et cinquante ans après le retour de la famille à Swellendam, papa était revenu prendre possession de Houd-den-Bek, d'Elandsfontein et de Lagenvlei. Maintenant, je refaisais le chemin de ma propre histoire, avec une sensation faite à la fois de plénitude et d'appréhension. Parce que je n'étais pas seulement le produit de ma propre histoire, mais aussi sa victime. Je n'avais pas la possibilité de suivre ou de m'écarter de mes propres inclinations : parce que le gouvernement du Cap faisait tout ce qu'il pouvait pour déterminer les limites et la direction de ma vie, mais aussi parce que cette longue vallée, ces montagnes sauvages et les gens qui y vivaient, et ma famille, se combinaient pour circonscrire mon existence. Je revenais vers ce lieu, vers ma femme et mes enfants, parce que je n'avais pas la liberté de faire autrement : prisonnier d'une terre en apparence ouverte mais qui vous écrasait dans sa poigne de fer.

Sans distraction ni conversation, j'avais eu le temps de penser, à l'aller et au retour. Rooy gardait toujours ses distances, sa petite bouille joufflue souriait, sur la défensive, et ses grands yeux noirs étaient en alerte comme ceux des rats palmistes ; le vieux Moïse

poussait de temps en temps un grognement d'approbation quand je disais quelque chose ; et Campher répondait brièvement aux questions, mais pas plus – pourtant j'avais remarqué qu'il était plutôt bavard quand il était seul avec les esclaves.

Est-ce que j'étais un raté ? Mais qu'est-ce que c'était exactement qu'un « raté » ? Il me semble qu'inévitablement on abandonne ce qu'on croit avoir possédé ; la vie ne cesse de tout nous prendre, de nous élaguer. Tout ce que j'avais pu espérer, c'était d'être respecté dans le voisinage. Même pas : d'être reconnu et accepté par mes voisins, d'être estimé. Mais ça s'était passé autrement. Mes parents me considéraient comme un bon à rien, qui se faisait d'autant plus remarquer qu'il s'était installé sur la vieille ferme de la famille. Mon frère me prenait pour un faible et me méprisait. Ma propre épouse me considérait comme un mari pas assez viril pour faire des fils, un amateur de femmes noires. Hester m'avait rejeté depuis longtemps et définitivement. Et à la façon dont Galant me regardait ou me répondait, il était évident que même lui n'avait aucune considération pour moi : et pourtant, nous avions été si proches. Qui y avait-il d'autre ? Bet qui me suivait partout où j'allais et qui sans aucun doute attendait son heure pour venger la mort de son enfant ? Pamela que je ne pouvais plus regarder dans les yeux alors qu'elle transportait son enfant blanc de la hutte à la maison ?

J'ai ignoré le reproche haineux quoique silencieux de l'attitude de Cécilia à propos de l'enfant blanc de Pamela. Dieu ne pouvait-il l'ôter de ma vue ? Mais c'était assurément Son châtiment, m'y confronter quotidiennement et m'obliger à une humilité abjecte. Insupportable. Ne me laissant aucun choix que celui d'implorer Son pardon. Il y avait des jours où je souhaitais que Cécilia renvoie cette Noire chez mon beau-père, d'où elle venait : mais en même temps je savais, et Cécilia était d'accord, que mon péché devait rester sous mes yeux.

Les seuls qui étaient inconditionnellement avec moi, c'étaient les enfants. Helena. La petite Hester. Katrien. Elles ne posaient jamais de questions et ne jugeaient pas. J'en tenais deux par la main, j'en portais une sur les épaules, et je me promenais sur la ferme avec elles. Des petits bras qui me serraient le cou avec amour ; des baisers ardents, humides comme le coup de langue d'un jeune chiot ; un parfum de soleil, de poussière et de fleurs écrasées. Une innocence fragile et terriblement éphémère. Parce que je savais que lorsque arriverait l'instituteur, ce qui ne tarderait plus, l'inévitable éloignement commencerait. En fait, il avait déjà commencé, et progressivement Cécilia me remplaçait auprès d'elles, considérant qu'il était « inconvenant » de courir en liberté avec leur père, dans le soleil et le vent. Dans peu de temps, elles s'entendraient avec Cécilia contre moi et mon univers d'homme, et seraient de plus en plus attirées dans celui

de leur mère. Cela rendait ma solitude plus sensible. Au début, tout avait dû être bien ; sans aucun doute. L'attention d'une mère ; la force impressionnante d'un père ; l'estime d'un frère ; la confiance d'un ami qui vous accompagne partout, qui partage tout. Mais tout cela avait vite été souillé, s'était dégradé inexorablement. *Tu n'es qu'une petite merde. Barend m'a parlé de leurs projets ce matin. Ce genre de choses, je l'attendais de Barend, pas de toi. J'ai honte de toi.* Un lion avec une énorme crinière sombre qui s'effondre en un tas misérable : une liberté impitoyablement liquidée. Et, de façon ironique, la seule chose qui m'avait permis de survivre avait été ce qui m'avait opprimé au début : la ferme. Et maintenant, nous y retournions, chacun amèrement enfermé en lui-même – Rooy ; le vieux Moïse ; Campher ; moi.

La seule idée du voyage m'avait déplu. Quand mars et avril étaient passés sans possibilité de faire le voyage – les haricots étaient en retard, et il fallait défricher de nouveaux champs –, je m'étais résolu à le reporter à l'année prochaine. Mais les produits s'accumulaient – le savon, les peaux et le biltong –, et Cécilia avait aussi ses raisons :

« Les filles deviennent grandes, Nicolaas. Je ne veux plus les voir courir partout comme des sauvages. Elles ont besoin d'une éducation. Il faut que tu trouves un instituteur au Cap. Helena est d'âge à aller à l'école. »

Et quand octobre a apporté une petite pause dans le travail, avant le fort de la moisson et du battage, je n'ai eu qu'à partir.

« Tu m'as assez cassé les pieds pour venir au Cap avec moi, ai-je dit à Galant. C'est l'occasion. »

À ma plus grande stupéfaction, il a refusé.

« Je préfère rester. Maintenant, je suis allé au Cap, et j'ai vu tout ce que je voulais voir.

— Vraiment, je ne te comprends pas, Galant.

— Si tu me donnes l'ordre d'y aller, j'irai, m'a-t-il dit de son air maussade. Mais si j'ai le choix, je préfère rester. »

L'idée de partir sans lui m'a déprimé et contrarié. J'avais pensé : peut-être que s'il m'accompagne, pendant le long voyage au Cap, on pourra retrouver quelque chose de cette nuit passée dans les montagnes. Maintenant, c'était fini. Cependant, même à ce stade, est-ce que j'avais pensé à ce voyage comme à « une dernière chance » ?

J'ai essayé de me persuader, en me disant que s'il restait, il pourrait peut-être en sortir quelque chose de bien. Après tout ce qui s'était passé cet hiver, on avait peut-être besoin d'une rupture pour y voir clair. Et, avec lui, il n'y avait pas de problèmes pour la ferme malgré tout. C'était peut-être ce qu'il y avait de plus remarquable dans nos relations : je lui accordais toujours une confiance sans réserves. Et, je dois le reconnaître, il avait changé depuis son retour. Non pas qu'il soit devenu plus ouvert, mais j'avais l'impression qu'il était moins

intransigent qu'avant, comme si les expériences vécues au Cap l'avaient adouci et fait subtilement mûrir. Il nous était maintenant possible d'apprendre à vivre ensemble. Nous étions plus vieux tous les deux, et, qui sait, un petit peu plus sages, plus accommodants, moins absolus.

Alors, je suis allé trouver le vieux d'Alree pour lui demander de me prêter Campher pendant un mois. Il lui était difficile de refuser puisqu'il vivait de notre charité. J'ai emprunté le vieux Moïse qui était sur une pâture de papa, dans les montagnes ; et on a pris le petit Rooy pour conduire les bœufs.

« Je reviens le plus tôt possible », ai-je dit à Cécilia, qui semblait presque soulagée de me voir partir. Si seulement elle avait pu m'attaquer ouvertement, mais son humilité était impénétrable. Elle était toujours irréprochable à tous points de vue, exemplaire dans l'accomplissement de ses devoirs, persuadée qu'elle était que Dieu apprécierait son obstination à poursuivre Ses desseins insondables. Je ne voulais pas être ingrat à son égard ; mais ce n'était pas facile pour un homme de vivre selon ses principes.

J'ai vite vendu mon chargement et à un meilleur prix que les années précédentes, et j'ai commencé à acheter ce qu'il y avait sur la liste de Cécilia : de la toile de lin, des chapeaux, des indiennes ; du café, du sucre, des épices ; des munitions et deux nouveaux fusils pour moi, et du fer, du goudron et de la poix. J'ai eu la chance de trouver aussi un bon instituteur : un homme entre deux âges, vertueux, un peu banal, du nom de Verlee, et qui avait épousé récemment une jeune fille de quinze ans. Ils vivaient dans la famille de sa femme et elle venait de mettre au monde leur premier bébé. En interrogeant la famille et les témoins qu'il m'a présentés, j'ai réussi à savoir qu'il avait été instituteur remplaçant à l'est du Cap et qu'il avait passé trois ans aux environs de Graaff-Reinet, avant d'aller à Stellenbosch. Les parents de la jeune femme désiraient qu'ils s'installent au Cap, mais il avait décidé de retourner dans l'intérieur, et nous nous sommes mis d'accord pour qu'il vienne à Houd-den-Bek en février, époque à laquelle la moisson serait rentrée et son bébé plus facile à transporter ; et Helena prête à suivre ses cours.

On me l'avait présenté lors d'une réunion, une des nombreuses qui se tenaient au Cap, depuis peu m'avait-on dit, et où on discutait essentiellement de la question des esclaves. Les gens commençaient à se sentir désappointés par l'incertitude générale. Ça a été une bonne chose que je puisse y assister personnellement, comme ça j'ai pu me rendre compte par moi-même de ce qui se passait. Ce qu'on apprend par ouï-dire peut être loin de la vérité.

La plupart des gens présents étaient du Cap même, mais un assez grand nombre étaient des viticulteurs des environs de Stellenbosch, ou

de plus loin, certains venaient même de Swellendam. Beaucoup d'esclaves avaient aussi pris place au fond de la salle, dont le vieux Moïse, toujours curieux comme un singe. On a déclaré qu'on en avait assez des ambiguïtés et des tergiversations, ce qui a été accueilli par d'énormes applaudissements. Nous avions besoin de certitudes. On nous a dit qu'une semaine auparavant, une délégation était allée voir le gouverneur, et un officier venait donner la réponse – ce qui en soi était déjà extraordinaire, parce que Lord Charles avait la réputation d'être peu conciliant. L'officier s'est adressé à nous avec d'étonnantes marques de déférence. Au début, il s'est fait huer par la foule plutôt indisciplinée, mais quand il était devenu évident qu'il était de bonne volonté, on l'a laissé s'exprimer librement. Un jeune Hottentot lui servait d'interprète – un pandoer très fier de son uniforme mais en même temps complètement effrayé de se retrouver en face de cette réunion de Boers hostiles, ce qui était très amusant.

Selon l'officier (d'après ce qu'a traduit en hésitant le jeune pandoer effrayé), le gouvernement n'ignorait pas nos inquiétudes et procédait à une enquête minutieuse sur la situation d'ensemble. On avait déjà envoyé un long rapport au roi, en Angleterre, et la réponse ne tarderait pas. Si le gouvernement britannique décidait l'émancipation des esclaves – auquel cas il y aurait d'importantes indemnités –, nous en serions informés en temps voulu. Tout serait clair vers la fin de l'année. Si, à cette époque, nous n'avions entendu parler de rien, cela signifierait que nous serions libres de continuer comme par le passé. Sinon, des messagers iraient dans toute la colonie, vers Noël ou le Jour de l'An, avec tous les détails.

Beaucoup de fermiers se sont plaints de ce nouveau report. Certains ont même menacé le jeune pandoer, comme s'il avait été responsable ; mais il y avait des soldats à tuniques rouges dans toutes les portes, prêts à intervenir. La plupart des gens étaient préparés à accepter la situation. Personnellement, j'étais tout à fait d'accord d'attendre jusqu'au Nouvel An ; on saurait au moins si l'on serait maître de sa ferme et de ses esclaves.

Certains fermiers pensaient qu'on aurait dû prendre les devants et résoudre le problème en libérant nos esclaves immédiatement. Je n'ai cessé d'y penser sur le chemin du retour. Mais je voyais bien que ce n'était pas une solution. Si je libérais mes esclaves, que feraient les autres des fermes voisines ? Une telle position serait absolument indéfendable. On devait aussi penser à ses voisins : personne n'était libre de faire ce qu'il voulait tout simplement. Et la fin de l'année était si proche qu'on pouvait attendre.

Aussi, je ne peux pas dire que j'étais mécontent en repensant à ce voyage. Je n'étais pas satisfait, mais je n'étais pas mécontent non plus.

Dans l'étroite vallée, éclairée par le pâle soleil d'automne, le

chariot semblait avancer tout seul. Les bœufs devaient avoir senti l'herbe de Houd-den-Bek ; ceux de tête donnaient des coups de corne, et Rooy devait les retenir et courir à côté pour rester à leur hauteur.

Évidemment, je me suis arrêté à Elandsfontein. De très loin, j'ai ouvert l'œil pour apercevoir la robe d'Hester. Mais Barend était seul : elle était partie dans le veld, m'a-t-il répondu – il semblait que rien au monde ne l'apprivoiserait. Nous nous sommes assis dans le voorhuis pour boire un peu du nouveau café que j'avais rapporté, et Campher s'est installé dehors, à l'ombre, avec les esclaves : je pouvais le voir par la fenêtre, en train de répondre à leurs questions sur Le Cap, tandis que Barend et moi nous parlions du voyage – ce qu'avaient rapporté les marchandises ; les deux fusils neufs ; l'instituteur.

« Pourquoi est-ce que tu tiens tellement à ce que tes filles reçoivent une éducation ? Tu les prépares pour vivre à la ville ou quoi ?

— C'est Cécilia, ai-je répondu. Et ce sont des filles. On ne peut pas les élever comme des garçons. »

Il m'a regardé sous ses sourcils noirs avec un œil moqueur.

« *Ja !* a-t-il dit enfin. Je pense que tu t'y connais mieux en filles qu'en garçons, n'est-ce pas ?

— Je n'échangerais mes filles pour rien au monde.

— Ça, j'en suis sûr. Pourtant, ce serait dommage que Houd-den-Bek tombe un jour entre des mains étrangères par manque d'héritier. »

J'ai volontairement changé de sujet en ignorant sa remarque :

« Tout s'est bien passé pendant que je n'étais pas là ?

— Oui. Je suis allé à Houd-den-Bek tous les deux jours. Galant à l'air de s'être enfin calmé. Il s'est peut-être résolu à ne plus être insolent.

— Après le Nouvel An, ça ira mieux pour nous tous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Je lui ai raconté la réunion. Abel nous a interrompus pour venir parler à Barend d'une histoire de binette.

« J'arrive tout de suite », lui a dit Barend brusquement. Abel est resté à marcher de long en large avec impatience pendant que je terminais mon récit ; puis nous sommes sortis et on a déchargé des chariots ce qui était pour Barend. Nous avons repris la route peu de temps après – sans Moïse qui était resté avec son tabac, son tonnelet d'eau-de-vie et le pantalon que je lui avais donné : il prendrait le raccourci pour retourner dans les montagnes.

J'ai senti en moi une nouvelle répugnance, pas tant de revenir à la ferme, mais au souvenir de la première fois où j'étais allé au Cap avec papa, quand tout le monde était en émoi à cause de la révolte des esclaves à Koetberg ; et quand, dès notre arrivée, papa avait réuni tous les esclaves à Lagenvlei et les avait fouettés en guise d'avertissement. Je pense qu'à son époque cela avait l'effet préventif

nécessaire. Mais aujourd'hui ? J'ai fait ce que j'ai pu pour éloigner ces pensées morbides. Après tout, il y avait un nouvel espoir. Et lentement, tandis qu'on s'approchait – on est passés devant chez Frans du Toit et on a filé sur Houd-den-Bek –, j'ai pensé à autre chose. J'ai vu enfin la ferme, devant moi, dans la trouée, entre les chaînes de montagnes : la ferme avec ses murs de pierre, la maison et les bâtiments blanchis à la chaux, les kraals, et les bouquets d'arbres. J'ai retrouvé malgré moi une certaine fierté : presque tout cela était le travail de mes mains. La maison délabrée dans laquelle Hester avait vécu autrefois était maintenant une ferme solide avec un toit de chaume en bon état. Il y avait les étendues d'eau sombre, là où on avait endigué les marais. Les canaux d'irrigation pavés ; les vergers ; les pêchers devant la maison ; les champs de haricots ; le carré vert sombre où poussaient les citrouilles ; le tabac ; l'étendue des pièces de blé qui jaunissait déjà. Il y avait dans tout cela une stabilité profondément rassurante. Tout avait été bien fait, et solidement. Nous n'étions pas des visiteurs de passage : tout cela était ici pour durer. L'incertitude était peut-être en train de disparaître. On l'avait payé cher, mais on avait aussi appris et on avait mûri. Et quand j'ai fait claquer le grand fouet après avoir laissé Campher chez d'Alree (il ne restait plus que Rooy et moi sur le chariot), j'ai aperçu les enfants qui accouraient au-devant de moi, avec leurs robes claires qui tourbillonnaient, leurs cheveux qui flottaient au vent – blonde, rousse, blonde – et leurs voix aiguës qui criaient : « Papa ! Papa ! Papa ! » Ma ferme ; ma maison ; mes enfants.

Oui, nous gagnerions.

Le Seigneur détruirait les ennemis qui se dresseraient devant nous.

Et ce soir, quand Pamela nous aurait lavé les pieds et qu'elle aurait débarrassé, nous nous réunirions autour de la table pour la prière, et les esclaves s'installeraient sur le sol de bouse séchée près de la porte de la cuisine ; et je me laisserais aller au rythme de ma propre voix, en lisant avec une émotion contenue :

Maintenant, de nombreuses nations se sont réunies contre toi ; laisse-la donc être souillée et levons notre regard vers Sion.

Mais ils ne connaissent pas les pensées du Seigneur, et ne comprennent pas sa recommandation : et il les rassemblera comme des gerbes sur le sol.

Lève-toi et moissonne, ô fille de Sion : ta corne sera de fer et tes sabots de cuivre. Et tu mettras en pièces de nombreuses personnes. Et je consacrerai leur richesse au Seigneur, et leurs biens au Seigneur.

C'était une année sèche et ventée. Certains jours, le vent tourbillonnait et soufflait en rafales, et retroussait les jupes des femmes ; mais la plupart du temps, il soufflait de façon continue, pendant des jours, comme si une main immense le conduisait pour qu'il balaie tout sur son passage, et qu'il courbe les épis, et tout le monde souhaitait qu'arrive le moment du battage. Parce que c'était tout à fait le vent qui convenait pour le battage, soufflant de l'ouest, prêt à emporter avec lui toute la balle et la paille en ne laissant que les riches grains.

Les fermes du Bokkeveld avaient l'air calme, en surface, cet été. La fuite de Galant au Cap, et son retour à la fonte des neiges, semblaient avoir nettoyé le ciel orageux. Et maintenant, les jours étaient calmes et bleus, les hirondelles étaient revenues, le soleil se levait, traversait lentement le ciel, disparaissait et se levait à nouveau ; le blé gonflait et devenait jaune sombre, roussi par places par trop de soleil, et promettait la plus belle moisson qu'on ait jamais vue.

Seul le vent apportait un sentiment d'inquiétude à ce qui, sans cela, aurait été paisible. Et un autre vent se levait aussi. Un vent qu'on ne pouvait pas voir ni sentir sur son visage ; mais je le reconnaissais néanmoins. La première fois que je m'en suis rendu compte, c'est quand j'ai parlé avec Galant après son retour. Parce que si je vivais à part des autres, tout le monde passait devant ma hutte, et je n'ignorais rien. Très souvent, le soir, Galant venait, et les autres de Houd-den-Bek ou de chez le vieux d'Alree ; même les esclaves de chez Barend venaient me voir – Abel, gentil et tête en l'air, toujours prêt à jouer de la musique, à boire un coup ou à plaisanter ; et le jeune Goliath, si humble ; et Klaas, ce vieux crapaud –, certains venaient de plus loin encore : Slinger qui s'amusait à porter une plume d'autruche sur son chapeau mou, et le vieux Moïse avec ses yeux vitreux, et Adonis, le vieux geignard de la ferme de Jan du Plessis. Chacun avait son histoire à raconter : et je les écoutais tous, parce que j'étais vieille, et ce qu'ils n'auraient pas osé dire à n'importe qui d'autre, ils me le confiaient, et pourquoi ne l'auraient-ils pas fait ? J'étais leur mère à tous.

Ce soir-là, Galant est venu m'apporter de la soupe qu'il avait demandé à Pamela de chiper à la cuisine ; et il est resté assis là, à me raconter toutes ses histoires folles sur Le Cap.

« Le Cap a dû beaucoup changer depuis que j'y suis allée quand j'étais jeune, je lui ai dit. J'ai du mal à le reconnaître dans ce que tu me racontes. »

Ça l'a piqué au vif.

« Tu crois que je te raconte des mensonges, Mama Rose ?

— Je n'ai pas dit ça. Qu'est-ce qu'on sait sur un autre ? Je ne vois pas dans ta tête. Tout ce dont je me souviens, ce sont les rêves que tu avais l'habitude de faire quand tu étais petit, et je savais chasser toutes tes mauvaises pensées en te frottant ton petit bout. Mais quand un homme a grandi, ce n'est pas aussi facile de chasser ses rêves.

— Alors, tu ne me crois pas ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire, que je te croie ou non ? Du moment que toi tu y crois. »

Il est resté silencieux pendant un moment. Je lui ai demandé :

« Tu y crois ? »

Sans lever les yeux vers moi, le regard perdu au loin, là où rôde le chacal-thas, il a dit brusquement :

« Je ne suis plus le même, Mama Rose.

— C'est parce que l'enfant de Pamela est blanc ?

— Je n'en ai rien à faire de cet enfant ! a-t-il crié.

— Qu'est-ce que c'est alors ? Ils ont finalement réussi à te dompter ?

— Non, a-t-il dit très doucement. Non. Personne ne peut me dompter. »

Il avait retrouvé son calme et il a continué :

« Quand je suis parti, c'était pour essayer de trouver un endroit où je pourrais vivre. Au Cap ou de l'autre côté du Grand Fleuve, n'importe où. Toute ma vie, j'ai cherché cet endroit ; toute ma vie, j'ai attendu de m'en aller d'ici. Mais j'ai découvert une chose, c'est qu'on ne peut pas s'en aller de chez soi. La terre colle à vos pieds. Je suis d'ici. Le Bokkeveld. Houd-den-Bek. Avant, j'étais ici parce que je n'avais pas le choix. Maintenant, c'est parce que je le veux. Maintenant, j'ai décidé, et c'est cet endroit que j'ai choisi. C'est chez moi.

— Alors, tu es enfin satisfait ?

— Je n'ai pas dit ça. » Il s'est tourné vers moi et m'a regardé très durement. « Comment est-ce que je pourrais jamais être satisfait tant que je serai esclave ? Mais au moins, j'ai un endroit qui est à moi. Tout ce qui me reste à faire maintenant, c'est de me libérer des maîtres.

— Pourquoi est-ce que ce que tu dis est si embrouillé ce soir ?

— Je sais de quoi je parle, Mama Rose. J'attends seulement mon heure. »

Cela m'a inquiétée : « Quelle heure est-ce que tu attends ? »

Mais il ne m'a pas répondu franchement. Au lieu de ça, toujours en me regardant, il m'a demandé : « Mama Rose, tu sais qu'on va bientôt être libérés ? »

Je l'ai prévenu : « Il y a eu plein d'histoires comme ça, tout au

long des années, Galant. Ne prends pas ça trop à cœur. Ça ne mène nulle part.

— À Noël ou au Jour de l'An, a-t-il dit calmement en m'ignorant. C'est ce que j'ai entendu dire. Les nouvelles viennent directement de l'autre côté de la mer. C'est le journal qui l'a dit.

— Qu'est-ce que tu sais des journaux ?

— Je te dis que c'est vrai ! »

Il était tellement énervé qu'il m'a attrapée par l'épaule et qu'il m'a secouée à m'en faire claquer les dents.

« Tu m'entends ?

— Bien sûr que je t'entends. C'est pas la peine de crier. »

Il m'a laissée, honteux.

« C'est ce que dit le journal, a-t-il répété.

— Où est-ce que tu as entendu dire ça ?

— Tout le monde est au courant. » Il s'obstinait comme quand il était enfant. « À Noël ou au Jour de l'An. Aujourd'hui, je sais où est mon pays ; quand le jour viendra, mon pays me connaîtra lui aussi.

— Noël et le Jour de l'An viendront et s'en iront. Comme tous les ans.

— Tu vas voir. J'attends mon heure. Et mon heure, c'est le Nouvel An. Ni avant ni après. »

Au début, j'ai pensé que c'était une autre de ses lubies. J'ai ouvert l'oreille, et Abel n'a pas tardé à me raconter la même histoire.

Je lui ai demandé : « C'est Galant qui t'a dit ça ?

— Non, pourquoi ? Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. C'est un homme du Witzenberg qui m'en a parlé. D'après lui, tout le monde est au courant, jusqu'au Cap. »

Peu de temps après, le vieux Moïse m'a répété la même chose ; et je l'ai aussi entendu dire par des gens de Worcester qui venaient faire paître leur bétail. Ça m'a donné le vertige. On entend tellement de choses dans sa vie ; on n'y fait plus attention. Et maintenant, tout d'un coup, il y avait cette nouvelle histoire. Est-ce que ça pouvait être vrai ?

J'en ai parlé avec Bet. Après la naissance de l'enfant aux cheveux clairs et aux yeux bleus, les choses avaient changé à nouveau à la ferme ; Bet était revenue à la cuisine, et Pamela travaillait dehors. Et pourtant, je savais que la Nooi n'aimait pas beaucoup Bet. Les hommes nous en font voir de dures. Quoi qu'il en soit, Bet travaillait à nouveau dans la maison – la Nooi ne demandait plus à Pamela que de s'occuper de ses vêtements, de ses cheveux et de choses comme ça –, et je lui ai dit de bien écouter ce qu'on disait des journaux et de découvrir tout ce qu'elle pourrait. Il était grand temps de savoir où on en était.

Mais elle n'a pas appris grand-chose. D'après Bet, la Nooi ne

s'intéressait pas beaucoup aux journaux ; elle préférait ne pas y toucher. Et si elle disait quelque chose, ça n'était pas très précis : « Dans un pays lointain, de l'autre côté de la mer, ils disent qu'on doit libérer tous les esclaves, mais les fermiers ne voudront jamais. » Et si Bet lui posait des questions, la Nooi lui disait de se taire. Et puis, tout d'un coup, elle s'en prenait à nouveau à Bet : « Je voudrais qu'on puisse se débarrasser de tous ces sales esclaves. Pourquoi est-ce qu'ils ne vont pas voir le roi pour reprendre notre argent et nous le rendre ? Comme ça, ils pourraient tous emballer leurs affaires et s'en aller. »

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Mais Bet n'en savait pas plus que moi.

« Est-ce que tu en as déjà parlé avec Galant ? »

— Si je lui en parle, il se contente de me dire de ne pas m'inquiéter. Ce n'est pas facile de s'entendre avec lui. Surtout depuis la mort du petit David. Mama Rose, je ne sais plus quoi faire. J'ai l'impression que tout le monde me repousse. »

À la fin, j'ai décidé de savoir ce qu'il en était par moi-même. La moisson avait déjà commencé et les épis tombaient sous la faucille des moissonneurs ; ce serait bientôt Noël et le Jour de l'An. Je devais savoir avant qu'il ne soit trop tard. Parce que je sentais déjà que ça venait, comme un vent qui se lève.

Je suis allée à la ferme. C'était une journée accablante, les cigales chantaient dans les arbres, à vous faire éclater la tête, pendant tout le jour, du lever au coucher du soleil. Le vent s'était calmé ; pas un souffle d'air, et le monde était blanc de chaleur. Les champs de blé étaient jaune brun, et les moissonneurs accroupis faisaient siffler leur faucille et avançaient, sans fin. Galant, Ontong, Achilles, les jeunes Rooy et Thys, les travailleurs saisonniers Valentyn et Vlak, et les autres ; et ceux de chez le vieux d'Alree, Campher le contremaître et l'énorme Dollie ; et même certains de chez le vieux Piet. Son blé était en retard cette année, et la moisson avait commencé à Houd-den-Bek avant de faire le tour de la montagne. Les gros paquets blancs des nuages s'amoncelaient sur les crêtes de la montagne, et c'était difficile de prédire quand ils menaceraient les champs.

Nicolaas travaillait à la ferme où il posait une nouvelle épaisseur de roseaux sur le toit de chaume du grenier à blé. Pamela et Lydia l'aidaient ; et j'ai pensé que Bet était seule dans la cuisine.

La Nooi est sortie de l'ombre du voorhuis quand elle m'a entendue parler à Bet. La plus petite des filles était avec elle, et regardait collée aux jupes de sa mère ; j'avais vu les deux aînées jouer dans l'escalier de pierre qui menait au grenier.

« Oh ! c'est toi, Rose. Qu'est-ce que tu veux ? »

— Je suis venue voir si tout allait bien, Nooi. » J'ai jeté un coup d'œil à Bet, et elle est sortie dans la cour.

« Qu'est-ce qui t'a fait penser que tout n'allait pas bien ? »

— On entend tellement de choses, Nooi.

— Vraiment ?

— Vous n'auriez pas une petite prise ? »

Ma demande a eu l'air de lui déplaire, mais elle est allée me chercher du tabac sur l'étagère du coin pour remplir ma blague ; elle avait toujours été irritable, la Nooi.

« Alors, que se passe-t-il ? »

J'ai regardé dans la blancheur aveuglante de la cour et j'ai remarqué un tourbillon de poussière, au loin sur la route, qui venait vers nous. Rien d'anormal en cette saison, surtout dans un été aussi sec, mais je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner. Je savais que c'était un Gaunab, le Noir, celui qui prend la forme d'un tourbillon. Il y a longtemps, ma mère m'avait dit que son nom c'était *Sares* ; et c'était un mauvais présage. Je le voyais s'approcher en soulevant la poussière, les brindilles et les feuilles sèches ; je l'avais déjà vu soulever des grenouilles mortes et d'autres choses de mauvais augure. Et j'ai eu peur parce que j'ai vu qu'il venait droit sur la maison.

J'ai crié : « De l'eau, Nooi ! » Et comme elle restait là sans rien faire, je l'ai écartée et j'ai attrapé la bassine d'eau dans le coin de la cheminée ; en trébuchant et en éclaboussant, je suis allée jusqu'à la barrière et j'ai jeté l'eau sur le chemin de *Sares*. Le tourbillon a hésité, il a tourné, puis il est retombé. Mais je tremblais encore en revenant vers la cuisine, avec la bassine vide. Les petites filles s'étaient arrêtées de jouer et me regardaient dans l'escalier du grenier. Quand je suis entrée dans la cuisine, elles se sont précipitées derrière moi.

« Rose, est-ce que tu as perdu la tête pour faire des choses comme cela ? m'a dit la Nooi, sur un ton de réprimande.

— Je sais pas de quoi vous parlez, Nooi, je lui ai dit, en colère.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Bet venait juste de remplir la bassine.

— Le tourbillon de poussière signifie le danger, Nooi. Si je ne l'avais pas arrêté, il y aurait eu une mort à la ferme, c'est moi qui vous le dis. Vous ne savez pas ça ?

— Qu'est-ce que c'est encore que ces histoires impies ? Combien de fois est-ce que je t'ai dit de ne pas faire peur aux enfants avec ces absurdités de païens ? Je n'en veux plus, tu m'entends.

— C'est pas des histoires, Nooi. C'est la vérité. J'ai été élevée avec.

— Dieu te punira pour ça, Rose. »

J'ai soupiré. « Nooi...

— J'ai du raccommodage à faire », a-t-elle dit en me tournant le dos.

J'ai levé la main pour l'arrêter, mais je l'ai laissée retomber. Si elle était de cette humeur, ce n'était pas la peine de parler de ce qui

m'avait fait venir.

Le cœur serré, je suis sortie et je suis allée vers l'appentis où travaillait Nicolaas. Il serait peut-être plus raisonnable.

« Bonjour, Mama Rose.

— Bonjour, Nicolaas. »

Il était rouge de chaleur en haut de l'échelle, et sa chemise était mouillée de sueur. Lydia continuait à entasser des roseaux en gloussant toute seule comme un oiseau qui fait son nid ; et Pamela baissait la tête comme si elle avait honte de me regarder en face. L'enfant était couché à l'ombre un peu plus loin. Mais il était entièrement recouvert, et on ne pouvait pas lui voir le visage.

Nicolaas est descendu chercher une brassée de roseaux.

« Tu as fait tout ce chemin avec cette chaleur ? m'a-t-il dit.

— Oui. Il y a quelque chose que je veux te demander.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tout le monde parle beaucoup du Jour de l'An. »

Je le regardais attentivement, mais il n'a rien laissé paraître.

« Ah ? Et pourquoi ça ?

— Ils disent que les journaux en parlent aussi.

— Baas, a dit Pamela du haut du toit, ne l'écoute pas.

— Tout le monde en parle », ai-je continué, parce que je n'avais pas fait tout ce chemin pour rien. « Maintenant, je veux l'entendre de ta propre bouche. Ils disent qu'on va libérer les esclaves au Nouvel An.

— Qui ça "ils" ?

— Tout le monde. Ils disent tous que c'est dans les journaux.

— Mama Rose, tu peux dire à ceux qui racontent des choses comme ça que je tuerai le premier qui mettra le pied sur ma ferme pour libérer mes esclaves. Et si besoin est, je tuerai d'abord les esclaves.

— C'est une mauvaise chose que tu dis là, Nicolaas.

— Alors, arrête de m'ennuyer avec ces idioties. Celui qui t'a bourré le crâne avec ces histoires cherche des ennuis. Tu ferais mieux de leur dire qu'ils se méfient de moi. J'ai déjà assez de problèmes sur la ferme comme ça. »

Il y avait de la peur dans sa voix. J'aurais peut-être dû commencer par le rassurer pour obtenir de lui en le cajolant ce que j'avais désespérément besoin de savoir ; mais, après la peur que m'avait donnée Sares, j'étais trop bouleversée pour être patiente.

« Dis-moi seulement une chose : est-ce que c'est dans les journaux, oui ou non ?

— Quelle différence ça fait ? On ne peut pas croire un seul de ces sales journaux. Même les gens du Cap ne savent pas ce qu'ils veulent.

— Comment est-ce qu'un journal pourrait mentir ?

— Mama Rose. » Je voyais qu'il s'énervait. « Je te le promets, si le

journal dit quelque chose que je peux croire, je te dirai tout. Mais tu sais comment sont les esclaves, toujours prêts à gober les pires âneries. Qu'est-ce qui va arriver si on laisse n'importe quel raconter venir détruire notre tranquillité ? Alors, s'il te plaît, essaie d'entendre raison.

— Je l'entends quand on me la dit, Nicolaas. Tout ce que je te demande, c'est si ces histoires sont dans le journal ou non.

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Le reste ne te concerne pas.

— Je ne veux pas que tu me parles comme ça, Nicolaas. Je t'ai nourri, avec ces seins-là.

— Ce n'est pas comme ça que tu obtiendras quelque chose de moi.

— Tu essaies de me cacher la vérité ? Alors, laisse-moi te dire une bonne chose : si c'est vrai, on le saura un jour ou l'autre. »

Il a serré les dents. « J'ai du travail, Rose. Il faut que j'aie fini de couvrir ce toit avant la nuit. »

J'ai senti la colère monter en moi : « Ne crois pas que ton toit te protégera du vent, Nicolaas ! ai-je crié. Quand la tempête viendra, elle emportera tout ça. »

Il a hurlé quelque chose, mais je n'ai pas entendu ce qu'il disait. J'avais les oreilles qui vibraient, et ce n'était pas seulement à cause des cigales. Rose. C'est ainsi qu'il m'avait appelée. Comme s'il avait tout oublié sur *Mama Rose*. Il pensait qu'il pouvait s'en passer maintenant. Quelle tristesse. Quand je lui donnais le sein, comment est-ce que j'aurais pu imaginer que c'était pour ça que je l'élevais ?

J'ai marché et marché, dans la lumière du soir, sans savoir où j'allais. Je ne pensais qu'à une seule chose : quelle tristesse. Tout le monde devait être prudent maintenant. Ils étaient en train de faire de cette terre une aire de battage, et c'est eux qui y seraient écrasés. Tsui-Goab va envoyer le vent pour séparer le grain de la balle. Il ne permettra pas qu'on humilie son peuple comme ça. Il est assis là-haut, dans Son ciel rouge, et voit tout ce qui se passe ; et quand le moment sera venu, il enverra Son grand vent.

Tout ça est arrivé parce qu'ils n'ont pas voulu m'écouter. Je leur avais pourtant dit qu'il n'en sortirait rien de bien. À chaque fois que Campher parlait, je ne disais rien, parce que je ne voulais pas m'opposer à la parole d'un Blanc. J'avais essayé avant, quand j'étais jeune. Mais j'avais retenu la leçon. Mon seul espoir maintenant, c'était de finir mes jours en paix, en travaillant quand il le fallait, et en buvant ma bière de miel quand je le pouvais ; et, la nuit, quand j'étais à l'abri des autres, en rêvant des arbres 'mtili de mon pays, avec leurs grands troncs blancs et leur couronne de feuilles sombres. Parce que c'est tout ce qui me restait ; et personne ne pouvait y toucher.

Je n'ai jamais compris ni fait confiance à ce Campher, avec sa peau blanche qui ne brunissait jamais comme celle des autres Blancs : elle devenait rouge et pelait ; et ses cheveux hirsutes et sa barbe rare. Maigre comme un tuteur de haricots, comme s'il ne mangeait jamais à sa faim ; un véritable épouvantail, tout en os, mais coriace comme un serpent. Et c'est pas qu'il a jamais manqué de nourriture. À chaque fois qu'il venait chez nous pour donner un coup de main, il s'empifrait comme un cochon, avec la soupe épaisse qu'ils nous donnaient matin et soir, tour à tour des haricots et des pois ; et avec la viande et les tranches de pain que nous distribuait Galant. Et si jamais l'un de nous laissait un bout de pain ou quelque chose, Campher l'avalait. Un vrai charognard. Mais il restait maigre comme un clou. Et quand on se moquait de lui, il riait en découvrant ses dents gâtées et demandait : « Vous avez déjà vu un bon coq qui n'était pas maigre ? » Il plaisantait et parlait toujours avec nous, comme s'il avait été un des nôtres ; mais il restait blanc quand même. Ça me mettait mal à l'aise. Un homme doit rester avec les siens, sinon il y a des problèmes.

Et c'était un beau parleur. Et quand il s'échauffait, même moi je ne pouvais pas m'empêcher de l'écouter. Quand il se mettait à parler de ces pays, de l'autre côté de la mer, où il avait vécu, tout le monde écoutait. Il nous disait que là-bas, c'était un grand général. Avec ses soldats, il allait d'un endroit à un autre pour libérer ceux qui étaient esclaves. Ils l'appelaient le Briseur de Chaînes. Et partout où il allait, il n'y avait plus d'esclaves, et les gens n'avaient plus jamais faim, et ne manquaient plus de vêtements ni de rien, et chaque homme avait une femme ; même deux ou trois pour ceux qui voulaient, des vrais coqs, il nous disait en riant bruyamment. Et il avait traversé la mer, pour voir s'il pouvait faire aussi quelque chose pour nous. Notre heure allait venir, il nous disait. Il fallait être patient. Il fallait attendre que les étoiles soient favorables. Il était né coiffé et il pouvait voir ce qui allait

arriver. Et il se préparait de grandes choses pour nous.

« C'est ce qu'ils veulent dire quand ils parlent du Nouvel An ? lui a demandé Galant.

— Peut-être, a-t-il répondu. Les temps mûrissent, comme la moisson.

— Qu'est-ce que disent les journaux ? » a continué Galant que le problème avait toujours intéressé.

« Les journaux, c'est pas important, a dit Joseph Campher. Ce sont les étoiles. Et je vois qu'elles sont en train de se mettre dans la bonne position. Il y a une grande liberté qui se prépare. Liberté, égalité, fraternité. » Il disait ça comme le Baas lit la Bible, le mercredi et le samedi.

« Je n'ai pas confiance en lui », je disais à Ontong et aux jeunes, quand on était seuls dans la hutte ou avec les moutons. « Si vraiment c'était un grand général, pourquoi est-ce qu'il a tellement faim et qu'il avale notre pain dès qu'on a le dos tourné ?

— Peut-être qu'il s'est tellement battu qu'il n'a pas eu le temps de manger », a dit le petit Rooy, trop gros pour sa taille.

« Et si c'était un personnage aussi important, pourquoi est-ce qu'il est là maintenant, à faire la moisson avec nous ?

— Parce qu'on est de ceux qu'il veut libérer, a dit Thys. Tu ne te souviens pas qu'il nous a dit qu'il avait toujours été du côté des pauvres ?

— Je n'ai toujours pas confiance en lui, j'ai dit. Je n'ai jamais aimé ceux qui s'occupent tellement des autres. Il n'a pas besoin de s'inquiéter pour nous. Alors, pourquoi est-ce qu'il s'agite comme une mouche un jour de canicule ? Toi, Galant, tu le crois ? »

Il a marmonné : « Laisse faire. On verra bien ce qui va se passer. Noël et le Jour de l'An ne sont pas loin. »

Juste avant Noël, Campher faisait la moisson avec nous. Une journée terrible, une des plus chaudes, le chant des cigales vous perçait les oreilles comme des épines. Personne n'avait envie de parler ; même pas au petit déjeuner – sauf Campher.

« Vous êtes vraiment prêts à tout avaler. Pourquoi est-ce que vous acceptez qu'on vous fasse travailler comme ça, avec cette chaleur ? »

Et tout ça, parce qu'à la première aube le Baas nous avait montré la pièce de blé qu'il voulait qu'on coupe dans la journée ; un vrai meurtre. Mais s'il le disait, il fallait le faire. Même si ça voulait dire qu'on devrait travailler sous la lune.

« Si le blé est mûr, il faut le couper, a dit Ontong. Ça nous donnera à manger à tous.

— À manger pour le Baas, a dit Campher. Et pour vous, les restes. Qu'est-ce que tu en dis, Achilles ? Tu dois être sage, tu as les cheveux tout gris.

— Je ne sais pas de quels restes tu parles, j'ai dit, pas content. Je suis satisfait avec ce que le Baas me donne. »

Mais il n'a pas arrêté. Et quand Bet est venue avec le deuxième sopia de la journée – parce que, pendant la moisson, le Baas n'était pas regardant : pas moins de quatre sopies par jour –, on s'est reposés un petit moment à l'ombre ; et c'est là que le Baas nous a trouvés quand il est venu voir comment ça allait.

« Comment ça va ? »

— Pas mal, Baas. Pas mal.

— Il est trop tôt pour tirer au flanc.

— Non, Baas, on tire pas au flanc, Baas.

— Je pensais que vous seriez plus avancés.

— On finira, Baas, j'ai dit. Le blé est beau cette année.

— *Ja.* » Il a regardé autour de lui. « Bien, j'ai aussi du travail. » Il m'a fait un grand sourire. « Moi aussi, je sens la chaleur, mais est-ce que tu m'as déjà entendu me plaindre, Achilles ? »

— Non, Baas.

— Rappelle-toi ce que dit la Bible sur la sueur de ton front.

— C'est vrai, Baas.

— Peut-être qu'un jour, tu pourras retourner dans ton pays, Achilles. Ça te plairait ? »

On l'a tous regardé.

« Comment ça, Baas ? »

— Toi aussi, Ontong ? »

— Je ne comprends pas ce que tu dis, aujourd'hui, Baas.

— C'est pour parler. On ne sait jamais, non ? » Il a ri. « Dis-moi, si tu avais le droit de partir, un jour, tu aimerais retourner chez toi ? »

Tout d'un coup, j'ai senti mes yeux qui me brûlaient ; en plein jour, j'ai vu les arbres 'mtili de mes rêves, qui frissonnaient dans la blancheur du ciel. La longue route qui allait du Zim-ba-ué jusqu'à la mer. Le soleil qui se levait parmi les palmiers.

« Comment est-ce que je trouverais jamais le chemin pour rentrer, Baas ? » J'avais la gorge sèche, comme pour une femme. « Je pense que ma mère et tous les autres sont morts maintenant. Est-ce que quelqu'un me reconnaîtra ? » Mais en moi-même, je me voyais revenir, je descendais la passerelle du bateau ; et les gens accouraient et me regardaient bouche bée ; et tout d'un coup, quelqu'un criait : « Mais c'est Achilles ! Le vieil homme, là, c'est Achilles qu'on a enlevé quand il était enfant ! » Mais il ne disait pas *Achilles*, mais *Gwambe*, mon vrai nom.

« Tu as raison, Achilles, a dit le Baas. Ce n'est pas la peine de rentrer, n'est-ce pas ? Il vaut mieux rester ici.

— Si tu le dis, Baas. » Mais j'ai gardé la tête baissée pour qu'il ne voie pas mon visage.

Tout d'un coup, Galant a parlé :

« Ne les laisse pas se moquer de toi comme ça, Achilles. Ne les laisse pas t'écraser. Plus que dix jours – assez pour couper tout le blé et aller à Lagenvlei –, et c'est Noël. Et juste après, c'est le Nouvel An. »

Tout était silencieux ; même les cigales semblaient s'être tues.

« Qu'est-ce que tu veux dire, Galant ? a demandé le Baas.

— Tu sais aussi bien que moi ce que va apporter le Nouvel An, a répondu Galant, toujours aussi insolent.

— Tu as encore entendu les on-dit ? a demandé le Baas », sur un ton qui voulait dire : *Attention !*

« Mes oreilles vont bien, a dit Galant. Mes yeux aussi. J'attends juste le Nouvel An.

— Tu as encore du temps à perdre, a dit le Baas pas content. Allez, le travail attend. Et pour t'apprendre à être insolent, quand les autres auront fini, tu couperas la pièce de blé, là-bas. »

Galant s'est redressé et l'a regardé. Mais il n'a rien dit. C'était aussi bien. Sinon, ç'aurait encore été la guerre à la ferme.

Pendant tout le temps où le Baas a été avec nous, Campher n'a rien dit. Il est resté à l'écart, comme si ce n'était pas ses affaires. Mais dès que le Baas est parti à travers le champ de haricots pour rentrer à la ferme, il a retrouvé la parole. Jusqu'à quand on allait supporter ça avant d'en avoir assez ? Est-ce que le Baas ne nous avait pas fait bouffer assez de merde ? Et il a continué jusqu'à ce que je lui demande :

« Pourquoi est-ce que tu n'as pas ouvert la bouche quand le Baas était là ? Pourquoi est-ce que tu ne lui as rien dit ? »

Campher m'a regardé, ses yeux clairs lui brûlaient le visage ; puis il a repris sa faucille et il a recommencé à couper le blé.

« J'attends mon heure », a-t-il dit par-dessus son épaule.

Je me suis adressé à Galant, parce que son insolence m'avait troublé. « Ne le brave pas comme ça, je lui ai dit. Tu sais ce que ça donne.

— Il ne me touchera plus, a-t-il dit. Est-ce qu'il a levé la main sur moi depuis l'hiver ?

— Un jour, tu vas encore aller trop loin.

— Non. Il sait qu'on sera bientôt libres. Pourquoi est-ce qu'il t'a posé toutes ces questions sur ton retour dans ton pays ? C'est parce qu'il *sait*. Il fait très attention.

— Qu'est-ce que tu as contre lui ? Le Baas est gentil avec nous. Pourquoi est-ce que tu crois qu'il nous nourrit ? Pour qu'on puisse travailler pour lui. Et si tu ne travailles pas, tu mérites le fouet. Le Baas travaille autant que nous.

— Est-ce que quelqu'un veut m'apporter de l'herbe ? a dit Galant en se moquant de moi. Comme ça, on pourra boucher le vieux. Il parle

par le trou du cul. »

Je l'ai mis en garde :

« Tu le regretteras. Aujourd'hui, tu dis toutes sortes de choses, et demain, on viendra nous chercher. Et on se retrouvera en rang, devant les gentlemen du Cap, les mains attachées dans le dos.

— Attends qu'ils arrivent, a dit Galant en levant sa faucille. Tout le Bokkeveld se dressera ce jour-là. On les tuera tous, jusqu'au Cap. Attends : un de ces jours, je monterai sur la Tête du Lion, un fusil à la main, et ils pourront tous me voir de loin. »

J'ai courbé le dos et j'ai repris mon travail. Je n'avais pas envie de parler de choses pareilles. Au bout d'un moment, je me suis redressé parce que j'avais mal – au loin, j'ai vu Mama Rose qui allait à la ferme, et je me suis demandé ce qui pouvait bien lui faire faire un si long chemin, un jour comme ça – et j'ai dit à Joseph Campher :

« T'as pas honte ? T'es un Blanc et tu laisses Galant dire des choses comme ça ?

— Qu'est-ce qu'il y a de mal ? Il sait que bientôt il n'y aura plus d'esclaves. Alors, qu'est-ce que tu as ? T'es pas un homme ?

— Je sais ce que je sais.

— Le jour où je réunirai mon armée, je ne prendrai que de vrais hommes. Pas des vieilles femmes qui chient dans leur froc.

— Cause toujours, j'ai dit en me baissant. Mais tu ne me feras jamais faire ce que je ne veux pas. »

Comme dans un mirage, j'ai vu les 'mtili de mon pays. J'ai pensé que peut-être la liberté n'est, elle-même, qu'une illusion.

Si seulement ils m'avaient écouté.

Je n'ai jamais pu sentir cet homme. Grossier, exubérant et cruel, il avait toujours projeté son ombre immense en travers de mon enfance, depuis le jour où j'avais vu mon père tomber sous son fouet. Pourtant, je n'ai ressenti aucune joie, aucune rancune, en le découvrant sans mouvement et ratatiné quand, inévitablement, toute la famille s'est réunie à Lagenvlei pour Noël, deux jours seulement après l'attaque qui l'avait abattu dans les champs. C'était troublant de le voir allongé là, le regard farouche et désespéré. Aux Noëls précédents, il dominait la maison et la ferme de sa présence brutale et bruyante, soit en faisant rôtir un bœuf entier sur une broche monstrueuse, soit en s'emparant d'un violon pour défiler avec les musiciens dans la cour, soit en entonnant de sa voix de patriarche un des passages fracassants de la Bible qu'il affectionnait :

Tant que la terre subsistera, les semailles et les moissons, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point.

Dans un sens, les excès de sa vie, bien que parfois choquants et exaspérants, avaient été pour nous tous une sorte de rempart. Lui abattu, nous nous retrouvions soudain impuissants, et confrontés à notre propre mort inéluctable. Je suis restée quelques instants sur le seuil de sa chambre afin de rencontrer son regard, et ce n'est pas pour lui que j'étais angoissée mais pour moi-même, alors que soudain, dans un accès violent – un vent purifiant qui ne m'effleurait pas mais qui me traversait –, je me souvenais de toutes ces nuits où j'étais éveillée auprès de Barend qui ronflait, les ongles enfoncés dans la paume de mes mains en fixant l'obscurité et en pensant : Oh ! mon Dieu, il ne peut y avoir que cela ; je ne peux continuer ainsi pour toujours ; quelque part, invisible mais certain, il doit y avoir quelque chose de plus que cette vieillesse lente, cette fuite fatale des possibilités et de l'espoir ; quelque part, il doit y avoir une force si grande qu'un jour elle devra éclater en moi, exploser en clarté et en signification, et ouvrir ce qui aujourd'hui semble être bouché. Toutes les nuits, Barend m'arrachait mes vêtements et se vengeait sur moi de ne découvrir que ma nudité ; et il se détournait de moi mécontent, et fuyait dans un sommeil brutal, en m'abandonnant à l'obscurité dans mon autre nudité.

À nouveau, en quittant l'odeur d'irrévocable pourriture de cette chambre, pour affronter tant bien que mal le rituel de Noël, j'ai reconnu ce cri silencieux en moi : il doit y avoir plus que cela. Quelque chose doit arriver, bientôt, tant que je suis encore vivante

pour pouvoir y répondre. Et ce n'est que quelques semaines plus tard que j'ai découvert, en y repensant, la chose terrible qui se préparait sous la surface de ce jour banal.

Tout avait commencé de façon habituelle ; il y avait même eu quelque chose d'un peu frivole dans les efforts des conducteurs pour se surpasser l'un l'autre ; Abel sur le siège de notre voiture à quatre chevaux, Galant sur celui du chariot de Nicolaas et de sa famille. La poursuite me plaisait, le fracas des roues dans les ornières, le balancement de la voiture, le grondement des sabots des chevaux et mes cheveux qui se défaisaient dans le vent. Mais Barend en colère est intervenu pour réprimander Abel ; et je pense qu'il avait raison, car il pouvait être dangereux de faire la course comme cela, en risquant nos vies et celles des deux garçons qui criaient de joie et de peur ; et nous avons continué plus posément, assez loin derrière Galant pour ne pas recevoir la poussière.

Je l'avais à peine vu depuis ce samedi d'hiver, il y avait bien six mois, quand il était venu à Elandsfontein à la recherche de son bouvillon. En fait, j'avais l'impression qu'il m'évitait délibérément ; il avait toujours été très réservé, surtout en présence de tiers évidemment, mais ces derniers mois, il y avait eu quelque chose de différent dans son attitude, un air maussade et renfrogné. J'avais entendu dire qu'on l'avait encore fouetté et qu'il s'était sauvé – au Cap je crois ; et une fois, j'avais essayé d'en parler à Nicolaas, mais il m'avait envoyée promener brutalement. Ce n'est pas que cela m'importait beaucoup. Nous nous étions tellement éloignés depuis notre enfance innocente et insouciante. Mais pourtant...

Dans l'après-midi, quand tout le monde se fut retiré pour une sieste, après s'être empifré à l'énorme repas de Noël dans cette chaleur étouffante, je suis sortie discrètement de la maison, en fuyant les enfants toujours en alerte et qui auraient réclamé à grands cris pour venir avec moi ; je me suis assurée que personne ne m'avait vue (les servantes faisaient la vaisselle dans la cuisine, et la cour était déserte et vibrait dans la blancheur), j'ai suivi le sentier qui grimpait derrière la maison, et je suis retournée au réservoir où je n'étais pas allée depuis des années. On n'entendait que les notes aiguës des cigales ; même les tisserins dans leurs nids suspendus se taisaient, écrasés par la chaleur. Boueux et vert, le réservoir, dépositaire d'une enfance entière. Mémoire ineffaçable.

Il était si immobile sur un des gros rochers de la berge que je ne me suis même pas rendu compte de sa présence, avant qu'alerté par le bruit de mes pas il bondisse sous les saules, pour se mettre hors de ma vue.

J'ai retenu ma respiration, surprise par sa rapidité.

« Galant ! » ai-je crié.

Il s'est arrêté, manifestement de mauvaise grâce, presque coupable.

« Pourquoi est-ce que tu me fuis ? »

— Je ne fuis pas. »

L'insolence de sa voix.

« Je ne voulais pas te faire peur.

— Tu ne m'as pas fait peur.

— C'était seulement... »

D'un geste vague et hésitant, j'ai indiqué l'eau, comme si cela expliquait tout.

Il n'a rien dit.

Je me suis avancée prudemment vers lui ; il semblait prêt à décamper.

« À chaque fois que je suis allée à Houd-den-Bek, ces derniers mois, tu t'es tenu à distance.

— Pourquoi pas ?

— Mais sûrement... »

Il s'est retourné pour s'en aller, presque avec mépris.

« Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? » ai-je crié.

Il s'est retourné vers moi, ses yeux noirs brillaient.

« Rien, a-t-il dit. Tu es une femme blanche. Tu ne *peux* rien faire de mal.

— Pour l'amour de Dieu, Galant !

— Quel plaisir ça t'a donné de me faire fouetter ? » a-t-il laissé échapper soudain ; c'était comme le grognement d'un chien acculé.

« Mais je ne t'ai jamais fait fouetter ! ai-je protesté. Quand ? Et pourquoi ?

— C'est toi qui m'as dit de rester le jour où je cherchais le bouvillon. Tu m'as donné à manger. Tu m'as dit de prendre l'eau-de-vie. Je ne voulais rien. Tu m'as obligé.

— De quoi parles-tu ? lui ai-je demandé.

— Quand Barend est rentré, tu lui as dit que je t'avais importunée. »

Dans la chaleur oppressante, j'ai senti un filet de sueur qui me coulait sur la joue ; mais j'étais trop abasourdie pour l'essuyer.

« Ce n'est pas vrai, ai-je murmuré. Tu ne peux pas penser que j'aurais...

— Je n'essaie plus de savoir ce que tu peux faire. Ça ne me regarde pas. Tout ce que tu fais est bien. Mais c'est Noël aujourd'hui ; et dans une semaine, c'est le Jour de l'An. »

J'ai secoué la tête, incapable de rien dire ; j'ai pensé qu'il devait être fou. Ou moi. La folie qui était toujours restée tapie sous la surface de nos vies.

« Pourquoi est-ce que tu le nies aujourd'hui ? » a-t-il demandé. Il a fait un pas vers moi. Pendant quelques instants, sa voix a eu l'air de

me supplier :

« Ce n'est pas la peine. Si tu l'as fait, tu avais raison. Mais ne mens pas. C'est une chose que tu n'as jamais faite.

— Je ne mens pas », ai-je dit d'une voix rauque. Un autre filet de sueur est descendu de ma tempe sur ma mâchoire.

« Klaas était là », a-t-il dit, d'une voix changée ; et tout est devenu silencieux, à part le cri des cigales.

« Je suis désolée, ai-je marmonné.

— Ne dis pas ça ! » a-t-il crié, en colère. Soudain, il s'est baissé et a ramassé un caillou qu'il a jeté dans l'eau ; puis un second et un troisième. Je l'avais souvent vu faire cela quand il était enfant. Je savais qu'il ne parlerait plus, aussi je suis partie, à la fois soulagée et triste.

J'ai attendu deux jours. Et quand Barend est rentré des champs – les moissonneurs étaient en retard cette année ; sur les autres fermes, la moisson était déjà finie à Noël –, je lui ai dit :

« Klaas a été insolent avec moi aujourd'hui. Et quand je l'ai grondé, il m'a répondu. »

On utilise les armes qu'on a. Mais la souffrance n'offre pas de rachat ; et elle ne donne pas de droits. D'une certaine façon, elle ronge et corrompt. La seule signification du passé, c'est qu'il est passé.

Qu'est-ce que je pouvais attendre d'autre d'une femme ? C'est une Blanche. La première fois, elle avait fait semblant d'être bouleversée par le fouet. Quand ils essaient d'être gentils, c'est encore pire que quand ils sont cruels ; on ne sait jamais quand ils vont vous demander le prix de leur gentillesse. Elle attendait l'occasion ; et un jour ou deux après Noël, simplement parce que ça lui a fait plaisir, sans aucune autre raison, elle m'a fait fouetter.

Pendant des années, j'avais rampé devant eux, et je m'étais fait tout petit à leur vue. J'avais essayé de me mettre dans les faveurs du Baas. Et voilà ma récompense.

Et quand Abel est venu avec les instructions de Galant, nous disant que le moment était venu de nous soulever contre eux, j'étais prêt.

Le Jour de l'An. La moisson est rentrée et on n'a pas commencé à battre. On attend le vent d'ouest. C'est le seul jour de l'année où nous sommes libres : le jour où l'on fait des cadeaux à tous les travailleurs pour l'année à venir ; et si loin que je m'en souviens, c'est un jour où on fait la fête et où on danse. Sans harnais, nous pouvons gambader comme de jeunes chevaux. Tous les ans. Sauf cette année.

J'en parle à Pamela pendant des nuits, parce qu'elle veut me retenir. Elle me dit tout le temps :

« Pour l'amour de Dieu, ne prends pas cette histoire de Nouvel An trop à cœur. Ça va te porter un coup terrible si les choses tournent mal.

— Depuis des années, j'ai leur mors dans la bouche et j'obéis à leurs rênes, je lui dis. Mais maintenant, nous avons entendu le mot liberté. Noël est passé. Alors, ce doit être le Jour de l'An. Comment peux-tu me dire de ne pas prendre ça à cœur ?

— Depuis quand peux-tu faire confiance à la parole d'un Blanc ? dit-elle. Qu'est-ce qui s'est passé quand on leur a dit qu'on voulait se marier ? Combien de fois est-ce qu'ils ont donné leur parole sans la respecter ?

— Ce mot-là est différent. Il vient de très loin, d'un pays de l'autre côté de la mer. Le journal lui-même a dit le mot. Je l'ai entendu.

— Quelle est la différence ? Ceux qui vivent de l'autre côté de la mer sont aussi des Blancs. Ils sont tous pareils et s'entendent entre eux.

— Il est temps qu'on s'entende entre nous.

— Depuis quelque temps, tu dis toutes sortes de choses, répond Pamela. Mais tu ne dis jamais ce que tu as vraiment dans la tête. Qu'est-ce que ça veut dire "qu'on s'entende entre nous" ? Et si le Jour de l'An vient et s'en va sans qu'il se passe rien... et alors ? Tout ça, c'est du vent.

— Noël n'a pas été du vent, Pamela. Rappelle-toi ce qui s'est passé à Lagenvlei. On était tous en train de couper le blé, et on a entendu Oubaas Piet pousser un cri – et quand on a tourné la tête, il était allongé par terre comme un cheval mort. D'abord, j'ai eu vraiment peur : j'ai pensé qu'il essayait de nous prendre sur le fait. Parce que Campher était avec nous et on parlait comme on le fait d'habitude quand on est dans les champs. Mais ensuite, j'ai compris que c'était le signe que bientôt on n'aurait plus de maître. Aussi, il valait mieux être prêts pour le Jour de l'An.

— Tu ne peux rien faire, Galant. Personne ne peut rien faire. Ce

n'est pas en notre pouvoir. Nous sommes des esclaves.

— Après le Jour de l'An, personne ne sera plus jamais esclave. Le vieux Moïse l'a entendu dire lui-même quand il était au Cap avec Nicolaas. Joseph Campher le sait. Et il y a eu le signe d'Oubaas Piet. Demande à n'importe qui.

— Galant, Galant. » Elle serre ma tête sur sa poitrine et son corps se frotte au mien. « Oh ! mon Dieu, est-ce que tu ne comprends pas ?

— Qui es-tu pour me demander si je comprends ? Tu as un enfant blanc !

— Ne dis pas ça ! » crie-t-elle, secouée de sanglots. Ses larmes tombent de son visage sur sa poitrine et sur moi.

Je l'attrape. Comme deux animaux qui se battent, nous nous empoignons. Je la tire, la pousse, l'écrase ; de quoi lui briser les os ; elle me laboure le dos avec ses ongles, en hurlant comme une sauvage. C'est comme si l'on essayait de s'anéantir mutuellement. On frappe, on casse, on déchire, pour essayer de se défaire, de s'arracher, de se libérer. Je ne sais ni comment ni pourquoi. Tout ce que je sais, c'est que nous nous battons, que nous luttons, que nous nous griffons au long des nuits. Et qu'est-ce qu'il arrive ? Autour de nous, la nuit est toujours aussi sombre.

L'enfant dort dans un coin ; mais elle reste entre nous. La petite fille avec des yeux bleus et pâles et des cheveux clairs et crépus. Parfois, quand Pamela n'est pas là, je la prends pour la jeter violemment par terre, pour l'écraser sous mes pieds afin qu'elle ne soit plus jamais là. Mais je sais que je ne pourrai jamais. Je ne pourrai jamais me débarrasser d'elle ; comme David qui revient encore me voir la nuit.

Je ne comprends pas. Je ne comprends pas du tout. C'est comme les fourmis du journal qui me rongent dans mon sommeil, jusqu'à ce que je n'aie plus d'entrailles. La mort de David m'a séparé de Bet ; je n'ai plus voulu avoir quelque chose à faire avec elle depuis. Mais le bébé de Pamela ne peut pas me séparer d'elle. Et il le devrait. Nicolaas a planté sa semence au plus profond de ses entrailles et l'a souillée. L'enfant de Nicolaas. Je sais que je ne me libérerai jamais d'elle tant que l'enfant vivra ; et pourtant, je ne peux pas y toucher. Parce qu'un enfant est sans défense ; il ne sait rien ; c'est le soleil de demain ; et cela me rend faible et tremblant. C'est le soleil de Nicolaas qui se lève des entrailles de Pamela, et pourtant je reste attaché à Pamela. Oh ! Dieu saint des cieux d'azur, je n'y comprends rien ! Et cela me ronge le cœur et me dévore entièrement.

Si seulement le Jour de l'An arrivait. Il faut qu'il vienne, maintenant. La veille, tous les voisins viennent à Houd-den-Bek pour la fête, et les travailleurs et les esclaves les accompagnent. Tandis que les maîtres dansent dans le voorhuis et devant la maison, nous faisons

la fête par-derrrière, près des huttes, comme tous les ans. Abel mène la danse. Mais ce soir, je ne peux pas supporter leur gaieté. Sans bruit, je fais sortir le cheval noir de Nicolaas de l'écurie, et je pars dans la nuit, à cru. Tout est très calme, mais la vitesse déchire le vent, et les étincelles volent dans l'obscurité quand les sabots heurtent un rocher. Je galope ainsi jusqu'à ce que le cheval soit épuisé. C'est la dernière nuit où l'on doit faire attention. Demain, c'est le Jour de l'An. Demain, je pourrai aller et venir comme il me plaira. Demain, j'aurai des chaussures aux pieds, comme un homme. C'est cela que veut dire le mot liberté.

Impossible de dormir, une nuit pareille. Quand le cheval ne peut plus continuer, je l'attache à un arbre, et je grimpe sur la montagne pour voir le soleil se lever, les étoiles qui se ternissent légèrement. Du gris barbouille le ciel. Les coqs chantent de plus en plus nombreux. Puis une éclaboussure de rouge. Un jour comme n'importe quel autre. Sinon que c'est le Nouvel An.

Ce n'est que lorsque le soleil est entièrement levé que je redescends prendre le cheval pour rentrer très lentement. La ferme est déserte. Des gens se sont effondrés ici ou là, saouls ou épuisés, et dorment là où ils sont tombés. Il n'y a que Lydia qui ramasse des plumes en parlant toute seule.

« Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne dors pas ? je lui demande.

— J'ai du travail. Les plumes, dit-elle. Il faut que je m'envole.

— Pas la peine de travailler, aujourd'hui. C'est le Jour de l'An. Nicolaas va sortir de la maison pour nous le dire. Sinon, un homme va venir à cheval par les montagnes.

— Il faut que je m'envole.

— Alors, envole-toi en enfer ! »

J'entends l'enfant de Pamela qui pleure dans la hutte. Mais je n'y vais pas. D'abord, je rentre le cheval à l'écurie, et je le brosse, puis je lui donne une ration de grain supplémentaire. Mange à ta faim, je pense, en continuant à le brosser et à le caresser. Aujourd'hui, c'est le Jour de l'An.

En fin de matinée, nous sommes assis en silence autour du petit déjeuner. La plupart ont mal à la tête, et Nicolaas sort de la maison en portant le sac de cadeaux.

Des vêtements pour tout le monde. Des pantalons et des chemises pour les hommes ; des robes pour les femmes. Il n'y a que Lydia qui n'a rien, comme d'habitude, mais quelle importance pour elle, un cadeau – elle poursuit les poulets.

Après avoir distribué les vêtements, et les rations de tabac et de sucre, Nicolaas replie le sac.

« Eh bien, j'espère que ce sera une bonne année. Amusez-vous toute la journée. Au premier signe de vent, on commence le battage. »

Et il se retourne pour s'en aller.

Les autres examinent les vêtements et goûtent le tabac d'un air soumis, mais je repousse mon paquet. Je demande :

« C'est tout ce qu'on a ? »

Nicolaas regarde autour de lui comme s'il ne comprenait pas ce que j'ai dit.

« Tu attendais autre chose ? »

Il porte les bottes neuves que lui a faites le vieux cordonnier. Les bottes qui auraient dû être à moi.

« Et les chaussures ? je demande.

— Depuis quand est-ce que les esclaves portent des chaussures ? »

Les autres ont cessé de s'agiter et nous observent, immobiles.

« C'est le Jour de l'An aujourd'hui, je dis calmement. Il n'y a plus d'esclaves.

— Galant, je t'ai déjà dit de ne pas écouter tous ces racontars.

— On verra. Un homme va venir à cheval, de l'autre côté des montagnes, avant la fin de la journée.

— Plus vite tu t'enlèveras ça de la tête, et mieux ça vaudra pour tout le monde. »

Il serre le sac.

« Ici, à Houd-den-Bek, nous allons continuer exactement comme avant, ajoute-t-il. Et ceux qui cherchent des ennuis vont les trouver.

— Et voilà, c'est comme ça », dit Ontong quand Nicolaas est rentré dans la maison.

« L'homme à cheval va bientôt arriver. Attendons. »

Mais aucun signe de messenger pendant toute la journée. Il n'y a que Lydia qui rompt le silence de la ferme. Mais qu'est-ce qu'on peut attendre d'autre d'une folle ? Elle se roule dans la boue du vlei, nue comme un ver, puis elle colle sur elle toutes les plumes qu'elle a ramassées depuis des années ; et elle grimpe dans un pêcher, pour voler des pêches vertes je pense, mais elle lâche prise et tombe. Quand Ontong la transporte dans la hutte, couverte de boue, de sang et de plumes, elle pleure et rit en même temps, un triste spectacle.

Et c'est comme ça que s'est fini notre Jour de l'An.

Lydia

Je vole. Regardez, je vole. Pourquoi est-ce que vous ne me croyez pas ? Aucun homme ne m'obligera à redescendre pour me chevaucher. Plus jamais de coups qui me déchirent. Plus rien. Regardez, je vole.

« Maintenant, tu vois ce que ça donne, les journaux et le Nouvel An, j'ai dit à Galant. Tout ce que j'ai gagné, c'est que Lydia elle-même n'est plus pareille. Regarde, elle ressemble plus à un poulet qu'à une femme. »

Si je n'avais pas dû la surveiller pendant sa maladie – la Nooi est venue, Mama Rose est venue, mais ça n'a rien changé : Lydia est toujours allongée là –, j'aurais eu plus de temps pour Galant. Mais c'est difficile à dire. Peut-être que je ne *voulais* pas me laisser entraîner par lui, parce que je voyais bien que quelque chose se tramait. Depuis le jour où Oubaas Piet était tombé dans le champ, je savais que quelque chose allait arriver.

Après le Jour de l'An, nous avons passé de mauvais moments à la ferme. On a continué à faire les petits travaux comme d'habitude ; mais on attendait tous le vent, pour commencer le battage. Le vent avait soufflé tout l'été ; mais maintenant qu'on en avait besoin, il n'y en avait plus signe. On était écrasés par le silence, tendus – comme une planche qui se plie de plus en plus, et vous attendez qu'elle éclate. Personne n'en parlait ouvertement, du moins quand j'étais là. Galant passait son temps à regarder au loin, comme s'il attendait encore de voir apparaître un cavalier. Mais je savais que personne ne viendrait. Si quelque chose avait dû se passer, ça se serait passé bien avant.

Si seulement le vent pouvait se lever.

Comment avons-nous su, quand enfin il a soufflé, qu'il ne séparerait rien ?

Le jour sur l'aire de battage. On en bat tellement un jour comme ça. Pour moi, c'était le meilleur moment de l'année, depuis mon enfance, comme si tous les autres jours étaient mis en tas. C'est un travail éreintant, et le soir on n'a plus la force de lever le bras ; et quand vous vous allongez sur votre femme, la fatigue vous pose un pied pesant dans le creux des reins ; la barbe du blé vous pique les yeux, le nez, la gorge, entre les omoplates et partout où vous ne pouvez pas vous gratter. Mais c'est un travail d'homme qui rend fier comme si vous étiez un arbre qui commence à pousser, avec des racines qui vous sortent des pieds et qui découvrent ce qui est caché, la pierre et la terre et les eaux secrètes ; et cela monte par vos racines dans votre tronc, et traverse votre corps qui se penche et se balance et oscille comme un arbre dans le vent ; et l'on jette dans le vent une pelletée de blé afin que le grain lourd retombe et que la balle s'envole au loin ; jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le blé et que tout le reste ait été emporté ; et dans son corps la douleur douce et profonde d'un arbre. Un travail tout à fait satisfaisant, qui commence bien avant le lever du soleil, quand les premières lueurs apparaissent sous les étoiles qui s'éteignent, et qui se termine après que le sang du soleil couchant a disparu au-dessus des montagnes noires. On sort du hangar le chariot rempli de blé, et l'on recouvre le sol d'une bonne épaisseur. Après j'amène les chevaux, et il faut savoir se tenir au centre, parce que les jeunes sont violents et imprévisibles, et les vieux sont malins et restent à l'intérieur, là où le cercle est plus court. Les autres étalent le blé et en jettent des paquets quand passent les chevaux, un balancement rythmé qui se poursuit jusqu'à ce que les chevaux aient du blé à la hauteur du poitrail et qu'il soit temps de les faire sortir pour enlever la paille à la fourche, de plus en plus, en découvrant les épaisses couches de grain sur le sol. Sans fin, sans un seul moment de repos, sous le soleil brûlant, les hommes enlèvent la paille et lancent de grandes pelletées de grain dans le vent pour que la dernière balle soit emportée. Nous avons attendu longtemps que le vent se lève, un vent qui traversait le pays comme un homme gigantesque s'avance à grandes enjambées. Maintenant, le voilà enfin, il se lève au milieu de la nuit, et à l'aube il souffle toujours très fort, comme si enfin l'année avait repris son cours. Les jours tranquilles sont passés. La ferme a retrouvé la vie, et, dans le grand vent bien installé, nous jetons les pelletées de grain comme une lessive qu'on met à sécher ; et les lourds grains ont l'air d'hésiter à retomber sur le sol, dans un bruissement qui ressemble à la pluie.

C'est comme ça tous les ans. Mais cette année, le travail porte en lui une obscurité, une lourdeur supplémentaire, une violence cachée. Parce que Noël est passé ; et le Jour de l'An est passé. Nous sommes déjà au milieu de janvier et rien n'est arrivé. Le mot liberté a été emporté au loin, et il ne nous en reste que le son.

Si seulement je pouvais arracher quelque chose à Nicolaas. Mais depuis que je suis revenu des montagnes, il se ferme entièrement à moi. Il est patient, même quand je le provoque délibérément. C'est insupportable. Parce que si seulement il levait la main sur moi, cela me donnerait la raison dont j'ai besoin. Il m'enlève même cette possibilité.

Mais s'il refuse de me donner une raison, je vais la fabriquer. Et c'est ce qui se passe, sur l'aire de battage.

Depuis le matin, Campher n'arrête pas, comme pendant la moisson. Nous travaillons tous ensemble, y compris les saisonniers et le vieux Plaatjie Pas et Dollie de chez d'Alree ; le soleil s'abat sur nous, et petit à petit les discussions s'éteignent dans la chaleur ; il n'y a que Campher qui continue.

« Galant, dit-il en s'appuyant sur son balai, le Jour de l'An est venu et reparti, pas vrai ?

— Et alors ? » J'ai l'estomac qui se contracte comme un poing qui se serre, mais je continue à tourner avec les chevaux.

« Est-ce que les esclaves ne devraient pas être libres maintenant ? »

Je n'ai rien à répondre à ça. Je sais ce que je ressens. Mais je n'aime pas cet homme. Pourquoi est-ce qu'il a traversé la mer pour venir se mêler de nos affaires ?

« On n'a qu'à finir le battage d'abord et rentrer le blé, je dis. On aura le temps d'en discuter ensuite.

— Eh ben, dit le vieil Achilles en frottant son dos douloureux. On parle beaucoup sur cette ferme. M'est avis que toi aussi t'as découvert que c'est plus facile à dire qu'à faire, hein ?

— Ferme-la, je lui dis.

— Tu disais pas que s'ils t'avaient pas libéré au Jour de l'An, tu te libérerais toi-même ? ajoute Campher.

— C'est vrai, je dis. Et c'est ce qui va se passer. » J'ai envie de ramasser une fourche et de l'enterrer sous le blé.

« Et qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? demande-t-il. Est-ce que tu vas aller trouver Nicolaas pour lui dire : "Maintenant, je suis libre ?" »

— Peut-être.

— Et s'il te dit de retourner travailler ? »

Je continue à faire tourner les chevaux, et la menue paille me brûle le dos.

« C'est à toi que je pose la question, Galant, dit Campher, sur un

ton de défi. On ne peut pas toujours parler, tu sais. Un jour ou l'autre, il va falloir que tu fasses quelque chose.

— Tu dis des choses dangereuses, l'avertit Ontong, qui reste avec sa fourche en l'air.

— C'est vrai », dit le vieux Plaatjie Pas qui s'est arrêté pour une petite prise, avant d'empoigner à nouveau le manche de son balai avec ses petites pattes noires. « Qu'est-ce qu'on sait de la liberté ? Quand les maîtres nous diront qu'on est libres, on le sera autant qu'ils voudront. Pas plus, pas moins.

— C'est pour ça que ce n'est pas la peine d'attendre les maîtres, dit Campher. Ce que vous ne prenez pas avec vos mains, personne ne vous le donnera. »

Et il s'arrête de travailler.

« Ça t'est facile de parler, dit le vieux Plaatjie Pas. Tu es étranger ici, et dès qu'il y aura des problèmes, tu pourras filer.

— Je suis avec vous, dit Campher calmement. Je suis venu ici pour y rester. Si vous décidez d'aller jusqu'au bout, je serai à vos côtés. »

Les balais et les fourches se sont arrêtés. On entend les oiseaux qui gazouillent dans le verger.

Je lui demande : « Qu'est-ce que ça veut dire "jusqu'au bout" ?

— C'est à vous de le dire, me répondit-il en tournant ses yeux pâles vers moi. Jusqu'où est-ce que vous êtes décidés à aller, maintenant qu'ils sont revenus sur leur parole de vous libérer ?

— Il faut attendre encore un peu, dit Thys gaiement. Peut-être que le messager est en route. C'est loin, Le Cap.

— Ils ont dit Noël, et puis ils ont dit le Jour de l'An. Ça va bientôt être la pleine lune, dit Campher, en se retournant vers moi : Alors, Galant ? Tu ne dis rien ? »

Tout un univers se débat en moi. La mère dont je ne me souviens pas et le père que je ne connaîtrai jamais. Autrefois, près du réservoir, le dressage des chevaux, et quand j'ai pressé une pierre-à-serpent sur la cuisse d'Hester, et la chasse au lion, et des lignes et des lignes de fourmis qui rampent sur une page et qui me dévorent la nuit, et Bet qui me ment en me disant qu'elle sait lire, et mon enfant battu à mort et ma veste réduite en lambeaux ; un homme avec une voix de lion, et les chaînes sur ses bras et les fers à ses chevilles, et des hommes libres de l'autre côté du Grand Fleuve, et une femme enchaînée à un rocher pendant toute sa vie ; et une nuit de brouillard dans les montagnes : trop de choses pour y penser séparément, mais elles sont toutes là, toutes en même temps, et elles grossissent comme quelque chose qui veut venir au monde : et dans mes oreilles le bruit terrible du vent qui souffle.

« Un homme ne peut pas faire ça tout seul, dit Campher. Mais quand beaucoup agissent ensemble, c'est possible. J'ai déjà vu ça de

mes propres yeux. Vous êtes nombreux ici ; et il n'y a qu'un seul Baas. »

Un par un, nous laissons tomber les balais et les fourches. Je laisse aller les chevaux et ils s'avancent vers le blé vanné, mais petit Rooy les chasse. Il y a des mouches. Je les entends bourdonner.

Je demande à Campher :

« Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? »

— Ce n'est pas à moi de le dire. C'est à vous de décider si vous êtes prêts. »

Après un long moment, je dis :

« Ils nous ont raconté plein de choses tout au long des années. Mais ça n'a jamais été aussi clair que cette fois. Ils ont dit que des hommes viendraient du Cap pour nous libérer. Mais ils ne sont jamais venus, et le Jour de l'An est passé.

— Et alors ? demande Thys avec prudence.

— Campher a raison, je dis. Ça ne sert à rien de parler de liberté si tu n'es pas prêt à la prendre quand le moment est arrivé. Et ça ne se fait pas avec des mots.

— Et comment tu vas faire ? » demande Rooy, d'une voix timide.

Je regarde autour de moi. Puis je saisis une fourche et je la pointe dans le vent.

« Fais attention, dit Achilles. Qu'est-ce qui va se passer si le Baas te voit ? »

Je lui crie :

« T'occupe pas de lui ! Ou est-ce que vous avez tous trop peur ? Vous voulez rester esclaves ? »

— Parler de liberté est une chose, dit le vieux Plaatjie. Tuer en est une autre.

— Et si c'est le seul moyen pour être libre ?

— Je ne veux rien avoir à faire avec le sang », dit Ontong.

Je traverse lentement l'aire de battage dans sa direction, en écrasant les grains sous mes pieds. Je presse légèrement les dents de la fourche sur sa poitrine nue. Je dis doucement :

« Nous sommes tous ensemble. Nous n'avons qu'une voix. »

En moi, quelque chose se presse et pousse pour sortir ; maintenant que j'ai commencé, je ne peux plus m'arrêter de parler.

« Pendant des années, nous avons tout supporté en silence. La mauvaise nourriture. Les engueulades. Le fouet. Le froid. La chaleur. La faim. Il a pris nos femmes quand il le voulait et il a planté sa semence en elles. Il a tué mon enfant. J'ai tout supporté. Nous avons tout supporté. Mais il y a une chose qu'un homme ne peut pas accepter, sinon il n'a plus le droit de se dire un homme. »

J'ai le sentiment étrange de m'entendre parler de loin.

« C'est quand on lui a promis la liberté et qu'on ne la lui donne pas.

On peut tout supporter pendant longtemps. Mais à la fin, comme un cheval entêté, il faut refuser d'en supporter encore. Quand ce jour-là arrive, vous dites : maintenant, je prends moi-même ma vie en main. Sinon, je ne suis qu'un chien, qu'un serpent, un ver, pas un homme.

— Tu te laisses égarer par cet homme, dit le vieil Achilles. Tu ne vois pas qu'il est blanc ?

— Je n'écoute personne. Ce que je dis là vient du plus profond en moi. Tout ce qu'il a fait a été de me libérer pour que ça sorte. Mais c'était déjà en moi ; et je pensais que je pouvais le garder, mais maintenant, il est temps de le mettre au grand jour. Parce que le Nouvel An est passé.

— Me voilà ! » dit Dollie en se plaçant à côté de moi, et en faisant rouler les muscles de ses épaules, de sa poitrine et de ses bras gris de poussière où coule la sueur

Je vais d'un homme à l'autre avec ma fourche levée. Je leur demande :

« T'es avec moi, ou non ? »

Et quand les dents de la fourche leur touchent le corps, l'un après l'autre, ils disent :

« Je suis avec toi, Galant.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demande Achilles, quand j'ai parlé à tout le monde ; il a le visage couleur de cendre.

« Il faut le provoquer, dit Campher. Le mettre en colère. Ça ne sera pas difficile de le faire sortir de ses gonds, c'est dans sa nature. Ici, sur l'aire. Comme ça, on aura une raison.

— Ici ? Aujourd'hui ? demande Achilles, la gorge serrée.

— Tu peux, me dit Campher.

— Oui, je vais le faire. »

Mais je ne peux m'empêcher de penser : ça s'est toujours passé ainsi. Quand il faut dénicher des nids, c'est moi qui dois mettre la main le premier pour être sûr qu'il n'y a pas de serpents ; il faut que j'essaie la force des branches de saule ; il faut que je dresse leurs chevaux ou que je marche devant quand on va à la chasse : ils me suivent avec le fusil, mais je dois ouvrir le chemin.

Un par un, nous nous asseyons autour de l'aire. Quelques-uns allument leur pipe ; d'autres commencent à mâcher une chique. Le vieux Plaatjie prend une nouvelle prise. Les chevaux s'en vont dans les camps moissonnés. Rooy se lève pour les rattraper, mais je l'arrête :

« Laisse-les aller où ils veulent. Nous ne bougeons pas d'ici. »

À midi, nous voyons Bet s'avancer avec la nourriture ; Pamela la suit avec la calebasse de vin.

« Pourquoi est-ce que vous êtes assis comme ça ? demande Bet, étonnée et méfiante.

— On est assis, je lui réponds.

— Si le Baas l'apprend...

— Je veux qu'il l'apprenne. »

Je me lève. Les autres restent assis, mais je vois bien qu'ils m'observent attentivement. Je lui prends le pot des mains, je le pose sur la terre plate et j'enlève le couvercle. Calmement, délibérément, je renverse le pot du pied et je regarde le ragoût épais se répandre sur le sol.

« Qu'est-ce que tu fais ? » me demande Bet, stupéfaite.

Les autres observent toujours.

« Regarde-moi cette saloperie, je lui dis, en étalant la nourriture avec le pied. Va dire à *ton* Baas qu'on n'en veut pas.

— Ça va faire des problèmes, Galant !

— Contente-toi d'aller lui dire. »

Pamela pose la calebasse et se précipite vers moi.

« Pour l'amour du Ciel, Galant !... »

Mais je la repousse, et, au bout d'un moment, elle aussi s'en va, les épaules basses.

En traversant les champs de haricots et le verger, Bet jette une ou deux fois un coup d'œil par-dessus son épaule. Je la regarde s'en aller avec un étrange sentiment de paix, comme si, toute ma vie, j'avais attendu ce moment ; et maintenant, enfin, il est là.

Les cigales poussent des cris aigus, affolées par l'été.

L'attente dure si longtemps que j'ai peur que Bet ne lui dise rien. Mais nous le voyons enfin venir, il marche très lentement, et tient à la main un sjambok avec lequel il se donne de petits coups sur le fond de son pantalon.

Quand il arrive au bord de l'aire de battage où les gerbes restent intactes, je me lève et ramasse la fourche en le regardant droit dans les yeux. Pour la première fois, depuis que je l'ai vu s'avancer vers moi, je ne pense plus à lui comme à *Nicolaas*, mais comme au *Baas*.

« Alors, Guenilles ? » dit-il en plaisantant, à quelques pas de moi, les mains serrées sur le sjambok. Mais son regard tendu et anxieux dément son attitude.

« On ne mange pas ça.

— Pourquoi ?

— C'est de la nourriture d'esclaves. »

J'aperçois les autres qui se lèvent chacun à leur tour. Seul Campher reste assis, un peu plus loin, à l'ombre, adossé contre le chariot.

Le Baas nous regarde tous, l'un après l'autre. Nous sommes debout, avec une fourche ou un balai.

« Pourquoi est-ce que tu ne me frappes pas ? je lui dis. Tu en as le droit. Tu es le *Baas*.

— Qu'est-ce qui t'arrive, aujourd'hui, Galant ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

— Appelle-moi Guenilles, je dis. Il n'y a plus de Galant pour toi. »

Un petit muscle de sa mâchoire vibre, une ombre ténue qui palpite de temps en temps.

Les cigales continuent à pousser leurs cris perçants.

« Tu vas manger ce que je te donne, dit-il. Sinon, t'iras le ventre vide. »

Le manche de la fourche est humide de sueur de ma main.

« Vous feriez mieux de vous dépêcher, continue-t-il.

Vendredi, je vais chercher l'instituteur pour mes enfants. Et je veux que tout soit dans le grenier avant. »

Nous le regardons en silence.

« C'est compris ? »

Je me penche, je ramasse la calebasse que Pamela a apportée, j'en enlève le bouchon et je la retourne, et le vin s'écoule sur la terre dans laquelle il pénètre lentement, en ne laissant qu'une tache sombre.

« On vous a donné à manger et à boire, dit Nicolaas. Vous en faites ce que vous voulez. »

Il se détourne et s'en va. La main qui tient le sjambok est crispée. Il ne s'arrête pas une seule fois pour regarder en arrière.

Quand il a disparu depuis longtemps dans le verger, Ontong dit :

« Tu vois, il n'a pas voulu prendre la mouche.

— Tu as encore peur ? me crie Campher, dans son coin d'ombre. J'en attendais plus de toi. »

Il ne peut plus me mettre en colère. Ce n'est plus son affaire. J'ai pris les choses en main. Je leur dis :

« On va finir le battage. Et, vendredi, quand Nicolaas ira chercher son instituteur, j'irai avec lui et je parlerai à ceux des autres fermes où on s'arrêtera. Parce que ce n'est pas seulement à Houd-den-Bek que nous allons reprendre notre liberté ; c'est tout homme, toute femme, tout enfant, qui est esclave, dans le Bokkeveld et partout. Ce qui a commencé aujourd'hui ici va se répandre jusqu'à ce que tout le pays ait été battu et vanné. Aujourd'hui, nous avons sellé un cheval sauvage, mais c'est le meilleur cheval qui ait jamais existé ; quand un homme est sur son dos, il ne peut plus redescendre avant de l'avoir dompté. Sur ce cheval, nous allons galoper de ferme en ferme, à travers le Bokkeveld Froid et le Bokkeveld Chaud, et par-dessus les montagnes ; à travers le pays de Waveren, de Paarl et de Stellenbosch ; jusqu'au Cap. Et si on nous barre la route, nous irons jusqu'au Grand Fleuve où vivent ceux qui sont libres. Mais, quoi qu'on fasse, on le fera sur ce cheval.

— Tu nous demandes beaucoup, marmonne Achilles. Et avec le ventre vide.

— Nous avons le ventre vide maintenant. Mais cette nuit, quand tout le monde dormira, nous prendrons dans le kraal le mouton le plus

gras pour le tuer. À partir de maintenant, nous allons prendre tout ce dont nous avons besoin. Nous allons manger tous ensemble. Et nous enfourcherons tous le cheval et nous traverserons le pays au galop, comme le vent. »

Nous ramassons nos outils et nous reprenons le battage. Les sabots des chevaux écrasent à nouveau les épis, et les couches de grain s'entassent, riches et épaisses ; et on vanne la menue paille, une fine poussière d'or qui s'en va dans le vent ; et le blé qui reste est propre et pur, bon à manger.

Dans le soir rougeoyant, nous rentrons, sur une longue file, chaque homme porte sur l'épaule sa fourche ou son balai. Dans l'eau boueuse du vlei, où nous allons nous laver, un couple de marabouts dansent de façon étrange et maladroite et effraient le poisson. Nous restons en arrière, silencieux, touchés par le sentiment du destin, jusqu'à ce qu'ils aient fini. Parce que nous savons que ce qu'ils regardent dans l'eau sombre, ce n'est pas le poisson mais le visage d'un homme marqué par la mort.

Nous avons tous mangé le mouton tué cette nuit-là, et sur l'ordre de Galant chacun s'est trempé les mains dans le sang à la pierre d'abattage. J'étais contre l'idée, mais à la façon dont Galant a ramassé son kirie, j'ai compris que quiconque s'opposerait à lui aurait des problèmes. Je lui en voulais de m'avoir traitée si mal et depuis si longtemps – ce n'était pas de ma faute, n'est-ce pas ? –, mais j'avais plus de peine que de colère. Il m'avait chassée. Tout le monde m'avait rejetée. Et je me sentais seule, avec la faim de mon corps, et une solitude comme une maladie dans les os. Comme la mort.

Est-ce que j'aurais encore pu les arrêter, si j'avais essayé ? Mais qui aurait fait attention à moi ? Ce que je sentais venir m'effrayait ; et manger le mouton et nous tremper les mains dans son sang n'était que le début. Et ça a été pareil la nuit suivante. Nous étions tous là. Même Mama Rose, à ma plus grande surprise ; elle a tenu le mouton pendant que Galant lui renversait la tête et lui tranchait la gorge d'un seul coup de couteau, et le sang noir lui a jailli sur les bras et les mains.

Après le deuxième mouton, j'en ai parlé à la Nooi, parce que je ne pouvais plus garder ça pour moi ; c'est tout ce que j'ai pu tenter pour prévenir une catastrophe.

« Il se trame quelque chose sur la ferme, je lui ai dit. Il vaut mieux que je vous en parle avant que ça éclate, pour que vous puissiez faire quelque chose à temps.

— Tu es assommante, Bet, m'a-t-elle dit sèchement.

Pourquoi est-ce que tu jettes toujours des soupçons sur tout le monde ? »

Le jeudi, je n'ai pas pu supporter cela plus longtemps. J'ai attendu à la porte de la cuisine que le Baas revienne du grenier où les hommes avaient rangé les derniers sacs de blé ; le battage était entièrement terminé.

Il s'est arrêté brusquement quand il m'a vue et il a essayé de m'éviter au dernier moment. Je lui ai dit :

« Ne t'en va pas, Baas. J'ai quelque chose à te dire.

— Qu'est-ce que c'est, Bet ?

— Tu ne dois pas aller chercher l'instituteur demain. Il y a une chose horrible qui se prépare ici.

— Et qu'est-ce que ça peut bien être ?

— C'est Galant », j'ai dit, en jetant un coup d'œil par dessus mon épaule pour m'assurer que personne ne pouvait m'entendre. « Tu devrais faire attention, Baas.

— Je sais que tu en veux à Galant depuis longtemps, Bet. Et à moi

aussi. Mais j'en ai assez maintenant.

— Tu ne comprends pas, Baas.

— Je ne te comprends que trop bien, et je ne veux plus en entendre parler.

— Mais, Baas, c'est Galant.

— Galant et moi, nous avons grandi ensemble, a-t-il grogné. Nous avons de petits malentendus de temps en temps, mais nous avons toujours été capables de faire le tri dans le passé et nous continuerons ainsi.

— Baas, il faut que tu m'écoutes. Ne t'en va pas demain, en laissant la ferme sans protection.

— Galant vient avec moi. Je n'ai pas besoin des conseils de ta langue de vipère. Va-t'en maintenant, laisse-moi. »

Je l'ai regardé entrer dans la maison, et fermer la porte derrière lui pour que je reste dehors, comme si j'étais un animal qui pouvait l'attaquer. La cour était sombre. À l'intérieur, les lampes à huile brûlaient, et dans leur clarté les fenêtres semblaient exposées et sans défense. On ne fermerait les volets qu'après les prières. Les fenêtres fixaient la nuit comme des yeux ; mais des yeux aveugles, qui ne voyaient rien, et, de l'extérieur, on pouvait voir à travers elles.

J'avais fait de mon mieux. Ils ne voulaient pas m'écouter. Dans cette obscurité, pour la première fois, j'ai commencé à avoir honte de ce que j'avais fait, de lui courir après comme une chienne en chaleur. Il n'avait rien compris. Il avait peut-être vraiment peur de moi, à cause de l'enfant. Qu'est-ce qu'il savait du feu qui me dévorait le corps – le feu que seule sa semence pouvait éteindre ? Car ce n'est qu'en attirant un homme dans son corps qu'on acquiert un pouvoir sur lui. Et je l'avais suivi pas à pas, pendant des années.

Mais même une chienne peut se remettre à mordre à la fin.

Quel que soit l'âge auquel j'arriverai – et je n'en ai plus pour très longtemps, je sens déjà ma santé qui s'affaiblit –, je n'oublierai jamais ce voyage. Je n'y ai pas fait attention tant que ça se déroulait ; j'étais seulement là, et je m'assoupissais de temps en temps, bercé par la voiture à quatre chevaux. Il n'y avait absolument rien d'anormal ; pas à ce moment-là. Ce n'est qu'après, quand les détails me sont revenus, que j'ai pu revivre ce voyage comme dans un rêve, sans un bruit, que j'ai vu notre progression dans le paysage desséché du veld et des champs de blé dénudés et bruns, entre les crêtes à pic des montagnes sans fin, sous un ciel sans couleur dans lequel quelques rares nuages à la dérive jetaient parfois sur la terre des ombres obscures qui fuyaient emportées par le vent. Un voyage macabre sur le chariot du mort, tremblant de tous nos os ; sur le siège du conducteur, la Mort avec son long fouet, le dos raide et silencieuse, et près d'elle, le petit garçon ; sur les bancs étroits, moi et la jeune blonde tenant son bébé ; et les deux cadavres en solennelle conversation, un d'eux portant les bottes neuves que j'avais faites.

Il y avait un vide dans tout cela : à ce stade, lequel d'entre nous prévoyait ce qui était déjà si proche ? Quelques jours après seulement, tout serait fini. Deux d'entre eux seraient morts et enterrés, une serait veuve, les autres dispersés ou dans les chaînes, et moi dépossédé du peu que j'avais. Et seuls resteraient semblables le veld, les montagnes et les ombres des nuages chassés par un vent invisible.

Quand j'ai appris que Nicolaas van der Merwe voulait aller chercher l'instituteur chez les Joostens, vendredi, je lui ai immédiatement demandé de m'emmener, n'espérant pas seulement m'échapper quelques jours de ces montagnes interdites, mais aussi parler enfin avec Nicolaas des circonstances de l'attaque de son père. Mais malheureusement, j'en ai été empêché par la présence de Galant. Et Nicolaas à son tour m'a empêché de dissiper avec Galant le fâcheux malentendu à propos des bottes. Deux soirs plus tôt, il était arrivé chez moi de façon inattendue – c'est lui qui m'avait parlé du voyage –, et il était d'une humeur massacrate.

« Je suis venu chercher mes chaussures, m'avait-il déclaré.

— Elles ne sont pas encore finies. J'ai eu plein de choses à faire.

— Tu as donné mes chaussures à Nicolaas.

— Bien sûr que non. Tes semelles sont toujours là. J'ai même découpé le cuir, comme je te l'avais promis.

— Où sont les semelles ? »

Il y avait tellement de fatras que je n'avais pas pu les retrouver. Je

savais qu'elles étaient là ; et, plus tard, quand tout a été terminé, je les ai retrouvées. Mais, ce soir-là, parce que je n'ai pas pu les lui montrer, Galant ne m'a pas cru. Il me disait que je les avais utilisées pour Nicolaas.

« T'es comme tous les autres maîtres ! a-t-il hurlé. Mais tu as intérêt à faire attention, parce que, quand le vent va se lever, il t'emportera avec eux. »

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Ce n'est qu'après que j'ai compris. Mais à ce moment-là, évidemment, il était trop tard.

Nous sommes partis très tôt, le vendredi matin. La femme et ses trois filles étaient à la porte de devant pour nous dire au revoir ; j'ai vu les enfants nous faire signe jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans la poussière.

Nous sommes allés de ferme en ferme, en commençant par chez Frans du Toit, nous avons traversé le Wagenbooms et l'Elanskloof, puis la Long River ; et, comme le veut la coutume, nous nous sommes arrêtés dans chaque ferme, pour un thé, un café, un sopie ou un repas, et pour parler un peu – mais je trouvais ce qu'on disait trop insignifiant pour m'en souvenir et, pendant qu'ils discutaient, je me plongeais dans mes propres pensées. Il faisait déjà sombre quand nous sommes arrivés à la ferme de Joostens où nous attendait l'instituteur – Jan Verlee, un homme mince au visage sévère, avec un regard pâle de savant –, et nous y avons passé la nuit. Le samedi, nous sommes allés jusqu'à Buffelsfontein, la ferme du beau-père de Nicolaas, le vieux Jan du Plessis, qui a insisté pour qu'on reste. J'ai très mal dormi, et le lendemain matin, je me suis levé très tôt. Comme c'était dimanche, personne d'autre n'était encore debout, même pas les esclaves (pas étonnant après la bombance qu'ils avaient faite jusqu'à Dieu sait quelle heure de la nuit). Je me suis souvenu d'un clou qui ressortait sur le banc du chariot et qui m'avait fait très mal la veille, et j'ai pris un marteau dans le hangar et j'ai grimpé dans la voiture. Je l'ai renfoncé et, comme je descendais, j'ai remarqué sous le siège un paquet qui n'était pas là avant ; il était recouvert de la vieille veste déchirée de Galant. J'ai regardé machinalement ce qu'il contenait et j'ai vu un moule à balles. Il n'y avait aucune raison de suspecter quelque chose d'anormal, sauf peut-être dans la façon dont il était rangé. Avant que j'aie eu le temps de me poser des questions, le vieux Jan du Plessis est sorti de la cuisine pour sonner la cloche des esclaves et m'a invité à prendre le petit déjeuner. La matinée s'est passée dans un bourdonnement de prières et de conversations, et ce n'est qu'après déjeuner que nous sommes enfin repartis chez nous. Verlee ne cessait de parler, mais sa femme ne disait pas un mot – une petite enfant blonde, complètement perdue, qui semblait penser à autre chose et qui s'occupait de son bébé comme une petite fille s'occupe de sa poupée.

Et au coucher du soleil, nous étions de retour à Houd-den-Bek.

J'aurais pu parler du moule si je n'avais pas été abruti par la chaleur et les copieux repas. Si seulement l'instituteur n'avait pas jacassé sans arrêt. Si je ne m'étais pas senti si mal à l'aise pour parler à Nicolaas en présence de Galant, ou à Galant en présence de Nicolaas. Si..., si..., si... Où commence la culpabilité ? Et à l'égard de qui ?

Ma vie a effleuré brièvement et superficiellement les leurs. Alida, Piet, le jeune Nicolaas ; et Galant. J'ai toujours essayé scrupuleusement de ne pas m'en mêler, de ne jamais prendre parti, de ne jamais offenser personne. Mais le plus faible contact a détruit l'équilibre : une conversation à bâtons rompus ; la promesse d'une paire de bottes. Si j'avais donné à Galant ces bottes qu'il voulait ?... Ou si, après toutes ces années, je n'étais pas parti à la recherche d'Alida, le vieux Piet n'aurait peut-être pas eu d'attaque ? Et s'il avait été en bonne santé, n'aurait-il pas vu à temps ce qui se passait et n'aurait-il pas trouvé le moyen de le prévenir ? Ou aucun de nous ne pouvait-il rien faire pour l'éviter ? Est-ce le pays lui-même qui rend toute évasion impossible, et qui oblige le spectateur ignorant à devenir complice ?

Nous traversions passivement ce paysage innocent, sans savoir que le destin avait déjà décidé de nos vies.

Galant a très peu parlé pendant le voyage. De temps en temps, Baas Nicolaas disait quelque chose, et Galant marmonnait un oui ou un non. Et Oubaas d'Alree, le petit vieux, restait assis là, avec le vent qui secouait ses cheveux blancs, sa pipe éteinte au coin de la bouche, et ses yeux vitreux perdus au loin comme s'il ne pouvait pas voir ce qui était près de lui. Mais à chaque fois qu'on s'arrêtait dans une ferme et que les maîtres entraient dans la maison pour manger ou pour boire, Galant s'y mettait.

« Viens, disait-il. On n'a pas beaucoup de temps. Il faut qu'on leur parle. »

Galant ne s'est tu que chez Frans du Toit. Trop risqué, a-t-il dit. Il était Fieldcornet et Galant ne voulait pas qu'un de ses esclaves nous dénonce, parce qu'on aurait eu la milice sur le dos avant d'avoir tiré un seul coup de feu. Mais dans toutes les autres fermes, nous avons réuni tout le monde.

Je le regardais sans rien dire. J'aurais préféré aller dans le veld chercher des tortues ou des nids. Toutes ces discussions, c'était trop pour moi. Mais il me gardait à côté de lui, et je crois que je me suis senti important. Et si quelqu'un essayait de me poser une question, je répondais :

« Écoutez Galant. C'est un grand capitaine, et je suis son bras droit. »

Alors, ils me regardaient soudain avec respect, et se rapprochaient de Galant pour écouter ce qu'il avait à leur dire.

« Comment ça va dans le coin ? demandait Galant. Vous avez entendu ce qu'on disait de Noël et du Jour de l'An ? »

— Oui, on a entendu », disaient-ils, certains l'air renfrogné, comme s'ils n'avaient pas envie de parler ; et les autres plus franchement. « Mais le Jour de l'An est loin.

— Nous leur avons laissé assez de temps pour qu'ils nous donnent ce qu'ils nous avaient promis, continuait-il. Mais ça n'a servi à rien. Maintenant, nous savons qu'une chose comme ça ne se donne pas de plein gré : il faut qu'on la prenne nous-mêmes. Les faibles n'ont rien. Il n'y a que ceux qui la méritent qui obtiennent la liberté. »

Un des plus vieux répondait :

« Mais ils vont tous nous tuer.

— C'est pour ça que je vais de ferme en ferme aujourd'hui, disait Galant. Comme ça chacun pourra ouvrir les yeux et savoir où sont rangés les fusils. Quand viendra le jour, nous devons nous emparer des fusils avant que les maîtres comprennent ce qui se passe.

— Et comment on saura que le jour est arrivé ?

— On vous le dira de Houd-den-Bek. On partira de là pour aller dans le monde entier, et on emmènera tous les esclaves avec nous.

— Et qu'est-ce qu'en pensent les autres ?

— Ils sont tous avec nous.

— C'est quand, le jour ?

— Très bientôt. Dix jours. Peut-être cinq. Ouvrez l'œil et soyez prêts. On vous prévient.

— Et s'ils envoient la milice ?

— Si nous agissons rapidement, nous serons partis avant que la milice soit réunie. Ce ne sera peut-être même pas nécessaire de tirer. »

Puis il leur laissait le temps de ruminer ce qu'il avait dit avant d'ajouter :

« Je peux vous dire ceci : si les Hollandais essaient de résister, il y aura des coups de feu. Mais nous ne répandrons pas de sang si ce n'est pas nécessaire. Mais cela ne nous fait pas peur. »

Un autre silence.

« Et vous avez intérêt à faire attention. Parce que si quelqu'un essaie de nous poignarder dans le dos, on répandra son sang en premier. Vous avez bien compris ?

— D'accord.

— Quand tout sera fini, j'irai moi-même d'une ferme à l'autre pour réunir tous ceux qui ne nous auront pas rejoints. Et quand je partirai, il n'en restera pas beaucoup. »

À chaque fois que j'entendais Galant dire ça, un frisson me parcourait le dos : une terreur mêlée de plaisir, comme la première fois qu'on entraîne une fille à l'écart pour lui demander : « T'es d'accord ? » ; une terreur et un plaisir qu'on n'oublie jamais, qui vous laisse la gorge sèche, sans souffle, et les couilles serrées comme si on les écrasait lentement.

Dans chaque ferme, Galant désignait un homme pour surveiller à sa place, prendre les fusils et s'assurer que tout le monde suivait. Quand, ici ou là, il y avait quelqu'un qui n'était pas convaincu, il commençait à parler de ce qu'il avait vu et entendu au Cap, l'hiver dernier, et plus personne n'avait d'hésitation.

Dans la nuit que nous avons passée à la ferme de Baas Joostens, là où nous avons retrouvé l'instituteur, Galant a distrait tout le monde en racontant des histoires pendant des heures ; il a dit comment on escaladerait les montagnes avec nos fusils, et comment les gentlemen seraient obligés de venir déposer leurs armes devant nous, et comment on prendrait tout le pays. On a bu sec cette nuit-là, parce que quelqu'un avait chipé une demi-pièce d'eau-de-vie dans la cave, et la langue de Galant était bien huilée. Les coqs avaient déjà commencé à chanter quand ils se sont endormis. Je pensais qu'il allait s'arrêter, lui

aussi, mais il n'a pas bougé, et nous sommes restés tous les deux près du feu, à regarder les flammes trembler et mourir et les braises devenir grises.

« Tu as fait du bon boulot, aujourd'hui, je lui ai dit enfin, pour rompre le silence. Tout le Bokkeveld est derrière toi. »

Il ne m'a pas répondu ; il n'a peut-être même pas entendu.

« Est-ce qu'il y aura aussi un fusil pour moi ? »

Il m'a regardé tout d'un coup, en plissant les yeux pour me voir à travers la fumée.

« Quel âge as-tu, Rooy ? » a-t-il dit.

J'étais embarrassé.

« Comment je pourrais savoir ? Dix-huit ans, à peu près, je crois. »

Il a ri tout bas.

« Tu n'as même pas quatorze ans.

— Je suis déjà allé avec une fille.

— Ça ne change rien.

— Je sais tenir un fusil.

— J'espère bien.

Il a détourné la tête. Puis, au bout d'un moment, il a dit soudain :

« Non. Non, je ne l'espère pas. »

J'ai dit rapidement :

« Tu peux compter sur moi. Je te le promets, je resterai à tes côtés, mieux que n'importe qui d'autre. Le jour où tu graviras la montagne au Cap, je serai juste à côté de toi.

— Rooy. » Il a secoué lentement la tête. « Je ne suis pas sûr que tu saches vraiment à quoi tu t'engages.

— Bien sûr que je le sais. Je t'ai écouté tout le temps. Je descendrai tout ce qui se mettra sur ma route.

— Tu n'es pas esclave. Tu es hottentot.

— Mais je t'ai entendu dire à Thys qu'il n'y avait pas de différence. Nous sommes tous sous le joug.

— Pourtant, si tu veux, tu peux rester en dehors de tout ça.

— Je ne veux pas. Je veux avoir un fusil dans les mains, un fusil tout neuf. Et je veux aller au Cap, pour voir par moi-même à quoi ça ressemble.

— Ce n'est pas un jeu, Rooy. C'est une question de vie et de mort.

— Je les tuerai tous, et il y aura du sang partout et de la cervelle partout.

— Je ne veux pas qu'on tire, Rooy, sauf si on ne peut pas l'éviter.

— Je ferai tout ce que tu diras.

— J'aimerais faire confiance à tous les autres comme ça, a-t-il dit. Mais tu es encore un enfant, Rooy ; et les enfants... »

Il semblait contrarié.

« C'est à cause des enfants qu'une chose comme ça doit arriver.

Mais je ne veux pas que toi aussi tu sois tué.

— Personne ne me tuera. Tu as dit toi-même qu'on irait de ferme en ferme pour emmener tout le monde. Tu crois que je pourrai avoir un des deux fusils neufs que le Baas a rapportés l'autre jour ? »

Il s'est relevé avant même que j'aie fini ; il est parti dans la nuit. Il est revenu au bout d'un moment et il s'est arrêté dans l'obscurité, de l'autre côté des braises éteintes. Il a parlé si doucement que je l'entendais à peine.

« On va comme ça pendant longtemps, en portant quelque chose dans le cœur, a-t-il dit. On ne veut pas regarder directement. On espère que ce ne sera pas nécessaire. Puis un jour, on se rend compte qu'il n'y a pas d'autre moyen. On ne peut rien faire pour rester en dehors. Alors, on avance. Mais tout le temps, on souhaite... »

Sa voix s'est éteinte.

« On souhaite que ça ne soit pas nécessaire.

— Ce n'est pas comme ça que tu as parlé aux autres aujourd'hui, je lui ai dit, surpris.

— Il faut que je leur dise ce qui les fera me suivre, Rooy. Mais personne ne sait ce que j'ai en moi. Il n'y a que toi. »

Il s'est détourné à nouveau comme s'il allait partir ; mais il s'est arrêté.

« Tout aurait pu être différent, Rooy. Je lui ai donné une chance. Tout aurait dû être différent. »

Il s'est baissé pour ramasser la veste en guenilles qu'il avait prise pour se protéger de la fraîcheur de la nuit.

« Mais c'est comme ça. Et je serais un lâche si je ne faisais pas ce que je dois faire.

— Tu es fatigué, j'ai dit, mal à l'aise. Tu as eu une dure journée. Demain, tu te sentiras bien.

— Je ne me sentirai plus jamais bien, Rooy. »

Il a soupiré et s'est retourné pour me regarder en face.

« Rooy, quoi qu'il arrive, je veux que tu te souviennes de ça : je n'avais pas le choix. »

J'avais les yeux si lourds que je ne pouvais plus les garder ouverts, et je ne sais pas s'il a continué à parler. Je suis tombé sur place, et pendant le reste de la nuit, j'ai rêvé d'une grande guerre dans laquelle nous chargions à cheval, en tirant et en tuant tout ce qui était sur notre chemin.

Nous avons passé la nuit suivante chez Oubaas Jan du Plessis ; on connaissait tout le monde depuis longtemps – Adonis, Jochem et les autres –, et Galant n'a pas eu de mal à les convaincre. Il n'y a que le vieil Adonis, ce vieux babouin roublard, qui nous a causé des ennuis, en avançant des excuses les unes après les autres. J'ai été surpris de voir avec quelle patience Galant s'y est pris avec lui. Galant disait

qu'Oubaas Jan avait un moule à balles dans le hangar et que tous les voisins avaient l'habitude de le lui emprunter quand ils avaient besoin de fabriquer des munitions : et Galant voulait qu'Adonis lui donne le moule. Certains ont proposé d'aller le chercher, Jochem surtout, qui s'en servait en général. Mais Galant les a retenus : il voulait que ce soit Adonis qui aille le chercher. Au début, j'ai pensé que c'était seulement pour flatter le vieux ou pour se payer sa tête ; mais après, quand le moule a été bien caché dans la voiture, sous de vieux sacs et la veste en lambeaux de Galant, il a expliqué :

« C'est parce que je ne peux pas faire confiance à ce vieux salaud.

— Alors, pourquoi est-ce que tu ne l'as pas tenu à l'écart ? Et s'il nous dénonce ?

— Jamais. Le moule à balles va lui tenir la langue. Qu'il le veuille ou non, maintenant, il est avec nous. C'était la seule façon de le faire taire. »

J'ai souri.

« Alors, tu vas tous les avoir. »

Il a soupiré à nouveau.

« On a encore une longue route à faire, Rooy.

— Tu as dit qu'il ne restait que quelques jours

— Chaque jour est long comme une vie.

— Et toutes les autres fermes ? je lui ai souvent demandé. Nous sommes allés dans beaucoup, mais toutes les autres qui ne connaissent toujours pas nos plans ?

— Ne t'inquiète pas, a-t-il dit. Ils nous rejoindront quand tout sera parti. C'est comme le feu dans le veld : une fois qu'il a commencé, il se nourrit de lui-même. Tant que le vent est bon. »

Puis il s'est tu, tout d'un coup, comme il en avait l'habitude – et dans le toit de chaume de la hutte une sauterelle a grésillé – et, après un long moment, il a ajouté, plus doucement cette fois, et plus pour lui-même que pour moi :

« Tant que le vent est bon. »

Il était très calme, la nuit avant leur départ pour aller chercher l'instituteur. La violence qui était en lui depuis la naissance de l'enfant semblait l'avoir enfin quitté. J'en avais particulièrement conscience, parce que cette nuit était la dernière qu'on passait ensemble. Quand ils sont rentrés, le dimanche soir, Abel était là, et ils ont parlé toute la nuit ; le lundi soir, il est parti avec le cheval du Baas et il n'est rentré qu'à l'aube ; et le mardi, je suis allée dormir dans la cuisine pour pouvoir surveiller l'intérieur de la maison. Et cette nuit a bien été notre dernière nuit.

Mais il ne voulait pas de mon corps. Et ce n'est pas qu'il n'avait pas de désir. C'était quelque chose d'autre. Il a dit :

« Laisse-moi m'allonger près de toi et te tenir dans mes bras. Je veux sentir ton cœur battre dans mes mains.

— Et qu'est-ce qu'il a, mon cœur ?

— Il est si vivant. Il bat et bat.

— Qu'est-ce que tu as, Galant ?

— Ne bouge pas. »

Nous sommes restés comme ça, longtemps ; et il s'est endormi, les mains sur mes seins. C'est moi qui suis restée éveillée.

Mais au milieu de la nuit, je n'ai pas pu supporter cette solitude plus longtemps ; j'avais l'impression qu'en dormant il m'abandonnait. Je l'ai caressé et appelé doucement.

« Galant. »

Il s'est réveillé, abruti de sommeil, il a gémi doucement, en remuant les lèvres comme s'il goûtait encore ses rêves ; il a dit :

« Il est l'heure de se lever ?

— Non. Mais tu pars demain.

— Ce ne sera pas très long. Tu as entendu ce qu'a dit Nicolaas : on revient dimanche.

— Et alors ?

— Tu sais très bien.

— Tu es sûr que tu veux aller jusqu'au bout ?

— Il le faut. » Soudain, il m'a demandé : « Pamela, tu te souviens de la première nuit que j'ai passée avec toi ? Tu m'as demandé quelque chose à quoi je n'ai pas pu répondre.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Tu as dit : "Galant, qui es-tu ?"

— J'ai dit ça ?

— Oui. Tu ne t'en souviens pas ? Depuis, cette question ne m'est pas sortie de la tête.

— Pourquoi est-ce que tu y penses maintenant ?

— Parce que je veux que tu saches que je n'ai jamais été aussi près de la réponse.

— Quelle est la réponse ?

— Ne me la demande pas encore. Seul un homme libre peut y répondre. Mais ça ne sera plus long.

— Ne dis pas que je t'ai poussé dans cette voie.

— Personne ne m'a poussé. J'ai les yeux grands ouverts.

— Qu'est-ce que tu peux voir ? Il fait si sombre.

— Il faut que tu restes avec moi, Pamela. Je ne sais pas ce qui va se passer. Personne ne peut le savoir. Mais tu dois rester avec moi.

— Je t'ai presque quitté. »

J'ai senti qu'il se raidissait près de moi ; je l'entendais retenir son souffle.

« Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

— Depuis que le bébé est né, ai-je murmuré, il y a eu de nombreux jours où je n'ai pas pu supporter ça. »

L'obscurité rendait la confession moins difficile.

Sa main me caressait doucement les seins. J'ai fermé les yeux et j'ai pressé ma tête contre son épaule.

« L'autre jour, quand le père de la Nooi est venu la voir, je lui ai demandé de me remmener. Parce que je n'ai été que prêtée à Nooi Cécilia.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit qu'ils ne se conduisaient pas bien avec moi, que je voulais rentrer.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a parlé comme la Bible. "Tu as été baptisée, Pamela. Pourquoi as-tu si peu de foi ? Ne sais-tu pas que nous serons récompensés au Ciel ? Souffrir est ce qui peut nous arriver de mieux dans ce monde. Le Seigneur lui-même nous a montré l'exemple."

— Pourquoi est-ce que tu ne lui as pas parlé de Nicolaas ?

— Parce que ce n'était pas à cause de lui que je voulais partir. »

Je pouvais à peine prononcer les mots ; mais l'obscurité m'a aidée.

« Pourquoi alors ?

— À cause de toi.

— Tu veux me fuir ? Est-ce que je me suis mal conduit envers toi ?

— Non. C'est différent. Je ne peux t'apporter que de la souffrance. »

Il n'a pas répondu tout de suite ; j'ai pensé qu'il était en colère. J'attendais qu'il se venge à nouveau sur mon corps, mais il n'a pas bougé. Il a dit enfin :

« C'est parce que nous sommes encore de ce côté-ci, Pamela. Nous ne voyons pas bien parce que nous avons des yeux d'esclaves. Mais

quand nous serons de l'autre côté, nous saurons. Il y aura un soleil qui se lèvera. Et je te dirai qui je suis. Pour la première fois, nous nous connaissons vraiment.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler avec ce côté-ci et l'autre. Tu parles comme Oubaas Jan.

— Non, je parle d'autre chose. Nous sommes toujours enchaînés au rocher, comme cette femme dont je t'avais parlé. Encore quelques jours, et nous serons libres. Nous traverserons le Grand Fleuve qui nous sépare de l'autre côté. Alors, nos yeux verront. Tout sera différent. »

Et après un silence, il a ajouté :

« J'ai besoin de ton aide, Pamela.

— Comment est-ce que je peux t'aider ?

— On s'en va demain. La maison sera ouverte. Je veux que tu ailles prendre les fusils et que tu les caches.

— Ça va être un carnage, Galant.

— C'est pour éviter un carnage que je veux que tu voles les fusils. Cache-les en lieu sûr. »

J'avais peur. Être allongée dans l'obscurité à parler était une chose ; voler les fusils en était une autre. Un fusil est une chose dangereuse, et ça n'apporte que la mort.

J'ai tendu la main pour le toucher.

« Viens, ai-je murmuré. La nuit est presque finie. »

Il s'est durci dans ma main, mais j'ai senti qu'il secouait la tête :

« Non, pas cette nuit, Pamela, a-t-il murmuré. J'ai envie de toi. Mais il y a trop d'autres choses. Quand j'entrerai à nouveau en toi, je veux être libre. Sinon, ce sera comme avant. »

Ils sont partis en voiture au lever du jour ; les chevaux piaffaient comme s'ils avaient su que c'était Galant qui tenait les rênes ; ils faisaient toujours de leur mieux pour lui.

Je suis allée chercher les fusils la première nuit. Je les ai pris sur l'étagère, au-dessus du lit où dormait Cécilia, et j'ai caressé le bois poli et le cuivre, et la dureté froide des canons. Et la plus petite des filles a gémì dans son sommeil. Sans attendre, j'ai reposé les fusils sur l'étagère. Pas parce que j'avais peur que la Nooi se réveille, mais à cause de l'enfant.

La seconde nuit, quand tout le monde a été couché, j'ai erré dans la maison obscure comme un fantôme. Je la connaissais si bien que je pouvais m'y déplacer sans rien heurter dans la nuit noire, derrière les volets fermés. Mais je n'ai pas réussi à franchir le seuil de la chambre. Quand les coqs ont commencé à chanter, je me suis rendu compte que la nuit s'achevait. Il fallait que je prenne ces deux fusils, sinon toute occasion serait perdue. J'ai ouvert avec précaution les verrous de la porte de la cuisine, afin de pouvoir me sauver rapidement sans être

vue. Et c'est alors qu'elle a parlé derrière moi.

C'est qu'un sale mensonge. Ils mentent tous quand ils disent que c'est moi qui ai volé le moule à balles et qui l'ai donné à Galant. Il a toujours été contre moi, ce Galant ; je me souviens comment il m'avait attaqué avec une hache quand Bet était nouvelle à la ferme. Est-ce qu'il croit que j'ai oublié ? Maintenant, il veut faire retomber la faute sur moi. On a seulement découvert que le moule était plus là après leur départ. Il a dû le prendre tout seul. Je sais rien au sujet du moule, et je veux rien savoir. Mon Baas a toujours été bon avec moi. Qu'est-ce que je vais devenir sans lui ?

Dans l'obscurité, juste avant l'aube, j'ai été tirée de mon rêve (toujours ce rêve) en entendant quelque chose dans la cuisine ; et quand je suis allée voir, j'ai découvert Pamela près de la porte de derrière.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » lui ai-je demandé.

Elle s'est retournée vers moi.

« Je... je sors. Nooi, a-t-elle bégayé. J'ai mal à l'estomac.

— Je t'ai entendue toute la nuit, ai-je dit. Tu es malade ?

— Non, Nooi. C'est seulement le manque d'air, je crois.

— Eh bien, sors. Et rapporte-moi la bassine quand tu rentreras. Il va bientôt faire jour. »

Elle est sortie. J'avais un sentiment étrange : pour la première fois, je ne la voyais pas comme une esclave, comme une domestique qui m'avait servie pendant toute ma vie, mais comme une femme. Il ne faisait pas de doute que sa nervosité avait pour cause l'absence de Galant. Je l'enviais presque : si seulement j'avais pu être autant préoccupée par Nicolaas. Cela faisait voir les choses sous une autre lumière. Ils donnaient bien du souci, toujours pieds nus comme des animaux domestiques ; et pourtant quelque part se cachait un fond de sentiments humains.

Si seulement elle avait pu dominer ses plus bas instincts en présence de mon mari. Il n'y aurait pas eu cette enfant, enveloppée dans une couverture, pour nous faire honte à tous. Mais ils étaient guidés par une ruse animale et savaient exactement comment provoquer un homme dans ses faiblesses.

Je me suis souvenue à nouveau de mon rêve. Grâce à Dieu, Pamela m'avait réveillée avant qu'il se soit déroulé comme d'habitude ; mais cela suffisait pour me rendre malade. Combien de fois était-il revenu dans ma vie, des variations innombrables du même cauchemar ? J'étais seule quelque part, parfois dans le veld, ou dans la maison, dans un hangar, n'importe où ; et je prenais conscience d'une autre présence. Je ne voyais jamais son visage ; je savais seulement qu'il était noir. J'essayais de le chasser, mais à chaque fois j'étais incapable d'émettre un son. Ma gorge se contractait quand il s'approchait. Alors, j'essayais de hurler, mais je savais que personne ne m'entendrait parce qu'il n'y avait toujours aucun son. Ensuite, il arrachait mes vêtements et m'allongeait de force sur le sol, où il m'empoignait et perpétrait sur moi des horreurs impossibles à dire. Je le suppliais : « S'il vous plaît, tuez-moi. Pour l'amour de Dieu, j'aimerais mieux être morte. » Tout plutôt que ce qu'il était en train de me faire. C'était la pire chose qui

pouvait arriver à quelqu'un.

Et quand enfin je sortais de mon rêve, je me sentais souillée d'une façon plus écœurante qu'avec de la boue ou de la vase. Je me levais immédiatement pour me laver le corps entier, je me frottais et me récurais, incapable de me débarrasser de ce souvenir. Et généralement, il me fallait plusieurs jours avant de me sentir capable d'affronter à nouveau Nicolaas et le monde.

Cela avait été la même chose cette nuit ; mais Pamela avait éloigné le pire et m'avait laissée songeuse. Dans le petit matin, après m'être lavée dans la bassine, et bien avant que la ferme ne revienne à la vie, je suis allée dans le bâtiment qu'on avait aménagé pour l'instituteur et sa femme, et je me suis assise dans la partie qu'on avait séparée avec une cloison afin d'en faire une salle de classe pour Helena. J'ai posé la Bible sur mes genoux, mais je n'ai pas lu. Je l'ai feuilletée quelque temps, mais j'ai vite abandonné, et je l'ai laissée ouverte. Et cela m'a redonné un peu de paix.

J'ai pensé que ce rêve était peut-être un signe de Dieu, pour me faire réfléchir sur la rancune que je nourrissais à l'égard de Nicolaas. Dieu nous avait donné trois filles ; si nous n'avions pas de fils, il était clair que c'était Sa volonté, et si je m'insurgeais contre elle, cela ne ferait qu'enfoncer plus encore Nicolaas dans le péché. Je devrais être plus humble à l'avenir.

En son absence, comme en octobre quand il était allé au Cap, je me sentais en général plus calme, plus maîtresse de moi (sauf pour le rêve) : j'avais la charge de tout, et la maison et la ferme seraient dirigées selon mes vœux et mes ordres. Je n'aurais à me ranger à l'avis de personne. Mais cette fois, aux premières heures de ce dimanche matin, je devais avouer que je me sentais aussi très seule. Cela était peut-être naturel : Dieu a créé l'homme debout afin qu'il ne puisse pas facilement toucher quelqu'un à côté de lui ; la solitude est sa condition. Cependant, l'existence d'un autre près de soi est une consolation.

Dans l'inquiétude d'une esclave, incapable de dormir parce que son besoin physique d'un homme l'avait tenue éveillée, et dans le fait que le pire de mon rêve m'avait été épargné, j'avais appris à affronter quelque chose de la nature de mes propres besoins.

Les enfants sont sortis de la maison en courant, et leurs cris aigus ont rempli la cour. J'ai ramassé la Bible et je suis allée jusqu'à la porte, décidée à assumer mes responsabilités de la journée, et cela au nom de Dieu.

À partir de maintenant, nous mènerions une vie plus fructueuse et qui en vaudrait vraiment la peine, avec aussi plus d'humilité.

Comment aurais-je pu savoir alors que trois jours plus tard il serait mort, dans le voorhuis ?

Depuis le début, Martha était contre l'idée de retourner à l'intérieur. La vie qu'elle connaissait au Cap depuis sa naissance était tellement plus facile et plus sûre, tellement plus agréable, disait-elle. Et c'est là qu'était toute sa famille. Mais leur présence même ne faisait qu'accroître ma résolution de partir. Depuis que nous étions mariés – une décision que je n'avais pas prise à la légère après avoir vécu seul pendant quarante ans –, sa famille avait été là pour nous faire des remarques et nous donner des conseils ; et la naissance de l'enfant n'avait fait qu'empirer les choses. Ce qui explique peut-être la précipitation avec laquelle j'ai accepté la proposition de van der Merwe, de devenir instituteur sur sa ferme.

Depuis Le Cap, elle est restée assise dans le chariot, en train de pleurer, ce qui a troublé l'enfant. Heureusement, les choses se sont un peu arrangées quand nous sommes arrivés chez les Joostens : c'était au moins un de ses parents éloignés, et sa femme connaissait des remèdes pour soigner la colique de l'enfant. Au cours des deux semaines que nous avons passées là, Martha s'est résignée petit à petit à son sort, mais elle a continué à se taire quand nous sommes repartis le dimanche dans la voiture de van der Merwe. Elle ne pleurait plus, mais elle n'était pas non plus très communicative. Une fois seulement, si bas que les autres n'ont pas entendu, elle m'a murmuré à l'oreille :

« Jan, je ne te pardonnerai jamais de me faire cela.

— Sois patiente, Martha, ai-je murmuré. Quand nous aurons une maison à nous, tu te sentiras à nouveau chez toi.

— Tu seras responsable de tout ce qui pourra arriver.

— Évidemment. » Peut-être ai-je été un peu dur, mais je commençais à être à bout de nerfs.

Mais van der Merwe et le petit vieillard qui était venu avec lui ne parlaient pas beaucoup, et j'ai dû faire un effort pour entretenir la conversation en leur racontant mes expériences à l'est du Cap – de quoi en étonner plus d'un, je suis sûr – et tout ce que j'avais vu dans ma vie d'instituteur itinérant. Je pensais qu'il était bon qu'ils comprennent le plus tôt possible qu'ils avaient bien fait de me choisir. Leurs enfants seraient en de bonnes mains, strictes mais dignes de confiance. Quel dommage qu'il n'y ait que des filles ! L'éducation des femmes est un véritable gaspillage. Qu'est-ce que Martha avait tiré de tout ce temps passé à l'école ? Cela ne l'aidait pas à tenir son ménage. Elle ne pouvait même pas nourrir le bébé, et nous devrions prendre une esclave. Par chance, van der Merwe m'avait dit qu'il y en avait une chez lui qui avait du lait. Quoi qu'il en soit, si j'avais quelque

succès avec les enfants van der Merwe, des voisins se décideraient peut-être à m'envoyer leurs fils. Cela n'en était pas moins une sorte de déclassement, mais après une année passée avec la famille de Martha – même s'ils avaient les meilleures intentions –, c'était au moins un nouveau départ, et l'indépendance retrouvée. À la fin, elle aussi en bénéficierait.

De temps en temps, van der Merwe faisait une observation. La plupart du temps, cela n'avait rien à voir avec ce que je venais de dire, comme s'il ne m'avait pas écouté ; mais je faisais très attention à souscrire à tout ce qu'il disait – même s'il avait des opinions étonnantes, en particulier sur la position du Cap pour ce qui concernait l'esclavage. Il n'était absolument pas informé ; mais j'ai préféré ne pas le contredire dès le début : c'était mon employeur, et je devais me mettre dans ses petits papiers, surtout pour Martha. J'aurais bien d'autres occasions de le pousser doucement vers de meilleures connaissances. Je commençais même à y songer.

« S'il te plaît, ne te fais pas de souci », ai-je dit à Martha quand nous avons quitté la ferme de du Plessis, le dimanche, en espérant que ma voix seule la convaincrail de ma propre confiance. « Cette semaine, nous nous embarquons pour une nouvelle vie. Tu dois considérer cela comme une grande aventure. N'est-ce pas, monsieur d'Alree ? »

Le petit vieillard s'est contenté de me regarder, à moitié ahuri.

Hester était encore foutrement impossible, ce dimanche matin-là. Une de ces mauvaises humeurs qui lui tombaient dessus sans raison ; et ce n'était même pas sa période. Nous avons commencé à nous quereller en nous réveillant ; et quand je lui ai proposé d'aller à Houd-den-Bek pour voir l'instituteur que Nicolaas était allé chercher pour ses enfants, elle a refusé tout net.

« Mais c'est dimanche, ai-je dit. C'est normal d'aller voir la famille.

— Ta famille, pas la mienne.

— Tu as besoin d'une bonne raclée.

— Si ça peut te rendre meilleur.

— Tu es aussi têtue qu'une sale jument en chaleur, et un dimanche.

— Et toi, tu aimes bien penser que tu es un bon étalon, non ? » a-t-elle riposté avec ce sourire désagréable qui lui était habituel.

Un coup bas ; après la nuit que nous venions de passer. Et merde, ça n'était pas de ma faute. C'est elle qui avait commencé, en sachant très bien où ça menait. Mais cette petite escarmouche du matin l'a malgré tout un peu calmée. En fait, tout avait commencé avec la jument : une bête magnifique, perdue, qui était arrivée à la ferme samedi après-midi, et que personne n'avait jamais vue. C'est Abel qui a finalement réussi à la coincer et à l'attraper, mais non sans un violent combat et après avoir été jeté à terre deux fois (Klaas a failli mourir de rire ; et j'ai dû lui donner un petit coup de sjambok pour qu'il cesse et qu'il aille aider Abel) ; et quand enfin il a réussi à la ramener dans la cour, mon étalon s'est enfui de son écurie. On a dû se mettre à l'abri quand les deux chevaux se sont mis à courir dans tous les sens en cassant tout sur leur passage ; ils ont défoncé la barrière du potager, démoli l'appentis de bois près du hangar, fait une trouée dans la haie de cognassiers avant qu'enfin l'étalon la coince contre le mur de pierre, entre la porte et les écuries. Ils ont continué à se battre pendant un bon bout de temps, en se mordant, en bottant et en ruant ; mais à la fin, la jument a abandonné, et l'étalon l'a couverte. Quand je me suis retourné, j'ai vu Hester, près de la porte, appuyée contre le chambranle, les poings serrés ; elle avait une mèche de cheveux humides qui lui tombait devant l'oreille et la bouche entrouverte. Quand elle m'a vu, elle a immédiatement fait demi-tour et a disparu dans la maison. Aucun de nous n'en a reparlé ensuite. Mais le soir, après avoir éteint, alors que l'odeur de l'huile alourdissait encore l'obscurité derrière les volets clos, elle a commencé à m'injurier comme une garce, et j'ai dû la soumettre par la force. Les chevaux avaient dû l'exciter ; et cela a continué jusqu'au dimanche.

« D'accord, si tu ne viens pas, j'irai tout seul, avec les enfants, ai-je dit.

— Pieter est trop petit.

— J'ai dit que j'emmenais les enfants. Décide-toi si tu veux venir avec nous. »

Naturellement, je savais qu'elle ne changerait pas d'avis. Moi non plus.

« Attelle la voiture, ai-je dit à Abel. Tu peux venir avec nous à cheval et emmener la jument.

— Où est-ce que tu l'emmènes ? a demandé Hester, dépitée de voir partir l'animal.

— Je ne veux pas qu'elle recommence à tout casser comme hier. Je vais me renseigner en chemin pour savoir d'où elle vient. Elle appartient peut-être au vieux d'Alree. C'est le seul fermier du coin qui peut laisser s'échapper un cheval comme ça. Je voudrais qu'il ait ramassé tout son fourbi et qu'il quitte le Bokkeveld.

— Pourquoi es-tu si dur avec ce pauvre homme ? m'a-t-elle demandé.

— À tes yeux, je suis dur avec tout le monde. »

Et par dépit, j'ai ajouté :

« Tu ne penses pas que je vais laisser la jument pour que tu puisses remettre l'étalement sur elle dès que j'aurai le dos tourné ? »

Elle avait les joues rouges de rage ; et sans un mot, sans même dire au revoir aux enfants, elle est rentrée dans la maison.

Nous sommes passés devant la ferme de Frans du Toit sans nous arrêter pour le saluer. Je savais que la jument n'était pas à lui, et faire une halte chez lui me déplaisait. Seul Nicolaas était assez pusillanime pour ne pas l'offenser, même s'il ne pouvait pas le sentir.

Ce n'était pas non plus la jument de d'Alree. C'est ce que m'a dit Plaatjie Pas. Il était seul, et je pense que Campher et Dollie étaient partis quelque part chercher à boire. Ça me dépassait qu'un Blanc puisse être aussi lié avec des esclaves.

Nicolaas n'était pas encore là quand nous sommes arrivés à Houd-den-Bek.

« On va l'attendre, ai-je dit à Cécilia. Nous ne sommes pas pressés.

— Pourquoi est-ce que vous ne restez pas déjeuner ? m'a demandé Cécilia.

— Si ça ne dérange pas trop. »

J'ai envoyé Abel mettre la jument à l'écurie : Nicolaas pourrait s'en occuper. J'avais eu assez d'ennuis.

La journée a été extraordinairement longue. Cécilia était une parfaite maîtresse de maison, mais elle n'avait pas grand-chose à dire, et on a vite épuisé les sujets de conversation sur la maison, le voyage de Nicolaas, la maladie de papa, les enfants et l'école. Je commençais

à me demander s'il ne valait pas mieux rentrer après tout, mais ça ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin d'Hester.

Après le repas, nous sommes allés faire une sieste, Cécilia dans sa chambre, et moi dans celle des enfants. Mais il faisait trop chaud pour dormir. Un silence de mort dans la cour. Le bourdonnement des mouches à l'intérieur. Les enfants jouaient dans le bâtiment préparé pour l'école ; ensuite, j'ai eu l'impression qu'ils filaient dans le verger. On leur avait dit de rester à l'intérieur, mais par cette chaleur accablante, je n'avais pas très envie de leur courir après : et je me suis souvenu quand j'étais enfant et que nous allions nous baigner dans le réservoir de Lagenvlei par les après-midi torrides. Sans vraiment m'assoupir, totalement hébété après l'énorme repas de Cécilia, je me suis abandonné à mes souvenirs des dimanches après-midi. Autrefois, près du réservoir. Quand j'avais essayé d'obliger Hester à enlever ses vêtements ; et son refus. La façon dont elle m'avait toujours résisté pour tout : même quand elle avait accepté de m'épouser, c'était encore une façon de me frustrer. Je me suis souvenu de nos excursions dans le veld, dans les montagnes. Le jour où on avait été surpris par l'orage, quand Nicolaas et moi nous nous étions sauvés en avant : ensuite, la panique à la pensée qu'elle et Galant avaient peut-être été frappés par la foudre, ou quelque chose comme ça, alors qu'en fait ils étaient confortablement à l'abri dans la hutte de Mama Rose. En y repensant, j'avais l'impression que nous avions grandi parmi toutes sortes de menaces et de dangers – pourtant nous en étions sortis sains et saufs, et nous étions là, tant d'années plus tard. Sains et saufs, mais quelque part, le long de la route, le sens de l'aventure avait disparu. Tout était devenu si simple, si prévisible, et c'était peut-être une bonne chose ; c'était peut-être inévitable. Et pourtant, cela l'aurait été infiniment moins si..., si quoi ? Je n'aurais pas pu le dire. Cependant, d'autres possibilités avaient dû exister. Quel événement terrible aurait été nécessaire pour redonner à nos vies le sens de l'aventure et une signification, pour que Hester redevienne une des possibilités de ma vie ? Des années plus tôt, il y avait eu les adultes, papa et maman – et puis nous, en face d'eux ; les enfants, qui le dimanche après-midi pouvaient s'amuser dans le réservoir sans aucun souci du monde. Et maintenant, soudain, nous étions prématurément les adultes, et les enfants qui s'amusaient étaient les nôtres. Encore quelques années, et ce serait leur tour. Est-ce qu'il n'y aurait jamais de fin, ni d'accomplissement ?

J'ai essayé de retenir mes pensées. Les dimanches ne m'avaient jamais valu rien de bon. On pense trop quand on ne fait rien. Pendant toute la semaine, on travaillait dur et on contrôlait tout ce qui se passait ; et cela donnait un sentiment de sécurité. Mais, un jour comme ça, on avait l'impression que tout le monde vous glissait entre

les doigts. On n'était plus sûr de ce qui se passait dans le lourd silence ; on se sentait étranger, menacé par une panique impossible à dominer parce qu'au-delà de toute compréhension. *Aucun homme n'a assez de pouvoir sur l'esprit pour contenir l'esprit.*

J'ai entendu dehors le rire tonitruant d'Abel. Quelle exubérance et quelle insouciance ! Malgré moi, comme cela m'était déjà arrivé plusieurs fois, j'ai dû avouer que je l'enviais. Que j'aurais aimé être comme lui !... et j'aurais pu l'être, si je n'avais pas été écrasé sous les responsabilités depuis mon plus jeune âge.

Je me souvenais de notre voyage au Cap ; les soirées extraordinaires quand il jouait du violon près du feu ; loin de la maison, j'ai été délivré d'un fardeau ; certains soirs, je chantais, moi aussi, et on buvait au cruchon d'eau-de-vie, chacun son tour. Mais à la fin, j'avais à décider quand il fallait s'arrêter avant que les choses nous échappent. Je n'étais jamais libre comme lui de m'abandonner entièrement à la musique et à la joie.

Après, il a perdu son violon au Cap. Il n'a pas pu me donner d'explication cohérente. Mais j'ai très bien compris : cela avait été sa façon de me priver par rancune de quelque chose qu'il savait que j'aimais, la mesquinerie d'un esclave pour corriger son maître. Et cela est resté entre nous, comme une pierre d'achoppement. Une fois, après l'agitation causée par Goliath, il m'a même menacé avec une bêche. Quelques instants seulement, mais la peur est toujours restée en moi. *Car ils ont semé le vent, et ils récolteront la tempête.* Quelles pensées indignes le dimanche après-midi soulevait en moi ! Je me sentais impuissant contre le pesant fardeau de la chaleur. Le jour semblait ne devoir jamais finir.

Nicolaas n'est rentré qu'après le coucher du soleil. L'instituteur avait l'air d'un véritable emmerdeur ; sa femme était une petite fille fluette, au visage doux et sans malice. Le bébé pleurnichait ; Cécilia a appelé l'esclave Pamela pour qu'elle lui donne le sein.

Nous nous sommes assis dans le voorhuis pour prendre un café et pour parler de tout et de rien. Le vieux d'Alree est venu jusqu'à la porte, mais dès qu'il m'a vu, il a présenté ses excuses et il est reparti.

« Il commence à devenir bougrement assommant, ai-je dit à Nicolaas. Il doit bien y avoir un moyen de s'en débarrasser.

— Papa ne voudra pas.

— Papa est allongé sur son lit, comme un cadavre. Qu'est-ce qu'il sait de ce qui se passe ?

— Il saura. »

Pour éviter les problèmes, j'ai changé de sujet.

« Comment ça va, là où vous êtes passés ?

— Certains fermiers sont encore en train de battre. Mais la plupart ont fini.

— Tu es satisfait avec ta moisson ?

— Tout à fait. L'année a été sèche, mais la moisson a été une des meilleures que j'ai eues.

— Tu n'as rencontré personne qui cherchait une jument ?

— Quelle jument ? »

Je lui ai expliqué.

« Non, a dit Nicolaas. Mais tu peux la laisser ici, si tu veux. Tôt ou tard, quelqu'un viendra la chercher. J'ai justement une écurie vide, et si elle est aussi fougueuse que tu le dis, je suis sûr que Galant se fera un plaisir de s'en occuper. Si personne ne vient la chercher, je la garde. Comme ça, je n'aurai pas besoin d'aller à Tulbagh en acheter une.

— Oui, c'est mieux de ne pas aller en ville, ai-je approuvé. Les Anglais me font mal au cul.

— Je ne pense pas qu'ils vont nous créer d'autres ennuis, a-t-il dit. Je me suis arrêté chez Frans du Toit, et il m'a dit qu'il n'y avait aucun signe de commissaire ou de messenger, et on est déjà fin janvier. Ça ne peut signifier qu'une chose, c'est qu'ils ont abandonné l'idée de libérer les esclaves.

— Je suppose qu'il avait beaucoup de choses à dire, comme d'habitude ?

— Oui. Il s'est encore lancé sur la justice et l'ordre. »

J'ai ri : « Balivernes ! C'est à cause de ce visage qu'il a.

C'est toujours plus facile pour un homme qui a une tare de parler comme un saint. Il n'est bon qu'à dire de grands mots. »

La petite blonde est venue chercher Verlee – quelque chose à propos du bébé –, et il est sorti avec elle.

« Je ne vois vraiment pas le besoin de perdre son temps avec des instituteurs, ai-je dit à Nicolaas. Il va bourrer la tête de tes enfants avec des bêtises.

— Ne recommence pas. »

Il s'est levé.

« Viens me faire voir la jument. »

Abel attendait à la porte.

« Tu veux la voiture, Baas ?

— Tu ne veux pas rester ? m'a demandé Nicolaas.

— Oui, je veux bien. » J'ai dit à Abel : « Trouve-toi un endroit pour dormir, avec Galant ou quelqu'un d'autre. On ne rentrera pas avant demain. »

Hester s'inquiéterait vraiment, si je restais avec les enfants pour la nuit : exactement le remède dont elle avait besoin.

De l'étable, nous avons traversé le verger et les planches de haricots, en nous dirigeant vers l'aire de battage à laquelle on n'avait pas touché.

« Pourquoi est-ce qu'elle est toujours comme ça ? ai-je demandé, contrarié par sa négligence.

— Je n'ai pas encore eu le temps de refaire le sol, a répondu Nicolaas en s'excusant. Mais j'ai déjà dit à Galant qu'il s'arrange pour que ça soit prêt demain. »

Nous avons fait un détour par les kraals et le vlei pour rentrer à la maison. La nuit tombait. Une nouvelle sensation de paix envahissait l'endroit et emplissait la vallée comme de l'eau fraîche. Du vlei, nous avons regardé vers la ferme et les bâtiments solides, la maison, l'école, les étables et les hangars ; les kraals et les huttes ; et, sur le côté, le petit carré du cimetière entouré de murs qui ne contenait que la tombe du père d'Hester.

J'ai pensé à cette inquiétude que j'avais ressentie tout l'après-midi. J'avais eu tort. Tout n'était pas que vent et vanité. Regardez la solidité inébranlable de cette ferme. Et de la mienne. Quand papa était jeune, et du temps de notre grand-père, tout ce pays était sauvage et indompté.

Mais en luttant contre les hommes et les bêtes, notre race l'avait conquis, et maintenant c'était à nous, pour toujours. Nous avions connu le danger et le désordre : tous les problèmes causés par les esclaves ces dernières années. Mais tout était enfin terminé. En agissant fermement pour leur montrer qui dirigeait, nous avions gardé les rênes en main, et, maintenant, tout était sous notre contrôle. Le pays nous appartenait, aussi loin qu'on pouvait voir. En le regardant, je comprenais la profonde satisfaction avec laquelle, à la fin de la semaine de la Création, Dieu avait contemplé ce qu'il avait fait, quand Il avait vu que cela était bon.

J'ai même eu envie de Hester en pensant à elle. Après tout, nous avions été créés homme et femme.

Je n'aurais jamais cru que ça dépasserait le stade des paroles. Combien de fois dans ma vie est-ce que j'avais été témoin de quelque chose de semblable ? Un vent qui se lève, qui hésite et qui retombe. Même le jour du battage, j'ai pensé que Galant ne se mettait en valeur que pour cacher son dépit quand son maître a refusé de mordre à l'hameçon. (Tout le monde savait d'avance comment il allait réagir.) La première fois que je me suis rendu compte qu'ils pouvaient transformer leurs menaces en actes, c'est le dimanche soir, quand Galant et Nicolaas van der Merwe sont revenus avec l'instituteur. J'étais allé aux huttes, comme tous les soirs, pour prendre un petit sopia avec les esclaves. Dollie n'était pas là – Dieu merci, j'ai pensé après, sinon tout serait allé de travers – parce qu'avec le vieux Plaatjie Pas ils avaient dû aller réparer une soue que les cochons avaient cassée pendant l'absence de d'Alree.

J'ai été atterré de voir jusqu'où Galant avait développé ses plans. Pendant le voyage, il avait réellement commencé à préparer les esclaves du coin à la rébellion ; on ne parlait que de ça.

« Tu es vraiment sûr que tout va marcher ? » je lui ai demandé en faisant très attention de ne pas éveiller les soupçons.

« Bien sûr, a répondu vivement Galant. Ce n'est pas exactement ce que tu disais ? Tu es avec nous depuis le début.

— C'est vrai. Je voulais être sûr que tu étais sérieux.

— Tu crois que je plaisante ?

— Non, non. Tu peux compter sur moi, Galant. »

Il m'a regardé avec beaucoup d'intensité, comme s'il essayait de voir ce qui était caché en moi ; il a dit enfin :

« Très bien, alors. On s'est mis d'accord pour mardi soir. Ça nous donne deux jours. Tu ferais mieux de le dire à Dollie. Nous avons besoin de tout le monde. »

De retour dans ma hutte, je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. À la fin, je suis sorti et, appuyé au chambranle, j'ai regardé les étoiles. Des nuages légers, presque transparents, traversaient le ciel, poussés par le vent. La lune brillait. Le mouvement des nuages donnait l'impression que c'étaient les étoiles et la lune qui passaient là-haut, rapidement et silencieusement. Bien plus : c'était comme si la terre elle-même, la ferme, la cour, la hutte, moi-même nous dérivions dans l'espace. Et, pris de vertige, j'ai dû m'asseoir sur le sol pour ne pas tomber.

J'ai fermé les yeux. Et j'ai vu en imagination la révolte triompher. Nous nous soulevions à Houd-den-Bek, on volait les fusils de Nicolaas et on prenait la ferme. On partait, on allait d'un endroit à l'autre,

toujours plus loin, à travers les plaines et les montagnes, et nos rangs grossissaient au fur et à mesure qu'on avançait, jusqu'à ce qu'une véritable armée nous suive, une armée plus importante que celle de Napoléon, qui se transformait en tornade et qui balayait tout sur son passage. Nous descendions les rues du Cap, acclamés par des foules, nous envahissions les flancs de la montagne comme une vague que rien ne pouvait arrêter, jusqu'à ce qu'on arrive au sommet d'où on hurlait les mots glorieux afin que le monde entier les entende : *Liberté. Égalité. Fraternité*(*). Dans mon rêve, j'ai vu ma mère qui nous rejoignait, toujours jeune, les cheveux blonds et un sourire sur le visage ; et je l'emmenais dans un endroit à nous, où nous pouvions vivre avec mon père et tous mes frères et mes sœurs morts, Elsje aussi, redevenue normale. J'entendais ma mère qui disait : « Joseph, mon fils, je suis fière de toi. J'ai toujours su que tu portais cela en toi. »

Mais alors est apparue une autre vision : celle d'une rébellion qui échouait. J'ai vu un petit groupe d'hommes pris sans s'en rendre compte, écrasés et dispersés ; j'ai vu des cadavres qui jonchaient le sol, des hommes estropiés qui se traînaient comme des araignées aux pattes cassées, comme les centaines d'hommes que j'avais vus sur les champs de bataille d'Europe. J'ai vu des conquérants qui nous fondaient dessus à cheval et qui nous écrasaient sous les sabots terribles de leurs montures ; et j'ai vu une poignée de survivants, encerclés, misérables et en guenilles, et dans leurs yeux le regard désespéré de la défaite ; je les ai vus trébucher, sur une longue file, les mains attachées dans le dos, enchaînés l'un à l'autre, avec des gardes à cheval qui les menaient à coups de fouet ; nous pendions à une potence, balancés par le vent, les yeux grands ouverts, avec une langue noire qui nous sortait de la bouche ; et des oiseaux descendaient du ciel pour dévorer nos corps jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nos squelettes blancs ; et un vent de désolation soufflait dans nos orbites vides et entre nos côtes. J'ai vu ma mère qu'on enterrait, vieille, usée jusqu'aux os, sans même un cercueil pour la mettre, ses mains noueuses croisées sur la poitrine, les yeux ouverts dans un ultime reproche pour tout ce que je lui avais promis et que je n'avais pas fait.

La nuit était douce, mais j'ai commencé à trembler, assis là. De toute ma vie, je n'avais jamais été aussi effrayé et désespéré. Je claquais des dents. Tout là-haut, les petits nuages s'enfuyaient toujours, comme si la terre elle-même tombait, une chute sans fin.

Toutes les merveilleuses devises de ma jeunesse résonnaient à mes oreilles. Mais je ne pouvais voir rien d'autre que l'échec, la défaite et la misère, conséquences de ces idéaux : un monde recouvert de champs de bataille et d'armées, de drapeaux, d'infirmités, de cadavres, de squelettes, la famine, les enfants en pleurs, la haine, la violence, la

terreur, la peur.

Était-il donc inévitable que tous les rêves ne soient qu'une illusion ? Et est-ce que j'avais le droit – avec le faible espoir que ce soit plus qu'une illusion – de rejoindre Galant et les autres dans cette aventure désespérée ? La meilleure voie ne serait-elle pas, en définitive, de tout abandonner, même l'espoir ?

Mais il était trop tard pour essayer d'arrêter l'affaire. Ils s'étaient déjà engagés et j'étais avec eux : ils me considéraient comme un des instigateurs. Si j'allais leur dire : « C'est de la folie, je me retire », ils se retourneraient contre moi et feraient de moi la victime de ce que j'avais mis en mouvement. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Est-ce qu'il n'y avait aucun moyen ?

J'étais effrayé. Dieu seul sait à quel point.

Mais il était trop tard, même pour la peur.

Ce qui, quelques instants plus tôt, n'avait été qu'une vision, un cauchemar dont il était impossible de s'éveiller, était maintenant devenu une certitude absolue : il ne pouvait rien en sortir que l'échec et la défaite.

J'avais connu deux sortes de gens dans ma vie : ceux qui étaient nés pour opprimer, et ceux qui étaient nés pour être esclaves. Et chacun était la condition d'existence de l'autre. Parmi eux, de temps en temps, il y avait ceux qui, comme moi, étaient mécontents et qui proclamaient d'autres possibilités – mais nous étions des exceptions (comme on trouve parfois un enfant avec un pied bot ou un veau à six pattes), et nous ne réussissions qu'à rendre les autres mal à l'aise. Notre seule victoire possible était dans la défaite. Et cela faisait de nous des êtres d'abomination. Cela m'avait pris beaucoup de temps pour y voir clair – et Dieu sait qu'on ne renonce pas facilement à un rêve –, mais j'avais enfin retenu ma leçon ; et cette nuit-là, sur une terre qui tombait comme une étoile filante, je n'avais plus aucun doute.

Aucun espoir d'arrêter les choses : en tout cas pas en intervenant directement. Mais *quelque chose* était encore possible. Traitez-moi de lâche, de n'importe quoi. Je n'ai aucune honte à avouer que j'avais peur. Mais même si je ne pouvais sauver que moi-même, ce serait déjà quelque chose. Pour ma mère ; je ne pouvais pas lui infliger un échec supplémentaire et la mort d'un autre fils.

Le lendemain matin, très tôt, alors que le vieux d'Alree dormait encore, j'ai dit à Dollie que Galant nous avait demandé d'attendre dans la montagne, où les autres nous rejoindraient pour le grand jour. Et pour que ça apparaisse plus crédible, j'ai suggéré qu'on prenne un des deux fusils du vieux d'Alree avec nous.

C'était comme si je l'avais invité à la fête. Il a redressé ses épaules voûtées, et ses yeux brillaient. J'ai eu toutes les peines du monde à le

persuader de ne pas agir comme un fou et de ne pas détruire tout dans la ferme. Je l'ai averti que le vieux Plaatjie Pas ne devait avoir vent de rien : on ne pouvait pas lui faire confiance, et il était capable de nous dénoncer.

« Alors, pourquoi est-ce qu'on ne lui tranche pas la gorge tout de suite ? a demandé Dollie.

— Parce que les fermiers sauront immédiatement qu'il se passe quelque chose. Tout doit rester secret.

— Mais ils vont pas se douter de quelque chose, s'ils voient qu'on est partis tous les deux ?

— Galant va leur expliquer. On en a parlé toute la nuit.

— J'aurais dû être là.

— Ne t'en fais pas, Dollie. Tu es là maintenant. »

Nous avons attendu que Plaatjie Pas soit parti dans le veld avec les moutons et que le vieux d'Alree bricole dans la cour avant que Dollie se glisse dans la maison pour voler un fusil et de quoi manger. Puis nous avons filé dans la montagne, où nous nous sommes cachés jusqu'à la nuit.

« Attends ici, ai-je dit à Dollie. Je vais chercher les autres. »

Que Dieu me pardonne, je ne voulais faire aucun mal à Dollie ; mais il fallait bien sacrifier quelqu'un, et, de toute façon, ça ne durerait pas bien longtemps. J'ai attendu à l'extérieur de la cour de d'Alree, jusqu'à ce que sa lumière soit éteinte. Je me suis glissé jusqu'à la porte et j'ai frappé ; quand il a ouvert, effrayé, je lui ai dit que Dollie s'était enfui avec un fusil et que je l'avais poursuivi toute la journée. Je l'avais finalement retrouvé, mais j'avais besoin de l'autre fusil pour le maîtriser avant qu'il devienne une menace pour le voisinage.

D'Alree a suggéré qu'on demande aux van der Merwe de venir nous aider, mais je l'ai persuadé que trop de chasseurs pourraient gâcher la chasse. Avec le fusil, une chaîne et le vieux Plaatjie Pas soi-disant pour m'aider, je suis retourné dans la montagne. J'ai dit au vieil homme de m'attendre en lieu sûr, et j'ai continué tout seul.

Dollie était content de me revoir.

« Où est-ce que sont les autres ? a-t-il demandé.

— Ils arrivent », et je lui ai asséné un coup de crosse sur la tête, et je l'ai attaché avec la chaîne. J'ai caché le fusil qu'il avait emporté dans les rochers avant d'appeler Plaatjie pour lui montrer que j'avais arrêté le fuyard.

« Maintenant, rentre à la ferme et dis au Baas de ne plus se faire de souci. Je l'ai attrapé, et il est dangereux ; alors, je l'emmène tout de suite au Landdrost. »

Je ne divaguais pas. Dans cette nuit terrifiante, j'avais tout prévu avec lucidité. Je savais que Galant et les autres me considéraient

comme un chef, et qu'ils avaient besoin de la force de Dollie. Si nous manquions tous les deux, j'espérais qu'ils réfléchiraient et qu'ils abandonneraient ce projet de fous.

Je me disais qu'ils pouvaient bien me blâmer. On m'avait souvent blâmé dans ma vie. Mais j'avais toujours agi avec les meilleures intentions. J'avais toujours cru dans les merveilleuses devises. Mais j'avais vu ce qu'elles donnaient et je m'étais fait un devoir de ne pas me salir les mains dans des aventures de la sorte.

Si les autres étaient assez téméraires pour continuer après mon avertissement, c'était sous leur responsabilité.

Moi, j'étais responsable de ma vie, et de ma vieille mère.

J'allais récupérer mon violon. C'est ce que je leur ai dit, le dimanche soir, quand on était assis devant les huttes pour les derniers arrangements, après le retour de Galant. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un bon fusil pour m'ouvrir le chemin jusqu'au Cap ; là, j'irais directement où on jouait, je parierais mon fusil sur les combats de coqs et je récupérerais mon violon.

« Vous pouvez faire ce que vous voulez, j'ai dit. Mais moi je grimperai sur la montagne avec mon violon, et je jouerai jusqu'à ce que vos pieds vous démangent et que le monde entier se mette à danser.

— On parle de choses sérieuses, a dit Galant. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Tu crois que je ne suis pas sérieux ? j'ai dit en riant. Vous parlez tous de liberté. D'accord. Alors, laisse-moi te poser une question : qu'est-ce que c'est exactement, ce truc que vous appelez liberté ? Ça veut dire manger quand on a faim, boire quand on a soif, se taper une femme quand on en a envie ; et ça veut dire jouer de la musique quand on est triste, avec personne autour pour vous dire de vous taire ou de partir. Le reste, je chie dessus. »

Dès qu'il a fait sombre, quand les Blancs se sont retirés dans la maison, on s'est réunis autour du feu : tous ceux de Houd-den-Bek ; et Campher de chez d'Alree – il a dit que Dollie et le vieux Plaatjie Pas travaillaient, mais il a promis de leur transmettre le message – et moi. Même Mama Rose était là, ratatinée comme un vieux coing. Tous ceux qui comptaient étaient là.

Au début, tout le monde semblait se retenir, chacun attendait qu'un autre dise le premier mot, parce que c'était quelque chose d'important ; et quand, tout d'un coup, vous savez que c'est là et qu'il n'y a plus moyen de reculer, ça vous coupe le souffle. Mama Rose avait apporté des pêches tardives, plein son tablier ; et pendant un bon bout de temps, on a mangé comme si rien ne pressait. Le vieil Achilles mâchouillait les plus mûres avec ses mâchoires sans dents, comme une vieille tortue, et le jus lui coulait sur le menton, et ça nous a fait rire.

« Tu manges comme quelqu'un qui se moque pas mal du monde entier », je lui ai dit.

Il a levé les yeux, le feu luisait sur son visage, et sa langue léchait encore les coins de sa bouche.

« Et pourquoi pas ? a-t-il dit. Il y a rien de meilleur qu'une pêche.

— Peut-être, j'ai dit en plaisantant. Mais je trouve que les figues

sont meilleures. »

Notre discussion agaçait Galant :

« On a d'autres choses à parler que de pêches et de figues, a-t-il ronchonné.

— La figue est la reine, j'ai dit. Mais tu as raison. C'est le moment de parler, parce que c'est une grande affaire qui se prépare. » Je ne pouvais pas m'empêcher de rire tellement j'étais content. « Encore un jour ou deux, et on sera libres, et on ira où on voudra, en prenant tout ce qu'on veut. Je me vois déjà — j'ai pas pu retenir un éclat de rire —, je me vois déjà assis sous la véranda à Elandsfontein, un sopie à la main et la pipe à la bouche ; et je retirerai ma pipe pour crier : "Hé ! Barend ! Remue-toi le cul ! Amène le chariot, je pars en voyage !" »

Les yeux des jeunes commençaient à pétiller ; ils ricanaient. C'était comme de prendre mon violon et de l'accorder pour danser.

« Une autre fois, j'appellerai Barend pour lui dire : "Hé ! Barend ! Je veux que tu ailles à Houd-den-Bek dire à Baas Galant qu'il est temps de donner le fouet à ce bon à rien de Nicolaas !" »

Les autres ont commencé à enchaîner sur mes plaisanteries ; tout le monde se mettait à mon pas.

« Et si j'en ai envie, j'ai dit, j'irai jusqu'aux huttes et je dirai : "Ouvre, Hester, ton Baas veut entrer." »

Galant m'a bondi dessus si vite, comme un lynx jaillit d'un fourré, qu'avant de réaliser ce qui se passait il m'avait allongé sur le dos et me serrait la gorge.

« Tu vas la fermer ! il a hurlé. Ou je te tue ! »

Il avait le visage près du mien, et je ne l'avais jamais vu dans cet état. « Si tu ne peux pas penser à autre chose, Abel, je te fais sauter la cervelle le premier. Tu m'entends ?

— Sapristi ! » j'ai réussi à crier quand il m'a relâché un peu. « Je plaisantais. Qu'est-ce que c'est la vie, si on ne peut plus rire ?

— Tu crois qu'on organise une fête ?

— À t'entendre, on croirait que c'est un enterrement. »

Campher s'est levé le premier et m'a dégagé de Galant ; et les autres nous ont séparés.

« Vous voulez encore des pêches ? a demandé sèchement Mama Rose. Elles sont juteuses et douces.

— Je boirais plutôt quelque chose, a dit Ontong. Je sais qu'Achilles a encore de la bière de miel cachée quelque part.

— Qu'est-ce que tu parles de ma bière ? » a grogné Achilles ; mais finalement, il s'est laissé attendrir et il est allé en chercher un cruchon. Et au bout d'un moment, l'orage était passé, et nous avons continué à parler toute la nuit, jusqu'à ce que les coqs commencent à chanter.

Je pensais à la seule fois où j'avais failli attaquer Baas Barend, à propos de Goliath. Cet après-midi-là, son fusil l'avait sauvé. Mais on

n'oublie pas quelque chose comme ça ; et ensuite, ça vous ronge et vous avez honte. Cette fois, aucun fusil ne m'arrêterait. Cette fois, j'irais jusqu'au bout.

Achilles était le seul qui secouait encore la tête de temps en temps, avec un air de doute, en suçait calmement ses gencives.

« Vous cherchez la mort », a-t-il marmonné.

Sa lâcheté m'a mis en colère.

« D'accord. Mais au moins, je mourrai avec un cri dans la gorge, en essayant de faire quelque chose qui en vaut le coup. Et, qui sait, la mort est peut-être comme une femme : profonde et étrange, qui te fait fléchir les genoux au début ; mais quand tu es dedans, tu ne veux plus jamais en ressortir.

— C'est facile de parler de la mort quand on est jeune, a grogné le vieil homme. J'étais exactement comme ça, je sais ce que c'est. Mais quand tu es là où j'en suis, la mort te semble sombre.

— Ne t'en fais pas. Je me mettrai devant toi pour te protéger », je lui ai dit d'un ton moqueur.

Il a continué à marmonner tout seul, mais nous l'avons ignoré.

Pour commencer, nous avons fait le compte des hommes à notre disposition : ceux qui étaient là autour du feu, et Dollie et Plaatjie Pas ; les esclaves des fermes où Galant était allé, tous avec les fusils de leurs maîtres. Ça semblait suffisant pour un début, et le sentiment général c'était d'avancer le plus vite possible, avant que la nouvelle s'ébruite. Certains étaient partisans qu'on lance l'attaque dès la nuit prochaine, mais il y avait encore trop de choses à faire, et on ne pouvait pas prendre le risque de s'engager non préparés dans une telle aventure. Galant a chargé Ontong et Achilles – plutôt contre leur gré, mais ils avaient peur de lui résister ouvertement – de fabriquer des balles avec le moule qu'il avait rapporté ; moi, je me suis proposé pour passer les deux jours à venir à aller convaincre ceux des fermes où Galant n'était pas allé, pour être protégés des deux côtés.

« Comment est-ce que tu vas t'y prendre ? a demandé Campher. Tu travailles toute la journée à Elandsfontein. Ton maître ne te laissera pas partir comme ça te plaît.

— Laisse-moi faire, je lui ai dit. Je trouverai un moyen. »

Et on s'est donc mis d'accord pour le mardi soir. Et le lendemain matin, le lundi, en rentrant, j'ai attendu qu'on soit à une heure de Houd-den-Bek pour dire à Baas Barend :

« Sapristi ! Baas, on a oublié les rênes de la jument, et on va en avoir besoin pour moudre.

— Pourquoi est-ce que tu n'y as pas pensé plus tôt ?

— Je suis désolé, Baas. Mais je peux aller les chercher en vitesse. Pendant que tu rentres.

— D'accord. Vas-y. »

C'était plus facile que je l'avais pensé. Je suis retourné à Houd-den-Bek en sifflotant gaiement, j'ai filé à l'écurie et j'ai pris les rênes. En sortant, j'ai vu Galant au loin, et je l'ai salué en secouant mon poing fermé. Il a fait la même chose, un geste qui disait : *Demain soir !*

Après être passé devant chez d'Alree, j'ai quitté la route et j'ai fait un grand détour par la montagne jusqu'à Lagenvlei. Le jour où Oubaas Piet était tombé dans les champs, on parlait déjà de la possibilité de reprendre nous-mêmes notre liberté ; mais il fallait que j'arrive à convaincre tout le monde de se tenir prêt pour le lendemain. De Lagenvlei, je suis allé dans les pâtures des montagnes où Moïse, Wildschut et Slinger gardaient les moutons du vieux Piet. Je suis rentré à Elandsfontein à la nuit tombante, et je ne me suis pas fait voir à Baas Barend. Je savais qu'il serait furieux parce que je n'étais pas rentré ; et il devait déjà se préparer à me donner le fouet. Mais ça m'était égal : encore un jour, et il n'aurait plus rien à me dire.

J'avais une dernière chose à faire à Elandsfontein. J'ai parlé à Klaas, et, à ma plus grande surprise, il a été tout de suite volontaire pour nous rejoindre. Je l'ai averti :

« Tu dis un seul mot au Baas et tu es mort.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je veux encore avoir quelque chose à faire avec cet homme ? J'attends ça depuis le jour où la Nooi m'a fait fouetter sans raison. »

Le mardi matin, après avoir chargé Klaas de dire au Baas que la jument s'était encore sauvée et qu'on m'avait envoyé à sa recherche, je suis parti pour les fermes d'en bas. Il fallait que je fasse attention, pour que les maîtres ne me voient pas ; mais il n'y a pas eu de problèmes. Dans une des fermes, on m'a parlé d'un certain Hans Jansen qui était passé avec un Hottentot, à la recherche d'une jument enfuie. Mais je n'y ai pas prêté attention : comment est-ce que j'aurais pu savoir que j'allais les retrouver à Houd-den-Bek ? Et même si je l'avais su, ça n'aurait rien changé. Ils n'avaient rien à voir avec nous ; et j'avais mon travail à faire.

Juste avant la tombée de la nuit, après toute une journée à cheval, je suis rentré à Elandsfontein. Dans un petit creux, pas très loin de la ferme, j'ai attaché mon cheval et je me suis assis sur un rocher en attendant que tout se calme lentement pour la nuit. La Nooi revenait de dénicher les poules, le tablier plein d'œufs, suivie par les deux petits garçons qui portaient chacun un panier. Le Baas faisait un dernier tour aux kraals et aux porcheries, au hangar à foin et aux écuries ; aux huttes, évidemment pour voir si j'étais rentré ; puis il est allé dans la maison. J'ai vu Sarie qui sortait pour aller chercher la dernière brassée de bois. Maintenant, elle allait leur laver les pieds. Puis le souper. Les prières autour de la table. La vaisselle. Enfin, les portes fermés et verrouillés, et la lumière qui s'éteint.

Pour la dernière fois.

Ce n'est qu'à ce moment que je suis descendu vers les huttes pour manger quelque chose. J'ai encore parlé avec tout le monde pour être sûr qu'ils savaient exactement ce qu'il fallait faire. Il n'y avait plus beaucoup de temps.

Puis j'ai pris un cheval supplémentaire dans l'écurie que j'ai ramené dans le petit creux et je suis parti sur le mien. Dans le clair de lune, j'ai suivi la route familière de la vallée, je suis passé devant Wagendrift et j'ai filé sur Houd-den-Bek.

Dans mon esprit, je tenais déjà mon violon contre mon menton et je jouais. Je tirais des cordes des sanglots et des pleurs de femme, dans la nuit. Sans réfléchir, comme dans les premiers jours où j'étais avec Sarie, j'ai porté ma main à mon nez et je l'ai sentie. Elle avait l'odeur de la liberté.

On avait déjà eu des ennuis avec la jument. Un vrai diable, ce cheval. J'avais encore le dos à vif à cause des coups de fouet – parce que c'était de ma faute, naturellement, comme toujours –, quand le Baas m'a dit de venir avec lui pour aller chercher cette saloperie. Trois jours entiers, dont le dimanche, pendant lequel, d'habitude, j'allais voir Dina et les enfants, de l'autre côté de la montagne. Il y avait longtemps qu'on voulait se marier, et on nous avait appris les Écritures. Mais à quoi ça avait servi ? Je suis khoïn ; Dina est esclave. Et le Baas ne voulait pas l'acheter pour qu'on soit ensemble, et son maître ne voulait pas de Hottentots chez lui. Il disait qu'on n'était qu'une bande de voleurs et de vagabonds.

À la ferme où on a enfin retrouvé la jument, un endroit appelé Houd-den-Bek, j'ai vu que les gens me regardaient d'un air soupçonneux. À la fin, un d'eux, Galant, le mantoor, est venu me voir.

« Comment est-ce que tu t'appelles ? m'a-t-il demandé. Tu es esclave ?

— Je m'appelle Hendrik. Qu'est-ce qui te fait penser que je suis esclave ?

— Ton Baas, comment est-ce qu'il s'appelle ?

— Hans Jansen, j'ai dit. On vient de là-bas, des collines de Roggeveld.

— Vous restez ici cette nuit ?

— Je crois. Le Baas n'est plus un jeune homme et il est resté trois jours en selle. » J'ai plissé les yeux. « Mais pourquoi est-ce que tu me demandes tout ça ?

— Parce que je suis content que tu sois là. Tu vas être utile. À moins que tu sois un lèche-cul avec les maîtres.

— Un lèche-cul, moi ? Regarde ce que le fouet de Hans Jansen m'a fait. » Et j'ai enlevé ma chemise pour lui faire voir mon dos. « Et dimanche, je n'ai pas pu aller voir ma femme et mes enfants à cause de lui.

— Alors, tu es le bienvenu ici.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette nuit, les gens de Houd-den-Bek vont se soulever. Ils nous avaient promis de nous libérer au Jour de l'An, mais les fermiers n'ont pas voulu. Alors, on se sauve. Comme ta jument.

— Un cheval qui se sauve se fait rattraper.

— Un homme n'est pas un cheval. On a tout préparé. Peut-être que tu penses que tu peux rester à l'écart parce que tu es khoïn ? »

Je ne lui ai pas répondu tout de suite. Je suis allé jusqu'à l'écurie.

La jument a henni doucement quand j'ai ouvert la porte. Pendant quelques instants, j'ai eu envie de la libérer pour qu'elle puisse courir librement sur la terre. Mais j'ai refermé la porte avec soin et je suis retourné voir Galant.

« Oui, je suis khoin, je lui ai dit. Les Hollandais m'appellent hottentot. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? D'un côté, il y a les maîtres ; de l'autre, les esclaves. Mais nous ? Nous sommes au milieu. On se fait piétiner des deux côtés. Les maîtres sont venus de l'autre côté de la mer, comme vous. Nous sommes les seuls qui avons toujours été ici. Et qu'est-ce que ça nous donne ? » J'ai redressé les épaules. Un frisson a parcouru mon dos à vif. « Donne-moi un cheval.

— Tu peux prendre celui de ton maître.

— Le grand ? » À nouveau, j'ai senti le frisson, mais cette fois c'était de plaisir. Comment cet homme avait-il pu deviner que je désirais le cheval depuis des années ?

J'ai pris le bras de Galant.

« Tu as raison. C'est une bonne chose que je sois venu. Tu pourras m'utiliser.

Jansen

J'étais venu chercher un cheval. En quoi est-ce que je serais responsable ?

On a tout vu sur cette ferme. Un enterrement, il y a longtemps, avec la mort du père de Hester. Le mariage. Des naissances et des morts d'enfants. Il y a l'étable. Je pends attaché aux poutres, et Hester vient me délivrer. Et la nuit, Pamela me murmure : « Galant, qui es-tu ? » Nous savons semer et planter, labourer et moissonner. Nous connaissons la souffrance et la joie ; l'été et l'hiver. Nous connaissons le vent.

Mais maintenant, le vent est tombé et tout est calme. Rien ne bouge. Tout est en suspens, en attente.

Une seule chose me tourmente : depuis le jour sur l'aire de battage, Nicolaas refuse de prendre la mouche et de me donner une raison. Tout est prêt, mais mon cœur reste lourd parce qu'une raison finale me manque. C'est déjà mardi. Ça va se passer ce soir.

Alors que le soleil est déjà couché, Nicolaas vient me voir sans que je m'y attende, en tenant sa fille Helena par la main. Hans Jansen est avec lui ; ainsi que Verlee, l'instituteur sinistre.

« Galant, me dit-il d'un ton sévère. On est déjà mardi, et dimanche je t'ai dit de réparer l'aire de battage. »

Je hausse les épaules.

« J'ai du travail.

— Tu sais très bien que tous les ans, dès que la moisson est rentrée, il faut refaire le sol de l'aire. »

Je jette un coup d'œil à Jansen.

« Baas Jansen m'a raconté que, ces temps-ci, ils avaient eu des ennuis dans sa région, avec des esclaves désobéissants. Je lui ai dit que j'étais fier des miens, qu'ils pouvaient servir d'exemple aux autres. Et tu me laisses tomber comme ça. »

J'attends sans rien dire.

« Demain matin, je veux que le sol de l'aire soit refait.

— Le soleil est déjà couché.

— Tu peux aussi bien faire ça dans le noir. Je t'ai laissé assez de temps. Demain matin, au lever du soleil, je montrerai à Baas Jansen ce que tu auras fait.

— Le soleil se lèvera et se couchera. Je ne peux pas l'arrêter.

— Galant ! »

Comme je le connais bien, ce petit tremblement d'un muscle de sa mâchoire. Et seulement parce qu'il essaie d'épater un étranger.

« La première chose qu'on fera demain matin, ce sera de venir voir l'aire de battage.

— Vous pouvez venir, si vous voulez. »

Et tandis qu'ils retournent à la maison, j'ai soudain envie de rire ; j'ai le cœur léger et tranquille. Maintenant, je sais ce que ressent Abel quand il parle de son violon. Maintenant, tout est très calme : tout est clair, toute tension est retombée. C'est un soleil nouveau qui se lève sur l'aire de battage. Maintenant, j'ai la raison que je cherchais. Pendant un moment, je suis à nouveau un enfant. Je suis seul derrière les écuries, dans la bruine grise, et une jument met bas. Il n'y a personne d'autre, et elle souffre. J'enfonce le bras en elle, aussi loin que je peux, jusqu'aux épaules, et je sens la vie chaude et humide qui tremble et je la tire à l'extérieur. C'est un poulain, qui trébuche sur ses grandes pattes, mais qui est bientôt aussi vif que la lumière, le cheval le plus libre du monde. Il est à moi pour toujours. Ce cheval, j'irai avec lui dans les montagnes de la nuit, dans le jour qui se lève déjà au cœur du soleil.

Maintenant, je sais : les chevaux sont domptés, on peut enchaîner l'espoir, le rêve est infirme.

Mais aujourd'hui, c'est un nouveau poulain que je tire de sa mère. C'est un nouveau cheval que je monte à cru pour m'en aller dans le monde. Et celui-là, personne ne me le prendra. Un étalon qui ressemble au vent, à l'éclair, au feu, à la vie elle-même.

Dans la nuit calme, nous entendons le cheval d'Abel qui entre dans la cour. Un bruit sourd et étouffé, comme un tonnerre lointain.

Mais en fait, il est tout près.

Helena

Le Seigneur est mon berger, je ne veux pas.

Demain, je commence l'école. Je n'aime pas la respiration du maître d'école. Mais sa femme est gentille. Elle me laisse prendre le bébé.

Maman a déjà commencé à m'apprendre des choses. Papa pense que je suis très intelligente. Je sais natter mes cheveux moi-même. Et deux et deux font cinq.

Quatrième Partie

Ma mère m'a dit, et la sienne lui avait dit, et elle-même l'avait su par la sienne, qu'un jour, il y a très longtemps, la lune a envoyé le caméléon au peuple que Tsui-Goab venait de créer, pour lui donner ce message : « Comme je décroïs, disparaïs, et croïs à nouveau, ainsi vous mourrez tous et renaîtrez. » Mais le lièvre a pris le message au caméléon et a couru devant pour dire aux gens : « Écoutez les paroles de la lune : Comme je meurs, vous mourrez tous. » C'est ainsi que la mort est venue dans le monde. Et maintenant, elle est parmi nous, dans le Bokkeveld. Pas seulement la mort de ceux qui ont été assassinés. Il y a une autre sorte de mort, plus profonde, la mort du cœur, et c'est quelque chose qui restera avec nous pendant longtemps. Quand, avec mes vieux yeux, je scrute l'obscurité, je vois les feux de mon peuple qui meurent et les cendres froides qui blanchissent. Je ne vois plus la fumée s'élever de nos cheminées. Je n'entends plus le chant des femmes quand elles reviennent du veld avec du bois. L'antilope qui errait dans ces plaines a disparu, et tous les animaux sauvages sont partis. On n'entend plus que le gémissement du chacal et le cri du marabout qui marche dans l'eau couleur de mort. Mon cœur est froid en moi, et mes yeux s'obscurcissent. Je suis près de la fin, maintenant que la mort de ceux qui auraient pu être mes enfants, ceux qui avaient tété mes deux seins, maintenant que leur mort me plie en deux.

C'est une mort qui vient de très loin. Il y a une sorte d'éclair que l'on voit avec ses yeux, l'éclair qui annonce l'orage qui dévaste les moissons, mais qui apporte aussi une nouvelle vie à la terre pour la récolte de l'an prochain. Mais il y a une autre sorte d'éclair, invisible, en vous, et qui laisse sa marque sur le cœur ; il attend pendant des années, enroulé, aussi patient que l'œuf de l'Oiseau de la Foudre dans l'obscurité de la terre ; et soudain, un jour, il explose pour vous brûler à l'intérieur, et il vous entraîne dans la folie jusqu'à ce qu'il vous ait détruit ; et ce n'est qu'alors, peut-être, que vous pouvez être à nouveau fertile pour une autre sorte de moisson.

Toi, Tsui-Goab

Père de nos pères

Notre Père !

Laisse crever les nuées d'orage !

Je ne peux rien faire d'autre. Je ne peux pas changer le monde. Quand le feu a éclaté cette nuit-là, entretenu par Galant et les autres, je n'ai pu ni les encourager ni les arrêter. Je n'ai pas pu me joindre à eux ;

mais je n'ai pas pu rester à l'écart non plus. Tout ce qui me restait, c'était d'être là : pour voir ce qui se passait ; pour regarder avec mes vieux yeux et écouter avec mes vieilles oreilles – pour que ça ne passe pas comme un orage d'été sur l'horizon, dont on ne se rappelle rien au matin quand on s'éveille. Je ne dormais pas. J'étais là. J'étais parmi eux. J'étais trop vieille pour faire quoi que ce soit, à part une chose que je pouvais faire et que j'ai faite : être là.

Et en moi, il ne restait que la pitié. Pour eux tous. Pour ceux qui étaient tués comme pour ceux qui n'avaient pas d'autre choix que de tuer. Pour les parents et pour les enfants Pour les Blancs et pour les Noirs.

Quand, plus tard, le chariot a emporté les corps, je l'ai accompagné. J'ai aidé à les laver et à les préparer pour la mort : Nicolaas, l'instituteur et Jansen l'étranger, tous les trois. Le voyage en chariot a été long et dur, de Houd-den-Bek à Lagenvlei, où tout avait commencé, où Piet avait été seigneur et maître, autrefois. Maintenant, il était fini, consumé. Je l'ai lavé lui aussi, pour la dernière fois ; et, à ma grande surprise, Nooi Alida n'a rien fait pour m'en empêcher. Il était toujours vivant, mais je l'ai lavé comme on fait la toilette d'un mort pour l'enterrement ; comme une mère lave son enfant. La mort nous guette. Et seules resteront les falaises à pic et les plaines de notre haut pays, avec leurs arbres-à-chariot et leur herbe rouge, et l'odeur du buchu dans la brise du soir, et la douceur du thé des montagnes.

Et tout ce que je peux dire sur ce qui est arrivé, c'est que j'étais là.

Au début, j'ai pensé que ce n'était pas assez de savoir : on a aussi besoin de comprendre. Maintenant, je ne suis pas si sûre. Est-ce suffisant de comprendre, si on n'essaie pas de changer les choses ? C'est ce que Galant a essayé de faire. Mais où cela l'a-t-il mené ?

Houd-den-Bek. Pendant toutes ces années, nous avons cru que la ferme était coupée du monde, une région éloignée et enfermée dans les montagnes. Nous pensions que nous étions seuls, que rien d'extérieur ne pouvait nous atteindre. Mais c'était une illusion. Comme ce lion, il y a si longtemps, qui était arrivé de nulle part et qui avait rompu le calme de nos vies, nous tous, venus nous aussi avec nos hiers et nos univers accrochés à nous. Maintenant, au-delà de l'ombre de la mort, nous recherchons tous le passé. Quelqu'un nous entendra peut-être appeler, toutes ces voix dans le grand silence, tous ensemble, et chacun seul à jamais. Nous parlons, nous parlons sans fin, des voix enchaînées à l'infini, toutes ensemble et pourtant séparées, toutes différentes et pourtant semblables ; chaque maillon peut mentir, mais la chaîne dit la vérité. Et cette chaîne s'appelle Houd-den-Bek.

Nous regardons en arrière ; et je peux dire que j'avais vu tout ça venir de très loin, au travers des années, et des saisons de soleil, de neige et de vent. Oui, j'avais tout vu. J'avais compris. Mais est-ce

suffisant ?

Non. Dans cette douleur que m'a laissée chaque chose dont j'ai été témoin, je sais qu'il n'y a pas de réponse – ce qui est important, ce n'est pas seulement de comprendre mais de vivre avec tout. De ne rien éluder. Non pas juger. Souffrir sans croire que la douleur donne un droit. Avoir pitié. Aimer. Ne pas abandonner l'espoir. Être là : c'est cela qui est important. Nous sommes tous des êtres humains, et j'ai pitié de nous tous, parce que je suis la mère de tous.

Je m'appelle Mama Rose.

J'étais là.

J'ai pensé que je savais ce qui était arrivé. J'ai fait ce qu'on attendait de moi, et toutes nos histoires ne m'ont pas fait hésiter et ne m'ont pas découragé. Au-delà de nos terreurs et de nos passions personnelles, réside, petit et sordide, ce qui semble un fait irréductible. Maintenant que j'ai pris toutes leurs dépositions, chacune étant le résumé d'une existence, je reste perplexe devant l'obscurité de la vérité. Où réside-t-elle ? Dans ces affirmations et ces contradictions, cette forme naissante, ou quelque part dans le tâtonnement sauvage et stupide de l'acte initial qui précède la parole ? Découle-t-elle des litanies de la répétition ou est-ce seulement l'indicible vérité ? La vierge peut-elle être glorifiée sauf dans l'acte du viol, et l'innocence peut-elle être établie sauf dans la corruption ? Mais si parvenir à la vérité est une entreprise si précaire, comment arriver à la justice, dont je suis supposé être l'officier et l'instrument ?

La Justice : un mot aussi profond et passionné que cette femme nue et sans visage pour laquelle je me consume et que je ne posséderai jamais, agenouillée tête baissée, entièrement à ma disposition, m'offrant cette fente de chair à laquelle je rêve fiévreusement, un feu dans lequel m'engouffrer et m'engloutir – à tout jamais inaccessible à cause de la marque de honte de Caïn que je porte sur le visage. Un mot aussi dégoûtant et bruyant qu'une truie tenue par un esclave pour que je la pénètre violemment et rapidement, afin d'apaiser cette brûlure d'un autre feu.

Femme-truie que j'exècre et que j'aime, qui confirme un besoin fondamental, un manque inné ; fille-truie, dégradante, risible et indispensable. Justice : je te recherche et je t'épouse, en acceptant que cette quête transforme irrévocablement la femme en truie.

Les faits, maintenant. Le matin du mercredi 2 février, d'Alree, accompagné de Barend van der Merwe, est arrivé chez moi, à Wagendrift, pour me dire qu'on était en train de commettre un meurtre à la ferme de Nicolaas van der Merwe. Avec leur aide, j'ai immédiatement réuni tous les gens du voisinage et je suis parti à Houd-den-Bek à la tête d'un groupe d'une douzaine d'hommes.

En y arrivant, nous avons découvert ledit Nicolaas van der Merwe, ainsi que Hans Jansen et l'instituteur Verlee, étendus morts sur le sol, van der Merwe près de la porte de la maison, et les deux autres dans la cuisine. Nous avons immédiatement examiné les corps et nous avons trouvé trois blessures sur van der Merwe, une dans l'arrière de l'épaule, une à l'œil droit et une dans la tête, mais celle de l'œil n'avait fait que l'érafler. Sur le corps de Verlee, nous avons trouvé une

blessure au bras gauche, une autre au côté droit et une troisième à la hanche gauche. Le bras gauche était presque entièrement fracassé. En outre, il avait reçu une blessure au ventre. Sur le corps de Jansen, nous avons découvert une blessure oblique le long du sein droit, et une autre au côté gauche, mais je ne peux dire si elles ont été causées par le même coup ou par deux coups différents.

La femme de van der Merwe était également blessée, et était allongée sur son lit dans sa chambre ; elle avait une blessure au bas-ventre et ne nous a pas permis de l'examiner.

Dans la cour de derrière, sur une petite pelouse, nous avons découvert la jeune Martha Verlee, assise par terre, les genoux relevés et les yeux fixés au loin ; son bébé était enroulé dans des couvertures à côté d'elle et pleurait, mais elle n'y prêtait aucune attention. Elle ne semblait pas non plus remarquer notre présence et, en réponse à nos questions, elle se contentait de secouer la tête de temps en temps. Je crois que ce n'est que lorsqu'on l'a emmenée à Lagenvlei et qu'on l'a remise aux soins de Mme Alida van der Merwe qu'elle a retrouvé la parole, mais même alors elle a été incapable d'expliquer de façon cohérente ce qui était arrivé.

Dans et autour de la maison, nous avons également trouvé les vieux esclaves de feu Nicolaas van der Merwe, Achilles et Ontong, et une Hottentote nommée Bet, qui consolait les trois petites filles que nous avons découvertes serrées les unes contre les autres dans le grenier.

Après une rapide inspection, nous sommes allés chez Barend van der Merwe, mais la ferme était vide, et nous avons continué dans les montagnes où, à environ trois quarts d'heure de la ferme, dans une pâture de Piet van der Merwe, nous avons aperçu les assassins qui ont immédiatement monté à cheval. Deux membres de mon commando leur ont tiré dessus, et ils ont également tiré quelques coups de fusil vers nous, mais sans que personne soit blessé de part et d'autre. J'ai vu en particulier Galant tourner son cheval, s'arrêter et faire feu. Ce qui permettait de le repérer facilement, c'est qu'il portait un chiffon sanglant à son chapeau et des bottes qu'il avait certainement volées à son maître dont le corps avait été trouvé pieds nus.

Les employés et les esclaves de Piet van der Merwe sont venus tout de suite pour se rendre, en nous informant qu'ils n'avaient rien à faire avec les assassins. Un vieil homme nommé Moïse nous a conduits à sa hutte où nous avons découvert Hester van der Merwe qui se cachait avec ses deux fils et dont prenait soin Goliath, un jeune esclave, qui, comme il est apparu, l'avait aidée à s'enfuir la nuit précédente. On l'a reconduite auprès de son mari, et bien qu'elle parût peu disposée à le rejoindre, ils rentrèrent chez eux tandis que le commando poursuivait les criminels.

Au kraal des moutons, nous avons trouvé un cheval, et on nous a dit qu'il appartenait à Klaas qui s'était enfui à pied. De même, l'employé de Jansen, Hendrik, avait été dessellé par son cheval, et le commando l'a bientôt retrouvé dans les rochers où, comme Klaas, il s'était écroulé, complètement ivre.

Le même soir, le jeune Rooy fut également arrêté à proximité de la pâture. Le lendemain, on a arrêté Abel tandis qu'il essayait de s'enfuir par les montagnes dans la direction de Tulbagh.

J'ai immédiatement procédé à l'interrogatoire des quatre prisonniers dont nous avons la charge. Tous ont dit avoir été incités par Galant parce qu'on avait promis de libérer les esclaves depuis longtemps, mais comme cela ne s'était pas produit, il ne leur restait pas d'autre choix que de se libérer eux-mêmes. J'ai donc rédigé un rapport que j'ai envoyé avec les prisonniers au Heemraad. Par la suite, j'ai été informé que le Landdrost avait rencontré les prisonniers à Goudini d'où il les avait envoyés à Worcester.

Les autres accusés ont été appréhendés dans les quinze jours qui ont suivi. Au départ, Achilles et Ontong ont été laissés libres d'aller et venir comme ils le voulaient, mais quand on a découvert dans leurs huttes des vêtements ayant appartenu à leur maître, j'ai donné l'ordre qu'on les arrête également. L'esclave Pamela n'a été arrêtée que six jours plus tard, quand elle est revenue à la ferme, poussée par la faim, n'ayant emporté qu'un croûton de pain lors de sa fuite dans les montagnes. Galant lui-même ne fut pris que le treizième jour, juste après que des membres de mon commando l'eurent surpris dans les montagnes avec Thys. Ce dernier offrit une très grande résistance et dut être maîtrisé par la force ; mais quand, en fin de compte, Galant se rendit, ce fut sans aucun effort pour se défendre. À ce moment-là, nous campions dans une partie éloignée des montagnes, au-dessus de Houd-den-Bek, et il n'est pas inconcevable de penser que Galant aurait pu tuer plusieurs d'entre nous, en profitant de l'obscurité, s'il l'avait voulu ; cependant, il s'est avancé vers nous sans armes et les mains levées. Il était à nouveau pieds nus et portait les chaussures de son maître liées ensemble sur l'épaule. Au début, nous avons pensé qu'il était à court de munitions, mais, en poursuivant notre enquête, il nous a conduits à quelques centaines de mètres, dans un endroit où il avait caché son fusil et un sac de cuir plein de poudre et de balles.

J'ai dû retenir mes hommes pour qu'ils ne lui fassent pas trop de mal car, et on peut les comprendre, ils étaient fous furieux à cause des meurtres brutaux dont le prisonnier était responsable, et des nombreux jours pendant lesquels il nous avait obligés à le poursuivre dans ce terrain difficile ; et quand je l'ai vu pieds et poings liés, j'ai pensé qu'il était sage de renvoyer les membres du commando chez eux. Galant et moi, nous avons traversé seuls le Bokkeveld en

direction de Tulbagh, moi à cheval et lui à pied. Nous avançons lentement, à cause des blessures qu'il avait reçues au moment de son arrestation. Mais le temps ne semblait plus avoir d'importance. Ce qui était arrivé appartenait au passé ; et ce qui devait encore se passer, bien que prévisible, appartenait à un temps et à un lieu que nous n'avions pas encore atteints. C'était un moment intermédiaire, une existence suspendue dans laquelle nous n'étions responsables que l'un envers l'autre.

L'homme m'intriguait. J'ai essayé de l'interroger, mais il était très réticent. Non pas qu'il semblât renfrogné ou hostile, ni qu'il voulût me cacher délibérément quelque chose ; et je ne pense pas que c'était parce qu'il ne comprenait pas. En fait, il donnait l'impression d'un homme en paix avec lui-même et avec le monde. Il ne s'est absolument pas plaint de la façon dont le commando l'avait traité au moment de son arrestation, ou à propos des rigueurs du voyage. Simplement, il ne semblait pas trouver nécessaire de parler ; et quand il le faisait, ce n'étaient que des réponses brèves et tout à fait banales. Ou alors, est-ce que dans ces dernières extrémités, au-delà de tout rachat, au-delà des limites de nos existences ordinaires définies par le bien et le mal, seule la banalité peut encore exister, peut-être parce qu'elle acquiert en elle-même la simplicité nue de la vérité qu'elle devait posséder à l'origine.

J'ai fait plusieurs tentatives pour le faire parler, pour tirer de lui des réponses significatives à mes questions.

« Galant, lui disais-je, pourquoi est-ce que tu as fait cela ? Pourquoi une chose aussi terrible ? »

Il me regardait avec une gentillesse un peu moqueuse, comme s'il trouvait la question totalement superflue.

« Pour être libre, répondait-il.

— Mais est-ce qu'il était nécessaire d'aller jusqu'à cette extrémité ?

— Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

— Il y avait sûrement beaucoup d'autres possibilités que tu aurais pu essayer d'abord.

— J'ai essayé.

— Mais *tuer* ?

— Nous tuons tous les jours, dans nos cœurs.

— Tu as grandi avec Nicolaas. C'était ton ami. Ça ne t'a pas semblé impossible de faire une chose pareille ?

— Avant de faire quelque chose, ça semble difficile. Puis on le fait, et c'est fait. C'est comme quand on creuse un trou ou qu'on coupe du bois, ou qu'on monte un cheval. Quand on est petit, on pense qu'on ne sera jamais capable de faire ça avec une femme. Et puis on le fait, et c'est facile. »

Est-ce que ses yeux se moquaient de moi, me défiaient ? J'ai senti

mon visage brûlant de rage et de honte.

Mais j'ai continué :

« Avec une femme, il y a les enfants. Avec ce meurtre, tu n'as rien gagné ni rien mérité. Seulement des morts en plus. »

Il a haussé les épaules.

« Comment peux-tu ne pas être horrifié par tout ça, maintenant que tout est fini ?

— Ce n'est pas fini. Ça ne finira jamais.

— Tu as perdu. Tout s'est terminé en défaite.

— Il n'y a pas de défaite, a-t-il dit calmement. Vous êtes les plus forts actuellement, c'est tout.

— Nous serons toujours les plus forts.

— Ce n'est pas parce que vous êtes forts que vous avez raison », a-t-il dit.

Je me suis mis en colère :

« Tu crois que c'est toi qui as raison, que le droit est de ton côté, quand tu laisses cette maison jonchée de cadavres ?

— Personne n'a raison ni tort, a dit Galant. Il n'y a que le meurtre, faire ce qui devait être fait. Si le droit existe, ce sera pour d'autres, un jour. »

Et, plus doucement, il a ajouté :

« Peut-être.

— Et à quoi ça t'avance ? Tu n'as même pas d'enfants.

— Il peut y avoir un fils, a-t-il dit.

— Où ? Comment ? »

Il a souri et a baissé les yeux, sans se soucier de me répondre.

« Il n'y a que des ruines et le désastre », ai-je insisté. Si seulement j'avais pu le prendre par les épaules pour le secouer jusqu'à ce qu'il dise quelque chose de sensé.

« Il y a toujours des enfants, a-t-il dit sans me regarder. Ils peuvent nous fouler aux pieds. Ils peuvent nous disperser au vent. Ils peuvent nous vanner comme de la menue paille. Ça ne fait rien. Le blé reste. Les grains. Le pain. Les enfants. »

Je pense que ce qu'il avait fait lui avait dérangé l'esprit ; je ne voyais rien de sensé dans ses divagations, et ses silences étaient déconcertants.

Nous avons parlé de moins en moins.

« Tu n'as aucun remords ? » lui ai-je demandé, la dernière nuit que nous avons passée ensemble. « Est-ce que vraiment tu haïssais Nicolaas autant que cela ? »

Il m'a regardé comme s'il était surpris.

« Je ne le haïssais pas, a-t-il dit.

— Tu l'as tué de sang-froid ?

— Je l'aimais. Alors, je devais le tuer.

— Tu n'as pas ton bon sens.

— Je l'aimais. » Pour une fois, il y avait une sorte de nécessité dans sa voix, comme s'il était important de me faire comprendre. (Mais quoi ? Est-ce que je ne reporte pas sur lui mes propres désirs dans leur confusion ?)

« Il a grandi avec moi. Mama Rose était notre mère. Nous étions ensemble. Et il s'est détourné de moi. Ce n'était plus Nicolaas, mais un homme que je ne connaissais pas. Un homme étranger à lui-même. Il fallait que je le libère de cet homme. Il fallait que je pénètre dans son univers de Blanc, pour qu'il soit à nouveau mon ami. Nicolaas.

— Je ne crois pas que tu sais ce que tu dis. »

Il m'a regardé pendant un moment. Ses yeux brûlaient comme des braises. Il ne devait pas avoir dormi depuis plusieurs nuits. Mais il ne m'a pas répondu.

« Ce sera bientôt fini », ai-je dit, poussé par un besoin incompréhensible de le consoler. « Demain nous serons à Worcester, et de là, ils t'emmèneront au Cap.

— Oui, a-t-il dit, je vais enfin aller au Cap.

— Tu y es déjà allé, lui ai-je dit. L'an dernier, quand tu t'es sauvé. » Il n'a pas répondu.

« Pourquoi es-tu revenu ?

— Il le fallait.

— Tu t'es conduit comme un imbécile, Galant ! ai-je crié, exaspéré.

— Qui es-tu pour dire ça ? m'a-t-il demandé. Tu fais des choses avec les porcs. »

De rage, j'ai attrapé un morceau de bois dans le feu et je l'ai frappé au visage. Un filet de sang noir lui a coulé de l'œil gauche sur la joue. Il n'a pas essayé de l'essuyer avec ses mains enchaînées. Je n'ai pas pu m'empêcher de regretter mon geste.

« Je suis désolé, ai-je murmuré. Mais tu n'as pas le droit de te moquer de moi comme ça.

— J'ai les mains sales, a-t-il dit. Toi aussi. Nous sommes pareils. Et pourtant tu m'emmènes chez les gentlemen du tribunal pour qu'ils puissent me tuer. C'est ça ta justice.

— Il y a une certaine différence, ai-je dit vivement, entre un meurtre et... »

Je me suis arrêté. Il s'est contenté de hausser les épaules.

Ce fut la dernière fois où nous avons parlé.

À partir de là, tout a suivi son cours. Et quand tout sera fini, quand la vérité aura été établie et la justice rendue, quand certains auront été tués et d'autres emprisonnés, nous serons libres de rentrer, avec l'histoire comme seul fardeau.

Je n'ai rien à ajouter. C'est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Alors Galant m'a donné un coup de poing, et je suis tombé sur le cul.

« Je pensais que je pouvais compter sur toi, a-t-il dit. Si tu as peur à en chier dans ton froc, tu peux rester ici ! »

C'est ce qui m'a décidé à partir.

J'avais été avec lui pendant tout le temps où on avait parlé de ce qui allait arriver. Et ce n'est que cette nuit-là, quand enfin on a entendu le cheval d'Abel qui contournait les huttes, que j'ai eu peur. Tout d'un coup, ce n'était plus des paroles ; c'était vrai. C'est pour ça que j'ai dit :

« Tu es vraiment sûr qu'on doit faire tout ça ? C'est du feu. Et le feu brûle.

— Qu'est-ce que tu sais du feu ? m'a demandé Galant. Tu le sens avant de savoir ce que c'est.

— Alors, c'est trop tard. »

C'est à ce moment-là qu'il m'a frappé, et Abel m'a craché dessus. Et ce n'est que bien plus tard, quand le feu a été éteint, quand je suis revenu du Karoo et que j'ai rejoint Galant dans les montagnes et que le commando nous a arrêtés – et je leur ai fait passer un mauvais quart d'heure avant qu'ils me prennent mon fusil et qu'ils m'assomment –, ce n'est qu'alors que j'en ai reparlé avec lui ; et il avait complètement changé. Je lui ai demandé si un feu comme ça en valait la peine, si on se fait brûler.

« Tu prends la flamme pour le feu », a-t-il dit sans me regarder. À cette époque, on avait toujours l'impression qu'il regardait au-delà ou à travers soi. « Tout ce que tu vois, c'est l'extérieur. Le vrai feu est différent. Il est à l'intérieur, et il est sombre comme le cœur d'une chandelle. »

Je ne sais pas ce qui l'avait fait changer. Il n'était plus le Galant d'avant que je rentre du Karoo où je m'étais sauvé quand ils nous avaient découverts à la pâture après le carnage. Si j'y repense maintenant, j'ai l'impression qu'il avait déjà changé cette nuit même, quand nous sommes revenus de chez Baas Barend. Il était le seul à nous pousser pour continuer, mais à ce moment-là, je pense qu'il avait déjà changé. Peut-être que c'était l'obscurité à l'intérieur de la flamme dont il parlait. Tout à fait au début, avant qu'on parte de Houd-den-Bek, il s'était déjà disputé avec Abel qui voulait qu'on aille d'abord à Lagenvlei et qu'on commence par Baas Piet ; Galant ne voulait pas en entendre parler.

« Laisse le vieux Piet en dehors de tout ça, a-t-il dit. Il est déjà en

train de mourir dans son lit, il n'a rien à voir là-dedans.

— Mais c'est leur père, a dit Abel. C'est de lui qu'ils viennent tous.

— À son époque, c'était différent, a répondu Galant. Il ne comprend rien à tout ça. Avec lui, on savait toujours ce qui était bien et ce qui était mal ; il était peut-être dur, mais il était bon. Notre guerre n'est pas dirigée contre lui.

— Tu t'attendris ? lui a demandé Abel.

— Sors ton kierie, et tu vas voir qui est-ce qui est tendre. »

Aussi, on lui a tous obéi. Il était différent d'Abel, mais ce n'est pas de ça que je parle. La guerre était en lui comme elle était en nous. Mais quand nous sommes revenus d'Elandsfontein, l'autre obscurité était en lui, et ça le rendait différent ; je ne sais pas ce que c'était : une obscurité qui fait de la lumière, comme l'Oiseau de la Foudre de Mama Rose couve ses œufs dans une fourmilière, et on ne voit que ses yeux brillants. Et ensuite, dans les montagnes, il avait encore plus changé. Je le sais parce qu'on a beaucoup parlé pendant les derniers jours.

« Tous les autres sont arrêtés maintenant, je lui ai dit. Mais tous les deux, ils ne nous trouveront jamais dans les montagnes. On peut prendre les fermes les unes après les autres, la nuit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de Baas dans le Bokkeveld.

— Tu crois qu'on sera libres après ?

— C'est ce que tu as dit ?

— Oui, Thys, c'est sans doute ce que j'ai dit.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne regrettes pas d'avoir tué Baas Nicolaas, hein ?

— Je ne regrette rien. Il fallait que je le fasse. Mais ça ne change rien.

— Galant, je ne te comprends vraiment pas.

— Non, tu ne comprends pas. » Puis il m'a regardé pendant longtemps avant d'ajouter : « Thys, tu n'es qu'un enfant. Tu ferais mieux de te rendre ; tu as encore une chance.

— Je ne suis plus un enfant. » Il m'avait blessé et humilié. « La nuit où nous sommes partis, tu as dit que je chiais dans mon froc. Et qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis resté avec toi tout le temps. C'est moi qui ai ramené Baas Jansen quand il a essayé de s'enfuir sur son cheval. C'est moi qui ai enfoncé la porte de Baas Barend avec une bêche. C'est moi qui t'ai aidé à prendre le fusil à la Nooi. Et quand la femme et les enfants sont allés se cacher dans le grenier, je suis monté avec mon sabre pour les faire redescendre.

— Je sais, Thys. Tu as fait un travail d'homme. Mais ça ne suffit pas. »

J'ai eu peur de l'entendre parler comme ça. Et à la fin, j'ai laissé tomber ; je ne pouvais plus le comprendre. Il a essayé de m'arrêter

quand on a vu le commando qui venait vers nous, mais j'ai chargé à cheval, en descendant le flanc de la montagne en tirant autant que je pouvais. Quand il ne reste plus que la mort, on met tout dedans. Et de les charger comme ça, juste devant leurs fusils, c'était tout ce que j'avais compris à propos de cette liberté dont on avait tellement parlé. Tout était fini pour moi. Il n'y avait rien vers quoi je pouvais revenir : je ne pouvais que continuer, que m'enfoncer plus profondément dans le feu du veld. J'avais peur, c'est vrai. Mais il y avait aussi de la joie, comme quand on est saoul ; comme la première nuit, quand nous sommes partis.

Cette nuit-là, quand Abel est arrivé d'Elandsfontein avec les chevaux, Galant a dit :

« Vous êtes tous prêts ? Le temps de parler est fini. Maintenant, c'est la guerre. »

Et avec la même peur et la même joie, je suis parti avec eux dans l'obscurité. Les sabots des chevaux résonnaient dans la nuit. Quand ils heurtaient une pierre, ils faisaient jaillir des étincelles comme un essaim de lucioles. Et je me disais : Qu'elles enflamment l'herbe ! Que le monde entier prenne feu ! Nous voici !

C'était le moment du mois où le désir me brûlait les entrailles comme du feu. Et pourtant, j'ai repoussé Barend quand il s'est approché : je luttais contre lui, pour cette raison même qu'accepter sa semence aurait scellé ma soumission, une humiliation encore plus insupportable que mes besoins physiques. Et cela a été pire parce que, pour une fois, il a refusé d'éteindre la lampe. Dans la lumière jaune, lourde comme de la poussière, nous nous sommes battus et nous sommes tombés sur le lit, et quand il a déchiré ma chemise de nuit, j'ai vu nos ombres qui s'agitaient de façon grotesque sur les murs blancs et sur le plafond. Il m'a pénétrée de force, comme si souvent auparavant ; mais quand j'ai senti monter sa tension, je me suis arrangée pour me libérer de son étreinte, et sa semence inutile a jailli sur ma hanche – son cri de fureur, son poing s'écrasant sur ma tête – en me brûlant la peau, du feu liquide. Un enfant a gémi dans son sommeil, un son qu'on n'entend pas avec l'oreille mais avec le ventre. Dégoûté et frustré, il s'est retourné, a grogné et s'est endormi. La défaite et la victoire n'avaient rien à faire ici. Ce qui comptait, c'est que ma révolte était inévitable, de peur que dans ma soumission continuelle je devienne aussi corrompue que lui dans l'exercice de son pouvoir de mâle.

Le corps immense de la nuit a écrasé la maison quand la lampe a été éteinte ; l'odeur de la paraffine me piquait le nez ; les volets étaient fermés ; l'univers inaccessible rejeté à l'extérieur, nous étions emprisonnés dans cette chaleur oppressante, lui dans son sommeil épais, et moi, éveillée, allongée sur le dos, les yeux fixés au plafond, chaque muscle de mon corps tendu de désir et de haine, les mains crispées serrant mon sexe. Jusqu'à ce qu'enfin, à une heure imprécise, j'entende des moutons qui s'échappaient du kraal et les aboiements des chiens.

La vérité est dans la Bible ; le mensonge est sur la terre. Je ne peux dire que ce que je sais. Je m'étais mis d'accord avec Abel que lorsqu'il reviendrait de Houd-den-Bek avec les autres, il ferait trois fois le ululement de la chouette ; alors je ferais sortir les moutons du kraal pour attirer le Baas à l'extérieur.

J'attendais le cri de la chouette. Déjà, à la tombée de la nuit, quand le Baas avait fait un dernier tour d'inspection pour chercher un travail mal fait, et que la Nooi entra et sortait par la porte de la cuisine avec les enfants, j'ai senti que mon cœur se serrait. J'ai pensé que dans pas longtemps cet homme ne serait plus là. Alors, je me vengerais sur la femme des coups de fouet d'autrefois et de ceux qu'elle m'avait fait donner il y avait peu de temps, parce qu'elle se sentait coupable à propos de Galant. Elle serait douce dans mes mains. Elle hurlerait quand je la pénétrerais. Pendant des années, j'avais dû accepter d'avoir une femme au-dessus de moi. Maintenant, j'aurais enfin l'occasion de lui prouver que je n'étais pas qu'un esclave mais aussi un homme. Je lui apprendrais à me dire : S'il te plaît. Et quand j'en aurais fini avec elle, je la repasserais au suivant, comme une vieille dépouille.

On a fermé les volets pour la nuit. Après leur avoir lavé les pieds et fait la vaisselle, Sarie est sortie de la cuisine ; puis on a également fermé les portes. La ferme était silencieuse. On pouvait entendre les vaches qui rumaient doucement dans l'étable. Je me suis assis pour attendre l'appel de la chouette.

Puis tout a marché de travers. Avant que je sache ce qui se passait, les moutons sont sortis du kraal tout seuls. J'ai essayé de les arrêter, mais je n'ai réussi qu'à les effrayer encore plus ; bientôt, tout le troupeau s'enfuyait sous la lune, et les chiens aboyaient comme des fous.

J'ai entendu qu'on ôtait les barres de la fenêtre de la cuisine ; Baas Barend s'est penché à l'extérieur et a crié :

« Qu'est-ce qui se passe, Klaas, nom de Dieu ? »

Avant que j'aie eu le temps de répondre, les hommes à cheval m'entouraient. Dans la confusion, je ne les avais même pas entendus. J'ai dit à Abel :

« Aide-moi ! Ces saloperies de moutons se sauvent. Il faut qu'on les renferme !

— Mais c'est ce qu'il fallait, a-t-il dit.

— Ne discute pas. C'est pas moi qui les a fait sortir. Ils sont sortis tous seuls. Aide-moi, pour l'amour de Dieu ! »

C'est seulement après que j'ai compris que j'avais été ridicule ; mais à ce moment-là, j'étais trop dérouté pour penser correctement. Tout ce que je savais, c'est que les choses allaient de travers et qu'il fallait qu'on remette les moutons dans le kraal. Le Baas s'avavançait déjà, quand j'ai vu Galant et Abel qui escaladaient la fenêtre de la cuisine – ça ne pouvait être qu'eux ; les autres étaient toujours avec moi – et qui disparaissaient à l'intérieur.

Et j'ai entendu le Baas qui criait de sous le hangar :

« Klaas, espèce de con, qu'est-ce que les chiens ont à hurler comme ça ?

— J'ai des visiteurs. »

Dans la maison, quelqu'un a dû allumer une lampe, parce que soudain il y a eu une lueur derrière la fenêtre de la cuisine, et Galant et Abel ont sauté à l'extérieur, chacun avec un fusil.

J'ai dit :

« Baas... »

Mais ils ont tiré, et il a trébuché comme un daim blessé et s'est écroulé. Pendant un moment, j'ai pensé qu'ils l'avaient tué, mais la balle n'avait fait que l'écorcher au talon. À quatre pattes, le cul en l'air, il s'est traîné vers moi, en chemise de nuit blanche, et m'a attrapé : pas pour m'étrangler ou pour m'attaquer, mais de panique.

« Aide-moi, Klaas ! a-t-il hurlé. Pour l'amour de Dieu, aide-moi, Klaas ! Je te donnerai tout ce que tu veux. J'ai toujours été bon avec toi. S'il te plaît, aide-moi ! »

Je ne m'étais jamais attendu à voir une chose pareille. Cet homme qui régnait sur nous avec une telle cruauté depuis si longtemps, il pleurnichait et rampait comme un chien qui a la frousse. J'étais tellement effaré – et je voyais Abel et Galant qui venaient de la maison ; ils étaient sans aucun doute prêts à nous tuer tous les deux – que je n'ai pu que bégayer :

« Mais, Baas, je n'ai pas de fusil. Comment est-ce que je peux t'aider ? »

Je ne pense pas qu'il m'a entendu. En voyant les autres s'approcher avec leurs fusils, il m'a lâché et s'est sauvé en courant, il a tourné derrière le hangar vers la maison.

« Klaas, a dit Galant d'une voix sévère, écoute-moi bien. Si tu aides Barend cette nuit, je te tuerai avec mon fusil. »

Nous sommes tous revenus vers la maison en courant, mais juste au moment où on tournait le coin, la porte de devant s'est fermée en claquant. Thys s'est avancé, et avec une bêche qu'il avait trouvée quelque part, il a commencé à cogner dans la porte de devant. Elle vibrait sous chaque coup, et, bientôt, nous avons entendu le bois qui éclatait.

« Ça y est ! » a crié Galant.

Au même moment, on a vu Barend, toujours en chemise de nuit, qui se sauvait ventre à terre dans la nuit et qui disparaissait dans la haie de cognassiers. Abel a couru derrière lui, pendant quelques mètres, puis il a tiré au jugé – mais le Baas n’a fait qu’un petit saut de peur et a continué à courir. Galant a visé aussi, mais le chien de son fusil s’est bloqué, et le Baas s’est enfui vers la montagne. Thys voulait absolument le poursuivre, mais Abel l’a retenu.

« Prenons d’abord la maison », a-t-il dit.

Nous nous sommes tous précipités à l’intérieur comme des fous. Combien de fois est-ce que j’étais déjà venu dans cette maison, en tenant humblement mon chapeau dans les mains – *Oui, Baas. Très bien, Nooi* – et maintenant, tout d’un coup, c’était à nous. On a commencé à casser tout ce qui était sur notre passage, les tables, les chaises, les buffets, les étagères. Nous avons déchiré les coussins et nous avons répandu les plumes partout. Abel a trouvé le cruchon d’eau-de-vie et l’a fait passer de bouche en bouche. C’était comme la fête du Nouvel An. Tout ce qu’on pouvait voir de petit Rooy, au milieu des plumes qui collaient à ses vêtements et à son visage couvert de sueur, c’étaient ses yeux brillants.

Au bout d’un moment, je me suis souvenu de la femme. C’était le moment ; j’avais le sang en ébullition. Je suis parti à sa recherche, mais elle n’était nulle part. J’ai découvert le lit et je l’ai retourné en pensant qu’elle était peut-être cachée sous le matelas de plumes, mais aucune trace d’elle. Ecœuré, j’ai renversé le pot de chambre sur les couvertures et les draps.

« Qu’est-ce que tu fais ? m’ont demandé les autres derrière moi.

— Je cherche la femme.

— Il y a longtemps qu’elle a filé par la porte de devant, m’a dit quelqu’un. Galant a demandé à Sarie d’emmener les enfants.

— Où est-ce qu’est Galant ?

— Bois encore un coup », a dit Abel en me fourrant le cruchon dans les mains.

J’ai bu une gorgée. Les autres sont repartis dans la pièce de devant, en faisant du bruit, et ils m’ont laissé seul dans la chambre avec le grand lit cassé, en bois de laurier d’Afrique. J’avais la tête qui tournait. Tout d’un coup, rien ne me semblait plus réel. Une torpeur étrange s’est abattue lentement sur moi tandis que je regardais le désordre de la chambre. J’ai pensé que le Baas s’était enfui ; la Nooi aussi. Et dans peu de temps, ils reviendraient avec tous leurs voisins pour se venger. J’aurais dû m’en douter quand les moutons s’étaient sauvés. C’était déjà fini pour nous : et ils avaient l’audace de continuer à boire et à tout casser.

Je me suis avancé en trébuchant, jusqu’à la porte, et j’ai hurlé de peur et de rage, mais personne ne m’a entendu. Je tremblais.

Maintenant, n'importe quand, dans une minute, dans une heure, des hommes à cheval franchiraient les collines et fonceraient sur nous.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » m'a demandé Abel en me prenant par les épaules et en me secouant. « Tu ressembles à la mort.

— Il faut qu'on s'en aille. Il faut qu'on se sauve.

— Pourquoi ?

— Tu ne vois pas ? Ils sont tous partis. Même la femme. »

Et j'ai vu la femme, debout dans l'obscurité, devant la porte défoncée. Je l'ai regardée fixement. Je tremblais encore ; mais j'ai avalé ma salive. Elle portait une chemise de nuit déchirée. Je me suis avancé vers elle, comme quelqu'un qui marche dans son sommeil.

J'ai soudain entendu Galant, qui est apparu derrière elle dans l'obscurité :

« Laisse-la !

— C'est vrai, a dit Abel. Notre guerre, c'est contre les maîtres. Laisse-la aller.

— J'ai besoin de quelqu'un pour la conduire à l'abri, a dit Galant. De l'autre côté des montagnes, dans la pâture d'Oubaas Piet, là où il y a Moïse et les autres.

— Klaas, a dit la femme d'une voix plaintive.

— Oui, Nooi », j'ai répondu en pensant à la longue route des montagnes, dans la nuit. Il n'y aurait personne avec nous. Mais j'ai aussi pensé au commando qui viendrait pour le châtiment : si je pouvais la sortir de là, je ne serais pas parmi les victimes. Ils seraient peut-être même reconnaissants.

J'ai dit rapidement :

« Je vais l'emmener. Je connais le chemin. »

Galant m'a regardé fixement. Qu'est-ce que tu regardes ? j'ai pensé. Qu'est-ce que tu vois en moi ?

« Je vais l'emmener », j'ai dit, en y mettant autant d'insistance que j'ai pu.

« Où est-ce qu'est Goliath ? a demandé Galant.

— Je veux rester avec vous, a supplié Goliath. Je veux vous accompagner jusqu'au bout. »

Galant l'a interrompu, en colère :

« Écoute-moi, Goliath ! Tu vas lui faire passer les montagnes jusqu'à Moïse. Et qu'il ne lui arrive rien.

Prends soin d'elle jusqu'à ce qu'on revienne. Je te tiens pour responsable.

— Mais... » Goliath semblait prêt à éclater en sanglots.

« Laisse-moi emmener la femme.

— C'est Goliath que j'ai envoyé ! » a hurlé Galant.

Et tandis que Goliath s'en allait dans la nuit avec la femme, Galant s'est retourné vers nous. Il a donné un coup de pied dans une chaise

qui se trouvait devant lui et a grogné :

« Vous ne pouvez pas penser à autre chose ? Casser, boire et vous disputer ? »

On se sentait plutôt découragés, derrière lui, en retrouvant les chevaux. Il m'a donné l'ordre de prendre le cheval de Baas Barend et d'avancer à côté de lui, comme s'il pouvait voir mes pensées secrètes et qu'il voulait s'assurer que je ne me sauve pas.

Je pensais toujours à la femme qui marchait dans la nuit avec sa chemise de nuit déchirée. Je me sentais comme après une nuit de beuverie. Et si on sent d'avance ce qui ne doit arriver que beaucoup plus tard, il faut que ça arrive.

Depuis le jour où j'ai osé me plaindre, j'étais paralysé. Il y en avait qui n'avaient pas l'air de se soucier des coups et du fouet, mais pas moi. Et cela me pesait. Pas le Baas, mais la peur que j'avais de lui ; la peur de la douleur. Le soir où j'ai vu que même Abel avait peur de lever la main sur lui, j'ai eu encore plus peur. Et quand on a dit qu'on allait bientôt se révolter, c'était comme une grâce inattendue. Ce n'était pas tellement les maîtres que j'allais déraciner, mais la peur elle-même. J'ai pensé que, dans ce grand incendie, ma peur allait être consumée et que j'en sortirais un homme nouveau, un homme libre pour la première fois de ma vie.

Pour me débarrasser du fardeau, il fallait que je fasse quelque chose qui ne nécessite pas que j'y pense : il fallait que je tue et que je me trempe les mains dans le sang. Et en prévision, j'ai fait taire ma terreur, en l'avalant, comme un quignon de pain sec, en me précipitant avec les autres et en cassant tout ce qui me tombait sous la main. L'eau-de-vie a rendu les choses plus faciles. Je m'arrangeais pour atteindre un état où je savais que je pourrais faire ce que je craignais le plus. La liberté n'était pas loin.

Et puis Galant est arrivé et m'a donné l'ordre de conduire la femme dans les montagnes, jusqu'au vieux Moïse, et m'a dit que j'étais responsable d'elle.

C'était la dernière chose que je voulais faire. Je savais que s'il m'enlevait cette occasion de tuer pour me libérer, je n'aurais jamais plus le cran de rejeter la peur qui m'avait paralysé pendant si longtemps. Mais il m'a dit de conduire la femme en lieu sûr ; et je n'avais pas le choix.

On n'a pas dit un mot en chemin. Je savais que j'avais perdu la seule chance que j'aurais jamais. Maintenant, les autres allaient peut-être se libérer, mais pas moi. Et la rancune que je ressentais envers Galant était un des sentiments les plus violents et les plus amers que j'avais jamais connus de ma vie.

C'est seulement par la suite, quand on a arrêté les autres et qu'on les a emmenés au Cap, que j'ai commencé à me demander si Galant ne me connaissait pas mieux que moi-même. Est-ce qu'il avait déjà vu ce devant quoi j'étais resté aveugle : que je n'aurais jamais le courage d'arracher cette peur qui était en moi ? Est-ce qu'il avait compris, bien avant nous tous, que tout ça ne pouvait aboutir qu'à la défaite et au désastre ? Et est-ce qu'il avait voulu me sauver ?

À cause de la femme. Mais je n'ai rien à dire sur elle. Je ne suis pas libre de dire ce que je sais.

Plaatjie Pas

Cette nuit-là, quand les chevaux sont passés, je me suis caché dans la hutte de Mama Rose, près de chez d'Alree. Dès que je les ai entendus, je me suis glissé sous les peaux, dans un coin, trop effrayé pour bouger. J'ai entendu Mama Rose qui leur disait : « Non, je ne sais rien sur Plaatjie Pas. S'il n'est pas dans sa hutte, c'est qu'il est parti, c'est tout. »

La nuit d'avant, Campher m'avait emmené dans les montagnes et m'avait montré Dollie, le fuyard. Il m'avait donné l'ordre de dire à d'Alree qu'ils allaient directement au Landdrost. Et Oubaas d'Alree avait eu une peur bleue. « Si j'amaï les van der Merwe l'apprennent, il a dit, je n'ai pas fini d'en entendre parler. » Et il m'a demandé de me taire jusqu'à ce que le Landdrost ait fini.

Il m'a aussi fait peur. Est-ce que les autres n'allaient pas s'en prendre à moi quand ils viendraient nous chercher, Campher, Dollie et moi ? Qu'est-ce qui allait se passer sans les deux autres ? J'ai eu peur toute la journée. Et quand le soleil s'est couché, j'ai quitté ma hutte et je suis allé me réfugier chez Mama Rose.

D'accord, je leur avais dit que je me joindrais à eux. Mais je suis vieux. Je ne voulais pas les laisser en plan ; mais je ne voulais pas mourir non plus. Il ne me restait pas beaucoup de temps à vivre en paix. Mon tabac, mon sopie et ma petite gorgée de thé, ça me suffisait, et un coin au soleil pour réchauffer ma vieille carcasse, et de temps en temps, un petit coup avec Mama Rose. Toute cette folie, c'était beaucoup trop pour moi.

J'ai enfin entendu les chevaux qui s'éloignaient.

C'était comme si j'avais eu les mains liées. Achilles et Ontong sont restés avec moi, tandis que les autres s'en allaient allumer leur incendie à Elandsfontein ; et Galant a dit à Ontong de garder l'œil sur moi parce qu'il ne me faisait pas confiance. Mais comme Lydia n'allait pas bien, Ontong est parti et Achilles l'a suivi.

« Bet », m'a-t-il dit, mal à l'aise, en évitant de me regarder directement, « je te laisse toute seule. Fais ce que tu crois qui est le mieux ».

Mais j'avais les mains liées, plus serrées qu'avec une corde ou une lanière. C'était comme des années plus tôt, sur la frontière de l'Est, quand notre petit groupe de Hottentots avait été pris dans la guerre des autres, les Boers d'un côté, les Xhosas de l'autre. Est-ce que ça ne finirait jamais ? Est-ce qu'on ne peut jamais vivre sa vie ?

J'ai traversé furtivement la cour déserte jusqu'à la maison, jusqu'à la porte de derrière où j'espérais avoir le courage de frapper et de crier à ceux qui dormaient :

« Pour l'amour de Dieu, réveillez-vous, et soyez prêts, car cette nuit la mort court pieds nus dans le Bokkeveld ! » Mais je n'ai pas frappé. Quelle était cette lanière qui m'attachait les mains ? C'était sûrement plus le souvenir du temps où j'avais essayé de les avertir et où on m'avait ridiculisée et houspillée.

J'ai fait demi-tour. Il n'y avait pas de paix pour moi dans cette nuit. Je me suis arrêtée devant la hutte qui avait été la mienne et celle de Galant quand David vivait. C'était le bon temps : il était tellement attaché à l'enfant. Pourquoi est-ce que cela avait dû finir, et d'une telle façon ? Je me souvenais comme il m'avait rejetée, comme si j'avais eu une maladie. Exactement comme le Baas. La chienne bâtarde de tout le monde. Je me suis arrêtée à la porte de la hutte pour regarder dans le passé. L'époque de Bruin-tjieshoogte et la longue route jusqu'au Cap. L'enfant que j'avais enterré dans la terre desséchée, au bord du chemin ; et comme je m'étais vidée à l'intérieur avec les années. Et j'étais là, avec les mains nues et attachées. Où est-ce qu'on pouvait aller dans une nuit pareille ?

J'ai pris le sentier qui conduit chez Mama Rose. Tout au long des années, nous avions tous pris ce chemin pour lui demander de nous aider quand tout le reste avait échoué. De loin, j'ai vu son feu ; et à l'odeur, j'ai su qu'elle faisait infuser des herbes. Cela m'a fait du bien de la voir s'occuper tranquillement de ses affaires malgré tout le reste. Mais elle avait déjà un visiteur. De loin, il ressemblait au vieux Plaatjie Pas. Et j'ai fait à nouveau demi-tour. Mais ce n'était pas

seulement à cause de lui : c'était parce que je savais que malgré toutes ses herbes, toutes ses histoires et tous ses conseils, elle serait en définitive incapable de m'aider. Cette nuit-là, j'avais besoin d'une sorte de remède différent et plus personnel.

Le vlei miroitait sous la lune, une morne étendue d'eau dans l'obscurité. Derrière, il y avait les montagnes, avec leurs crêtes noires sur le ciel, comme un monstrueux animal endormi.

Je suis revenue à la porte de la cuisine. Je suis restée là, longtemps, la tête appuyée contre le bois poli et usé, en essayant de prendre une décision. C'était peut-être mon imagination, mais j'avais l'impression d'entendre le bruit étouffé de voix qui parlaient doucement à l'intérieur ; puis le gémissement d'une femme s'est élevé. Pamela ; le Baas était avec elle.

Quand je te suivais, en te suppliant avec mon corps d'éteindre le feu que tu y avais allumé avec le meurtre de mon enfant, tu m'avais repoussée. Mais ça ne te faisait rien de la prendre, de planter ton enfant blanc dans ses entrailles. Alors, pour ce que ça me fait, tu peux bien crever, comme la sale charogne que tu es !

À nouveau les huttes. En me retournant, j'ai vu une étoile filante qui traçait une magnifique ligne blanche en travers de la maison.

Je ne pouvais pas supporter de rester seule. Mon souffle me brûlait la gorge, et je suis allée dans la hutte d'Achilles. Je me suis allongée près de lui, simplement pour sentir une présence humaine à côté de moi. Parce que je ne savais plus quoi faire et que j'avais les mains liées.

Plus tard dans la nuit, j'ai entendu les chevaux qui revenaient.

Cette espèce de salaud de Campher m'a bien eu. Comment est-ce que j'ai pu faire confiance à de la merde ? Parce que c'était un ouvrier et qu'il travaillait avec nous ? Je t'en fous ! Il était blanc. Ils sont toujours ensemble.

Je lui ai parlé, enchaîné.

« Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas contenté de te sauver si tu avais peur ? Pourquoi m'emmener avec toi, ordure ?

— C'est pour ton bien », il a dit, et ça prouve à quel point il était fou. « Ce que Galant projette ne peut mener qu'à la ruine. Je te garde en dehors de tout ça. Tu me remercieras.

— Je ne remercierai jamais quelqu'un pour une chaîne.

— C'est seulement pour aller à Worcester. Là-bas, je te libérerai.

— J'ai du mal d'attendre de te poser les pattes autour de ton sale cou de poulet. Je vais te mettre en pièces. »

Aussi, il ne m'a pas libéré. Il a dit au Landdrost, sans bouger un cil, que je m'étais sauvé et qu'il m'avait rattrapé. Ça signifiait le chat à neuf queues et un an dans les chaînes.

« Un an, c'est mieux que d'être pendu, a dit Campher. Si je t'avais laissé avec Galant et les autres, on t'aurait pendu.

— Si tu m'avais laissé, ils n'auraient pas éteint notre incendie aussi facilement. Mais un an passe vite, je lui ai dit. Après, j'irai te chercher. Peu importe où tu essaieras de te cacher, du Cap au Grand Fleuve, et je te descendrai. Tu n'auras plus la paix, ni le jour ni la nuit. Parce que tôt ou tard, je retrouverai tes traces et je les suivrai. Et si je ne t'attrape pas, mes enfants le feront. Un jour. Tu vas payer ces chaînes. Le jour où tu m'as menti, tu as allumé un feu en moi, et il brûlera toujours, jusqu'à ce que le veld soit calciné et toi avec. »

La nuit a été longue après le retour des hommes d'Elandsfontein. C'est là que tout s'est décidé pour nous. Pas dans la fureur, le meurtre et la confusion du lendemain ; pas par la suite, quand on a emmené les morts en chariot pour les enterrer ; mais cette nuit-là quand on était tous assis dans la hutte de Galant.

Le lendemain, quand ils barraient les fenêtres et les portes pour nous empêcher d'entrer, j'ai arrêté Galant qui mettait le feu à la maison (à ce moment-là, il agissait comme un homme complètement hébété ; comme s'il n'avait pas bien su lui-même ce qu'il faisait ou ce qu'il disait : dans un sens, bien qu'il soit avec nous, il était étranger à tout ce qui arrivait, et quand je lui ai parlé, il a presque eu l'air surpris, comme si je l'accusais d'une chose dont il n'était même pas au courant) : je lui ai dit que ce n'était pas bien de brûler des femmes et des enfants avec eux, et de détruire tout ce qui pouvait être à nous. Mais ce n'était pas suffisant. Il y avait un autre feu que j'aurais dû éteindre dans la nuit ; et je ne l'ai pas fait. Et j'ai donc laissé l'homme qui était peut-être mon fils (comment est-ce que je saurai jamais ?) mourir brûlé. Galant, mon fils, né de mon corps et de Lys.

Ils sont revenus comme des hommes fatigués d'avoir fait la fête, avec dans la bouche le goût amer d'avoir trop bu. Galant très calme. Abel levant un poing serré. Hendrik la tête basse comme quelqu'un pris en faute. Thys brandissant une faucille, comme un petit garçon qui décapite des fleurs avec un bâton. Klaas l'air renfrogné. Rooy traînant les pieds, à moitié endormi. Tous autour du feu. Et pas un mot.

À la fin, Achilles a demandé d'une voix qui disait qu'il ne tenait pas tellement à avoir une réponse :

« Alors, vous avez tué Barend ?

— Non, a dit Abel. Il s'est sauvé dans la montagne.

— Alors, ça a été du mauvais boulot.

— On l'aura demain matin, ne t'en fais pas.

— C'est peut-être aussi bien qu'il se soit sauvé, a dit Bet, debout à l'écart des autres, dans la porte. On a peut-être évité une mauvaise chose.

— Qu'est-ce que t'en sais ? a répliqué vivement Galant.

— Quand on veut faire quelque chose comme ça, a poursuivi Achilles, soit on le fait bien, soit pas du tout. Le laisser s'enfuir, c'est pire pour nous tous. Maintenant, c'est un vrai gâchis.

— Ferme-la ! a dit Abel. Ou est-ce que tu veux qu'on commence par toi ? »

Galant s'est interposé pour les empêcher de se battre.

« Non, Abel. Laisse-le dire tout ce qu'il veut.

— Quand on est partis, tu as dit que le temps de parler était fini.

— Oui, mais maintenant, c'est différent. Des choses se sont passées. Maintenant, on y voit plus clair. Et on a du temps devant nous. C'est peut-être le dernier qui nous reste. Aussi, je veux que chacun dise ce qu'il pense.

— Tu veux qu'on s'assoie en rond autour du feu pendant que le Baas rassemble un commando.

— Il n'ira pas loin dans la nuit, a dit Hendrik. Et il avait une sacrée trouille.

— Pourquoi est-ce qu'on n'attaque pas les maîtres de Houd-den-Bek tout de suite ? a demandé Abel. Ils sont tous en train de dormir. Ils seront morts avant de savoir ce qui leur tombe dessus.

— La maison est pleine de fusils, a dit Galant. Il faut d'abord qu'on prenne les armes, et pour ça, on doit attendre le matin. Alors, on a le temps de discuter maintenant, après ce qui est arrivé.

— Pourquoi est-ce que vous êtes si peu nombreux ? j'ai demandé quand ils se sont tus. Où sont Campher, Dollie et Plaatjie Pas ? »

Abel a grommelé quelque chose.

« Je ne t'entends pas », je lui ai dit.

Galant a levé les yeux.

« On est allés dans leur hutte. Mama Rose nous a dit que Dollie s'était sauvé et que Campher l'avait poursuivi. Et le vieux Plaatjie a disparu.

— Alors, on n'est pas assez pour faire le travail, j'ai dit. On n'y arrivera pas sans Dollie.

— Et Campher, a dit Achilles. Il a tout mis en route. C'est le chef de tout le plan.

— C'est peut-être aussi bien, a dit Galant. De toute façon, je n'ai jamais eu confiance en lui.

— Mais Dollie ?

— C'est un sale coup. Mais on peut se débrouiller sans lui. »

Thys creusait le sol de bouse avec la pointe du sabre qu'il avait rapporté avec lui, et arrachait des petits morceaux, gros comme des fourmis.

« S'ils font déjà marche arrière, a-t-il dit sans regarder personne, qu'est-ce qui va nous arriver ?

— Qu'est-ce qui va nous arriver si on s'arrête maintenant ? a répondu Abel. Tu crois qu'ils vont nous laisser comme ça, si on ne fait rien de plus ? Ce qui est arrivé à Elandsfontein est fait. Maintenant, nous avons les pieds sur une route brûlante. Si on reste sans bouger, on va se faire cuire. Tout ce qu'on peut faire, c'est continuer. Et je crache sur ceux qui restent en arrière.

— Je sais que tout le monde est contre nous maintenant », j'ai dit avec précaution, pour le calmer un petit peu, « mais tu es sûr que c'est vraiment nécessaire de tuer ? On ne peut pas se contenter de prendre nos affaires et de filer vers le Grand Fleuve ? Galant a dit qu'il y avait plein de gens libres qui vivaient là-bas. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas être libres comme eux ?

— Libres ? » a dit Abel derrière moi, en me posant un pied sur l'épaule. « En s'enfuyant dans un pays étranger pour y vivre comme un criminel ou un fuyard ?

— Je vis déjà dans un pays étranger, j'ai dit calmement.

— Mais est-ce que tu ne comprends pas ? a-t-il dit d'un ton exaspéré. Tant qu'il y aura des maîtres, nous ne serons pas libres, peu importe l'endroit où on vit. Ce n'est pas en se sauvant qu'on se libérera. C'est ici qu'on doit les enfoncer en terre à coups de pied.

— À t'entendre, tout est bon à écraser, je lui ai dit. Mais ça ne sert à rien de faire quelque chose quand on sait que c'est sans espoir.

— Non », a dit Galant brusquement, en quittant le feu des yeux pour me regarder. « C'est inutile de continuer à parler de ça.

— Ah ! Vraiment ? j'ai dit, piqué au vif. Regarde ce qui s'est déjà passé. Baas Barend s'est sauvé. Quelques-uns parmi les meilleurs ont déserté. Et tu ne crois pas que c'est sans espoir ?

— Je t'ai déjà dit qu'il était inutile de parler de ça.

— Tu veux faire la guerre en sachant que tu ne peux que perdre ?

— Gagner ou perdre, ça ne m'intéresse plus.

— Tu parles comme Lydia maintenant, je lui ai dit en me moquant. Tu as perdu ton bon sens ?

— Peut-être que Lydia n'est pas aussi folle après tout », a dit Galant sans prêter attention aux ricanements des autres. « Il y a eu un temps où on avait besoin de parler, de gagner ou de perdre, de se libérer. Même ce soir, quand on allait à Elandsfontein, on pouvait encore y penser. Mais maintenant, c'est différent. Maintenant, je pense à mon fils qui un jour cherchera à savoir si son père a choisi ou non d'être esclave. Ce n'est pas pour moi que je fais ça. C'est pour lui. Sur la terre que nous incendions aujourd'hui, un jour il y aura un endroit pour qu'il grandisse.

— Maintenant, je suis sûr que tu es fou, j'ai dit. Où il est ce fils dont tu parles tout d'un coup ? »

Il a secoué la tête comme si je le désespérais.

« Je sais ce que je sais. Et tu es vieux.

— C'est vrai, j'ai dit, je suis vieux. Et j'ai appris à être patient. Je sais que ça vaut mieux de courber l'échine et de se taire. Si tu dis à ton Baas ce qui ne va pas, si tu lui montres que le joug est trop lourd, tu peux le persuader d'alléger ton fardeau. Il n'y a pas besoin d'assassiner et de tuer.

— Oh ! C'est sûr ! a dit Abel en colère. Il pourra toujours alléger ton fardeau. Il diminuera le nombre d'heures de travail, il te donnera plus à manger ou une meilleure hutte, ou un sopie de plus quand tu lui feras plaisir. Mais tu resteras un esclave, Ontong ! Et c'est ça qu'on veut changer maintenant. On ne veut pas d'une vie un petit peu meilleure qu'avant, on ne veut plus jamais être esclaves. On veut être libres. Je ne suis pas un bœuf sous le joug. Je suis un homme. J'ai des mains et des pieds, exactement comme le Baas. Je marche comme lui, je mange comme lui, je prends une femme comme lui. Je me fatigue comme lui. Je me blesse comme lui. Alors, dis-moi : pourquoi est-ce qu'il devrait être le maître et moi l'esclave ? Laisse-moi te dire une chose, Ontong : si un Baas essaie de me garder sous le joug, d'accord, c'est son boulot, c'est pour ça qu'il est Baas. Mais si je le laisse me poser ce joug sur les épaules, je suis impardonnable. C'est moi qui me transforme moi-même en bœuf. Et c'est pire que d'être sous le joug.

— Tu es jeune, c'est pour ça que tu parles comme ça », je lui ai dit.

C'est Galant qui a repris la parole.

« Après ce qui s'est passé cette nuit, personne ne peut plus me traiter de jeune.

— Et pourquoi est-ce que tu es si vieux ? »

Il m'a regardé à travers la lueur du feu, comme s'il voulait m'éprouver tout à fait, en serrant dans ses mains le petit sac de balles que je lui avais fabriqué. Il a dit enfin :

« Tu ne peux pas comprendre, Ontong. »

La discussion a été longue cette nuit-là, dans les heures sombres qui précèdent l'aube. Nous y avons tous pris part, sauf Bet qui est restée sur le côté à broyer du noir, après nous avoir donné quelque chose à manger, de la viande, du pain, et de la bière de miel ; et Rooy qui s'est endormi dans un coin. J'avais le cœur lourd, comme un gros morceau d'argile. Je n'ai plus rien dit contre Galant, découragé par ses accusations, les pires qu'il m'avait dites : *Tu ne peux pas comprendre, Ontong*. Il s'est définitivement fermé à moi. Nous étions devenus des étrangers, et je n'avais plus aucun espoir de le comprendre.

Galant, Galant.

Tu étais peut-être mon fils. Mais est-ce que j'ai été un père pour toi ?

Elle n'a jamais été à moi, et pourtant, je n'ai jamais cessé d'espérer. Mais cette nuit-là, je l'ai définitivement perdue. Je l'ai compris quand notre commando a coincé la bande d'assassins à la pâture, dans les montagnes, et que le vieux Moïse l'a fait sortir de sa hutte, saine et sauve, avec les enfants. Aucun de nous n'a parlé. Ce n'était pas nécessaire. Ensemble, côte à côte mais étrangers, nous avons quitté les autres et nous sommes revenus à Elandsfontein.

En chemin, je jetais de temps en temps un coup d'œil vers elle : elle était trop lointaine pour paraître m'en vouloir ou être sur ses gardes. Elle n'était pas là, c'est tout. Un autre jour, cela m'aurait rendu furieux. Cela m'aurait peut-être même incité à l'attaquer. Mais ce matin-là, je restais humblement à côté d'elle, écrasé par un sentiment de destruction. J'ai pensé qu'elle était plus belle qu'avant. Même après cette nuit de terreur dans laquelle Dieu seul savait ce qui était arrivé, elle semblait sereine, et portait sa chemise de nuit déchirée comme une robe de mariée. Le silence qui l'entourait était différent de l'attitude distante qui lui était habituelle : un silence qui signifiait qu'elle n'avait plus besoin de quelque chose d'extérieur pour la soutenir, de personne sur qui s'appuyer. Elle était droite comme une flamme sur son cheval et tenait le plus jeune des garçons devant elle ; elle brûlait dans ce jour brûlant comme une flamme sans fumée.

Je l'aimais. Mais il était impensable de le murmurer. Je ne pouvais même pas dire le soulagement que j'éprouvais en la voyant saine et sauve, cela aurait semblé déplacé et banal – et pourtant Dieu sait que dans cette nuit indigne, dans ma démence, ma fureur et ma honte, j'avais souhaité que quelque chose de terrible lui arrive.

Pourquoi ne s'était-elle pas échappée avec moi ? Elle en avait eu le temps. Même quand ils se sont mis à taper sur la porte de devant, elle aurait pu s'enfuir avec moi par la porte de derrière. Je l'avais prise par la main. Mais elle s'était libérée comme si mon contact la souillait. J'entendais la porte de devant qui craquait sous les coups. J'ai crié : « Dépêche-toi, pour l'amour de Dieu ! Ils vont tous nous massacrer ! Viens avec moi ! » Mais elle est restée immobile, les bras croisés sur la poitrine pour cacher sa chemise que j'avais déchirée plus tôt. « Laisse-moi », a-t-elle dit calmement, et sa pâleur était visible malgré sa peau sombre. Elle semblait presque trouver du plaisir à rester seule. La porte cédait. J'ai fait demi-tour et je me suis enfui. Ce n'était même pas une décision consciente, simplement mes jambes qui faisaient quelque chose.

Depuis le début, cette nuit avait été comme un cheval emballé que

je ne pouvais plus dominer ; et ma chute était aussi certaine que la chute d'un grand étalon gris, un jour lointain de ma jeunesse. Seuls l'instant et la nature de la chute restaient encore à décider. Tout d'abord, il y avait eu Abel qui n'était pas rentré. Puis Hester qui m'avait humilié d'une façon qu'elle-même aurait trouvé injurieuse auparavant.

Quand j'ai entendu le bruit qui venait du kraal, je n'ai rien soupçonné. À peine un doute quand Klass a répondu d'une façon bizarre à mes appels. Puis il y a eu le coup de feu. Je n'ai senti aucune douleur. Mon pied s'est dérobé sous moi. J'ai regardé autour, et j'ai vu Galant et Abel qui me visaient par la fenêtre de la cuisine. Et tout d'un coup, des bruits et des mouvements ont agité la nuit. Une fois, mon fusil m'avait sauvé la vie ; maintenant, c'était au tour d'Abel. Et soudain, j'ai été frappé par l'idée que cette nuit était prévue depuis le premier jour, un rendez-vous qu'aucun de nous ne pouvait manquer.

J'ai fui à l'aveuglette dans la nuit. Mais tout me semblait comme un rêve, impossible à croire. Parce que l'inimaginable, l'inconcevable était soudain devenu vrai. Les esclaves s'étaient soulevés ; ils étaient armés ; il me tiraient dessus.

Ils m'avaient entouré depuis ma première enfance. Je m'étais souvent querellé et même battu avec Galant. Je les avais souvent vus en colère, et parfois ils tremblaient de rage, et je savais qu'ils pouvaient me tuer. Si seulement ils n'avaient pas été esclaves et moi Baas Barend. Mais précisément, tout au long des années, cela avait été l'élément déterminant de nos relations. Ils étaient esclaves et m'étaient soumis ; il existait une frontière invisible mais sur laquelle on ne pouvait se tromper, qui nous séparait, et qu'ils ne pouvaient même pas imaginer de franchir. Ils pouvaient renâcler, grogner et gronder comme des chiens méchants. Mais ils ne mordraient jamais. Ils ne le pouvaient pas. Cela avait toujours été exclu ; cela était proprement impensable. Seul Abel s'était approché, une fois, à l'extrême limite de cette frontière ; mais même lui avait été incapable de la franchir. Et maintenant, en un instant impossible, tout cela avait été changé.

Qu'ils m'aient touché ou non n'était même pas important. Seul comptait le coup de feu : un esclave qui tire sur son maître. Une fois la frontière franchie, il n'y avait plus de limites à ce qui pouvait se passer.

C'est de cela que j'avais eu peur. Pas seulement qu'ils puissent me tuer ou massacrer toute ma famille : mais qu'un simple coup de feu puisse faire voler en éclats tout un mode de vie, tout un monde. L'ordre établi par Dieu, Dieu lui-même étaient maintenant menacés. Tout était en jeu ; tout pouvait être détruit : rien n'était inviolable pour leurs flammes. Et il était dans la nature du feu de ne pas seulement brûler, mais aussi de tout transformer : le bois devenait

cenclres.

C'était comme si je m'étais trouvé sur le flanc d'une montagne et que je m'étais soudain senti menacé par des rochers qui s'effondraient, pas un ou deux, mais toute une avalanche. La montagne elle-même s'écroulait autour de moi, au-dessus, en dessous, partout. Ce qui avait toujours été la terre ferme commençait soudain à couler comme de l'eau ; et l'eau se changeait en feu.

Était-ce comme cela quand on devient fou ? Ou quand on meurt ?

C'était effectivement une forme de folie ; et une forme de mort. La mort de tout ce que j'avais toujours considéré comme allant de soi ; tout ce qui m'avait fait ce que j'étais ; tout ce qui m'avait fait vivre et m'avait gardé sain et sauf.

J'ai laissé Hester dans la maison et j'ai fui. Je n'ai pas fui le danger qui me menaçait physiquement, mais les ruines de toute une vie qui s'effondrait autour de moi. Et si c'est de la lâcheté, je veux bien être un lâche.

J'ai fui. Dans les montagnes derrière la maison. Ce n'était même pas nécessaire d'aller très loin. Personne n'était capable de me trouver là où j'étais. Les pieds déchirés et meurtris par les pierres. Des heures d'attente, à écouter leur tapage tandis qu'ils cassaient tout en dessous. Et Hester ? À tout moment, je m'attendais à l'entendre venir en trébuchant dans ma direction, souillée et blessée, pour enfin s'avouer vaincue. J'aurais dû savoir que ce souhait était vain. J'ai continué à attendre bien après que le bruit eut cessé, mais elle n'est pas venue. Est-ce que cela signifiait qu'elle était morte ? Je ne méritais pas moins. Mais qu'allait-il advenir de moi ? Et les enfants ? Que Dieu me pardonne, mais je n'ai pensé à eux que plus tard. Après tout, l'avenir avait déjà été décidé, qu'on soit morts ou vivants.

Tout était très calme quand je suis redescendu à la ferme en quête de ma famille. La maison était dévastée, pillée et ravagée. Aucune trace d'elle et des enfants. Et je n'ai pas osé rester, parce que les assassins pouvaient revenir à n'importe quel moment. Totalement déprimé, je suis retourné dans la montagne pour passer le reste de la nuit.

Est-ce que cela aurait changé quelque chose si, le lendemain matin, j'avais d'abord filé chez Frans du Toit pour qu'il réunisse un commando ? Sa ferme était la plus proche. Mais en chemin, je me suis rendu compte que j'étais toujours en chemise de nuit. Dans cette situation humiliante, comment est-ce que je pouvais affronter un homme que j'avais toujours méprisé, et répondre à ses questions inévitables sur ma femme et mes enfants ?

Je suis allé jusque chez le vieux d'Alree. Il m'a donné un pantalon, plutôt étroit et bien trop court, mais au moins suffisant pour cacher ma honte. Il voulait que j'aille directement à Houd-den-Bek, où, disait-

il, il avait entendu des coups de feu juste avant mon arrivée. Mais nous n'étions armés ni l'un ni l'autre, et je tremblais tellement qu'il a dû m'aider pour monter à cheval. Il m'a accompagné jusqu'à Wagendrift, où Frans du toit m'a fait allonger et m'a donné un peu d'eau-de-vie avant de partir réunir un commando.

Il y a des moments où je me demande si Nicolaas n'a pas eu plus de chance que moi. Il est sûr que les trois balles qu'il a reçues l'ont tué rapidement, sans le faire souffrir. Et tout a été fini. Maintenant, il est mort, et on se souvient de lui comme d'un martyr, tandis que je dois continuer pour le reste de mes jours, avec le silence de Hester à côté de moi.

Si seulement j'avais pu mettre la main sur Galant, par la suite.

Mais c'était trop tard. J'aurais dû l'avoir avant. Et Abel. Et Klaas. Chacun d'eux. C'était parce que nous avions été trop mous avec eux qu'ils avaient osé faire ce qu'ils ont fait. Non. Non : voilà que je me remets à parler comme papa. C'était peut-être vrai avant ; ça ne l'est plus. C'est trop tard maintenant ; c'est allé trop loin. Et je n'ai plus de réponse pour aucune question.

À la surface, le monde semble paisible et à nouveau contrôlé. La ferme de Nicolaas m'est revenue également, maintenant que Cécilia est retournée chez son père. Je suis le nouveau maître de Houd-den-Bek.

Sans délai, j'ai affirmé mon autorité en faisant ce que je souhaitais faire depuis longtemps : j'ai donné l'ordre au vieux d'Alree de prendre ses affaires et de s'en aller. Qu'il ait été le témoin de ma honte mettait un comble à tout. Comment aurais-je pu retrouver ne serait-ce qu'une apparence d'amour-propre, avec lui dans les parages ?

Je dois avouer que sa réaction m'a désarmé. Aucune récrimination, aucun appel aux sentiments. Il a légèrement baissé sa tête hirsute et a murmuré :

« Comme vous voudrez. Je pense que je ne mérite pas plus. »

Il devait être devenu gâteux.

Mais son départ n'a pas changé grand-chose. Houd-den-Bek est maintenant à moi, mais ce ne sera plus jamais comme avant. Ni la ferme ni en être le maître. Quand la terre s'est dérobée une fois sous quelqu'un, cela peut recommencer à n'importe quel moment. Aujourd'hui, Demain. Dans cent ans. Je suis ici, et mes fils sont avec moi. Mais rien n'est plus assuré ; et ne le sera plus jamais.

J'ai survécu. Mais cela ne m'est peut-être arrivé que pour que j'affronte une vérité encore plus terrible : la mort du monde qui me permettait d'exister ; la mort de l'avenir dans lequel je croyais – dans lequel il fallait que je croie pour survivre.

Est-ce que j'aurais pu prévenir cela ? La question est vaine. Même ma fuite implique un choix, dont les conséquences m'enchaînent

irrémédiablement. Maillon après maillon. Hester. Moi. Nos fils. Nous vivons côte à côte, mais notre solitude est absolue. Chacun ne peut vraiment parler qu'à lui-même. Et dans le silence, nous écoutons tous intensément que la turbulence recommence.

J'étais dans l'écurie et je les observais, tandis que sous les étoiles pâlissantes ils gagnaient leurs positions dans la cour, des ombres fugitives dans les premières lueurs de l'aube. Le petit Rooy a accompagné Achilles et Ontong jusqu'au kraal, à mon avis plus pour se mettre à l'abri que pour des raisons stratégiques ; Galant a conduit Abel, Klaas et Thys (avec son sabre !) sous les pêchers devant la porte. J'avais demandé à être mis dans l'écurie pour faire sortir les chevaux quand ce serait nécessaire. Mais j'avais décidé tout seul que, si quelque chose allait mal, je serais le premier à m'enfuir. Et en cas de doute, je pourrais toujours lâcher la jument et dire que j'avais dû courir après elle ; comme ça, personne ne pourrait m'accuser de quelque chose.

L'attente ne semblait jamais devoir finir. Les coqs chantaient avec une insistance qui semblait exagérée. On entendait les vaches qui bougeaient dans l'étable et qui meuglaient doucement. Dans l'écurie, où j'étais, les chevaux renâclaient et s'ébrouaient, tendaient le cou et tiraient sur les longues, et voulaient sortir. Près des labours, les canards de Barbarie se battaient en sifflant. Enfin, j'ai vu Thys aller chercher les seaux à lait, certainement pour s'occuper et se calmer les nerfs. Un silence inquiet emplissait le petit matin, comme si le jour retenait son souffle.

Juste au moment où le soleil s'est levé, la porte de la cuisine s'est ouverte, et j'ai vu sortir deux hommes, Baas Hans et Baas van der Merwe. Ils se sont arrêtés dans la cour pour regarder le ciel en s'étirant bras et jambes. Puis ils ont fait quelques pas nonchalants pour aller pisser contre la porte de la remise où on rangeait les chariots. Ils avaient laissé la porte de la cuisine ouverte.

J'ai eu un choc quand j'ai vu Galant sortir de derrière les arbres et s'avancer vers eux. Mais évidemment, ils n'ont rien trouvé d'anormal. Qu'est-ce qu'ils savaient de ce qui allait se passer ? J'ai vu van der Merwe parler rapidement à Galant. Aucun signe de querelle.

Les deux hommes se sont éloignés de lui à grands pas, dans la direction du kraal. Pour eux ce devait être un jour comme les autres. Ils ont contourné le kraal et ont continué vers l'aire de battage qui était juste derrière.

J'ai vu les hommes sortir de leurs cachettes sous les pêchers, et courir rapidement vers la porte de derrière. Ils ont retiré leurs chapeaux avant d'entrer.

Rien ne les arrêterait plus.

Si seulement il y avait eu du tonnerre cette nuit-là ; ou des éclairs. Au premier signe d'orage, j'avais l'habitude de réveiller toute la maison, de recouvrir les miroirs et de réunir la famille autour de la table pour prier jusqu'à ce que la violence ait cessé. J'avais appris à me méfier du temps. Et si cela était arrivé, nous aurions été prévenus. Mais c'est une autre sorte de foudre, sombre et secrète, qui a frappé la ferme cette nuit-là.

L'humiliation. Se battre au corps à corps avec des esclaves pour les fusils qu'ils avaient pris sur l'étagère au-dessus du lit ; être bousculée par des hommes qui sentaient comme des animaux. Est-ce que je n'avais pas toujours mis Nicolaas en garde, Dieu ait son âme, contre Galant ?

Mon cauchemar familial semblait soudain devenir vrai et de façon terrifiante. Des mains noires qui me saisissaient. Des visages couverts de sueur. Le blanc de leurs yeux. Les grognements qui sortaient de leurs gorges en se battant et en haletant. Des bêtes. Je me suis battue comme une possédée. Pas cela, mon Dieu. Pas la pire des abominations qui puisse être perpétrée contre une femme blanche.

Quand le coup est parti, je n'ai pas senti de douleur tout de suite. En fait, je n'ai compris ce qui se passait que lorsque j'ai senti une chaleur poisseuse et qu'en baissant les yeux, j'ai vu le sang. Pendant quelques instants, j'ai presque ri et pleuré en même temps, soulagée : il avait préféré tirer plutôt que de commettre l'horrible chose de mon rêve.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris que ce qu'il avait fait était, si c'est possible, pire : m'avoir méprisée aussi profondément qu'il n'avait même pas eu le désir de m'infliger l'autre honte. Il n'avait pas voulu me tuer. Cette blessure était volontaire, il avait visé exactement là, l'humiliation la plus dégradante de toutes.

Était-ce la réponse au péché que Nicolaas commettait depuis si longtemps ? Mais pourquoi s'en prendre à moi ? N'avais-je pas toujours mené une vie pieuse et chrétienne ? Pourquoi se venger de cette façon, dans ma chair ?

Ma chemise de nuit était couverte de sang, comme ma robe de mariée, tant d'années plus tôt. Déjà, souillée par le sang du bœuf, je savais que quelque chose de terrible en sortirait. De sang à sang, une chaîne du début à la fin.

Mais cette blessure n'était pas la fin. L'humiliation a continué dans les efforts que j'ai faits pour me traîner quelque part pour me cacher, et tout cela pour être chassée d'un abri après l'autre, comme un

paquet de linges sanglants – délogée par un coup de feu du four où j'avais été à peine capable de me cacher ; j'avais réussi à me relever du plâtre et des gravois pour me cacher dans la cheminée ; sous la table ; enfin j'ai grimpé à quatre pattes l'escalier de pierre qui mène au grenier, en laissant une traînée de sang derrière moi. Oh ! Dieu, comme cela était dégoûtant ! Et ensuite, j'ai dû m'allonger et laisser les femmes me laver et panser ma blessure ; pas de fin aux dégradations.

Pour le salut de mes enfants, j'ai enduré la souffrance devant Dieu. Pour leur salut, j'ai supplié les meurtriers. Pas pour le mien. Ramper devant un esclave et lui demander grâce !

Nicolaas est mort sur la peau de lion dans le voorhuis, bras et jambes étendus, les pieds sans bottes. Les corps et le sang dans la cuisine. La jeune femme de Verlee, dépenaillée, s'accrochant à moi dans le grenier, trop choquée pour pleurer, caressant son enfant sur sa poitrine presque nubile. La dégradation. L'humiliation. L'indignité. Comment une femme blanche peut-elle être obligée de souffrir tout cela sous les yeux des Noirs ?

Je n'arrive toujours pas à comprendre. Comment ont-ils pu mordre la main qui les nourrissait ? Nous avons veillé sur eux et nous leur avons enseigné les commandements de Dieu ; chaque mercredi et chaque dimanche, nous leur lisions la Bible, nous priions et nous chantions avec eux. Nous leur donnions de la nourriture et des vêtements en fonction de leurs besoins. Quand ils étaient malades, nous les soignons. Quand ils avaient des problèmes, nous les résolvions. Ils n'avaient ni désir ni souci. Ils n'avaient pas besoin de s'inquiéter du lendemain : nous nous occupions de tout.

Et voilà. Notre adversaire, le Diable, comme un lion en maraude, rôdait, en cherchant qui il pouvait dévorer.

Oh ! Seigneur, donne-moi la force de surmonter cette épreuve. D'être un exemple pour mes enfants. De ne jamais plier ou céder. Afin que je puisse triompher de toutes ces tribulations pour la plus grande gloire de Dieu. La douleur et la souffrance m'ont éprouvée, mais je ne suis pas brisée. Cela est dur, Dieu sait que c'est dur. Mais je sais qu'il est avec moi et qu'il me donnera la force. La souffrance de ses martyrs glorifie son nom. Et son feu nous purifie.

Si seulement il avait choisi de me laisser sa marque sur le front et non dans cette chair martyrisée, s'il ne m'avait pas marquée au fer dans ma féminité même.

Nous devons renoncer à la chair, afin de vivre dans la pureté de l'esprit sur cette terre que Dieu nous a donnée, à nous et à nos enfants, jusqu'à la fin des siècles.

Bien que je traverse la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains pas le mal.

Je ne regrette rien. Sinon que nous n'ayons pas été capables d'aller jusqu'au bout. Mais tant pis. Il vaut mieux essayer et tout foutre en l'air que de ne rien faire du tout. Toute sa vie, on marche tout doucement, en reniflant comme un chien qui est heureux, quelle que soit la nourriture qu'on lui donne, et qui saisit les petites occasions quand elles se présentent. Mais une fois dans sa vie, on doit avoir le cran de tout mettre en jeu et de se libérer. Une fois, même si ce n'est qu'une fois, on doit faire quelque chose parce qu'on sait que le moment est venu, et merde au reste. Si ça vous brise, vous mourez. De toute façon, un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne fait aucune différence. Dès qu'on le sait, quand le moment est venu, on saisit sa chance quand elle se présente. Je ne regrette rien.

J'ai perdu mon violon pour toujours. Ç'aurait été bon de le prendre à nouveau et d'y poser l'archet, afin d'entendre sa plainte de femme et de sentir son odeur de résine. Mais ce qui est fait est fait. Au moins, j'ai essayé.

Je leur ai menti toute ma vie, à propos de tout. Le bois que je devais couper, la hache qu'on avait perdue, le cheval auquel il fallait donner à boire, la demi-pièce vide. Je n'avais pas le choix. Les mensonges étaient la seule chose derrière laquelle je pouvais me cacher afin qu'ils ne puissent pas m'atteindre. Tout ce que j'avais était à eux : mon corps, mes mains, mes jours, mes nuits. Achetés et payés. Mais *moi*, ils ne m'ont jamais possédé. Derrière mes mensonges, je leur ai toujours échappé. Le seul problème, c'est qu'on commence à se mentir aussi à soi-même. C'est une habitude dure à perdre. Vous commencez à vous convaincre que la vie n'est pas si mauvaise que ça. Et tout s'embrouille. Et un jour, vous comprenez : maintenant, je dois me libérer. Même si ça ne dure pas. Au moins, ça vous donne le courage de regarder le monde en face, quand ils vous passent un nœud coulant autour du cou.

En un sens, vous pouvez dire que c'est comme un mariage. Tout à fait au début, ça donne un goût amer comme l'aloès, de voir Baas Barend s'enfuir, bien que son cul nu qui trotte me fasse tellement rire que j'ai mal visé la deuxième fois. J'ai pensé : cours, cours, espèce de salaud. Bientôt, on verra tous les maîtres blancs courir comme ça, comme un troupeau de babouins effrayés par un léopard et qui filent dans toutes les directions, en laissant leur merde jaune sur les rochers.

Mais la vraie rigolade, c'est à Houd-den-Bek. Quand ce matin-là, Galant et moi, on se bat avec la femme pour avoir les fusils, ça ressemble à une danse. Si j'avais eu mon violon, je l'aurais accordé

tout de suite. Et il lui tire un coup en plein dans le cul. Une vraie danse de noce.

On aurait dû maintenir les Hollandais à l'extérieur ; tout se serait terminé plus vite. On n'aurait jamais dû leur laisser l'occasion de rentrer dans la maison et de fermer les portes ; mais le coup de fusil les a mis en alerte. Pourtant, ça ne nous a pas pris longtemps pour avoir Nicolaas. J'ai tiré le premier, dès qu'il a passé la tête par la porte. Le deuxième coup de feu, c'est Galant qui l'a tiré. Ça l'a achevé proprement. Mais le salaud de Jansen a failli se sauver. Il était moins cinq. Si Mama Rose, qui était dans le hangar, n'avait pas crié alors qu'il s'enfuyait, on l'aurait perdu. Justement, on avait posté Hendrik dans l'écurie pour que les chevaux soient prêts, et Thys et moi, on s'est lancés à sa poursuite. Une vraie course, exactement comme j'en avais vu au Cap ; on l'a détourné de chez d'Alree avant qu'il puisse donner l'alarme, et on l'a rabattu vers les buissons sur la berge de la rivière à sec. Quand il a vu qu'il était coincé, il a tourné son cheval et il est revenu au galop, droit dans la maison, cheval et tout. De quoi rire à se tenir les côtes.

Alors, ça a été au chat et à la souris avec ceux qui étaient à l'intérieur. Le maître d'école et sa femme sont aussi entrés par la porte de derrière. Galant voulait mettre le feu au toit pour les enfumer, comme on fait avec les serpents, mais Ontong l'a arrêté, le vieux rabat-joie. Enfin, le petit Rooy a réussi à regarder par la petite fenêtre de la cuisine, en haut, qui n'avait pas de volets, et il a dit que la Nooi grimpait dans le four, et Galant a commencé à défoncer la porte de la cuisine avec une barre à mine qu'on avait trouvée dans le hangar. On est arrivés juste à temps pour voir la femme dégringoler du four dans un tas d'ordures. À partir de là, on a tiré, cassé, hurlé. Les deux hommes, Jansen et Verlee, ont été mis en pièces. Un des deux, je crois que c'était Verlee, essayait encore de ramper, mais quelqu'un a crié : « Hé ! La merde bouge encore ! » Et c'est Rooy qui lui a donné le dernier coup, en plein dans son bouton de gilet. Pas un signe de peur chez ce petit gars. Il se battait comme un vieux soldat ; et si on ne l'avait pas arrêté, il s'en serait pris aussi aux femmes et aux enfants.

C'est ça qui était vraiment bien. On a tout fait ensemble. Pas un qui faisait quelque chose ici, et un autre là : mais nous tous, ensemble. Ensuite, on a sorti l'eau-de-vie et on a fait la fête jusqu'à ce que les murs en tremblent. On criait, on riait, on se battait, on cassait tout, on jetait des choses sur les corps, on effrayait les enfants – à la fin, la petite femme de l'instituteur, Martha Verlee, s'est laissée tomber sur l'herbe, et a regardé comme si elle voyait des fantômes en plein jour – elle ne pleurait même pas, elle restait assise là, comme si elle était déjà fatiguée dès le matin –, et on cherchait des munitions, on déchirait la literie, on renversait les tables et les meubles. Je n'avais

jamais vu une telle fête dans le coin depuis des années. Quand on était trop las pour imaginer quelque chose de nouveau, on donnait des coups de pied aux deux cadavres dans la cuisine : Prends ça pour la raclée que tu m'as donnée. Et ça pour la mauvaise nourriture. Et ça pour la façon dont tu m'as engueulé. Et peu importe qu'on ne les connaisse pas – après tout, c'était qui, ce Jansen ? Et Verlee ? –, ils prenaient la place de beaucoup d'autres, tout au long des années. À coups de pied jusque dans la poussière. Et ça. Et ça. Et un autre sopie !

Les autres n'avaient jamais eu vraiment d'importance ; c'étaient des spectateurs. Depuis le début, c'était entre Galant et moi.

Dans la première lumière du jour, je le vois qui se dirige vers nous, Jansen et moi, alors qu'on s'apprête à descendre au kraal. Il n'y a rien de servile dans son attitude ; mais j'y suis habitué.

« Bonjour, Galant. »

Il ne dit rien.

Je préfère ne pas parler de l'aire de battage, ce serait chercher des ennuis dès le matin, mais à mon grand ennui Jansen aborde le sujet ; et pour ne pas perdre la face devant un étranger, je demande à Galant :

« Tu as fini l'aire de battage ? »

Il sourit à belles dents.

« Prête pour le battage.

— Mais on vient de le finir ? »

Il ne répond pas. J'ai le cœur qui se serre. Il ne doit pas chercher à m'humilier devant Jansen : ça ne me laisserait pas le choix, et je n'aurais plus qu'à le punir à nouveau. Est-ce qu'on doit toujours en revenir là ? Pourquoi n'arrive-t-il pas à accepter que c'est dans son propre intérêt, qu'on soit en bons termes ?

« On va voir, lui dis-je sèchement. Venez, Hans. » Comme on s'éloigne, je me retourne vers Galant :

« On se reverra tout à l'heure. »

Il hausse les épaules.

L'aire de battage est défoncée comme hier au soir ; comme depuis la fin du battage. Lézardée et crevée par les lourds sabots des chevaux qui ont tourné et tourné pour séparer le grain de la menue paille – le riche grain vanné dans le vent, mis en sacs chargés dans le chariot et empilés dans le grenier, prêts pour le moulin, de la nourriture pour l'homme, la femme et l'enfant.

« Eh bien ! » dit Jansen à côté de moi, la pipe à la bouche, un air suffisant dans le regard. « Vous voyez, tous les mêmes ! »

Je me détourne de lui en essayant de me faire à l'idée que Galant et moi, nous allons bientôt nous affronter à nouveau. Tout ce qui reste à décider, c'est quand et comment.

Tandis que nous sommes encore près de l'aire, avant d'avoir eu le temps d'inspecter le kraal, il y a le bruit d'un coup de feu dans la maison. Instinctivement, nous partons en courant tous les deux en même temps. Il y a un second coup de feu quand nous atteignons la barrière de la cour. Je sens une curieuse secousse dans le bras, mais ce

n'est qu'après que nous sommes à l'abri dans la cuisine que Jansen dit, d'une voix atterrée : « Mon Dieu, ils vous ont touché. Regardez votre chemise. »

Peu de temps après, alors que j'essaie de les raisonner à la porte de devant, j'entends soudain Galant qui crie : « Tire, Abel ! » Puis un autre coup de feu. Par chance, cela ne fait que m'effleurer et je saute en arrière et je claque la porte.

Dans le voorhuis, je m'appuie au mur et je ferme les yeux un instant, pris de vertige.

J'entends Cécilia qui appelle dans la chambre. Elle est couverte de sang, dans les draps froissés et salis, et insiste pour qu'on s'agenouille avec les enfants pour prier. J'ai envie de lui crier : « Est-ce que tu réalises ce que tu fais ? Est-ce que c'est tout ce que ça te fait ? Avoir une mort décente, faire tout comme il se doit ? Est-ce que je compte pour toi ? Est-ce que tu penses au moins que je peux être tué dans quelques minutes ? »

J'écoute ma propre voix qui lit : «... *car par la mort, il peut se détruire, car il a le pouvoir de la mort, et c'est le démon ; et délivrer ceux qui par peur de la mort ont été en esclavage toute leur vie.* »

Bien avant qu'on ait fini, les coups sur la porte deviennent si forts que je ne peux pas continuer. Sans prendre la peine de dire *amen*, je me relève à côté du lit.

« Tu ne peux pas me laisser seule, Nicolaas.

— Il faut d'abord que je parle à Galant.

— Tu ne restes pas avec ta famille ? »

Je retourne à la porte de devant sur la pointe des pieds et, avec précaution, je retire le verrou. Il a dû rester là, tout le temps, à m'attendre. Mais je ne pense pas qu'il croyait que j'arriverais si brusquement. Tous les autres sont là aussi, mais un peu plus loin, indistincts, confus, comme si mes yeux ne pouvaient pas les fixer correctement. Il n'y a que lui et moi, comme si nous étions seuls sur la terre, nus comme des enfants dans un réservoir. Mon ombre et moi.

J'attends qu'il parle le premier. Dans une minute, dans quelques secondes, je comprends que je serai mort. Dans cette extrémité, il y a sûrement *quelque chose* que nous pouvons nous dire. Mais je n'ai plus ni pensées ni sensations, je suis incapable de trouver quelque chose à dire.

C'est cela qui est le pire de tout, le silence qui précède la mort, cet acte de dénudation, cette expérience de totale étrangeté devant l'homme qui a été mon seul ami. Cette incapacité absolue de nous atteindre l'un l'autre. Cette étendue dans laquelle nous ne pouvons rien faire que nous regarder fixement. Un turbulent silence.

La vie contre la vie.

Que reste-t-il, dans un tel silence, d'une vie entière ? Comment

peut-on en saisir le commencement, le cours et la fin ? Des enfants nus dans un réservoir, sous des nids qui se balancent. Un tunnel creusé dans un mur de terre. Des soirées dans une hutte enfumée. Une vieille femme sans âge qui raconte des histoires. Une fille. Un cheval dompté. Un lion : un grand prédateur qui apparaît miraculeusement, venant d'un autre monde et qui apporte la vie dans l'obscurité, avec ses rugissements ; une incompréhensible liberté dans le son profond de son souffle. Et quand Galant tire, la vie l'abandonne avec un soupir, quelque chose comme un gémissement, comme s'il avait pitié de nous qui restons. Dans un silence aussi complet que celui-ci, j'étais devant le lion, ce jour-là. Mais j'ai menti à papa. À partir de là, tout est devenu mensonge. Et aujourd'hui, en fin de compte, je tombe victime du lion.

Le silence persiste où abondent les images. Un mariage. Une épouse. Des enfants sur mes épaules. La rancune muette de Hester. Un voyage au Cap. Une nuit perdue dans les montagnes. Des dimanches à Lagenvlei. Le travail sans fin : défricher de nouvelles terres, construire des murs, creuser des sillons, planter, semer, récolter, battre.

La terre. L'eau. Le vent. Le feu.

Que puis-je partager de tout cela dans cet ultime instant ? Nous avons tout traversé ensemble. Il ne reste rien. Même pas une parole.

Moi, ici. Toi, là-bas. Le maître. L'esclave.

Ce fut à l'instant, à l'irréparable instant, où de copain je suis devenu ton maître, que j'ai définitivement détruit ma propre liberté. Ce fut à l'instant où le mur de pierre, la haute montagne s'est élevée entre nous, si haute que nous sommes restés avec l'illusion de nous voir l'un l'autre. Nous ne pouvions plus nous entendre.

Et maintenant que nous sommes allés aussi loin – parce que nous sommes allés aussi loin –, seul l'acte le plus élémentaire peut être commis entre nous.

Tu me tues. Ensuite, si la loi suit son cours, on te tuera à ton tour. Quelle désolation ! Non pas le fait de tuer en lui-même – dans ce silence, on est même au-delà de la peur –, mais le fait de savoir que c'est trop facile : pour nous deux c'est une évasion, un déni de toute responsabilité. Nous aurions dû apprendre à vivre avec.

Ce n'est pas une vérité, c'est une ultime défaite – pour nous deux. C'est un mensonge. Comme cette peau de lion sur laquelle je me sens tomber.

Nous sommes revenus à la pierre d'abattage. Et, à nouveau, j'ai le désir fervent et vain de ne pas être là. Mais j'y suis.

Ils pensaient tous que si on m'appuyait sur le nez, il en sortirait encore du lait, mais je leur ai montré. Ils pensaient que j'étais bon qu'à garder les chevaux, et des trucs comme ça, mais je suis resté avec eux tout le temps. Dans la cuisine, quand ils ont tiré sur le maître d'école, il a reniflé tout d'un coup ; il était allongé près du mur, derrière une chaise. « Viens, a dit Galant. Tire-lui un autre coup de feu. » Thys était juste derrière moi, mais quand il a entendu ça, il a reculé rapidement avec les autres. Il a une grande gueule, mais quand il a fallu tuer, il avait peur. Aussi, c'est moi qui a pris le pistolet que quelqu'un me tendait, et j'ai visé le bouton et j'ai appuyé sur la détente. Le corps a fait un bond et ça y était. Facile.

C'est comme ça que je vois les choses : si on n'avait pas décidé de se révolter, il aurait encore fallu que je passe toute une triste journée dans le veld, avec les moutons ; et à cette époque de l'année, le soleil vous brûle comme de la merde. Alors, ça changeait un peu.

C'est dommage que ça a pas duré plus longtemps.

Martha

Instituteur, où vous a mené votre intelligence ? Maintenant, vous êtes mort et je dois me débrouiller seule. J'étais habituée à une vie meilleure. C'est vous qui avez insisté pour que nous retraversions les montagnes, afin de prendre un nouveau départ. Vous disiez que lorsque j'aurais goûté à la vraie vie, je l'aimerais.

C'est vous qui m'avez encombrée si jeune d'un enfant. Je jouais encore avec mes poupées quand vous m'avez épousée. Et vous avez fait de moi votre poupée. Et maintenant, il y a l'enfant.

Vous attendiez-vous vraiment à ce que je me débrouille seule dans cet endroit ? Au Cap, tout semblait si beau, si civilisé. Il a fallu une chose comme celle-ci pour me faire voir la brutalité de ce pays. Une sauvagerie primitive dans laquelle les Blancs ne peuvent pas vivre.

Si c'est la réalité dont vous parliez, je n'en veux pas.

Les meilleures odeurs sont au grenier. Des fruits secs et des raisins, des feuilles de tabac et de thé. Mais seulement le dimanche, avant que maman dise que j'étais trop grande pour jouer dans le grenier ; une fille en âge d'aller à l'école doit connaître les manières. Aussi, en un sens, j'étais heureuse qu'on puisse retourner là-haut ; c'était comme de jouer à cache-cache.

Bien sûr, je savais que ce n'était pas vraiment un jeu. Mais quand je me suis mise à plat ventre pour regarder par une fente entre les planches, tout semblait si confus en bas – ils tiraient des coups de feu, hurlaient et brisaient les meubles – qu'on ne pouvait pas vraiment y croire. Je me sentais loin de tout cela, en regardant de très haut, dans un monde étrange que je ne pouvais que fixer. Un monde d'adultes que je n'avais jamais compris et auquel, de toute façon, je n'appartenais pas. Aussi, cela ne me semblait pas avoir trop d'importance.

La petite Katrien pleurait de temps en temps ; et maman faisait des petits bruits très drôles. Je savais que si je regardais sa robe, je reverrais le sang. Alors, je ne l'ai pas fait. Je suis restée à plat ventre et j'ai regardé par la fente, en sachant que même si je devenais très vieille un jour, je n'oublierais jamais. J'en ai encore de mauvais rêves, la nuit. Mais tandis que j'étais là, à plat ventre, ce n'était pas très différent d'un rêve.

Parfois, je ne suis plus très sûre. Est-ce que j'étais éveillée, ou est-ce que je le suis maintenant ? Et si ce n'est qu'un rêve, est-ce que je m'éveillerai à nouveau ?

Je ne suis pas sûre de le vouloir.

J'aurais préféré rester dans la hutte, avec Galant, cette nuit-là, au cas où il arriverait quelque chose. Mais il était de mauvaise humeur, et depuis qu'il était revenu de chercher l'instituteur, il s'était tenu loin de moi, en me reprochant de ne pas avoir volé les fusils. Mais comment est-ce que j'aurais pu ? J'ai essayé, mais la femme m'en a empêché. Aussi, j'ai pensé que tout ce que je pouvais faire pour lui prouver que j'étais avec lui, c'était de passer la nuit dans la cuisine. Si le Baas voulait venir à nouveau avec moi, tant pis. Au moins, je serais à l'intérieur pour surveiller et pour ouvrir la porte aux hommes si c'était nécessaire. Je désirais être avec Galant ; mais pour lui, je suis allée dans la cuisine. Et pour moi, c'est ce qui a été le pire : pas les morts, à ce moment-là et plus tard, mais qu'ils se soient glissés entre Galant et moi, parce que tous deux, nous avions été ensemble.

« Oui, vas-y, a dit Galant quand je suis venue prendre l'enfant dans la hutte. Je suppose que maintenant ta place est là-bas.

— Tu ne comprends pas ?

— J'ai du travail », a-t-il dit en s'éloignant de moi.

À mi-chemin, entre la hutte et la maison, je me suis retournée et je l'ai vu, toujours à la même place, qui regardait vers moi, portant l'enfant sur le dos. J'ai voulu l'appeler : mais qu'est-ce que j'aurais pu dire ? C'est le souvenir que j'en garderai toujours : moi ici, lui là-bas, et la cour silencieuse entre nous.

Après avoir fini la vaisselle et le rangement pour la nuit, j'ai installé l'enfant dans le coin de la cheminée et je me suis allongée. Mais il m'était impossible de dormir. J'écoutais les bruits de la maison, et le léger ronflement de l'enfant. La nuit, une maison a une vie propre : les poutres qui craquent comme si quelqu'un de lourd marchait dessus ; le lit dans la chambre quand quelqu'un se retourne ; le soupir du vent dans la cheminée ; le crochet d'un volet. Je tendais l'oreille pour savoir ce qui se passait au-dehors, mais aucun bruit inhabituel. Un chien qui bougeait près de la porte de la cuisine, ou qui rongait un os, ou qui se léchait. Le rire d'un chacal ou d'un fantôme, très loin. Le cri aigu d'une chauve-souris. Et une fois, celui d'une effraie. C'était tout. Et pourtant, je savais que des hommes à cheval allaient et venaient dans la nuit. Le sang qui bat dans le silence. Le vent qui retient son souffle avant que la tempête se déchaîne et que les éclairs aveuglants déchirent le ciel de la nuit.

Et j'ai entendu Nicolaas qui venait me retrouver pieds nus. Je me suis raidie, mais je n'ai pas bougé.

« Pamela ? Tu dors ? »

J'ai essayé de respirer profondément et régulièrement, en espérant qu'il s'en irait.

Sa main sur mon épaule nue. Je ne bougeais toujours pas.

Tu recommences, ai-je pensé. Ça ne te suffit pas de savoir que cette enfant dort à côté de moi ? Et que l'homme que j'aime est au-dehors. Mais que sait-il de moi ? Que sait-on jamais des autres ?

« Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas tranquille ? Est-ce que tu ne comprends pas ce que tu fais ?

— Je veux te parler, Pamela.

— Demain, il fera jour. Je dors.

— Je n'ai personne à qui parler.

— Parle aux tiens. Laisse-moi. Je suis une esclave.

— Tu m'écoutais avant.

— Parce que je n'avais pas le droit de dire non. »

Il s'est tu un moment. Puis il a dit :

« Pamela, qu'est-ce qu'il a, Galant ? »

Ça m'a frappée. Avant de savoir ce que je faisais, je me suis assise à côté de lui. On ne voyait rien dans le noir. Les braises étaient éteintes.

« Galant a changé, a-t-il dit.

— Pourquoi me demander ça ? je lui ai dit brusquement. C'est une affaire entre vous.

— Il ne me parle pas, et tu es sa femme.

— On ne dirait pas, à la façon dont tu couches avec moi.

— Je lui ai dit quelque chose de pas bien ce soir. »

Je n'ai pas répondu, mais j'attendais.

« Je lui ai demandé que l'aire de battage soit réparée demain matin. C'était à cause de Baas Jansen, j'ai perdu mon sang-froid.

— C'est ton affaire, pas la mienne. »

Pourquoi est-ce que ça l'avait bouleversé à ce point-là ? Il était le maître : il pouvait faire ce qu'il voulait ; il n'avait pas à se sentir ennuyé ou coupable. Puis, soudain, il s'est levé et est allé jusqu'à la porte.

« Ça m'ennuie, a-t-il dit. Je devrais peut-être aller le voir et lui parler. »

Je me suis avancée vers lui à quatre pattes, en laissant glisser ma couverture, pour essayer de l'arrêter.

J'ai murmuré : « Il dort. Tu auras bien le temps demain. »

Il hésitait, la main déjà sur le verrou.

J'ai mis mes bras autour de ses jambes.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Pamela ?

— Reste ici. »

Mes mains se sont élevées sous sa chemise de nuit. Il s'est mis à grossir dans mes paumes refermées. Puis il s'est penché.

Je pensais : Prends-moi. Prends-moi comme tu le voudras. C'est la

dernière fois. Demain, je me joindrai aux autres pour te tuer. Si tu demandes de l'aide, je te rirai au visage. J'enfoncerai mon talon, là où je te tiens maintenant. Je cracherai sur toi et sur ton sang.

C'est pour Galant que j'ai fait ça. Mais le lendemain, quand ils sont sortis dans le grand soleil clair, dans les décombres, les corps et le sang, quand ils ont traversé la cour où je l'attendais avec l'enfant, il ne m'a pas reconnue.

Il m'a regardée, avec le soleil dans les yeux, comme si je n'avais pas été là.

« Galant, il faut que je te parle.

— Ce n'est plus le moment de parler.

— Je t'ai aidé.

— Tu t'es tout le temps tenue en dehors. Je n'ai plus besoin de toi, désormais. Regarde la chose que tu tiens sur ta poitrine.

— Est-ce que c'est de ma faute ? »

Il s'est brusquement mis en colère, à tel point qu'il ne pouvait plus parler. Il a attrapé son fusil par le canon pour me frapper avec la crosse. J'ai essayé de l'arrêter, mais la tête de l'enfant a reçu le coup.

Longtemps après leur départ, mais avant l'arrivée du commando – je les ai vus venir au loin –, je suis allée chercher un morceau de pain dans le désordre de la cuisine, et je me suis enfuie dans les montagnes avec l'enfant : au plus profond des Skurweberge où ils ne me trouveraient jamais.

L'enfant est mort avant la nuit. Je l'ai enterrée moi-même. La terre était trop dure pour creuser une tombe assez profonde. Mais je l'ai recouverte d'un monticule de pierres pour la protéger des vautours. L'enfant qui m'avait regardée avec les yeux du Baas quand je lui donnais le sein. Pourtant, elle avait été également à moi ; comment aurais-je pu me renier ?

Je n'avais pas de larmes, même pas quand j'entassais les lourdes pierres : et ensuite, il était trop tard. Le vide était trop immense.

C'est terrible à dire, je me sentais soulagée aussi ; nettoyée. Si Galant venait vers moi maintenant, je pourrais m'avancer vers lui, les seins lourds de lait, et je lui dirais : « Vois, j'ai les mains vides. »

Mais il n'est jamais revenu. J'ai vite fini le morceau de pain. J'ai commencé à errer sans but, poussée par la faim, la poitrine douloureuse. À la fin, j'ai dû redescendre et me livrer.

Ainsi, les maîtres ont gagné, en fin de compte. Ils nous ont séparés pour de bon, Galant et moi. Maintenant, il ne reviendra jamais plus. Je m'étais trompée en pensant que la mort de l'enfant changerait quelque chose. Même dans la mort, elle me lie à quelque chose dont je ne peux me défaire, mais dans lequel j'ai une part et je me sens coupable. Je ne sais pas pourquoi. Je ne comprends plus. Mais c'est comme ça que ça s'est passé. Ce qui avait été à nous nous a échappé,

et est maintenant à tout le monde.

Ils ont même refusé de me pendre avec lui. Même ça, ils me l'ont refusé. Pourtant, nous avons été mari et femme.

Perdant son sang et épouvantée, la Nooi nous a promis, à Ontong et à moi, que si on l'aidait, elle parlerait aux gentlemen du Cap pour qu'on prenne soin de nous jusqu'à notre mort ; et quand les autres sont partis à cheval, on a aidé Mama Rose à la soigner. Plus tard, quand le chariot est venu, on l'a accompagnée jusqu'à Buffelsfontein, chez son père. Pour ça, elle nous a donné à chacun une chemise et un pantalon du Baas. Mais quand le commando a trouvé les vêtements, ils nous ont accusés d'avoir pris part aux meurtres et nous ont mis dans les chaînes avec les autres. La Nooi ne les a pas arrêtés. Elle était peut-être trop malade ; ils ne lui en ont peut-être jamais parlé. Mais, de toute façon, je sais que les Blancs oublient vite.

Et peut-être, qui sait, c'est mieux comme ça. Parce que la chose la plus difficile à supporter, c'est l'espoir. Et maintenant, enfin, il est mort.

Ça ne sert à rien de dire qu'on aurait dû faire ça plutôt que ça. Quand l'occasion se présente, il faut la saisir, mais il faut aussi savoir quand s'arrêter. Le monde n'est pas comme il devrait être, c'est sûr, mais qui je suis pour essayer de le changer ? Il vaut mieux profiter d'un petit peu de vie que de tout perdre. Ça sert à quoi de pendre à une potence comme eux, ou de travailler dans les chaînes pour le reste de sa vie ? J'aurais pu être avec eux si je n'avais pas gardé la tête froide. Ce qui compte, c'est de voir arriver l'éclair à temps, comme ça on peut esquiver. Sinon, on est aveuglé.

Quand je suis allé au Cap avec Baas Nicolaas, j'ai entendu de mes propres oreilles qu'on nous promettait la liberté au Jour de l'An ou à peu près. Et quand je suis rentré, j'ai répandu la nouvelle, et j'étais content. Mais quand rien n'est arrivé, je me suis résigné. Les Hollandais ne font pas comme nous.

Aussi, quand Abel est venu à la pâture pour nous dire que tout le Bokkeveld se soulevait, je me suis mis avec eux comme tout le monde. Ça me semblait la bonne chose à faire, et j'ai commencé à astiquer le vieux fusil que Oubaas Piet m'avait donné pour protéger le troupeau. J'ai béni les balles avec de la salive. J'étais prêt à agir. J'ai mis une nouvelle plume de pintade à mon chapeau.

Mais quand Goliath est arrivé dans la nuit avec la Nooi et les enfants, au premier coup d'œil j'ai vu que les choses tournaient mal. Et quand j'ai entendu dire que Baas Barend s'était enfui lui aussi, j'ai dit à Wildschut :

« C'est pas la peine. Malgré tout ce que nous a dit Abel, le monde s'est baissé pour nous montrer son cul. »

Et j'ai dit à la Nooi : « À votre service. » Comme ça, elle savait sur qui compter.

Pourtant, quand le jour s'est levé, les choses ont encore changé. Quand on est arrivés à Elandsfontein et qu'on a vu tout sens dessus dessous, je n'ai pas pu m'empêcher d'être content. Galant et les autres sont arrivés à ce moment-là – il portait ses nouvelles bottes jaunes et un chiffon sanglant à son chapeau –, et ils nous ont raconté ce qui s'était passé à Houd-den-Bek. Alors, j'ai regardé les hommes et j'ai crié à Galant :

« Présent, capitaine ! Tu n'as qu'à parler ! »

Il faut toujours se mettre du côté du vainqueur. Sinon, on a des ennuis.

On est entrés dans la maison avec eux. On a trouvé un tonneau qu'ils n'avaient pas vu la nuit d'avant, et Wildschut, Slinger et moi, on

a commencé à boire. Je nous voyais déjà en imagination marcher sur Le Cap, notre nombre grossissait jusqu'à ce qu'on soit des centaines de milliers. Qui, dans le vaste monde, pourrait nous arrêter ?

Mais on était à peine revenus à la pâture que j'ai entendu Slinger qui criait : « Les voilà ! »

Un coup d'œil au commando à cheval, et j'ai vu de quel côté les choses tournaient. Je n'avais pas envie d'être pris avec une bande de criminels et d'être mis en pièces pour une chose à laquelle je n'avais pas pris part.

Aussi, quand on a couru vers le commando pour se rendre, j'étais en tête, et je suis fier de l'avouer. Galant et Abel ont commencé à tirer quand ils ont vu ce qui se passait ; une balle dans le bord de mon chapeau. Mais à ce moment-là, le commando s'était ressaisi, et la bande a dû se sauver. Je suis content de dire que nous avons aidé les fermiers à attraper certains de ces malfaisants. J'ai toujours été pour la loi et l'ordre. Demandez à Oubaas Piet. Il ne m'aurait pas donné toute la responsabilité de ses pâtures s'il n'avait pas eu confiance en moi.

Maintenant, la vie est redevenue tranquille. Je ne dis pas que j'aime ça. Mais je ne me plains pas. C'aurait pu être pire.

Mes mains ne peuvent plus rien saisir. Mes pauvres serres sont sur le lit à côté de moi. Avant, je tenais tout : la ferme, les gens, la terre, la montagne, les esclaves, les champs de blé, le bétail. Maintenant, tout se retire de moi, comme un drap, et découvre ma honte. On vient au monde le cul nu, et on le quitte le cul nu. Autrefois, il y avait des géants sur la terre, mais leur temps n'est plus.

Sacré vieux con de d'Alree. Cet après-midi-là, quand je suis venu à la maison prendre le thé et que je l'ai vu assis là, ça m'a tellement agacé que je suis retourné dans les champs. Les moissonneurs avaient déjà attaqué le blé. Moïse et mes autres esclaves, et tous ceux de chez Nicolaas ; son blé était déjà coupé. Ils ne s'attendaient sûrement pas à me voir revenir si vite. Personne ne m'a vu. Je me suis arrêté juste derrière eux quand j'ai entendu ce qu'ils disaient. Meurtre et révolte. Je me suis mis en fureur. J'ai poussé un rugissement et j'ai attrapé une faucille pour les faucher. Et tout est devenu noir. Depuis, je suis allongé ici, comme un bébé. J'aurais pu les arrêter. Mais à quoi servent les bonnes intentions ? Dieu ne s'y arrête pas. Quand l'arche d'alliance est arrivée à l'aire de Nachon et que les bœufs ont trébuché, Uzzah a tendu la main pour l'empêcher de tomber. Alors Dieu l'a tué sur-le-champ. C'est toute la gratitude qu'il a obtenue. Vanité des vanités, tout n'est que vanité.

Les maîtres sont morts, mais pourtant nous ne sommes pas libres. Est-ce qu'un bœuf est libre parce qu'on enlève le joug de sur son dos ? Un homme qui est seul couche avec une femme : est-il moins seul pour autant ? Mais comment peut-on le savoir, si on n'y est pas passé ? On ne sait jamais en avance ; toujours après. Je me demande si c'est la même chose avec la mort ?

Pourtant, il y a eu l'heure dans le grenier.

Je me cache dans les montagnes, et le temps s'en va. Je suis assis très haut, près de l'empreinte humaine marquée dans la pierre. Tous les autres sont partis maintenant. Thys m'a quitté lui aussi, juste avant le coucher du soleil ; c'était le dernier. Je pense qu'il était fatigué d'errer avec moi. Il devait attendre autre chose de moi, une grande action qui aurait tout justifié ; quelque chose à emporter dans la tombe et qui aurait rendu la mort moins effrayante. Il n'est pas si jeune.

En bas, dans la vallée, après son départ, j'ai entendu des coups de feu. Il a peut-être été tué. Il en a peut-être tué un. Encore des cadavres.

Ils savent que je suis ici. Seule l'obscurité les retient. Ils monteront au lever du jour ; je serai toujours ici, avec les bottes de Nicolaas, attachées ensemble sur mon épaule. C'est plus facile d'être nu-pieds ; j'y suis habitué. De toute façon, elles me font mal. Je ne sais pas s'il y aura d'autres coups de feu quand ils viendront me chercher. Et je ne sais pas non plus s'ils me tueront ou s'ils essaieront de me prendre vivant. Être pris ou non n'a plus d'importance. Ça n'a plus rien à voir avec la liberté. C'est ça que Thys ne pouvait pas comprendre.

En bas dans la vallée, il y a Houd-den-Bek, même si maintenant, dans le noir, je ne peux pas le voir. Le début et la fin. Ici, je suis très haut, près des étoiles. Le ciel est clair. Seul au loin, dans la direction du Karoo, on peut voir, de temps en temps, un éclair de chaleur. Les orages passent très loin. Mais ici, il fait très clair.

Comme je les connais bien mes montagnes ! Cette nuit, elles sont autour de moi, et pourtant elles semblent lointaines. Je suis ici, mais je ne suis plus avec elles. Je suis déjà parti. Demain, quand je m'en irai, et plus tard quand je serai mort, chaque rocher, chaque à-pic, chaque arbre rabougri, j'en suis sûr, sera toujours ici ; sans moi. Elles ont toujours été ici. Elles m'ont tenu comme des mains fermées et m'ont protégé toute ma vie. Au-delà de toutes mes allées et venues, des rires et du fouet, du travail et du repos, de la souffrance, de l'incertitude, et des bonheurs passagers, elles ont toujours été ici,

bonnes et solides. J'ai besoin d'elles.

Oui, elles peuvent continuer sans moi, pour toujours. Et pourtant, j'ai une étrange sensation de doute : ce que je sais, personne d'autre ne le saura jamais ; et si je meurs, quelque chose d'elles mourra aussi : je les ai vues, je m'y suis caché, je les ai senties autour de moi. Elles ont besoin de moi pour cette connaissance. Cette empreinte de pied dans la pierre est comme la mienne.

Encore la lueur d'un éclair lointain. C'est là pendant un instant ; puis c'est parti : si rapidement que je me demande si je l'ai vu ou si j'ai rêvé. Pourtant, il était là.

Est-ce que j'ai rêvé l'heure dans le grenier ?

En un sens, l'éclair est aussi éternel que les montagnes. L'Oiseau de la Foudre dépose son œuf au plus profond de la terre ; et quand son temps est venu, il éclôt dans l'obscurité, et le feu revient au monde : un feu qui brûle, calcine et enlève tout ce qui est superflu, afin que la vie puisse jaillir à nouveau, en herbe rouge, en buissons et en fleurs, tout ce qui pousse. Comme la vie dans le ventre d'une femme, l'œuf de l'Oiseau de la Foudre attend de naître dans l'obscurité.

Peut-être y aura-t-il un enfant après ma mort ; un fils.

Seul. Depuis le commencement et pour toujours. Quand nous étions enfants, je pensais que Nicolaas était avec moi ; mais il ne l'était pas. Plus tard, j'ai pensé la même chose de Bet, mais elle s'est tournée contre moi. Pamela, la plus proche de tous : et puis est venu l'enfant aux cheveux clairs. Je pensais que les autres étaient avec moi, Abel et les autres, mais cela non plus n'a pas duré. Non pas que je les accuse de quelque chose – certains ont eu peur, d'autres ont été arrêtés –, mais c'est ce qui s'est passé. Chaque homme faisait sa propre guerre. Nous n'étions pas vraiment ensemble. Nous ne nous sommes jamais vraiment compris.

Hester.

Tout cela a-t-il été en vain alors ? Est-ce que c'était trop de penser prendre notre liberté ? Il ne me reste que cette nuit pour trouver les réponses. Demain, je descendrai des montagnes ; et je ne sais pas ce qui se passera ensuite.

D'habitude, on vit comme un homme qui marche dans le noir avec une bougie. Derrière lui, là où quelques instants avant il faisait clair, l'obscurité se referme. Devant, où bientôt il fera clair, l'obscurité est encore entière. Ce n'est que là où il est qu'il y a assez de lumière pour voir, quelques instants ; et il bouge. Mais dans une nuit comme celle-ci, c'est différent : l'obscurité de ce qui était, et l'obscurité de ce qui sera, débordent sur la lumière de ce qui est. Je peux fermer les yeux et voir à l'intérieur. Tout est vivant dans le cœur de la flamme. Dans la pierre qui tombe est le silence d'avant et d'après la chute.

C'était comme ça dans le grenier. Sinon qu'on ne pensait pas, il n'y

avait que l'acte aveugle. Maintenant, je dois y apporter la lumière de la pensée. C'est pourquoi je m'autorise cette dernière nuit ; ç'aurait été trop facile de descendre avec Thys.

Je suis allé aussi loin que j'ai pu. Au Jour de l'An, quand Nicolaas nous a donné les vêtements et rien de plus, une lumière s'est éteinte en moi. Qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre sinon allumer un nouveau feu pour nous réchauffer ? Nous tous, même ceux qui avaient peur, même ceux qui plus tard se sont tournés contre nous, à ce moment-là nous avons été ensemble. C'était important.

Dans ce feu, nous devions brûler ces mauvaises herbes qui nous cernaient. Mais nous avons vite été dispersés. Alors, il n'y a plus eu que Nicolaas et moi.

Pauvre Nicolaas : tu pensais que j'en avais contre toi. Tu pensais que c'était toi que je voulais tuer, pour une raison ou pour une autre : parce que tu avais menti à ton père à mon sujet quand on était enfants ; ou parce que tu m'as empêché d'aller au réservoir quand vous alliez nager avec Hester ; ou à cause du fouet ou des querelles ; parce que tu m'as conduit à la prison de Tulbagh ; à cause de la merde, oui ! Ce n'était pas toi. C'était tous ceux dont tu prenais la place quand tu te tenais dans la porte, dans ce terrible silence. Pas ton père, pas Barend, pas Frans du Toit. Tu n'avais pas de visage, pas de nom. Tu étais tous les Blancs, tous les maîtres, tous ceux qui s'étaient toujours mis au-dessus de nous, qui avaient pris nos femmes et qui avaient appelé leurs fermes : Houd-den-Bek : *Ferme-ta-Gueule*.

Et pauvre Galant aussi ! Tu pensais que tu allais déraciner les maîtres pour nous libérer – et tout ce que tu as fait, ça a été de tuer un homme ! Raide mort sur cette vieille peau de lion mangée aux mites, ce n'étaient pas les maîtres de la terre, baignant dans leur sang ; ce n'était qu'un homme, toi, Nicolaas, qui avais été mon ami et qui devrais l'être encore.

Des éclairs tremblent à l'horizon.

Dans le grenier, nous étions ensemble. Une seule heure.

Cela a-t-il été en vain ?

Nous ne sommes toujours pas libres. Mais cela signifie-t-il que la liberté n'existe pas ?

Très bien, je pense que nous avons perdu. Mais ce pour quoi nous nous sommes battus existe toujours, sans commencement ni fin, comme les montagnes, comme le feu. Et cela en valait donc la peine. Peut-être y a-t-il des choses au nom desquelles il vaut mieux perdre que gagner. À condition qu'on essaie.

Cela, je ne l'aurais jamais su si nous n'avions pas essayé, moi et ma poignée d'hommes, de briser la chaîne qui s'appelle Houd-den-Bek.

Cela je ne l'aurais pas connu, sauf dans l'incendie de cette heure passée au grenier. L'obscurité embrasée.

Quand Thys a crié : « Le voilà ! », on a tous quitté la porte de devant et on s'est précipités derrière Barend. Abel a tiré un coup de fusil. Moi aussi. Les chiens ont commencé à aboyer comme des fous. Nous avons suivi Barend après la haie de cognassiers, pendant quelque temps, puis il s'est enfui. C'était inutile de chercher un homme dans cette obscurité ; une fois parti dans les montagnes, c'était fini. Je le savais.

Ils se sont tous précipités vers la porte de derrière qu'il avait laissée ouverte. Je suis resté quelques instants à l'extérieur avant de retourner vers la porte brisée de devant. Sur le côté de la maison, j'ai trouvé Sarie avec les enfants ; elle en tenait un par la main et l'autre enveloppé dans une couverture, dans ses bras.

« Où est-ce que tu vas ? je lui ai demandé.

— Ils cassent tout à l'intérieur, a dit Sarie. Ce n'est pas bon pour des enfants. Ils sont petits. Alors la Nooi m'a dit...

— Oui, emmène-les loin d'ici. »

Et Hester a tourné le coin. Elle s'est arrêtée quand elle m'a vu, à un mètre à peine, en serrant le devant de sa chemise de nuit d'une main. J'apercevais son visage dans le clair de lune ; mais ses yeux étaient dans l'ombre.

Elle avait l'air effrayé.

Je me suis adressé à elle :

« J'ai dit à Sarie d'emmener les enfants.

— Merci. Je... »

J'ai regardé Sarie. L'aîné des garçons lui tirait anxieusement la main, en se cachant à moitié derrière elle pour ne pas être sur mon chemin.

« Vas-y. Tu peux attendre derrière le hangar. Personne ne t'y trouvera. »

Ils sont partis.

« Merci », a répété Hester. Je pense que c'est ça qu'elle a dit ; elle parlait si doucement, comme si elle avait la gorge sèche.

Puis elle a dit :

« Galant. »

Rien de plus. Nous n'avons pas bougé, sombres dans la clarté de la lune, assez près pour nous toucher ; mais nous ne nous sommes pas touchés. Elle a laissé retomber sa main et est restée parfaitement immobile. J'ai remarqué que le haut de sa chemise de nuit avait été déchiré. Un morceau pendait. Immobiles, elle et moi. Avec tout ce qui s'était passé pendant ces années entre nous. L'obscurité était comme un kaross qui nous protégeait ; comme tant d'années auparavant, dans la hutte enfumée de Mama Rose. Je sentais toutes ces histoires qui se déplaçaient invisibles autour de nous. À nouveau, nous étions dans le veld où elle avait été mordue par un serpent ; et je lui enlevais le

poison avec une pierre-à-serpent. Nous étions dans une écurie, dans l'odeur lourde des chevaux et de la paille, et j'avais le dos en sang ; et elle me détachait les mains et lavait mon corps meurtri. Nous étions ensemble dans une cuisine sombre, près de l'âtre rougeoyant : « Reste, ne t'en va pas, ne me laisse pas, je suis seule. » Tout, à nu. Elle a bougé. Son visage avait l'air couvert de sueur. Je savais que le mien l'était. Ses seins découverts sans honte. Derrière nous, au loin, dans la maison, la nuit résonnait de leur tapage. Mais je le remarquais à peine. Cela appartenait à un autre monde. Nous étions ici. Le temps s'était arrêté. Rien ne se passait. Rien n'arrivait. Elle. Moi.

Jusqu'à ce que – comment, je ne sais pas, je ne m'en souviens pas – je lève une main vers elle comme pour toucher ses seins, mais cela m'importait peu, je ne le voulais pas, je ne l'ai pas fait, j'ai juste posé un doigt sur l'ombre minuscule de sa poitrine, et j'ai dit, je pense que c'était moi :

« Viens », je crois que c'est moi qui l'ai dit ; un seul mot, mais même cela semblait inutile tandis que nous contournions la maison, l'un conduisant l'autre (mais qui conduisait qui ?), et que nous montions les larges marches de pierre, vers le grenier ; des brins d'herbe sortaient ici et là, caresse pour nos pieds nus. Une obscurité absolue, le monde avait disparu, n'avait plus lieu d'être, comme s'il se brisait et disparaissait en dessous ; un monde isolé de cette intimité creusée dans la nuit, étroite et pourtant sans limites, nôtre, maintenant, et toutes choses réduites comme dans une enfance retrouvée, pour qu'on les atteigne. La laine rêche, la paille qui pique, un sac à demi ouvert, et le blé dur et froid qui s'écoule lentement entre les doigts entrouverts. Les vêtements arrachés ou enlevés avec violence. Invisible, la nuit devient plus profonde, dure et précise, et prend la forme d'un homme. Mes mains effrayées le dessinent avec violence et douceur : ces mains, qui griffaient Barend de refus et de dégoût, reconnaissent maintenant la forme d'un corps d'homme, l'épaisseur des cheveux, les os des épaules, des côtes et des hanches, les fesses étonnamment rondes et fermes, les genoux durs ; ce membre toujours refusé, et maintenant découvert avec étonnement dans sa raideur brutale et sa douceur vulnérable, câlin, pressant, violent ; à la base, le sac mystérieux qui frémit, gonflé, une fraîcheur particulière. Il m'écrase de tout son poids, mes jambes impuissantes et écartées recherchent un appui ; un dos noueux, marqué de rugosités, de cals et de cicatrices. Ce doit être la fin, il ne peut rien y avoir au-delà, l'obscurité, la lumière aveuglante, tandis qu'il me renverse, m'écrase, me brise, me donne un être, un nom, une inséparable existence, une solitude, une plénitude atroce. Il s'avance, s'enfonce, frappe, me broie dans une frénésie silencieuse, il m'empale, il me déchire, m'écarte, me tue, et me libère pour toujours, et c'est insupportable. Pour Barend, je n'avais que la nudité d'un corps que découvraient des vêtements déchirés. Tout est entièrement différent, c'est la nudité d'une enfant dans un réservoir, qui affirme effrontément : J'existe. J'existe. J'existe. Bats-moi, brise-moi, façonne-moi : le feu me consume.

Des hoquets, des pleurs, des sanglots, un halètement incontrôlable, entourés de silence : impossible, impensable d'articuler quelque chose. Tout ce que nous pouvions faire, tout ce que nous pouvions offrir à l'autre, et c'en était l'horreur et le miracle, c'était ce bref partage de nos corps, en nous vengeant et en glorifiant ce que nous avions perdu, tout ce que nous n'avions jamais eu, tout ce qui était pour toujours au-

delà de notre portée, une recherche désespérée et à tâtons de la seule chose qui ne nous avait pas encore été refusée parce qu'elle n'existait pas, l'avenir. C'est le jour dans l'écurie qui avait déterminé cela : sa douleur et ma rage, et ses mains que j'avais déliées. Nous n'avions pas le choix, nous ne pouvions que nous soumettre à ce que nous avons rendu inévitable.

Le monde va-t-il me condamner pour cela et me rejeter ? Mais ils ne sauront jamais. Je le nierai, parce que cela m'appartient à moi seule. Et pourtant, quand un jour j'y repenserai, longtemps après sa mort peut-être, ne trouverai-je pas cela incompréhensible, méprisable, risible ? Non. C'est impossible. Je suis deux choses qui ne seront jamais risibles : une enfant et une sauvage. C'est ce que nous avons reconnu dans l'autre, dès le commencement. Et cette fois seulement, libérés des corruptions du pouvoir et de la douleur, dans la folie, la violence et la destruction de notre univers familial, dans cette nuit d'absolue miséricorde, étions-nous assez libres pour l'admettre et le partager ? Jamais plus. Mais maintenant que nous l'avons partagé, cela restera éternellement nôtre, au-delà de la mort et des montagnes...

Il est mort maintenant. Il vit en moi. Le temps est vaincu.

Une heure si brève, si sombre, si lumineuse. Mais par ces actes les plus intimes, ignorés du monde indigne, nous sommes entrés dans l'histoire : Nous voici. Regardez-nous, nous sommes libres. Nous pouvons reprendre le fardeau de nos conditions séparées. Un cri bref dans le silence, une parenthèse, un arrêt presque imperceptible – entre l'irruption brutale dans la maison et la fuite dans la sévère innocence des montagnes –, mais cela valait une vie : une vision, une illumination, la déchirure d'un éclair, un supplice, une terreur, une joie. Je porte l'avenir dans mes entrailles, déterminé dans cet instant insignifiant, dans lequel j'ai osé m'ouvrir à lui et dans lequel il a dit, je crois que c'était lui :

« Viens », je crois que c'est elle qui l'a dit, et nous sommes montés ensemble au grenier. Combien de fois avons-nous approché cet instant ? Mais toujours vaincus, pas par l'extérieur mais par nous-mêmes. Une femme libre, un esclave. Mais cette fois, c'était différent. Dans ce grenier, j'étais libre : un homme, et elle, une femme. Et pour cet instant fugitif et simple, cela valait peut-être la peine d'être né, de vivre, de souffrir, d'être dans le noir, puis de mourir.

D'accord, ce n'était pas la liberté dont nous avions rêvé, claire et visible, et pour tous. En ce sens, nous avons échoué. Mais peut-être que la liberté ne peut être que cela, une petite chose privée ? S'il en est ainsi, nous n'avions aucune chance de réussir..., et pourtant nous devons faire ce que nous avons fait. Il n'y a aucun doute. Nous le devons. Si on enlève ça, ce qui s'est passé dans le grenier n'aurait été qu'une histoire entre un homme et une femme. Et sans cela, notre révolte n'aurait été que folie et défaite.

Pour la première fois, je crois que je commence à comprendre ce que voulait dire l'homme à la voix de lion dans la prison de Tulbagh. J'ai commis le plus grand des crimes : et même s'ils ne le découvrent jamais, ce sera quand même la raison pour laquelle ils devront me tuer à la fin. C'est la seule sorte de liberté qui les menace vraiment.

Le meurtre est facile. Tout homme qui se met en fureur peut en commettre un. Mais choisir, les yeux ouverts – même si c'est dans l'obscurité ! – de se lier soi-même à demain, qui pourtant n'existe pas encore, mais que le choix même fait exister, est peut-être la chose la plus terrible que j'ai jamais faite de ma vie. C'est peut-être ça la liberté. Quand j'étais esclave, le Baas s'occupait de tout. Je ne m'inquiétais pas du lendemain : il n'y a ni hier ni demain pour un esclave. Mais, dans cet instant, dans le silence du grenier, au-dessus du tapage de la maison, j'ai trouvé la femme qui avait toujours été mienne, et j'ai pris librement le fardeau d'hier et j'ai choisi demain tout seul.

C'est ce que je sais maintenant. Je n'ai pas passé en vain cette dernière nuit dans les montagnes. Ce qui m'attend, c'est ce dont Nicolaas m'a parlé : la mort de l'homme devenu amok avec sa hache. Être pendu sur la potence aux trois poutres ; puis la décapitation, et la tête fixée au sommet d'un poteau à l'endroit d'où l'homme est originaire, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que le crâne, les yeux ouverts dans le vent. Qu'il en soit ainsi ! Maintenant, je peux me lever et les attendre, quel que soit le sort qui m'est destiné : Le Cap, et la mort.

Libre ? Non, je ne suis pas libre. Mais, au moins, je sais ce qu'est la liberté ; ce qu'elle peut être. Je l'ai entrevue. Ce n'est qu'en tuant et en étant tué que je peux être entendu, peut-être. Je n'ai pas d'autre voix.

Le soleil est apparu depuis longtemps. Maintenant, la plaine s'emplit de lumière, comme un immense réservoir brûlant dans un feu transparent.

Il y a beaucoup d'hirondelles. Elles ont toujours été ici, depuis le commencement des montagnes. Quand je descendrai le versant, elles voleront toujours là-haut, par ici, par là, plongeant, faisant un écart, rasant les rochers, libres d'aller où elles veulent. Plus tard, quand le soleil atteindra le bout de sa course, dans les premières gelées qui froissent l'herbe cassante, elles se réuniront en bandes innombrables. Et un jour, tout d'un coup, toutes à la fois, elles s'en iront dans le ciel ouvert, et s'envoleront au loin. Je ne sais pas où elles vont quand il fait froid. Il y a peut-être des pays lointains où il fait chaud. Tout ce que je sais, c'est qu'elles s'en vont, et qu'elles reviennent dès que l'été est là. Elles suivent les saisons et vont et viennent librement.

Il est bientôt l'heure de partir. Je ne reviendrai pas. Pas le Galant qui est assis ici. Et pourtant tout ne pourra finir quand je mourrai. Peut-être ai-je planté la vie dans ses entrailles. Je ne le saurai jamais avec certitude. Mais que cela soit ou non, que nous ayons un fils ou non – et s'il naît, il sera libre, parce qu'elle est sa mère –, quelque chose de ce qui s'en va maintenant reviendra. Quelque chose restera sur la terre. Quelque chose sera de retour. Mon crâne contempera ce haut pays, même si ses yeux sont vides. Les œufs de l'Oiseau de la Foudre restent longtemps sous la terre, très longtemps : mais un jour, ils éclosent et ramènent le feu sur les montagnes qui n'ont ni commencement ni fin, là où l'empreinte de mon pied restera à jamais marquée dans la pierre.

Maintenant, je descends. Je pense que le feu m'a dévoré. Mais le feu, le feu demeure.

Le verdict

Après enquête, et après avoir entendu le réquisitoire du procureur royal ainsi que la défense des prisonniers, après avoir examiné tout ce qui méritait attention ou qui pouvait éclairer la Cour au nom et dans l'intérêt de Sa Majesté, dans la Colonie du Cap de Bonne-Espérance, nous soussignés, membres du Tribunal, déclarons ce qui suit :

C'est une vérité lamentable que nous a enseignée l'expérience, qu'une fois que l'idée d'être opprimé a pénétré et pris racine dans l'esprit de l'homme, que cela soit fondé ou non, cela entraîne les hommes à des extrémités inattendues.

Tant que chaque homme est satisfait de son état, la paix et le contentement régissent, et on n'a à craindre aucune rupture de la tranquillité existante, quelle que soit l'inégalité entre tel homme et un autre ; mais à peine l'homme ressent-il que son inégalité, par rapport à ceux que la fortune a placés dans des circonstances plus favorables, peut lui fournir une raison de mécontentement, et considère-t-il qu'il doit porter un fardeau qu'on lui impose injustement, que ses passions commencent à agir, que la paix est bannie de son esprit, et qu'il n'aura de cesse de trouver l'occasion de se décharger de son fardeau.

Le pays dans lequel nous vivons a déjà, hélas ! donné des preuves de cette vérité, et le Ciel nous préserve d'en être à nouveau les témoins.

Une plus grande inégalité ne peut-elle exister qu'entre l'homme libre et l'esclave ? Ce dernier est obligé d'aliéner sa vie entière au service de son maître – et pourtant, nous n'avons trouvé dans toute l'histoire de la Colonie, avant la guerre de 1808, aucun exemple d'esclaves ayant conçu ou nourri l'idée de se libérer de leurs liens par la force.

Instruits par notre Sainte Religion d'obéir à leurs maîtres, ils ne se sont pas soustraits à cette obéissance sans savoir parfaitement qu'ils manquaient à leur devoir ; et le châtiment de leur outrage ne leur a pas laissé d'autre impression dans l'esprit que c'était par leur mauvaise conduite qu'ils se l'étaient attiré. Cette impression était nécessaire pour contribuer à maintenir l'ordre et la tranquillité dans ce pays.

En aucun cas, nous ne nous faisons les avocats de l'esclavage dans l'abstrait, mais nous parlons dans les conditions de la Colonie, telles qu'elles existent réellement, un pays qui est cultivé par le travail des esclaves, et dont les habitants libres, les colons comme il convient de les appeler, ont été autorisés depuis le début de la colonisation, et encouragés par l'exemple de leurs magistrats, à investir une part importante de leurs moyens et de leurs revenus dans l'achat d'esclaves. Dans ces conditions, le fait que les esclaves doivent obéir à leurs maîtres était et reste absolument nécessaire pour le bon ordre et le bien-être de l'État.

Cependant, en 1808, quelques personnes méchantes et malfaisantes, dont l'intention évidente était de livrer toute la Colonie à l'anarchie et au désordre, et par là en tirer de grands avantages pour eux-mêmes, trouvèrent moyen de supprimer cette impression de l'esprit de nombreux

esclaves, en pervertissant de façon coupable et criminelle la bienveillance de la loi britannique afin d'abolir non pas l'esclavage, mais le commerce des esclaves, et leur firent croire qu'ils étaient tenus en esclavage contre la volonté de notre Souverain, Roi d'Angleterre, pays où il n'y a pas d'esclaves.

Les colons n'ont pas effacé de leur mémoire les nuages menaçants qui ont plané au-dessus de leur tête, quand le poison pernicieux de la lutte et du mécontentement fut introduit par ces hommes malfaisants dans l'esprit des esclaves, et comment il pénétra et corrompit leurs meilleurs sentiments.

Le châtiment exemplaire infligé aux meneurs de ces criminels, et l'incapacité dans laquelle ils étaient d'exécuter un plan général de rébellion, ont empêché les esclaves de se lancer dans de telles entreprises, mais quant à savoir si le mécontentement devant leur situation s'est calmé, c'est un point sur lequel on a de grandes raisons de douter. En tout cas, à partir de cette époque, les plaintes déposées par les esclaves contre leurs maîtres, pour mauvais traitement, ont considérablement augmenté ; ce nonobstant, le gouvernement a beaucoup fait pour améliorer considérablement le sort des esclaves de cette colonie, mais cependant le feu du mécontentement devant l'espoir déçu d'une liberté générale semble avoir couvé sous les cendres, et le moindre souffle de vent a suffi à faire jaillir à nouveau les flammes avec plus de violence que jamais.

L'espoir déçu a été, en 1808, la cause de la révolte des esclaves dont nous avons été témoins. Mais, alors qu'à cette occasion la vie des chrétiens a été épargnée, cela se passa peu de temps après que ces désastres s'abattirent sur notre Colonie d'Amérique ; et maintenant, pour la première fois dans cette Colonie, nous entendons le cri du meurtre devant l'espoir déçu de liberté, poussé par un esclave qui a réuni rapidement une bande et qui, s'il n'avait été promptement arrêté dans ses projets, aurait sans doute, en ce moment même, plongé ce pays dans la désolation et la douleur.

Trois victimes de sa fureur fatale étaient déjà tombées quand il a été arrêté dans son entreprise meurtrière qu'il n'avait fait qu'entamer.

Il est nécessaire que nous voyions de plus près les causes qui ont conduit aux crimes dont sont accusés les prisonniers, non seulement parce qu'elles peuvent avoir une influence dans l'établissement de leur culpabilité, mais aussi pour qu'on ne puisse penser que nous nous sommes trompés dans notre jugement.

Nous commencerons par le chef de la bande, l'esclave Galant, accusé d'avoir incité la bande à commettre des scènes meurtrières et sanglantes, en commençant par son propre maître, le compagnon de jeu de son enfance, aux jours duquel il a mis fin de la plus cruelle façon. En entendant sa déposition, on est amené à penser qu'il a dû continuellement souffrir sous une suite de mauvais traitements infligés par la main de son maître. Comme il est regrettable, pour l'établissement de la vérité, que cet homme, vers qui sont dirigées ses accusations, ne soit plus et ne puisse plus les

réfuter, et que sa veuve, qui est également impliquée par ses accusations, bien qu'elle vive encore, ne puisse se présenter devant la Cour sans souffrir de façon excessive des suites de la blessure qui lui a été infligée avec tant de cruauté. Cependant, nous avons les témoignages des coaccusés du prisonnier et des témoins qui se sont présentés devant nous, pour fermer la bouche à l'esclave Galant en ce qui concerne ses accusations. Le Landdrost, auprès de qui il s'était plaint dans le passé des mauvais traitements qu'il aurait soi-disant reçus, lui donna tort ; ses compagnons de chaîne déclarent qu'il était le préféré de son maître, qui, lorsque la femme hottentote Bet l'a averti que Galant avait organisé une rébellion contre sa vie, n'avait accordé aucune attention à l'information, parce qu'il ne pouvait concevoir qu'une idée aussi funeste fût entrée dans le cœur d'un esclave qu'il avait autant avantage, qu'il considérait comme un membre de sa famille, pour lequel il ressentait un attachement profond parce qu'il avait été élevé avec lui, et pour lequel, malgré ses écarts de conduite, il avait fait preuve d'indulgence en autorisant qu'il eût deux concubines au lieu d'une seule.

Les autres prisonniers ne se sont pas plaints de la nourriture et de la boisson, quoiqu'ils eussent clairement signifié qu'il ne leur aurait été en aucun cas désagréable d'avoir plus que ce qu'on leur donnait. Mais écoutons ce que dit Joseph Campher, homme libre et chrétien et par conséquent homme de confiance, et toutes accusations portées contre lui ayant été jugées sans fondement, et conséquemment acquitté sans condition. Il a déclaré qu'à l'époque des moissons les esclaves avaient du vin quatre fois par jour, et plus de pain qu'ils n'en pouvaient consommer, avec en outre de la soupe aux haricots et aux pois deux fois par jour, et un peu de viande. Est-ce manquer de nourriture ? Combien y a-t-il de milliers d'habitants de la libre Europe qui remercieraient à genoux le Tout-Puissant s'ils devaient souffrir les mêmes besoins ? Pourtant, cette nourriture était insuffisante à Galant, et parce que pendant les moissons on ne leur donnait pas assez de viande pour satisfaire leur appétit sans pain, en l'espace de six jours, Galant vola quatre moutons dans le troupeau de son maître, que lui et ceux qui travaillaient à Houd-den-Bek consommèrent la nuit.

Mais ce ne sont pas les mauvais traitements que Galant prétend avoir soufferts qui l'ont amené à, comme il le dit, combattre pour sa liberté ; non, ce sont ses espoirs déçus de liberté. Nous citons ses propres paroles. Dans sa confrontation avec le témoin Bet qui déclara qu'avant le début de la présente année, Galant lui avait dit qu'il attendrait le Jour de l'An, et que si on ne le libérait pas il commencerait alors à tuer, qu'a fait d'autre Galant que de reconnaître que Bet avait dit la vérité et de se référer à des inconnus qu'il aurait entendus l'an dernier au Cap et qui lui auraient dit qu'au Nouvel An tous les esclaves seraient libérés ? C'est là qu'est le pivot sur lequel toute la machine conduite par Galant a tourné.

De telles fausses rumeurs ont couru quelque temps. Il est impossible de

dire combien de temps elles ont circulé, mais elles ont été portées à la connaissance non seulement des esclaves, mais aussi des propriétaires d'esclaves. Pas étonnant que quelques maîtres crédules et trompés, imaginant qu'on leur contestait leur droit de posséder des esclaves, qu'ils considéraient comme presque aussi sacré que leur vie, exprimassent çà et là l'amertume de leurs sentiments ; pas étonnant non plus que les esclaves, qui entendirent de tels discours ou qui eurent l'occasion d'être au courant, devinssent pour leur part exaspérés contre leurs maîtres s'opposant à leur liberté qu'ils imaginaient à portée de leur main. C'est dans cette optique que nous considérons la déposition de Galant, compte tenu de la répugnance des maîtres à communiquer à leurs esclaves les nouvelles des journaux qu'ils recevaient de temps en temps, et en tenant compte également de ce que Galant retira des discussions qu'il dit avoir entendues entre son maître et d'autres. Pour quelle autre raison douterions-nous que de tels propos furent effectivement tenus par des maîtres qui, imaginant qu'ils seraient privés tout d'un coup de leurs esclaves, étaient amenés par une telle idée aux limites de la colère et du désespoir ?

Il est de notre devoir de nous efforcer de découvrir les auteurs de tels bruits malfaisants. Dans le cas présent, il est suffisant que de telles rumeurs aient existé et qu'elles aient été la cause principale, ainsi que Galant le reconnaît, de son entreprise.

Le second de la bande, le prisonnier nommé Abel, qui dit avoir été le caporal tandis que Galant était le capitaine, bien qu'il se cache principalement derrière les renseignements qu'il a reçus de Galant et par conséquent ne connaisse aucun autre propagateur de ces fausses nouvelles, ou ne juge pas à propos de les nommer, n'a cependant pas hésité à dire (comme il apparaît dans la déposition de veuve Cécilia van der Merwe lors de l'enquête préparatoire), au moment de tuer Jansen, qu'aucun chrétien ne serait épargné parce qu'on avait dit que les esclaves devaient être libérés au Nouvel An et que, cela ne s'étant pas produit, ils se libéraient eux-mêmes. Nous n'avons besoin de rien d'autre pour comprendre que ce prisonnier était incité par la même cause erronée à jouer un rôle essentiel dans la tragédie.

Il est vrai qu'il a avancé également d'autres raisons, comme des mauvais traitements, et que son maître l'aurait menacé de le tuer ; mais comme il craignait qu'on lui examine le corps et qu'on découvre ses mensonges, il a ajouté habilement que son maître fouettait ses esclaves de telle façon que cela ne laissait pas de marques ; et la menace de mort se réfère à une occasion où son maître, dans un moment de passion, le menaça de lui tirer dessus afin de lui faire peur et de l'obliger à obéir. Bien des serviteurs libres ont souvent entendu une telle menace de la part de leur maître dans un moment de colère, sans y attacher pour autant la moindre importance, parce qu'ils savaient fort bien qu'il n'en avait pas l'intention.

Peut-on imaginer que cette expression dictée par la colère, adressée à

un esclave par son maître, à qui il appartient et dont la perte signifierait une perte de ses moyens matériels, puisse éveiller plus de peur et d'angoisse ? Nous ne disons pas qu'aucun esclave n'a jamais été tué par son maître ; mais il existe aussi des exemples de pères qui tuent leurs enfants, et pourtant où un enfant est-il plus en sécurité que dans les bras de son père ? Et est-ce qu'un père peut être mieux protégé que par l'amour de sa descendance ?

Si nous comparons le nombre d'esclaves assassinés par leurs maîtres avec celui des autres assassinats, nous voyons que l'esclave est presque autant en sûreté sous la protection de son maître que l'enfant sous celle de son père ; et particulièrement les esclaves qui sont très proches de la famille, comme Galant et Abel, à l'égard desquels les sentiments naturels d'affection se mêlent à l'intérêt personnel, pour qu'ils considèrent leurs maîtres comme de véritables amis et des protecteurs.

Pour ce qui concerne les autres prisonniers, nous n'avons pas grand-chose à ajouter. Tous ont été dévoyés. Les Hottentots nommés Rooy, Thys et Hendrik n'ont pu être entraînés au crime parce qu'ils désiraient être libres, étant donné qu'ils l'étaient déjà. Aucun désir de vengeance à cause d'une émancipation qui tardait à venir n'a pu les pousser à agir, puisque telle n'était pas leur situation. Il est vrai qu'ils étaient soumis à leurs maîtres, et qu'enflammés par l'espoir d'être maîtres à leur tour, ils peuvent avoir été incités, par l'habileté et la ruse de Galant, à devenir les ennemis de leurs maîtres, qui leur accordaient assurément moins de privilèges qu'aux esclaves en général. L'espoir du pillage et du butin a pu également les influencer, mais nous ne les considérons que comme des instruments dont se sont servis les meneurs, Galant et Abel, pour atteindre leur but.

Pour ce qui concerne le troisième prisonnier, Rooy, on doit tenir compte d'un facteur supplémentaire, à savoir son âge, que la Cour a estimé en dessous de 14 ans, ou de toute façon (car nous devons in rebus dubiis in primis in criminalibus ad admittendam benigniorem sententiam) plus près de 14 que de 18 ans. Ce prisonnier semble mériter plus de pitié que de mépris pour les actes qu'il a commis et qu'il a confessés, non seulement avec franchise et sincérité, mais aussi avec une peur et une anxiété tout enfantines. Et même s'il avait commis un crime prémédité, nous devrions lui appliquer les dispositions prévues à Lex 37 ff de minor, en ces termes : In delictis autem minor annis vigintiquin-que non meretur in integrum restitutionem, utique atrocioribus ; nisi quatenus interdum miseratio aetatis ad mediocrem poenam judicem produxerit. En outre, nous avons vu comment le prisonnier Rooy a été, depuis le tout début, astreint et obligé par Galant à le suivre, et contraint d'achever Verlee. Qui peut douter un moment du sort du prisonnier (que nous pouvons considérer comme un enfant) s'il n'avait pas obéi aux ordres de Galant ?

Les sixième, septième et huitième prisonniers, Klaas, Achilles et Ontong, étant esclaves, partageaient les mêmes préoccupations que les deux

premiers prisonniers, Galant et Abel. Il apparaît que les deux derniers, Achilles et Ontong, profondément troublés, ont donné leur accord au plan qui consistait à combattre pour reprendre leur liberté, bien qu'ils eussent prévu les dangers de l'entreprise et qu'ils fussent lents à se joindre aux autres, et qu'ils n'eussent pas trempé leurs mains dans le sang de leur maître et dans celui des deux autres personnes assassinées, et qu'ils n'eussent pas suivi les autres chez d'Alree à la poursuite de Barend van der Merwe où il était prévu qu'on répandrait encore le sang. Au contraire, dès que la bande a quitté Houd-den-Bek, ils ont rejoint leur maîtresse blessée et sont restés auprès d'elle jusqu'à l'arrivée du commando. En outre, il n'a pas été prouvé que les deux prisonniers Achilles et Ontong aient été les instruments de la bande comme il est dit dans l'acte d'accusation, et en conséquence, la Cour les déclare non coupables sur ce point. Il a été cependant établi qu'ils ont assisté aux délibérations qui ont précédé l'exécution du plan et qu'ils ont pris une certaine part à cette exécution, chez leur maître. Par la suite, on a découvert dans leurs huttes des vêtements ayant appartenu à feu Nicolaas van der Merwe, et cela constitue une indication probante de leur complicité.

Les charges retenues contre le neuvième prisonnier, Adonis, n'ayant pas été suffisamment prouvées, il n'est pas nécessaire pour la Cour de s'appesantir sur son cas et, comme le onzième prisonnier, Joseph Campher, cité plus haut, il est conséquemment acquitté sans conditions.

Nous devons maintenant dire quelques mots du dixième prisonnier, la femme Pamela, qui est accusée d'avoir, par sa passivité et son silence, coopéré au désastre qui s'est abattu sur la famille de feu Nicolaas van der Merwe. Il semble exact qu'elle ait eu le projet de fournir à Galant un ou deux fusils appartenant à son maître, qu'elle avait, étant servante et dormant dans la maison, aisément l'occasion de prendre, mais aucune conclusion décisive n'a pu être établie. Il apparaît cependant que par un silence prudent au moment où la tempête s'approchait, bien qu'elle fût dans la maison et y eût dormi toute la nuit, elle a exposé son maître et sa famille au danger qui les menaçait, et a par conséquent contribué à sa mort ainsi qu'à celle des deux autres personnes, et à la blessure de sa maîtresse. Mais demandons-nous qui est la prisonnière Pamela, et quelles étaient les relations qu'elle entretenait avec le prisonnier Galant ? En tant que son épouse, peut-on s'attendre à ce qu'elle apaise les sentiments de la nature (si elle a été effectivement informée du complot par son mari) ? Elle était trop attachée au prisonnier Galant pour l'accuser (si toutefois elle connaissait ses intentions) d'un crime à cause duquel, selon toute probabilité, elle serait séparée de lui pour toujours. Bien plus, si jamais on peut acquitter une personne de s'être rendue coupable de passivité pendant l'exécution d'un crime, alors c'est bien Pamela, parce qu'elle connaissait la nature passionnée de Galant, et si elle avait tenté d'intervenir, cela lui aurait peut-être coûté la vie. Une telle peur peut être prouvée trop cruellement par la

façon dont, après le massacre de Houd-den-Bek, Galant a frappé le bébé qu'elle tenait dans ses bras et dont nous devons penser qu'il était le père. En conséquence, la Cour déclare le dixième prisonnier, Pamela, non coupable.

En conclusion, si nous considérons les fondements de la culpabilité de plusieurs points de l'accusation, pour ce qui concerne les prisonniers reconnus coupables, nous notons que la forme la plus odieuse de haute trahison consiste à prendre les armes contre l'État et que tous sont, en justice, considérés comme coupables de ce crime, qui se sont unis pour s'opposer à l'ordre public établi, par la violence et par les armes.

Dans un pays où existe l'esclavage, un soulèvement d'esclaves pour reprendre leur liberté n'est rien d'autre qu'un état de guerre, et en conséquence on lui a donné plus d'une fois le nom de guerre dans l'histoire romaine, et c'est justice, car l'État peut en être totalement renversé, et nous savons que cela est arrivé ; et le commentaire *Nullum esse genus hominum unde periculum non sit etiam validissimis imperiis* peut être parfaitement appliqué dans ce cas. (Voir également *Mattheus de criminibus Lib 48 Tit. 2, Chap. 2, par. 5.*)

À cet égard, même les prisonniers qui n'ont été que les instruments des meneurs ne peuvent être acquittés pour leur complicité. Quand Galant s'est consulté avec les autres conspirateurs au sujet de l'exécution du plan, aucun n'avait d'arme. Son maître était en possession à la fois des deux fusils et des deux pistolets ; à ce moment, qui aurait pu empêcher n'importe quel membre de la bande de se précipiter vers son maître pour le protéger en l'informant de ce qui se tramait et de cette façon de faire obstacle à ce qui est arrivé ? Quand cinq d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient trois Hottentots, se dirigeaient vers la ferme de Barend van der Merwe, tous à cheval et sans armes, qui aurait pu empêcher l'un d'entre eux de saisir la première occasion pour se séparer des autres et, à la faveur de la nuit, de se cacher dans les champs ou dans la montagne ?

Pourquoi n'ont-ils pas suivi l'exemple de l'esclave Goliath, qui s'est séparé de la bande quand Galant et Abel eurent pris possession des fusils, de la poudre et des balles de son maître, et pourquoi même n'ont-ils pas tiré sur eux ?

Les septième et huitième prisonniers, Achilles et Ontong, ont maintenu avec force qu'ils avaient fait tout leur possible pour dissuader Galant (que Ontong considère comme son « enfant ») de ce projet et pour lui représenter le danger auquel il allait s'exposer ; mais quand Galant persista dans son intention, qu'ont-ils fait ? Ils se sont assis pour souper avec la bande, puis chacun d'eux est allé se reposer un moment sans profiter des nombreuses occasions qu'ils eurent d'aller informer leur maître de la menace ou, s'ils ne le voulaient ou ne le pouvaient pas, de s'enfuir pendant que les autres allaient chez Barend van der Merwe.

Le prisonnier Klaas essaie de se réfugier comme les autres derrière le

prétexte que la peur le contraignit à se joindre à la bande. Quand son maître, éveillé vers dix heures par l'abolement des chiens, s'est enquis auprès de lui de ce qui se passait, Klaas en gardant le silence a incité son maître à sortir et par là même a fourni à Galant et à Abel l'occasion de se précipiter dans la maison pour y prendre les fusils et les munitions. La situation de la ferme, au milieu des montagnes, et l'obscurité de la nuit ne lui offraient pas moins qu'à son maître la possibilité de s'enfuir ; il aurait pu, comme Goliath l'a fait, rester avec sa maîtresse. Mais la part active qu'il a prise avec les autres membres de la bande prouve suffisamment, si des preuves étaient nécessaires dans un cas aussi clair, qu'il fut un complice volontaire et conscient de toute l'affaire.

Même le prisonnier Rooy, en dépit de son extrême jeunesse (dont nous avons parlé plus haut) a pris une part peu commune dans tout ce qu'a fait la bande, poussé sans aucun doute par une curiosité malsaine à se porter spectateur des scènes de meurtre, ce qui a donné l'occasion à Galant de lui mettre un pistolet dans les mains et de l'obliger à donner le coup de grâce au corps déjà mutilé de Verlee.

Aucun des prisonniers n'a cherché à profiter des nombreuses occasions qui se sont présentées à lui d'empêcher l'horrible entreprise, en prévenant son maître. Aucun propriétaire d'esclaves n'est plus en sûreté dans sa propre maison si un esclave peut cacher impunément à son maître tout danger qui peut le menacer, même si cela est au péril de la vie d'un esclave.

Le désir de secouer le joug de l'esclavage, qui n'a jamais conduit à de telles extrémités dans cette Colonie, ne peut être considéré autrement que comme la volonté de se soustraire aux lois de ce pays et à l'autorité du gouvernement ; le désir de répandre le sang, la guerre et la confusion, ne menant qu'à la plus désastreuse anarchie. Et le désir de liberté, ainsi orienté, doit nous inciter non à l'atténuation, mais à l'aggravation du châtement.

Ou peut-on dire, quand tant doivent souffrir, que la simple humanité demande que tous soient découragés de telles entreprises mais que peu doivent être châtiés ? Nous trouvons dans l'histoire de nombreux exemples de grands crimes commis par de nombreuses personnes. Mais ceci appartient aux droits réservés au Souverain. En tant que juges, nous ne pouvons aller au-delà du droit, qui investit l'autorité judiciaire pour ce qui concerne les crimes et les châtements.

En conséquence, nous déclarons les huit premiers prisonniers coupables, les premier et deuxième prisonniers, Abel et Galant, d'avoir conspiré dans le but de commettre et d'avoir effectivement commis les crimes de haute trahison, de meurtre et de violence armée ; les troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième prisonniers, Rooy, Thys, Hendrik, Klaas, Achilles et Ontong, de s'être rendus complices de l'exécution du plan préalablement établi par les deux premiers prisonniers, aggravé pour ce qui concerne les troisième et quatrième prisonniers, Rooy et Thys, pour ce qui

concerne Rooy d'avoir aidé au meurtre de feu Johannes Verlee, et pour ce qui concerne Thys d'avoir pris une part active à tous les actes de violence qui ont été commis ; en prenant cependant en considération la jeunesse du troisième prisonnier et les circonstances dans lesquelles il a tiré sur feu Verlee ;

Et en conséquence, condamnons tous les prisonniers à être conduits au lieu ordinaire des exécutions pour y être livrés au bourreau ;

Les premier, deuxième et quatrième prisonniers, Galant, Abel et Thys, pour y être pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive ; les têtes de Galant et Abel seront ensuite tranchées et plantées sur deux piques de fer fixées sur deux poteaux séparés qu'on dressera à l'endroit le plus visible du Bokkeveld, pour y rester jusqu'à ce qu'elles soient dévorées par le temps et les oiseaux du ciel ;

Les troisième, cinquième et sixième prisonniers, Rooy, Hendrik et Klaas, pour y être exposés au public et conduits à la potence une corde autour du cou, et être, avec les septième et huitième prisonniers, Achilles et Ontong, liés à un poteau et sévèrement fouettés avec des verges sur leur dos nu, puis marqués au fer rouge, et sur ce astreints aux travaux publics au Drostdy de Worcester – Rooy, Hendrik et Klaas, à vie, et Achilles et Ontong, pour une durée de quinze ans ;

Tandis que la Cour confirme à nouveau, pour ce qui concerne les neuvièmes et onzième prisonniers, Adonis et Joseph Campher, son verdict et les déclare non coupables, et acquitte le dixième prisonnier, Pamela, et rejette toute conclusion ou autre plainte contre les troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième et dixième prisonniers pour ce qui concerne cette affaire et les condamne aux dépens.

Fait et décrété au Tribunal du Cap de Bonne-Espérance, ce 21 mai 1825, et prononcé le même jour.

(signé)

J. A. TRUTER
W. HIDDINGH
W. BENTINCK
J. H. NEETHLING
J. C. FLECK
P. J. TRUTER
P. B. BORCHERDS
R. RODGERSON

En ma présence : (signé)

D. F. BERRANGÉ, SECRÉTAIRE.

*Achevé d'imprimer le 25 mars 1982
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S. E. P. C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions Stock
14, rue de l'Ancienne-Comédie, 75006 Paris*

Imprimé en France.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1982.
N° d'Édition : 4450. N° d'impression : 327-164
54-06-3188-01
ISBN 2-234-01547-2

-
- 1 Landdrost: juge local, représentant du pouvoir central en province. (N.d.T.)
- 2 Kraal : enclos pour le bétail. (N.d.T.)
- 3 Fieldcornet : petit fonctionnaire local, chargé des fonctions de police (équivalent du garde champêtre). (N.d.T.)
- 4 Springboks et bonteboks : antilopes d'Afrique australe. (N.d.T.)
- 5 Drostdy : bureau et résidence du Landdrost. Tribunal. (N.d.T.)
- 6 Sopies : petits verres (sous-entendu, d'alcool). (N.d.T.)
- 7 Springboks et bonteboks : antilopes d'Afrique australe. (N.d.T.)
- 8 Buchu : buisson d'Afrique australe, dont la feuille est utilisée pour faire des infusions médicinales. (N.d.T.)
- 9 Dagga : haschisch. (N.d.T.)
- 10 Kaross : couverture de peau. (N.d.T.)
- 11 Sjambok : cravache. (N.d.T.)
- 12 Biltong : boeuf séché.
- 13 Bush : paysage des régions sèches (Afrique, Australie, etc.) formé de buissons serrés et d'arbres isolés. (N.d.T.)
- 14 Kierie : bâton ou canne (mot hottentot). (N.d.T.)
- 15 Kist : coffre en bois qui remplaçait les armoires, très rares à cette époque à l'intérieur du pays. (N.d.T.)
- 16 Voorhuis : salle de séjour et de repas. (N.d.T.)
- 17 Padi : rizière (mot malais). (N.d.T.)
- 18 Amok : mot malais (utilisé en anglais et en français) ; forme de folie meurtrière, propre, (dit-on), aux Malais. (N.d.T.)
- 19 Formule qu'on emploie pour faire peur aux petits garçons. (N.d. T.)
- * En français dans le texte. (N.d.T.)
- * En français dans le texte. (N.d.T.)
- 20 Arak : alcool tiré du riz fermenté ou du jus de canne à sucre. (N.d.T.)
- * En français dans le texte. (N.d.T.)